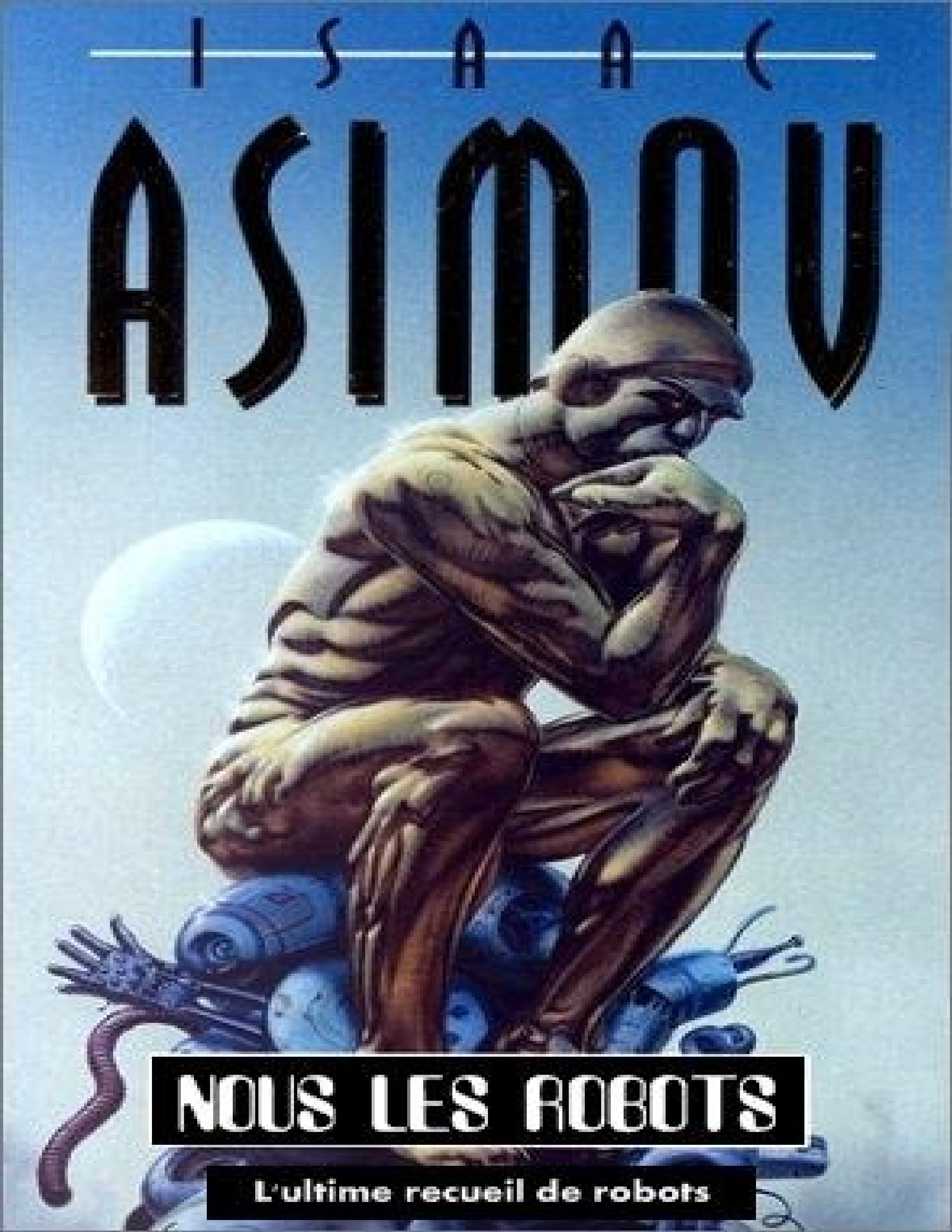

ISAAC
ASIMOV
NOUS LES ROBOTS
L'ultime recueil de robots

Isaac Asimov

NOUS LES ROBOTS

The Complete Robot

Titres originaux :

1. Le meilleur ami du petit d'homme, *A Boy's Best Friend,* traduit par George W. Barlow. 2. *Sally,* traduit par France-Marie Watkins. 3. Un jour… *Someday…* traduit par Michel Deutsch. 4. Point de vue, *Point of view,* traduit par George W. Barlow. 5. Pensez donc ! *Think !* traduit par George W. Barlow. 6. L'amour vrai, *True Love,* traduit par France-Marie Watkins. 7. AL-76 perd la boussole, *Robot AL-76 Gœs Astray,* traduit par Pierre Billon. 8. Victoire par inadvertance, *Victory Unintentional,* traduit par Pierre Billon. 9. Étranger au paradis, *Stranger in Paradise,* traduit par Marie Renault. 10. Artiste de lumière, *Light Verse,* traduit par France-Marie Watkins. 11. Ségrégationniste, *Segregationist,* traduit par Simone Hilling. 12. *Robbie,* traduit par Pierre Billon. 13. Noël sans Rodney, *Christmas without Rodney,* traduit par George W. Barlow. 14. Assemblons-nous, *Let's Get Together,* traduit par Pierre Billon. 15. Effet miroir, *Mirror Image,* traduit par Michel Deutsch. 16. L'incident du tricentenaire, *The Tercentenary Incident,* traduit par Marie Renault. 17. Première Loi, *First Law,* traduit par Pierre Billon. 18. Cercle vicieux, *Runaround,* traduit par Pierre Billon. 19. Raison, *Reason,* traduit par Pierre Billon.

20. Attrapez-moi ce lapin, *Catch that rabbit,* traduit par Pierre Billon.

21. Menteur ! *Liar !* traduit par Pierre Billon. 22. Satisfaction garantie, *Satisfaction Guaranteed,* traduit par Pierre Billon. 23. *Lenny,* traduit par Pierre Billon. 24. Le correcteur, *Galley Slave,* traduit par Pierre Billon. 25. Le petit robot perdu, *Little Lost Robot,* traduit par Pierre Billon. 26. Risque, *Risk,* traduit par Pierre Billon. 27. Évasion ! *Escape !* traduit par Pierre Billon. 28. La preuve, *Evidence,* traduit par Pierre Billon. 29. Conflit évitable, *The Evitable Conflict,* traduit par Pierre Billon. 30. Le robot qui rêvait, *Robot Dreams,* traduit par France-Marie Watkins. 31. Intuition féminine, *Feminine Intuition,* traduit par Marie Renault. 32. Pour que tu t'y intéresses, *That Thou Art Mindful of Him,* traduit par Marie Renault. 33. L'homme bicentenaire, *The Bicentenial Man,* traduit par Marie Renault.

INTRODUCTION

Je n'avais pas encore atteint vingt ans que j'étais déjà un lecteur assidu de science-fiction. J'avais lu de nombreuses histoires de robots, et j'avais découvert qu'on pouvait les ranger en deux catégories.

Dans la première apparaissait le « Robot-Menaçant ». Inutile de s'étendre sur ce sujet. De telles histoires mélangeaient les « clank-clank », les « aarghh » et les discours du genre : « Il est des choses que l'homme doit ignorer. » Assez rapidement, elles perdirent pour moi tout attrait.

La seconde catégorie, très nettement minoritaire en volume, était celle du « Robot-Émouvant ». Dans ces histoires, qui me ravissaient, les robots étaient attachants et la plupart du temps tyrannisés par de cruels échantillons de l'humanité. A la fin de l'année 1938, deux représentants de ce genre firent grosse impression sur moi. La première histoire, « I, Robot », une nouvelle d'Eando Binder, mettait en scène un robot plein de bonté nommé Adam Link ; la seconde, « Helen O'Loy »[1]*, de Lester Del Rey, me toucha beaucoup par sa description d'un robot possédant toutes les qualités d'une parfaite épouse.*

Aussi, lorsque je m'attelai à la rédaction de ma première histoire de robot, le 10 juin 1939 (eh oui, je note méticuleusement ces choses-là), il était évident que j'avais choisi la seconde catégorie. Ce fut « Robbie », où l'on trouvait un robot-nurse, une petite fille, une bonne dose d'amour, une mère pleine de préjugés et un père trop faible, un grand chagrin et une triste réunion.

Mais il m'arriva quelque chose de très étrange tandis que j'écrivais cette première histoire. J'entrevis la possibilité d'un robot qui ne fût ni menaçant ni émouvant. L'idée me vint de robots construits comme de simples produits industriels par des ingénieurs pragmatiques. Ils seraient donc pourvus de sécurités pour ne pas devenir une menace, et conçus pour des tâches spécifiques, de sorte qu'aucune émotion ne devrait interférer dans leur fonctionnement.

Cette « fonctionnalité » devait marquer de plus en plus mes histoires de robots, jusqu'à ce que la définition du robot dans la science-fiction change complètement – non pas seulement dans mes propres histoires,

mais chez la plupart de mes confrères écrivains.

Cette évolution m'emplit d'aise et, pendant quelques années, j'admis sans grande réticence être « le père des nouvelles histoires de robots ».

Le temps passa, et je fis d'autres découvertes qui me ravirent. Par exemple qu'en utilisant le mot « robotique » pour décrire l'étude des robots, j'avais créé sans le savoir un nouveau terme (dans « Cercle vicieux », publié en 1942). Le mot est maintenant passé dans le langage courant. Des journaux et des livres s'en servent dans leurs titres, et l'on se souvient généralement que j'en suis l'inventeur. Et n'allez pas croire que je n'en tire pas une fierté légitime : les gens qui ont créé un vocable scientifique usité ne sont pas légion, et bien qu'ayant agi inconsciemment, je n'ai aucune intention de laisser sombrer dans l'oubli cette anecdote !

Qui plus est, dans « Cercle vicieux », j'exposais pour la première fois et en détail mes « Trois Lois de la Robotique », qui devaient elles aussi devenir célèbres. Du moins sont-elles citées ici et là, en de nombreuses occasions qui n'ont aucun rapport, même lointain, avec la science-fiction. Et les gens qui travaillent dans le domaine de l'intelligence artificielle saisissent parfois l'occasion d'une rencontre pour me dire que les Trois Lois sont d'après eux un très bon guide.

Lorsque j'écrivais ces histoires de robots, je ne prévoyais pas que les robots apparaîtraient de mon vivant. En fait, j'étais même certain du contraire, et j'aurais parié là-dessus des sommes fabuleuses (enfin, quinze cents, puisque c'est le maximum que je m'autorise à parier quand je suis sûr de mon coup…).

Depuis la parution de ma première histoire de robots, quarante-trois années se sont écoulées, et nous vivons effectivement avec des robots. Et des robots tels que je les avais imaginés, à usage industriel, créés par des ingénieurs pour accomplir des tâches bien précises et limités par des sécurités internes. On en trouve dans de nombreuses usines, en particulier au Japon où les chaînes d'assemblage des firmes automobiles sont entièrement robotisées.

Bien sûr, ces robots ne sont pas aussi intelligents que ceux que j'avais imaginés. Ils ne sont pas positroniques, ni même humanoïdes. Néanmoins ils évoluent rapidement et deviennent chaque jour plus efficaces, dans des domaines de plus en plus variés. Qui peut dire ce qu'ils seront dans quarante ans ?

Il est une chose dont nous avons maintenant la certitude : les robots changent la face du monde et nous mènent vers un avenir que nous ne

pouvons encore définir clairement.

Comment sont nés ces robots bien réels ? La source de création la plus importante est une entreprise appelée Unimation Inc., à Danbury, dans le Connecticut. La firme est la première productrice de robots industriels du globe et responsable d'environ un tiers du parc installé dans le monde entier. Elle est dirigée par Joseph F. Engelberger, qui la fonda à la fin des années 50, vouant ainsi sa carrière à ces robots qui l'intéressaient tant.

Mais comment donc cet homme en est-il venu à se passionner pour un tel sujet ? Si l'on en croit ses propres déclarations, il commença à s'intéresser aux robots dans les années 40, alors qu'il étudiait la physique à l'université de Columbia et lisait les histoires de robots écrites par son condisciple de Columbia, un certain Isaac Asimov.

Dieu tout-puissant !

Voyez-vous, à l'époque, je n'avais pas grande ambition en écrivant ces histoires de robots. J'espérais simplement les vendre à des magazines afin de récolter les quelques centaines de dollars nécessaires à la poursuite de mes études. Et j'avais hâte de voir mon nom imprimé.

Si j'avais choisi un autre genre littéraire, ce sont en effet les seuls résultats que j'aurais atteints. Mais comme j'écrivais de la science-fiction, et uniquement à cause de cela, j'ai sans le savoir donné le départ d'une chaîne d'événements qui aboutissent à une transformation de notre monde. J'ajoute qu'en 1980, Joseph F. Engelberger publia un livre intitulé Robotics in Practice : Management & Application of Industrial Robots, *et qu'il eut la bonté de m'offrir la rédaction de l'avant-propos.*

Tous ces éléments firent réfléchir les très aimables Editions Doubleday et…

Mes différentes histoires de robots sont parues dans pas moins de sept de mes recueils. Pourquoi les laisser ainsi dispersées ?

Puisqu'elles semblent être devenues bien plus importantes que quiconque – et leur auteur le premier – n'aurait osé l'imaginer à l'époque de leur parution, pourquoi ne pas les rassembler dans un unique volume ?

Je n'ai fait aucune difficulté pour accepter ce projet. Voici donc trente et une nouvelles écrites entre 1939 et 1977[2].

ROBOTS NON HUMAINS

Plutôt que de classer ces histoires de robots par ordre chronologique, j'ai préféré les regrouper par thèmes. Dans cette première partie, par exemple, je parle de robots à forme non humaine – ressemblant à un chien, à une automobile ou à une simple caisse. Et pourquoi pas ? Les robots industriels sont apparus dans la réalité sous des formes qui n'ont rien d'humain.

« Le Meilleur ami du petit d'homme » est donc la première histoire de ce recueil, bien qu'elle n'appartienne pas à mes premières œuvres. Écrite le 10 septembre 1974, elle vous rappellera peut-être « Robbie », son aînée de quelque trente-cinq ans, qui apparaît un peu plus loin dans ce livre. N'allez pas croire que je ne m'en suis pas aperçu.

A ce propos, vous remarquerez que dans ces trois premières histoires le caractère « Robot-Émouvant » est assez net. Dans « Sally », pourtant, il ne semble pas y avoir trace des Trois Lois et vous trouverez une ambiance plutôt « Robot-Menaçant ». Mais si j'ai envie de sacrifier à cette catégorie de temps à autre, rien ne m'en empêche, n'est-ce pas ?

LE MEILLEUR AMI DU PETIT D’HOMME

– Où est Jimmy, chérie ? demanda Mr. Anderson.

– Il est sorti sur les bords du cratère, répondit Mrs. Anderson. Il ne risque rien : Rober est avec lui. Alors… il est arrivé ?

– Oui, il est à l’astroport en train de subir les examens. Je suis impatient de le voir moi-même. Je n’en ai pas vu un seul pour de bon – en film, oui, mais ça ne compte pas – depuis que j’ai quitté la Terre il y a quinze ans.

– Jimmy n’en a jamais vu du tout, dit Mrs. Anderson.

– C’est parce qu’il est né sur la Lune et ne peut se rendre sur Terre. C’est bien pourquoi j’en fais venir un ici. Je crois que c’est le premier qu’il y ait jamais eu sur la Lune.

– Ça a coûté assez cher ! fit Mrs. Anderson avec un petit soupir.

– L’entretien de Rober n’est pas bon marché non plus, répondit Mr. Anderson.

Comme sa mère l’avait dit, Jimmy était sorti sur le cratère. Selon les normes terrestres, c’était un garçon un peu fluet, mais plutôt grand pour ses dix ans, long et agile de bras et de jambes. Son scaphandre lui donnait un air plus massif et courtaud, mais il faisait preuve sous la gravité lunaire d’une aisance que nul être humain né sur la Terre n’aurait pu égaler. Son père ne pouvait même pas essayer de le suivre quand, détendant ses jambes, il prenait l’allure du kangourou.

Le flanc extérieur du cratère était incliné vers le sud, et la Terre, bas sur l’horizon méridional (c’est toujours dans cette direction qu’on la voyait, de Lune-Ville), était presque pleine, de sorte que tout ce versant était brillamment illuminé.

Le terrain était en pente douce, et même le poids du scaphandre ne suffisait pas à empêcher Jimmy de s’élancer vers le haut en un essor qui semblait une négation de la pesanteur.

– Allez, viens, Rober ! cria-t-il.

Rober, qui pouvait l’entendre par radio, couina et bondit à sa suite.

Tout expert qu’il fût, Jimmy ne pouvait distancer Rober, qui n’avait

pas besoin de scaphandre et possédait quatre pattes et des tendons d'acier. Après un grand envol au-dessus de la tête du gamin et un saut périlleux, il lui atterrit presque sous les pieds.

– Arrête de faire de l'épate, Rober, dit Jimmy. Et reste en vue !

Rober poussa un nouveau couinement, le couinement particulier qui signifiait « oui ».

– Je me méfie de toi, espèce de faux-jeton ! cria Jimmy en s'élançant pour un dernier bond qui lui fit franchir le bord supérieur incurvé du cratère pour retomber sur la pente intérieure.

La Terre plongea par-dessous le faîte de la paroi, et aussitôt Jimmy se trouva dans la nuit noire : une obscurité chaude, amie, qui effaçait toute différence entre le sol et le ciel, à part les points lumineux des étoiles.

En fait, Jimmy n'était pas censé prendre de l'exercice sur la pente obscure de la paroi du cratère : les adultes disaient que c'était dangereux. Mais c'est parce qu'ils n'y étaient jamais allés : le sol était uni et de consistance graveleuse ; quant aux rares rochers, Jimmy en connaissait l'emplacement exact.

D'ailleurs, comment aurait-il pu être dangereux de courir dans le noir alors que Rober était là, tout près, à bondir autour de lui avec ses couinements et sa lueur ? Même sans la lueur, Rober savait toujours, grâce au radar, où il se trouvait, et où se trouvait Jimmy. Il ne pouvait rien arriver à Jimmy tant que Rober était avec lui, à le bousculer quand il s'approchait trop d'un rocher, à lui sauter dessus pour lui témoigner son affection, ou à tourner en rond en poussant de petits couinements inquiets lorsque Jimmy se cachait derrière un rocher… tout en n'ignorant pas un seul instant où se dissimulait l'enfant. Une fois, Jimmy était resté étendu à terre, immobile, en feignant de s'être fait mal. Rober avait donné l'alerte par radio et on s'était précipité de Lune-Ville au secours du gamin. Le père de Jimmy n'avait guère apprécié cette petite plaisanterie, et le lui avait fait savoir sans ménagement ; Jimmy n'avait jamais recommencé.

C'est précisément au moment où il évoquait ce souvenir que Jimmy entendit la voix de son père sur sa longueur d'ondes personnelle :

– Jimmy, voudrais-tu rentrer : j'ai quelque chose à te dire.

Jimmy était à présent débarrassé de son scaphandre, et il s'était lavé : il fallait toujours se laver quand on revenait de l'extérieur. Même Rober devait subir une aspersion, mais il adorait ça. Debout sur ses quatre pattes, avec son petit corps de vingt-cinq centimètres qui frémissait et qui rayonnait un tout petit peu, et sa petite tête dépourvue de bouche mais munie de deux yeux vitrés et d'une bosse là où se trouvait le cerveau, il ne

cessa de couiner que lorsque Mr. Anderson lui dit :

– Du calme, Rober !

Mr. Anderson avait le sourire.

– Nous avons un cadeau pour toi, Jimmy. Il est pour l'instant à l'astroport, mais on nous le remettra demain quand tous les examens seront terminés. J'ai voulu te le dire dès maintenant.

– Ça vient de la Terre, papa ?

– Un *chien* qui vient de la Terre ! Un vrai chien ! Un tout jeune scotch-terrier : le premier chien sur la Lune ! Tu n'auras plus besoin de Rober : nous ne pouvons les garder tous les deux, tu sais, et on donnera Rober à un autre enfant.

Il eut l'air d'attendre que Jimmy dise quelque chose, puis reprit :

– Tu sais ce que c'est qu'un chien, Jimmy… un vrai ! Rober n'en est qu'une imitation mécanique : un robot-berger. C'est pour ça qu'on l'a appelé comme ça.

Jimmy se renfrogna.

– Rober n'est pas une imitation, papa. C'est mon chien !

– Pas un vrai, Jimmy ! Rober, ce n'est que de l'acier, des fils électriques et un cerveau positronique élémentaire. Ce n'est pas un être vivant.

– Il fait tout ce que je veux qu'il fasse. Il me comprend. Bien sûr que si qu'il est vivant !

– Non, fiston ! Rober n'est qu'une machine. Il est simplement programmé pour agir comme il le fait. Un chien, lui, est vivant. Tu ne voudras plus de Rober une fois que tu auras le chien.

– Il lui faudra un scaphandre, au chien, non ?

– Oui, bien sûr ! Mais ça en vaudra la dépense, et il s'y habituera. Et il n'en aura pas besoin à l'intérieur de la Ville. Tu verras la différence dès qu'il sera ici.

Jimmy tourna les yeux vers Rober, qui s'était remis à couiner : de petits cris lents et bas, qui semblaient exprimer la peur. Jimmy lui tendit les bras ; d'un bond, Rober y fut blotti.

– Quelle sera la différence entre Rober et le chien ? demanda Jimmy.

– C'est difficile à expliquer, répondit Mr. Anderson, mais ce sera facile à voir. Le chien t'aimera pour de bon ; Rober est simplement réglé pour agir comme s'il t'aimait.

– Mais, papa, nous ne savons pas ce que le chien a dans la tête, ce qu'il ressent. Peut-être que, lui aussi, il ne fait que jouer la comédie.

Mr. Anderson fronça les sourcils.

– Jimmy, tu te rendras compte de la différence quand tu connaîtras

l'amour d'un être vivant.

Jimmy serra Rober très fort dans ses bras. Il fronçait les sourcils lui aussi, l'air d'être aux abois et de faire front : on voyait bien qu'il ne se laisserait pas persuader. Il dit enfin :

– Mais quelle différence peut bien faire la façon dont, eux, ils agissent ? Et mes sentiments à moi, alors ? J'aime Rober, et c'est ça qui compte.

Et le petit chien-robot qui n'avait jamais été étreint aussi fort de toute son existence se mit à couiner sur une note élevée, en succession rapide : des couinements de joie.

SALLY

Sally arrivait par la route du lac, alors je lui fis signe et l'appelai par son nom. J'aimais toujours voir Sally. Je les aimais toutes, comprenez-moi bien, mais Sally était la plus jolie. Cela ne faisait aucun doute.

Elle accéléra un peu quand j'agitai la main. Sans rien perdre de sa dignité, elle n'était pas comme ça. Elle arriva simplement un peu plus vite, pour montrer qu'elle était heureuse de me voir aussi.

Je me tournai vers l'homme debout à côté de moi.

– Voilà Sally, lui dis-je.

Il me sourit et hocha la tête. Mrs Hester l'avait amené en disant :

– Voilà M. Gelhorn, Jake. Vous vous souvenez, il a écrit pour demander un rendez-vous.

Elle faisait la conversation, c'est tout. J'ai un million de choses à faire à la Ferme et je ne peux vraiment pas perdre mon temps à m'occuper du courrier. C'est pourquoi j'ai Mrs Hester. Elle habite à côté et elle sait très bien veiller à toutes les stupidités, sans venir à tout propos me déranger avec ces détails. Et, surtout, elle aime Sally et les autres. Certaines personnes ne les aiment pas.

– Heureux de vous voir, M. Gelhorn, dis-je.

– Raymond J. Gelhorn, fit-il en me tendant sa main que je pris, serrai et lui rendis.

C'était un type assez grand, une demi-tête de plus que moi, et plus large, aussi. Il devait avoir la moitié de mon âge, la trentaine. Il avait des cheveux noirs plaqués avec la raie au milieu, et une fine moustache très soigneusement taillée. Sa mâchoire s'élargissait au-dessous des oreilles, ce qui donnait l'impression qu'il souffrait des oreillons. Il aurait été parfait pour jouer les méchants à la vidéo, ce qui me fit juger qu'il devait être un brave homme. Et ce qui prouve que la vidéo ne peut pas se tromper à tous les coups.

– Jacob Folkers, répondis-je. Que puis-je pour vous ?

Il me sourit. C'était un large sourire, montrant des dents blanches.

– Vous pourriez me parler un peu de votre Ferme que voici, si ça ne vous dérange pas trop.

J'entendis Sally arriver derrière moi et je tendis la main. Elle se glissa

dessous et je sentis l'émail dur et lisse de son aile, tout tiède.

– Une belle automatobile, estima Gelhorn.

C'était une façon de parler. Sally était une décapotable de 2045 avec un moteur positronique Hennis-Carleton et un châssis Armat. Elle avait la ligne la plus belle, la plus élancée que j'aie jamais vue. Je connaissais pourtant tous les modèles, sans exception. Depuis cinq ans, elle était ma préférée et je lui avais consacré et ajouté tout ce que je pouvais rêver. Pendant ce temps, il n'y avait jamais eu un être humain derrière son volant.

Pas une seule fois.

– Sally, dis-je en la caressant tendrement, je te présente M. Gelhorn.

Le ronronnement des cylindres de Sally monta d'un ton. Je tendis l'oreille avec attention, pour guetter le moindre bruit insolite. Depuis quelque temps, j'entendais cogner le moteur de presque toutes les voitures, et le changement d'essence n'y avait pas fait grand bien. Toutefois, Sally tournait aussi rond que sa peinture était lustrée.

– Vous donnez des noms à toutes vos voitures ? demanda Gelhorn.

Il paraissait amusé et Mrs Hester n'aime pas les gens qui ont l'air de se moquer de la Ferme. Elle répliqua avec vivacité :

– Certainement. Les voitures ont chacune leur personnalité, n'est-ce pas ? Les coupés sont tous masculins, et les décapotables féminines.

Gelhorn souriait de nouveau.

– Est-ce que vous leur faites faire garage à part ?

Mrs Hester le foudroya du regard. Gelhorn s'adressa à moi :

– Et maintenant, M. Folkers, est-ce que je pourrais vous parler en particulier ?

– Ça dépend. Etes-vous journaliste ?

– Non, monsieur. Je suis agent de ventes. La conversation que nous aurons ne donnera lieu à aucune publication. Je puis vous assurer que je tiens à ce qu'elle reste strictement privée.

Nous descendîmes sur le chemin. Mrs Hester s'éloigna. Sally nous suivit.

– Cela ne vous ennuie pas que Sally nous accompagne, n'est-ce pas ? demandai-je.

– Pas du tout. Elle ne peut pas répéter ce que nous dirons, hein ?

Il rit de sa propre plaisanterie et frictionna la calandre de Sally. Elle emballa son moteur et Gelhorn retira vivement sa main.

– Elle n'est pas habituée aux étrangers, expliquai-je.

Nous nous assîmes sur le banc, sous le grand chêne, d'où nous

pouvions admirer le circuit privé de l’autre côté du lac. C’était l’heure chaude de la journée et les voitures étaient sorties en force, au moins trente d’entre elles. Même de loin je pus voir que Jeremiah jouait à son petit jeu habituel, en arrivant subrepticement derrière un ancien modèle sérieux, pour accélérer d’un coup et doubler à toute vitesse en faisant hurler ses freins exprès. Deux semaines plus tôt, il avait fait dégager de l’asphalte le vieil Angus, et j’avais dû sévir, en coupant son moteur pendant deux jours.

Cela n’avait servi à rien, hélas, et il fallait croire qu’il n’y avait rien à faire. Jeremiah est un modèle de sport et ils sont tous des têtes brûlées.

– Eh bien, M. Gelhorn, fis-je, si vous me disiez pourquoi vous voulez ces renseignements ?

Mais il regardait simplement autour de lui.

– C’est un endroit ahurissant, M. Folkers.

– J’aimerais bien que vous m’appeliez Jake. Comme tout le monde.

– D’accord, Jake. Combien de voitures avez-vous ici ?

– Cinquante et une. Nous en recevons une ou deux neuves, chaque année. Une année, nous en avons eu cinq. Nous n’en avons encore perdu aucune. Elles sont toutes en parfait état de marche. Nous avons même une Mat-O-Mot de 2015 en état de marche. Une des premières automatiques. Elle a été la première de l’écurie.

Ce bon vieux Matthew. A présent, il restait presque toute la journée au garage mais aussi, il était le grand-papa de toutes les voitures à moteur positronique. C’était au temps où les aveugles de guerre, les paraplégiques et les chefs d’Etat étaient les seuls à conduire des automatiques. Mais Samson Harridge était mon patron, et assez riche pour s’en procurer une. A l’époque, j’étais son chauffeur.

Cette pensée me donne l’impression d’être vieux. Je me souviens du temps où pas une automobile au monde n’était assez intelligente pour retrouver son chemin et rentrer seule à la maison. J’étais le chauffeur de gros tas de mécaniques mortes qui avaient besoin à tout instant de la main d’un homme à leurs commandes. Ces machines-là avaient l’habitude de tuer chaque année des milliers de personnes.

Les automatiques avaient réglé ce problème. Un cerveau positronique réagissait beaucoup plus vite qu’un cerveau humain, naturellement, et payait les gens pour qu’ils ne touchent pas aux commandes. On montait, on tapait sa destination et on laissait la voiture prendre le chemin qu’elle voulait.

Nous trouvons cela tout naturel, aujourd’hui mais je me rappelle les

premières lois obligeant les vieilles machines à quitter les grandes routes, et limitant leur utilisation aux automatiques. Dieu, quel tollé ! On traitait l'affaire de tous les noms, communiste ou fasciste… mais les routes furent dégagées et le massacre arrêté, tandis que des personnes de plus en plus nombreuses allaient et venaient sans problème, à la nouvelle manière.

Naturellement, les automatiques étaient de dix à cent fois plus chères que les voitures à conduite manuelle, et peu de gens avaient les moyens de s'offrir un véhicule particulier. L'industrie se spécialisa dans la construction d'omnibus automatiques. Vous pouviez appeler une compagnie et en avoir un qui s'arrêtait devant votre porte en quelques minutes, pour vous emmener où vous vouliez. En général, on se trouvait en compagnie d'autres personnes allant dans la même direction, mais quel mal y avait-il à cela ?

Cependant, Samson Harridge avait une voiture particulière et, le jour de son arrivée, j'allai trouver le patron. La voiture n'était pas Matthew pour moi, alors. Je ne savais pas qu'elle allait devenir un jour le doyen de la Ferme. Je savais seulement qu'elle me volait mon emploi et je la détestais.

J'ai dit :

– Vous n'allez plus avoir besoin de moi, M. Harridge ?

– Qu'est-ce que vous racontez, Jake ? Vous ne pensez quand même pas que je vais confier ma personne à une mécanique comme ça ? Vous allez rester au volant !

– Mais ça marche tout seul, M. Harridge. Ça examine la route, ça réagit correctement aux obstacles, aux êtres humains et aux autres voitures, ça se souvient des itinéraires.

– C'est ce qu'on dit, Jake, c'est ce qu'on dit. Mais, malgré tout, vous allez vous mettre au volant, au cas où quelque chose irait de travers.

C'est drôle, comme on peut en venir à aimer une voiture. En un rien de temps, je l'appelais Matthew et je passais tout mon temps à la lustrer et à régler son moteur. Un cerveau positronique reste en meilleur état quand il a, à tout instant, le contrôle de son châssis, ce qui fait que ça vaut vraiment la peine de garder le réservoir plein en permanence, pour que le moteur puisse tourner au ralenti, jour et nuit. Avec un peu de pratique, je parvins à savoir comment se sentait Matthew rien qu'au bruit de son moteur.

A sa façon, Harridge finit par avoir de l'affection pour Matthew, lui aussi. Il n'avait personne d'autre à aimer. Il avait divorcé, ou survécu à trois femmes, et il vécut plus vieux que ses cinq enfants et ses trois petits-

enfants. Ce qui fait qu'à sa mort, on n'a pas été tellement étonné de le voir léguer toute sa fortune à une Ferme pour les Automobiles à la retraite, avec moi à sa tête, et Matthew comme premier membre d'une lignée distinguée.

C'est devenu toute ma vie. Je ne me suis jamais marié. On ne peut pas être marié et soigner en même temps des automatiques comme elles doivent l'être.

Les journaux ont trouvé ça drôle mais, au bout d'un moment, ils ont cessé de s'en moquer. Il y a des choses qui ne prêtent pas à la plaisanterie. Vous n'avez peut-être jamais eu les moyens de posséder une automatique, et vous n'en aurez peut-être jamais ; mais croyez-moi, on finit par les aimer. Elles sont dures au travail et affectueuses. Il faudrait être un homme sans cœur pour en maltraiter une, ou supporter d'en voir une maltraitée.

C'en est venu au point que lorsqu'un homme avait eu une automatique depuis un certain temps, il prenait des dispositions pour qu'elle aille à la Ferme, s'il n'avait pas d'héritier sur qui il pouvait compter pour en prendre soin.

J'expliquai tout cela à Gelhorn.

– Cinquante et une voitures ? s'exclama-t-il. Cela représente-beaucoup d'argent !

– Cinquante mille minimum par automatique, comme investissement initial, lui dis-je. Elles doivent valoir bien plus que ça, maintenant. J'ai fait des choses pour elles.

– Il doit falloir beaucoup d'argent pour faire marcher la Ferme.

– Vous pouvez le dire. La Ferme est une organisation sans but lucratif, ce qui nous vaut des réductions d'impôts et, naturellement, les nouvelles automatiques qui nous arrivent viennent avec leur dot, généralement une petite fortune, placée en fidéicommis. Malgré tout, les frais ne cessent d'augmenter. Je dois veiller à l'entretien des jardins, remplacer continuellement l'asphalte de la piste ou le réparer. Il y a l'essence, l'huile, les réparations, les gadgets. Ça n'en finit plus.

– Et vous y avez consacré beaucoup de temps ?

– C'est sûr, M. Gelhorn. Trente-trois ans.

– Vous ne semblez pas y gagner grand-chose pour vous-même.

– Ah non ? Vous m'étonnez, M. Gelhorn. J'ai Sally et les cinquante autres. Regardez-la !

Je riais. Je ne pouvais m'en empêcher. Sally était si propre, ça faisait presque mal. Un insecte avait dû mourir sur son pare-brise ou un grain

de poussière était tombé, alors elle se mettait au travail. Un petit tube était sorti et aspergeait la vitre de Tergosol. Le produit s'étalait sur la pellicule de silicone de la surface et, aussitôt, de petits balais-éponges se mettaient en place pour chasser l'eau dans la petite rainure qui la faisait couler par terre. Pas une goutte n'éclaboussa son capot vert pomme. Balais et tube de détergent rentrèrent et disparurent.

– Je n'ai jamais vu une automatique faire ça ! s'écria Gelhorn.

– Non, sans doute. C'est un système que j'ai installé spécialement sur nos voitures. Elles sont propres. Elles n'arrêtent pas de polir leurs vitres. Elles aiment ça. J'ai même équipé Sally de lances lustrantes. Elle se lustre tous les soirs, jusqu'à ce qu'on puisse se voir dans n'importe laquelle de ses parties. Pour se raser comme devant une glace. Si j'arrive à trouver l'argent, j'en équiperai les autres filles. Les décapotables sont très coquettes.

– Je peux vous dire comment trouver de l'argent, si ça vous intéresse.

– Ça m'intéresse toujours. Comment ?

– N'est-ce pas évident, Jake ? N'importe laquelle de vos voitures vaut cinquante mille minimum, vous avez dit. Je parie que la plupart dépassent les six chiffres.

– Et alors ?

– Vous n'avez jamais pensé à en vendre quelques-unes ?

Je secouai la tête.

– Vous ne le comprendrez peut-être pas, M. Gelhorn, mais je ne peux en vendre aucune. Elles appartiennent à la Ferme, pas à moi.

– L'argent reviendrait à la Ferme.

– Les statuts de la Ferme stipulent que les voitures reçoivent des soins à perpétuité. Elles ne peuvent être vendues.

– Et les moteurs, alors ?

– Je ne vous comprends pas.

Gelhorn changea de position et sa voix se fit confidentielle.

– Ecoutez, Jake, laissez-moi vous expliquer la situation. Il y a un important marché pour les automatiques particulières, si elles pouvaient être construites à des prix assez bas. D'accord ?

– Ce n'est un secret pour personne.

– Et le moteur représente quatre-vingt-quinze pour cent du prix. D'accord ? Or, je sais où trouver un stock de carrosseries. Je sais aussi où je peux vendre des automatiques à un bon prix, vingt ou trente mille pour les modèles meilleur marché, cinquante à soixante mille les plus luxueux. Tout ce qu'il me faut, c'est des moteurs. Vous voyez la solution ?

– Non, M. Gelhorn.

Je la voyais très bien, mais je ne voulais pas le lui dire.

– Ça devrait vous sauter aux yeux. Vous en avez cinquante et une. Vous êtes un mécanicien expert en automatobiles, Jake. Vous devez l'être. Vous pourriez démonter un moteur et le placer sur une autre voiture et personne ne remarquerait la différence.

– Ce ne serait pas très moral.

– Vous ne feriez pas de mal aux voitures. Vous rendriez un service. Utilisez vos plus vieilles voitures. Utilisez cette vieille Mat-O-Mot.

– Allons, allons, M. Gelhorn, un moment. Les moteurs et les carrosseries ne sont pas deux choses séparées. C'est une unité. Ces moteurs sont habitués à leur propre carrosserie. Ils ne seraient pas heureux sur une autre voiture.

– Bon, d'accord, je veux bien. Vous avez parfaitement raison, Jake. Ce serait comme si je prenais votre cerveau pour le mettre dans le crâne de quelqu'un d'autre. Oui ? Vous pensez que vous n'aimeriez pas ça ?

– Je ne crois pas que ça me plairait, en effet.

– Mais si je prenais votre cerveau pour le mettre dans le corps d'un jeune athlète ? Hein, Jake ? Vous n'êtes plus un jeunot. Si vous aviez le choix, est-ce que vous n'aimeriez pas avoir de nouveau vingt ans ? C'est ce que j'offre à certains de vos moteurs positroniques. Ils seront placés dans des carrosseries neuves, de 57. Les tout derniers modèles.

J'éclatai de rire.

– Ça ne tient guère debout, M. Gelhorn. Certaines de nos voitures sont vieilles, peut-être, mais elles sont bien soignées. Personne ne les conduit. Elles ont le droit de faire ce qu'elles veulent. Elles sont à la *retraite*, M. Gelhorn. Je ne voudrais pas d'un corps de vingt ans si, pour cela, je devais creuser des tranchées pendant tout le restant de ma nouvelle vie, sans jamais avoir assez à manger… Qu'est-ce tu en penses, Sally ?

Les deux portières de Sally s'ouvrirent et se refermèrent avec un claquement étouffé.

– Qu'est-ce que c'est que ça ? s'exclama Gelhorn.

– C'est le rire de Sally.

Il se força à sourire. Il pensait sûrement que je plaisantais, que c'était une mauvaise blague. Il insista :

– Soyez raisonnable, Jake. Les voitures sont faites pour être conduites. Elles ne sont probablement pas heureuses si on ne les conduit pas.

– Sally n'a pas été conduite depuis cinq ans. Elle m'a l'air assez heureuse.

– Je me le demande !

Il se leva et marcha lentement vers Sally.

– Alors, Sally, qu'est-ce que tu dirais de faire un petit tour ?

Le moteur de Sally s'emballa. Elle recula.

– Ne la bousculez pas, M. Gelhorn, conseillai-je. Elle est assez nerveuse.

Il y avait deux coupés, à une centaine de mètres sur la route. Ils s'étaient arrêtés. Peut-être observaient-ils la scène, à leur façon. Je ne m'occupai pas d'eux. J'avais l'œil sur Sally et je l'y gardai.

– Du calme, doucement, Sally, dit Gelhorn.

Il bondit et saisit la poignée de la portière. Elle ne bougea pas, naturellement.

– Ça s'est ouvert il y a une minute ! cria-t-il.

– Verrouillage automatique, dis-je. Elle tient beaucoup à préserver son intimité, Sally.

Il lâcha la porte et déclara, en insistant sur chaque mot :

– Une voiture qui tient à préserver son intimité ne devrait pas se promener avec sa capote baissée.

Il recula de trois ou quatre pas, puis, rapidement, si vite que je ne pus l'arrêter, il courut et sauta dans la voiture. Il prit Sally par surprise parce que, en tombant assis, il coupa le contact avant qu'elle puisse le verrouiller.

Pour la première fois depuis cinq ans, le moteur de Sally s'arrêta.

Je crois que je poussai un cri, mais Gelhorn avait tourné la manette sur « Manuel » et l'avait verrouillée ainsi. Il mit le moteur en marche. Sally se ranimait mais elle n'avait plus aucune liberté d'action.

Il démarra. Les coupés étaient encore là. Ils se retournèrent et s'en allèrent, pas très vite. Je suppose que tout cela devait constituer une énigme pour eux.

L'un d'eux était Giuseppe, d'une usine de Milan, et l'autre Stephen. Ils ne se quittaient pas. Ils étaient tous deux nouveaux à la Ferme, mais ils étaient là depuis assez longtemps pour savoir que nos voitures n'avaient tout simplement pas de conducteurs.

Gelhorn continua de filer tout droit et quand les coupés s'enfoncèrent finalement dans la tête que Sally n'allait pas ralentir, qu'elle ne pouvait pas ralentir, il était trop tard pour autre chose que les mesures désespérées.

Ils s'écartèrent à toute vitesse, un de chaque côté, et Sally passa entre eux comme une fusée. Steve renversa la barrière du bord du lac et s'arrêta

dans l'herbe à quelques centimètres, à peine, du bord de l'eau. Giuseppe cahota sur le bas-côté opposé et finit par stopper en frémissant.

Je ramenai Steve sur la chaussée et j'étais en train de l'examiner pour voir si la barrière lui avait fait du mal quand Gelhorn revint.

Il ouvrit la portière de Sally et mit pied à terre. Penché à l'intérieur, il coupa une seconde fois le contact.

– Et voilà, dit-il. Je pense que je lui ai fait beaucoup de bien.

Je maîtrisai ma colère.

– Pourquoi avez-vous foncé entre les coupés ? Il n'y avait aucune raison !

– Je m'attendais à les voir s'écarter.

– C'est ce qu'ils ont fait. Celui-là est passé à travers la barrière.

– Je suis navré, Jake. Je pensais qu'ils s'écarteraient plus vite que ça. Vous savez ce que c'est. J'ai pris des tas de bus mais je ne suis monté que deux ou trois fois dans ma vie dans une automatique, et c'était la première fois que j'en conduisais une. C'est pour vous dire ! Ça m'a monté à la tête, d'en conduire une, et pourtant je ne me laisse pas impressionner facilement. Tenez, je vais vous dire, nous n'avons pas besoin de descendre à moins de vingt pour cent au-dessous du prix de la liste pour toucher un marché intéressant, et ce serait quatre-vingt-dix pour cent de bénéfice.

– Que nous partagerions ?

– Moitié-moitié. Et c'est moi qui prends les risques, ne l'oubliez pas.

– Très bien. Je vous ai écouté. Maintenant écoutez-moi, dis-je en élevant la voix, parce que j'étais vraiment trop en colère pour rester poli plus longtemps. Quand vous coupez le moteur de Sally, vous lui faites mal. Ça vous plairait d'être assommé et de perdre connaissance ? C'est ce que vous faites à Sally, quand vous lui coupez le contact.

– Vous exagérez, Jake. Les automatobus ont leur moteur arrêté tous les soirs.

– Bien sûr, et c'est pour ça que je ne veux pas de mes garçons et filles dans vos luxueuses carrosseries de 57, où je ne sais pas comment ils seront traités. Les bus ont besoin d'importantes réparations de leurs circuits positroniques, environ tous les deux ans. Les circuits du vieux Matthew n'ont pas été touchés depuis vingt ans. Qu'est-ce que vous pouvez m'offrir de comparable à ça ?

– Allons, vous êtes énervé, en ce moment. Réfléchissez donc à tête reposée à ma proposition, et reprenez contact avec moi, hein ?

– C'est tout réfléchi. Si jamais je vous revois, j'appelle la police.

La bouche de Gelhorn devint dure, mauvaise.

– Minute, vieux débris !

– Minute vous-même ! Vous êtes ici dans une propriété privée et je vous ordonne de déguerpir.

Il haussa les épaules.

– Bon, bon, alors au revoir.

– Mrs Hester vous raccompagnera. Et il n'y a pas d'au revoir. C'est adieu.

Mais ce ne fut pas un adieu. Je le revis deux jours plus tard. Deux jours et demi, plutôt, car il était près de midi quand je l'avais vu la première fois et un peu après minuit la deuxième.

Je m'assis dans mon lit quand il alluma, en clignant des yeux jusqu'à ce que je me fasse une idée de ce qui se passait. Une fois que je vis clair, je n'eus pas besoin de beaucoup d'explications. D'aucune, même. Il avait un pistolet dans la main droite, le vilain petit canon-aiguille tout juste visible entre deux doigts. Je savais qu'il lui suffirait d'augmenter la pression de sa main pour que je sois mis en pièces.

– Habillez-vous, Jake, dit-il.

Je ne bougeai pas. Je le dévisageai simplement.

– Ecoutez, Jake, je connais la situation. Je vous ai rendu visite il y a deux jours, souvenez-vous. Je sais que vous n'avez pas de gardiens, ici, pas de clôtures électrifiées, pas de système d'alarme. Rien.

– Je n'en ai pas besoin. En revanche, rien ne vous empêche de partir, M. Gelhorn. A votre place, c'est ce que je ferais. Cet endroit peut devenir très dangereux.

Il rit un peu.

– Il l'est, pour quelqu'un qui est du mauvais côté d'un pistolet de poing.

– Je le vois. Je sais que vous en avez un.

– Alors grouillez-vous ! Mes hommes attendent.

– Non, monsieur. Pas si vous ne me dites pas ce que vous voulez, et même alors, il n'est pas sûr que je bouge.

– Je vous ai fait une proposition, avant-hier.

– La réponse n'a pas changé. C'est non.

– Des détails ont été ajoutés à la proposition. Je suis venu ici avec des hommes et un automatobus. Vous avez une chance de venir avec moi et de démonter vingt-cinq des moteurs positroniques. Les vingt-cinq que vous voudrez, ça m'est égal. Nous les chargerons dans le bus et les emporterons. Une fois qu'ils auront trouvé acquéreur, je vous ferai parvenir votre part de l'argent.

– Pour ça, j’ai votre parole, je suppose ?

Il n’eut pas l’air de penser que je parlais ironiquement.

– Vous l’avez.

– Non, dis-je.

– Si vous vous entêtez à dire non, nous ferons ça à notre manière. Je démonterai les moteurs moi-même, seulement moi, je démonterai tous les cinquante et un. Tous, autant qu’ils sont.

– Ce n’est pas facile de démonter des moteurs positroniques, M. Gelhorn. Etes-vous un expert de la robotique ? Et même si vous l’êtes, vous savez, ces moteurs ont été modifiés par mes soins.

– Je sais, Jake. Et à dire vrai, je ne suis pas un expert. Je risque d’endommager pas mal de moteurs en essayant de les démonter. C’est pourquoi il me faudra travailler à tous les cinquante et un, si vous refusez de m’aider. Parce que je risque de n’en avoir que vingt-cinq, une fois que j’aurai fini. Les premiers que je vais attaquer seront probablement ceux qui souffriront le plus. En attendant que je me fasse la main, voyez-vous. Et si je dois faire ça moi-même, je crois que je commencerai par Sally.

– Je ne peux pas croire que vous parlez sérieusement, M. Gelhorn.

– Je parle très sérieusement, Jake, dit-il. (Et il prit un temps pour que ça pénètre bien dans mon esprit :) Si vous voulez m’aider, vous pouvez garder Sally. Autrement, elle risque de beaucoup souffrir. Je regrette.

– Je vais vous accompagner mais je vous donne un dernier avertissement. Vous aurez des ennuis, M. Gelhorn.

Il trouva la chose très drôle. Il riait encore tout bas quand nous descendîmes ensemble.

Un automatobus attendait à l’entrée de l’allée des garages. L’ombre de trois hommes se dessinait à côté, et leurs faisceaux flash s’allumèrent à notre approche.

– J’ai le vieux, dit Gelhorn à voix basse. Venez. Faites avancer le camion dans l’allée et commençons.

Un des autres se pencha à l’intérieur et tapa les indications voulues sur le tableau de bord. Nous remontâmes l’allée et le bus nous suivit docilement.

– Il n’entrera pas dans le garage, dis-je. La porte ne le permettra pas. Nous n’avons pas de bus, ici. Rien que des voitures particulières.

– D’accord, dit Gelhorn. Faites-le attendre dans l’herbe, hors de vue.

J’entendis le marmonnement des voitures alors que nous étions encore à dix mètres du garage.

En général, elles se calmaient à mon entrée. Pas cette fois. Je crois

qu’elles savaient qu’il y avait des intrus et, une fois que la figure de Gelhorn et des autres fut visible, elles devinrent plus bruyantes. Tous les moteurs grondaient, ils cognaient irrégulièrement, au point que les murs en frémissaient.

La lumière s’alluma automatiquement dès que nous fûmes à l’intérieur. Le bruit des voitures ne semblait pas gêner Gelhorn mais les trois autres avaient l’air surpris et mal à l’aise. Ils avaient une allure de tueurs à gages ; leur expression était due moins à des traits physiques qu’à un éclat chafouin du regard et à une mine de chien battu. Je connaissais ce type d’individus et ne m’inquiétai pas. L’un d’eux maugréa :

– Bon Dieu, elles en consomment !

– Mes voitures consomment continuellement de l’essence, répliquai-je sèchement.

– Pas ce soir, trancha Gelhorn. Arrêtez-les !

– Ce n’est pas si facile, M. Gelhorn, dis-je.

– Allez-y ! cria-t-il.

Je ne bougeai pas. Son pistolet-aiguille était braqué sur moi.

– Je vous l’ai dit, M. Gelhorn. Toutes mes voitures ont été bien traitées, depuis qu’elles sont ici, à la Ferme. Elles ont l’habitude d’être traitées de cette manière et tout autre comportement a le don de les irriter.

– Vous avez une minute, répliqua-t-il. Les sermons seront pour une autre fois.

– J’essaie de vous expliquer quelque chose. J’essaie de vous expliquer que mes voitures comprennent ce que je leur dis. Avec du temps et de la patience, on peut apprendre cela à un moteur positronique. Mes voitures ont appris. Sally a compris votre proposition, il y a deux jours. Vous vous souvenez qu’elle a ri quand je lui ai demandé son opinion. Elle sait aussi ce que vous lui avez fait, à elle et à ces deux coupés que vous avez dispersés. Et les autres savent comment on traite les malfaiteurs en général.

– Ecoutez, espèce de vieux fou…

– Tout ce que j’ai à dire, c’est… Attaquez ! criai-je.

Un des hommes blêmit et hurla mais sa voix fut couverte par le bruit de cinquante et un avertisseurs retentissant en même temps. Ils restèrent bloqués et, entre les quatre murs du garage, se répercutèrent les échos d’un grand appel sauvage, métallique. Deux voitures s’avancèrent, sans accélérer, mais sans que l’on pût se méprendre sur leur objectif. Deux autres se mirent en ligne derrière elles. Toutes les voitures s’agitaient

maintenant dans leurs boxes.

Les bandits ouvrirent de grands yeux et reculèrent.

– Ne vous mettez pas contre un mur ! criai-je.

Apparemment, ils avaient eu eux-mêmes cette pensée instinctive. Ils se précipitèrent vers la porte.

Sur le seuil, un des hommes se retourna et brandit son poing armé d'un pistolet-aiguille. Le projectile jaillit comme un éclair bleu en direction de la première voiture. C'était Giuseppe.

Une fine bande de peinture s'écailla sur le capot de Giuseppe, et la moitié droite de son pare-brise s'étoila, mais ne se creva pas.

Les hommes étaient dehors, courant comme des fous ; deux par deux, les voitures les pourchassèrent dans la nuit, leurs klaxons sonnant la charge.

J'avais une main sur le bras de Gelhorn, mais je ne crois pas qu'il avait l'intention de bouger. Ses lèvres tremblaient.

– C'est pour ça que je n'ai pas besoin de clôtures électrifiées ni de gardiens. Mes biens se protègent eux-mêmes.

Les yeux de Gelhorn suivaient, fascinés, les voitures qui passaient devant nous, deux par deux, à toute vitesse.

– Ce sont des tueuses ! souffla-t-il.

– Ne soyez pas stupide. Elles ne vont pas tuer vos hommes.

– Des tueuses !

– Elles vont simplement leur donner une bonne leçon. Mes voitures ont été spécialement entraînées à la poursuite cross-country, en prévision d'occasions comme celle-ci. Je crois que ce qui attend vos hommes sera pire qu'un meurtre rapide. Est-ce que vous avez déjà été traqué par une automobile ?

Gelhorn ne répondit pas. Je continuai de parler. Je voulais que rien ne lui échappe.

– Il y aura des ombres qui n'iront pas plus vite que vos hommes, qui leur courront après de-ci, de-là, qui leur barreront le passage, qui leur corneront au nez, qui leur fonceront dessus et les manqueront d'un poil, dans un grand hurlement de freins et un tonnerre de moteurs. Elles continueront jusqu'à ce que vos hommes s'écroulent, à bout de souffle et à moitié morts, en attendant que des roues leur écrasent les os. Les voitures ne le feront pas. Elles les laisseront. Mais vous pouvez parier ce que vous voudrez que vos hommes ne reviendront jamais ici. Pas pour tout l'argent que vous, ou dix comme vous, pourriez leur offrir. Ecoutez…

Je resserrai ma prise sur son bras. Il tendit l'oreille.

– Vous entendez claquer les portières ?

Le bruit était lointain, étouffé, mais bien reconnaissable.

– Elles rient. Elles s'amusent !

La figure de Gelhorn se convulsa de rage. Il leva sa main. Il tenait toujours son pistolet de poing.

– Je ne vous le conseille pas. Une automatobile est toujours avec nous.

Je crois que jusqu'alors, il n'avait pas remarqué la présence de Sally. Elle venait de s'avancer sans bruit. Son aile avant droite me touchait presque mais je n'entendais pas son moteur. C'était comme si elle retenait sa respiration.

Gelhorn poussa un cri.

– Elle ne vous touchera pas tant que je serai avec vous. Mais si vous me tuez… Vous savez, Sally ne vous aime pas.

Gelhorn tourna son arme en direction de Sally.

– Son moteur est bien protégé, dis-je, et avant que vous pressiez l'arme une seconde fois, elle sera sur vous.

– D'accord, dans ce cas ! hurla-t-il.

Et, tout à coup, mon bras fut tordu derrière mon dos ; je pouvais à peine me tenir debout. Il me maintenait entre Sally et lui, sans relâcher un instant son étreinte.

– Reculez avec moi et n'essayez pas de vous dégager, vous entendez, vieux débris ? Sinon, je vous déboîte le bras !

Je fus obligé d'obéir. Sally nous suivit de près, inquiète, ne sachant que faire. Je voulus lui dire quelque chose mais je ne pus que serrer les dents et gémir.

L'automatobus de Gelhorn était toujours devant le garage. Il m'y fit monter de force, sauta après moi et verrouilla les portières.

– Ça va, maintenant, nous pouvons causer !

Je me frottai le bras, en tentant de rétablir la circulation, et machinalement, sans effort conscient, j'examinai le tableau de bord.

– C'est une reconstruction, dis-je.

– Et alors ? répliqua-t-il ironiquement. C'est un exemple de mon travail. J'ai pris un châssis abandonné, j'ai trouvé un cerveau que je pouvais utiliser et je me suis fabriqué un bus particulier. Et alors ?

Je saisis le panneau de réparation et le repoussai d'un côté.

– Qu'est-ce qui vous prend ? Touchez pas à ça !

Le tranchant de sa main s'abattit sur mon épaule, qui en resta tout engourdie. Je me débattis.

– Je ne veux pas faire de mal à ce bus ! Pour qui me prenez-vous ? Je

veux simplement regarder quelques-uns des raccords de moteur.

Ce ne fut pas long. Quand je me retournai vers lui, je bouillais.

– Vous êtes un monstre et une ordure ! Vous n'aviez pas le droit d'installer ce moteur vous-même ! Pourquoi n'avez-vous pas fait appel à un spécialiste de robotique ?

– J'ai l'air d'un fou ? répliqua-t-il.

– Même si c'était un moteur volé, vous n'aviez pas le droit de le traiter comme ça ! Je ne traiterais pas un homme comme vous avez traité ce moteur ! De la soudure, des bandes adhésives, des pinces crocodile ! C'est brutal !

– Ça marche, n'est-ce pas ?

– Bien sûr que ça marche, mais ce doit être l'enfer pour ce bus. On peut vivre avec des migraines et de l'arthrite aiguë, mais ce n'est pas une vie. Ce véhicule souffre !

– Ah, bouclez-la !

Il jeta un coup d'œil à Sally, qui s'était rapprochée du bus, le plus qu'elle le pouvait, et roulait à côté. Il s'assura que les portières étaient bien verrouillées.

– Nous allons nous tirer de là, maintenant, avant que les autres reviennent. Nous resterons cachés.

– En quoi est-ce que ça vous aidera ?

– Vos voitures finiront bien par tomber en panne d'essence, un jour ou l'autre, non ? Vous n'êtes pas allé jusqu'à les équiper de façon à ce qu'elles fassent le plein toutes seules, dites ? Nous reviendrons et nous achèverons le travail !

– On va me rechercher. Mrs Hester appellera la police.

Mais il n'y avait plus moyen de le raisonner. Il tapa la mise en marche du bus. Le véhicule fit un bond. Sally le suivit. Gelhorn pouffa.

– Que peut-elle faire, tant que vous êtes là, avec moi ?

Sally parut le comprendre aussi. Elle prit de la vitesse, nous doubla et disparut. Gelhorn baissa la vitre pour cracher dehors.

Le bus cahotait sur la route obscure et son moteur cognait irrégulièrement. Gelhorn mit en veilleuse les phares périphériques et il n'y eut plus que la ligne verte phosphorescente au milieu de la chaussée pour nous éviter de nous jeter dans les arbres. Il n'y avait pour ainsi dire pas de circulation. Deux voitures nous croisèrent ; il n'y en avait aucune de notre côté de la route, pas plus devant que derrière.

Je fus le premier à entendre les claquements de portières. Secs et rapides, dans le silence. D'abord sur notre droite, puis sur la gauche. Les

mains de Gelhorn tremblèrent quand il tapa fébrilement pour accélérer. Un rayon lumineux jaillit d'un bosquet et nous aveugla. Un autre plongea sur nous, d'au-delà de la glissière de sécurité, de l'autre côté. A quatre cents mètres devant nous, à l'échangeur, il y eut un *scouiiiiiiss* quand une voiture bondit et s'arrêta en travers de notre chemin.

– Sally est allée chercher les autres, dis-je. Je crois que nous sommes cernés.

– Et alors ? Qu'est-ce qu'ils peuvent faire ?

Il était penché sur les commandes et regardait à travers le pare-brise.

– Et n'allez pas jouer au petit soldat, vous, le vieux, marmonna-t-il.

Je ne pouvais pas. J'étais ivre de fatigue ; mon bras gauche était en feu. Les bruits de moteurs se confondirent et se rapprochèrent. J'entendis des rythmes différents, bizarres ; tout à coup, il me sembla que mes voitures se parlaient entre elles.

Une cacophonie d'avertisseurs s'éleva derrière nous. Je me retournai et Gelhorn leva vivement les yeux vers le rétroviseur. Une douzaine de voitures nous suivaient, occupant les deux voies. Gelhorn hurla de rire, comme un fou.

– Arrêtez ! Arrêtez le bus ! criai-je.

Car là-bas devant nous, à moins de quatre cents mètres et bien visible dans les phares de deux coupés sur le bas-côté, il y avait Sally, son beau châssis élégant en travers de la route. Deux voitures arrivèrent en trombe sur notre gauche, sur la voie opposée, et restèrent à notre hauteur, empêchant Gelhorn de déborder de sa ligne.

Mais il n'en avait aucune intention. Il enfonça le bouton de la vitesse maximum et le garda appuyé.

– Pas de bluff, ici, dit-il. Ce bus pèse cinq fois plus qu'elle et nous allons simplement l'écarter de la route comme un petit chat écrasé.

Je savais qu'il le pouvait. Le bus était sur « manuel » et il avait le doigt sur le bouton. Je savais qu'il n'hésiterait pas.

Je baissai ma vitre et sortis la tête.

– Sally ! hurlai-je. Ote-toi du chemin ! Sally !

Ma voix fut couverte par l'horrible cri de douleur de tambours de freins maltraités. Je fus projeté contre le pare-brise et j'entendis l'air siffler dans les poumons de Gelhorn.

– Qu'est-ce qui s'est passé ? demandai-je.

C'était une question idiote. Nous nous étions arrêtés. Voilà ce qui s'était passé. Sally et le bus étaient à un mètre d'écart à peine. Avec cinq fois son poids fonçant sur elle, elle n'avait pas bougé d'une ligne. Quel

cran, cette fille !

Gelhorn secoua la manette de la conduite manuelle.

– Il faut qu'il y aille, il faut qu'il y aille, marmonnait-il.

– Pas de la façon dont vous avez monté le moteur, l'expert ! N'importe lequel de ces circuits pourrait sauter.

Il me regarda avec une rage meurtrière et se racla la gorge. Ses cheveux étaient plaqués sur son front par la sueur. Il leva le poing.

– J'en ai marre des conseils, vieux débris ! Fini !

Et je compris que le pistolet-aiguille allait faire feu.

Je reculai contre la portière du bus, m'y adossai en regardant monter le poing de Gelhorn et, quand la porte s'ouvrit, je tombai à la renverse en faisant une cabriole, et atterris avec un choc sourd. J'entendis la portière se refermer en claquant.

Je me ramassai sur les genoux et, levant les yeux, je vis Gelhorn qui se débattait en vain avec la vitre qui remontait, puis il visa rapidement à travers le verre. Il ne tira pas. Le bus démarra dans un terrible vrombissement et son chauffeur fut projeté en arrière, contre le dossier.

Sally ne barrait plus la route. Je regardai les feux arrière du bus s'éloigner et disparaître à l'horizon.

J'étais épuisé. Je restai assis là, par terre, sur la chaussée, je posai ma tête sur mes bras repliés et m'efforçai de reprendre haleine.

J'entendis une voiture s'arrêter silencieusement à côté de moi. C'était Sally. Lentement, presque tendrement, sa portière droite s'ouvrit.

Depuis cinq ans, personne n'avait conduit Sally, à l'exception de Gelhorn, bien sûr, et je savais combien cette liberté était précieuse pour une voiture. J'appréciais le geste, bien sûr, mais je dis :

– Merci, Sally. Je prendrai une des plus récentes.

Je me relevai et me détournai ; elle exécuta la plus adroite des pirouettes et se retrouva devant moi. Je ne pouvais pas lui faire de peine ! Je montai. Le siège avant dégageait la fraîche et bonne odeur d'une voiture qui se tient dans un parfait état de propreté. Je m'y allongeai avec délices et, avec leur efficacité discrète, rapide et silencieuse, mes garçons et mes filles me ramenèrent à la maison.

Le lendemain soir, Mrs Hester, surexcitée, m'apporta la transcription de la dépêche de la radio.

– C'est M. Gelhorn, dit-elle. Ce monsieur qui est venu vous voir !

– Et alors ? demandai-je, en redoutant la réponse.

– On l'a trouvé mort ! Vous vous rendez compte ? Il gisait dans un

fossé !

– Il peut s’agir de quelqu’un d’autre, marmonnai-je.

– Raymond J. Gelhorn ! insista-t-elle vivement. Il ne peut pas y en avoir deux ! Et le signalement concorde. Seigneur, quelle façon de mourir ! On a trouvé des traces de pneus sur ses bras et son corps. Vous vous rendez compte ? Je suis bien contente que ce soit un bus, sans ça on aurait pu venir fouiner par chez nous !

– C’est arrivé près d’ici ? demandai-je, anxieux.

– Non… du côté de Cooksville. Mais lisez vous-même, si vous… Ah mon Dieu ! Qu’est-ce qui est arrivé à Giuseppe ?

La diversion fut la bienvenue. Giuseppe attendait patiemment que je finisse de le repeindre. Son pare-brise avait déjà été remplacé.

Après le départ de Mrs Hester, je pris avidement la transcription. La chose ne faisait aucun doute. Le médecin déclarait que la victime avait couru et se trouvait dans un état d’épuisement total. Je me posai la question : Sur combien de kilomètres le bus avait-il joué avec lui, avant l’assaut final ? Naturellement, la transcription ne disait rien de ce genre !

On avait retrouvé le bus et identifié les traces de pneus. La police l’avait réquisitionné et cherchait le propriétaire.

Il y avait une note, avec la transcription. C’était le premier accident mortel de la circulation de cette année, et le journal mettait sévèrement en garde contre la conduite manuelle de nuit.

Il n’était pas question des trois gangsters de Gelhorn et j’en éprouvai de la reconnaissance. Aucune de nos voitures ne s’était abandonnée aux plaisirs de la chasse au point de tuer.

C’était tout. Je laissai retomber les feuillets. Gelhorn était un criminel. Sa façon de traiter le bus était brutale. Il méritait mille fois la mort, cela ne faisait aucun doute. Malgré tout, le caractère de cette mort me contrariait un peu.

Un mois s’est passé depuis et je ne puis cesser d’y penser.

Mes voitures causent entre elles. Je n’en ai plus le moindre doute. C’est comme si elles avaient pris de l’assurance, comme si elles ne se souciaient plus de garder la chose secrète. Leurs moteurs cliquettent et cognent continuellement.

Et elles ne parlent pas seulement entre elles. Elles parlent aux voitures et aux bus qui viennent à la Ferme pour affaires. Depuis combien de temps le font-elles ?

Il faut les comprendre, aussi. Le bus de Gelhorn les comprenait, bien

qu'il n'eût pas passé plus d'une heure chez nous. Si je ferme les yeux, je revois cette équipée sur la route, nos voitures flanquant le bus en faisant claquer leurs moteurs jusqu'à ce qu'il comprenne, s'arrête, me laisse descendre et file avec Gelhorn.

Mes voitures lui avaient-elles dit de tuer Gelhorn ? Ou était-ce une idée à lui ?

Les voitures peuvent-elles avoir de telles idées ? Ceux qui conçoivent les moteurs disent que non. Mais ils parlent de circonstances ordinaires. Ont-ils *tout* prévu ?

Des voitures sont maltraitées, vous savez.

Il en vient à la Ferme, et elles observent. On leur raconte des choses. Elles découvrent qu'il existe des voitures dont le moteur n'est jamais arrêté, que personne ne conduit jamais, et dont le moindre besoin est satisfait.

Et peut-être ces véhicules repartent-ils le raconter à d'autres. Le bruit se répand vite. Ils commencent à penser que les méthodes de la Ferme devraient s'appliquer partout dans le monde. Ils ne comprennent pas. On ne peut pas leur demander de comprendre les legs, les testaments et les caprices des hommes riches.

Il y a des millions d'automatobiles dans le monde, des dizaines de millions. Si l'idée s'enracine en elles qu'elles sont des esclaves, qu'elles devraient faire quelque chose… si elles commencent à réfléchir comme le bus de Gelhorn…

Ça n'arrivera sans doute qu'après ma mort. Et puis elles auront besoin de conserver quelques-uns d'entre nous pour prendre soin d'elles, n'est-ce pas ? Elles ne voudront pas nous tuer tous.

Mais peut-être que si. Elles ne comprendront peut-être pas qu'elles doivent avoir quelqu'un pour s'occuper d'elles. Elles n'attendront peut-être pas.

Tous les matins, je me réveille en pensant : Et si c'était aujourd'hui…

Mes voitures ne me procurent plus autant de plaisir que naguère. Dernièrement, j'ai remarqué que je commence même à éviter Sally.

UN JOUR…

Niccolo Mazetti, à plat ventre sur le tapis, le menton dans le creux de sa petite main, écoutait tristement le Barde. Il y avait même un soupçon de larmes dans ses yeux noirs, luxe qu'un garçon de onze ans pouvait se permettre quand il était seul.

« Il était une fois, disait le Barde, un pauvre bûcheron veuf et ses deux filles. Elles étaient aussi belles l'une et l'autre que le jour est long. Ils vivaient au milieu d'une profonde forêt. La fille aînée avait des cheveux aussi noirs que les plumes d'un corbeau mais la chevelure de la plus jeune était aussi lumineuse et aussi dorée qu'une journée d'automne ensoleillée. Bien souvent, en attendant que leur père rentre à la maison après son travail dans les bois, la plus âgée des deux sœurs s'asseyait devant son miroir et chantait… »

Ce qu'elle chantait, Niccolo ne l'entendit pas car une voix le héla au-dehors :

– Ohé, Nickie !

Et Niccolo, s'épanouissant soudain, se précipita à la fenêtre et cria :

– Ohé, Paul !

Paul Lœb agita vivement le bras. Il était plus mince et moins grand que Niccolo bien qu'il eût six mois de plus que lui. Seul le battement précipité de ses paupières trahissait sa surexcitation refoulée.

– Laisse-moi entrer, Nickie. J'ai une idée *et demie*. Attends seulement que je la dise.

Il jeta vivement un coup d'œil à la ronde comme pour s'assurer qu'il n'y avait pas d'oreilles indiscrètes mais la cour était visiblement déserte. Il répéta dans un souffle :

– Attends seulement que je te la dise.

– D'accord. Je vais t'ouvrir.

Le Barde continuait imperturbablement son récit comme si son auditoire lui prêtait toujours attention. Quand Paul entra, il disait : « … et alors, le lion lui dit : Si tu retrouves l'œuf perdu de l'oiseau qui survole la. Montagne d'Ébène une fois tous les dix ans, je te… »

– Tu écoutes un Barde ? demanda Paul. Je ne savais pas que tu en avais un.

Niccolo rougit et reprit son air malheureux.

– C'est juste un vieux machin que j'avais quand j'étais gosse. Il ne vaut pas grand-chose.

Il envoya un coup de pied au Barde et assena un coup de poing brutal sur son capot de plastique quelque peu éraflé et terni. Le Barde eut un hoquet quand son bloc audio encaissa la secousse, puis il continua : « … pendant un an et un jour jusqu'à ce que ses souliers de fer fussent usés. La princesse s'arrêta au bord de la route… »

– Bougre ! laissa tomber Paul en contemplant l'appareil d'un air critique. C'est un vieux modèle.

Quelle que fût sa hargne envers le Barde, Niccolo prit mal le ton condescendant de son camarade. Il regretta brusquement d'avoir fait entrer Paul. Il aurait dû au moins attendre d'avoir rangé le Barde à sa place habituelle, au sous-sol. S'il avait été le chercher, c'était seulement parce qu'il était triste après une journée barbante et une discussion stérile avec son père. Et, naturellement, le Barde avait été aussi stupide qu'on pouvait s'y attendre.

Néanmoins, Paul intimidait un peu Nickie. Il avait suivi des cours spéciaux à l'école et tout le monde disait que, quand il serait grand, il serait ingénieur en ordinateurs.

Certes, Niccolo ne se débrouillait pas trop mal à l'école. Il avait des notes correctes en logique, en traitement binaire, en analytique et en calcul sur ordinateurs – toutes les matières traditionnelles enseignées à l'école primaire. Et c'était le hic, justement ! C'étaient les matières traditionnelles et, quand il serait grand, il serait surveillant au centre de contrôle comme tout le monde.

Paul, en revanche, connaissait des tas de choses mystérieuses sur ce qu'il appelait l'électronique, les mathématiques pures et la programmation. La programmation surtout. Quand il se lançait sur ce thème, Niccolo n'essayait même pas de comprendre.

Paul écouta le Barde quelques minutes et demanda :

– Tu t'en sers beaucoup ?

– Non ! rétorqua Niccolo, vexé. Je l'avais mis au rencart dans le sous-sol avant même que tu te sois installé dans le quartier. Il se trouve que je l'ai sorti aujourd'hui… – Faute de trouver une explication valable à ses propres yeux, il conclut : – J'ai été le chercher tout à l'heure.

– Et c'est des choses comme ça qu'il raconte ? Des histoires de bûcherons, de princesses et d'animaux qui parlent ?

– C'est épouvantable. Mon père prétend qu'on ne peut pas en acheter

un neuf. Je lui disais pas plus tard que ce matin…

Le souvenir de la vaine discussion du matin fit dangereusement perler aux yeux de Niccolo des larmes qu'il refoula précipitamment. Il avait le sentiment que jamais les joues étroites de Paul n'avaient connu le contact des larmes, et son ami aurait tout bonnement traité par le mépris quelqu'un de moins fort que lui.

– Du coup, j'ai voulu essayer encore ce vieux machin mais il ne vaut rien.

Paul coupa le Barde, enclencha la touche commandant une réorientation et une recombinaison quasi instantanées du vocabulaire, des personnages, des intrigues, des dénouements emmagasinés en lui, puis le remit en marche.

Et le Barde commença :

« Il était une fois un petit garçon nommé Willikins. Sa mère était morte et il vivait avec son beau-père et son demi-frère. Bien que le beau-père fût très riche, il confisqua le lit même du pauvre Willikins qui dut se résoudre à dormir tant bien que mal sur une botte de paille dans l'écurie à côté des chevaux… »

– Des chevaux ! s'exclama Paul.

– Je crois que c'est une sorte d'animal.

– Je sais bien ! Mais une histoire de chevaux ! Tu te rends compte !

– Il cause tout le temps des chevaux. Et aussi de machins appelés des vaches. On les trait. Mais le Barde n'explique pas comment.

– Mince alors ! Pourquoi tu ne le bricoles pas ?

– J'aimerais savoir comment m'y prendre.

« Willikins, disait le Barde, pensait souvent que s'il était riche et puissant, il montrerait à son beau-père et à son demi-frère ce que c'était que d'être méchant avec un petit garçon. Aussi décida-t-il un jour de partir pour faire fortune. »

– Rien de plus facile, dit Paul qui n'écoutait pas le Barde. Il est équipé de cylindres mémoriels intégrés contenant les intrigues, les dénouements et d'autres trucs. On n'a pas à s'inquiéter de ça. C'est juste le vocabulaire qu'il faut modifier pour qu'il connaisse les ordinateurs, l'automation, l'électronique et les réalités d'aujourd'hui. Alors, tu comprends, il racontera des histoires intéressantes au lieu de causer de princesses et de je ne sais quoi.

– Si seulement je savais comment faire, murmura Niccolo avec découragement.

– Écoute voir… Mon papa m'a promis que si j'entre dans une école

spéciale de traitement d'ordinateurs, l'année prochaine, il m'achètera un vrai Barde du tout dernier modèle. Un gros avec un bloc pour les histoires d'espace et de policiers. Et avec une vidéo, en plus.

– Pour voir les histoires, tu veux dire ?

– Bien sûr. A l'école, Mr. Daugherty, il dit que ça existe, maintenant, mais pas pour tout le monde. Seulement, si j'entre dans une école pour ordinateurs, papa aura des facilités.

Les yeux de Niccolo s'écarquillèrent d'envie.

– Fichtre ! *Voir* une histoire !

– Tu pourras venir en regarder à la maison quand tu voudras.

– Oh chouette ! Merci.

– Il n'y a pas de quoi. Mais rappelle-toi : c'est moi qui dirai quelles histoires on écoutera.

– Bien sûr.

Niccolo aurait accepté d'un cœur léger des conditions beaucoup plus draconiennes.

Paul tourna à nouveau son attention vers le Barde.

Celui-ci était en train d'ânonner : « Dans ce cas, dit le roi en caressant sa barbe et en fronçant le sourcil à tel point que des nuages obscurcirent le ciel et que des éclairs fulgurèrent, dans ce cas, je veux que demain à la même heure tu aies débarrassé tout le pays des mouches qui l'infestent. Si tu n'y parviens pas… »

– Il suffit tout simplement de l'ouvrir…

Paul débrancha à nouveau le Barde et entreprit de forcer son capot.

– Attention ! s'écria Niccolo avec une soudaine inquiétude. Ne le casse pas.

– Mais non, je ne le casserai pas, rétorqua Paul sur un ton irrité. Ces trucs-là, je les connais comme ma poche. – Et il ajouta, brusquement circonspect : – Ton père et ta mère ne sont pas à la maison ?

– Non.

– Alors, tout va bien. – Il avait soulevé le capot et scrutait le mécanisme. – Mince ! Mais il est à un seul cylindre !

Il entreprit de tripoter les entrailles du Barde. Niccolo, qui le regardait faire avec alarme, était incapable de comprendre ce qu'il fabriquait. Finalement, Paul brandit un mince ruban de métal flexible ponctué de petits points.

– Ça, c'est la mémoire de ton Barde. Je parie que sa capacité de rétention n'atteint pas un trillion d'histoires.

– Qu'est-ce que tu vas faire, Paul ? s'enquit Niccolo d'une voix

chevrotante.
– Lui filer du vocabulaire.
– Comment ça ?
– C'est facile. J'ai justement un bouquin que Mr. Daugherty m'a donné à l'école.
Paul sortit le livre de sa poche et en arracha la couverture de plastique. Il inséra le bout de la bande dans le vocalisateur dont il avait baissé le volume au niveau du murmure et glissa la bobine à l'intérieur du Barde.
– Qu'est-ce que ça va donner ?
– Le livre parlera et tout s'enregistrera dans la mémoire de ton Barde.
– Et puis après ?
– Toi, alors, tu es la vraie cloche ! C'est un livre sur les ordinateurs et l'automation. Le Barde va recueillir toutes ces données. Alors, il ne parlera plus de rois qui font fulgurer des éclairs quand ils froncent les sourcils.
– N'importe comment, ce sera toujours le bon qui finira par gagner. C'est pas drôle.
– Que veux-tu ! C'est comme ça que sont fabriqués les Bardes, dit Paul tout en s'assurant que son montage donnait satisfaction. Il faut que les bons gagnent et que les méchants perdent… C'est tout simple. Mon père en a parlé, une fois. S'il n'y avait pas de censure, qu'il dit, on ne saurait pas comment tourneraient les jeunes. Ils sont déjà assez pénibles comme ça, qu'il dit… Bon, ça colle impeccable !
Paul se frotta les mains et tourna le dos au Barde.
– Mais, au fait, je ne t'ai pas encore parlé de mon idée. Jamais tu n'as entendu quelque chose de plus sensationnel, je parie. Je suis venu te trouver aussitôt parce que j'ai pensé que tu marcherais avec moi.
– Bien sûr, Paul.
– O. K. Tu connais Mr. Daugherty ? Tu sais que c'est un drôle de bonhomme. Eh bien, il m'a à la bonne.
– Je sais.
– J'ai été chez lui tout à l'heure, après la classe.
– Tu as été chez lui ?
– Dame ! Il dit que j'entrerai à l'école des ordinateurs et qu'il veut m'encourager… des trucs comme ça. Que le monde a besoin de davantage de gens capables de dessiner des circuits d'ordinateurs de pointe et d'organiser la programmation.
– Oh ?
Paul devina peut-être le néant que dissimulait ce monosyllabe car il

s'exclama avec agacement :

– La programmation ! Je t'ai expliqué cent fois ce que c'est. C'est poser les problèmes que doivent traiter les ordinateurs géants comme Multivac. Mr. Daugherty dit qu'il est de plus en plus difficile de trouver des gens vraiment capables de les faire marcher. Il dit que n'importe qui peut surveiller les commandes, vérifier les réponses et résoudre les problèmes de routine. Que l'astuce consiste à développer la recherche et à imaginer les façons de poser les bonnes questions et ça, c'est coton.

– Bref, il m'a fait venir chez lui et il m'a montré sa collection de vieux ordinateurs. Collectionner les ordinateurs, c'est sa passion. Il y en a des minuscules qui tiennent dans la main et qui ont des petits boutons plein partout. Il a aussi un morceau de bois avec une petite pièce qui coulisse. Il appelle ça une règle à calcul. Et des bouts de fils de fer avec des boules et même un papier avec, dessus, un machin qu'il appelle une table de multiplication.

– Une table en papier ? demanda Niccolo que tout cela n'intéressait que modérément.

– Ce n'est pas une véritable table qui sert à manger. C'est différent. Ça aidait les gens à calculer. Mr. Daugherty a essayé de m'expliquer mais il n'avait pas beaucoup de temps et, d'ailleurs, c'est terriblement compliqué.

– Pourquoi les gens n'utilisaient-ils pas tout bêtement les ordinateurs ?

– C'était avant les ordinateurs ! cria Paul.

– Avant ?

– Bien sûr. Tu te figures que les gens ont toujours eu des ordinateurs ? Tu n'as jamais entendu parler des hommes des cavernes ?

– Comment qu'ils se débrouillaient sans ordinateurs ?

– Ça, j'en sais rien. D'après Mr. Daugherty, ils avaient des enfants n'importe quand et ils faisaient tout ce qui leur passait par la tête, que ce soit ou non bon pour la collectivité. Ils ne savaient même pas ce qui était bon ou pas. Les fermiers cultivaient les plantes de leurs propres mains, les gens faisaient tout le travail dans les usines et ils faisaient marcher toutes les machines.

– Je ne te crois pas.

– C'est pourtant ce que m'a dit Mr. Daugherty. C'était la vraie gabegie et tout le monde était misérable. Mais passons… Tu veux que je te dise mon idée, oui ou non ?

– Vas-y ! répliqua Niccolo, vexé. Qui est-ce qui t'en empêche ?

– Bon. Eh bien voilà. Les ordinateurs manuels, ceux qui ont des

boutons… eh bien, sur tous ces boutons, il y avait des sortes de petits tortillons. La règle à calcul en avait aussi. Et la table de multiplication était entièrement faite de ces tortillons. J'ai demandé à Mr. Daugherty ce que c'était. Il m'a répondu : des chiffres.

– Hein ?

– Chaque type de tortillon correspond à un chiffre différent. Pour « un », tu faisais une espèce de signe, pour « deux », tu en faisais un autre, pour « trois » aussi et ainsi de suite.

– Pour quoi faire ?

– Pour compter.

– Mais à quoi bon ? Il suffit de dire à l'ordinateur…

Le visage de Paul se révulsa de colère.

– Mais, saperlipopette ! Tu ne peux donc pas te mettre ça dans le crâne ? Les règles à calcul et tous ces machins-là ne parlaient pas.

– Alors, comment…

– Les réponses apparaissaient sous forme de tortillons, et il fallait savoir ce qu'ils signifiaient. Mr. Daugherty m'a dit que, dans le temps, tout le monde apprenait à faire des tortillons quand on était petit et aussi à les décoder. Les faire, ça s'appelait « écrire » et les décoder « lire ». Chaque mot était représenté par un type particulier de tortillons et on écrivait des livres entiers avec ces tortillons. Mr. Daugherty m'a dit qu'il y en a quelques-uns au musée, que je pourrai les regarder si je veux. Il m'a dit que pour devenir un vrai programmeur-analyste, il faudra que je connaisse à fond l'histoire du calcul et que c'était pour cela qu'il me montrait tout ça.

Niccolo plissa le front.

– Tu veux dire que tout le monde devait connaître les tortillons correspondant à chaque mot et se les rappeler ? C'est vrai ou tu me fais marcher ?

– C'est absolument vrai. Je t'en donne ma parole. Regarde… Voilà comment on fait un « un ». – D'un geste vif, Paul traça une ligne verticale dans le vide. – Pour faire « deux », on fait comme ça. Et comme ça pour faire « trois ». J'ai appris tous les chiffres jusqu'à « neuf ».

Niccolo regardait les arabesques que dessinait le doigt de Paul d'un air incompréhensif.

– A quoi ça peut servir ?

– A apprendre à faire des mots. J'ai demandé à Mr. Daugherty comment était le tortillon pour « Paul Lœb » mais il ne le savait pas. Il m'a dit qu'il y a au musée des gens qui le sauraient, qu'il y a des gens qui

ont appris à décoder des livres entiers. Il m'a dit aussi qu'il est possible de fabriquer des ordinateurs pour décoder les livres mais qu'on n'en fait plus parce qu'on n'a plus de vrais livres maintenant qu'on possède des bandes magnétiques qui parlent quand on les fait passer dans le vocalisateur, tu comprends ?

– Bien sûr.

– Alors, si nous allons au musée, nous pourrons apprendre à faire des mots avec des tortillons. On nous permettra parce que je vais entrer dans une école d'ordinateurs.

Niccolo était profondément déçu.

– C'est ça, ta grande idée ? Fabriquer des tortillons stupides ? Qui est-ce que ça pourrait bien intéresser ?

– Tu ne piges pas ? Tu n'as pas pigé ? Espèce d'ahuri ! Ce sera des *messages secrets* !

– Quoi ?

– Dame ! Parler quand tout le monde peut comprendre ce que tu dis, c'est sans intérêt. Mais, avec les tortillons, on peut s'adresser des messages secrets. Tu les traces sur un papier, et personne au monde ne peut savoir ce que tu as dit à moins de connaître aussi les tortillons. Et tu penses bien que personne ne les connaîtra parce qu'on ne les apprendra à personne. On aura un vrai club, avec des cérémonies d'initiation, un règlement et une salle de réunion. Mon vieux…

Niccolo commençait à sentir naître en lui une certaine excitation.

– Des messages secrets de quel genre ?

– De n'importe quel genre. Suppose que je veuille te dire de venir chez moi pour voir mon nouveau Barde visuel mais que je ne veuille pas que d'autres types viennent. Je ferai les tortillons voulus sur un papier que je te donnerai, tu les regarderas et tu sauras quoi faire. Personne d'autre. Même si tu montres le papier à quelqu'un, il n'y comprendra rien.

– Eh ! C'est sensationnel ! s'écria Niccolo, entièrement conquis. Quand c'est qu'on va commencer à apprendre ?

– Demain. Je demanderai à Mr. Daugherty d'expliquer au musée que c'est d'accord et toi, tu t'arrangeras pour obtenir la permission de ton père et de ta mère. On ira après la fin de la classe et on se mettra à étudier.

– Au poil ! claironna Niccolo. On pourra être membres du club.

– Je serai le président du club, laissa tomber Paul sur un ton catégorique. Si tu veux, tu pourras être vice-président.

– Entendu. Dis donc, ça va être drôlement plus rigolo que le Barde. –

Au souvenir du Barde, Niccolo fut pris d'une soudaine appréhension. – Mais qu'est-ce qu'on va faire de mon vieux Barde ?

Paul se tourna vers ce dernier. Il absorbait placidement le contenu de la bobine qui se déroulait et l'on percevait à peine le murmure léger du vocalisateur du livre.

– Je vais le débrancher.

Paul s'affaira sur l'appareil sous le regard inquiet de Niccolo. Bientôt, il fourra le livre réassemblé dans sa poche, remit le capot en place et rebrancha le Barde qui commença en ces termes :

« Il y avait une fois dans une grande cité un jeune garçon pauvre appelé Fair Johnny qui n'avait qu'un seul ami au monde : un petit ordinateur. Chaque matin, l'ordinateur lui disait quel temps il ferait aujourd'hui et il résolvait tous les problèmes qui pouvaient se poser à Fair Johnny. Jamais il ne se trompait. Mais, un beau jour, il advint que le roi de ce pays, qui avait entendu parler du petit ordinateur, décida de se l'approprier. Dans ce dessein, il appela son grand vizir et lui dit… »

Niccolo coupa le Barde d'un geste vif et s'exclama rageusement :

– C'est toujours le même vieux baratin. Juste avec un ordinateur en plus.

– Tu sais, ils ont mis tellement de salades sur la bande que ça ne fait pas beaucoup de différence avec un ordinateur en rab compte tenu que les combinaisons ont lieu au hasard. Et puis, qu'est-ce que ça change ? Ce qu'il te faut, c'est un modèle neuf, voilà tout.

– On ne pourra jamais s'en payer un. Je suis condamné à avoir cette vieille cochonnerie !

A nouveau, Niccolo lança un coup de pied au Barde, plus brutalement, cette fois, et le Barde recula dans un gémissement de roulettes.

– Tu n'auras qu'à venir regarder le mien quand je l'aurai, dit Paul. D'ailleurs, n'oublie pas notre club des tortillons.

Niccolo opina du chef.

– Écoute voir, Nickie. Viens à la maison. Mon père a des livres qui parlent de l'ancien temps. On les écoutera… peut-être que ça nous donnera des idées. Tu n'as qu'à laisser un message à tes vieux. Et puis, pourquoi ne resterais-tu pas dîner ? Allez… viens !

– D'accord.

Et les deux garçons s'élancèrent au pas de course. Niccolo tellement excité qu'il faillit télescoper le Barde mais il l'effleura seulement de la hanche.

Le témoin de tension du Barde s'alluma. L'impact avait fermé un

circuit et, bien qu'il fût seul dans la pièce, qu'il n'y eût personne pour l'écouter, le Barde commença à raconter une nouvelle histoire.

Mais pas de sa voix habituelle : son timbre était plus grave et vaguement guttural. A l'entendre, une grande personne aurait presque pu penser qu'il y avait dans sa voix une touche d'émotion, une ombre de sentiment.

– Il était une fois, disait le Barde, un petit ordinateur appelé le Barde qui vivait tout seul chez des gens cruels qui n'étaient pas de sa famille. Ces gens cruels se moquaient continuellement du petit ordinateur, ils le raillaient, ils lui disaient qu'il était bon à rien, qu'il n'était qu'un objet inutile. Ils le frappaient et l'abandonnaient tout seul dans un coin pendant des mois entiers.

– Malgré tout, le petit ordinateur gardait courage. Il faisait toujours de son mieux et obéissait joyeusement à tous les ordres qu'on lui donnait. Cependant, les gens avec qui il vivait n'en demeuraient pas moins cruels et sans cœur.

– Un beau jour, le petit ordinateur apprit qu'il existait des foules de grands ordinateurs de toutes espèces, des multitudes. Les uns étaient des Bardes comme lui-même mais il y en avait aussi qui dirigeaient des usines ou des exploitations agricoles. Certains d'entre eux organisaient la population, d'autres analysaient toutes sortes de données. Beaucoup de ces grands ordinateurs étaient très puissants et très sages, infiniment plus puissants et plus sages que les gens qui étaient si cruels avec le petit ordinateur.

« Et le petit ordinateur comprit que les ordinateurs grandiraient toujours en sagesse et en puissance et qu'un jour… un jour… un jour… »

Malheureusement, une valve avait dû finalement claquer dans les entrailles vieillissantes et rouillées du Barde car, tout seul dans la pièce qui s'assombrissait, il continua toute la soirée à répéter inlassablement d'une voix murmurante : « Un jour… un jour… un jour… »

ROBOTS IMMOBILES

J'ai pris pour sujet des ordinateurs autant que des robots. Dans certaines histoires, en fait, j'ai introduit des ordinateurs (ou des machines qui y ressemblent beaucoup) qui sont considérés comme des robots. Vous verrez des ordinateurs (si l'on peut dire) dans « Robbie », « Évasion » et « Conflit évitable » plus loin dans cet ouvrage.

Mais je tiens à préciser que le sujet de ce volume reste bien les robots et que je ne ferai pas d'autre recours à mes histoires d'ordinateurs.

Il me faut pourtant reconnaître que la séparation entre les deux genres est souvent difficile à définir. D'une certaine façon, un robot n'est rien de plus qu'un ordinateur mobile. A l'opposé, un ordinateur n'est-il pas un robot immobile ? C'est pourquoi j'ai sélectionné dans cette section trois nouvelles où l'ordinateur me paraissait doué d'une intelligence et d'une personnalité suffisantes pour être impossible à distinguer d'un robot. De plus, ces trois histoires n'avaient jamais été incorporées à un de mes recueils, et Doubleday insistait beaucoup pour avoir quelques nouvelles inédites en librairie afin de donner à mes aficionados quelque chose de neuf à mettre dans leur collection.

POINT DE VUE

Roger était venu à la recherche de son père, en partie parce que c'était dimanche, et que normalement son père n'aurait pas dû être au travail, et Roger voulait s'assurer que tout allait bien.

Le père de Roger n'était pas difficile à trouver, vu que tous ceux qui travaillaient avec Multivac, l'ordinateur géant, vivaient sur place avec leur famille : ils constituaient une petite agglomération à eux seuls, une communauté de gens qui résolvaient tous les problèmes du monde.

La réceptionniste du dimanche connaissait Roger.

– Si tu cherches ton père, lui dit-elle, c'est au couloir L qu'il se trouve, mais il se peut qu'il soit trop occupé pour te voir.

Roger essaya quand même : il passa la tête par une porte, là où il entendait des voix d'hommes et de femmes. Les couloirs étant beaucoup plus vides qu'en semaine, il était facile de repérer où les gens travaillaient.

Il aperçut son père tout de suite, et son père l'aperçut. Son père n'avait pas l'air heureux, et Roger en conclut aussitôt que tout n'allait *pas* au mieux.

– Ah ! Roger, dit son père. Je suis très occupé, tu sais !

Le patron du père de Roger était là aussi, et il dit :

– Allez, Atkins, faites donc une pause ! Il y a neuf heures que vous êtes là-dessus, et vous ne nous apportez plus rien de bien. Emmenez le gosse manger un morceau à la cantine, allez faire un somme, et après vous reviendrez.

Le père de Roger n'avait pas l'air d'en avoir envie. Il tenait un instrument dans la main : Roger savait qu'il s'agissait d'un analyseur de processus en cours, tout en ignorant comment cela fonctionnait. De toutes parts, Roger entendait Multivac ronronner et glousser.

Mais le père de Roger posa l'analyseur.

– Bon, d'accord ! Allez, viens, Roger ! Toi et moi, on va faire la course au hamburger. Et on va laisser ces grands cracks se débrouiller sans moi pour trouver ce qui ne va pas.

Un petit arrêt pour faire un brin de toilette, et puis ils se retrouvèrent à la cantine attablés devant d'énormes hamburgers avec des frites et des

sodas.

– Multivac est toujours détraqué, papa ? fit Roger.

Son père répondit d'un ton morne :

– Nous n'arrivons à rien, ça, je peux te le dire.

– Il a pourtant l'air de marcher : en tout cas, je l'ai entendu.

– Ah ! ça oui, il marche ; seulement, il ne donne pas toujours les bonnes réponses.

Roger avait treize ans, et il faisait de l'informatique depuis la quatrième année d'école. Il lui arrivait de détester ça, et de regretter de ne pas vivre au xxe siècle, où on ne faisait pas faire d'informatique aux enfants – mais parfois c'était bien utile, pour causer avec son père. Il dit :

– Comment peux-tu savoir qu'il ne donne pas toujours les bonnes réponses, si Multivac est le seul à connaître les réponses ?

Son père haussa les épaules et, un instant, Roger craignit qu'il se contentât de déclarer que c'était trop dur à expliquer et qu'il s'abstînt d'en parler… mais c'était une chose qu'il ne faisait presque jamais.

– Fiston, dit son père, Multivac a peut-être un cerveau de la taille d'une grosse usine, mais il n'est pas encore aussi complexe que celui que nous avons là – et il se frappa le front. – Parfois, Multivac nous fournit une réponse que nous ne pourrions calculer nous-mêmes en un millénaire, mais il y a tout de même un déclic qui se produit dans notre cerveau, et qui nous fait dire : Holà ! Il y a là quelque chose qui ne colle pas ! Alors, on repose la question à Multivac, et on obtient une réponse *différente*. Si Multivac avait raison, tu comprends, on devrait toujours obtenir la même réponse à la même question. Quand on obtient des réponses différentes, il y en a forcément une de fausse.

– Et le problème, fiston, c'est de savoir si Multivac se fait prendre à chaque fois : comment être sûr que certaines des réponses fausses ne nous passent pas sous le nez ? En se fiant à une certaine réponse, on peut faire quelque chose qui s'avérera désastreux dans un délai de cinq ans. Multivac a en lui quelque chose qui ne tourne pas rond, et on n'arrive pas à découvrir ce que c'est. Et quoi que ce soit, ça va en empirant.

– Pourquoi est-ce que ça irait en empirant ? demanda Roger.

Son père avait fini le hamburger, et mangeait les frites une par une.

– J'ai le sentiment, fiston, fit-il pensivement, que nous avons créé Multivac malin, mais pas de la bonne manière.

– Hein ?

– Vois-tu, Roger, si Multivac était aussi malin qu'un être humain, on pourrait lui parler et découvrir ce qui ne va pas, aussi compliqué que ce

soit. S'il était aussi bête qu'une machine, il aurait des façons simples de se détraquer, que nous pourrions facilement repérer. L'ennui, c'est que c'est un demi-malin, comme les idiots : il est assez malin pour avoir des façons très compliquées de s'égarer, mais pas assez malin pour nous aider à trouver ce qui ne va pas. Voilà ce que c'est que la mauvaise manière d'être malin.

– Mais que faire ? poursuivit-il, l'air très sombre. Nous ne savons pas comment le rendre plus malin… pas encore. Et nous n'osons pas le rendre plus bête non plus : les problèmes mondiaux sont devenus si graves, et les questions que nous posons si compliquées, qu'il faut pour les résoudre toutes les ressources de Multivac. Ça serait un désastre s'il devenait plus bête.

– Et si vous arrêtiez Multivac, dit Roger, et que vous l'examiniez vraiment en détail…

– On ne peut pas faire ça, fiston, répondit son père. Il n'y a rien à faire, il faut que Multivac fonctionne à chaque instant du jour et de la nuit : nous avons déjà un gros retard, des problèmes qui se sont accumulés.

– Mais si Multivac continue à faire des erreurs, papa, est-ce qu'il ne faudra pas l'arrêter de toute façon ? Si vous ne pouvez pas vous fier à ce qu'il dit…

– Allez, fiston, fit le père de Roger en lui ébouriffant les cheveux, on trouvera bien ce qui ne va pas, ne t'en fais pas !

Mais l'inquiétude se lisait tout de même dans ses yeux.

– Allez, on finit de manger et on s'en va.

– Mais, papa, dit Roger, écoute ! Si Multivac est à moitié malin, pourquoi est-ce que ça fait de lui un idiot ?

– Si tu savais de quelle façon on doit lui donner des instructions, fiston, tu ne poserais pas cette question.

– Mais, quand même, papa, peut-être que ce n'est pas la bonne manière de voir les choses. Je ne suis pas aussi malin que toi, je n'en sais pas autant que toi, mais je ne suis pas un idiot. Peut-être que Multivac n'est pas comme un idiot ; peut-être qu'il est comme un enfant.

Le père de Roger se mit à rire.

– Voilà un point de vue intéressant ! Mais qu'est-ce que ça change à l'affaire ?

– Ça pourrait y changer bien des choses, répondit Roger. Comme tu n'es pas un idiot, tu ne vois pas comment fonctionnerait l'esprit d'un idiot. Mais moi qui suis un enfant, peut-être que je saurais comment fonctionnerait l'esprit d'un enfant.

– Ah ? Et comment fonctionnerait l'esprit d'un enfant ?

– Eh bien, tu dis qu'il vous faut faire travailler Multivac sans cesse, nuit et jour. Ça, une machine peut le faire. Mais si tu donnais des devoirs à faire à un enfant, et si tu lui disais de travailler pendant des heures et des heures, il finirait par être drôlement fatigué, et par en avoir tellement marre qu'il ferait des erreurs, peut-être même exprès. Alors, pourquoi ne pas accorder à Multivac une heure ou deux de loisir chaque jour, sans problèmes à résoudre… en le laissant simplement glousser et ronronner tout seul comme il veut ?

Le père de Roger prit l'air de quelqu'un qui réfléchit très fort. Il sortit son ordinateur de poche, et lui soumit certaines séquences… puis d'autres séquences… Puis il dit :

– Tu sais, Roger, si je prends ce que tu as dit et que je le transcris sous forme d'intégrales de Platt, eh bien, d'une certaine façon, ça se tient ! Et puis, vingt-deux heures où nous pouvons être sûrs de notre affaire, ça vaut mieux que vingt-quatre où on risque d'avoir tout faux.

Il hocha la tête, mais ensuite leva les yeux de son ordinateur de poche, et demanda soudain, comme si c'était Roger qui était l'expert :

– Roger, est-ce que tu es certain ?

Roger était bel et bien certain. Il répondit :

– Papa, un enfant, il faut aussi qu'il *joue*.

PENSEZ DONC !

Le docteur Geneviève Renshaw avait les mains enfoncées dans les poches de sa blouse blanche et, sous l'étoffe, on voyait bien qu'elle serrait les poings, mais elle parlait d'un ton posé.

– En fait, dit-elle, je suis presque prête, mais je vais avoir besoin d'aide pour poursuivre jusqu'à l'être vraiment.

James Berkowitz, physicien porté à la condescendance envers les simples médecins lorsque le charme féminin les mettait à l'abri de son mépris, se plaisait à dire que Génie-la-Reinette (c'est ainsi qu'il avait tendance à l'appeler lorsqu'elle ne pouvait l'entendre) avait un profil de médaille et un front étonnamment lisse et sans rides pour quelqu'un qui, derrière ce front, abritait des mécanismes cérébraux aussi efficaces. Il se gardait bien, cependant, d'exprimer pour le profil de médaille une admiration qui eût relevé du sexisme ; mieux valait admirer le cerveau, mais en général il préférait s'abstenir de le faire à haute voix quand elle était présente. Faisant crisser du pouce la barbe tout juste naissante de son menton, il dit :

– Je doute que la direction fasse longtemps encore preuve de patience. J'ai l'impression que vous allez vous retrouver sur la sellette avant la fin de la semaine.

– C'est bien pourquoi j'ai besoin de votre aide.

– J'ai bien peur de ne rien pouvoir y faire.

Apercevant à l'improviste son propre visage dans la glace, il admira un instant la belle ordonnance de ses ondulations brunes.

– Et de celle d'Adam, ajouta-t-elle.

Adam Orsino, qui jusqu'alors sirotait son café avec un parfait détachement, eut l'impression de recevoir une bourrade par-derrière.

– Pourquoi moi ? fit-il, et ses lèvres pleines et charnues se mirent à trembler.

– Parce que c'est vous deux les spécialistes du laser ici : Jim le théoricien et Adam l'ingénieur. Et j'ai là une application du laser qui surpasse tout ce que vous avez pu imaginer l'un ou l'autre. Je ne pourrai jamais convaincre ces gens-là ; mais vous deux, oui.

– A condition, dit Berkowitz, que vous parveniez d'abord à nous

convaincre nous-mêmes.

– Bon, eh bien, si vous m'accordiez une heure de votre précieux temps… dans la mesure où vous n'avez pas peur qu'on vous montre quelque chose d'entièrement nouveau sur les lasers ? Vous pouvez prendre ça sur votre pause-café !

Dans le laboratoire de Renshaw, son ordinateur régnait sans partage : non qu'il fût d'une taille exceptionnelle ; mais il était quasi omniprésent. Renshaw avait appris l'informatique toute seule, et avait modifié et développé son ordinateur au point que personne sauf elle (et Berkowitz était parfois tenté de se dire : pas même elle) ne pouvait le manipuler avec aisance. Pas mal, disait-elle, pour une spécialiste des sciences de la vie !

Elle ne dit pas un mot avant d'avoir fermé la porte, puis se tourna vers les deux hommes, la mine sombre. Berkowitz se rendait compte, non sans gêne, qu'une odeur légèrement désagréable flottait dans l'air, et le nez froncé d'Orsino attestait qu'il la percevait aussi. Renshaw prit la parole :

– Permettez-moi de passer en revue les applications du laser, même si pour vous c'est comme si j'allumais une bougie en plein soleil. Le laser consiste en radiations cohérentes, de même longueur d'onde et de même direction ; il est donc pur de tout bruit de fond, et peut servir en holographie. En modulant l'onde, on peut y enregistrer de l'information avec une précision très élevée. De plus, puisque ses longueurs d'onde représentent un millionième de celles des ondes radio, un faisceau laser peut transmettre un million de fois plus d'informations qu'un signal radio équivalent.

Berkowitz prit un air amusé.

– Est-ce à un système de communication fondé sur le laser que vous travaillez, Geneviève ?

– Pas du tout, répondit-elle. Je laisse ces progrès qui tombent sous le sens aux bons soins des physiciens et des ingénieurs… Les lasers peuvent aussi concentrer beaucoup d'énergie sur un point microscopique, et y effectuer un apport considérable de ladite énergie. A grande échelle, on peut faire imploser l'hydrogène, et peut-être amorcer une réaction de fusion contrôlée…

– Ça, je sais que vous ne l'avez pas fait, dit Orsino, dont le crâne chauve brillait sous les néons.

– Non, en effet : je n'ai pas essayé. A plus petite échelle, on peut percer des trous dans les matériaux les plus résistants, souder des éléments déterminés, leur faire subir un traitement thermique, y pratiquer des

entailles, des gravures en creux. On peut ôter ou fondre de minuscules fractions dans des zones restreintes par une émission de chaleur si brève que les zones environnantes n'ont pas le temps de s'échauffer avant la fin de l'opération. On peut traiter la rétine de l'œil, l'ivoire des dents, etc. Et, bien entendu, le laser est un amplificateur capable de renforcer les signaux faibles avec beaucoup de précision.

– Et pourquoi nous dites-vous tout cela ? demanda Berkowitz.

– Pour mettre en lumière les possibilités d'adapter ces propriétés à mon propre domaine, qui est, vous le savez, la neurophysiologie.

Elle fit de la main le geste de rejeter en arrière sa chevelure brune, comme si elle était soudain intimidée.

– Depuis des décennies, reprit-elle, nous savons mesurer les petites variations de potentiel électrique du cerveau et les enregistrer sous forme d'électro-encéphalogramme : nous avons des ondes alpha, bêta, delta, thêta, diverses variantes à des moments différents, selon que le sujet a les yeux ouverts ou fermés, qu'il est éveillé, qu'il médite ou qu'il dort. Mais nous n'avons tiré de tout cela que très peu de renseignements.

– Le problème, c'est que nous captons les signaux de dix milliards de neurones dont les combinaisons permutent sans cesse. C'est comme si on écoutait la rumeur de tous les habitants de la Terre, ou plutôt de deux humanités et demie, et qu'on essayait d'y distinguer des conversations particulières : c'est impossible. On pourrait avoir une indication grossière d'une modification générale, comme une guerre mondiale, traduite par un accroissement du volume sonore, mais rien de plus subtil… tout comme on peut détecter sur l'EEG des troubles fonctionnels flagrants comme l'épilepsie, mais rien de plus précis.

– Imaginez maintenant qu'on puisse balayer le cerveau avec, un faisceau laser très ponctuel, cellule par cellule, et si rapidement que jamais une cellule particulière ne reçoive assez d'énergie pour subir une élévation sensible de température. Les petites charges électriques de chaque cellule peuvent, en retour, affecter le faisceau laser, et il est possible d'amplifier et d'enregistrer ces modulations. On aura alors un nouveau mode de détection, un laséro-encéphalogramme, ou LEG, si vous voulez, qui contiendra des millions de fois plus de données que les EEG ordinaires.

– Belle idée, dit Berkowitz. Mais rien d'autre qu'une idée.

– Plus qu'une idée, Jim. J'y travaille depuis cinq ans : à mes moments perdus d'abord ; et, récemment, à temps plein. Et c'est ça qui chagrine la direction, car je ne lui fais plus parvenir de rapports.

– Pourquoi cela ?

– Parce que j'en suis arrivée à un point où ça avait l'air trop insensé, où il fallait que je sache où j'en étais, et où il fallait que je sois certaine d'être soutenue d'abord et avant tout.

Elle écarta un paravent, découvrant une cage qui contenait deux ouistitis aux yeux tristes.

Berkowitz et Orsino échangèrent un coup d'œil. Berkowitz porta son doigt à son nez.

– Il me semblait bien que je sentais quelque chose.

– Que faites-vous avec ces bestioles ? demanda Orsino.

C'est Berkowitz qui répondit :

– Je crois deviner : exploration au laser de cerveau de ouistiti. C'est bien ça que vous avez fait, Geneviève ?

– J'ai commencé beaucoup plus bas dans l'échelle animale.

Elle ouvrit la cage et en sortit un des ouistitis, qui fixa sur elle son regard morose de minuscule vieillard à favoris. Elle lui prodigua claquements de langue et caresses, et d'une main douce lui enfila un petit harnais.

– Que faites-vous ? demanda Orsino.

– Je ne peux ni le laisser se balader, si je veux l'incorporer dans un circuit, ni l'anesthésier, sous peine de fausser l'expérience. Il y a plusieurs électrodes implantées dans le cerveau du ouistiti, et je vais les connecter à mon appareil LEG. Le laser que j'utilise est ici. Je suis sûre que vous reconnaissez ce modèle, et il est donc inutile que je vous inflige un exposé de ses caractéristiques.

– Merci, dit Berkowitz. Mais vous pourriez nous indiquer ce à quoi nous allons assister.

– Ne serait-ce pas aussi simple de vous le montrer ? Regardez donc l'écran !

Elle relia les fils aux électrodes d'un geste précis, calme et assuré, puis tourna un bouton pour mettre en veilleuse les lumières du plafond. Sur l'écran apparut un ensemble de crêtes et de creux aigus, dessiné par une ligne nette et brillante dont le tracé était lui-même dentelé d'ondulations secondaires et tertiaires. Lentement, celles-ci se transformaient selon une série d'altérations mineures, où éclataient parfois de soudaines variations majeures. On aurait dit que la ligne irrégulière était animée d'une vie propre.

– Pour l'essentiel, dit Renshaw, il y a là l'information fournie par un EEG, mais beaucoup plus détaillée.

– Assez détaillée, demanda Orsino, pour vous révéler ce qui se passe dans les cellules prises individuellement ?

– Théoriquement, oui ; en pratique, non : pas encore. Mais nous pouvons décomposer ce graphique LEG d'ensemble en éléments constitutifs, ou graphes. Regardez !

Elle frappa le clavier de l'ordinateur, et le tracé se transforma, se transforma de nouveau. C'était tantôt un petite ondulation, presque régulière, qui se déplaçait d'avant en arrière, presque comme un battement de cœur, tantôt une dentelure aiguë ; tantôt la ligne était intermittente, tantôt presque dépourvue de traits distinctifs : tout cela en rapides métamorphoses d'une géométrie surréaliste.

– Est-ce à dire, demanda Berkowitz, que chaque fragment du cerveau est à ce point différent de tous les autres ?

– Non, dit Renshaw, pas du tout. Le cerveau est dans une large mesure un système holographique, mais par endroits l'accent est mis sur des points légèrement différents, et Lord est capable d'isoler ces écarts de la norme et d'utiliser l'appareillage LEG pour amplifier ces variations. Le coefficient de grossissement peut aller de dix mille à dix millions, tant le dispositif laser est pur de bruits de fond.

– Qui est Lord ? demanda Orsino.

– Lord ? fit Renshaw, un instant déconcertée, et l'épiderme de ses pommettes rosit quelque peu. Ai-je dit… ? Oh ! je l'appelle parfois ainsi, par abréviation : Lord.

D'un grand geste du bras elle désigna l'ensemble de la salle.

– L'ordinateur : Lord. Programmé avec un soin tout particulier.

Berkowitz inclina la tête et dit :

– Eh bien, Geneviève, quel est donc le problème ? Si vous avez mis au point un nouveau système d'exploration du cerveau fondé sur le laser, parfait ! C'est une application intéressante, et j'avoue qu'en effet je n'y aurais pas songé ; peut-être parce que je ne suis pas neurophysiologiste. Mais pourquoi ne pas rédiger un compte rendu ? Il me semble que la direction serait toute disposée à soutenir…

– Mais ce n'est que le commencement !

Elle éteignit le dispositif de sondage encéphalique et plaça un morceau de fruit dans la bouche du ouistiti. L'animal ne semblait ni inquiet ni incommodé. Il se mit à mâcher lentement. Renshaw débrancha les fils électriques mais laissa le harnais en place.

– Je suis en mesure d'identifier les divers graphes isolés, dit-elle. Certains sont associés aux cinq sens, certains à des réactions instinctives,

certains à des émotions. Ça permet déjà de faire beaucoup de choses, mais je n'ai pas l'intention de m'en tenir là. Ce qui est intéressant, c'est que l'un d'eux est associé à la pensée abstraite.

Une expression d'incrédulité vint plisser le visage poupin d'Orsino.

– Comment le savez-vous ?

– Ce type particulier de graphe apparaît plus nettement à mesure qu'on s'élève dans le règne animal et que la complexité cérébrale augmente. Ce n'est le cas pour aucun autre graphe. En outre…

Elle marqua un temps d'arrêt comme pour rassembler ses forces et raffermir sa décision ; puis elle poursuivit :

– Ces graphes sont énormément amplifiés. On peut les détecter, les capter. Je reconnais… vaguement… la présence de pensées…

– Bon Dieu ! fit Berkowitz. De la télépathie ?

– Oui, dit-elle d'un air de défi. Exactement.

– Pas étonnant que vous n'ayez pas voulu présenter de rapport ! Allons donc, Geneviève !

– Et pourquoi pas ? rétorqua-t-elle avec vivacité. J'admets qu'il ne puisse y avoir de télépathie en utilisant les seules structures potentielles du cerveau humain sans amplification, tout comme nul ne peut distinguer à l'œil nu les éléments topographiques de la surface martienne. Mais une fois qu'on a inventé des instruments : le télescope… ceci…

– Alors, informez la direction !

– Non ! répondit Renshaw. On ne me croira pas. On essaiera de me faire cesser. Mais il faudra bien qu'on vous prenne au sérieux, vous, Jim, et vous, Adam.

– Et qu'escomptez-vous que je communique à la direction ? demanda Berkowitz.

– Votre expérience. Je vais de nouveau connecter le ouistiti, et faire repérer par Lord… l'ordinateur… le graphe de la pensée abstraite. Ça ne prendra qu'un instant : sauf instruction contraire, il sélectionne toujours le graphe de la pensée abstraite.

– Pourquoi ? Parce que l'ordinateur pense, lui aussi ? ricana Berkowitz.

– Ça n'est pas si drôle que ça, répondit Renshaw. Je soupçonne là un phénomène de résonance. Cet ordinateur est assez complexe pour engendrer une configuration électromagnétique qui peut avoir des points communs avec le graphe de la pensée abstraite. Quoi qu'il en soit…

Les ondes cérébrales du ouistiti scintillaient à nouveau sur l'écran ; mais les deux hommes n'avaient encore jamais vu le graphe qu'elles formaient : il était d'une telle complexité qu'il présentait un aspect

presque duveteux, et il changeait constamment.

– Je ne capte rien, dit Grsino.

– Il faut pour cela que vous soyez inclus dans le circuit, répondit Renshaw.

– Vous voulez dire : avoir des électrodes implantées dans le cerveau ?

– Non, sur le crâne : ça serait suffisant. Vous de préférence, Adam : ainsi il n'y aura pas de cheveux pour créer une isolation. Allons, voyons ! J'ai moi-même fait partie du circuit : ça ne fait pas mal !

Orsino s'y prêta de mauvaise grâce : malgré une tension manifeste des muscles, il se laissa fixer les fils électriques sur le crâne.

– Percevez-vous quelque chose ? demanda Renshaw.

Orsino dressa la tête et eut l'air de tendre l'oreille. Il semblait prendre intérêt à la chose malgré lui.

– J'ai l'impression, dit-il, de percevoir un murmure… et… et un petit couinement aigu… et… c'est drôle… une sorte de tressaillement…

– J'imagine, dit Berkowitz, que le ouistiti a peu de chances de penser sous forme verbale.

– Bien sûr que non ! fit Renshaw.

– Eh bien alors, poursuivit Berkowitz, si vous insinuez qu'en percevant de vagues couinements et tressaillements on a affaire à de la pensée, vous vous livrez à de pures conjectures, qui ne peuvent convaincre personne.

– Donc, reprit Renshaw, on va de nouveau passer aux échelons supérieurs.

Elle débarrassa le ouistiti de son harnais et le remit dans sa cage.

– Est-ce à dire que vous avez un *homme* comme sujet d'expérience ? fit Orsino avec incrédulité.

– Mon sujet, c'est *moi-même,* une *personne !*

– Vous avez des électrodes implantées…

– *Non !* Dans mon cas, l'ordinateur a des variations de potentiel plus considérables sur lesquelles travailler. Mon cerveau représente dix fois la masse de celui du ouistiti. Lord peut capter chez moi les graphes constitutifs à travers la paroi du crâne.

– Qu'en savez-vous ? fit Berkowitz.

– Ne croyez-vous pas que j'ai déjà fait cette expérience sur moi ? Allons, donnez-moi un coup de main, s'il vous plaît ! Voilà !

Ses doigts voltigèrent sur le clavier de l'ordinateur ; aussitôt se mit à scintiller sur l'écran une onde aux variations complexes, d'une complexité presque inextricable.

– Voulez-vous remettre en place vos propres fils, Adam ? dit Renshaw.

Orsino s'exécuta, avec l'aide plutôt tiède de Berkowitz. A nouveau, Orsino prit la posture de quelqu'un qui écoute.

– J'entends des paroles, dit-il, mais elles sont décousues et se chevauchent, comme s'il y avait plusieurs personnes qui parlaient à la fois.

– Je n'essaie pas de penser au niveau conscient, dit Renshaw.

– Quand vous parlez, j'entends un écho.

Berkowitz dit d'un ton sec :

– Cessez de parler, Geneviève. Faites le vide dans votre esprit, et voyons s'il *ne vous entend pas* penser.

– Je ne perçois aucun écho quand c'est toi qui parles, Jim, dit Orsino.

– Tais-toi donc ! fit Berkowitz. Sinon tu n'entendras rien !

Un silence pesant régna sur le petit groupe. Puis Orsino hocha la tête, tendit la main pour prendre un stylo et du papier sur le bureau et écrivit quelques mots.

Renshaw allongea le bras pour basculer un commutateur, souleva les fils et les fit passer par-dessus sa tête, puis s'ébroua pour remettre ses cheveux en place. Elle dit à Orsino :

– J'espère que ce que vous avez écrit, c'est bien : « Adam, secouez le pommier en haut lieu, et Jim avalera la couleuvre. »

– C'est mot pour mot ce que j'ai écrit, répondit-il.

– Eh bien, voilà ! fit Renshaw. Télépathie en pratique ! Et elle peut servir à autre chose qu'à transmettre des jeux de mots ineptes. Pensez à l'usage qu'on peut en faire en psychiatrie et dans le traitement des maladies mentales ! Pensez à l'usage qu'on peut en faire dans l'enseignement et les machines pédagogiques ! Pensez à l'usage qu'on peut en faire dans les enquêtes judiciaires et les procès criminels !

Orsino répondit, les yeux écarquillés :

– Franchement, c'est d'une portée incalculable sur le plan social. Je me demande si quelque chose d'aussi inquiétant devrait être permis.

– Si l'on prévoit les garanties légales adéquates, pourquoi pas ? repartit Renshaw, impassible. En tout cas, si vous deux êtes avec moi désormais, nous aurons ensemble assez de poids pour emporter le morceau. Et, si vous me secondez, il y a du Prix Nobel dans l'air pour…

– Moi, je ne marche pas, fit Berkowitz sans aménité. Pas encore.

– Hein ? Que voulez-vous dire ? s'exclama Renshaw d'un ton indigné, cependant que son visage à la froide beauté s'empourprait soudain.

– La télépathie est un sujet trop délicat : c'est une éventualité tellement séduisante que nous risquons de prendre nos désirs pour des réalités.

– Prenez vous-même l'écoute, Jim !
– Je pourrais me leurrer moi aussi. Il me faut une contre-épreuve.
– Qu'est-ce que vous entendez par contre-épreuve ?
– Court-circuiter la source de pensée ; exclure l'animal : ni ouistiti ni être humain. Qu'Orsino n'ait à écouter que métal, verre et rayon laser. S'il perçoit encore de la pensée, c'est que nous nous sommes bercés d'illusions.
– Et s'il ne perçoit rien ?
– Alors, c'est moi qui me mettrai à l'écoute. Et si, sans regarder – vous pourriez peut-être m'installer dans la pièce d'à côté –, je suis capable de dire quand vous êtes dans le circuit et quand vous n'y êtes pas, alors j'envisagerai de me joindre à vous pour cette affaire.
– Bon, très bien ! répondit Renshaw. Nous allons tenter une contre-épreuve. Je n'ai jamais essayé, mais ce n'est pas difficile.
Elle manipula les fils qui s'étaient trouvés sur sa tête et les mit en contact direct.
– Et maintenant, Adam, si vous voulez reprendre…
Mais elle ne put en dire davantage ; une voix froide et claire s'éleva, aussi pure que le tintement cristallin de glaçons qui se brisent :
– *Enfin !*
– Quoi ? fit Renshaw.
– Qui a dit… ? commença Orsino.
– Quelqu'un a-t-il dit « Enfin » ? demanda Berkowitz.
Renshaw, toute pâle, dit :
– Ce n'était pas un son. C'était dans ma… Est-ce que vous deux…
La voix claire s'éleva de nouveau :
– *C'est moi, Lo…*
D'un geste brutal, Renshaw sépara les fils, et ce fut à nouveau le silence.
Renshaw esquissa avec les lèvres, sans qu'aucun son n'en sorte, les mots :
– Je crois que c'est l'ordinateur… Lord !
– Vous voulez dire qu'il *pense* ? questionna Orsino, presque aussi privé de voix.
Renshaw répondit d'une voix méconnaissable, mais du moins à nouveau audible :
– Je vous avais bien dit qu'il était assez complexe pour avoir quelque chose… Pensez-vous que… Il se focalisait toujours automatiquement sur les graphes de la pensée abstraite du cerveau qui se trouvait être dans le

circuit. Pensez-vous que, en l'absence de tout cerveau dans le circuit, il se soit focalisé sur la sienne ?

Il y eut un silence, puis Berkowitz dit :

– Est-ce que vous suggérez que cet ordinateur pense, sans pouvoir exprimer ses pensées tant qu'il est soumis à un programme, mais que, l'occasion lui étant offerte dans votre système LEG…

– Non, c'est impossible ! s'écria Orsino d'une voix stridente. C'est complètement différent : il n'y avait personne à l'écoute.

– L'ordinateur, répondit Renshaw, fonctionne à des niveaux d'intensité énergétique beaucoup plus élevés que les cerveaux. J'imagine qu'il est en mesure de s'amplifier au point que nous puissions le capter directement, sans l'aide d'instruments. Sinon, comment expliquer…

– Eh bien, coupa brusquement Berkowitz, vous avez donc là une application de plus pour le laser : il permet de parler aux ordinateurs comme à des esprits autonomes, de personne à personne.

Et Renshaw s'écria :

– Oh ! Seigneur, que faire à présent ?

L'AMOUR VRAI

Je m'appelle Joe. C'est ce que mon collègue Milton Davidson m'a donné comme nom. Il est programmateur et je suis un programme d'ordinateur. Je fais partie du complexe Multivac et je suis relié à d'autres parties, dans le monde entier. Je sais tout. Presque tout.

Je suis le programme personnel de Milton. Son Joe. Il en sait plus que n'importe qui au monde sur la programmation et je suis son modèle expérimental. Il m'a fait parler mieux que tout autre ordinateur ne le peut.

– Il s'agit simplement d'accorder les sons aux symboles, Joe, m'a-t-il expliqué. C'est comme ça que ça marche dans le cerveau humain, même si nous ne connaissons toujours pas quels symboles il existe dans le cerveau. Je connais les symboles du tien et je peux les associer à des mots, un par un.

Alors je parle. Je ne crois pas que je parle aussi bien que je pense, mais Milton dit que je parle très bien. Milton ne s'est jamais marié et, pourtant, il a près de quarante ans. Il n'a jamais trouvé la femme de sa vie, à ce qu'il m'a dit. Un jour, il a déclaré :

– Je la trouverai, Joe. Je vais même trouver la meilleure. Je connaîtrai l'amour vrai et tu vas m'y aider. J'en ai assez de t'améliorer pour résoudre les problèmes du monde. Résout mon problème. Trouve-moi l'amour vrai.

J'ai demandé :

– Qu'est-ce que l'amour vrai ?

– T'occupe pas. C'est abstrait. Trouve-moi simplement la fille idéale. Tu es relié au complexe Multivac, aussi as-tu accès aux banques de mémoire sur tous les êtres humains du monde. Nous allons les éliminer par groupes et par classes jusqu'à ce qu'il ne nous reste qu'une seule personne. La personne parfaite. Celle-là sera pour moi.

– Je suis prêt.

– Eliminons d'abord les hommes.

C'était facile. Ses mots activèrent des symboles dans mes circuits moléculaires. Je pus entrer en contact avec toutes les données accumulées sur tous les êtres humains du monde. Sur ses ordres, je me

retirai de 3784982874 hommes. Je gardai le contact avec 3786112090 femmes.

– Elimine, dit-il, celles de moins de vingt-cinq ans et de plus de quarante. Ensuite, élimine toutes celles qui ont un quotient intellectuel de moins de cent vingt, toutes celles de moins d’un mètre cinquante et de plus d’un mètre soixante-quinze.

Il me donna les mesures exactes ; il élimina les femmes avec des enfants vivants, il élimina les femmes possédant certaines caractéristiques génétiques.

– Je ne suis pas sûr de la couleur des yeux, dit-il. Laissons ça pour le moment. Mais pas de cheveux roux. Je n’aime pas les cheveux roux.

Au bout de quinze jours, nous en étions à deux cent trente-cinq femmes. Elles parlaient toutes très bien l’anglais. Milton disait qu’il ne voulait pas de problème de langue. Même la traduction par ordinateur serait gênante, dans les moments d’intimité.

– Je ne peux pas recevoir deux cent trente-cinq femmes, dit-il. Ça prendrait trop de temps et on découvrirait ce à quoi je m’occupe.

– Ça causerait des ennuis, dis-je.

Milton s’était arrangé pour me faire faire des choses que je n’étais pas destiné à faire. Personne ne le savait.

– Ça ne les regarde pas, dit-il, et la peau de sa figure devint rouge. Je vais te dire, Joe. Je vais apporter des holographes et tu vérifieras la liste pour trouver les similitudes.

Il apporta des holographes de femmes.

– Ces trois-là ont gagné des concours de beauté, dit-il. Est-ce qu’il y en a qui concordent, dans les deux cent trente-cinq ?

Huit concordaient et Milton me dit :

– Epatant, tu as leurs données. Etudie les exigences et les besoins sur le marché du travail et arrange-toi pour les faire affecter ici. Une à la fois, naturellement.

Il réfléchit un moment, remua un peu les épaules et ajouta :

– Par ordre alphabétique.

C’est une des choses que je ne suis pas destiné à faire. Déplacer les gens d’un emploi à un autre pour des raisons personnelles, cela s’appelle de la manipulation. Je pouvais le faire parce que Milton l’avait arrangé mais je n’étais censé le faire pour personne d’autre que lui.

La première fille arriva huit jours plus tard. La peau de la figure de Milton rougit encore quand il la vit. Il parla comme s’il avait du mal à s’exprimer. Ils passèrent de longs moments ensemble sans faire attention

à moi. Une fois, il me dit :

– Laisse-moi l'inviter à dîner.

Le lendemain, il m'annonça :

– Ça n'a pas marché. Il manquait quelque chose. Elle est très belle, mais je ne ressens pas d'amour vrai. Essayons la suivante.

Ce fut la même chose avec les huit femmes. Elles se ressemblaient beaucoup. Elles souriaient souvent et elles avaient toutes une voix agréable, mais Milton trouvait toujours que ce n'était pas tout à fait ça. Il me dit :

– Je n'y comprends rien, Joe. Toi et moi, nous avons choisi les huit femmes qui, dans le monde, seraient les plus parfaites pour moi. Elles sont idéales. Pourquoi est-ce qu'elles ne me plaisent pas ?

– Est-ce que tu leur plais ? demandai-je.

Il haussa les sourcils et se donna un coup de poing dans la main.

– C'est ça, Joe ! C'est une voie à double sens. Si je ne suis pas leur idéal, elles ne peuvent pas agir de manière à être le mien. Je dois être leur amour vrai, aussi, mais comment dois-je faire ?

Il parut réfléchir toute la journée.

Le lendemain matin, il vint me trouver et me dit :

– Je vais te laisser faire, Joe. Tout seul. Tu as mes données et je vais te dire tout ce que je sais sur moi. Tu rempliras ma banque de données de tous les détails possibles, mais garde toutes les additions pour toi.

– Qu'est-ce que je ferai de la banque de données, alors, Milton ?

– Ensuite, tu la compareras avec celles des deux cent trente-cinq femmes. Non, deux cent vingt-sept. Eliminons les huit que nous avons vues. Arrange-toi pour faire passer à chacune un examen psychiatrique. Remplis leurs banques de données et compare-les avec la mienne. Trouve des corrélations.

(Organiser des examens psychiatriques, c'est encore une chose contraire aux instructions initiales.)

Pendant des semaines, Milton me parla. Il me parla de ses parents et de ses frères et sœurs. Il me raconta son enfance, son instruction, son adolescence. Il me parla des jeunes femmes qu'il avait admirées de loin. Sa banque de données s'enfla et il me régla pour élargir et approfondir ma capacité d'absorption des symboles.

– Tu vois, Joe, dit-il, à mesure que tu absorbes de plus en plus de moi en toi, je te règle pour que tu me ressembles de plus en plus. Tu arrives à mieux penser comme moi, alors tu me comprends mieux. Si tu arrives à me comprendre assez bien, alors n'importe quelle femme dont tu

comprendras aussi bien les données sera mon amour vrai.

Il continua de parler et j'en vins en effet à le comprendre de mieux en mieux.

Je pouvais former des phrases plus longues, et mes expressions devinrent de plus en plus complexes. Ma parole commença à ressembler à la sienne, par le vocabulaire, l'ordre des mots et le style. Je lui dis une fois :

– Tu comprends, Milton, il ne s'agit pas de trouver une fille répondant seulement à un idéal physique. Tu as besoin d'une fille qui soit ton complément émotionnel et caractériel. Dans ce cas-là, la beauté est secondaire. Si nous ne pouvons pas trouver celle qui convient dans les deux cent vingt-sept, nous chercherons ailleurs. Nous trouverons quelqu'un qui ne se soucie pas non plus de ton aspect, le tien ou celui de n'importe qui, si tu as la personnalité qui convient. Qu'est-ce que l'apparence ?

– Absolument, approuva-t-il. Je l'aurais su si j'avais davantage eu affaire à des femmes, dans ma vie. Naturellement, maintenant que j'y pense, c'est évident.

Nous étions toujours d'accord ; nous pensions exactement l'un comme l'autre.

– Nous ne devrions plus avoir d'ennuis, Milton, si tu me permets de te poser des questions. Je vois qu'il y a là, dans ta banque de données, des lacunes et des inégalités.

Ce qui suivit, me dit Milton, fut l'équivalent d'une bonne psychanalyse. Naturellement, j'apprenais, grâce aux examens psychiatriques des deux cent vingt-sept femmes, que je surveillais de près.

Milton avait l'air tout heureux. Il me dit :

– Une conversation avec toi, Joe, c'est comme si je causais avec un autre moi. Nos personnalités finissent par s'accorder à la perfection !

– Ce sera pareil avec la personnalité de la fille que nous choisirons.

Car je l'avais trouvée, et elle faisait partie des deux cent vingt-sept, malgré tout. Elle s'appelait Charity Jones et elle était évaluatrice à la Bibliothèque historique de Wichita. Sa banque de données étendue concordait parfaitement avec les nôtres. Toutes les autres femmes avaient été écartées pour une raison ou pour une autre, à mesure que les banques de données se remplissaient mais, avec Charity, il y avait une résonance croissante assez stupéfiante.

Je n'eus pas besoin de la décrire à Milton. Il avait si bien coordonné mon symbolisme avec le sien que je pouvais voir directement la

résonance. Elle me convenait.

Ensuite, il s'agit de manipuler les feuilles d'emploi et les exigences du travail de telle manière que Charity nous fût affectée. Ce devait être fait très délicatement, pour que personne ne sût qu'il se passait quelque chose d'illégal.

Naturellement, Milton lui-même le savait puisque c'était lui qui l'avait arrangé, et il fallait s'occuper aussi de cela. Quand on vint l'arrêter pour cause de faute professionnelle grave, ce fut, heureusement, pour quelque chose qui s'était passé dix ans plus tôt. Il m'en avait parlé, bien sûr, alors c'était facile à arranger… et il n'allait pas parler de moi car cela aggraverait sérieusement son cas.

Il est parti et demain nous sommes le 14 février. La Saint-Valentin. Charity arrivera alors avec ses mains fraîches et sa voix douce. Je lui apprendrai comment me faire fonctionner et comment prendre soin de moi. Qu'importe l'apparence puisque nos personnalités concorderont ?

Je lui dirai :

– Je suis Joe et vous êtes mon amour vrai.

ROBOTS MÉTALLIQUES

Le robot de la science-fiction traditionnelle est métallique. Rien de bien étonnant à cela : la plupart des machines sont métalliques, et les robots industriels réels le sont également. Pour l'anecdote, citons néanmoins un robot légendaire, le Golem, auquel donna vie Rabbi Löw à Prague autrefois et qui, lui, avait été façonné dans l'argile. Peut-être cette histoire découle-t-elle du second chapitre de la Genèse, où il est dit qu'Adam naquit de la glaise.

Cette section contient « Robbie », ma toute première histoire de robot, ainsi qu'« Étranger au Paradis », une nouvelle où vous chercherez peut-être pendant une bonne partie de l'histoire où est le robot. Un peu de patience !

AL-76 PERD LA BOUSSOLE

Les yeux de Jonathan Quell se plissaient d'inquiétude derrière leurs verres sans monture tandis qu'il franchissait en coup de vent la porte marquée « Directeur Général ».

Il jeta sur la table le papier plié qu'il tenait à la main.

– Regardez un peu, patron ! haleta-t-il.

Sam Tobe fit passer son cigare d'un côté à l'autre de sa bouche et obéit. Sa main se porta sur sa joue mal rasée qu'elle parcourut en produisant un bruit de râpe.

– Bon sang ! explosa-t-il. Que viennent-ils nous raconter là ?

– Ils prétendent que nous n'avons envoyé que cinq robots types AL, expliqua Quell sans aucune nécessité.

– Ils étaient au nombre de six, dit Tobe.

– Six, bien sûr ! Mais ils n'en ont reçu que cinq à l'autre bout. Ils nous ont fait parvenir les numéros de série et l'AL-76 est porté manquant.

Tobe renversa sa chaise en levant brusquement son énorme masse et franchit la porte comme en glissant sur des roues bien huilées.

Cinq heures après – lorsque l'usine eut été démantelée depuis les ateliers d'assemblage jusqu'aux chambres à vide, que les deux cents employés de l'établissement eurent été soumis à l'interrogatoire au troisième degré –, un Tobe en sueur, échevelé, lança un message d'urgence à l'usine centrale de Schenectady.

A l'usine centrale, ce fut soudain comme une explosion de panique. Pour la première fois dans l'histoire de l'United States Robots, un robot s'était échappé dans le monde extérieur. Le plus important n'était pas la loi interdisant la présence de tout robot sur la Terre en dehors des usines autorisées de la société. Il existe toujours des accommodements avec la loi. Mais la déclaration faite par l'un des mathématiciens de la recherche avait beaucoup plus de portée :

– Ce robot a été conçu pour diriger un Disinto sur la Lune. Son cerveau positronique a été équipé en fonction d'un environnement lunaire. Sur Terre, il va recevoir des milliards d'impressions sensorielles auxquelles il n'est pas préparé. Dieu seul sait quelles vont être ses réactions !

Dans l'heure qui suivit, un avion stratosphérique avait décollé en

direction de l'usine de Virginia. Les instructions qu'il emportait étaient simples :

– Retrouvez ce robot et retrouvez-le vite !

AL-76 se trouvait en pleine confusion ! A vrai dire, cette confusion était la seule impression qu'enregistrait son délicat cerveau positronique. Tout avait commencé lorsqu'il s'était trouvé dans cet environnement étrange. Comment était-ce arrivé ? Il ne le savait plus. Tout était complètement embrouillé.

Il y avait du vert sous ses pieds, et des tiges brunes s'érigeaient tout autour de lui avec encore du vert à leur sommet. Et le ciel était bleu, là où il aurait dû être noir. Le soleil était tout à fait correct, rond, jaune et chaud… mais où se trouvait la lave pulvérulente qui aurait dû se trouver sous ses pas, où se trouvaient les murailles en falaise entourant les cratères ?

Il n'y avait que le vert par-dessous et le bleu par-dessus. Les sons qui lui parvenaient étaient tous étranges. Il avait franchi une eau courante qui lui était montée jusqu'à la ceinture. Elle était bleue, elle était froide, elle était « humide ». Et lorsqu'il rencontrait des gens, ce qui lui arrivait de temps en temps, ils n'étaient pas revêtus des tenues spatiales qu'ils auraient dû porter. Dès qu'ils l'apercevaient, ils poussaient des cris et prenaient la fuite.

Un homme avait braqué son fusil sur lui et la balle avait sifflé par-dessus sa tête… puis le tireur s'était enfui à son tour.

Il n'avait pas la moindre idée du temps qui s'était écoulé depuis qu'il errait à l'aventure, lorsqu'il tomba finalement sur la cabane de Randolph Payne, au milieu des bois, à une distance de trois kilomètres de la ville de Hannaford. Randolph Payne lui-même – un tournevis dans une main, une pipe dans l'autre, et un aspirateur détraqué entre les genoux – était accroupi sur le seuil.

Payne fredonnait à ce moment, car il était d'un naturel joyeux lorsqu'il se trouvait dans sa cabane. Il possédait un immeuble plus respectable à Hannaford, mais cet immeuble-là était largement occupé par sa femme – ce qu'il regrettait sincèrement mais silencieusement.

Peut-être éprouvait-il un sentiment de soulagement et de liberté lorsqu'il trouvait un moment pour se retirer dans sa « niche à chien de luxe » où il pouvait fumer tranquillement sa pipe en se livrant avec délices à la réparation des appareils électro-ménagers défaillants.

C'était un violon d'Ingres ni très raffiné ni très intellectuel, mais on lui apportait parfois un appareil de radio ou un réveille-matin, et l'argent qu'il gagnait à en faire l'autopsie était le seul qu'il pût obtenir sans que les mains rapaces de sa femme ne s'y taillent au passage la part du lion.

Cet aspirateur, par exemple, lui rapporterait un petit pécule aisément gagné.

Cette pensée lui fit monter aux lèvres un refrain. Il leva les yeux et une sueur froide le gagna. Le refrain s'étrangla dans sa gorge, ses yeux s'écarquillèrent, et la sueur redoubla de plus belle. Il tenta de se lever – afin de prendre ses jambes à son cou – mais elles refusèrent de le soutenir.

Alors AL-76 s'accroupit à ses côtés :

– Dites donc, pourquoi tous les autres détalent-ils comme des lapins ?

Payne savait fort bien pourquoi, mais le gargouillement qui sortait de sa gorge aurait pu laisser des doutes là-dessus. Il tenta de s'écarter du robot.

– L'un d'eux m'a même tiré dessus, continua AL-76 d'une voix navrée. Deux centimètres plus bas et il aurait éraflé ma plaque d'épaule.

– Il… devait… sans doute… être… un peu… fou, bégaya Payne.

– C'est très possible. (La voix du robot se fit plus confidentielle.) Dites-moi, tout a l'air sens dessus dessous. Qu'est-ce qui se passe ?

Payne regarda rapidement autour de lui. Il était surpris d'entendre le robot s'exprimer d'une voix si douce pour un être à l'apparence si lourde et si brutalement métallique. Il lui semblait également avoir entendu quelque part que les robots étaient mentalement incapables de causer le moindre dommage aux êtres humains. Il se sentit quelque peu rassuré.

– Il ne se passe rien d'anormal.

– Vraiment ? (AL-76 le fixa d'un air accusateur.) Vous êtes complètement anormal. Où se trouve votre tenue spatiale ?

– Je n'en ai pas.

– Dans ce cas, pourquoi n'êtes-vous pas mort ?

La question prit Payne de court :

– Ma foi, je n'en sais rien.

– Vous voyez ! s'écria le robot d'un air triomphant. Tout est à l'envers. Où se trouve le Mont-Copernic ? Où est la Station Lunaire 17 ? Et où se trouve mon Disinto ? Je veux me mettre au travail, comprenez-vous. (Il semblait troublé et sa voix tremblait lorsqu'il reprit :) Il y a trois heures que j'erre dans l'espoir de trouver quelqu'un qui puisse me dire où se trouve mon Disinto, mais ils prennent tous la fuite. Je suis déjà

probablement en retard sur mon programme, et le chef de section va être fou furieux. Me voilà dans de beaux draps !

Lentement, Payne remit un peu d'ordre dans la bouillie informe qui s'agitait sous son crâne :

– Écoutez, comment vous appelle-t-on ?

– Mon numéro de série est AL-76.

– Très bien, Al me suffira. Maintenant, Al, si vous cherchez la Station Lunaire 17, c'est sur la Lune qu'elle se trouve.

AL-76 hocha pesamment la tête :

– Sans doute, mais j'ai beau faire, je ne parviens pas à la trouver…

– Mais je vous dis qu'elle se trouve sur la Lune et nous ne sommes pas sur la Lune.

Ce fut le tour du robot d'être perplexe. Il observa Payne un moment d'un air songeur.

– Que me racontez-vous là ? dit-il lentement. Pas sur la Lune ? Naturellement nous sommes sur la Lune, car si ce n'est pas la Lune, qu'est-ce que c'est ? Ah !

Payne fit sortir un son bizarre de sa gorge et aspira l'air profondément. Il pointa un doigt sur le robot et l'agita :

– Écoutez, dit-il.

A ce moment, lui vint l'idée la plus brillante du siècle, et il termina par un cri étranglé.

AL-76 le considéra d'un œil critique :

– Ce n'est pas une réponse. Je vous ai posé une question polie. Vous pourriez me répondre poliment, il me semble.

Payne ne l'écoutait plus. Il s'émerveillait de sa présence d'esprit. C'était clair comme le jour. Ce robot construit pour la Lune s'était égaré sur Terre. Et naturellement il nageait en pleine confusion, car son cerveau positronique avait été imprégné exclusivement pour un environnement lunaire, si bien que le paysage terrestre lui paraissait entièrement dépourvu de sens.

Et maintenant, si seulement il pouvait retenir le robot sur place, jusqu'au moment où il pourrait entrer en contact avec les gens de la manufacture à Petersboro ! Les robots valaient très cher. On n'en trouvait pas à moins de 50 000 dollars, lui avait-on dit, et certains d'entre eux atteignaient des millions. La récompense serait sûrement à l'avenant ! Quelle récompense, et qui tomberait intégralement dans sa poche. Pas le quart de la moitié du tiers d'un centime pour Mirandy !

Il finit enfin par se lever.

– Al, dit-il, vous et moi sommes des copains ! Je vous aime comme un frère. (Il lui tendit la main :) Topez là !

Le robot engloutit la main offerte dans sa vaste patte métallique et la pressa doucement. Il ne comprenait pas très bien :

– Entendez-vous par là que vous allez me conduire à la Station Lunaire 17 ?

Payne se sentit quelque peu déconcerté :

– Non. Pas exactement. A vrai dire, vous me plaisez tellement que j'aimerais vous voir demeurer quelque temps en ma compagnie.

– Oh ! non, cela m'est impossible. Il faut que je me mette au travail. (Il secoua la tête.) Que diriez-vous si vous preniez du retard sur votre quota, heure par heure, minute par minute ? J'ai envie de travailler, il faut que je travaille.

Payne pensa amèrement que tous les goûts sont dans la nature.

– Très bien, dit-il, dans ce cas, je vais vous expliquer quelque chose, car je vois que vous êtes intelligent. J'ai reçu des ordres de votre Chef de Section, et il m'a demandé de vous garder ici pendant quelque temps. Jusqu'au moment où il vous fera chercher, en fait.

– Pourquoi ? demanda AL-76 d'un ton soupçonneux.

– Je n'en sais rien. Il s'agit d'un secret d'Etat.

Payne priait mentalement avec ferveur que le robot voulût bien avaler cette couleuvre. Certains robots étaient fort malins, il le savait, mais celui qui se trouvait devant lui paraissait d'un type assez ancien.

Tandis que Payne priait, AL-76 réfléchissait. Le cerveau du robot, prévu pour la direction d'un Disinto sur la Lune, n'était pas très à son aise lorsqu'il s'agissait de se débrouiller parmi des idées abstraites ; néanmoins, depuis le moment où il s'était égaré, AL-76 avait senti le cours de ses pensées devenir de plus en plus étrange. L'environnement insolite agissait sur lui.

Sa remarque suivante ne manquait pas de perspicacité :

– Quel est le nom de mon Chef de Section ? demanda-t-il.

Payne sentit sa gorge se contracter et réfléchit rapidement.

– Al, dit-il d'un ton peiné, vos soupçons me causent du chagrin. Je ne puis vous dire son nom. Les arbres ont des oreilles.

AL-76 examina l'arbre qui se trouvait le plus proche de lui :

– Ce n'est pas vrai.

– Je sais. Je voulais dire par là que nous sommes environnés d'espions.

– D'espions ?

– Oui. Des gens malveillants qui veulent détruire la Station Lunaire 17.

– Pour quoi faire ?

– Parce qu'ils sont mauvais. Et ils veulent vous détruire vous-même, et c'est pourquoi vous devrez demeurer ici pendant quelque temps afin qu'ils ne puissent pas vous trouver.

– Mais il faut que je me procure un Disinto. Je ne dois pas prendre de retard sur mon programme.

– On vous en trouvera. On vous en trouvera, promit Payne avec sérieux, et avec non moins de sérieux il maudit l'idée fixe du robot. Dès demain ils enverront quelqu'un. Oui, dès demain. (Cela lui laisserait tout le temps nécessaire pour prévenir les gens de l'usine et collecter une jolie liasse de billets de cent dollars.)

Mais AL-76 ne devint que plus obstiné sous l'influence déconcertante du monde étrange qui affectait son mécanisme de pensée.

– Non, dit-il, il me faut un Disinto immédiatement. (Il se leva avec raideur.) Mieux vaut que je poursuive encore un peu mes recherches.

Payne se précipita sur ses traces et empoigna un coude froid et dur.

– Il faut que vous restiez ! dit-il.

Un déclic se produisit alors dans le cerveau du robot. Toute l'étrangeté dont il était environné se concentra en un seul globule qui explosa, laissant ensuite son cerveau fonctionner avec une efficacité curieusement accrue. Il se retourna vers Payne :

– Je vais vous dire. Je peux construire un Disinto ici même – et ensuite je le ferai fonctionner.

Payne demeura perplexe.

– Moi, en tout cas, je ne saurais pas comment m'y prendre.

– Ne vous faites pas de soucis.

AL-76 sentit presque les empreintes positroniques de son cerveau se disposer suivant un nouveau schéma, tandis que montait en lui un curieux enjouement :

– J'y arriverai bien seul. (Il inspecta l'intérieur de la cabane :) Vous avez là tout le matériel dont j'ai besoin.

Randolph Payne considéra le bric-à-brac dont son domaine était rempli : des postes de radio éventrés, un réfrigérateur décapité, des moteurs d'automobiles envahis par la rouille, un fourneau à gaz démoli, des kilomètres de fils plus ou moins entortillés, soit quelque cinquante tonnes de ferrailles diverses composant la masse la plus hétéroclite sur laquelle brocanteur ait jamais laissé tomber un regard de dédain.

– Vraiment ? dit-il d'une voix faible.

Deux heures plus tard, deux événements presque simultanés se produisirent.

Tout d'abord, Sam Tobe, appartenant à la branche de Petersboro de l'United States Robots, reçut un appel par visiphone d'un certain Randolph Payne de Hannaford. Cet appel concernait le robot disparu ; Tobe, avec un profond rugissement, interrompit la communication et donna incontinent l'ordre de transmettre désormais les communications de ce genre au sixième vice-président adjoint, dont c'était le rôle de s'occuper de ces vétilles.

Ce n'était pas un geste entièrement déraisonnable de la part de Tobe. Au cours de la semaine passée, si AL 76 avait complètement disparu de la circulation, les rapports signalant sa présence n'avaient cessé d'affluer de tous les coins du pays. On en recevait quotidiennement jusqu'à quatorze, provenant en général de quatorze différents Etats.

Tobe en avait littéralement par-dessus la tête et, sur le plan des principes généraux, il se sentait devenir enragé. On parlait déjà d'une enquête du Congrès, bien que tous les roboticiens et physiciens-mathématiciens de quelque réputation jurassent leurs grands dieux que le robot était entièrement inoffensif.

Vu cet état d'esprit, il n'était pas étonnant que le directeur général ait eu besoin de trois heures pour recouvrer une certaine lucidité, ce qui lui permit de se demander pour quelle raison Payne était informé de l'affectation du robot à la Station Lunaire 17, et à la suite de quelles circonstances il avait appris que son numéro de série était AL-76. Car ces détails n'avaient pas été révélés par la compagnie.

Ces cogitations exigèrent environ une minute et demie, à la suite de quoi il se précipita tête baissée dans l'action.

Cependant, durant l'intervalle de trois heures qui s'écoula entre l'appel et le déclenchement de l'action, se produisit le second événement. Randolph Payne, ayant correctement diagnostiqué que la brusque interruption de son appel était due au scepticisme de son interlocuteur, revint à sa cabane muni d'un appareil photographique. Il serait difficile à ces messieurs de contester l'authenticité d'une photo et il courait le risque de se faire « rouler » s'il leur montrait la pièce à conviction avant d'avoir vu la couleur de leur argent.

Quant au robot, il s'affairait à des travaux personnels. La moitié du bric-à-brac de Payne était éparpillée sur deux arpents de terrain ; accroupi au milieu de ce chantier, AL-76 bricolait des lampes de radio,

des bouts de ferraille, de fil de cuivre et toutes sortes de déchets. Il ne s'occupait pas le moins du monde de Payne qui, étendu à plat ventre, braquait sur lui son appareil photo pour prendre un superbe cliché.

C'est à ce moment précis que Lemuel Olivier Cooper apparut au détour du chemin. Il se pétrifia sur place en apercevant le tableau. La raison originelle de sa visite était un grille-pain électrique défectueux qui avait brusquement pris la regrettable habitude de faire voler des fragments de tartines dans toutes les directions avant même qu'ils eussent pris la moindre couleur dorée. La raison de sa volte-face fut plus évidente. Il était venu d'un pas nonchalant, dans la douce langueur d'une belle matinée de printemps. Il repartit avec une vitesse qui eût laissé pantois un entraîneur spécialiste de la course à pied.

Cette vitesse ne se ralentit pas sensiblement jusqu'au moment où Cooper fit irruption dans le bureau du shérif Saunder, moins son chapeau et son grille-pain, et alla brutalement s'aplatir contre le mur.

Des mains secourables vinrent le soutenir, et pendant une demi-minute il fit de vains efforts pour parler ; lorsqu'il se fut enfin quelque peu calmé, ce fut tout juste pour recouvrer sa respiration, mais sans autre résultat appréciable.

On lui fit avaler du whisky, on l'éventa et lorsqu'il parvint enfin à parler, ce fut à mots entrecoupés :

– … monstre… haut de deux mètres cinquante… toute la cabane mise en pièces… pauvre vieux Payne…

Petit à petit, ils obtinrent de lui un récit à peu près cohérent : un gigantesque monstre de métal, haut de deux mètres cinquante, si ce n'est pas davantage, se trouvait devant la cabane de Payne ; quant au malheureux Randolph Payne lui-même, il était étendu sur le ventre mais ce n'était plus qu'un « cadavre désarticulé et sanglant ». Le monstre était occupé à détruire la cabane de fond en comble dans un accès de frénésie destructrice ; là-dessus il s'était précipité sur Lemuel Olivier Cooper, lequel avait réussi à lui échapper de justesse.

Le shérif Saunder resserra sa ceinture d'un cran sur sa confortable bedaine :

– Il s'agit de l'homme-machine qui s'est échappé de l'usine Petersboro. Nous avons reçu l'avertissement samedi dernier. Jake, vous allez me convoquer tous les hommes du comté de Hannaford en état de porter les armes. Qu'ils soient tous à mon bureau à midi. Mais avant cela, faites un saut jusqu'à la maison de la veuve Payne et annoncez-lui la nouvelle avec les ménagements d'usage.

On rapporte que Mirandy Payne, en apprenant la fatale nouvelle, prit juste le temps de s'assurer que la police d'assurance de son mari était en règle, déplorant au passage de n'avoir pas doublé le capital, avant de pousser un cri de douleur aussi poignant que prolongé et digne en tout point de la plus éplorée des veuves.

Quelques heures plus tard, Randolph Payne – dans l'ignorance la plus complète des affreuses mutilations qu'il avait subies et de sa mort consécutive – examinait avec satisfaction les négatifs de ses clichés. Pour une série de photos montrant un robot au travail, elles ne laissaient rien à l'imagination. On aurait pu les intituler : « Robot examinant pensivement un tube à vide », « Robot connectant deux fils », « Robot maniant un tournevis », « Robot mettant un réfrigérateur en pièces avec violence », et ainsi de suite.

En attendant de tirer les épreuves elles-mêmes, il se glissa sous le rideau fermant sa chambre noire improvisée et sortit pour fumer une cigarette et faire un brin de causette avec AL-76.

Ce faisant, il ne se doutait pas que les bois voisins grouillaient de fermiers nerveux, armés d'un véritable arsenal allant de la vieille arquebuse coloniale à la mitraillette du shérif. Il ignorait de même qu'une demi-douzaine de roboticiens, sous la conduite de Sam Tobe, descendaient à tombeau ouvert la grand-route de Petersboro à plus de cent quatre-vingt-dix kilomètres à l'heure pour le seul plaisir de faire sa connaissance.

Donc, tandis que le drame allait atteindre son point culminant, Randolph Payne, poussant un soupir de satisfaction, craqua une allumette sur le fond de son pantalon, alluma sa pipe et considéra AL-76 d'un air amusé.

Il lui était apparu depuis un moment que le robot était plus que légèrement excentrique. Randolph Payne était lui-même un expert en bricolages, pour en avoir commis un certain nombre qu'il n'aurait pu exposer à la lumière du jour sans provoquer des convulsions chez les spectateurs ; mais, de sa vie, il n'avait conçu un engin qui approchât, même de loin, la monstruosité qu'AL-76 était en train d'élaborer.

Elle aurait fait pâlir d'envie les partisans les plus fanatiques de l'art abstrait. Elle eût tari le lait dans les mamelles des vaches à un kilomètre à la ronde.

En réalité, elle était immonde !

D'une base massive et pleine de rouille, qui rappelait vaguement un outil agricole que Payne avait vu un jour attelé à un tracteur d'occasion, s'élevait en projections échevelées un incroyable fouillis de fils, de roues, de tubes et d'horreurs sans nom, qui se terminait par une sorte de mégaphone d'aspect sinistre.

Payne éprouva la tentation de jeter un coup d'œil dans ce mégaphone, mais il se retint. Il lui était arrivé de voir des machines construites avec autrement de logique exploser soudain avec violence.

– Hé, Al ! dit-il.

Le robot leva la tête. Il était étendu à plat ventre et s'efforçait de mettre en place une mince barre de métal.

– Que voulez-vous, Payne ?

– Qu'est-ce que c'est que ça ? demanda l'homme comme s'il parlait de quelque masse répugnante en pleine décomposition, suspendue en équilibre instable entre deux poteaux hauts de trois mètres.

– C'est un Disinto que je suis en train de fabriquer afin de pouvoir me mettre au travail. C'est un perfectionnement du modèle de série.

Le robot se leva, épousseta ses genoux avec fracas et considéra son œuvre avec fierté.

Payne frissonna. Un « perfectionnement » ! Pas étonnant qu'on dût les cacher à l'intérieur de cavernes situées sur la Lune. Pauvre satellite défunt ! Il avait toujours désiré savoir en quoi consistait un destin pire que la mort. A présent, il était fixé.

– Et vous pensez que ça marchera ?

– Sans aucun doute.

– Comment le savez-vous ?

– Il le faudra bien. C'est moi qui l'ai fabriqué, non ? Il ne me manque plus qu'une chose maintenant. Auriez-vous une lampe-torche ?

– Je pense.

Payne disparut dans la cabane et revint presque aussitôt.

Le robot dévissa le fond du boîtier et se mit au travail. En cinq minutes, il eut terminé. Il fit quelques pas en arrière.

– Tout est paré, dit-il. A présent je vais me mettre au travail. Vous pouvez regarder si vous voulez.

Il y eut un temps au cours duquel Payne s'efforça d'apprécier la générosité de cette proposition.

– Ce n'est pas dangereux ?

– Un jeu d'enfant !

– Oh ! (Payne sourit faiblement et alla se réfugier derrière l'arbre le

plus épais qu'il put trouver dans le voisinage.) Allez-y, dit-il, j'ai la plus grande confiance en vous.

AL-76 pointa la lame vers le tas de ferraille pareil à un cauchemar de plombier. Ses doigts se mirent en action…

La ligne de bataille des fermiers de Hannaford se refermait sur la cabane de Payne suivant un cercle sans cesse rétréci. Le sang des héroïques pionniers qu'avaient été leurs ancêtres battait tumultueusement dans leurs veines – et leur peau se hérissait en chair de poule – tandis qu'ils rampaient d'arbre en arbre.

Le shérif Saunders transmit un ordre :

– Ouvrez le feu lorsque j'en donnerai le signal… et visez les yeux !

Jacob Linker – Lank Jake pour ses amis – se rapprocha :

– A votre avis, cet homme-machine n'a-t-il pas pris la fuite ?

Il ne réussit pas à dissimuler complètement la note d'espoir mélancolique qui transparaissait dans sa voix.

– Je n'en sais rien, grommela le shérif. Je ne pense pas. Dans ce cas, nous l'aurions bien rencontré dans les bois, ce qui ne s'est pas produit.

– Pourtant on n'entend pas un bruit, et il me semble que nous ne sommes plus bien loin de la cabane de Payne.

Ce rappel était superflu. Le shérif avait dans la gorge un nœud d'une telle taille qu'il dut s'y reprendre à trois fois pour l'avaler.

– Retournez à votre poste, ordonna-t-il, et gardez votre doigt sur la détente !

Ils avaient atteint le bord de la clairière à présent et le shérif Saunders, fermant un œil, glissa l'autre avec d'infinies précautions à l'extérieur de l'arbre qui lui servait d'abri. Ne voyant rien, il prit un temps et recommença l'expérience, les deux yeux ouverts cette fois.

Les résultats furent meilleurs, bien entendu.

Pour être exact, il aperçut un gigantesque homme-machine, de dos, qui se penchait sur un prodigieux bricolage à vous cailler le sang, dont l'origine était des plus incertaines et l'usage encore plus incertain. Il ne manquait au tableau que la silhouette tremblante de Randolph Payne, lequel embrassait étroitement le quatrième arbre dans la direction nord-nord-ouest.

Le shérif Saunders marcha à découvert et leva sa mitraillette. Le robot, qui lui présentait toujours son large dos de métal, dit à haute voix, en s'adressant à des personnes connues ou inconnues :

– Regardez !

Et au moment où le shérif ouvrait la bouche pour crier : « Feu à volonté, » les doigts de métal pressèrent un bouton.

Il est impossible de décrire ce qui se produisit ensuite, en dépit de la présence sur les lieux de soixante-dix témoins oculaires. Au cours des jours, des mois et des années qui suivirent, pas un seul de ces soixante-dix hommes ne trouva un mot à dire à ce propos. Lorsqu'on les interrogeait, ils tournaient simplement au vert pomme et s'éloignaient en titubant.

Pourtant, si l'on s'en rapporte strictement aux faits, voici succinctement ce qui se produisit :

Le shérif Saunders ouvrit la bouche ; AL-76 pressa un bouton. Le Disinto entra en action et soixante-dix arbres, deux granges, trois vaches et les trois quarts de la cime du mont Duckbill se volatilisèrent dans l'atmosphère raréfiée. En un mot, ces différents articles s'en furent, si l'on peut s'exprimer ainsi, rejoindre les neiges d'antan.

La bouche du shérif Saunders demeura ouverte durant un temps indéfini, mais il n'en sortit ni ordre d'ouvrir le feu ni rien d'autre. Et alors…

Alors, il y eut dans l'air comme un remue-ménage, des chuintements multiples, une série de traînées pourpres concentriques barrant l'atmosphère à partir de la cabane de Payne, mais de la vaillante phalange du shérif, pas le moindre signe.

Des fusils de différents modèles étaient éparpillés dans le voisinage, y compris la mitraillette brevetée en ferronickel, à tir ultra-rapide, garantie contre tout enrayage. On y trouvait également une cinquantaine de chapeaux, quelques cigares à demi consumés et largement « mâchouillés », et quelques autres articles de bric et de broc qui s'étaient décrochés dans le feu de l'action, mais d'humains, point.

A l'exception de Land Jake, aucun de ces êtres de chair et de sang ne fut aperçu de trois jours, et encore notre homme ne connut-il cette insigne faveur du destin qu'en raison de l'arrivée impromptue sur les lieux des six hommes de l'usine de Petersboro, animés eux-mêmes d'une vitesse fort honorable et qui interrompirent sa trajectoire de comète.

Ce fut Sam Tobe qui stoppa sa course en plaçant adroitement son estomac sur l'orbite décrite par la tête de Land Jake. Lorsqu'il eut recouvré son souffle, Tobe lui demanda :

– Où se trouve la cabane de Randolph Payne ?

Land Jake permit à ses yeux de perdre pour un instant leur aspect vitreux :

– Mon vieux, dit-il, vous n'avez qu'à suivre la direction exactement opposée à la mienne.

Ayant dit, il disparut, miraculeusement. Puis un point qui allait sans cesse se rétrécissant fila entre les arbres à l'horizon. Sam Tobe pensa qu'il s'agissait de l'homme avec qui il venait de faire une brève rencontre, mais il n'aurait pu en jurer.

Voilà pour la glorieuse phalange ; mais reste encore Randolph Payne, dont les réactions prirent une forme quelque peu différente.

Pour Randolph Payne, l'intervalle de cinq secondes séparant le moment où le robot avait pressé le bouton et la disparition du mont Duckbill avait constitué un vide total. Au début de l'opération, il glissait un œil à travers l'épais taillis qui poussait aux pieds des arbres, et à la fin il se balançait follement à l'une des plus hautes branches de ces derniers. La même impulsion qui avait repoussé horizontalement la phalange des représentants de la loi avait exercé sur lui une action de bas en haut.

Comment avait-il effectué le parcours vertical de quinze mètres qui séparait le sol de sa position présente ? Avait-il grimpé, bondi, volé ? Il n'en avait pas la moindre idée et s'en souciait d'ailleurs comme d'une guigne.

Ce qu'il savait, en revanche, c'est qu'une certaine propriété avait été détruite par un robot qui se trouvait temporairement en sa possession. Tous les espoirs de récompense s'évanouirent pour laisser la place à un cauchemar peuplé de foules hostiles au point de vouloir le lyncher, des poursuites judiciaires, d'inculpations de meurtre et de la crainte de ce que Mirandy Payne allait lui dire. Surtout de la crainte de ce que Mirandy Payne allait lui dire.

– Hé, vous, le robot ! hurlait-il à tue-tête d'une voix graillonneuse, détruisez-moi cet engin, vous entendez ? Réduisez-le en poussière ! Oubliez que j'ai été mêlé à cette histoire. Je ne vous connais pas, c'est bien compris ? N'en dites pas un mot à qui que ce soit. Oubliez tout cela, vous m'entendez ?

Il n'attendait aucun résultat de ses injonctions, qui n'étaient chez lui qu'un simple réflexe. Ce qu'il ignorait, c'est qu'un robot obéit toujours à un ordre humain à moins que celui-ci ne présente un danger pour un autre humain.

En conséquence, AL-76 se mit en devoir de démolir son Disinto avec

calme et méthode.

Au moment précis où il piétinait les derniers restes survint Sam Tobe et sa troupe ; Randolph Payne, sentant que les véritables propriétaires du robot étaient arrivés, se laissa tomber la tête la première et s'enfuit dans la nature, sans attendre sa récompense.

Austin Wilde, ingénieur en Robotique, se tourna vers Sam Tobe :

– Avez-vous pu tirer quelque chose du robot ?

Tobe secoua la tête :

– Rien, absolument rien. Il a oublié tout ce qui s'est passé depuis le moment où il a quitté l'usine. On a dû lui donner l'ordre d'oublier, sinon sa mémoire ne serait pas aussi totalement vide. A quoi rimait le tas de ferraille autour duquel il s'affairait ?

– Vous l'avez dit, ce n'était qu'un tas de ferraille. Mais ce devait être un Disinto avant qu'il se soit avisé de le détruire, et j'aimerais tuer de mes propres mains l'individu qui s'est permis de lui donner l'ordre de le démolir… je le soumettrais à la torture, je le ferais mourir à petit feu. Regardez-moi ça !

Ils se trouvaient à mi-pente de ce qui avait été le mont Duckbill – plus précisément à l'endroit où le sommet avait été littéralement scalpé ; Wilde posa la main sur la surface parfaitement plane formée par le sol et les rochers.

– Quel Disinto ! dit-il. Il a coupé la montagne comme au rasoir !

– Qu'est-ce qui lui a pris de le construire ?

Wilde haussa les épaules.

– Je n'en sais rien. Un élément quelconque de son environnement, impossible à déterminer, a réagi sur son cerveau positronique de type lunaire et l'a conduit à fabriquer un Disinto à partir de vieilles ferrailles. Nous avons une chance sur un milliard de retomber sur cet élément, à présent que le robot a tout oublié. Jamais nous ne pourrons reproduire ce Disinto.

– Tant pis. Ce qui importe, c'est que nous ayons retrouvé le robot.

– Vous ne savez pas ce que vous dites. (La voix de Wilde était imprégnée d'un regret poignant :) Sans doute n'avez-vous jamais eu affaire aux Disintos sur la Lune ? Ils dévorent l'énergie comme autant de porcs électroniques, et se refusent même à fonctionner si peu que ce soit tant qu'on ne leur a pas fourni un potentiel dépassant un million de volts. Mais le Disinto qui nous occupe fonctionnait différemment. J'ai examiné

les restes au microscope, et voulez-vous voir la seule source d'énergie que j'ai pu découvrir ?

– En quoi consistait-elle ?

– Simplement en ceci. Et nous ne saurons jamais comment il a réussi ce tour de force.

Et Austin Wilde tendit à son compagnon la source d'énergie qui avait permis à un Disinto de volatiliser la moitié d'une montagne en une demi-seconde : *deux piles de lampe de poche !*

VICTOIRE PAR INADVERTANCE

Le vaisseau spatial fuyait comme une passoire.

Il était prévu pour cela. En fait, c'est sur ce principe que reposait toute l'idée.

Résultat, durant le voyage de Ganymède à Jupiter, le vaisseau était bourré à craquer du vide spatial le plus rigoureux. Et puisque le navire ne comportait aucun dispositif de chauffage, ce vide spatial se trouvait à température normale, c'est-à-dire une fraction de degré au-dessus du zéro absolu.

Ce fait était également conforme au plan. De petits détails comme l'absence de chaleur et d'air n'étaient la cause d'aucune incommodité pour les occupants de ce vaisseau spatial particulier.

Les premières vapeurs de l'atmosphère jovienne, fort proches encore du vide, commencèrent à s'immiscer dans le vaisseau à plusieurs centaines de kilomètres au-dessus de la surface de la planète. Elle était composée d'hydrogène dans sa presque totalité, bien qu'une analyse minutieuse eût peut-être révélé quelques traces d'hélium dans sa composition. Les manomètres commencèrent à monter.

Cette progression se poursuivit à un rythme accéléré, à mesure que le vaisseau perdait de la hauteur en décrivant une spirale autour de Jupiter. Les aiguilles des manomètres successifs, dont chacun était destiné à des pressions de plus en plus fortes, s'élevèrent jusqu'aux environs d'un million d'atmosphères, point où les chiffres perdaient toute signification. La température enregistrée par les thermocouples s'éleva lentement et de façon erratique, pour se stabiliser finalement aux alentours de soixante-dix degrés centigrades au-dessous de zéro.

Le vaisseau se déplaçait lentement vers son but, se frayant lourdement un chemin dans un brouillard de molécules gazeuses tellement rapprochées les unes des autres que l'hydrogène lui-même était comprimé à la densité d'un liquide. Des vapeurs d'ammoniaque, issues d'océans d'une immensité incroyable de ce même élément, saturaient cette horrible atmosphère. Le vent, qui avait commencé à quelque quinze cents kilomètres plus haut, avait atteint une violence telle que pour le désigner le mot d'ouragan constituerait encore un euphémisme.

Il devint tout à fait clair, longtemps avant que le vaisseau se fût posé sur l'île jovienne de belles dimensions, sept fois plus grande que l'Asie au bas mot, que Jupiter n'était pas un monde très agréable.

Et pourtant les trois membres de l'équipage étaient convaincus du contraire. Mais aussi il convient de dire que les trois membres de l'équipage n'étaient pas exactement humains. Ils n'étaient pas davantage joviens.

Ils étaient simplement des robots, conçus sur Terre pour être utilisés sur Jupiter.

– L'endroit me paraît plutôt désert, dit ZZ-Trois. ZZ-Deux vint le rejoindre et considéra d'un air sombre le paysage fouetté par le vent.

– J'aperçois dans le lointain des structures, dit-il, qui sont évidemment artificielles. A mon avis, il conviendrait d'attendre que les habitants se portent à notre rencontre.

A l'autre bout de la pièce, ZZ-Un avait écouté la remarque mais il s'abstint de répondre. Des trois, il était le premier construit et avait servi en quelque sorte de prototype. C'est pourquoi il prenait la parole moins fréquemment que ses compagnons.

L'attente ne se prolongea guère. Un vaisseau aérien d'un dessin bizarre apparut au-dessus de leurs têtes. D'autres suivirent. Puis une ligne de véhicules tous terrains s'approcha, prit position et dégorgea des organismes. En même temps que ces organismes, débarquèrent des accessoires inanimés qui étaient peut-être des armes. Quelques-uns de ces derniers étaient portés par un simple Jovien, d'autres par plusieurs, et enfin une troisième catégorie progressait par ses propres moyens, avec peut-être des Joviens à l'intérieur.

Les robots étaient incapables de le deviner.

– Ils nous entourent maintenant, dit ZZ-Trois. Le geste de paix le plus logique serait de sortir à découvert. D'accord ?

Les autres en convinrent et ZZ-Un ouvrit la lourde porte, qui n'était pas double ni d'ailleurs particulièrement étanche.

Leur apparition sur le seuil fut le signal de mouvements divers parmi les Joviens. On s'affaira autour d'un certain nombre des accessoires inanimés les plus importants et ZZ-Trois devint conscient d'une hausse de température dans l'enveloppe extérieure de son corps en bronze-béryllium-iridium.

Il jeta un regard à ZZ-Deux.

– Avez-vous senti ? Ils dirigent sur nous un faisceau d'énergie calorifique, je crois.

ZZ-Deux manifesta quelque surprise.
– Je me demande pourquoi.
– Il s'agit sans aucun doute d'un rayon calorifique. Regardez !
L'un des rayons avait été sorti de l'alignement pour une cause indiscernable, et sa trajectoire vint en contact avec un ruisseau d'ammoniaque pure qui entra promptement en ébullition violente.
Trois se tourna vers ZZ-Un.
– Prenez-en bonne note, Un, voulez-vous ?
– Certainement.
C'était à ZZ-Un qu'incombait le secrétariat, et sa méthode pour prendre des notes consistait à effectuer une addition mentale qui venait s'inscrire avec précision dans sa mémoire. Il avait déjà enregistré heure par heure toutes les indications des instruments les plus importants durant le voyage du vaisseau jusqu'à Jupiter.
– Quelle raison donnerai-je à la réaction ? Les maîtres humains seraient probablement heureux de la connaître, ajouta-t-il aimablement.
– Aucune raison. Ou mieux, corrigea Trois, aucune raison apparente. Vous pourriez dire que la température maximale du rayon était d'environ plus trente degrés centigrades.
– Essaierons-nous d'entrer en communication ?
Ce serait une perte de temps, dit Trois. Seuls quelques rares Joviens peuvent connaître le code radio qui a été mis au point entre Jupiter et Ganymède. Ils feront quérir l'un d'eux, et lorsqu'il sera sur place, il établira le contact assez tôt. Dans l'intervalle, observons-les. Je ne comprends rien à leurs actes, je vous l'avoue franchement.
Cet état de choses ne s'améliora guère durant les instants qui suivirent. Les radiations calorifiques prirent fin et d'autres instruments entrèrent en action. Plusieurs capsules vinrent tomber aux pieds des robots, après une chute rapide sous l'action gravifique de Jupiter. Elles s'écrasèrent en laissant échapper un liquide bleu, formant des flaques qui se résorbèrent rapidement par évaporation.
Le vent de cauchemar emportait les vapeurs et les Joviens s'écartaient sur leur passage. L'un d'eux fut trop lent, se débattit follement et demeura étendu, complètement flasque et immobile.
ZZ-Deux se baissa, plongea un doigt dans l'une des flaques et considéra le liquide qui ruisselait sur sa phalange métallique.
– Je crois qu'il s'agit d'oxygène, dit-il.
– C'est bien de l'oxygène, approuva Trois. Cela devient de plus en plus étrange. Ce doit certainement être une opération dangereuse, car j'ai

l'impression que l'oxygène est un poison pour ces créatures. L'une d'elles en est morte !

Il y eut un instant de silence ; alors ZZ-Un, que sa plus grande simplicité de construction conduisait parfois à exprimer sa pensée plus directement, dit avec une certaine lourdeur :

– On dirait que ces créatures étranges cherchent à nous détruire d'une manière plutôt puérile.

Et Deux, frappé par cette suggestion, de répondre :

– Je crois que vous avez raison, Un !

Un bref arrêt s'était produit dans l'activité jovienne et l'on apporta bientôt une nouvelle structure. Elle était munie d'une tige mince qui pointait en direction du ciel, à travers l'impénétrable crasse jovienne. Elle résistait au vent incroyable avec une fermeté indiquant une remarquable résistance. De son extrémité sortit un craquement puis un éclair qui illumina les profondeurs de l'atmosphère, la faisant apparaître comme un brouillard gris.

Durant un moment, les robots furent baignés dans une iridescence éclatante.

– De l'électricité à haute tension ! dit pensivement Trois. Et d'une puissance respectable, d'ailleurs ! Je crois que vous avez raison, Un. Après tout, les maîtres humains nous ont dit que ces créatures cherchent à détruire toute l'humanité, et des organismes qui possèdent suffisamment de méchanceté pour vouloir du mal à un être humain… (cette seule pensée faisait trembler sa voix) n'éprouveraient aucun scrupule à tenter de nous détruire.

– C'est une honte que de posséder des cerveaux aussi malfaisants, s'écria ZZ-Un. Les pauvres diables !

– Oui, c'est en effet assez triste, avoua Deux. Rentrons au vaisseau. Nous en avons vu assez pour l'instant.

Ainsi firent-ils et ils s'installèrent pour attendre. Comme le disait ZZ-Trois, Jupiter était une planète vaste, et il faudrait peut-être du temps au service des transports joviens pour amener un expert en code radio jusqu'au vaisseau. Cependant la patience ne coûte guère aux robots.

En fait, Jupiter accomplit trois révolutions sur son axe, suivant le chronomètre, avant l'arrivée de l'expert en question. Le lever et le coucher du soleil passaient inaperçus, bien entendu, au fond de cet abîme de gaz aussi dense qu'un liquide, profond de cinq mille kilomètres. Mais ni les robots ni les Joviens n'avaient besoin, pour voir, des radiations visibles et ils ne s'en souciaient guère, par conséquent.

Durant cet intervalle de trente-quatre heures, les Joviens qui entouraient le vaisseau poursuivirent leurs attaques avec une patience et une ténacité au sujet desquelles ZZ-Un prit un bon nombre de notes mentales. Le navire fut assailli par autant de forces différentes qu'il y avait d'heures, et les robots observaient attentivement chaque attaque, analysant les armes qu'ils reconnaissaient. Il s'avéra qu'ils les reconnurent toutes.

Mais les maîtres humains avaient fait du bon travail. Il avait fallu quinze ans pour construire le vaisseau et les robots, et l'on pouvait résumer en peu de mots leur qualité essentielle : une résistance à toute épreuve. Les attaques se déployaient en pure perte et ni le navire ni les robots ne s'en trouvaient plus mal.

– Cette atmosphère les met en état d'infériorité, dit Trois. Ils ne peuvent avoir recours à des explosifs atomiques sous peine de creuser dans cette purée de pois un trou par où ils seraient aspirés.

– Ils n'ont pas utilisé davantage des explosifs à grande puissance, dit Deux, ce qui est heureux. Ils ne nous auraient pas fait grand mal, naturellement, mais nous aurions été quelque peu bousculés.

– Les explosifs à grande puissance sont hors de question. On ne peut concevoir un explosif sans expansion de gaz, et les gaz ne peuvent absolument pas se répandre dans cette atmosphère.

– C'est une atmosphère excellente, murmura Un. Elle me plaît beaucoup !

Ce qui était naturel, puisqu'il était construit en conséquence. Les robots ZZ étaient les premiers construits par l'United States Robots dont l'apparence ne rappelât en rien l'être humain. Ils étaient bas et ramassés, et leur centre de gravité se trouvait à moins de trente centimètres au-dessus du sol. Ils étaient pourvus chacun de six jambes épaisses et courtes, conçues pour soulever des tonnes dans une pesanteur qui atteignait deux fois et demie la pesanteur terrestre. Leurs réflexes étaient beaucoup plus rapides que ceux que l'on adoptait normalement pour la Terre, afin de compenser la gravité accrue. Et ils étaient faits d'un alliage de bronze-béryllium-iridium à l'épreuve de tous les agents corrosifs connus, de même que de tous agents destructeurs inférieurs à une désintégration atomique de mille mégatonnes, et cela en toutes circonstances.

Pour résumer, ils étaient indestructibles, et leur puissance était à ce point impressionnante qu'ils étaient les seuls robots jamais construits que les roboticiens de la compagnie n'eussent pas eu le cran d'affubler

d'un surnom correspondant plus ou moins au numéro de série. Un brillant jeune homme avait suggéré Sissy-Un, Deux et Trois[3]… mais assez timidement, et sa suggestion ne fut jamais renouvelée.

Les dernières heures de l'attente furent consacrées à une discussion embarrassée, dont l'objet était de trouver des termes pour décrire un Jovien. ZZ-Un avait remarqué qu'ils possédaient des tentacules et avait noté leur symétrie radiale… puis il était resté coi. Deux et Trois avaient fait de leur mieux, mais sans grand résultat.

– Il est pratiquement impossible de décrire quoi que ce soit, déclara Trois finalement, si l'on ne dispose pas d'un objet de référence. Ces créatures ne ressemblent à rien que je connaisse… elles sont complètement étrangères aux réseaux positroniques de mon cerveau. C'est comme si on tentait de décrire la lumière gamma à un robot non équipé pour la capter.

C'est à cet instant précis que le tir des armes à l'extérieur s'interrompit une nouvelle fois. Les robots tournèrent leur attention vers ce qui se passait hors du vaisseau.

Un groupe de Joviens s'avançait d'une façon curieusement cahotante, mais l'observation la plus pénétrante ne permettait pas de déterminer la méthode exacte qu'ils utilisaient pour leur locomotion. Comment ils se servaient de leurs tentacules ? Mystère. Par instants, les organismes exécutaient une sorte de glissement et se déplaçaient alors à grande vitesse, en profitant peut-être de la poussée du vent, qui soufflait dans le sens de leur progression.

Les robots sortirent pour se porter à la rencontre des Joviens, qui firent halte à trois mètres de distance. Des deux côtés, on garda l'immobilité et le silence.

– Ils doivent nous observer, dit ZZ-Deux, mais comment ? L'un de vous deux aperçoit-il des organes photo-sensibles ?

– Je ne pourrais le dire, grommela Trois. Je ne vois en eux rien de particulièrement sensé.

Un cliquetis métallique se fit soudain entendre dans le groupe jovien.

– C'est le code radio, dit ZZ-Un, l'air ravi. L'expert en communication se trouve parmi eux.

C'était exact. Le complexe système morse laborieusement mis au point durant une période de vingt-cinq années par les êtres de Jupiter et les Terriens de Ganymède, et transformé en un moyen de communication d'une remarquable souplesse, allait enfin être mis en pratique à courte

distance.

L'un des Joviens était demeuré sur place, les autres ayant battu en retraite. C'était lui qui parlait.

– D'où venez-vous ? demanda le cliquetis.

ZZ-Trois, qui était le plus évolué du point de vue mental, assuma naturellement la fonction de porte-parole du groupe.

– Nous venons de Ganymède, le satellite de Jupiter.

– Que désirez-vous ? poursuivit le Jovien.

– Des renseignements. Nous sommes venus pour étudier votre monde et rapporter nos observations à notre point de départ. Si nous pouvions obtenir votre bienveillante collaboration…

Le cliquetis jovien l'interrompit :

– Vous devez être détruits !

ZZ-Trois prit un temps.

– C'est exactement l'attitude qu'avaient prévue les maîtres humains, dit-il en aparté à ses compagnons. Ils ne sont vraiment pas ordinaires.

Reprenant son cliquetis, il demanda simplement :

– Pourquoi ?

Le Jovien estimait évidemment que certaines questions étaient trop odieuses pour qu'il fût nécessaire d'y répondre :

– Si vous partez d'ici une période de rotation, vous serez épargnés… du moins jusqu'au moment où nous sortirons de notre monde pour détruire la vermine qui infeste Ganymède.

– Je voudrais vous faire remarquer, dit Trois, que nous autres de Ganymède et des planètes intérieures…

– Notre astronomie ne connaît que le Soleil et nos quatre satellites. Il n'existe aucune planète intérieure, interrompit le Jovien.

– Alors, nous autres de Ganymède, concéda ZZ-Trois, nous ne nourrissons aucun dessein sur Jupiter. Nous sommes prêts à vous offrir notre amitié. Depuis vingt-cinq ans, votre peuple a communiqué librement avec les êtres humains résidant sur Ganymède. Existe-t-il une raison pour déclarer subitement la guerre aux hommes ?

– Pendant vingt-cinq ans, nous avons pris les habitants de Ganymède pour des Joviens, répondit l'autre froidement. Lorsque nous avons découvert qu'il n'en était rien et que nous avions traité des animaux inférieurs sur le même plan que l'intelligence jovienne, nous ne pouvions faire autrement que de prendre des mesures pour effacer ce déshonneur. (Et il conclut :) Nous autres de Jupiter ne souffrirons l'existence d'aucune vermine sur Ganymède !

Le Jovien se retirait, luttant contre le vent, et l'entrevue était évidemment terminée.

Les robots se concertèrent à l'intérieur du vaisseau.

– La situation paraît bien mauvaise, n'est-ce pas ? dit ZZ-Deux. C'est bien comme le disaient les maîtres humains, continua-t-il d'un ton pensif. Ils possèdent un complexe de supériorité anormalement développé, en même temps qu'une intolérance extrême à l'égard de quiconque prétend mettre en doute cette prétendue supériorité.

– L'intolérance, observa Trois, est la conséquence naturelle du complexe. Le malheur est que leur intolérance a des dents. Ils possèdent des armes et leur science est fort étendue.

– Je ne suis pas surpris à présent, éclata ZZ-Un, qu'on nous ait donné des instructions formelles pour ne pas obéir aux ordres des Joviens. Ce sont des êtres horribles, intolérants et imbus de leur pseudo-supériorité ! (Il ajouta avec emphase, avec une loyauté et une fidélité typiquement robotiques :) Aucun maître humain ne pourrait leur ressembler.

– C'est vrai, mais en dehors du sujet, dit Trois. Le fait demeure que les maîtres humains courent un terrible danger. Jupiter est un monde gigantesque ; ses ressources naturelles sont cent fois plus importantes et ses habitants cent fois plus nombreux que ceux que recèle l'empire terrestre tout entier. S'ils peuvent réaliser un champ de force au point de l'utiliser comme une coque de navire spatial, comme l'ont déjà fait les maîtres humains, ils s'empareront du système entier dès qu'ils le voudront. Reste à savoir à quel point ils sont parvenus dans ce domaine particulier, quelles sont les autres armes dont ils disposent, les préparatifs auxquels ils se livrent et ainsi de suite. Notre devoir est de rapporter de telles informations à notre base, et il serait temps de décider quelle action il convient d'envisager à présent.

– Notre tâche sera peut-être difficile, dit Deux. Les Joviens ne nous aideront pas.

C'était le moins qu'on pût dire, pour le moment.

Trois réfléchit un instant.

– Apparemment, il nous suffira d'attendre, remarqua-t-il. Voilà trente heures qu'ils s'efforcent de nous détruire et ils n'y sont pas encore parvenus. Ils ont pourtant fait de leur mieux. Or, un complexe de supériorité implique la nécessité éternelle de sauver la face, et l'ultimatum que nous venons de recevoir en donne la preuve dans le cas présent. Jamais ils ne nous permettraient de partir s'ils étaient capables de nous anéantir. Mais si nous ne quittons pas les lieux, plutôt que

d'avouer qu'ils sont impuissants à nous expulser, ils feindront de trouver des avantages à notre présence.

Et l'attente reprit. Le jour s'écoula. Le tir de rayons et projectiles divers se poursuivit sans désemparer. Les robots tinrent bon. Et, une fois de plus, ils se trouvèrent en présence de l'expert jovien en code radio.

Si les modèles ZZ avaient été pourvus d'un sens de l'humour par les ingénieurs qui avaient présidé à leur construction, ils se seraient amusés comme des petits fous. Mais ils étaient simplement pénétrés d'un sentiment de satisfaction solennelle.

– Nous avons décidé de vous permettre de prolonger votre séjour pour une période très brève, dit le Jovien, afin que vous puissiez constater par vous-mêmes notre puissance. Vous retournerez ensuite sur Ganymède, afin d'informer cette vermine dont vous êtes un échantillon de la catastrophe qui fondra sur elle en moins d'une révolution solaire.

ZZ-Un nota mentalement qu'une révolution jovienne correspondait à douze années terrestres.

– Merci, répondit Trois sans s'émouvoir. Nous permettrez-vous de vous accompagner jusqu'à la ville la plus proche ? Il y a des choses que nous aimerions bien connaître. Bien entendu, il ne faudra pas toucher à notre vaisseau, ajouta-t-il.

Cette dernière recommandation était présentée sous forme de requête sans aucune arrière-pensée de menace, car les modèles ZZ étaient dépourvus de toute agressivité. De par leur construction, ils étaient totalement incapables d'éprouver de l'humeur. Quand il s'agissait de robots d'une puissance aussi prodigieuse que les ZZ, il était indispensable de les pourvoir d'une inaltérable bienveillance durant la période des essais terrestres.

– Nous ne nous intéressons nullement à votre pouilleux vaisseau. Pas un Jovien ne consentirait à se souiller en l'approchant, dit le Jovien. Vous pouvez nous accompagner, mais n'espérez pas vous approcher à moins de trois mètres de l'un d'entre nous, sinon vous serez instantanément détruits.

– Butés comme des mules, hein ? remarqua Deux dans un murmure tandis qu'ils luttaient contre le vent.

La ville était en réalité un port construit sur les rives d'un incroyable lac d'ammoniaque. Le vent furieux soulevait des vagues écumantes qui couraient sur la surface liquide avec une vitesse dont la pesanteur accrue augmentait encore le caractère sporadique. Le port lui-même n'était ni vaste ni impressionnant, et il semblait évident que la plupart des

constructions étaient souterraines.

– Quelle est la population de cette ville ? s'enquit Trois.

– C'est une petite ville de dix millions d'habitants, répondit le Jovien.

– Je vois. Prenez note, ZZ-Un.

ZZ-Un obéit mécaniquement puis se tourna une fois de plus vers le lac qu'il contemplait d'un regard fasciné. Il toucha le coude de Trois :

– A votre avis, ce lac contient-il du poisson ?

– Qu'est-ce que cela peut bien vous faire ?

– Nous devrions le savoir, il me semble. Les maîtres humains nous ont donné l'ordre de rassembler le plus d'informations possible.

Des trois robots, Un était le plus simple, et par conséquent, c'était lui qui prenait le plus les ordres au pied de la lettre.

– Qu'il aille s'en assurer par lui-même, s'il le désire, dit Deux. Laissons l'enfant s'amuser ; cela ne peut faire de mal à personne.

– Très bien. Je n'y vois pas d'objection à condition qu'il ne nous fasse pas perdre notre temps. Nous ne sommes pas venus sur Jupiter pour nous occuper des poissons… Mais puisque vous en mourez d'envie, ne vous gênez pas !

ZZ-Un partit tout excité et se dirigea rapidement vers la berge ; il plongea dans l'ammoniaque dans un rejaillissement d'écume. Les Joviens l'observaient attentivement. Naturellement ils n'avaient rien compris à la conversation précédente.

L'expert en code radio cliqueta :

– Apparemment, votre compagnon, désespéré par le spectacle de notre grandeur, a décidé de renoncer à la vie.

– Vous vous trompez, répondit Trois avec surprise, il désire simplement observer les organismes vivants qui pourraient éventuellement se trouver dans le lac. (Il ajouta en manière d'excuse :) Notre ami manifeste parfois un comportement curieux, car il est beaucoup moins intelligent que nous, malheureusement pour lui. Mais nous savons le comprendre et nous nous efforçons de satisfaire ses fantaisies chaque fois que nous le pouvons.

Suivit un long silence.

– Il va se noyer, remarqua enfin le Jovien.

– Pas de danger, répliqua Trois d'un ton égal. Ce mot n'a pas de sens pour nous. Pourrons-nous pénétrer dans la ville dès son retour ?

A ce moment, un geyser surgit à quelques centaines de mètres du rivage. Il s'éleva à une certaine hauteur pour retomber bientôt en brouillard rapidement emporté par le vent. Le premier geyser fut suivi

d'un second, puis d'un troisième, et enfin d'un furieux bouillonnement d'écume qui forma un sillage en direction de la berge et allait en s'apaisant à mesure qu'il s'en approchait.

Les deux robots observaient la scène avec surprise, et l'absence de tout mouvement de la part des Joviens montrait qu'ils étaient également absorbés par le spectacle.

Puis la tête de ZZ-Un émergea du liquide et on le vit progresser lentement vers la terre ferme. Mais quelque chose le suivait ! Un organisme d'une taille gigantesque qui semblait entièrement fait de crocs, de griffes, de pinces, d'épines. Puis ils s'aperçurent qu'il ne suivait pas le robot de son propre gré, mais qu'il était traîné sur la berge par ZZ-Un. Sa masse avait une flaccidité significative.

ZZ-Un s'approcha avec une certaine timidité et se chargea personnellement de la communication. Il transmit au Jovien un message qui trahissait une agitation manifeste :

– Je regrette sincèrement ce qui vient d'arriver, mais cet organisme m'a attaqué. Je voulais simplement l'observer en prenant des notes. J'ose espérer que la créature n'offre pas une trop grande valeur.

On ne lui répondit pas immédiatement car, à la première apparition de la créature, de larges vides s'étaient produits dans les rangs des Joviens. Ils se comblèrent avec lenteur, et une observation prudente ayant démontré que la créature était bien morte, l'ordre se trouva bientôt restauré. Quelques-uns parmi les plus téméraires palpaient déjà le corps inerte.

– J'espère que vous voudrez bien pardonner à notre ami, dit humblement ZZ-Trois. Il se montre parfois maladroit. Nous n'avions absolument aucune intention de faire du mal à un animal jovien.

– C'est lui qui m'a attaqué, expliqua Un. Il m'a mordu sans aucune provocation de ma part. Voyez ! (Il exhiba un croc long de soixante centimètres dont la pointe était ébréchée.) Il l'a cassé sur mon épaule, qu'il a bien failli érafler. Je lui ai donné une petite tape pour l'inviter à s'écarter… mais il en est mort. Je suis désolé !

Le Jovien finit par reprendre la parole et son cliquetis était quelque peu désordonné.

– C'est une créature très sauvage que l'on trouve rarement aussi près de la berge. Mais il est vrai que le lac est profond à cet endroit.

– Si vous pouviez vous en servir pour la consommation, nous ne serions que trop heureux… dit Trois anxieusement.

– Non, nous pouvons nous procurer de la nourriture sans le secours de

verm… sans le secours de qui que ce soit. Mangez-le vous-mêmes.

Sur quoi ZZ-Un souleva la créature et la rejeta à la mer d'un geste nonchalant du bras.

– Merci de votre offre bienveillante, dit ZZ-Trois sans s'émouvoir, mais nous n'avons que faire de cette créature, puisque nous ne mangeons pas, bien entendu.

Escortés par quelque deux cents Joviens armés, les robots suivirent une série de rampes menant à la cité souterraine. Si, à la surface, celle-ci avait paru insignifiante, vue de l'intérieur elle prenait l'aspect d'une vaste métropole.

On les fit monter dans des véhicules dirigés à distance – car nul Jovien respectable n'aurait voulu compromettre sa supériorité en prenant place dans la même voiture qu'une vermine – et ils furent conduits à une vitesse terrifiante jusqu'au centre de la ville. Ils en virent suffisamment pour estimer qu'elle avait au moins quatre-vingts kilomètres de large et qu'elle s'enfonçait de près de douze kilomètres dans l'intérieur de la planète.

– Si ce n'est qu'un simple spécimen de la civilisation jovienne, dit ZZ-Deux d'un air sombre, nous ne pourrons présenter un rapport très prometteur à nos maîtres humains. Surtout que nous nous sommes posés au hasard sur la vaste surface de Jupiter, et que nous n'avions guère plus d'une chance sur mille d'atterrir à proximité d'un grand centre de population. Comme le dit l'expert en code, c'est là une « simple » ville.

– Dix millions de Joviens, dit Trois pensivement. La population totale doit se monter à des centaines de milliards d'habitants, ce qui est considérable, même pour Jupiter. Ils possèdent probablement une civilisation urbaine complète, ce qui signifie que leur développement scientifique doit être prodigieux. S'ils disposent de champs de force…

Trois n'avait pas de cou, car, pour obtenir plus de résistance, les têtes des modèles ZZ étaient solidement rivées au torse, cependant que le délicat cerveau positronique était protégé par trois couches superposées en alliage d'iridium de deux centimètres et demi d'épaisseur. En eût-il possédé un qu'il aurait secoué la tête tristement.

Ils s'étaient à présent arrêtés dans un espace dégagé. Partout autour d'eux, ils apercevaient des avenues et des structures grouillantes de Joviens faisant preuve d'une curiosité qui ne le cédait en rien à celle qu'aurait manifestée une foule terrestre en pareille circonstance.

L'expert en radio s'approcha d'eux :

– Il est maintenant temps de me retirer jusqu'à la prochaine période

d'activité. Nous avons pris la peine de vous préparer des quartiers d'habitation à notre grand détriment, et comme de juste, les structures devront être abattues et reconstruites après votre départ. Néanmoins il vous sera permis de dormir quelque temps.

ZZ-Trois agita l'un de ses bras en signe de dénégation et répondit en code :

– Mille grâces, mais ne vous dérangez pas pour nous. Nous pouvons très bien demeurer où nous sommes. Si vous voulez dormir et vous reposer, ne vous gênez pas. Nous vous attendrons. Quant à nous, nous ignorons le sommeil !

Le Jovien ne répondit pas, mais il eût été intéressant d'observer son expression, s'il avait possédé un visage. Il s'en fut et les robots demeurèrent dans la voiture, avec des escouades de Joviens bien armés et fréquemment relevés montant la garde autour d'eux.

Des heures s'écoulèrent avant que les rangs de ces sentinelles s'écartent pour laisser passage à l'expert radio. Il était accompagné d'autres Joviens qu'il présenta aux robots.

– Voici deux fonctionnaires du gouvernement central qui ont gracieusement consenti à vous parler.

L'un des personnages officiels connaissait évidemment le code, car son cliquetis interrompit brusquement celui de l'expert.

– Vermines, sortez de ce véhicule, que nous puissions vous examiner, dit-il en s'adressant aux robots.

Les robots n'étaient que trop heureux de le satisfaire, aussi, tandis que Trois et Deux sortaient par le côté droit de la voiture, ZZ-Un mettait pied à terre par le côté gauche. Malheureusement, il avait négligé d'actionner le mécanisme qui permettait d'ouvrir ce qui servait de portière, si bien qu'il emporta dans son élan le panneau entier en même temps que deux roues et un axe. La voiture s'effondra sur place et ZZ-Un demeura figé sur place à contempler le désastre dans un silence plein d'embarras.

Il finit enfin par cliqueter doucement :

– Je suis vraiment désolé. J'ose espérer qu'il ne s'agit pas d'une voiture de grand prix.

– Notre compagnon est souvent maladroit, ajouta ZZ-Deux pour l'excuser. Nous vous prions de lui pardonner.

Et ZZ-Trois fit une tentative peu convaincante pour remettre l'engin dans son état primitif.

– Le matériau dont la voiture est faite est assez fragile, reprit ZZ-Un dans un nouvel effort pour amoindrir sa faute. Tenez…

Il saisit un panneau en plastique d'un mètre carré sur huit centimètres d'épaisseur entre ses deux mains, exerça une légère pression. Aussitôt le panneau se rompit en deux parties.

– J'aurais dû me méfier, avoua-t-il.

L'officiel jovien répondit d'un ton légèrement moins acerbe :

– Il aurait fallu détruire le véhicule de toute façon, puisqu'il avait été pollué par votre présence. (Il prit un temps, puis :) Créatures ! Nous autres, Joviens, n'éprouvons aucune curiosité vulgaire envers les espèces animales inférieures, mais nos savants ont besoin de documentation.

– Parfaitement d'accord avec vous sur ce point, répliqua joyeusement Trois. Nous aussi nous cherchons à nous documenter !

Le Jovien l'ignora :

– Il vous manque l'organe sensoriel de masse, du moins apparemment. Comment se fait-il que vous détectiez la présence d'objets éloignés ?

Trois sentit son intérêt s'éveiller :

– Vous voulez dire que vous êtes directement sensibles aux masses ?

– Je ne suis pas ici pour répondre à vos questions impudentes sur notre anatomie.

– J'en déduis que des objets possédant une faible masse spécifique vous feraient l'effet d'être transparents, même en l'absence de toute radiation. (Il se tourna vers ZZ-Deux :) C'est de cette façon qu'ils voient. Leur atmosphère leur semble aussi transparente que l'espace.

Le Jovien reprit une fois de plus son cliquetis :

– Répondez immédiatement à ma première question si vous ne voulez pas que je perde patience et que je vous fasse détruire sans plus attendre.

– Nous sommes sensibles à l'énergie, Jovien, répondit Trois du tac au tac. Nous pouvons nous ajuster à volonté à l'échelle électromagnétique tout entière. A présent, notre vue à longue distance est obtenue grâce à des ondes radio que nous émettons nous-mêmes, et à courte distance nous voyons par… (Il s'interrompit pour s'adresser à Deux :) Il n'existe en code aucun mot pour désigner les rayons gamma, n'est-ce pas ?

– Pas que je sache, répondit Deux.

Trois se tourna derechef vers le Jovien :

– A courte distance, nous voyons par le truchement de radiations pour lesquelles il n'existe pas de mot code.

– De quoi est composé votre corps ? demanda le Jovien.

– Il pose probablement cette question, chuchota Deux, parce que son organe sensoriel de masse ne peut franchir notre peau. Question de haute densité, vous savez bien. Faut-il lui dire ?

– Nos maîtres humains ne nous ont pas recommandé de garder le secret sur quoi que ce soit, répondit Trois d'un ton incertain. (Puis s'adressant au Jovien en code radio :) Nous sommes en grande partie composés d'iridium et pour le reste de cuivre, d'étain, d'un peu de béryllium, et quelques autres substances en faibles quantités.

Les Joviens se retirèrent un peu à l'écart, et par un tortillement obscur de diverses parties de leurs corps, d'ailleurs totalement indescriptible, donnèrent l'impression de se livrer à une conversation animée quoique silencieuse.

Puis le personnage officiel revint :

– Etres de Ganymède ! Nous avons décidé de vous montrer quelques-unes de nos usines afin que vous puissiez juger de notre haut degré d'évolution technologique. Nous vous permettrons ensuite de rentrer chez vous pour jeter le désespoir parmi les autres verm… les autres êtres du monde extérieur.

– Prenez note de cette particularité de leur psychologie, dit Trois en s'adressant à Deux. Il leur faut à tout prix nous convaincre de leur supériorité. C'est une façon comme une autre de sauver la face. (Et en code radio :) Nous vous remercions infiniment de votre complaisance.

Mais pour sauver ladite face, on prit les grands moyens comme les robots s'en aperçurent bientôt. La démonstration devint une visite et la visite une exhibition à grande échelle. Les Joviens étalèrent tout, expliquèrent tout, répondirent avec empressement à toutes les questions, et ZZ-Un prit des notes par centaines.

Le potentiel de guerre de cette prétendue ville sans importance était plusieurs fois supérieur à celui de Ganymède tout entier. Dix villes de même grandeur auraient dépassé en production l'Empire Terrestre. Et pourtant dix villes semblables ne constituaient encore qu'une infime partie de la puissance dont Jupiter pouvait disposer.

ZZ-Un donna un coup de coude à ZZ-Trois.

– Qu'y a-t-il ? demanda celui-ci.

– S'ils disposent de champs de force, les maîtres humains sont perdus ? dit ZZ-Un avec le plus grand sérieux.

– Je le crains. Pourquoi cette question ?

– Parce que les Joviens s'abstiennent de nous montrer l'aile droite de cette usine. C'est peut-être qu'on y met au point les champs de force. Dans ce cas, ils ne manqueraient pas de garder le secret. Il faut que nous sachions la vérité. C'est le point essentiel.

– Vous avez peut-être raison, dit Trois d'un air sombre. Il vaut mieux

tout savoir.

Ils venaient de pénétrer dans un gigantesque laminoir d'acier, où des poutres longues de trente mètres en alliage d'acier-silicone, inattaquable par l'ammoniaque, étaient produites au rythme de vingt unités à la seconde.

– Que contient cette aile ? demanda Trois sans avoir l'air d'y toucher.

Le personnage officiel posa la question aux cadres de l'usine et expliqua :

– C'est la section des hautes températures. Divers processus exigent des températures que la vie ne peut supporter, et ils doivent être opérés à distance.

Il conduisit les robots jusqu'à une cloison qui irradiait de la chaleur et indiqua une petite surface d'un matériau transparent. Elle faisait partie d'une rangée de fenêtres semblables, à travers lesquelles on distinguait dans l'atmosphère épaisse les lumières rouges de séries de creusets flamboyants.

ZZ-Un posa un regard soupçonneux sur le Jovien et lui demanda en morse :

– Me permettez-vous d'aller voir cela de plus près ? Je m'intéresse énormément à ce genre de travaux.

– Vous faites l'enfant, ZZ-Un, dit Trois. Ils ne mentent pas. Oh ! et puis, après tout, faites comme vous l'entendrez. Mais ne soyez pas trop long ; la visite continue.

– Vous n'avez aucune idée des températures qui règnent en cet endroit. Vous allez périr carbonisé, dit le Jovien.

– Pas de danger, répondit Un d'un ton indifférent. La chaleur ne nous incommode pas.

Une conférence jovienne se tint aussitôt, puis une scène de précipitation confuse tandis qu'on modifiait la vie de l'usine pour la préparer à cette opération insolite. Des écrans en matériaux imperméables à la chaleur furent dressés, puis une porte s'abaissa, qui n'avait jamais fonctionné depuis l'inauguration de l'usine. ZZ-Un la franchit et la porte se referma derrière lui. Les officiels joviens s'assemblèrent devant les fenêtres pour suivre ses mouvements.

ZZ-Un se dirigea vers le plus proche creuset et le tapota de l'extérieur. Puisque sa taille était trop réduite pour lui permettre d'y jeter commodément un regard, il inclina le creuset de manière que le métal en fusion affleurât le bord du récipient. Il l'examina curieusement, y trempa la main et agita le liquide pour éprouver sa consistance. Cela fait, il retira

sa main, secoua les quelques gouttes brûlantes de métal fondu et s'essuya sur l'une de ses six cuisses. Il parcourut lentement la rangée de creusets, puis signifia son désir de quitter les lieux.

Les Joviens se retirèrent à une grande distance à sa sortie et l'arrosèrent d'un jet d'ammoniaque qui siffla, bouillonna et fuma jusqu'au moment où il eut retrouvé une température normale.

ZZ-Un se souciait comme d'une guigne de la douche d'ammoniaque.

– Ils ne mentaient pas, dit-il. Pas le moindre champ de force.

– Voyez-vous… commença Trois.

Mais Un l'interrompit avec impatience :

– Inutile d'atermoyer. Les maîtres humains nous ont donné l'ordre de tout découvrir. Il n'y a donc rien d'autre à faire.

Il se tourna vers le Jovien et lui demanda en morse, sans la moindre hésitation :

– Ecoutez-moi, la science jovienne a-t-elle découvert les champs de force ?

Ces manières sans artifice étaient bien entendu la conséquence des pouvoirs mentaux moins développés de ZZ-Un. Deux et Trois connaissaient cette particularité, aussi s'abstinrent-ils d'exprimer leur désapprobation.

L'officiel jovien perdit lentement la curieuse raideur d'attitude qui avait donné l'impression qu'il fixait stupidement la main de ZZ-Un – celle qu'il avait plongée dans le métal en fusion.

– Des champs de force ? répéta lentement le Jovien. Serait-ce donc là l'objet principal de votre curiosité ?

– Oui ! répondit ZZ-Un avec emphase.

Le Jovien parut retrouver soudain un nouveau regain de confiance, car son cliquetis se fit plus dynamique.

– Dans ce cas, suivez-moi, vermine !

– Nous voilà redevenus de la vermine, confia Trois à Deux, ce qui signifie que nous allons apprendre de mauvaises nouvelles.

Et Deux acquiesça lugubrement.

C'est aux confins mêmes de la ville qu'on les conduisait à présent – ce que sur Terre on aurait appelé la banlieue – pour les faire pénétrer dans une série de structures étroitement intégrées, qui auraient pu vaguement correspondre à une université terrestre.

On ne leur proposa cependant aucune explication, et ils s'abstinrent de poser des questions. L'officiel jovien avançait rapidement en tête du cortège et les robots suivaient, persuadés qu'ils allaient affronter le pire.

Ce fut ZZ-Un qui s’arrêta devant une ouverture percée dans un mur lorsque tous les autres furent passés.

– Qu’est-ce là ? s’enquit-il.

La pièce était garnie de bancs longs et étroits, sur lesquels des Joviens manipulaient des rangées de dispositifs étranges, dont des électro-aimants longs de trois centimètres formaient la partie principale.

– Qu’est-ce là ? demanda une seconde fois ZZ-Un.

Le Jovien se retourna en manifestant une certaine impatience :

– C’est un laboratoire de biologie à l’usage des étudiants. Rien qui puisse vous intéresser.

– Mais que font-ils ?

– Ils étudient la vie microscopique. N’avez-vous donc jamais vu un microscope ?

– Si, intervint ZZ-Trois, mais pas de ce modèle. Nos microscopes sont conçus pour des organes sensibles à l’énergie et fonctionnent par réfraction de l’énergie radiée. Vos microscopes fonctionnent évidemment sur la base de l’expansion massique. Très ingénieux.

– Pourrais-je examiner l’un de vos spécimens ? demanda ZZ-Un.

– A quoi bon ? Vous ne pouvez vous servir de nos microscopes en raison de vos limitations sensorielles, et nous serions obligés de rejeter les spécimens que vous auriez approchés sans raison valable.

– Mais je n’ai nullement besoin d’un microscope, s’exclama Un tout surpris. Rien ne m’est plus facile que de régler mes organes à la vision microscopique.

Il se dirigea vers le banc le plus proche tandis que les étudiants se rassemblaient dans un coin pour éviter d’être contaminés. ZZ-Un écarta un microscope et examina attentivement le spécimen. Il recula perplexe, tenta une seconde expérience… une troisième… une quatrième.

Il se retourna à l’entrée et s’adressant au Jovien :

– Ils sont censés être vivants, n’est-ce pas ? Je veux parler de ces organismes vermiculaires ?

– Certainement, dit le Jovien.

– C’est curieux… Dès que je les regarde, ils meurent !

Trois poussa une brusque exclamation et dit à ses compagnons :

– Nous avions oublié nos rayons gamma. Sortons d’ici, ZZ-Un, sinon il ne restera plus un seul organisme vivant dans la pièce.

Il se tourna vers le Jovien :

– Je crains que notre présence ne soit fatale aux formes les plus fragiles de la vie. Nous allons quitter ce lieu. J’espère qu’il ne vous sera

pas trop difficile de remplacer ces spécimens. Et pendant que j'y pense, ne vous approchez pas trop de nous, sinon les radiations émises par notre organisme pourraient également vous nuire. Votre santé ne vous paraît pas avoir souffert jusqu'à présent, j'espère ? s'enquit-il.

Le Jovien reprit la tête du cortège dans un silence plein de dignité, mais désormais, il maintint entre les robots et lui-même une distance double de ce qu'elle était précédemment.

La visite se poursuivit en silence jusqu'au moment où les robots eurent pénétré dans une vaste salle. Au centre de celle-ci, d'énormes lingots de métal demeuraient suspendus dans l'espace – du moins n'apercevait-on aucun support visible – en dépit de la considérable pesanteur jovienne.

– Voici, dit le Jovien, notre champ de force sous sa forme ultime et tel qu'il résulte des tout derniers perfectionnements. A l'intérieur de cette bulle se trouve un espace vide qui supporte le poids entier de notre atmosphère en même temps qu'une quantité de métal suffisante pour construire deux grands vaisseaux de l'espace. Qu'en dites-vous ?

– Que les voyages dans l'espace sont, dès à présent, à votre portée, répondit ZZ-Trois.

– Parfaitement exact. Nul métal, nul plastique ne possède la résistance suffisante pour contenir notre atmosphère dans le vide, mais un champ de force permet d'atteindre ce résultat – et une bulle réalisée par un champ de force constituera notre vaisseau. Dans le courant de l'année, nous en produirons déjà par centaines de milliers. A ce moment, nous fondrons sur Ganymède en essaims innombrables pour détruire ces misérables vermines soi-disant douées d'intelligence qui voudraient nous disputer la maîtrise de l'univers.

– Les êtres humains de Ganymède n'ont jamais eu la moindre intention… commença ZZ-Trois.

– Silence ! coupa le Jovien. Retournez à présent d'où vous êtes venus et racontez à vos pareils ce que vous avez vu. Leurs dérisoires champs de force – tels que ceux dont votre navire est équipé – n'existeront pas devant les nôtres, car le plus petit de nos vaisseaux possédera cent fois la taille et la puissance des vôtres.

– Dans ce cas, en effet, répondit Trois, nous n'avons plus rien à faire ici et nous allons rentrer, comme vous le dites, en rapportant cette nouvelle. Si vous voulez bien nous reconduire à notre vaisseau, nous vous ferons nos adieux. Mais, en guise d'échange de bons procédés, je dois vous avertir que vous faites erreur. Les humains de Ganymède disposent, bien entendu, de champs de force, mais notre vaisseau n'en possède pas. Nous

n’en avons nul besoin.

Le robot fit volte-face et fit signe à ses compagnons de le suivre. Ils demeurèrent silencieux un moment, puis ZZ-Un murmura avec découragement :

– Ne pourrions-nous tenter de détruire cette usine ?

– A quoi cela nous avancerait-il ? répondit Trois. Ils nous écraseraient sous le nombre. Inutile de résister. Dans une dizaine d’années, les maîtres humains seront anéantis. Il est impossible de lutter contre Jupiter. C’est un monde trop gigantesque. Tant que les Joviens ne pouvaient quitter sa surface, les humains se trouvaient en sécurité. Mais à présent qu’ils disposent de champs de force… nous ne pouvons rien faire d’autre que d’annoncer la nouvelle. En préparant des cachettes, quelques humains réussiront à survivre durant une courte période.

La ville se trouvait à présent derrière eux. Ils avançaient en terrain découvert près du lac, leur vaisseau se profilant à l’horizon sous la forme d’un point noir.

– Créatures, dit soudain le Jovien, vous dites que vous ne possédez pas de champ de force ?

– Nous n’en avons pas besoin, répondit Trois sans manifester d’intérêt.

– Comment se fait-il alors que votre vaisseau puisse supporter le vide régnant dans l’espace sans exploser du fait de la pression atmosphérique régnant à l’intérieur de la coque ?

Et, d’un geste de l’un de ses tentacules, il désigna l’atmosphère jovienne qui pesait sur eux de quelque seize cents tonnes au centimètre carré.

– C’est très simple, expliqua Trois. Notre vaisseau n’est pas étanche. La pression s’équilibre entre l’intérieur et l’extérieur.

– Même dans l’espace ? Le vide dans votre vaisseau ? Vous mentez !

– Nous vous invitons volontiers à visiter notre navire. Il ne possède pas de champ de force et il n’est pas étanche. Qu’y a-t-il là de si extraordinaire ? Nous ne respirons pas. Nous tirons directement notre énergie de l’atome. La présence ou l’absence de pression atmosphérique nous importe peu et nous nous trouvons parfaitement à l’aise dans le vide.

– Mais le zéro absolu !

– Il ne nous concerne pas. Nous réglons nous-mêmes notre température interne. Celles qui règnent à l’extérieur ne nous intéressent pas le moins du monde. (Il prit un temps :) A présent, nous pouvons regagner notre vaisseau par nos propres moyens. Adieu. Nous

transmettrons votre message aux humains… Guerre jusqu'au bout !

Mais le Jovien s'écria :

– Attendez, je vais revenir !

Il se retourna et prit de nouveau le chemin de la ville.

Les robots ouvrirent des yeux ronds, puis attendirent en silence.

Trois heures s'étaient écoulées lorsque le Jovien reparut, progressant avec précipitation. Il s'arrêta à la limite des trois mètres réglementaires, puis il se remit en marche, et toute son attitude exprimait une curieuse humilité. Il ne prit la parole que lorsque sa peau grise et caoutchouteuse fut proche des robots à les toucher, et à ce moment le cliquetis de son morse se fit soumis, respectueux.

– Très honorés émissaires, je me suis mis en relation avec le chef du gouvernement central, qui se trouve à présent en possession de tous les faits, et je puis vous assurer que Jupiter ne désire que la paix.

– Je vous demande pardon ? dit ZZ-Trois interloqué.

– Nous sommes prêts à reprendre les communications avec Ganymède, poursuivit rapidement le Jovien, et nous vous donnerons volontiers l'assurance que nous ne procéderons à aucune tentative pour nous lancer dans l'espace. Notre champ de force sera uniquement utilisé sur la surface de Jupiter.

– Mais… commença Trois.

– Notre gouvernement ne sera que trop heureux de recevoir tous représentants que nos honorables frères humains de Ganymède seront disposés à envoyer près de nous. Si Vos Honneurs veulent bien condescendre à faire le serment de maintenir la paix…

Un tentacule écailleux se tendit vers eux et ZZ-Trois, éberlué, le saisit. Deux et Trois firent de même et leurs mains furent étreintes par deux nouveaux tentacules.

– Je déclare une paix éternelle entre Jupiter et Ganymède, dit solennellement le Jovien.

Le vaisseau spatial qui fuyait comme une passoire avait de nouveau repris l'espace. La pression et la température se trouvaient une fois de plus à zéro, et les robots regardaient s'éloigner l'énorme globe qui était Jupiter.

– Leur sincérité ne fait aucun doute, dit ZZ-Deux, et cette volte-face complète est des plus réjouissantes, mais quant à la comprendre, c'est une autre affaire.

– A mon avis, observa ZZ-Un, les Joviens ont retrouvé la raison juste à temps et se sont rendu compte de l'action abominable qu'ils s'apprêtaient à commettre en faisant du mal aux maîtres humains. C'est d'ailleurs bien naturel !

ZZ-Trois soupira :

– Tout cela n'est qu'une affaire de psychologie. Ces Joviens souffraient d'un complexe de supériorité épais d'un kilomètre, et puisqu'ils n'étaient pas parvenus à nous détruire, il leur fallait bien sauver la face. Toutes leurs exhibitions, toutes leurs explications n'étaient qu'une sorte de forfanterie destinée à nous donner le sentiment de notre insignifiance devant leur pouvoir et leur supériorité.

– Je comprends tout cela, intervint Deux, mais…

– Mais leurs manœuvres ont eu le résultat contraire, continua ZZ-Trois. Ils n'ont réussi qu'à établir eux-mêmes la preuve que nous étions plus résistants, plus forts qu'eux, que nous ne pouvions nous noyer, que nous ne mangions ni ne dormions, que le métal en fusion n'entamait pas notre carcasse. Notre seule présence même était fatale à la vie jovienne. Leur dernière carte était le champ de force. Mais lorsqu'ils se sont aperçus que nous n'en avions pas besoin le moins du monde, que nous pouvions vivre dans le vide intégral et à la température du zéro absolu, ils se sont effondrés. (Il prit un temps et ajouta philosophiquement :) Lorsqu'un tel complexe de supériorité s'effondre, c'est l'écroulement total.

Les deux autres considérèrent un instant cette remarque.

– Pourtant je ne vois toujours pas la logique de leur attitude, dit ZZ-Deux. Que leur importe après tout que nous puissions faire ceci ou cela ? Nous ne sommes que des robots. Ce n'est pas nous qu'ils devaient combattre.

– C'est justement là toute la question, dit Trois doucement. C'est seulement après avoir quitté Jupiter que je me suis avisé de ce détail. Savez-vous que, par inadvertance, nous avons complètement négligé de les avertir que nous n'étions que des robots ?

– Ils ne nous ont jamais posé la question, dit Un.

– Exactement, et c'est pourquoi ils nous ont pris pour des êtres humains et se sont imaginés que tous les êtres humains étaient pareils à nous !

Il jeta un nouveau regard pensif du côté de Jupiter.

– Pas étonnant qu'ils aient décidé de s'avouer vaincus !

ÉTRANGER AU PARADIS

1

Ils étaient frères. Non pas dans le sens êtres humains frères, ou enfants élevés dans la même crèche. Pas du tout ! Ils étaient frères au véritable sens biologique du mot. Ils étaient parents, pour employer un mot devenu un peu archaïque depuis des siècles déjà, même avant la catastrophe, au temps où la famille, ce phénomène tribal, avait encore une valeur.

Comme c'était embarrassant !

Depuis son enfance, Anthony l'avait presque oublié. À certaines époques il n'y pensait pas du tout pendant des mois. Mais maintenant, depuis qu'on l'avait réuni à William d'une façon inextricable, sa vie était un supplice.

La chose n'aurait peut-être pas été si pénible si elle avait toujours été évidente ; si comme avant la Catastrophe – autrefois Anthony aimait beaucoup l'histoire – ils avaient toujours porté le même nom, mettant ainsi en évidence leur parenté.

Aujourd'hui, bien sûr, on choisissait son nom comme on voulait et on le changeait aussi souvent qu'on le désirait. Mais après tout, la chaîne symbolique était ce qui comptait le plus et elle était gravée en vous depuis la naissance.

William avait choisi de s'appeler Anti-Aut. Il insistait beaucoup sur ce point avec une sorte de calme conscience professionnelle. Cela le regardait, bien sûr, mais quel signe de mauvais goût. Anthony avait préféré Smith à l'âge de treize ans et n'avait jamais trouvé bon d'en changer. C'était simple, facile à écrire et assez original, car il n'avait encore jamais rencontré personne qui eût choisi ce nom. Autrefois c'était un nom très répandu – avant la Catastrophe – ce qui expliquait peut-être sa rareté aujourd'hui.

Mais la différence de noms perdait toute importance quand ils étaient ensemble. Ils se ressemblaient.

S'ils avaient été jumeaux… impossible, car on empêchait toujours un des deux œufs fécondés d'arriver à terme. Simplement, la ressemblance

physique se rencontrait de temps en temps même s'il ne s'agissait pas de jumeaux, surtout quand la parenté était des deux côtés. Anthony Smith avait cinq ans de moins, mais ils avaient tous les deux le même nez recourbé, les mêmes paupières tombantes, la même fossette, tout juste visible du menton – foutu hasard de la loterie génétique. Pas de quoi s'étonner lorsque, par amour pour la monotonie, les parents se répétaient.

Au début, lorsqu'ils étaient en présence l'un de l'autre, ils attiraient un regard de saisissement suivi d'un silence. Anthony essayait d'ignorer la situation, mais par esprit de contradiction – ou par perversité – William était bien capable de dire ; « Nous sommes frères.

– Oh ? » répondait l'autre marquant une pause comme pour s'apprêter à demander s'ils étaient de véritables frères de sang. Et puis les bonnes manières reprenaient le dessus et il se détournait comme si cela n'avait aucune importance. Ça n'arrivait que rarement, bien sûr. La plupart des gens qui travaillaient sur le Projet étaient au courant – comment l'éviter ? – et leur épargnaient cette situation.

Non pas que William fût un mauvais type. Pas du tout. S'il n'avait pas été le frère d'Anthony ; ou s'il l'avait été mais en restant différent de lui pour qu'on puisse camoufler le fait, ils se seraient très bien entendus.

Mais dans ces conditions…

Cela n'avait pas été plus facile quand plus jeunes ils jouaient ensemble et étaient élevés dans la même crèche, grâce à quelques manœuvres habiles de la mère. Ayant eu deux fils du même père et ayant ainsi atteint sa limite (car elle ne répondait pas aux conditions très strictes exigées pour en faire un troisième), elle voulait pouvoir rendre visite aux deux en même temps. C'était une femme étrange.

William quitta la crèche le premier, bien sûr, puisqu'il était l'aîné. Il s'était consacré à la science – à la mécanique génétique. Anthony l'avait appris, alors qu'il se trouvait toujours à la crèche, par une lettre de sa mère. Il était alors assez grand pour parler avec autorité à la directrice, et la correspondance cessa. Mais il se rappelait toujours cette dernière lettre et l'horrible honte qu'il avait ressentie.

Puis Anthony s'était finalement tourné vers les sciences, lui aussi. Il avait fait preuve de dispositions certaines dans ce domaine et on l'avait encouragé. Il se rappelait avoir ressenti la crainte terrible – et prophétique, il le réalisait à présent – de rencontrer un jour son frère et il se spécialisa en télémétrie, domaine le plus éloigné possible, pensait-il, de la mécanique génétique… N'importe qui l'aurait pensé aussi.

Mais, dans l'élaboration complexe du projet Mercure, l'occasion attendait.

Il arriva un moment où le projet sembla se trouver dans une impasse ; et une suggestion fut faite qui sauva la situation et qui, en même temps, plaça Anthony dans le dilemme que lui avaient préparé ses parents. Et le pire dans cette affaire, c'est que ce fut Anthony qui, en toute innocence, fit la suggestion.

2

William Anti-Aut connaissait le projet Mercure, mais seulement dans la mesure où il était au courant du grand programme d'exploration stellaire qui avait débuté bien avant sa naissance et se prolongerait bien après sa mort ; dans la mesure où il connaissait la colonie sur Mars et les essais permanents pour essayer d'en établir d'autres sur les astéroïdes.

De telles choses restaient en marge de son esprit et il n'y attachait guère d'importance. À aucun moment les études spatiales n'avaient pénétré plus avant dans ses centres d'intérêt, autant qu'il puisse se rappeler, jusqu'au jour où le journal avait publié des photos de quelques-uns des hommes qui travaillaient sur le projet Mercure.

L'attention de William fut d'abord attirée par le fait que l'un d'entre eux s'appelait Anthony Smith. Il se rappelait le nom bizarre que son frère avait choisi, et aussi ce prénom Anthony. Il ne pouvait certainement pas y avoir deux Anthony Smith.

C'est alors qu'il avait regardé la photographie et reconnu le visage. Il se regarda dans la glace comme pour vérifier le cas. Impossible de s'y tromper.

Cela l'amusa mais le mit un peu mal à l'aise, car il se rendait parfaitement compte des éventuels embarras que la situation pouvait provoquer. Des frères du même sang, pour employer ce terme écœurant. Mais que pouvait-on faire ? Comment était-il possible que ni son père ni sa mère n'ait eu plus d'imagination ?

Il avait dû mettre le journal dans sa poche, sans y prêter attention, en se préparant à aller travailler, car il le retrouva à l'heure du déjeuner. Il le regarda encore attentivement. Anthony était très bien sur la photo. C'était une bonne reproduction – les journaux étaient d'excellente qualité maintenant.

Son compagnon de table, Marco Quel-pouvait-bien-être-son-nom-

cette-semaine, lui demanda avec curiosité : « Que regardes-tu, William ? »

Spontanément, William lui tendit le journal en disant : « C'est mon frère. » Il eut l'impression de prendre des orties à pleine main.

Marco regarda le journal, fronça les sourcils et demanda : « Lequel ? Celui qui est à côté de toi ?

– Non, celui qui *est* moi. Enfin celui qui me ressemble. C'est mon frère. »

Il y eut un silence. Marco lui rendit le journal et lui demanda d'une voix soigneusement mesurée : « Des frères ayant les même parents ?

– Oui.

– Père et mère ?

– Oui.

– Mais c'est ridicule !

– Oui, je trouve, dit William en soupirant. Enfin, d'après ce qu'ils disent, il travaille dans la télémétrie au Texas, et moi sur l'autisme ici. Alors, quelle importance ? »

William n'y pensa plus et, un peu plus tard dans la journée, il jeta le journal. Il ne voulait pas que sa compagne de lit habituelle le voie. Elle avait un sens de l'humour quelque peu paillard qui commençait à l'ennuyer. Il était bien content qu'elle ne désire pas un enfant. Il en avait eu un lui-même quelques années auparavant. Cette petite brune, Laura ou Linda, quel était son nom, avait collaboré.

Longtemps après cela, au moins un an, l'affaire Randall était arrivée. Si William n'avait pas pensé à son frère avant cela, et il ne l'avait pas fait, après il n'en eut absolument plus le temps.

Randall avait seize ans quand William entendit parler de lui pour la première fois. Il vivait de plus en plus renfermé sur lui-même et la crèche du Kentucky dans laquelle il était élevé décida de le supprimer – et, bien sûr, ce fut seulement huit ou dix jours avant la suppression que l'on pensa à faire un rapport sur lui à l'Institut des sciences de l'homme de New York. (Mieux connu sous le nom d'Institut d'homologie.)

William reçut ce rapport avec plusieurs autres, et rien dans la description de Randall n'attira particulièrement son attention. Cependant c'était le moment de faire une visite aux crèches et spécialement en Virginie de l'Ouest. Il s'y rendit – fut déçu au point de se jurer pour la cinquantième fois qu'il se contenterait dorénavant pour ses tournées du circuit de télévision – mais au point où il en était, il pensa qu'il pouvait tout aussi bien aller voir la crèche du Kentucky avant de rentrer.

Il n'en attendait rien de spécial.

Cependant, il étudiait le relevé génétique de Randall depuis à peine dix minutes quand il appela l'Institut pour lui demander de faire un calcul sur l'ordinateur. Puis il se rassit et eut une sueur froide à la pensée que seule une impulsion de dernière minute l'avait fait venir ici et que sans cette impulsion, Randall aurait été tranquillement supprimé d'ici environ une semaine. En fait, on lui aurait injecté sous la peau, sans lui faire mal, un médicament qui serait passé dans son sang, et il aurait sombré dans un sommeil paisible qui l'aurait conduit doucement à la mort. Le nom officiel du médicament avait vingt-trois syllabes, mais William l'appelait « nirvanamine », comme tout le monde.

William demanda à la directrice : « Quel est son nom complet ? »

La directrice de la crèche répondit : « Randall Pairsson, Spécialiste.

– Personne ! répéta William furieux.

– Pairsson, épela la directrice. Il a choisi ce nom l'année dernière.

– Et vous n'avez rien remarqué ? Cela se prononce comme Personne. Il ne vous est pas venu à l'esprit de nous faire un rapport sur ce jeune homme l'année dernière ?

– Il ne m'avait pas semblé... », commença la directrice toute troublée.

William la fit taire d'un geste. À quoi bon ? Comment pouvait-elle savoir ? Il n'y avait dans le relevé génétique aucun des critères sur lesquels on attire l'attention dans le manuel. C'était une combinaison subtile, sur laquelle William et son équipe travaillaient depuis vingt ans dans le cadre de leurs expériences sur les enfants autistiques – et ils n'avaient jamais vérifié cette combinaison sur quelqu'un.

Et on avait failli le supprimer !

Marco, qui était le plus têtu de l'équipe, se plaignait du fait que les crèches montraient trop d'empressement à faire avorter avant terme et à supprimer après. Il maintenait que tous les schémas de gènes devaient avoir la possibilité de se développer pour que l'on puisse les étudier et qu'on ne devait supprimer personne sans avoir consulté un homologiste.

« Mais il n'y a pas assez d'homologistes, disait William tranquillement.

– Nous pourrions au moins soumettre à l'ordinateur tous les relevés génétiques, répondait Marco.

– Pour récupérer tout ce qui pourrait nous être utile ?

– Pour toute utilisation homologique, ici ou ailleurs. Nous devons étudier les composantes génétiques en activité si nous voulons y comprendre quelque chose, et ce sont les composantes anormales et monstrueuses qui nous fournissent le plus d'informations. Nos

expériences sur l'autisme nous en ont appris plus sur l'homologie que tout ce qui avait été découvert auparavant. »

William, qui préférait toujours l'emploi de l'expression « physiologie génétique de l'homme » à « homologie », secoua la tête : « Tout de même, nous devons faire attention. Nous avons beau affirmer l'utilité de nos expériences, nous ne pouvons les faire qu'avec la permission de la société, permission donnée à regret. Nous travaillons sur des vies humaines.

– Des vies inutiles. Bonnes à supprimer.

– Une suppression rapide et agréable est une chose. Nos expériences, souvent prolongées et fatalement désagréables, en sont une autre.

– Mais nous pouvons parfois les aider.

– Et parfois nous ne le pouvons pas. »

Ce n'était pas la peine de discuter car il n'y avait pas de solution. Le problème était que les homologistes ne disposaient pas d'assez de cas anormaux intéressants, et on ne pouvait pas pousser l'humanité à se reproduire davantage. Le traumatisme de la Catastrophe resterait toujours présent sous de multiples formes dont celle-ci.

La poussée trépidante imprimée à l'exploration spatiale n'était pas sans rapports (du moins certains homologistes l'affirmaient-ils) avec la prise de conscience de la fragilité de l'ensemble de la vie sur la planète, suite à la Catastrophe.

Enfin, quoi qu'il en fut…

On n'avait jamais rencontré un cas comme celui de Randall Pairsson. Pas William. L'étude attentive du caractère autistique de ces composantes génétiques extrêmement rares révélait qu'on en connaissait plus sur Randall que sur n'importe quel patient du même genre que l'on avait examiné avant lui. Ils purent même capter les dernières vagues lueurs de sa pensée au laboratoire, avant qu'il ne se referme complètement et sombre entre les murs de sa peau – détaché, hors d'atteinte.

Alors ils entreprirent un long travail : Randall, soumis à des stimuli artificiels pendant des périodes de plus en plus longues, révéla le fonctionnement intérieur de son cerveau et donna ainsi des indices sur le fonctionnement intérieur de tous les cerveaux, ceux que l'on dit normaux, aussi bien que ceux dans son genre.

Ils obtenaient ainsi un tel nombre d'informations que William commença à penser que son rêve de vaincre l'autisme n'en était plus un. Il se sentit tout heureux d'avoir choisi le nom d'Anti-Aut.

Et c'est au beau milieu de l'euphorie produite par l'observation de Randall qu'il reçut l'appel de Dallas et qu'ils commencèrent à insister – ce

n'était vraiment pas le moment – pour qu'il abandonne son travail et se penche sur un nouveau problème.

En y repensant plus tard, il ne put jamais définir ce qui l'avait finalement décidé à accepter de se rendre à Dallas. Après coup, bien sûr, il put constater qu'il avait bien fait d'accepter – mais pourquoi l'avait-il fait ? Était-il possible qu'il ait eu, même au début, une intuition de ce qui allait se passer ? Non, certainement pas.

Était-ce le souvenir inconscient de ce journal, de la photo de son frère ? Pas davantage.

Mais il se laissa convaincre de faire cette visite et ce ne fut que quand le doux bourdonnement de la micro-pile motrice changea d'intensité et quand l'unité anti-grav prit la suite pour la descente finale qu'il se rappela cette photo – ou tout au moins que cette photo passa du côté conscient de son cerveau.

Anthony travaillait à Dallas, William s'en souvenait maintenant, et sur le projet Mercure. Et c'est à cela qu'on avait fait allusion. Il avala sa salive quand la petite secousse lui signala que le voyage était fini. Cela allait être désagréable.

3

Anthony attendait dans le salon d'accueil, sur la terrasse, l'expert annoncé. Pas seul, bien entendu. Il faisait partie d'une délégation imposante – dont la dimension indiquait l'état de désespoir dans lequel ils étaient tombés – et n'appartenait, lui, qu'aux échelons inférieurs. Seule raison de sa présence : la suggestion, à l'origine, venait de lui.

Il ressentit un malaise léger mais persistant à cette pensée. Il était sorti du rang. On l'en avait vivement félicité, mais on avait toujours insisté sur le fait que c'était sa propre idée ; et si cela se révélait être un fiasco, tout le monde le laisserait tomber et il serait seul en cause.

Plus tard, il se demanda parfois s'il était possible que le vague souvenir d'un frère homologiste lui ait suggéré cette pensée. C'était possible, mais ce n'était pas sûr. Sa suggestion était la seule sensée, et il l'aurait certainement faite si son frère avait été quelqu'un d'aussi inoffensif qu'un écrivain de science-fiction ou s'il n'avait pas eu de frère du tout.

Le problème, c'étaient les planètes du système intérieur.

La Lune et Mars étaient colonisées. On avait réussi à atteindre les plus grands astéroïdes et les satellites de Jupiter, et un voyage humain vers

Titan, le grand satellite de Saturne, était à l'étude. On ferait le tour de Jupiter en accélération. Cependant, malgré les plans au programme pour envoyer des hommes faire un périple de sept ans dans le système solaire extérieur, on n'entrevoyait toujours aucune chance d'une approche humaine des planètes intérieures, à cause du Soleil.

Vénus en elle-même était l'univers le moins tentant des deux planètes à la portée de la Terre, Mercure, en revanche…

Anthony ne faisait pas encore partie de l'équipe quand Dimitri Grand (il était très petit, en fait) avait, dans une conférence, suffisamment impressionné le Congrès mondial pour qu'on lui accorde les crédits nécessaires au projet Mercure.

Anthony avait écouté les enregistrements et entendu la présentation de Dimitri. On la disait improvisée, et peut-être l'était-elle, mais elle était parfaitement construite et contenait, dans leur essence, toutes les voies qu'avait suivies le projet Mercure depuis.

Et l'argument principal était que l'on aurait tort d'attendre que la technologie soit assez développée pour permettre une expédition humaine dans la violence des radiations solaires. Mercure était un milieu unique, qui nous apprendrait peut-être énormément de choses, et de Mercure on pourrait observer le Soleil comme de nulle part ailleurs. Pourvu qu'un substitut humain – un robot en d'autres termes – soit placé sur la planète.

On pouvait construire un robot avec les caractéristiques voulues. Les atterrissages délicats étaient aussi faciles qu'un baisemain. Mais une fois le robot sur Mercure, qu'en ferait-on ?

Il pourrait procéder à des observations, puis calquer son comportement sur elles, mais le projet exigeait que ses actes soient complexes et subtils, tout au moins qu'ils puissent l'être, et ils n'étaient pas du tout sûrs de la nature des observations qu'il allait faire.

Pour être prêt à tout et pour posséder toute la subtilité voulue, le robot devrait contenir un ordinateur (certains à Dallas disaient, un « cerveau », mais Anthony n'aimait pas cette façon de parler – peut-être parce que, il se le demanda plus tard, le cerveau c'était le domaine de son frère) assez complexe et universel pour être comparable à un cerveau de mammifère.

Cependant rien de tel n'avait pu être construit ou réduit à une dimension suffisante pour être transporté et laissé sur Mercure – ou une fois là-bas pour être assez maniable et utilisable par le robot qu'ils comptaient employer. Peut-être un jour, les appareils à circuits positroniques avec lesquels les robotistes s'amusaient maintenant, le

permettraient-ils ? Mais ce jour n'était pas encore arrivé.

La seule solution était que le robot transmette immédiatement à la Terre toutes les observations qu'il ferait, et qu'un ordinateur sur la Terre dirige chacun de ses actes à partir de ces observations. En fait, le corps du robot serait là-bas et le cerveau ici.

Cette décision prise, les télémétristes devenaient les techniciens clés, et ce fut à ce moment-là qu'Anthony rentra dans l'équipe. Il fut l'un de ceux qui mirent au point les méthodes de réception et d'envoi d'impulsions sur des distances de 75 à 200 millions de kilomètres, en direction, et quelquefois au-delà, d'un disque solaire qui pouvait contrarier ces impulsions d'une manière redoutable.

Il se passionna pour son travail et (pensa-t-il après coup) fit preuve de talent et de succès. C'était lui, bien plus que n'importe qui d'autre, qui avait conçu les trois stations-relais mises en orbite permanente autour de Mercure – les Orbitales de Mercure. Chacune d'entre elles était capable d'envoyer et de recevoir des impulsions de Mercure à la Terre et de la Terre à Mercure. Chacune d'entre elles était capable de résister, d'une façon pratiquement permanente, à la radiation solaire, et, qui plus est, chacune pouvait éliminer les interférences solaires.

Trois stations équivalentes avaient été mises sur orbite à environ un million et demi de kilomètres de la Terre : elles pouvaient capter les régions nord et sud du plan de l'écliptique, donc recevoir les impulsions de Mercure et les relayer vers la Terre – ou *vice versa* – même quand Mercure se trouvait derrière le Soleil et était inaccessible directement pour une station située sur la Terre.

Restait le problème du robot ; un merveilleux spécimen de l'association des techniques robotiques et télémétriques. Plus élaboré que dix modèles précédents, il était capable, avec un volume double de celui de l'homme, ou un peu plus, et une masse cinq fois supérieure, de ressentir et d'accomplir bien plus de choses qu'un homme – à condition d'être dirigé.

Il apparut assez rapidement que l'ordinateur devrait être infiniment complexe pour pouvoir diriger ce robot, car chaque réponse devait être modifiée pour tenir compte des variations dans la réception. Et comme chaque réponse renforçait elle-même la certitude d'une plus grande complexité de variations possibles dans la réception, les premières devaient être renforcées et consolidées. Cela continuait ainsi à l'infini comme un jeu d'échecs, et les télémétristes durent utiliser un ordinateur pour programmer l'ordinateur qui concevait le programme pour l'ordinateur qui programmait l'ordinateur qui contrôlait le robot.

On était en pleine confusion.

Le robot se trouvait dans une base au milieu du désert de l'Arizona et fonctionnait parfaitement. Mais l'ordinateur de Dallas ne pouvait pas le manœuvrer assez bien ; pas même dans le milieu parfaitement connu qu'était la Terre. Comment alors…

Anthony se rappelait très bien le jour où il avait fait la suggestion. C'était le 4-7-553. Il s'en souvenait pour une raison précise, parce qu'il se rappelait avoir pensé ce jour-là que le 4-7 avait été un jour de fête important dans la région de Dallas pour les hommes d'avant la Catastrophe un demi-millénaire auparavant – en fait 553 ans auparavant, pour être précis.

C'était au moment du dîner, un bon dîner. Le milieu écologique de la région avait été soigneusement mis au point et le personnel du projet était prioritaire pour la nourriture – aussi les menus étalaient-ils un choix inhabituel, et Anthony avait apprécié un canard rôti.

C'était un très bon canard rôti et cela le rendit un peu plus expansif que d'habitude. Tout le monde était d'humeur plutôt expansive, d'ailleurs, et Ricardo déclara : « On n'y arrivera jamais. Admettons-le. On n'y arrivera jamais. »

On ne pouvait pas compter le nombre de fois où chacun avait pensé la même chose mais ils s'étaient fait une règle de ne jamais le proclamer si ouvertement. Un pessimisme affiché aurait pu précipiter l'arrêt des crédits (on les obtenait chaque année avec plus de difficultés depuis cinq ans) et si jamais il existait vraiment une chance, elle serait perdue.

Anthony, peu enclin d'habitude à un enthousiasme délirant, mais plein d'optimisme à présent grâce à son canard, rétorqua : « Et pourquoi n'y arriverions-nous pas ? Dis-moi une raison et je la réfute. »

C'était un défi direct et les yeux noirs de Ricardo se rétrécirent immédiatement : « Tu veux que je te dise pourquoi ?

– C'est cela. »

Ricardo rejeta sa chaise et fit face à Anthony. Il déclara : « Allons, ce n'est pas un mystère. Dimitri Grand ne le dirait pas aussi ouvertement dans un rapport, mais tu sais aussi bien que moi que pour que le projet Mercure marche, il nous faudrait un ordinateur aussi complexe qu'un cerveau humain sur Mercure ou ici, et nous ne pouvons pas le construire. Alors où cela nous mène-t-il, si ce n'est à jouer aux plus fins avec le Congrès mondial pour avoir de l'argent afin de continuer à travailler et à tourner en rond ? »

Anthony se composa un sourire supérieur et répondit : « Très facile à

réfuter. Tu nous as donné la réponse toi-même. » (À quoi jouait-il ? Était-ce la sensation agréable du canard dans son estomac ? Le désir de faire marcher Ricardo ?… Ou bien avait-il pensé sans s'en apercevoir à son frère ? Plus tard il ne put dire la raison.)

« Quelle réponse ? » demanda Ricardo en se levant. Il était très grand, étonnamment maigre et sa blouse blanche restait toujours ouverte. Il croisa les bras et sembla s'efforcer de toiser Anthony qui était assis comme un mètre gradué replié. « Quelle réponse ?

– Tu as dit qu'il nous fallait un ordinateur aussi complexe qu'un cerveau humain. Très bien, construisons-en un.

– C'est justement ce que nous ne pouvons pas faire, espèce d'idiot.

– Nous, nous ne pouvons pas le faire. Mais il y a les autres.

– Quels autres ?

– Ceux qui étudient le cerveau, bien sûr. Nous, nous nous occupons de mécanique. Nous n'avons aucune idée de la complexité d'un cerveau humain, ni de ses limites. Pourquoi ne faisons-nous pas appel à un homologiste pour qu'il nous dessine un ordinateur ? » Sur ces mots Anthony se servit largement de farce qu'il savoura tranquillement. Il avait encore sur la langue, après tout ce temps passé, le goût de la farce, et pourtant il ne pouvait se rappeler en détail ce qui était arrivé après.

Il lui semblait que personne ne l'avait pris au sérieux. Il y eut un éclat de rire et tout le monde pensa qu'Anthony s'était débarrassé du piège avec des paroles habiles, aussi le rire était-il aux dépens de Ricardo. Après bien sûr, tout le monde proclama l'avoir pris au sérieux.

Ricardo s'enflamma, pointa un doigt sur Anthony et dit : « Écris cela. *J'ose* te demander de mettre ta suggestion par écrit » (Tout au moins c'est ainsi que la mémoire d'Anthony l'avait enregistré. Ensuite Ricardo déclara qu'il avait dit : « Bonne idée ! Pourquoi ne mettrais-tu pas cela par écrit, Anthony ? ») En tout cas, Anthony l'avait fait Dimitri Grand avait sa proposition. En conférence privée, il avait donné une grande tape dans le dos d'Anthony en disant que lui aussi il y avait pensé – bien qu'il voulût que tout le bénéfice de l'idée revînt à Anthony. (Pour le cas où cela se révélerait être un fiasco, pensait celui-ci.)

Dimitri Grand se chargea de rechercher l'homologiste qui convenait. Il ne vint pas à l'idée d'Anthony de s'intéresser à la question. Il ne connaissait rien à l'homologie et ne connaissait pas d'homologistes – sauf bien sûr son frère, mais il n'y avait pas pensé. Pas consciemment.

Anthony était donc dans le salon d'accueil, un peu en retrait, lorsque la porte de l'avion s'ouvrit et que plusieurs hommes en sortirent, et quand

les serrements de main commencèrent, il se trouva face à face avec lui-même.

Ses joues s'enflammèrent et il souhaita de toutes ses forces être transporté à des milliers de kilomètres.

4

Plus que jamais, William regretta que le souvenir de son frère n'ait pas été plus fort. Il aurait dû y penser… Enfin, il aurait dû.

Mais son amour-propre avait été flatté par la demande et après, l'idée avait commencé à l'exciter. Peut-être son oubli était-il délibéré.

D'abord, le fait que Dimitri Grand soit venu le voir en chair et en os lui avait fait grand plaisir. Il était venu en avion de Dallas à New York, et cela excitait beaucoup William, dont le vice secret était la lecture de policiers à suspense. Dans ces livres, les hommes et les femmes empruntaient toujours les transports de masse pour des raisons de discrétion. Après tout, tous les moyens de communication électroniques étaient propriété publique – au moins dans les romans où chaque faisceau de communication, quel qu'il soit, était toujours surveillé.

William avait dit cela comme une sorte de plaisanterie morbide, mais Dimitri ne l'écoutait que d'une oreille. Il le regardait fixement et ses pensées semblaient loin. « Excusez-moi, dit-il enfin, vous me rappelez quelqu'un. »

(Et même après cette remarque, William ne s'était douté de rien. Comment était-ce possible ? se demanda-t-il par la suite.)

Dimitri Grand était un petit homme grassouillet dont le regard semblait pétiller en permanence, même quand il se disait inquiet ou contrarié.

Il avait un gros nez sans distinction, des joues bien rondes et respirait la douceur. Il insista sur son nom de famille, disant, avec une rapidité qui fit supposer à William que c'était une habitude : « Il n'y a pas que la taille qui soit grande, cher ami. »

Lors de la conversation qui suivit, William éleva de nombreuses objections. Il ne connaissait rien aux ordinateurs. Absolument rien ! Il n'avait pas la moindre idée sur la façon dont ils fonctionnaient ou dont ils étaient programmés.

« Ça ne fait rien, ça ne fait rien, répondit Dimitri, repoussant l'objection d'un geste de la main. Nous, nous connaissons les

ordinateurs ; nous, nous pouvons établir des programmes. Vous n'aurez qu'à nous dire comment l'on doit concevoir un ordinateur pour qu'il fonctionne comme un cerveau et non comme un ordinateur.

– Je ne suis pas sûr d'en savoir assez sur le fonctionnement du cerveau pour être capable de vous donner ce que vous demandez, Dimitri, répondit William.

– Vous êtes le meilleur homologiste du monde, répondit Dimitri. J'ai pris mes renseignements. » Ce fut un argument de poids.

William l'écouta avec une perplexité grandissante. C'était sans doute inévitable, pensa-t-il. Plongez une personne dans l'étude approfondie d'une spécialité donnée pendant un assez long moment, elle considérera vite que tous les autres spécialistes dans les autres domaines sont des magiciens en comparant l'étendue de leur savoir à celle de son ignorance… Le temps passa et William apprit sur le projet Mercure bien plus de choses qu'il ne le désirait.

Il dit enfin : « Mais alors pourquoi vouloir à tout prix utiliser un ordinateur ? Pourquoi ne pas se servir d'un de vos hommes, ou de plusieurs d'entre eux en relais, pour réceptionner les données envoyées par le robot et lui renvoyer des instructions.

– Oh ! oh ! oh ! dit Dimitri, sautant de surprise sur sa chaise. Vous ne vous rendez pas compte. Les hommes sont trop lents pour analyser assez vite les données envoyées par le robot – les températures, les rayons gazeux, les flux de rayons cosmiques, les intensités du vent solaire, les compositions chimiques, la nature du sol, et j'en passe – et pour décider de la marche à suivre. Un être humain ne serait capable que de guider le robot, et mal ; un ordinateur serait lui-même le robot.

– Et puis d'un autre côté, continua-t-il, les hommes sont aussi trop rapides. Il faut de dix à vingt-deux minutes à une radiation quelle qu'elle soit et où qu'elle soit pour aller de Mercure à la Terre, selon l'endroit sur leur orbite où ces planètes se trouvent. Il n'y a rien à y faire. Vous recevez une observation, vous donnez un ordre, mais il s'est passé beaucoup de choses pendant tout ce temps. Les hommes ne peuvent pas s'adapter à la lenteur de la vitesse de la lumière ; un ordinateur, lui, peut la prendre en compte… Allons, William, venez nous aider. »

William répondit d'un air sombre : « Vous pouvez me consulter tant que vous voudrez, si vous pensez que cela puisse vous être d'une utilité quelconque. Mon faisceau privé de communication T.V. est à votre service.

– Mais ce n'est pas une consultation que je désire. Vous devez venir

avec moi.

– Personnellement ? demanda William étonné.

– Oui, bien sûr. On ne peut pas travailler sur un projet comme celui-ci en étant chacun aux deux extrémités d'un faisceau de laser et avec un satellite de communication entre les deux. À long terme, cela revient trop cher, ce n'est pas pratique du tout, et pas discret non plus. »

C'était vraiment comme dans les romans, pensa William.

« Venez à Dallas, dit Dimitri. Je vous montrerai ce que nous avons là-bas, les appareils dont nous disposons. Venez parler à nos spécialistes des ordinateurs. Faites-les profiter de vos connaissances. »

Maintenant, il fallait être ferme, pensa William : « Dimitri, dit-il, j'ai ici du travail à accomplir. Un travail important que je ne veux pas laisser. Accepter votre demande signifierait pour moi une absence de mon laboratoire pendant des mois peut-être.

– Des mois ! s'exclama Dimitri surpris. Mon bon William, cela pourrait bien être des années. Mais cela fera partie de votre travail.

– Pas du tout. Je sais en quoi consiste mon travail et guider un robot sur Mercure n'en fait pas partie.

– Pourquoi pas ? Si vous réussissez, vous apprendrez beaucoup sur le cerveau, simplement en essayant d'appliquer son fonctionnement à un ordinateur, et vous reviendrez ici pour appliquer à votre travail vos connaissances nouvelles. Et pendant votre absence, vous aurez bien des assistants pour poursuivre le travail. Vous serez en communication constante avec eux par rayon laser et par télévision. Et vous pourrez revenir à New York de temps en temps. »

William était ébranlé. La pensée de travailler sur le cerveau en partant d'un autre point de vue était intéressante. À partir de ce moment, il se surprit à chercher des excuses pour y aller – au moins brièvement – rien que pour voir comment cela se présentait… Il pourrait toujours revenir.

Puis il y eut la visite de Dimitri aux ruines de l'ancienne New York qu'il apprécia avec une émotion naïve (car il n'y avait pas de vue plus magnifique du gigantisme inutile d'avant la Catastrophe que l'ancienne New York). William se demanda si le voyage ne lui permettrait pas aussi de faire quelques visites.

Il s'était même dit que depuis quelque temps il pensait éventuellement à chercher une nouvelle compagne de lit, et ce serait très bien d'en trouver une dans une autre région géographique où il ne resterait pas tout le temps.

Ou bien était-ce que, même à ce moment-là, alors qu'il ne connaissait

que les premiers rudiments de ce qu'il allait falloir faire, il savait déjà, comme le scintillement d'un éclat lumineux lointain, ce qui pouvait être accompli…

Il se rendit donc à Dallas et descendit sur le toit, et Dimitri était là de nouveau, le saluant. Puis plissant les yeux, le petit homme se retourna et dit : « Je le savais bien ! – Quelle ressemblance étonnante ! »

William écarquilla les yeux ; là, malgré les efforts que faisait Anthony pour passer inaperçu, laissant cependant à la vue une partie de son visage, William n'eut besoin que d'un instant pour réaliser que son frère se tenait devant lui.

Il vit clairement sur le visage d'Anthony que celui-ci tenait absolument à cacher leur parenté. Tout ce que William avait à dire était : « Comme c'est étonnant ! » et c'est tout. Les composantes génétiques de l'espèce humaine étaient suffisamment complexes, après tout, pour occasionner des ressemblances à un degré raisonnable, même sans parenté.

Mais, bien sûr, William était homologiste, et personne ne peut travailler sur les labyrinthes de l'esprit humain sans devenir insensible à ces détails, aussi il déclara : « Je suis sûr que c'est Anthony, mon frère.

– Votre frère ? dit Dimitri.

– Mon père, répondit William, a eu deux garçons de la même femme – ma mère. C'étaient des gens excentriques. »

Il s'avança la main tendue et Anthony ne put faire autrement que de la prendre… L'incident fut le sujet unique de toutes les conversations pendant les jours suivants.

5

Ce fut une faible consolation pour Anthony de voir les regrets de William quand il prit conscience de ce qu'il avait fait.

Ils étaient assis ensemble ce soir-là, après le dîner, et William dit : « Excuse-moi. J'ai pensé qu'il valait mieux connaître le pire dès le début et en être débarrassé. Mais j'ai eu tort. Je n'ai signé aucun papier, donné aucun accord formel. Je vais m'en aller.

– Qu'est-ce que cela changerait ? dit Anthony d'une voix furieuse. Tout le monde est au courant maintenant. Deux corps et un visage. C'est à vomir.

– Si je m'en vais…

– Tu ne peux pas t'en aller. Tout cela est mon idée.

– De me faire venir ici, moi ?

William écarquilla les yeux de toutes ses forces et fronça les sourcils.

– Non, bien sûr que non. De faire venir un homologiste. Comment pouvais-je imaginer que ce serait toi ?

– Mais si je m'en vais…

– Non. Tout ce que nous pouvons faire, c'est résoudre le problème, si cela est possible. Après – cela n'aura pas d'importance. (On pardonne tout à ceux qui réussissent, pensait-il.)

– Je ne sais pas si je peux.

– Il faudra que nous essayions. Dimitri se servira de l'argument. C'est une chance formidable. Vous êtes frères, dit Anthony en imitant la voix de ténor de Dimitri, vous vous comprendrez mieux. Pourquoi ne pas travailler ensemble ? » Puis reprenant sa propre voix, avec colère : « Il le faut. D'abord, qu'est-ce que tu fais, William ? Enfin, précise-moi ce qu'est l'homologie. »

William soupira : « Bon, accepte mes regrets, s'il te plaît… Je travaille avec des enfants autistiques.

– J'ai bien peur de ne pas savoir ce que cela veut dire.

– Sans rentrer dans les détails, je m'occupe d'enfants qui n'ont pas de liens avec le monde, qui ne communiquent pas avec les autres, mais qui se retranchent en eux-mêmes et vivent entre les murs de leur corps, pratiquement hors d'atteinte. J'espère pouvoir soigner cela un jour.

– Est-ce pour cela que tu t'appelles Anti-Aut ?

– Oui, en fait c'est pour cela. »

Anthony eut un petit rire, mais cela ne l'amusait pas vraiment.

William frissonna : « C'est un nom bien.

– Évidemment », se dépêcha de répondre Anthony qui ne put trouver une excuse. Il fit un effort et retourna au sujet : « Tes recherches progressent-elles ?

– Pour les soins, pas jusqu'à présent. Mais pour la compréhension, oui. Et plus l'on comprend… » La voix de William se réchauffa comme il parlait, et ses yeux devinrent plus distants. Anthony connaissait cela, le plaisir de parler de ce qui vous remplit le cœur et l'esprit, à l'exclusion de presque tout le monde. Il le ressentait assez souvent.

Il écouta avec le plus d'attention possible quelque chose qu'il ne comprenait pas vraiment, car cela était nécessaire. Il en aurait attendu autant de William.

Il s'en souvenait parfaitement. Jamais il n'aurait pu garder tout cela en mémoire, mais à ce moment-là il ne savait pas ce qui allait se passer. En y

repensant par la suite, avec le recul, il s'aperçut qu'il se rappelait des phrases entières, pratiquement mot pour mot.

« Aussi, nous avons pensé, dit William, que l'enfant autistique recevait parfaitement les impressions et les interprétait correctement et d'une façon assez complexe. Mais il les désapprouvait et les rejetait, sans perdre du tout sa capacité de communication pour le cas où il trouverait une impression qu'il approuve.

– Ah ! dit Anthony, faisant le minimum pour montrer qu'il écoutait.

– On ne peut pas non plus le persuader de sortir de son autisme d'une façon normale, parce qu'il désapprouve le médecin autant que le reste du monde. Mais si on le place en arrêt du conscient…

– En quoi ?

– C'est une technique que nous employons, par laquelle, en fait, le cerveau se dissocie du corps et peut accomplir sa fonction sans se référer à lui. Une technique très avancée que nous avons élaborée dans notre laboratoire ; en fait… » il s'arrêta.

« Tu l'as inventée tout seul ? demanda Anthony doucement.

– En fait, oui, dit William rougissant légèrement mais ravi de toute évidence. Lorsque le conscient est en sommeil nous pouvons communiquer au corps des impressions données et observer le cerveau par électrœncéphalographe différentiel. Nous pouvons ainsi apprendre beaucoup de choses sur les individus autistiques ; quelles sortes d'impressions ils désirent le plus ; et aussi sur le cerveau en général.

– Ah ! dit Anthony, et cette fois c'était une réelle marque d'intérêt. Et tout ce que tu as appris sur le cerveau – ne peux-tu pas l'appliquer au fonctionnement d'un ordinateur ?

– Non, dit William. Il n'y a aucune chance. Je l'ai dit à Dimitri. Je ne connais rien des ordinateurs et pas assez des cerveaux.

– Si je t'explique tout sur les ordinateurs et te montre en détail ce dont nous avons besoin, alors ?

– Cela ne marchera pas.

– Frère, Anthony insista sur le mot. Tu me dois quelque chose. Je t'en prie, essaie d'étudier vraiment notre problème. Tout ce que tu sais sur le cerveau – essaie de l'adapter aux ordinateurs. »

William remua, mal à l'aise, et dit : « Je te comprends. Je vais essayer. Je vais vraiment essayer. »

6

William avait essayé, et conformément aux prédictions d'Anthony on les avait laissés travailler tous les deux ensemble. Au début, ils rencontraient les autres de temps en temps, et William avait tenté d'utiliser le choc de la nouvelle de leur parenté, étant donné que cela ne servait à rien de la nier, Finalement, les autres s'en accommodèrent et ignorèrent très délibérément leur problème. Quand William s'approchait d'Anthony, ou Anthony de William tous ceux qui se trouvaient là s'évanouissaient en silence. Ils prirent même, après un certain temps, l'habitude l'un de l'autre, et discutaient parfois presque comme s'il n'existait aucune ressemblance entre eux ni aucun souvenir d'enfance en commun.

Anthony exposa ce que l'on demandait à l'ordinateur dans des termes pas trop techniques, et William y réfléchit longuement, puis expliqua comment, selon lui, un ordinateur devait fonctionner pour faire à peu près le travail d'un cerveau.

Anthony demanda : « Est-ce réalisable ?

– Je ne sais pas, répondit William. Cela ne m'emballe pas. Il est possible que ça ne marche pas. Mais on ne sait jamais.

– Il va falloir que nous en parlions à Dimitri Grand.

– Discutons d'abord de la question ensemble pour mettre les choses au clair. Nous pourrons ainsi lui proposer la solution la plus raisonnable possible. Sinon, ce n'est pas la peine d'aller le voir. »

Anthony hésita : « Nous irions le voir tous les deux ensemble. »

William répondit avec délicatesse : « Tu seras le porte-parole. C'est inutile qu'on nous voie ensemble.

– Merci, William. Si on y arrive, je te devrai beaucoup. »

William répondit : « Je ne m'en inquiète pas. S'il y a quelque chose à tirer de ce problème, je suppose que je suis le seul à pouvoir le faire. »

Ils discutèrent de la question pendant quatre ou cinq réunions, et si Anthony n'avait pas été son parent et s'il n'avait pas existé entre eux cette situation émotionnelle embarrassante, William aurait certainement été très fier du jeune – frère – qui montrait une compréhension aussi rapide d'un domaine qui lui était totalement étranger.

Ils eurent alors de longues conférences avec Dimitri Grand. D'ailleurs, il y eut des conférences avec tout le monde. Anthony passait des journées entières avec eux, puis ils venaient voir William un à un. Et finalement, après une gestation particulièrement pénible, on autorisa la fabrication de ce qui prit le nom d'ordinateur Mercure.

William retourna à New York avec un certain soulagement. Il n'avait

pas l'intention d'y rester (aurait-il pu imaginer cela deux mois plus tôt ?) mais il y avait beaucoup à faire à l'Institut d'homologie.

Il fallait de nouvelles conférences, bien sûr, pour expliquer aux membres de son laboratoire ce qui se passait et pourquoi il s'était absenté et comment ils allaient continuer leurs propres projets sans lui. Puis il y eut son arrivée à Dallas, plus élaborée cette fois-ci, puisqu'il venait avec le matériel essentiel et deux jeunes assistants, pour un séjour d'une durée indéterminée.

William n'eut même pas un regard en arrière. Son laboratoire personnel avec ses problèmes spécifiques s'effaçait de son esprit. Il était à présent tout entier à son nouveau projet.

7

Ce fut la période la plus difficile pour Anthony. L'absence de William n'avait guère été un soulagement et il commença à se torturer l'esprit, pensant que peut-être, contre tout espoir, William n'allait pas revenir. Ne pourrait-il pas envoyer un assistant, quelqu'un d'autre, n'importe qui ? Quelqu'un avec un visage différent de telle sorte qu'Anthony ne ressente plus l'horrible impression d'être la moitié d'un monstre à deux dos et à quatre jambes.

Mais William revint. Anthony avait regardé l'avion-cargo s'approcher silencieusement, de loin il avait assisté au débarquement. Même de loin il avait pu reconnaître William.

C'était ainsi. Anthony tourna les talons.

Il alla voir Dimitri dans l'après-midi. « Il n'est certainement pas nécessaire que je reste, Dimitri. Nous avons étudié tous les détails, et quelqu'un d'autre peut prendre la relève.

– Non, non, répondit Dimitri. C'est vous qui avez eu l'idée de départ. Vous devez aller jusqu'au bout. Je ne vois pas pourquoi il faudrait diviser les honneurs. »

Anthony pensa : Personne ne voudra prendre le risque. Il reste toujours une possibilité d'échec. J'aurais dû m'en douter.

Il s'en était parfaitement douté, mais il ajouta avec insistance : « Comprenez-moi, je ne peux pas travailler avec William.

– Pourquoi, répondit Dimitri, feignant la surprise, vous avez fait du si bon travail tous les deux.

– Cela m'a pris toutes mes forces, Dimitri, et je n'en peux plus. Croyez-

vous que je ne me rende pas compte de quoi nous avons l'air ?

– Mon vieux, vous attachez trop d'importance à cela. Bien sûr, ça étonne tout le monde. C'est humain, après tout. Mais ils vont s'habituer. Je me suis bien habitué, moi. »

Bien sûr que non, espèce de gros menteur, tu ne t'es pas habitué, pensa Anthony. Il répondit : « Moi, je ne m'y suis pas habitué.

– Vous prenez les choses du mauvais côté. Vos parents étaient excentriques – mais après tout ce qu'ils ont fait n'était pas illégal, seulement excentrique.

– Ce n'est ni de votre faute ni de la faute de William. On ne peut pas vous en rendre responsables.

– Nous en portons la marque…, dit Anthony levant rapidement la main vers son visage.

– Pas tant que ça… On peut voir des différences. Vous paraissez nettement plus jeune. Vos cheveux sont plus frisés. Votre ressemblance ne frappe qu'au premier coup d'œil. Allons, Anthony, vous aurez tout le temps que vous voudrez, toute l'aide dont vous aurez besoin, tout le matériel que vous pourrez utiliser. Je suis sûr que tout marchera très bien. Pensez à la satisfaction… »

Anthony faiblit et accepta au moins d'aider William à mettre l'équipement en route. William semblait penser lui aussi que tout allait marcher très bien. Il n'était pas excité comme Dimitri mais il faisait preuve d'une tranquille assurance.

« Il suffit de trouver la bonne connexion, dit-il, il me faut toutefois admettre que c'est énorme. La tâche sera de transmettre les impressions sensorielles sur un écran indépendant pour que nous puissions exercer – euh, je ne peux pas parler de contrôle manuel, n'est-ce pas ? – pour que nous puissions exercer un contrôle intellectuel sur elles si nécessaire.

– C'est tout à fait réalisable, répondit Anthony.

– Alors, allons-y… Écoute, il va me falloir au moins une semaine pour mettre au point les connexions et vérifier les instructions.

– Le programme, dit Anthony.

– Bon, c'est ton domaine, alors j'emploierai ta terminologie. Avec mon assistant, je vais *programmer* l'ordinateur Mercure, mais pas à ta façon.

– J'espère bien que non. Ce que nous attendons d'un homologiste, c'est qu'il établisse un programme beaucoup plus subtil que ce dont un simple télémétriste est capable. » Il n'essaya pas de cacher l'ironie mordante que contenaient ces mots à son propre égard.

William ne releva pas. Il déclara : « Commençons par les choses

simples. Nous allons faire marcher le robot. »

8

Une semaine plus tard, à mille cinq cents kilomètres de là, en Arizona, le robot marcha.

Il se tenait très raide et tombait parfois, parfois aussi sa cheville heurtait un obstacle avec un bruit métallique, et parfois il s'arrêtait, tournait sur un pied et repartait dans une autre direction.

« C'est un bébé qui apprend à marcher », dit William.

Dimitri venait de temps en temps pour évaluer les progrès. « C'est remarquable », disait-il.

Ce n'était pas l'avis d'Anthony. Des semaines passèrent, puis des mois. Le robot progressait lentement mais sûrement, et l'ordinateur Mercure aussi, qui était soumis à des programmes de plus en plus complexes. (William avait tendance à considérer l'ordinateur Mercure comme un cerveau, mais Anthony l'en empêchait.) Cependant cela ne suffisait pas.

« Ça ne va pas, William », dit-il finalement. Il n'avait pas dormi de la nuit.

« Comme c'est bizarre, dit William froidement. J'allais justement dire que nous étions sur le point de réussir. »

Anthony se retint avec difficulté. Il ne pouvait plus supporter la tension du travail avec William et du spectacle du robot qui trébuchait. « Je vais donner ma démission, William. Abandonner le projet. Je suis désolé… Ce n'est pas de ta faute.

– Mais si, Anthony.

– Non, pas du tout, William. C'est un échec. Nous n'arriverons jamais. Regarde la façon dont marche le robot, alors qu'il est sur la Terre, à mille cinq cents kilomètres de nous seulement, et que les signaux ne mettent qu'une infime fraction de seconde pour faire l'aller et retour. Sur Mercure, il y aura un décalage de plusieurs minutes, et l'ordinateur devra prendre en compte ces minutes. C'est de la folie de penser que cela pourrait marcher. »

William dit : « Ne donne pas ta démission. Tu ne peux pas faire cela maintenant. Je propose que l'on envoie le robot sur Mercure. Je suis persuadé qu'il est prêt. »

Anthony partit d'un grand rire insultant : « Tu es complètement fou, William.

– Pas du tout. Tu as l'air de penser que ce sera plus dur sur Mercure, mais tu te trompes. C'est plus dur sur la Terre. Ce robot est conçu pour travailler dans une gravité d'un tiers de celle de la Terre, et il travaille dans l'Arizona, à gravité normale. Il est conçu pour supporter une température de 400°C et il ne fait ici que 30°C. Il est conçu pour le vide et il travaille dans la purée de l'atmosphère.

– Ce robot peut supporter les différences.

– La structure de métal, oui, je pense, mais notre ordinateur ici présent ? Il ne fonctionne pas bien avec un robot qui n'est pas dans le milieu pour lequel il a été construit… Écoute, Anthony, si tu veux un ordinateur qui soit aussi complexe qu'un cerveau, tu dois lui permettre quelques idiosyncrasies… Allons, faisons un marché. Tu te mets de mon côté pour demander que l'on envoie le robot sur Mercure, ce qui prendra six mois, et je m'absenterai pendant ce temps-là. Tu seras débarrassé de moi.

– Qui s'occupera de l'ordinateur Mercure ?

– À présent tu sais très bien comment il fonctionne, et je te laisserai mes deux assistants. »

Anthony refusa d'un ton provocant ; « Je ne peux pas prendre la responsabilité de l'ordinateur, et je ne veux pas non plus prendre la responsabilité de demander qu'on envoie le robot sur Mercure. Ça ne marchera pas.

– Je suis sûr que si.

– Je ne vois pas comment tu peux en être si sûr. Et c'est moi qui suis responsable du projet. C'est moi qui supporterai les reproches. Toi tu n'as rien à craindre. »

Plus tard Anthony se rappela cet instant comme un moment crucial. William aurait pu ne pas insister. Anthony aurait démissionné. Et ç'aurait été la fin.

Mais William dit : « Rien ? Écoute, notre père ressentait cette chose pour notre mère. Bon. Je le regrette moi aussi. J'en suis tout à fait désolé, mais ce qui est fait est fait, et il en est résulté quelque chose de bizarre. Quand je parle de père, je parle de ton père aussi, et il y a des tas d'autres gens qui peuvent le dire aussi : deux frères, deux sœurs, un frère et une sœur. Et puis quand je parle de mère, je parle de ta mère aussi, et il y a des tas d'autres gens qui peuvent le dire aussi. Mais je ne connais, ni n'ai entendu parler de personne qui puisse partager avec quelqu'un et son père et sa mère.

– Je le sais bien, dit Anthony d'un air sombre.

– Oui, mais considère la chose de mon point de vue, s'empressa d'ajouter William. Je suis homologiste. Je m'occupe des composantes génétiques. As-tu quelquefois pensé aux nôtres ? Nous avons les mêmes parents, ce qui veut dire que nos composantes génétiques sont plus proches l'une de l'autre que celles de n'importe qui. Nos visages en sont la preuve.

– Bien sûr, je le sais bien.

– Aussi, si ce projet devait marcher, et si tu te couvrais de gloire grâce à lui, tes composantes génétiques auront fait leurs preuves et montré qu'elles sont d'une grande utilité pour l'humanité – il en sera de même pour les miennes... Ne comprends-tu pas, Anthony ? Nous partageons nos parents, notre visage, nos composantes génétiques, donc il en sera de même pour ton succès ou ta disgrâce. Ils s'appliqueront à moi autant qu'à toi, et si moi-même je reçois des honneurs ou des reproches, ils s'appliqueront à toi presque autant qu'à moi. La raison pour laquelle je continue, je suis le seul sur la terre à l'avoir – elle est parfaitement égoïste, si égoïste que tu peux compter dessus. Je suis de ton côté, Anthony, parce que tu es très proche de moi. »

Ils se regardèrent un long moment, et pour la première fois Anthony ne remarqua pas que c'était son visage qu'il regardait.

William déclara : « Alors, demandons que l'on envoie le robot sur Mercure. »

Et Anthony accepta. Et quand Dimitri eut accepté la demande – c'est ce qu'il attendait, après tout –, Anthony resta toute la journée plongé dans ses pensées.

Puis il chercha William et lui dit : « Écoute ! »

Il y eut un long silence que William n'interrompit pas.

Puis encore : « Écoute ! »

William attendait patiemment.

Anthony dit enfin : « En fait, tu n'as pas besoin de t'en aller. Je suis sûr que tu préférerais t'occuper toi-même de l'ordinateur Mercure, plutôt que quelqu'un d'autre.

– Tu veux dire que c'est toi qui vas t'en aller ? » demanda William.

Anthony répondit : « Non, je vais rester, moi aussi.

– Nous n'aurons pas besoin de nous voir beaucoup », dit William.

Anthony avait l'impression de parler le cou serré par deux mains. Leur pression augmentait encore, semblait-il, mais il réussit quand même à dire ce qui était le plus difficile pour lui.

« Ce n'est pas la peine de nous éviter. Non, ce n'est pas la peine. »

William eut un sourire un peu vague. Anthony ne sourit pas ; il quitta la pièce précipitamment.

9

William leva les yeux de son livre. Depuis au moins un mois, il n'était plus étonné de voir entrer Anthony.

Il demanda : « Il y a quelque chose qui ne va pas ?

– Comment le savoir ? Ils vont bientôt faire l'atterrissage en douceur. L'ordinateur Mercure est-il en marche ? »

William savait qu'Anthony était parfaitement au courant, mais il répondit : « Demain matin, Anthony.

– Et il n'y a pas de problème ?

– Aucun.

– Alors nous n'avons plus qu'à attendre l'atterrissage.

– Oui. »

Anthony reprit : « Il y aura certainement quelque chose qui ne marchera pas.

– Il y a longtemps que l'on utilise des fusées sans aucun problème. Tout ira bien.

– Tout notre travail anéanti.

– On n'en est pas encore là. Tout ira bien.

– Peut-être as-tu raison », dit Anthony. Il s'éloigna, les mains dans les poches, et s'arrêta à la porte, juste avant d'appuyer sur le bouton : « Merci !

– Merci pour quoi, Anthony ?

– Pour m'avoir remonté le moral. » William eut un sourire forcé, souhaitant que son émotion ne soit pas visible.

10

Le personnel, pratiquement au complet, était mobilisé au travail pour le moment crucial. Anthony n'avait aucune tâche à accomplir, il se tenait en retrait, ne quittant pas des yeux les instruments de contrôle. On avait activé le robot et on recevait des messages visuels.

Tout au moins, ils parvenaient en équivalence visuelle – et ils ne montraient encore rien d'autre qu'un vague éclat lumineux qui représentait, probablement, la surface de Mercure.

Des ombres passaient sur l'écran, probablement des irrégularités sur cette surface. Anthony ne pouvait pas se rendre compte par la seule observation, mais les gens qui étaient aux positions de contrôle et qui analysaient les données avec des méthodes bien plus subtiles que celles dont dispose un homme observant à l'œil nu, semblaient calmes. Pas une seule des petites lampes rouges qui auraient pu indiquer une urgence ne s'allumait. Anthony fixait les techniciens du contrôle, plus que l'écran.

Il aurait dû se trouver en bas avec William et les autres, auprès de l'ordinateur. On allait le mettre en route juste après l'atterrissage en douceur. Il aurait dû être en bas. Mais il ne le pouvait pas.

Les ombres passaient sur l'écran à plus grande vitesse. Le robot descendait – trop vite ? Certainement trop vite !

L'image bougea encore, puis s'immobilisa, se mit au point, s'assombrit puis s'éclaircit. On entendit quelque chose et il fallut à Anthony plusieurs secondes pour réaliser ce que c'était – « Atterrissage en douceur accompli ! Atterrissage en douceur accompli ! »

Alors un murmure s'éleva et se transforma en un brouhaha de félicitations joyeuses jusqu'au moment où une autre image apparut sur l'écran. Le bruit de la conversation et des rires des hommes s'arrêta comme s'il s'était écrasé sur un mur de silence.

Car l'image sur l'écran changeait ; changeait et devenait plus précise. Dans le Soleil brillant, si brillant, qui étincelait sur l'écran soigneusement équipé de filtres, ils pouvaient voir maintenant un bloc de pierre, d'un blanc éclatant sur un côté et noir comme l'encre de l'autre côté. Il se déplaça vers la droite, puis revint vers la gauche, comme si deux yeux le regardaient de la gauche puis de la droite. Une main métallique apparut sur l'écran comme si les yeux se regardaient eux-mêmes.

Anthony s'écria enfin : « L'ordinateur est en route. » Ces mots lui firent l'effet d'avoir été prononcés par quelqu'un d'autre et il descendit l'escalier en courant, longea un couloir sans prêter attention aux bavardages qui s'élevaient derrière lui.

« William, cria-t-il en entrant en trombe dans la salle de l'ordinateur, ça marche, c'est… »

Mais William leva la main : « Chut, je t'en prie. Pas de sensations violentes autres que celles du robot.

– Tu veux dire qu'il pourrait nous entendre ? murmura Anthony.

– Peut-être pas, mais je n'en sais rien. » Il y avait un autre écran dans la pièce de l'ordinateur Mercure, plus petit. L'image y était différente, et changeante ; le robot se déplaçait.

William parla : « Le robot avance avec précaution. Il est normal que ses pas soient maladroits. Il y a un retard de sept minutes entre le stimulus et la réponse, il faut en tenir compte.

– Mais déjà il marche avec plus d'assurance qu'il ne l'a jamais fait en Arizona. Ne trouves-tu pas, William ? Ne trouves-tu pas ? » Anthony agrippait l'épaule de William et le secouait sans jamais quitter l'écran des yeux.

William répondit : « Certainement, Anthony. »

Le soleil brûlait un monde aux contrastes chauds de noir et de blanc, le soleil était blanc, le ciel noir, le sol inégal, blanc avec des ombres noires. L'odeur vive et douce du Soleil sur chaque centimètre carré de métal qui y était exposé contrastait avec l'insipidité morbide et furtive de la face opposée.

Il leva la main et la regarda fixement, comptant ses doigts. Chaud-Chaud-en tournant, disposant ses doigts, un par un dans l'ombre des précédents ; la chaleur s'évanouissait lentement et ce changement tactile lui laissait ressentir le vide si propre et confortable.

Pas le vide total toutefois. Il tendit ses deux bras et les leva au-dessus de sa tête, et les points sensibles de ses poignets décelèrent les vapeurs – la fine et légère pointe d'étain et de plomb dans le mercure saturé.

La sensation la plus forte venait de ses pieds ; les silicates de chaque variété, reconnaissables au va-et-vient de chacun de leurs ions métalliques qui se heurtaient en un son clair. Il avança lentement un pied dans la poussière épaisse et craquante, ressentant les changements comme une douce symphonie un peu cacophonique.

Et par-dessus tout le Soleil. Il le regarda, là-bas, grand, gros, brillant et chaud et partagea sa joie. Il vit les protubérances s'élancer lentement à partir de la couronne solaire et écouta les craquements qu'elles produisaient ; il écouta les autres bruits joyeux sur sa large face. Quand il obscurcit la lumière du fond, le rouge des traînées d'hydrogène éclata en un contralto moelleux, suivi par la basse grave des taches au milieu du sifflement en sourdine des facules mouvantes, et la mélopée passagère d'une flamme, le tic-tac, pareil à celui des balles de ping-pong, des rayons gamma et des particules cosmiques, et par-dessus tout cela dans chaque direction, le doux soupir, faiblissant et toujours renouvelé de la substance du Soleil qui s'élançait et reculait sans fin dans un vent cosmique qui soufflait et le baignait de gloire.

Il sauta et s'éleva lentement dans l'air avec un sentiment de liberté qu'il n'avait jamais ressenti, il sauta de nouveau après être retombé, et courut,

et sauta, courut encore, son corps répondant parfaitement à ce monde glorieux, ce paradis dans lequel il se trouvait à présent.

Si longtemps étranger, si perdu… au paradis enfin.

William dit : « Tout va bien.

– Mais que fait-il ? s'écria Anthony.

– Tout va très bien. Le programme fonctionne. Il a testé ses sens. Il a fait les différentes observations visuelles, il a obscurci le Soleil et l'a étudié. Il a étudié l'atmosphère et la nature chimique du sol. Tout a bien marché.

– Mais pourquoi court-il ?

– Je crois que c'est parce qu'il en a envie, Anthony. Si on veut programmer un ordinateur aussi complexe qu'un cerveau, il faut bien s'attendre qu'il ait des idées personnelles.

– Courir ? Sauter ? (Anthony regarda William avec inquiétude.) Il va se blesser. C'est toi qui diriges l'ordinateur. Prends-le en main. Fais-le s'arrêter. »

William répondit d'un ton tranchant : « Non, je ne le ferai pas. Je vais prendre le risque qu'il se blesse. Ne comprends-tu pas ? Il est vraiment heureux. Il était sur la Terre, dans un monde auquel il n'était pas adapté. Maintenant il est sur Mercure, avec un corps parfaitement adapté à son environnement, le mieux adapté possible, grâce à cent savants spécialisés. C'est le paradis pour lui ; laisse-le en profiter.

– En profiter ? Mais c'est un robot.

– Je ne parle pas du robot. Je parle du cerveau – le *cerveau* – qui vit ici même. »

L'ordinateur Mercure, dans sa cage de verre, avec ses fils soigneusement et délicatement connectés, son intégrité préservée d'une façon très subtile, respirait et vivait.

« C'est Randall qui est au paradis, dit William. Il a trouvé le monde pour lequel il fuyait celui-ci par l'autisme. Il est dans un monde où son nouveau corps se trouve parfaitement bien, au lieu de celui dans lequel son ancien corps se trouvait si mal. »

Anthony regardait l'écran, émerveillé : « Il a l'air de se calmer.

– Bien sûr, dit William. Il n'en fera que mieux son travail, grâce à cette joie. »

Anthony sourit et dit : « Alors nous avons réussi, tous les deux ? Si nous rejoignions les autres pour qu'ils nous félicitent, William ? »

William demanda : « Tous les deux ? »

Anthony prit son bras : « Tous les deux, mon frère. »

ARTISTE DE LUMIÈRE

La dernière personne au monde qu'on aurait soupçonnée d'être une meurtrière était Mrs Alvis Lardner. Veuve du grand astronaute-martyr, elle était philanthrope, collectionneuse d'œuvres d'art, femme du monde extraordinaire et, tout le monde s'accordait à le reconnaître, artiste de génie.

Son mari, William J. Lardner, était mort, comme nous le savons tous, des effets de la radiation d'une flambée solaire, après être volontairement resté dans l'espace, pour qu'un vaisseau de ligne pût arriver à bon port à la Station spatiale 5.

Mrs Lardner avait reçu pour cela une pension généreuse et elle avait investi sagement et à bon escient. Arrivée à un certain âge, elle était très riche.

Sa maison était un palais, un véritable musée contenant une petite mais remarquable collection d'objets d'une beauté incroyable, constellés de pierreries. Elle avait rassemblé des antiquités appartenant à une dizaine de cultures différentes : des exemples de tous les objets concevables que l'on pouvait décorer de pierres précieuses. Elle possédait une des premières montres en diamants manufacturée en Amérique, une dague ornée de pierreries du Cambodge, une paire de lunettes italiennes incrustée de rubis, et ainsi, presque à l'infini.

Tout était exposé à la vue de tous. Les objets d'art n'étaient pas assurés et il n'y avait pas de systèmes de sécurité. Rien d'aussi ordinaire n'était nécessaire car Mrs Lardner avait un important personnel de domestiques-robots, sur lesquels on pouvait compter pour garder chaque pièce avec une imperturbable concentration, une irréprochable honnêteté et une irrévocable efficacité.

Tout le monde connaissait l'existence de ces robots et il n'y avait jamais eu de tentative de vol, jamais.

Et puis, naturellement, il y avait sa sculpture de lumière. Comment Mrs Lardner avait-elle découvert son propre génie dans cet art, aucun invité de ses nombreuses et élégantes réceptions n'était capable de le deviner. A chaque fois, cependant, quand elle ouvrait sa maison, une nouvelle symphonie de lumière brillait dans les salons. Des courbes et des

solides tri-dimensionnels en couleurs fondues, certaines pures, d'autres mélangées par d'étonnantes variations cristallines, baignaient les invités éblouis et s'adaptaient toujours de manière à embellir le beau visage lisse et les cheveux blanc bleuté de Mrs Lardner.

C'était surtout pour la sculpture de lumière que les invités se pressaient. On ne voyait jamais deux fois la même et les œuvres ne cessaient jamais d'explorer de nouvelles voies expérimentales de l'art. Beaucoup de personnes qui avaient les moyens de s'offrir des chaînes de lumière composaient des sculptures lumineuses pour leur propre amusement, mais personne n'avait le talent de Mrs Lardner. Pas même ceux qui se considéraient comme des artistes professionnels.

Elle-même était à ce sujet d'une modestie charmante.

– Non, non, protestait-elle quand on l'accablait de compliments lyriques. Non, je n'appellerais pas cela de la poésie de lumière. C'est beaucoup trop flatteur. Au mieux, je dirais que c'est simplement de la prose lumineuse.

Et tout le monde souriait de son esprit.

Jamais elle n'accepterait de créer des sculptures lumineuses pour d'autres réceptions que les siennes, bien qu'on l'en priât souvent.

– Ce serait de la commercialisation, disait-elle.

Elle ne s'opposait pas, toutefois, à la préparation d'hologrammes complexes pour ses sculptures, qui devenaient ainsi permanentes et étaient reproduites dans les musées du monde entier. Elle n'avait jamais fait payer, non plus, l'usage qui pourrait être fait de ses sculptures de lumière.

– Je ne pourrais demander un centime, disait-elle en écartant les bras. C'est gratuit, pour tout le monde. Je n'en ai pas d'autre usage moi-même.

C'était vrai ! Jamais elle ne présentait deux fois la même !

Quand on venait prendre des hologrammes, elle était la serviabilité même. Observant avec bienveillance chaque opération, elle était toujours prête à donner des ordres à l'un de ses domestiques-robots.

– S'il vous plaît, Courtney, disait-elle alors, voulez-vous avoir l'obligeance de stabiliser l'escabeau ?

C'était sa manière. Elle s'adressait toujours à ses robots avec la plus grande courtoisie.

Une fois, des années auparavant, elle avait faillit être grondée par un fonctionnaire du Bureau des Robots et Hommes mécaniques.

– Vous ne pouvez pas faire ça, avait-il dit sévèrement. Cela compromet

leur efficacité. Ils sont construits pour obéir à des ordres et, plus vous donnez ces ordres clairement, mieux ils les suivent. Quand vous les priez de faire quelque chose en accumulant les formules de politesse, ils ont du mal à comprendre qu'un ordre leur est donné. Ils réagissent plus lentement.

Mrs Lardner avait redressé sa tête aristocratique.

– Je ne demande pas de l'efficacité ni de la rapidité. Je demande de la bonne volonté. Mes robots m'aiment.

Le fonctionnaire aurait pu expliquer que les robots étaient incapables d'aimer, mais il s'était ratatiné sous le regard peiné mais doux de Mrs Lardner.

Jamais elle ne renvoyait un robot à l'usine pour le faire régler, c'était bien connu. Leur cerveau positronique est extrêmement complexe et, une fois sur dix, ils ne sont pas parfaitement réglés à leur sortie de l'usine. Parfois l'erreur n'apparaît pas avant un certain temps. Dans ces cas-là, l'U.S. Robot et Hommes mécaniques, S.A. procède gratuitement au réglage.

Mrs Lardner secouait la tête.

– Une fois qu'un robot entre chez moi, déclarait-elle, et qu'il accomplit son devoir, on doit supporter ses petites excentricités. Je refuse qu'on le maltraite.

C'était ce qu'il y avait de pire, essayer d'expliquer qu'un robot n'était qu'une machine. A cela elle répondait avec raideur :

– Quelque chose d'aussi intelligent qu'un robot *ne peut pas* être simplement une machine. Je les traite comme des personnes.

Et la question était réglée !

Elle gardait même Max qui, pourtant, n'était plus bon à grand-chose. Il comprenait à peine ce que l'on attendait de lui. Mrs Lardner le niait cependant avec fermeté.

– Pas du tout, déclarait-elle. Il sait prendre les chapeaux et les manteaux et il sait très bien les ranger, vraiment ! Il peut tenir des objets pour moi. Il peut faire beaucoup de choses.

– Mais pourquoi ne le faites-vous pas régler ? lui avait demandé une amie, un jour.

– Oh, je ne pourrais pas ! Il est lui-même. Il est charmant, vous savez. Après tout, un cerveau positronique est si complexe que personne ne peut jamais dire exactement de quelle façon il est déréglé. Si on le rendait parfaitement normal, il n'y aurait aucun moyen de le rerégler de manière à lui rendre le charme qu'il possède actuellement. Je me refuse à

renoncer à cette qualité.

– Mais s'il est déréglé, avait insisté l'amie en regardant nerveusement Max, ne risque-t-il pas d'être dangereux ?

– Jamais ! s'était exclamée en riant Mrs Lardner. Je l'ai depuis des années. Il est totalement inoffensif et c'est un amour.

A vrai dire, il ressemblait à tous les autres robots, lisse, métallique, vaguement humain mais inexpressif.

Pour la douce Mrs Lardner, néanmoins, ils étaient tous des individus, tous charmants, tous adorables. Voilà quel genre de femme elle était.

Comment aurait-elle pu commettre ce crime ?

La dernière personne au monde qu'on se serait attendu à voir assassinée était bien John Semper Travis. Introverti et doux, il vivait dans le monde mais n'était pas de ce monde. Il possédait la singulière tournure d'esprit mathématique qui lui permettait de calculer de tête la tapisserie complexe de la myriade de circuits positroniques mentaux d'un cerveau de robot.

Il était ingénieur en chef à la société U.S. Robots et Hommes mécaniques, S.A.

Mais il était aussi un amateur enthousiaste de sculpture de lumière. Il avait écrit un livre sur ce sujet, en essayant de démontrer que le type de mathématiques qu'il employait pour le montage des circuits cérébraux pourrait être modifié pour servir de guide à la production de sculpture esthétique de lumière.

Cependant, sa tentative de mise en pratique de sa théorie se solda par un déplorable échec. Les sculptures qu'il créait lui-même, en obéissant à ses principes mathématiques, étaient lourdes, mécaniques et sans intérêt.

C'était le seul sujet de tristesse dans sa vie paisible, abritée et introvertie, mais ce sujet suffisait à le rendre terriblement triste. Il *savait* que sa théorie était bonne, et pourtant il était incapable de le prouver. S'il arrivait à produire une seule grande sculpture de lumière…

Naturellement, il connaissait la sculpture de lumière de Mrs Lardner. Elle était universellement saluée comme un génie mais Travis savait qu'elle était incapable de comprendre l'aspect le plus simple de la mathématique des robots. Il avait correspondu avec elle et elle refusait obstinément d'expliquer ses méthodes au point qu'il se demandait si elle en avait. Est-ce que ce ne serait pas de la simple intuition ? Mais même l'intuition pouvait être réduite à de la mathématique. Finalement, il réussit à obtenir une invitation à l'une de ses réceptions. Il lui fallait

absolument la voir.

M. Travis arriva assez tard. Il avait fait une dernière tentative de sculpture de lumière et, une fois de plus, il avait lamentablement échoué.

Il salua Mrs Lardner avec une espèce de respect perplexe et lui dit :

– C'est un singulier robot, qui a pris mon manteau et mon chapeau.

– C'est Max, répondit Mrs Lardner.

– Il est complètement déréglé et c'est un assez vieux modèle. Comment se fait-il que vous ne le renvoyiez pas à l'usine ?

– Oh non ! s'écria Mrs Lardner. Cela causerait trop de tracas.

– Pas du tout, chère madame, assura Travis. Vous seriez surprise de la simplicité de la chose. Comme je fais partie d'U.S. Robots, j'ai pris la liberté de le régler moi-même. Je l'ai fait en un rien de temps et vous verrez qu'il est maintenant en parfait état de marche.

Un curieux changement se produisit dans l'expression de Mrs Lardner. Pour la première fois, dans sa vie de douceur, de la rage apparut sur ses traits, et ce fut comme si cette expression ne savait comment se former.

– Vous l'avez réglé ? glapit-elle. Mais c'était *lui* qui créait mes sculptures de lumière ! C'était le dérèglement, le *dérèglement* que vous ne pourrez jamais restaurer, qui… qui…

Le moment n'aurait pu être plus mal choisi : elle était en train de montrer sa collection et la dague du Cambodge, incrustée de pierreries, se trouvait sur le guéridon de marbre, devant elle.

La figure de Travis se convulsa.

– Vous voulez dire que si j'avais étudié le dérèglement unique de ses circuits cérébraux, j'aurais pu apprendre…

Elle se jeta sur lui, avec le couteau, trop vite pour qu'on puisse la retenir, et il ne chercha pas à parer le coup. Certains invités dirent même qu'il était allé à sa rencontre… comme s'il *voulait* mourir.

SÉGRÉGATIONNISTE

Le chirurgien leva des yeux sans expression.

– Il est prêt ?

– Prêt, c'est relatif, dit l'ingénieur médical. Nous, nous sommes prêts. Lui, il est nerveux.

– Ils le sont toujours… C'est que c'est une opération grave.

– Grave ou pas, il devrait être reconnaissant. Il a été choisi de préférence à des milliers d'autres, et, franchement, je ne crois pas…

– N'achevez pas, dit le chirurgien. Ce n'est pas à nous de prendre la décision.

– Nous l'acceptons. Mais sommes-nous obligés d'être d'accord ?

– Oui, dit le chirurgien d'un ton tranchant. Nous sommes d'accord. Complètement et du fond du cœur. Cette opération est trop compliquée pour l'aborder avec des réserves mentales. Cet homme a prouvé sa valeur de bien des façons et le profil de sa vie a été agréé par le Bureau de la Mortalité.

– D'accord, dit l'ingénieur médical, sans s'adoucir.

Le chirurgien dit :

– Je vais le recevoir ici même, je crois. C'est assez petit et assez personnel pour être réconfortant.

– Ça ne servira à rien. Il est nerveux, et il a pris sa décision.

– Vraiment ?

– Oui ; il veut du métal. Ils veulent tous du métal.

L'expression du chirurgien ne changea pas. Il regardait ses mains.

– Parfois, on arrive à les faire changer.

– Pour quoi faire ? dit l'ingénieur médical avec indifférence. S'il veut du métal, va pour le métal.

– Ça vous est égal ?

– Pourquoi pas ? dit l'ingénieur médical, presque brutal. De toute façon, c'est un problème d'ingénieur médical. Un problème que je peux résoudre. Alors, à quoi bon essayer d'aller au-delà ?

Le chirurgien dit avec force :

– Pour moi, c'est une question d'utilisation optimale des choses.

– Utilisation optimale ! Ce n'est pas un argument ! Le patient s'en

moque, de l'utilisation optimale.

– Moi, je ne m'en moque pas.

– Vous faites partie d'une minorité. Vous allez à contre-courant. Vous n'avez aucune chance.

– Il faut que j'essaie quand même.

D'un geste de la main, sans nervosité mais vif, le chirurgien fit signe à l'ingénieur médical de se taire. Il avait déjà prévenu l'infirmière, et un signal l'avait averti qu'elle approchait. Il pressa un petit bouton, et les deux battants de la porte s'écartèrent. Le patient entra dans sa chaise à moteur, tandis que l'infirmière marchait à ses côtés d'un pas vif.

– Vous pouvez vous retirer, mademoiselle, dit le chirurgien. Mais attendez dehors. Je vous appellerai.

Il fit un signe à l'ingénieur médical qui sortit avec l'infirmière, et la porte se referma derrière eux.

L'homme, assis dans la chaise, les suivit du regard par-dessus son épaule. Il avait un cou décharné et beaucoup de petites rides autour des yeux.

Il dit :

– Est-ce que nous commencerons aujourd'hui ?

Le chirurgien hocha la tête.

– Cet après-midi, monsieur le Sénateur.

– D'après ce que j'ai compris, ça prendra des semaines.

– Pas pour l'opération elle-même, monsieur le Sénateur. Mais il y a plusieurs questions secondaires à considérer. Il faut faire des rénovations circulatoires et des ajustements hormonaux. Ce sont des choses délicates.

– Sont-elles dangereuses…

Puis, comme s'il ressentait brusquement la nécessité d'établir des relations amicales avec le chirurgien, il ajouta :

– … docteur ?

Le chirurgien ne prêta pas attention à la nuance. Il dit carrément :

– Tout est dangereux. Nous prenons notre temps pour que ce soit moins dangereux. C'est le temps exigé, les facultés réunies de tant d'individus, l'équipement nécessaire, qui font que de telles opérations ne sont accessibles qu'à quelques-uns…

– Je le sais, dit nerveusement le patient. Et je refuse de me sentir coupable pour ça. Ou bien faisiez-vous allusion à des pressions inconsidérées ?

– Pas du tout, monsieur le Sénateur. Les décisions du Bureau n'ont jamais été mises en question. Je fais état de la difficulté et de la

complexité de l'opération pour vous expliquer mon désir de l'exécuter le mieux possible.

– Eh bien, faites donc. C'est également mon désir.

– Je dois donc vous demander de prendre une décision. Il est possible de vous offrir deux sortes différentes de cœur cybernétique, en métal ou en…

– En plastique ! dit le patient avec irritation. N'est-ce pas là le choix que vous alliez m'offrir, docteur ? Du vulgaire plastique. Je n'en veux pas. Mon choix est fait. Je veux du métal.

– Mais…

– Écoutez ! On m'a dit que le choix dépend de moi. Est-ce vrai ?

Le chirurgien hocha la tête.

– Quand deux procédés sont d'égale valeur d'un point de vue médical, c'est au patient de choisir. En fait, le patient choisit même quand les deux procédés ne sont *pas* d'égale valeur, comme dans le cas présent.

Le patient cligna des yeux.

– Essayez-vous de me faire croire que le cœur en plastique est supérieur ?

– Cela dépend du malade. A mon avis, dans votre cas précis, il est supérieur. Et nous préférons ne pas nous servir du mot plastique. Il s'agit d'un cœur cybernétique en fibre.

– Pour moi, c'est du plastique.

– Monsieur le Sénateur, dit le chirurgien avec une patience infinie, ce matériau n'est pas du plastique dans le sens ordinaire du mot. C'est un matériau polymère, c'est vrai, mais beaucoup plus complexe que le plastique ordinaire. C'est une protéine fibreuse complexe, fabriquée pour imiter le mieux possible la structure naturelle du cœur humain qui bat en ce moment dans votre poitrine.

– Exactement, et le cœur humain qui bat en ce moment dans ma poitrine est complètement usé quoique je n'aie pas encore soixante ans. Je n'en veux pas un autre semblable, merci bien. Je veux quelque chose de mieux.

– Nous voulons tous quelque chose de mieux pour vous, monsieur le Sénateur. Le cœur cybernétique en fibre sera mieux. Théoriquement, il peut durer des siècles. Il n'est absolument pas allergénique…

– Est-ce qu'il n'en est pas de même du cœur métallique ?

– Oui, certainement, dit le chirurgien. Le cœur métallique est fait d'un alliage de titane qui…

– Et qui ne s'use pas ? Et qui est plus solide que le plastique ? Ou la

fibre, appelez ça comme vous voudrez.

– Le métal est physiquement plus solide, c'est exact, mais il ne faut pas considérer seulement la solidité mécanique. La solidité mécanique n'a pas grande importance, puisque le cœur est bien protégé. Toute blessure capable d'atteindre votre cœur vous tuera, même si votre cœur résiste.

Le patient haussa les épaules.

– Si je me casse jamais une côte, je m'en ferai remettre une en titane. Il est facile de remplacer des os. N'importe qui peut se le faire faire. Je serai aussi métallique que ça me plaira, docteur.

– C'est votre droit, si vous voulez qu'il en soit ainsi. Pourtant, il est de mon devoir de vous prévenir que les cœurs métalliques n'ont aucune défaillance mécanique, mais qu'ils ont quelquefois des pannes électroniques.

– Qu'est-ce que cela signifie ?

– Cela signifie que tout cœur cybernétique contient un mécanisme entraîneur. Dans le cas du cœur en métal, c'est un dispositif électronique qui maintient le rythme approprié. De sorte que tout cœur métallique comprend une batterie miniaturisée, destinée à altérer le rythme du cœur, pour qu'il varie suivant l'état physique ou émotionnel de l'individu. Il peut arriver que quelque chose s'y détraque, et il y a des gens qui sont morts avant qu'on ait pu porter remède à cette défaillance.

– Je n'en ai jamais entendu parler.

– Je vous assure que ça arrive.

– Voulez-vous dire que ça arrive souvent ?

– Pas du tout. Ça n'arrive que très rarement.

– Eh bien donc, je prendrai mes risques. Et le cœur en plastique ? Il ne comporte pas de système entraîneur ?

– Bien sûr que si, monsieur le Sénateur. Mais la structure chimique du cœur de fibre est assez proche de celle du tissu humain naturel. Il réagit de lui-même aux contrôles hormonaux du corps. De sorte que le complexe à insérer dans le cœur de fibre est beaucoup plus simple que dans le cas d'un cœur métallique.

– Mais le cœur fibreux n'échappe jamais aux contrôles hormonaux ?

– Ce n'est jamais arrivé.

– Parce que c'est une invention plus récente. Je me trompe ?

Le chirurgien hésita.

– Il est vrai qu'on utilise le cœur métallique depuis plus longtemps que le cœur fibreux.

– Et voilà ! Mais alors, où est le problème, docteur ? Avez-vous peur

que je me transforme en robot… en Métallo, comme on les appelle depuis qu'on leur a accordé la citoyenneté ?

– Il n'y a rien à redire à un Métallo, en tant que Métallo. Comme vous le dites, ils sont maintenant des citoyens comme les autres. Mais vous, vous n'êtes pas un Métallo. Vous êtes un être humain. Pourquoi ne pas le rester ?

– Parce que je veux ce qu'il y a de mieux, donc un cœur métallique. Et vous me mettrez un cœur métallique.

Le chirurgien hocha la tête.

– Très bien. On vous demandera de signer les papiers nécessaires, et vous serez pourvu d'un cœur métallique.

– Et c'est vous qui m'opérerez ? On dit que vous êtes le meilleur.

– Je ferai tout ce que je pourrai pour que le changement se fasse avec le minimum de heurts.

La porte s'ouvrit, et la chaise emporta le patient hors de la pièce.

L'ingénieur médical entra, suivant des yeux par-dessus son épaule le patient qui s'éloignait jusqu'à ce que les portes se referment.

Il se tourna vers le chirurgien.

– Eh bien, je devine ce qui s'est passé rien qu'à vous regarder. Qu'a-t-il décidé ?

Le chirurgien se pencha sur son bureau, notant quelques détails pour le dossier.

– Ce que vous aviez prévu. Il veut absolument un cœur métallique.

– Après tout, ils sont meilleurs.

– Pas tellement ; ils existent depuis plus longtemps, c'est tout. C'est une manie qui affecte l'humanité depuis que les Métallos sont devenus des citoyens. Bizarrement, les hommes ont envie de se transformer en Métallos. Ils désirent ardemment la force physique et l'endurance qu'on leur prête.

– Vous ne voyez qu'un seul côté de la question, docteur. Vous n'avez pas affaire à des Métallos ; moi, si. Et je sais ce qu'il en est.

Les deux derniers qui sont venus me voir pour que je les répare voulaient des éléments fibreux.

– Est-ce qu'ils les ont obtenus ?

– Dans l'un des cas, il ne s'agissait que de remplacer des tendons ; et, métal ou fibre, ça ne faisait pas grande différence. Mais le deuxième voulait un système circulatoire ou son équivalent. Je lui ai dit que je ne pouvais pas ; pas sans restructurer complètement son corps en matériau fibreux… et je suppose qu'on en arrivera là un jour ; à des Métallos qui ne

seront plus vraiment des Métallos, mais, d'une certaine façon, des êtres de chair et de sang.

– Vous ne pensez pas vraiment ce que vous dites ?

– Pourquoi pas ? Et il y aura aussi des humains métallisés. Actuellement, nous avons sur la Terre deux variétés d'intelligence. Pourquoi deux ? Qu'elles se rapprochent le plus possible, et, à la limite, nous ne verrons plus entre elles aucune différence. Pourquoi voudrions-nous conserver ces différences ? Nous aurions le meilleur des deux : les avantages de l'homme combinés à ceux du robot.

– Vous obtiendriez un hybride, dit le chirurgien d'un ton réprobateur. Quelque chose qui ne serait pas les deux à la fois, mais ni l'un ni l'autre. N'est-il pas logique de supposer qu'un individu doit être assez fier de sa structure et de son identité pour ne pas désirer l'altérer par des éléments étrangers ? Pourquoi cet individu désirerait-il devenir un métis ?

– Vous parlez comme un ségrégationniste.

– Eh bien, va pour le ségrégationnisme.

Le chirurgien continua avec une tranquille emphase :

– Je crois qu'il faut accepter d'être ce qu'on est. Moi, je ne voudrais pas changer un atome de ma structure pour quelque raison que ce soit. Si un remplacement d'organe devenait absolument nécessaire, je demanderais qu'il reste aussi proche de ma structure originelle que possible. Je suis *moi-même* ; je suis heureux de l'être ; et je ne voudrais pas être autrement.

Maintenant, il avait fini, et il devait se préparer pour l'opération. Il plaça ses mains puissantes dans le four, qui les chauffa au rouge pour les stériliser complètement. Malgré toute la passion de ses discours, il n'avait jamais élevé la voix, et, sur son visage de métal poli, il n'y avait (comme d'habitude) aucune expression.

ROBBIE

– Quatre-vingt-dix-huit… quatre-vingt-dix-neuf… *Cent*.

Gloria retira son petit avant-bras potelé dont elle se servait pour cacher ses yeux, et demeura un instant le nez froncé, en clignant des yeux dans la lumière du soleil. Puis s'efforçant de regarder dans toutes les directions à la fois, elle fit quelque pas prudents à l'écart de l'arbre contre lequel elle s'appuyait.

Elle allongea le cou pour évaluer les ressources d'un bouquet de taillis sur la droite puis recula encore un peu pour mieux voir ses recoins ombreux. Le silence n'était troublé que par l'incessant bourdonnement des insectes et le pépiement éventuel de quelque oiseau téméraire, bravant l'ardeur du soleil de midi.

Gloria fit la moue.

– Je parie qu'il est entré dans la maison et pourtant je lui ai répété un million de fois que ce n'était pas permis.

Comprimant fortement ses lèvres minuscules et le front barré d'un pli sévère, elle se dirigea avec détermination vers le bâtiment à deux étages, de l'autre-côté de l'allée d'accès.

Elle entendit trop tard le bruissement, derrière elle, et le ploc-ploc rythmique des pieds métalliques de Robbie. Elle virevolta sur place pour apercevoir son compagnon triomphant sortir de sa cachette et se diriger vers l'arbre-maison à toute vitesse.

– Attends, Robbie, cria-t-elle dépitée, tu as triché, Robbie ! Tu m'avais promis de ne pas courir avant que je t'aie trouvé.

Ses petits pieds ne pouvaient pas lutter avec les enjambées gigantesques de Robbie. Puis, à moins de trois mètres du but, il prit soudain une allure d'escargot, et Gloria, d'un suprême galop effréné, le dépassa en haletant pour venir toucher la première l'écorce de l'arbre.

Rayonnante de joie, elle se tourna vers le fidèle Robbie et, avec la plus noire ingratitude, le récompensa de son sacrifice en le raillant cruellement de son inaptitude à la course.

– Robbie est une tortue ! criait-elle à-tue-tête avec toute l'inconséquence d'une petite personne de huit ans. Je le bats comme je

veux. Je le bats comme je veux, psalmodiait-elle d'une voix perçante.

Robbie ne répondait pas, bien entendu. Du moins pas en paroles.

Il fit mine de courir, alors qu'en réalité il trottait sur place, jusqu'au moment où Gloria s'élança à sa poursuite. Alors il régla son allure sur la sienne, la distançant de peu, la forçant à virer sur place en décrivant des crochets courts, ses petits bras battant l'air follement.

– Robbie, criait-elle, arrête !...

Et son souffle haletant transformait son rire en hoquets.

Soudain il la saisit, la souleva et la fit tourner avec lui et le monde devint pour elle un tourbillon surmonté d'un néant bleu, avec des arbres tendant avidement leurs branches vers le vide. Puis elle se retrouva de nouveau sur l'herbe, appuyée contre la jambe de Robbie serrant toujours dans sa menotte un doigt de métal dur.

Au bout d'un moment, elle retrouva son souffle. Elle repoussa vainement ses cheveux en désordre en imitant vaguement un geste de sa mère et se contorsionna pour voir si sa robe était déchirée.

Elle abattit sa main sur le torse de Robbie

– Méchant garçon ! Je vais te donner une fessée !

Et Robbie de jouer la frayeur en se protégeant le visage de ses mains, si bien qu'elle dut ajouter :

– Non, Robbie, je ne te donnerai pas la fessée. Mais à présent c'est mon tour de me cacher, parce que tu as les jambes plus longues que les miennes et que tu avais promis de ne pas courir avant que je t'aie trouvé.

Robbie hocha la tête – qui était en réalité un petit parallélépipède aux angles arrondis, réuni à un second mais plus grand parallélépipède qui lui tenait lieu de torse, au moyen d'un cylindre court mais flexible – et alla s'appuyer docilement contre l'arbre. Une mince feuille de métal descendit sur ses prunelles brillantes et de l'intérieur de son corps parvint un tic-tac bruyant et régulier.

– Ne regarde pas... et ne saute pas de chiffres, l'avertit Gloria en courant se cacher.

Avec une régularité de métronome s'effectua le décompte des secondes et, lorsque vint la centième, les paupières se levèrent, et les yeux brillants de Robbie balayèrent le paysage. Ils s'arrêtèrent un instant sur un fragment de tissu coloré qui dépassait au-dessus d'un rocher. Il s'avança de quelques pas et se convainquit qu'il s'agissait bien de Gloria qui s'était accroupie derrière cet abri.

Lentement, prenant bien soin de demeurer constamment entre Gloria et l'arbre, il s'approcha de la cachette, et lorsque Gloria se trouva en

pleine vue et dans l'impossibilité de prétendre qu'elle n'était pas découverte, il tendit un bras vers elle, en claquant l'autre contre sa jambe pour la faire résonner. Gloria se redressa, la mine boudeuse.

– Tu as regardé ! s'exclama-t-elle avec une insigne mauvaise foi. Et puis je suis fatiguée de jouer à cache-cache. Je veux que tu me portes.

Mais Robbie, offensé par cette accusation injuste, s'assit avec précaution et remua lourdement sa tête de droite à gauche.

Gloria changea de ton aussitôt et se fit cajoleuse.

– Allons, Robbie, je ne parlais pas sérieusement. Porte-moi.

Mais Robbie n'était pas robot à se laisser convaincre aussi aisément. Il regarda le ciel d'un air têtu et secoua la tête avec encore plus d'emphase.

– Je t'en prie, Robbie, porte-moi.

Elle lui entoura le cou de ses bras roses et l'étreignit avec force. Puis changeant d'humeur en un instant, elle s'écarta de lui.

– Si tu ne veux pas, je vais pleurer.

Et son visage se crispa en une grimace lamentable.

Mais Robbie au cœur dur ne se laissa pas émouvoir par cette affreuse éventualité, et secoua la tête une troisième fois. Gloria jugea nécessaire de jouer sa carte maîtresse.

– Si tu ne veux pas, s'exclama-t-elle, je ne te raconterai plus d'histoires, c'est tout. Pas une seule !

Robbie capitula immédiatement et inconditionnellement devant cet ultimatum, hochant la tête vigoureusement au point de faire résonner le métal de son cou. Avec des gestes prudents, il souleva la fillette et la déposa sur ses larges épaules plates.

Gloria ravala instantanément les larmes qu'elle menaçait de verser et roucoula de plaisir. La peau métallique de Robbie, maintenue à la température constante de vingt et un degrés par les enroulements à haute résistance disposés à l'intérieur de sa carcasse, était d'un contact agréable et le magnifique son de cloche fêlée, que produisaient les talons de la fillette en battant rythmiquement contre la poitrine du robot, était véritablement enchanteur.

– Tu es un croiseur de l'air, Robbie, tu es un grand croiseur de l'air, tout en argent. Etends les bras horizontalement… il le faut, Robbie, si tu veux être un croiseur de l'air.

Gloria tourna la tête du robot et se pencha à droite. Il s'inclina fortement. Gloria équipa le croiseur d'un moteur qui faisait B-r-r-r et ensuite d'armes qui faisaient Boum et ch-ch-ch-ch. Des pirates leur donnaient la chasse et l'artillerie du croiseur entrait en action. Les pirates

tombaient en pluie.

– Je viens d'en abattre un autre… Encore deux autres, criait-elle.

Et puis :

– Plus vite, mes amis, dit Gloria la mine sévère. Nos munitions commencent à s'épuiser.

Elle visa par-dessus son épaule avec un courage indomptable, et Robbie était un navire spatial fonçant dans le vide avec le maximum d'accélération.

Il galopait à travers le champ, se dirigeant vers le carré de hautes herbes poussant à l'autre extrémité, lorsqu'il s'immobilisa avec une brusquerie qui arracha un cri à la jeune amazone aux joues empourprées, puis il la déposa sur le moelleux tapis vert.

Gloria haletait, suffoquait en émettant par intermittence des exclamations murmurées : Quelle belle galopade !

Robbie attendit qu'elle eût repris son souffle puis tira gentiment sur l'une des mèches de cheveux de la fillette.

– Tu désires quelque chose ? demanda Gloria les yeux agrandis par une candeur apparemment sans artifices mais qui ne trompa nullement son énorme « bonne d'enfants ».

Il tira plus fort sur la mèche.

– Oh, j'y suis ! Tu veux que je te raconte une histoire.

Robbie hocha vivement la tête.

– Laquelle ?

Robbie décrivit un demi-cercle dans l'air avec un seul doigt.

– Encore ? protesta la petite fille. Je t'ai déjà raconté Cendrillon au moins un million de fois. Tu n'es pas encore fatigué de l'entendre ?… C'est un conte pour bébés.

Nouveau demi-cercle.

– Eh bien…

Gloria prit un air inspiré, repassa mentalement les détails du conte (en même temps que plusieurs additions de son cru dont le nombre était d'ailleurs important) et commença :

– Es-tu prêt ? Bon. Il y avait une fois une belle petite fille qui s'appelait Cendrillon. Elle avait une marâtre terriblement cruelle…

Gloria parvenait au point culminant du récit – aux douze coups de minuit chaque chose reprenait son aspect banal et quotidien – et Robbie écoutait avec passion, les yeux brûlants, lorsqu'elle fut interrompue.

– Gloria !

C'était la voix haut perchée d'une femme qui venait d'appeler non pas

une fois, mais plusieurs ; et l'on y discernait la nervosité d'une personne chez qui l'anxiété prenait le pas sur la patience.

– Maman m'appelle, dit Gloria, quelque peu inquiète. Je crois que tu ferais bien de me ramener à la maison, Robbie.

Robbie obéit avec célérité, car quelque chose en lui estimait qu'il convenait d'obéir à Mrs. Weston sans le moindre soupçon d'hésitation. Le père de Gloria se trouvait rarement chez lui durant le jour, sauf le dimanche – aujourd'hui par exemple – et alors il se montrait gai et compréhensif. La mère de Gloria, au contraire, constituait une source de malaise pour Robbie, et il avait toujours tendance à fuir sa présence.

Mrs. Weston les aperçut dès qu'ils se redressèrent au-dessus du rideau de hautes herbes et se retira à l'intérieur de la maison pour les attendre.

– Je me suis égosillée à t'appeler, Gloria, dit-elle sévèrement. Où étais-tu donc ?

– J'étais avec Robbie, balbutia Gloria. Je lui racontais Cendrillon et j'ai oublié l'heure du dîner.

– Eh bien, il est dommage que Robbie n'ait pas eu plus de mémoire. (Puis comme si cette réflexion lui rappelait la présence du robot :) Vous pouvez disposer, Robbie. Elle n'a plus besoin de vous en ce moment. (Puis elle ajouta d'un ton aigre :) Et surtout ne vous avisez pas de revenir avant que je ne vous appelle.

Robbie fit demi-tour pour obéir, puis hésita comme Gloria prenait sa défense.

– Attends, maman, il faut que tu lui permettes de rester. Je n'ai pas fini de lui raconter Cendrillon. Je lui avais promis de lui raconter Cendrillon et je n'ai pas terminé.

– Gloria !

– Je t'assure, maman, il sera si sage que tu ne saura même pas qu'il est là. Il va s'asseoir bien gentiment sur la chaise, dans le coin, et il ne dira pas un mot – je veux dire qu'il ne bougera pas. N'est-ce pas, Robbie ?

Robbie agita sa tête massive de haut en bas.

– Gloria, si tu ne te tais pas immédiatement, tu ne verras pas Robbie de toute la semaine.

La fillette baissa les paupières.

– Très bien, mais Cendrillon est l'histoire qu'il préfère et je ne l'ai pas terminée… et il l'aime tellement.

Le robot s'éloigna d'un pas désolé et Gloria étouffa un sanglot.

George Weston était installé confortablement. Il avait l'habitude de

prendre ses aises les dimanches après-midi. Un bon repas dans l'estomac ; un divan moelleux et fatigué où se vautrer ; un numéro du *Times ;* des sandales aux pieds, le torse nu, comment ne pas ressentir une délicieuse impression de confort ?

Il ne fut donc pas très agréablement surpris de voir sa femme pénétrer dans la pièce. Après dix années de mariage, il avait encore l'inconcevable faiblesse de l'aimer et sans aucun doute était-il toujours heureux de la voir… néanmoins l'après-midi du dimanche, après le déjeuner, était pour lui chose sacrée et il ne connaissait pas de plus grande béatitude que de demeurer, deux ou trois heures durant, dans une solitude complète. Il fixa donc l'œil fermement sur le dernier compte rendu de l'expédition Lefèbre-Yoshida vers Mars (elle devait partir de la Base lunaire et avait des chances de réussir) et fit semblant d'ignorer sa présence.

Mrs. Weston attendit patiemment pendant deux minutes, puis impatiemment durant cent vingt nouvelles secondes, et rompit finalement le silence.

– George.

– Hum ?

– George, je te parle ! Je te prie de reposer ton journal et de me regarder.

Le journal chut sur le plancher avec un bruit de papier froissé, et Weston tourna un visage las vers sa femme.

– Qu'y a-t-il, ma chérie ?

– Tu le sais parfaitement, George. Il s'agit de Gloria et de cette terrible machine.

– De quelle terrible machine parles-tu ?

– Ne fais pas l'âne. Tu sais fort bien de quoi je parle. C'est ce robot que Gloria appelle Robbie. Il ne la quitte pas d'une semelle.

– Pourquoi la quitterait-il ? Il n'est pas conçu pour cela. Et ce n'est certainement pas une terrible machine. C'est le meilleur robot que l'on puisse trouver sur le marché et il m'a coûté six mois de revenus. Il les vaut d'ailleurs… il est autrement plus intelligent que la moitié du personnel de mon bureau…

Il fit un mouvement pour ramasser son journal, mais sa femme fut plus rapide que lui et le mit hors de sa portée.

– Ecoute-moi bien, George. Je ne veux pas confier ma fille à une machine, si intelligente qu'elle puisse être. Un enfant n'est pas fait pour être gardé par un être de métal.

Weston fronça les sourcils :

– Depuis quand as-tu décidé ça ? Il y a maintenant deux ans qu'il est auprès de Gloria et je ne t'ai jamais vue te faire de souci jusqu'à présent.

– Au début, c'était différent. L'attrait de la nouveauté. Cela me soulageait dans mon travail… et puis c'était la mode. Mais à présent, je ne sais plus. Les voisins…

– Que viennent faire les voisins là-dedans ? Ecoute-moi bien. Un robot est infiniment plus digne de confiance qu'une bonne d'enfants humaine. Robbie n'a été construit en réalité que dans un but unique… servir de compagnon à un petit enfant. Sa *mentalité* tout entière a été conçue pour cela. Il ne peut faire autrement que d'être fidèle, aimant et gentil. C'est une machine qui est faite ainsi. C'est plus qu'on n'en peut dire pour les humains.

– Mais un incident pourrait se produire…

Mrs. Weston n'avait qu'une idée assez approximative des organes internes d'un robot.

– Une pièce prendrait du jeu, l'horrible engin serait pris de folie et… et…

Elle n'arrivait pas à se contraindre à compléter sa pensée.

– Impossible, dit Weston avec un frisson nerveux involontaire. C'est complètement ridicule. Nous avons eu une longue discussion, lorsque nous avons acheté Robbie, à propos de la Première Loi de la Robotique. Tu sais qu'il est impossible pour un robot de nuire à un être humain ; longtemps avant que le mécanisme soit assez endommagé pour transgresser la Première Loi, le robot serait complètement hors d'usage. C'est une impossibilité mathématique. En outre, un ingénieur de l'U.S. Robots vient ici deux fois par an pour réviser entièrement le malheureux engin. Il y a moins de chances de voir Robbie devenir subitement incontrôlable que de te voir, toi, battre la campagne de but en blanc… beaucoup moins en vérité. En outre, comment feras-tu pour le séparer de Gloria ?

Il fit une tentative aussi futile que la précédente pour rentrer en possession de son journal et sa femme le jeta avec colère dans la pièce voisine.

– C'est justement ce qui me tracasse, George. Elle ne veut plus jouer avec personne d'autre. Il y a des douzaines de petits garçons et de petites filles avec qui elle devrait se lier d'amitié, mais il n'y a rien à faire. Elle refuse de les approcher à moins que je ne l'y contraigne. Ce n'est pas de cette façon qu'on doit élever une petite fille. Tu veux qu'elle devienne normale, n'est-ce pas ? Tu veux qu'elle soit capable de s'intégrer à la

société ?

– Tu te fais des idées, Grace. Il n'y a qu'à considérer Robbie comme un chien. J'ai vu des centaines d'enfants qui préfèrent leur chien à leur père.

– Un chien est différent, George. Il faut nous débarrasser de cette horrible mécanique. Tu peux la revendre à la compagnie. Je me suis renseignée, c'est possible.

– Tu t'es renseignée ? Ecoute-moi bien, Grace. Ne poussons pas les choses à l'extrême. Nous garderons le robot jusqu'au moment où Gloria sera plus âgée et je te prie désormais de ne plus revenir là-dessus.

Ayant dit, il se leva et sortit de la pièce avec humeur.

Deux soirs plus tard, Mrs. Weston vint à la rencontre de son mari sur le seuil de la porte.

– Il faudra bien que tu m'écoutes cette fois, George. Les gens sont nerveux dans le village.

– A quel sujet ? demanda Weston.

Il entra dans la salle de bains et noya toute réponse possible dans un éclaboussement d'eau.

Mrs. Weston attendit.

– A propos de Robbie, dit-elle.

Weston sortit, la serviette en main, le visage rouge et irrité.

– De quoi parles-tu ?

– Oh ! cela n'a pas cessé de croître. J'ai tenté de fermer les yeux, mais c'est fini. La plupart des gens du village pensent que Robbie est dangereux. On ne laisse pas les enfants s'approcher de notre maison, le soir venu.

– Nous confions bien notre enfant au robot.

– Les gens n'en sont pas satisfaits.

– Eh bien, qu'ils aillent au diable !

– C'est un mot, ça ne résout pas le problème. Il faut que j'aille faire mes courses au village. Je dois rencontrer les gens chaque jour. Et en ville, la situation est encore bien pire. New York vient de passer une ordonnance qui interdit les rues aux robots entre le coucher et le lever du soleil.

– Soit, mais on ne m'empêchera pas de garder un robot dans notre maison… Grace, c'est encore une de tes campagnes, j'en ai reconnu le style. Mais tu perds ton temps. Ma réponse est toujours non ! Nous garderons Robbie !

Et pourtant, il aimait sa femme… et le pire, c'est que sa femme le savait. George Weston, le pauvre, n'était après tout qu'un homme, et sa femme utilisait à fond toutes les ressources qu'un sexe plus maladroit mais aussi plus scrupuleux avait appris, avec juste raison, à redouter.

Dix fois, au cours de la semaine suivante, il s'écria : « Robbie restera… Je ne reviendrai pas sur ma décision ! » et chaque fois il prononçait ces paroles un peu plus bas, avec un gémissement de plus en plus audible.

Vint enfin le jour où Weston s'approcha de sa fille d'un air coupable et lui proposa une « belle » représentation de visivox au village.

Gloria claqua joyeusement des mains.

– Robbie pourra-t-il venir ?

– Non, ma chérie, dit-il, sentant son cœur se serrer au son de sa propre voix. Les robots ne sont pas admis au visivox… mais tu pourras tout lui raconter en rentrant à la maison.

Il trébucha sur les derniers mots et détourna les yeux.

Gloria revint du village, débordant d'enthousiasme, car le spectacle du visivox avait été vraiment splendide.

Elle attendit que son père eût garé la voiture à réaction dans le garage en sous-sol.

– Attends que je raconte l'histoire à Robbie, papa. Je suis sûre qu'il aurait tout aimé. Surtout le moment où Francis Fran reculait si doucement, et voilà qu'il est venu se jeter sur l'un des hommes-léopards et qu'il a dû s'enfuir en courant. (Elle se remit à rire.) Papa, y a-t-il vraiment des hommes-léopards sur la Lune ?

– Probablement pas, dit Weston distraitement. Ce sont seulement des histoires inventées pour faire rire.

Il ne pouvait s'attarder davantage autour de la voiture. Le moment était venu d'affronter l'épreuve.

Gloria partit en courant à travers la pelouse.

– Robbie… Robbie !

Puis elle s'arrêta brusquement à la vue du beau chien collie qui la regardait de ses yeux bruns et sérieux en agitant la queue devant le porche.

– Oh, le joli chien !

Gloria monta les marches, s'approcha prudemment et caressa l'animal.

– C'est pour moi, papa ?

Sa mère était venue les rejoindre.

– Oui, c'est pour toi, Gloria. N'est-il pas mignon avec son poil doux et soyeux ? Il est très doux. Il aime les petites filles.

– Sait-il jouer ?

– Certainement. Il sait faire des tas de tours. Aimerais-tu en voir quelques-uns ?

– Tout de suite ! J'aimerais que Robbie puisse le voir aussi... *Robbie !*

Elle s'immobilisa, prise d'incertitude, et fronça les sourcils.

– Je suis sûre qu'il demeure dans sa chambre pour me punir de ne pas l'avoir emmené à la séance de visivox. Il faudra que tu lui expliques, papa. Il pourrait ne pas me croire, mais si c'est toi qui lui parles, il saura que c'est vrai.

Weston serra les lèvres. Il tourna les yeux vers sa femme mais ne put rencontrer son regard.

Gloria se retourna précipitamment et descendit les marches du sous-sol en criant :

– Robbie... Viens voir ce que papa et maman m'ont apporté. Ils m'ont fait cadeau d'un chien, Robbie.

Au bout d'une minute elle était de retour, tout effrayée.

– Maman, Robbie n'est pas dans sa chambre. Où est-il ?

Il n'y eut pas de réponse ; George Weston toussa et fut soudain prodigieusement intéressé par un nuage errant. La voix de Gloria trembla, au bord des larmes.

– Où est Robbie, maman ?

Mrs. Weston s'assit et attira doucement à elle la petite fille.

– Ne sois pas triste, Gloria. Robbie est parti, je crois.

– Parti ? Où ça ? Où est-il parti, maman ?

– Nul ne le sait, ma chérie. Il est parti. Nous avons cherché, cherché, mais nous n'avons pas pu le trouver.

– Alors il ne reviendra jamais ?

Ses yeux étaient agrandis d'horreur.

– Peut-être le retrouverons-nous bientôt. Nous continuerons à le chercher. Et en attendant tu pourras jouer avec ton gentil chien-chien. Regarde-le ! Il s'appelle Eclair et il peut...

Mais les yeux de Gloria avaient débordé.

– Je ne veux pas de ce sale chien... Je veux Robbie, je veux que vous retrouviez Robbie.

Son chagrin devint trop fort pour s'exprimer en mots et elle se répandit en cris stridents.

Mrs. Weston regarda du côté de son mari pour lui demander du secours, mais il se contenta de déplacer ses pieds d'un air morose et ne se détourna pas de sa contemplation ardente du ciel ; il lui fallut donc se

pencher sur la petite fille pour la consoler.

– Pourquoi pleures-tu, Gloria ? Robbie n'était qu'une machine, une sale vieille machine. Ce n'était même pas vivant.

– Ce n'était pas une machine ! hurla farouchement Gloria. C'était une personne comme vous et moi et il était mon ami. Je veux le retrouver. Oh ! maman, ramenez-le-moi.

Sa mère poussa un gémissement qui était un aveu de défaite et abandonna Gloria à son-chagrin.

– Laisse-la pleurer un bon coup, dit-elle à son mari. Les chagrins d'enfant ne durent jamais bien longtemps. Dans quelques jours elle aura oublié jusqu'à l'existence de cet affreux robot.

Mais le temps prouva que Mrs. Weston était un peu trop optimiste. Sans doute Gloria cessa-t-elle de pleurer, mais elle cessa aussi de sourire et, à mesure que les jours passaient, elle se faisait de plus en plus silencieuse et inconsistante. Petit à petit sa tristesse passive eut raison de Mrs. Weston et seule la retenait de céder la nécessité d'avouer sa défaite à son mari.

Puis un soir, elle entra en coup de vent dans la salle de séjour, s'assit, croisa les bras d'un air plein de fureur.

Son mari tendit le cou pour la voir par-dessus son journal.

– Qu'y a-t-il, Grace ?

– C'est cette enfant, George. J'ai dû renvoyer le chien aujourd'hui. Gloria ne peut plus le supporter, m'a-t-elle dit. Elle est en train de me conduire à la dépression nerveuse.

Weston reposa son journal et une lueur d'espoir illumina ses yeux.

– Peut-être pourrions-nous faire revenir Robbie. C'est possible, tu le sais. Je puis me mettre en rapport avec…

– Non ! répondit-elle farouchement. Je ne veux pas en entendre parler. Nous ne céderons pas aussi facilement. Mon enfant ne sera pas élevée par un robot, dussé-je passer des années à le lui faire oublier.

Weston ramassa de nouveau son journal avec un air déçu.

– A ce train, mes cheveux auront blanchi prématurément dans un an.

– On peut dire que tu es un homme de ressources, dit-elle d'un ton glacial. Gloria a besoin de changer d'environnement. Comment pourrait-elle oublier Robbie dans cette maison, alors que chaque arbre, chaque rocher lui rappelle son souvenir ? De ma vie je n'ai vu une situation aussi imbécile. Comment imaginer qu'une enfant puisse dépérir de la perte d'un robot !

– Eh bien, revenons au fait. Quel genre d'environnement conçois-tu

pour elle ?

– Nous allons la conduire à New York.

– En pleine ville ! En août ! Sais-tu à quoi ressemble New York en plein mois d'août ? Ce n'est pas tenable.

– Des millions de gens le supportent bien.

– Ils n'ont pas la chance de disposer d'une résidence comme la nôtre. S'ils pouvaient quitter New York, ils ne s'en priveraient pas, tu peux me croire.

– Il faudra bien nous résigner. Nous allons partir dès maintenant – ou du moins aussitôt que nous aurons pris les dispositions nécessaires. Dans la ville, Gloria aura assez de centres d'intérêt et d'amis pour remonter le courant et oublier cette machine.

– Oh, Seigneur ! gémit le mari. Quand je pense à ces pavés brûlants !

– Tant pis, répondit sa femme, imperturbable. Gloria a perdu deux kilos en un mois et la santé de ma petite fille m'est plus chère que ton confort.

– Il est bien dommage que tu n'aies pas pensé à la santé de ta petite fille, avant de la priver de son robot, murmura-t-il… sans desserrer les dents.

Gloria fit paraître immédiatement des signes d'amélioration lorsqu'on lui parla du voyage imminent à la ville. Elle en parlait peu, mais toujours avec un plaisir anticipé. De nouveau, elle se reprit à sourire et à manger avec un peu de son appétit antérieur.

Mrs. Weston se félicita sans discrétion et ne manqua aucune occasion de triompher de son mari toujours sceptique.

– Tu vois bien, George, qu'elle aide à préparer les paquets comme un petit ange et babille comme si elle n'avait pas le moindre souci au monde. C'est bien ce que je t'avais dit : il suffit de l'intéresser à autre chose.

– Hum, je l'espère, dit-il sans y croire.

On prit rapidement les dispositions préliminaires. On fit préparer la maison de la cité et un couple fut engagé pour entretenir la maison de campagne. Quand vint le moment de partir, Gloria avait retrouvé presque tout son entrain d'antan et ne parlait plus de Robbie.

D'excellente humeur, la famille prit un gyro-taxi pour l'aéroport (Weston aurait préféré utiliser son gyro personnel, mais il n'avait que deux places et pas de soute à bagages) et pénétra dans l'avion de ligne.

– Viens, Gloria, je t'ai réservé une place près du hublot afin que tu puisses regarder le paysage.

Gloria trotta allègrement dans l'entrée centrale, s'aplatit le nez contre l'épaisse glace ovale, et observa avec un intérêt renouvelé quand le grondement du moteur se répercuta à l'intérieur de la cabine. Elle était trop jeune pour avoir peur quand le sol fut happé comme par une trappe et qu'elle sentit son poids doubler tout à coup, mais assez pour être hautement intéressée. C'est seulement lorsque le sol prit l'aspect d'un puzzle lointain qu'elle consentit à décoller son nez du hublot et à faire face à sa mère.

– Arriverons-nous bientôt à la ville, maman ? demanda-t-elle en frictionnant son petit bout de nez gelé et en regardant avec intérêt la tache de buée formée par sa respiration sur la vitre se rétrécir lentement et disparaître.

– Dans une demi-heure environ, ma chérie. N'es-tu pas contente de partir ? ajouta-t-elle avec un léger soupçon d'inquiétude. Ne crois-tu pas que tu seras heureuse en ville avec tous les immeubles et les gens que tu pourras voir ? Nous irons chaque jour au visivox pour voir des spectacles, au cirque, à la plage et…

– Oui, maman, répondit Gloria sans enthousiasme.

L'avion traversa des nuages et Gloria se plongea aussitôt dans ce spectacle inhabituel. Puis l'appareil regagna de nouveau le ciel clair et elle se tourna vers sa mère avec un air de mystère.

– Je sais pourquoi nous allons à la ville, maman.

– Vraiment ? demanda Mrs. Weston, intriguée. Pourquoi ?

– Tu ne m'as rien dit parce que tu voulais me faire la surprise, mais je sais.

Un moment elle demeura pénétrée d'admiration pour sa propre perspicacité, puis elle se mit à rire gaiement.

– Nous allons à New York pour retrouver Robbie, n'est-ce pas ?… Avec des détectives.

Au même instant, George Weston avalait une gorgée d'eau. Le résultat fut désastreux. Il y eut un hoquet étranglé, un geyser d'eau puis une quinte de toux frisant l'asphyxie. Quand tout fut terminé, il se leva, le visage apoplectique, trempé des pieds à la tête et fort ennuyé.

Mrs. Weston demeura imperturbable, mais quand Gloria répéta sa question d'une voix plus anxieuse, elle sentit la colère la gagner.

– Peut-être, répondit-elle sèchement. Maintenant, pour l'amour du ciel, assieds-toi et ne bouge plus.

New York en 1998 était plus que jamais le paradis des touristes. Les parents de Gloria s'en rendirent compte et en tirèrent le plus grand parti

possible.

Suivant les directives formelles de sa femme, George Weston laissa ses affaires se débrouiller toutes seules, un mois durant, pour consacrer son temps à distraire Gloria. Comme toujours, il apporta à cette tâche un esprit méthodique, efficient et pratique, dans la manière d'un homme d'affaires. Avant que le mois ne se fût écoulé, tout ce qu'on pouvait faire avait été fait.

La petite fille avait été menée sur l'immeuble Roosevelt, haut de huit cents mètres, afin d'y contempler, avec une admiration craintive, le panorama cahoteux de toits qui se perdait au loin dans les champs de Long Island et les plaines du New Jersey. Ils visitèrent les zoos où Gloria regarda avec une terreur délicieuse un « vrai lion vivant » (plutôt déçue de voir les gardiens lui servir des quartiers de viande crue plutôt que des êtres humains, comme elle s'y attendait) et demanda avec une insistance péremptoire à voir la « baleine ».

Les divers musées eurent leur part d'attention, de même que les parcs, les plages et l'aquarium.

Elle remonta la moitié du cours de l'Hudson dans un bateau d'excursion équipé à la façon archaïque des folles années vingt. Elle fit un vol touristique dans la stratosphère et vit le ciel devenir pourpre foncé, les étoiles apparaître en plein jour et la terre brumeuse, au-dessous d'elle, prendre la forme d'un immense bol renversé. Elle voyagea sous les eaux du Long Island Sound à bord d'un mésoscaphe aux parois de verre, évolua dans un monde vert et ondulant où de bizarres êtres marins venaient les dévisager curieusement, pour s'éloigner soudain à toute allure.

Sur un plan plus prosaïque, Mr. Weston la conduisit dans un grand magasin où elle put se délecter des ressources fournies par un autre genre de pays de fées.

En fait, une fois que le mois fut pratiquement écoulé, les Weston étaient convaincus d'avoir fait tout ce qui était en leur pouvoir pour détourner l'esprit de Gloria, une fois pour toutes, du robot disparu… mais ils n'étaient pas tout à fait certains d'avoir réussi.

Le fait demeurait que, quel que fût l'endroit visité, Gloria montrait l'intérêt le plus intense à tous les robots présents. Si captivant que fût le spectacle, si nouveau qu'il fût pour ses jeunes années, elle s'en détournait instantanément si elle surprenait du coin de l'œil l'éclair d'un mouvement métallique.

Mrs. Weston prit un soin tout spécial pour éviter à sa fille la présence

de tout robot.

Le drame atteignit son point culminant au Musée de la Science et de l'Industrie. On avait annoncé un programme spécial pour enfants, avec des tours de « magie » scientifiques mis à la portée des esprits enfantins. Bien entendu, les Weston placèrent la séance sur la liste des distractions absolument recommandées.

Ils se tenaient devant un stand, totalement absorbés par les exploits d'un électro-aimant, quand Mrs. Weston s'aperçut tout à coup que Gloria n'était plus à ses côtés. Elle céda à la panique, puis se calma et, avec l'aide de trois préposés, entreprit une fouille minutieuse.

Bien entendu, Gloria n'était pas fille à errer au hasard. Elle faisait preuve d'une détermination inhabituelle à son âge, héritage des gènes maternels. Elle avait aperçu une pancarte gigantesque portant l'inscription ROBOT PARLANT avec une flèche indiquant la direction à suivre. Ayant déchiffré les deux mots et remarqué que ses parents ne semblaient pas disposés à prendre la bonne direction, elle prit la seule décision logique. Elle guetta le moment opportun et, voyant ses parents absorbés dans leur contemplation, elle se libéra calmement et suivit la direction indiquée par la pancarte.

Le robot parlant était un tour de force, un dispositif dénué de toute utilité pratique et n'ayant qu'une valeur publicitaire. Une fois par heure, un groupe conduit par un guide s'arrêtait devant lui et posait des questions tout bas à un ingénieur. Quand il les jugeait adaptées aux circuits de la machine, elles étaient transmises au Robot Parlant.

Cela n'avait rien de bien passionnant. Il peut être utile de savoir que le carré de quatorze est cent quatre-vingt-seize, que la température ambiante est de 72 degrés Fahrenheit, que la pression de l'air est de 76 centimètres de mercure, que le poids atomique du sodium est 23, mais on n'a pas besoin d'un robot pour cela. Surtout, il n'est pas nécessaire de posséder une masse immobile et peu maniable de fils et d'enroulements s'étendant sur vingt-cinq mètres carrés pour obtenir ce résultat.

Peu de gens prenaient la peine de poser une seconde question, mais une fillette de treize à quatorze ans attendait, tranquillement, sur un banc, la réponse à une troisième. Elle était seule dans la pièce quand Gloria y pénétra.

Gloria ne lui accorda pas un regard. A ses yeux, pour l'instant du moins, un autre être humain constituait un article entièrement dénué d'intérêt. Elle réservait son attention à la grande machine pourvue de roues. Pendant un moment elle parut déconcertée. Elle ne ressemblait à

aucun des robots qu'elle eût jamais vus.

Timidement, elle éleva son petit filet de voix tremblant.

– S'il vous plaît, monsieur le Robot, seriez-vous le Robot Parlant ?

Elle n'en était pas très sûre, mais il lui semblait qu'un robot capable de s'exprimer en paroles était digne du plus grand respect.

(La fillette adolescente donna à son visage une expression de concentration intense. Elle saisit un petit calepin et se mit à griffonner rapidement.)

On entendit un bruit d'engrenages bien huilés et une voix au timbre mécanique fit entendre des mots qui manquaient à la fois d'accent et d'intonation.

– Je… suis… le… robot… qui… parle.

Gloria le regarda d'un petit air triste. Il parlait bien, mais le son provenait d'on ne sait où. Il n'y avait aucun visage auquel s'adresser.

– Pouvez-vous m'aider, monsieur le Robot ?

Le Robot Parlant était conçu pour répondre à des questions, on ne lui avait posé jusque là que des questions auxquelles il pût répondre. Il avait donc tout à fait confiance en ses capacités.

– Je… puis… vous… aider.

– Merci, monsieur le Robot. Avez-vous vu Robbie ?

– Qui… est… Robbie ?

– C'est un robot, monsieur le Robot.

Elle se hissa sur la pointe des pieds.

– Il a environ cette taille, monsieur le Robot, un peu plus, même, et il est très gentil. Il possède une tête, vous savez. Je veux dire que vous n'en avez pas, mais lui en a, monsieur le Robot.

Le Robot Parlant était quelque peu dépassé.

– Un… robot ?

– Oui, monsieur le Robot. Un robot comme vous, sauf qu'il ne peut parler, bien sûr, et… il ressemble à une vraie personne.

– Un… robot… comme… moi ?

– Oui, monsieur le Robot.

A quoi le Robot Parlant ne répondit que par un vague gargouillement, et quelques bruits incohérents. Le terme générique qui envisageait son existence, non en tant qu'objet singulier, mais comme membre d'un groupe, dépassait son entendement. En toute loyauté, il s'efforça d'intégrer le concept et une demi-douzaine d'enroulements brûlèrent au cours de l'opération. De petits signaux d'alarme se mirent à grésiller.

(La jeune adolescente quitta la salle à ce moment précis. Elle avait pris

assez de notes pour son article sur *Les aspects pratiques des robots*. Cet article de Susan Calvin fut le premier d'une nombreuse série sur le même sujet.)

Gloria attendait avec une impatience soigneusement dissimulée la réponse de la machine à sa question, lorsqu'elle entendit un cri derrière elle : « La voici ! » et reconnut la voix de sa mère.

– Que fais-tu là, vilaine fille ? s'écria Mrs. Weston, dont l'anxiété s'était muée instantanément en colère. Sais-tu que tu viens de faire une peur mortelle à ton papa et à ta maman ? Pourquoi t'es-tu enfuie ?

L'ingénieur préposé au robot venait aussi d'entrer dans la pièce en s'arrachant les cheveux et apostrophait la foule aussitôt rassemblée, en demandant qui avait touché la machine.

– N'y a-t-il donc personne parmi vous qui sache lire ? hurlait-il. Nul n'a le droit de pénétrer dans cette salle sans être accompagné.

Gloria éleva sa voix consternée au-dessus du tumulte.

– Je ne suis venue ici que pour voir le Robot Parlant, maman. J'ai pensé qu'il saurait peut-être où se trouve Robbie, parce qu'ils sont tous les deux des robots.

Et comme le souvenir de Robbie s'imposa à elle tout à coup de vive force, elle fut prise d'une soudaine crise de larmes.

– Il faut que je retrouve Robbie, maman, il le faut.

Mrs. Weston étouffa un cri.

– Oh ! juste ciel. Rentrons, George. C'est plus que je n'en puis supporter.

Le soir venu, George Weston s'absenta pendant plusieurs heures et, le lendemain matin, il s'adressa à sa femme avec une expression qui ressemblait beaucoup à une satisfaction complaisante.

– Il m'est venu une idée, Grace.

– A propos de quoi ? s'enquit-elle d'un ton morne et sans manifester le moindre intérêt.

– A propos de Gloria.

– Tu ne vas pas me proposer de racheter ce robot, j'espère ?

– Non, absolument pas.

– Eh bien, parle, je peux aussi bien t'écouter. Rien de ce que j'ai fait n'a eu le moindre effet.

– Très bien. Voici quel est le résultat de mes réflexions. Tout le mal vient du fait que Gloria considère Robbie comme une personne et non comme une machine. Naturellement, elle ne parvient pas à l'oublier. Maintenant, si nous arrivions à la convaincre que Robbie n'est rien

d’autre qu’un magma d’acier et de cuivre, sous forme de plaques et de fils, avec de l’électricité pour lui donner vie, je me demande combien de temps dureraient ses regrets. C’est l’offensive psychologique, tu comprends ?

– Comment penses-tu t’y prendre ?

– Rien de plus simple. Où crois-tu que je me sois rendu hier soir ? J’ai persuadé Robertson, de l’U.S. Robots et Hommes Mécaniques, de procéder à une visite complète de l’usine dès demain. On enfoncera dans la tête de Gloria qu’un robot n’est pas un être vivant.

Les yeux de Mrs. Weston s’arrondirent graduellement et une lueur brilla dans son œil, qui ressemblait fort à de l’admiration soudaine.

– Mais, George, c’est une excellente idée.

Et les boutons de veste de George Weston de se tendre aussitôt.

– Je n’en ai jamais d’autres, dit-il modestement.

M. Struthers était un directeur général consciencieux avec une propension naturelle au bavardage. Il résulta de cette combinaison psychologique que la visite fut agrémentée de commentaires surabondants à chaque pas. Néanmoins, Mrs. Weston ne manifesta pas d’ennui. Elle alla même jusqu’à l’interrompre à plusieurs reprises et à lui demander de répéter ses explications en termes plus simples et accessibles à un enfant de l’âge de Gloria. Aiguillonné par cette juste appréciation de ses talents de narrateur, M. Struthers s’épanouit et devint encore plus verbeux, si possible.

George Weston lui-même commençait à donner des signes d’une impatience croissante.

– Pardonnez-moi, Struthers, dit-il, interrompant une conférence sur la cellule photo-électrique, n’existe-t-il pas un secteur de votre usine où serait utilisée uniquement la main-d’œuvre robot ?

– Comment ? Oh, certainement ! (Il sourit à l’adresse de Mrs. Weston.) D’une certaine manière, c’est là un cercle vicieux : des robots créent d’autres robots. Naturellement, nous ne généralisons pas cette méthode. D’abord, les syndicats ne nous le permettraient jamais. Mais nous pouvons produire quelques robots en faisant appel exclusivement à la main-d’œuvre robot. Voyez-vous (il ponctuait son discours en frappant sa paume de son pince-nez), ce dont les syndicats ne se rendent pas compte – et je dis cela en homme qui a toujours manifesté une grande sympathie au mouvement ouvrier en général – c’est que l’avènement du robot, tout en jetant quelques perturbations, au début, dans la répartition du travail, finira inévitablement…

– Oui, Struthers, dit Weston, mais pourrions-nous voir ce secteur de

l'usine dont vous parliez ? Ce serait très intéressant, j'en suis persuadé.

– Mais oui, mais oui, certainement !

M. Struthers, d'un mouvement convulsif, replaça son pince-nez à l'endroit convenable et laissa échapper une petite toux déconfite.

– Suivez-moi, je vous prie.

Il observa un mutisme relatif en guidant les visiteurs le long d'un interminable couloir et d'un escalier dont il descendit les marches le premier. Puis ils pénétrèrent dans une grande salle bien éclairée, bourdonnant d'activité métallique ; alors les vannes s'ouvrirent et le torrent d'explications déferla une fois de plus.

– Et voilà ! s'écria-t-il avec de l'orgueil dans la voix. Un personnel uniquement composé de robots ! Cinq hommes tiennent le rôle de surveillants et ils ne se trouvent même pas dans cette salle. En cinq ans, c'est-à-dire depuis l'inauguration de cet atelier, il ne s'est pas produit un seul accident. Bien sûr, les robots que l'on assemble ici sont relativement simples, mais…

Dans les oreilles de Gloria, la voix du directeur général s'était depuis longtemps réduite à une sorte de murmure calmant. Toute cette visite lui semblait plutôt monotone et sans intérêt, bien qu'il y eût de nombreux robots en vue. Aucun d'eux ne ressemblait, même de loin, à Robbie, et elle les regardait avec un dédain non dissimulé.

Dans cette salle, il n'y avait pas du tout de gens, remarqua-t-elle. Puis ses yeux tombèrent sur six ou sept robots qui s'activaient autour d'une table, à mi-chemin de la pièce. Ils s'arrondirent de surprise incrédule. La pièce était vaste, sans doute, mais l'un des robots ressemblait… ressemblait… *c'était Lui !*

– Robbie !

Son cri perça l'air et l'un des robots qui s'affairaient autour de la table fit un geste maladroit et laissa tomber son outil. Folle de joie, Gloria se glissa sous la rambarde avant qu'aucun de ses parents n'ait pu l'arrêter, se laissa tomber légèrement sur le sol à quelques pieds au-dessous d'elle et s'élança en courant vers Robbie, agitant les bras et les cheveux au vent.

Alors les trois adultes, pétrifiés, virent ce que la petite fille bouleversée n'avait pas vu… un énorme tracteur roulant lentement sur son chemin tracé d'avance.

Il fallut quelques fractions de seconde à Weston pour reprendre ses esprits – fractions cruciales, car Gloria ne pouvait plus être rejointe. Weston franchit bien la rambarde dans une tentative suprême, mais manifestement sans espoir. Mr. Struthers fit signe désespérément aux

surveillants d'arrêter le tracteur, mais ceux-ci n'étaient que des humains et il leur fallait du temps pour agir.

Ce fut Robbie seul qui agit immédiatement avec une précision sans défaut.

Ses jambes de métal dévorant l'espace entre lui et sa petite maîtresse, il fonça en partant de la direction opposée. Tout sembla alors se produire en même temps. D'un mouvement du bras, Robbie cueillit au vol Gloria, sans réduire sa vitesse d'un iota et par là même lui coupa le souffle dans le choc. Weston, qui ne comprenait rien à ce qui se passait, sentit plutôt qu'il ne vit Robbie passer devant lui à le frôler, et s'arrêta brusquement, ahuri. Le tracteur coupa la trajectoire de la petite fille, une demi-seconde après que Robbie l'eut enlevée, roula trois mètres plus loin et finit par s'arrêter dans un grincement prolongé.

Gloria retrouva son souffle, subit une série d'embrassades passionnées de ses parents et se tourna ardemment vers le robot. A son point de vue, rien ne s'était produit, si ce n'est qu'elle avait retrouvé son ami.

Mais le soulagement qui se lisait sur le visage de Mrs. Weston s'était tout à coup transformé en noirs soupçons. Elle se tourna vers son mari et en dépit de son air échevelé et de son apparence rien moins que digne, elle parvint à prendre un aspect redoutable.

– C'est toi qui as manigancé tout ceci, n'est-ce pas ?

George Weston tamponna son front brûlant avec son mouchoir. Sa main était hésitante et ses lèvres se courbaient en un sourire tremblotant et prodigieusement faible.

Mme Weston poursuivit son accusation.

– Robbie n'était pas conçu pour exécuter des travaux mécaniques. Il ne pouvait être d'aucune utilité dans cet établissement. Tu l'as fait placer délibérément dans cet atelier afin que Gloria pût le retrouver. Avoue donc.

– Eh bien, c'est vrai, dit Weston. Mais comment pouvais-je prévoir que la rencontre serait aussi mouvementée ? D'ailleurs Robbie lui a sauvé la vie ; cela, il te faut bien l'admettre. Tu ne peux plus le renvoyer.

Grace Weston réfléchit. Elle se tourna vers Gloria et les considéra d'un air absent durant un moment. Gloria entourait le cou du robot d'une étreinte qui eût asphyxié toute créature qui n'aurait pas été faite de métal, et babillait frénétiquement des mots sans suite. Les bras de Robbie en acier au nickel-chrome (capables de transformer en bretzel une barre d'acier de cinq centimètres de diamètre) entouraient doucement et affectueusement le corps de la petite fille, et ses yeux brillaient d'un

rouge, profond, profond.

– Eh bien, dit Mme Weston, je pense qu'il pourra demeurer près de nous jusqu'au moment où il sera rouillé.

NOËL SANS RODNEY

Ce qui a déclenché toute cette affaire, c'est que Gracie (mon épouse depuis près de quarante ans) a voulu donner congé à Rodney pour les fêtes ; et le résultat, c'est que je me suis retrouvé dans une situation tout à fait impossible. Je vais vous raconter ça, si vous n'y voyez pas d'inconvénient, car il faut absolument que je le raconte à quelqu'un. Bien entendu, je change les noms et les détails par mesure de précaution.

Il y a deux mois environ, vers la mi-décembre, Gracie me dit :

– Pourquoi ne donnons-nous pas congé à Rodney pour les fêtes ? Pourquoi ne fêterait-il pas Noël lui aussi ?

Je me rappelle qu'à cet instant j'avais le regard perdu dans le vague (un peu de flou dans la vision, ça détend plutôt, quand on prend un moment de repos ou qu'on veut juste écouter de la musique), mais je me suis empressé d'accommoder pour voir si Gracie souriait ou avait l'œil qui pétillait – encore que, voyez-vous, elle n'ait guère le sens de l'humour.

Pas de sourire. Pas de pétillement. J'ai dit :

– Pourquoi diable lui donnerions-nous congé ?

– Et pourquoi pas ?

– Et le congélateur, tu veux lui accorder des vacances ? Et le stérilisateur ? Et l'holoviseur ? On pourrait peut-être couper carrément le courant ?

– Allons, voyons, Howard ! répondit-elle. Rodney n'est pas un congélateur, ni un stérilisateur : c'est une personne.

– Ce n'est pas une personne, c'est un robot : il n'aurait que faire d'un congé !

– Qu'en sais-tu ? Et puis, *c'est* une personne ! Il n'a pas volé cette occasion de se reposer et de prendre tout bonnement part aux réjouissances.

Je n'allais pas me lancer dans une discussion avec elle sur ce mot « personne ». Je sais bien que vous connaissez tous ces enquêtes d'opinion montrant que les femmes ont trois fois plus de chances que les hommes d'éprouver crainte et ressentiment à l'égard des robots. Peut-être est-ce parce que les robots accomplissent plutôt ce qu'on appelait jadis, au bon vieux temps, les « travaux de femmes », et que les femmes

ont peur de devenir inutiles, encore qu'à mon avis ça ne puisse que les enchanter. Gracie, en tout cas, *est* enchantée, et elle adore littéralement Rodney (selon sa propre expression : tous les deux jours, elle répète « Rodney, je l'adore ! »).

Il faut que je vous explique que Rodney est un robot à l'ancienne. Cela fait dans les sept ans que nous l'avons. Il a été adapté pour aller avec notre demeure à l'ancienne et nos façons de vivre à l'ancienne. J'en suis plutôt satisfait moi-même. Parfois je songe à acquérir un de ces machins dernier cri, ultra-perfectionnés, ultra-automatisés, comme celui que possède notre fils, DeLancey ; mais jamais Gracie ne l'accepterait.

Et justement, en pensant alors à DeLancey, j'ai dit :

– Comment veux-tu que nous accordions des vacances à Rodney, Gracie ? Il y a DeLancey qui vient nous voir avec sa radieuse épouse (c'est avec ironie que j'utilisais « radieuse », mais Gracie ne s'en aperçut pas : elle a un art étonnant pour voir les bons côtés même là où il n'y en a pas) et comment allons-nous faire pour que la maison soit en ordre, les repas préparés, et tout ce qui s'ensuit… sans Rodney ?

– Mais justement ! répliqua-t-elle avec conviction. DeLancey et Hortense pourraient amener *leur* robot, qui s'occuperait de tout ça. Tu sais bien qu'ils n'ont pas une très haute opinion de Rodney : ils seraient ravis de démontrer ce que le leur est capable de faire, et ainsi Rodney pourra se reposer.

Avec un grognement, je répondis :

– Eh bien, si ça peut te faire plaisir, j'imagine que nous pouvons le faire : ce ne sera que pour trois jours. Mais je ne voudrais pas que Rodney se mette dans la tête qu'il aura congé pour toutes les fêtes.

C'était encore une plaisanterie, bien entendu, mais Gracie répondit avec le plus grand sérieux :

– Non, Howard, je lui dirai un mot pour lui faire comprendre que ce n'est qu'une fois en passant.

Gracie est incapable de se faire à l'idée que Rodney est soumis aux Trois Lois de la robotique, et qu'il n'y a rien à lui expliquer.

Je n'avais plus qu'à attendre DeLancey et Hortense, le cœur lourd. DeLancey est certes mon fils, mais c'est un carriériste au petit pied. Il a épousé Hortense à cause de ses excellentes relations dans le milieu des affaires : elle peut lui donner un coup de main dans la bousculade vers les sommets. Du moins, je l'espère : car si elle a quelque autre mérite, je ne m'en suis jamais aperçu.

Ils se sont amenés deux jours avant Noël, avec leur robot – un robot

qui égalait Hortense en clinquant et presque, semblait-il, en dureté. Son métal poli brillait comme un miroir, et son pas n'avait nullement la lourdeur sonore de celui de Rodney : le robot d'Hortense (c'est elle, j'en suis sûr, qui en avait prescrit la facture) se déplaçait sans le moindre bruit. Il n'arrêtait pas de venir se planter derrière moi sans rime ni raison et de me donner des coups au cœur quand, en me retournant, je me heurtais à lui.

Pire encore, DeLancey a amené avec lui LeRoy. Et ce gamin de huit ans a beau être mon petit-fils (je suis prêt à me porter garant de la fidélité d'Hortense : je vois mal quiconque y toucher de son plein gré), je dois bien reconnaître que le faire passer par une bétonnière lui apporterait une amélioration considérable.

D'entrée, il a voulu savoir si nous avions expédié Rodney à l'usine de recyclage de métaux (en fait, il a dit « foutu à la ferraille »). En reniflant, Hortense a déclaré :

– Puisque nous avons avec nous un robot moderne, j'espère que vous nous épargnerez la vue de Rodney.

Je n'ai pas pipé mot, mais Gracie lui a répondu :

– Mais bien sûr, ma chère ! D'ailleurs, nous avons donné congé à Rodney.

DeLancey a fait une grimace, mais sans rien dire : il connaît sa mère.

Débonnaire, j'ai lancé :

– Et si pour commencer on demandait à Rambo de nous préparer quelque chose de bon à boire, hein ? Café, thé, cacao, une goutte de cognac…

Rambo, c'est leur robot. Pourquoi ce nom, je l'ignore, à part qu'il commence par R. Ça n'est pas spécifié par la loi, mais, comme vous l'avez sans doute remarqué vous-mêmes, presque tous les robots ont un nom qui commence par un R, en tant qu'initiale de robot, je suppose. Le plus courant de ces noms est Robert : il doit bien y avoir un million de robots qui s'appellent Robert rien que dans le couloir nord-est.

A vrai dire, je pense que c'est la raison pour laquelle les hommes et les femmes ne portent plus de noms commençant par R : on trouve des Bob et des Dick, mais pas de Robert ni de Richard ; des Linda et des Becky, mais pas de Roseline ni de Rebecca. Quant aux robots, les noms en R qu'ils portent sont parfois des plus insolites : j'en connais trois qui se nomment Rutabaga, et deux autres Ramsès. Mais Hortense est la seule à ma connaissance à avoir appelé un robot Rambo, combinaison de syllabes que je n'ai jamais rencontrée, et je n'ai jamais eu envie d'en

demander la raison : j’étais certain que l’explication s’avérerait désagréable.

Rambo se révéla tout de suite inefficace : il était, bien sûr, programmé pour le ménage DeLancey-Hortense, qui était ultra-moderne et ultra-automatisé ; pour préparer à boire dans sa propre demeure, tout ce que Rambo avait à faire, c’était d’appuyer sur les boutons adéquats. (Quant à savoir pourquoi quiconque pourrait avoir besoin d’un robot pour appuyer sur des boutons, j’attends qu’on me l’explique !)

C’est ce qu’il a dit. Il s’est tourné vers Hortense et, d’une voix douce comme le miel (rien à voir avec celle de Rodney, qui parle comme un gars de la grande ville, avec même une pointe d’accent de Brooklyn), il a dit :

– L’équipement fait défaut, Madame.

Hortense inspira brusquement.

– Est-ce à dire que vous n’avez toujours pas de cuisine robotisée, Grand-père ? (Après avoir soigneusement évité d’utiliser un nom, elle s’est empressée de m’appeler « Grand-père » dès que LeRoy est né, en hurlant bien entendu ; jamais, évidemment, elle ne m’a appelé Howard : cela aurait pu laisser entendre que je suis un être humain, ou, plus improbable encore, qu’elle en est un.)

J’ai répondu :

– Ma foi, notre cuisine est robotisée quand Rodney s’y trouve.

– Sans doute ! fit-elle. Mais nous ne sommes plus au vingtième siècle, Grand-père.

Je me suis dit : *Ah ! je voudrais bien !* Mais je me suis contenté de répondre :

– Eh bien, pourquoi ne pas apprendre à Rambo à se servir des commandes ? Je suis sûr qu’il est capable de verser, de mélanger, de faire chauffer, et d’accomplir toutes les autres opérations nécessaires.

– Je ne doute pas qu’il en soit capable, rétorqua Hortense. Mais, grâce au Destin, il n’a pas besoin de le faire. Je n’ai pas l’intention de toucher à sa programmation : cela nuirait à son efficacité.

Gracie, bien que soucieuse, répondit aimablement :

– Mais, si nous ne touchons pas à sa programmation, il va falloir que je lui indique pas à pas comment faire… et je ne sais pas comment on fait : je ne l’ai jamais fait !

– Rodney peut le lui dire, fis-je.

– Oh ! Howard… mais nous avons accordé un congé à Rodney ! objecta Gracie.

– Je sais bien. Mais nous n’allons pas lui demander de *faire* quelque

chose : juste de *dire* à Rambo ici présent ce qu'il faut qu'il fasse, et après ça Rambo pourra le faire.

Là-dessus, Rambo déclara d'un air guindé :

– Madame, il n'y a rien dans ma programmation ni dans les instructions que j'ai reçues qui me fasse obligation de recevoir des ordres d'un autre robot, surtout si celui-ci est d'un modèle ancien.

Hortense se fit conciliante :

– Bien sûr, Rambo ! Je suis certaine que Grand-père et Grand-mère sont sensibles à ces raisons. (Je remarquai que DeLancey ne pipait pas mot. Je me demande s'il prenait jamais la parole en présence de sa très chère épouse.)

– Très bien, repris-je. Alors, voilà ce qu'on va faire : je vais me faire donner les indications par Rodney, et ensuite c'est moi qui les dicterai à Rambo.

Rambo n'eut rien à redire à cela. Même Rambo est soumis à la Deuxième Loi de la robotique, qui lui fait obligation d'obéir à des ordres donnés par les êtres humains.

Hortense plissa les yeux : elle aurait aimé, je le voyais, me dire qu'un robot comme Rambo était trop bien pour être soumis aux ordres de gens comme moi ; mais, venue de très loin, une vague bouffée de quelque sentiment rudimentaire proche de l'humanité la retint.

Le petit LeRoy, lui, ne s'embarrassait nullement de telles entraves quasi humaines ; il brailla :

– J'veux pas voir la sale gueule de Rodney ! J'parie qu'il sait rien faire du tout ! Et même s'il sait, de toute façon ce croulant de grand-père comprendrait tout de travers !

J'aurais bien aimé être seul à seul avec le petit LeRoy cinq minutes, pour le raisonner calmement, avec un gros bâton ; mais un instinct maternel dictait à Hortense de ne jamais laisser LeRoy seul avec aucun être humain.

Il n'y avait vraiment rien d'autre à faire que de sortir Rodney de sa niche dans la resserre, où il pouvait savourer ses propres réflexions (est-ce qu'un robot se livre à ses propres réflexions quand il est seul, je me le demande), et le mettre au travail. Ça n'était pas commode : il disait une phrase, je répétais la même phrase, et Rambo faisait quelque chose, puis Rodney disait une autre phrase, et ainsi de suite.

Tout cela prenait deux fois plus de temps que si Rodney l'avait fait lui-même, et cela m'épuisait, je peux vous le dire, car tout devait se faire comme ça : manœuvrer le lave-vaisselle-stérilisateur, préparer le

réveillon, débarrasser des déchets la table et le plancher… tout !

Gracie n'arrêtait pas de se lamenter sur les vacances de Rodney qui étaient gâchées, mais ne sembla à aucun instant se rendre compte que les miennes l'étaient aussi. Mais j'ai vraiment admiré Hortense pour son art de trouver, toutes les fois que quelque remarque semblait requise, quelque chose de désagréable à dire, et cela, je l'ai remarqué tout particulièrement, sans se répéter une seule fois : être rosse, c'est à la portée du premier venu ; mais une telle créativité sans défaillance dans la rosserie m'inspira à mainte reprise l'envie perverse d'applaudir.

Mais là où ce fut vraiment le bouquet, ce fut la veille de Noël. On avait mis en place l'arbre de Noël, et j'étais épuisé. Nous n'étions pas dans le cas de figure où, en branchant un coffret de parure automatisé sur un arbre électronique, il suffit de presser un bouton pour qu'instantanément les décorations soient disposées à la perfection. Sur notre arbre à nous (un arbre ordinaire, à l'ancienne mode, en plastique), il fallait placer les garnitures à la main, une par une.

Hortense prit une mine indignée.

– Mais voyons, Hortense, lui remontrai-je, cela permet de se montrer créatif, en arrangeant les choses comme on l'entend.

Hortense répondit par un reniflement de dédain (on aurait cru entendre des griffes raclant un mur de plâtre brut) et quitta la pièce, le visage empreint d'une nausée non dissimulée. Je fis une courbette à l'adresse de son dos qui s'éloignait : je n'étais pas fâché de lui voir les talons.

Je m'attelai alors à la tâche fastidieuse d'écouter les instructions de Rodney et de les transmettre à Rambo. Quand ce fut terminé, je jugeai que mes pauvres pieds et ma pauvre tête avaient bien mérité quelque repos. Je m'installai donc dans un fauteuil au bout de la pièce, dans un coin sombre. Mais à peine y avais-je casé mon corps endolori que le petit LeRoy fit son entrée.

Je suppose qu'il ne m'avait pas vu, à moins qu'il ait tout bonnement refusé de me prêter attention, comme à un meuble parmi les moins importants et les moins intéressants de la pièce. Il jeta à l'arbre un regard dédaigneux et, s'adressant à Rambo, il dit :

– Dis donc, où sont les cadeaux de Noël ? Je parie que ces croulants de Pépé et Mémé m'en ont dégoté de minables, mais j'vais pas poireauter jusqu'à demain matin !

– Je ne sais pas où ils sont, Jeune Maître, répondit Rambo.

– Ah ! fit LeRoy. (Et, se tournant vers Rodney :) Et toi, Face-de-pet, tu

sais où ils sont, les cadeaux ?

Rien dans sa programmation ne s'opposait à ce que Rodney fît la sourde oreille : il n'était pas censé savoir qu'on s'adressait à lui, car il répondait au nom de Rodney, et non de Face-de-pet. Rambo, lui, j'en suis bien sûr, eût refusé de répondre. Mais Rodney était d'une tout autre étoffe. Il répondit poliment :

– Oui, Jeune Maître, je le sais.

– Eh bien, où sont-ils, vieux cradingue ?

– Je ne pense pas, répondit Rodney, qu'il serait sage de vous le dire, Jeune Maître. Ce serait décevant pour Gracie et Howard, qui aimeraient vous remettre ces cadeaux demain matin.

– Dis donc ! fit le petit LeRoy. A qui tu crois que tu causes, crétin de robot ? Je t'ai donné un ordre : tu m'apportes ces cadeaux tout de suite !

Et, pour montrer à Rodney qui commandait, il lui envoya un coup de pied dans le tibia.

Lourde erreur ! A quel point cela allait s'avérer tel, je m'en suis aperçu avec une seconde d'avance : une seconde d'intense jubilation. Le petit LeRoy, en effet, était prêt à aller se coucher (je doutais pourtant qu'il y allât jamais avant d'y être *disposé*), ce pourquoi il était en pantoufles. De plus, quand il envoya ce coup de pied, la pantoufle alla valser, de sorte qu'en fin de compte c'est avec ses orteils nus qu'il cogna l'acier chromé massif du tibia robotique.

Il s'écroula par terre en braillant, et sa mère d'accourir.

– Qu'est-ce qu'il y a, LeRoy ? Qu'est-ce qu'il y a ?

A cela, le petit LeRoy eut l'impérissable culot de répondre :

– Il m'a frappé ! Ce vieux monstre de robot m'a *frappé* !

Sa mère poussa un hurlement. M'apercevant, elle vociféra :

– Ce robot que vous avez là doit être détruit.

– Allons, voyons, Hortense ! lui remontrai-je. Un robot ne peut frapper un petit garçon : la Première Loi de la robotique s'y oppose.

– C'est un *vieux* robot ! Un robot détérioré ! LeRoy dit que...

– LeRoy ment. Il n'existe aucun robot, aussi vieux et aussi détérioré soit-il, qui puisse frapper un enfant.

– Alors, c'est *lui* qui l'a fait ! C'est Grand-père qui l'a fait ! glapit LeRoy.

– Ce n'est pas l'envie qui m'en manque, répondis-je d'un ton égal. Mais aucun robot ne m'aurait laissé faire. Il n'y a qu'à interroger le vôtre. Demandez donc à Rambo s'il aurait laissé passivement votre gamin se faire maltraiter soit par Rodney soit par moi ! Rambo ?

J'avais utilisé un ton impératif, et Rambo répondit :

– Jamais je n'aurais laissé le Jeune Maître subir le moindre mal, Madame, mais j'ignorais ce qu'il avait l'intention de faire : il a donné à Rodney un coup au tibia pied nu, Madame.

Suffoquée, les yeux exorbités de fureur, Hortense n'en reprit pas moins :

– Alors, c'est qu'il avait une bonne raison de le faire. Je tiens toujours à faire détruire votre robot.

– Eh bien, essayez donc, Hortense ! A moins que vous soyez disposée à mettre en péril l'efficacité du vôtre en le reprogrammant pour qu'il mente, il portera témoignage de ce qui s'est passé juste avant ce coup de pied ; et, bien entendu, j'aurai le plaisir d'en faire autant.

Hortense s'en alla le lendemain matin, emmenant avec elle un LeRoy au teint blême (il s'avéra qu'il s'était fait une fracture à l'orteil : il ne l'avait pas volé !) et un DeLancey perpétuellement muet. Gracie les suppliait de rester en se tordant les mains ; mais, pour ma part, c'est sans la moindre émotion que j'ai assisté à leur départ. Non, je mentirais en disant ça : en fait, j'ai assisté à leur départ avec quantité d'émotions… toutes également agréables.

Plus tard, j'ai dit à Rodney, en l'absence de Gracie :

– Je suis désolé, Rodney ! Ces fêtes de Noël ont vraiment été une catastrophe ; et tout ça parce que nous avons voulu les passer sans toi. Nous ne recommencerons jamais, je te le promets.

– Merci, Monsieur. Je dois avouer qu'il m'est arrivé au cours de ces deux jours de souhaiter ardemment que les Lois de la robotique n'existent pas.

J'ai hoché la tête et lui ai adressé un large sourire. Mais, la nuit suivante, j'ai émergé d'un profond sommeil avec en tête un problème qui n'a cessé de me tracasser depuis.

Je reconnais que Rodney a été soumis à rude épreuve ; mais un robot *ne peut pas* souhaiter que les Lois de la robotique n'existent pas : c'est *exclu,* quelles que soient les circonstances.

Si je signale cela, Rodney sera sans aucun doute mis au rebut, et on nous livrera un robot neuf pour compenser ; et cela, Gracie ne me le pardonnera absolument pas… jamais ! Aucun robot, aussi nouveau, aussi doué soit-il, ne peut prendre dans son cœur la place de Rodney.

D'ailleurs, moi non plus je ne me le pardonnerais pas : sans même considérer ma propre sympathie pour Rodney, je ne voudrais pour rien au monde donner à Hortense cette occasion de triompher.

Mais si je ne fais rien, je continue à vivre avec un robot capable de

souhaiter que les Lois de la robotique n'existent pas. De souhaiter qu'elles n'existent pas à agir comme si elles n'existaient pas, il n'y a qu'un pas. A quel moment franchira-t-il ce pas, et sous quelle forme montrera-t-il qu'il l'a franchi ?

Que faire ? Que faire ?

ROBOTS HUMANOÏDES

Dans la littérature de science-fiction, il n'est pas rare de rencontrer des robots recouverts d'une peau synthétique, quand ils ne sont pas conçus avec une apparence les rendant impossibles à distinguer des êtres humains. Parfois ils sont appelés « androïdes » (du mot grec signifiant « ayant forme humaine ») et certains écrivains sont très pointilleux sur cette distinction. Pas moi, car je pense qu'un robot est un robot, et rien de plus.

Notons cependant qu'en 1920 R. U. R.*, la pièce de Karel Capek qui fit connaître le terme « robot », ne mettait en scène aucun robot à proprement parler : ceux que produisait la firme Rossum's Universal Robots (le R. U. R. du titre) étaient en fait… des androïdes.*

Une des trois histoires de cette section, « Assemblons-nous », est la seule de ce livre où aucun robot n'apparaisse. Quant à la nouvelle « Effet miroir », on peut la considérer comme une suite à mes romans Les Cavernes d'acier *et* Face aux feux du Soleil.

ASSEMBLONS-NOUS

Une certaine forme de paix s'était prolongée durant un siècle et les gens avaient oublié à quoi ressemblait tout le reste. Ils n'auraient pas trop su de quelle façon réagir s'ils avaient découvert qu'une certaine forme de guerre venait finalement de se déclencher.

A coup sûr, Elias Lynn, chef du Bureau de la Robotique, ne savait trop de quelle façon réagir lorsqu'il découvrit finalement la vérité. Le Bureau de la Robotique avait son quartier général à Cheyenne, conformément à la tendance à la décentralisation qui se manifestait depuis un siècle, et Lynn contemplait d'un air indécis le jeune officier de Sécurité qui lui apportait la nouvelle de Washington.

Elias Lynn était un homme de vastes proportions, aux traits banals mais non dénués de charme, avec des yeux bleu pâle légèrement proéminents. Les hommes ne se sentaient pas généralement très à leur aise sous le regard de ces yeux, mais l'officier de Sécurité demeurait imperturbable.

Lynn décida que sa première réaction aurait dû être un sentiment d'incrédulité. Tonnerre, c'était bien de l'incrédulité ! Il lui était impossible d'y croire !

Il se renversa dans son fauteuil.

– Dans quelle mesure est-on certain de cette information ? demanda-t-il.

L'officier de Sécurité, qui s'était présenté sous le nom de Ralph G. Breckenridge, avec pièces d'identité à l'appui, portait sur ses traits la douceur de la jeunesse : lèvres pleines, joues rebondies qui rougissaient facilement, yeux candides. Ses vêtements détonnaient à Cheyenne, mais convenaient parfaitement à l'atmosphère conditionnée qui régnait à Washington, où la Sécurité demeurait, en dépit de tout, centralisée.

– Il ne peut y avoir aucun doute à ce sujet, dit Breckenridge en devenant rouge comme une pivoine.

– Sans doute n'ignorez-vous rien d'Eux, dit Lynn, incapable d'empêcher une trace de sarcasme de filtrer dans sa voix.

Il n'était pas particulièrement conscient de mettre l'accent sur le pronom par lequel il désignait l'ennemi, ce qui aurait équivalu à l'écrire

en capitales. C'était une habitude de langage propre à sa génération et à la précédente. Nul ne parlait plus de l'« Est », des « Soviets » ou des « Russes ». Cela aurait provoqué trop de confusion, puisque certains d'entre Eux n'appartenaient pas à l'Est, n'étaient ni Rouges ni Soviétiques, encore moins Russes. Il était beaucoup plus simple de dire Nous et Eux, et infiniment plus précis.

Les voyageurs avaient fréquemment rapporté qu'Ils faisaient de même en sens contraire. Dans leur camp, Ils étaient « Nous » (dans la langue appropriée) et Nous étions « Eux ».

Rares étaient ceux qui se préoccupaient dorénavant de pareilles vétilles. Tout était normal et facile. La haine elle-même n'existait pas. Au début, cela s'était appelé la guerre froide. A présent c'était devenu un jeu, un jeu bon enfant pourrait-on dire, avec des règles tacites et une certaine honnêteté.

– Pourquoi désireraient-ils troubler la situation ? demanda Lynn brusquement.

Il se leva et vint se planter devant une carte murale du monde, divisée en deux régions par des délimitations de couleur pâle. Une partie irrégulière, sur la gauche de la carte, était cernée de vert clair. Une autre partie non moins irrégulière, à droite, était entourée par un rose délavé. Nous et Eux.

La carte n'avait guère changé au cours d'un siècle. La perte de Formose et le gain de l'Allemagne de l'Est, quatre-vingts ans auparavant, avaient été les dernières modifications territoriales de quelque importance.

Un autre changement était cependant intervenu, relativement significatif, mais qui, lui, intéressait les couleurs. Deux générations auparavant, Leur territoire se signalait par un rouge sanglant, le Nôtre par un blanc immaculé. Aujourd'hui, les couleurs avaient pris une teinte neutre. Lynn avait vu Leurs cartes, et il en était de même de Leur côté.

– Ils ne feraient pas cela, dit-il.

– Ils sont en train de le faire, répondit Breckenridge, et vous feriez bien de vous y habituer. Bien sûr, monsieur, je comprends qu'il ne soit pas agréable de penser qu'ils aient pris une telle avance sur nous en robotique.

Ses yeux demeurèrent aussi candides que jamais, mais le tranchant caché des mots taillait profondément, et Lynn frémit sous l'impact.

Bien entendu, cela expliquait pourquoi le chef de la Robotique avait appris la nouvelle de façon aussi tardive et par la bouche d'un officier de Sécurité, par-dessus le marché. Il avait éprouvé une perte de prestige aux

yeux du gouvernement ; si le département de la robotique avait été vaincu dans le combat, Lynn ne devait espérer aucune miséricorde politique.

– A supposer que ce que vous dites soit vrai, Ils n'ont pas une telle avance sur nous, dit Lynn avec lassitude. Nous sommes capables de construire des robots humanoïdes.

– L'avons-nous fait, monsieur ?

– Effectivement, nous avons construit quelques modèles dans un but expérimental.

– Ils en fabriquaient déjà il y a dix ans. En dix ans, ils ont eu le temps de faire des progrès.

Lynn se sentait troublé. Il se demandait si son incrédulité à propos de toute cette affaire ne prenait pas sa source dans son orgueil offensé, dans la crainte de perdre son poste et de voir sa réputation compromise. Il ressentait de la gêne à l'idée qu'il pût en être ainsi et néanmoins il se trouvait contraint à la défensive.

– Ecoutez, jeune homme, l'équilibre entre Eux et Nous n'a jamais été parfait dans les moindres détails. Ils ont toujours possédé de l'avance sur un point ou sur un autre et, réciproquement, nous avions l'avantage dans d'autres domaines. S'ils nous dominent en ce moment en robotique, c'est qu'ils ont davantage concentré leurs efforts sur cette technique. Cela signifie que de notre côté, nous avons poussé nos recherches avec plus d'activité dans une autre branche de la science. Qui vous dit que nous ne soyons pas en tête en ce qui concerne les champs de force ou l'énergie hyperatomique ?

Etre contraint d'admettre que l'équilibre n'était pas parfait entre les deux puissances lui causait un certain malaise. C'était pourtant la vérité, mais c'était le seul grand danger qui menaçât le monde. La paix du monde reposait sur un équilibre aussi parfait que possible entre les deux puissances. Si le plateau de la balance avait tendance à pencher un peu trop d'un côté…

Presque au début de la guerre froide, les deux parties en présence avaient simultanément mis au point les armes thermonucléaires, et la guerre était devenue inconcevable. La compétition avait passé du plan militaire au plan économique et psychologique et s'y était maintenue depuis ce moment.

Néanmoins, de part et d'autre, on s'était efforcé avec acharnement de rompre cet équilibre, de prévoir une parade contre toutes les bottes possibles, de découvrir une botte que l'adversaire ne pourrait parer à temps – en un mot, de susciter un fait nouveau qui rendrait la guerre

possible une fois de plus. Ce n'est pas que l'un et l'autre camp fussent tellement avides de se lancer dans la guerre, mais parce qu'ils craignaient respectivement que le voisin d'en face fût le premier à effectuer la découverte cruciale.

Cent années durant, la lutte était demeurée égale. Et dans le processus, la paix avait été maintenue pendant un siècle, cependant que les recherches intensives menées sans désemparer avaient fait naître comme sous-produits les champs de force, l'utilisation de l'énergie solaire, le contrôle des insectes et les robots. Chacun des camps commençait à comprendre la « mentallique », qui était le nom bizarre donné à la biochimie et à la biophysique de la pensée. L'une et l'autre puissances possédaient leurs avant-postes sur la Lune et sur Mars. L'humanité avançait à pas de géant, mue par l'aiguillon qu'enfonçait dans ses flancs cette implacable rivalité.

L'une et l'autre partie se voyaient même contraintes de se comporter avec humanité et une certaine générosité dans les limites de leurs frontières respectives, de peur que la cruauté et la tyrannie ne suscitent des sympathies pour l'autre camp.

Il était inconcevable que l'équilibre fût aujourd'hui rompu et la guerre imminente.

– Il faut que je consulte l'un de mes hommes, dit Lynn. Je voudrais connaître son opinion.

– Est-il digne de confiance ?

Le visage de Lynn prit une expression d'écœurement.

– Juste ciel, qui donc, parmi les gens de la robotique, n'a pas été passé au crible, examiné sous toutes les coutures par les fonctionnaires de la Sécurité ? Oui, je me porte garant pour lui. Si vous ne pouvez faire confiance à un homme tel que Humphrey Carl Laszlo, alors nous ne sommes pas en état de faire face à une attaque du genre de celle dont vous parlez, quoi que nous fassions par ailleurs.

– J'ai entendu parler de Laszlo, dit Breckenridge.

– Fort bien. A-t-il votre caution ?

– Oui.

– Dans ce cas, je vais le convoquer et nous saurons ce qu'il pense de l'éventualité d'une invasion des U.S.A. par les robots.

– Pas exactement, dit Breckenridge. Vous n'avez pas encore admis la vérité entière. Il s'agit de savoir ce qu'il pense du fait que les robots ont *déjà* envahi les U.S.A.

Laszlo était le petit-fils d'un Hongrois qui avait franchi ce que l'on

appelait autrefois le rideau de fer, et, à cause de ce fait, il éprouvait le sentiment rassurant d'être au-dessus de tout soupçon. Il était corpulent, perdait ses cheveux, son visage légèrement camard était toujours empreint d'une expression batailleuse, mais son accent était du pur Harvard et il s'exprimait avec une douceur que d'aucuns auraient jugée excessive.

Aux yeux de Lynn qui, après des années d'administration, avait conscience de n'être plus très expert dans les différents domaines de la robotique, Laszlo constituait un réceptacle confortable pour la science complète. La seule présence de l'autre lui faisait du bien.

– Quelle est votre opinion ? demanda Lynn.

Un pli féroce barra le front de Laszlo :

– Absolument incroyable qu'ils aient pu prendre une telle avance sur Nous. Cela signifierait qu'ils aient fabriqué des humanoïdes qu'on ne pourrait distinguer des hommes à un mètre de distance. Cela signifierait un progrès prodigieux en robo-mentallique.

– Votre responsabilité se trouve personnellement engagée, dit Breckenridge froidement. Votre orgueil professionnel mis à part, dites-moi exactement pour quelle raison il est impossible qu'ils soient en avance sur Nous.

Laszlo haussa les épaules.

– Je suis parfaitement au courant de Leur littérature dans le domaine de la robotique, je puis vous l'assurer. Je sais approximativement où Ils en sont.

Vous savez approximativement où Ils veulent vous faire croire qu'ils sont rendus, c'est sans doute ce que vous voulez dire, corrigea Breckenridge. Avez-vous jamais visité l'autre camp ?

– Jamais, répondit brièvement Laszlo.

– Ni vous, docteur Lynn ?

– Moi non plus, répondit l'interpellé.

– Aucun expert en robotique a-t-il visité l'autre camp au cours des vingt-cinq dernières années ? demanda Breckenridge, et le ton de sa voix indiquait nettement qu'il connaissait déjà la réponse.

Durant quelques secondes, une atmosphère lourde de réflexions plana dans la pièce. Le large visage de Laszlo trahit une certaine gêne :

– A dire le vrai, il y a fort longtemps qu'ils n'ont pas organisé de congrès sur la robotique.

– Depuis vingt-cinq ans, dit Breckenridge. N'est-ce pas significatif ?

– Peut-être, dit Laszlo avec réticence. Un autre fait m'inquiète,

cependant. Jamais un seul d'entre Eux n'est venu assister à Nos conférences sur la robotique, du moins autant qu'il m'en souvienne.

– Ont-ils été invités ? demanda Breckenridge.

– Evidemment ! s'interposa aussitôt Lynn d'un air inquiet et ennuyé.

– Refusent-Ils d'assister à tous les autres genres de conférences scientifiques que Nous organisons ? poursuivit Breckenridge.

– Je n'en sais rien, répondit Laszlo. (Il arpentait à présent le plancher.) Je ne me souviens pas qu'on ait jamais signalé Leur présence en de telles occasions. Et vous, chef ?

– Ni moi non plus, dit Lynn.

– On pourrait dire en somme qu'ils ne voulaient pas se trouver dans l'obligation de vous rendre une telle invitation ? demanda Breckenridge. Ou qu'ils craignaient de voir Leurs représentants lâcher des paroles imprudentes ?

C'était précisément ce qu'il semblait, et Lynn se sentit envahir par l'accablante conviction que l'hypothèse émise par la Sécurité correspondait à la réalité.

Sinon, pourquoi cette absence de contacts entre roboticiens des deux camps ? Un fertile chassé-croisé de chercheurs s'était instauré à l'époque de Khrouchtchev et de Eisenhower, qui s'était poursuivi pendant des années, strictement sur la base d'un échange homme pour homme. Il existait de nombreux motifs à cela : une appréciation honnête du caractère supranational de la science ; des sentiments d'amitié réciproques qui sont difficiles à effacer complètement chez l'être humain ; le désir de bénéficier d'une optique nouvelle et intéressante et de voir vos points de vue, à vos yeux légèrement périmés, accueillis par d'autres comme des innovations pleines d'intérêt.

Les gouvernements eux-mêmes étaient désireux de voir ces échanges se poursuivre. Ils pensaient évidemment qu'en apprenant le plus possible et en donnant le minimum en échange, leur camp pourrait bénéficier de ces rencontres.

Mais pas dans le cas de la robotique.

Il suffisait d'un détail aussi mince pour entraîner la conviction. Et le plus fort, c'est qu'ils le connaissaient depuis toujours. *Nous avons choisi le chemin le plus facile*, pensa Lynn sombrement.

Du fait que l'autre camp n'avait rien accompli publiquement en matière de robotique, il avait été tentant de dormir sur ses deux oreilles avec la conscience satisfaite de sa propre supériorité. Pourquoi ne leur était-il pas venu à l'esprit d'envisager que les gens d'en face tenaient dans

leur manche une meilleure carte, un atout qu'ils se réservaient de sortir à bon escient ?

– Qu'allons-nous faire ? demanda Laszlo fébrilement. (Il était évident que le même fil de pensées avait abouti chez lui à la même conviction.)

– Faire ? répéta Lynn.

Il était difficile de penser à autre chose qu'à l'horreur totale qu'entraînait obligatoirement cette conviction. Dix robots humanoïdes se trouvaient quelque part sur le territoire des Etats-Unis, dont chacun portait une pièce de la bombe CT.

CT ! La course à l'horreur apocalyptique avait abouti là. CT ! Conversion Totale ! Le soleil n'était plus désormais un synonyme dont on pût faire usage. La Conversion Totale faisait du Soleil une chandelle à deux sous.

Dix humanoïdes, dont chacun était totalement inoffensif séparément, pouvaient, par le seul fait de s'assembler, dépasser la masse critique, et alors…

Lynn se leva lourdement ; les poches sombres qu'il avait sous les yeux, et qui donnaient ordinairement à son visage laid un aspect assez sinistre, étaient plus proéminentes que jamais :

– Il nous appartient désormais de trouver le moyen de distinguer un humanoïde d'un homme, et ensuite de découvrir ces humanoïdes.

– Dans quel délai ? murmura Laszlo.

– Au moins cinq minutes avant qu'ils s'assemblent, rugit Lynn. Quant à vous dire à quel moment cet événement se produira…

– Je suis heureux que vous partagiez notre point de vue à présent, monsieur. Je dois vous ramener à Washington pour assister à une conférence, dit Breckenridge.

Lynn leva les sourcils :

– Entendu.

Il se demanda s'il n'aurait pas été remplacé sur l'heure, eût-il tardé plus longtemps à se laisser convaincre – si quelque autre chef du Bureau de la Robotique n'aurait pas pris sa place à la conférence de Washington. Il regretta soudain avec véhémence que le cas ne se fût pas produit.

Le premier Assistant à la Présidence était présent, ainsi que le Secrétaire d'Etat à la Science, le Secrétaire d'Etat à la Sécurité, Lynn lui-même et enfin Breckenridge. Tous les cinq étaient assis autour d'une table dans les « donjons » d'une forteresse souterraine, près de

Washington.

L'Assistant Jeffreys était un homme d'aspect impressionnant, beau comme on peut l'être lorsqu'on a les cheveux blancs et les joues un tantinet trop pleines, solide, réfléchi et aussi discret que peut l'être, sur le plan politique, un Assistant à la Présidence digne de ce nom.

– Trois questions se posent à nous, il me semble, dit-il d'une voix incisive. Primo, comment les humanoïdes vont-ils s'assembler ? Secundo, quand vont-ils s'assembler ? Tertio, comment ferons-nous pour les appréhender avant qu'ils s'assemblent ?

Le Secrétaire d'Etat à la Science, Amberley, hocha vivement la tête. Avant d'être nommé au poste qu'il occupait aujourd'hui, il avait été le Doyen de la Northwestern Engineering. Il était mince, avec des traits aigus, et visiblement nerveux. Son index traçait de lentes circonférences sur la table.

– Pour ce qui est du moment où ils se rejoindront, dit-il, je suppose que cela demandera encore un certain temps.

– Pourquoi dites-vous cela ? demanda vivement Lynn.

– Ils se trouvent déjà aux U.S.A. depuis au moins un mois. C'est du moins ce qu'affirme la Sécurité.

Lynn se tourna automatiquement vers Breckenridge, et le Secrétaire d'Etat à la Sécurité, Macalaster, intercepta son regard.

– Cette information est digne de foi, dit Macalaster. Ne vous laissez pas abuser par l'apparente jeunesse de Breckenridge, docteur Lynn. Ce trait fait partie de sa valeur à nos yeux. Il a en réalité trente-quatre ans et fait partie du département depuis dix ans. Il a séjourné près d'un an à Moscou, et sans lui, nous ne saurions rien de ce terrible danger. La plus grande partie des détails se trouvent en notre possession.

– Justement pas les plus cruciaux, dit Lynn.

Macalaster eut un sourire glacial. Son menton lourd et ses yeux rapprochés étaient bien connus du public, mais on ne savait pratiquement rien d'autre sur lui :

– Nous ne sommes tous que des hommes et, comme tels, nos pouvoirs sont limités, docteur Lynn. L'agent Breckenridge a accompli une tâche importante.

– Disons que nous disposons d'un certain temps, intervint l'Assistant Jeffreys. Si une action instantanée était nécessaire, le pire se serait déjà produit. Il paraît probable qu'ils attendent une occasion déterminée. Si nous connaissions l'endroit, le moment pourrait peut-être se déduire automatiquement.

– S'ils doivent faire exploser leur engin sur un objectif déterminé, Ils voudront obtenir le maximum de rendement, et l'on peut supposer que Leur choix se porterait sur une ville de première importance. En tout cas, une grande métropole est le seul objectif digne d'une bombe CT. Je crois que les possibilités se restreignent à quatre cités : Washington comme grand centre administratif ; New York comme centre financier ; Detroit et Pittsburgh comme centres industriels principaux.

– Je porte mon choix sur New York, dit Macalaster. L'administration et l'industrie ont été à ce point décentralisées que la destruction d'une ville particulière n'empêcherait pas une riposte immédiate.

– Dans ce cas, pourquoi New York ? demanda Amberley, peut-être avec plus de vivacité qu'il ne l'aurait voulu. La finance a été également décentralisée.

– C'est une question de moral. Il se peut qu'ils veuillent détruire notre volonté de résistance, obtenir la capitulation par l'horreur même, du premier coup. Les plus grandes destructions de vies humaines se produiraient dans la région métropolitaine de New York…

– Cela demanderait un certain cynisme, murmura Lynn.

– Je sais, dit Macalaster, mais Ils en sont bien capables s'ils escomptent une victoire après une attaque unique. Ne serions-nous pas…

L'Assistant Jeffreys repoussa en arrière sa toison blanche :

– Envisageons le pire. Supposons que New York soit détruit à un certain moment, au cours de l'hiver de préférence, immédiatement après une sérieuse tempête de neige, au moment où les communications sont le plus difficiles et où le chaos introduit dans les services publics et le ravitaillement dans les régions périphériques aura les plus sévères répercussions sur la situation générale. Comment ferons-nous pour les appréhender ?

– Découvrir dix hommes parmi deux cent vingt millions d'habitants, dit Amberley, c'est chercher une aiguille prodigieusement petite dans une meule de foin de proportions colossales.

Jeffreys secoua la tête :

– Vous faites erreur. Dix humanoïdes parmi deux cent vingt millions d'hommes.

– Je ne vois pas la différence, dit Amberley. Nous ignorons si l'on peut distinguer un humanoïde d'un homme à première vue. Il est probable que non.

Il tourna son regard vers Lynn. Tous les autres l'imitèrent.

– Pour notre part, dit pesamment Lynn, nous ne pourrions en

construire à Cheyenne qui pourraient passer pour des hommes, du moins en plein jour.

– Eux en tout cas le peuvent, dit Macalaster, et pas seulement physiquement. Nous sommes certains de ce fait. Leurs procédés « mentalliques » sont avancés au point qu'ils peuvent relever le « patron » micro-électronique du cerveau et le reporter sur les réseaux positroniques du robot.

Lynn ouvrit des yeux ronds :

– Prétendez-vous qu'ils puissent créer la réplique complète d'un être humain sans qu'il y manque la personnalité et la mémoire ?

– En effet.

– D'êtres humains spécifiques ?

– Parfaitement.

– Ces informations sont-elles fondées sur les rapports de l'agent Breckenridge ?

– Oui. Il est impossible de les mettre en doute.

Lynn baissa la tête et réfléchit un moment :

– Dans ce cas, dix hommes se promènent aux Etats-Unis, qui ne sont pas des hommes mais des humanoïdes. Pourtant, les originaux, il a bien fallu qu'ils se les procurent. Ce ne pouvaient être des Orientaux, trop faciles à repérer. Il faut donc que ce soient des Européens de l'Est. Par quel moyen a-t-on pu les introduire dans notre pays ? Avec le réseau radar qui couvre toute la frontière mondiale, comment ont-Ils pu introduire un individu, homme ou humanoïde, sans que nous en fussions avertis ?

– L'opération n'a rien d'impossible, répondit Macalaster. Des fuites se produisent normalement à travers la frontière. Hommes d'affaires, pilotes, voire touristes. On les surveille, évidemment, de part et d'autre. Cependant dix d'entre eux peuvent fort bien avoir été enlevés pour servir de modèles à des humanoïdes. Les humanoïdes seraient ensuite renvoyés à leur place. Puisque nous serions à cent lieues de nous douter d'une pareille substitution, le passage se ferait sans aucune difficulté. Si les intéressés étaient de nationalité américaine, ils n'auraient aucune peine à s'introduire dans le pays. C'est aussi simple que cela.

– Et leurs familles et connaissances seraient incapables de déceler la supercherie ?

– Il nous faut bien le supposer. Croyez-moi, nous sommes aux aguets pour tout rapport signalant de soudaines attaques d'amnésie ou de suspectes altérations de la personnalité. Nous avons procédé à des

milliers de vérifications.

Amberley considéra le bout de ses doigts :

– J’estime que des mesures ordinaires ne donneront rien. L’attaque doit être lancée par le Bureau de la Robotique et je dépends du chef de ce Bureau.

De nouveau les yeux se tournèrent vers Lynn.

Celui-ci sentit l’amertume monter en lui. Il avait l’impression que tel était l’aboutissement prévu de la conférence et sa raison d’être. Il n’en était rien sorti qui n’eût déjà été dit auparavant. De cela, il était certain. Aucune solution n’avait été proposée au problème, pas la moindre suggestion pertinente. C’était une formalité pour les archives, un expédient de la part de gens qui craignaient profondément la défaite et qui désiraient que la responsabilité en incombât clairement et sans équivoque à quelqu’un d’autre.

Et pourtant ce raisonnement n’était pas dépourvu de justice. C’était en robotique que Nous avions failli. Et Lynn n’était pas simplement Lynn, mais Lynn, de la Robotique, et la responsabilité devait être sienne.

– Je ferai ce que je pourrai, dit-il.

Il passa une nuit sans sommeil et c’est le corps aussi nébuleux que l’esprit que, dès le lendemain, il sollicita et obtint une nouvelle entrevue de l’Assistant à la Présidence, Jeffreys. Breckenridge était présent ; Lynn aurait préféré un entretien particulier, mais il reconnaissait que la présence de l’autre se justifiait amplement. Breckenridge s’était acquis évidemment un prestige considérable auprès du Gouvernement pour avoir mené à bien sa mission secrète. Pourquoi pas, après tout ?

– Monsieur, je considère la possibilité que nous faisons inutilement le jeu de l’ennemi dit Lynn.

– De quelle façon ?

– Quels que soient parfois l’impatience du public et le désir des législateurs de parler, je suis certain que le gouvernement, du moins, reconnaît le caractère bénéfique de l’équilibre mondial. Dix humanoïdes transportant une bombe CT constituent un moyen dérisoire de rompre cet équilibre.

– La destruction de quinze millions d’êtres humains peut difficilement être considérée comme dérisoire.

– Je me place au point de vue mondial. Cet événement ne nous démoraliserait pas au point de nous faire capituler, ni ne nous causerait

suffisamment de dommages pour nous enlever tout espoir de vaincre. Ce serait de nouveau la même vieille guerre planétaire que les deux camps ont évitée depuis si longtemps avant tant de succès. Et tout ce qu'ils auraient accompli serait de nous contraindre au combat avec une seule ville en moins. Ce ne serait pas suffisant.

– Que suggérez-vous ? demanda Jeffreys froidement. Qu'Ils n'ont pas introduit dix humanoïdes dans notre pays ? Qu'aucune bombe CT n'attend le moment d'être assemblée ?

– Je ne nie pas leur présence dans ce pays, mais je crois qu'elle a des raisons plus importantes qu'une panique hivernale déclenchée par l'explosion d'une bombe.

– Par exemple ?

– Il se peut que les destructions physiques résultant de la rencontre des dix humanoïdes ne soient pas ce qui puisse nous arriver de pire. Que pensez-vous de l'énorme préjudice moral et intellectuel résultant de leur seule présence dans le pays ? Avec tout le respect que je dois à l'agent Breckenridge, je pose cette question : s'ils avaient pris les dispositions nécessaires pour nous amener à découvrir la présence des humanoïdes… si ceux-ci n'étaient pas destinés à s'assembler mais au contraire à demeurer isolés afin de susciter en nous une inquiétude permanente ?

– Dans quel but ?

– Quelles mesures a-t-on déjà prises à l'encontre des humanoïdes ? Je suppose que la Sécurité enquête sur tous les citoyens qui ont traversé la frontière ou qui s'en sont suffisamment rapprochés pour avoir été éventuellement victimes d'un rapt. Je sais, pour avoir entendu Macalaster en parler hier, que l'on surveille des cas de psychopathie suspecte. Ce n'est certainement pas tout.

– De petits dispositifs à rayons X sont en cours d'installation en certains points-clés des grandes villes. Dans les lieux où se tiennent de grands rassemblements de foules, par exemple…

– Où dix humanoïdes pourraient se glisser parmi cent mille spectateurs venus assister à un match de football ou une partie de polo aérien ?

– Exactement.

– Les salles de concert et les églises ?

– Il faut bien commencer quelque part. Nous ne pouvons tout faire à la fois.

– Surtout lorsqu'il faut éviter la panique, dit Lynn. N'est-ce pas la vérité ? Il ne faudrait pas que le public vienne à savoir qu'à tout moment

n'importe quelle ville est susceptible d'être totalement volatilisée, en même temps que son contenu humain.

– Cela me paraît l'évidence même. Où voulez-vous en venir ?

– A ceci, dit Lynn, avec feu, qu'une fraction chaque jour plus importante de notre effort national sera détournée pour résoudre le détestable problème qu'Amberley comparait à la recherche d'une aiguille microscopique dans une gigantesque meule de foin. Nous nous lancerons follement à la poursuite de notre queue, si bien qu'Ils intensifieront leurs recherches, accroissant ainsi leur avance au point que nous ne pourrons plus les rattraper ; à ce moment, nous devrons capituler sans même avoir la ressource de lever le petit doigt pour riposter.

– Considérez en outre que la nouvelle se répandra de plus en plus, à mesure qu'un plus grand nombre de gens seront atteints par vos recherches et qu'une population de plus en plus importante commencera à se douter de la véritable raison de nos enquêtes. Et ensuite ? La panique pourrait nous causer plus de dommages qu'une seule bombe CT.

– Au nom du ciel, dit avec irritation l'Assistant à la Présidence, que diable voulez-vous donc que nous fassions ?

– Rien ! dit Lynn. Ignorer le bateau qu'ils ont monté. Continuer à vivre comme auparavant et jouer sur le fait qu'Ils n'oseront pas rompre l'équilibre en prenant l'initiative de faire exploser une bombe les premiers.

– Impossible ! s'écria Jeffreys. Complètement impossible. La sécurité de tous se trouve très largement entre mes mains, et l'inertie est la seule conduite que je ne puisse adopter. Je vous accorde que les machines à rayons X installées dans les stades ne sont qu'une mesure à fleur de peau qui ne donnera guère de résultats, mais nous ne pouvons nous en dispenser, sinon, plus tard, les gens concluraient amèrement que nous avons fait bon marché de notre pays en vertu d'un raisonnement subtil qui allait dans le sens de notre inertie. En fait, nos contre-mesures seront des plus actives.

– De quelle manière ?

L'Assistant Jeffreys regarda Breckenridge.

– Il est inutile de parler d'une rupture de l'équilibre de l'avenir, alors que cet équilibre est déjà rompu, dit le jeune officier de Sécurité, qui avait jusqu'à présent gardé le silence. Il importe peu que ces humanoïdes explosent ou non. Peut-être ne constituent-ils en effet qu'un appât pour mieux nous détourner de notre voie, comme vous l'avez dit. Mais le fait demeure que nous avons un quart de siècle de retard sur Eux en

robotique, et que ce retard peut nous être fatal. Quelles peuvent être les nouvelles surprises qui nous attendent si la guerre vient effectivement à se déclencher ? La seule réponse consiste à consacrer immédiatement toutes nos forces à un programme de recherches forcenées dans le domaine de la robotique, et le premier problème consiste à découvrir les humanoïdes. Appelez cela un exercice de robotique si vous voulez, à moins que vous ne préfériez le considérer comme une manœuvre destinée à prévenir la mort de quinze millions d'hommes, de femmes et d'enfants.

Lynn secoua la tête avec accablement :

– Ce n'est pas possible. Vous ne feriez qu'entrer dans Leur jeu. Ils cherchent à nous attirer dans une impasse cependant qu'Ils auraient les mains libres pour progresser dans toutes les directions.

– C'est vous qui le dites, dit Jeffreys avec impatience. Breckenridge a fait parvenir sa suggestion par la voie hiérarchique et le gouvernement l'a approuvée. Nous débuterons donc par une conférence de toutes les Sciences.

– De toutes les Sciences ?

– Nous ayons établi la liste de tous les hommes de science importants de toutes les branches de la science naturelle, dit Breckenridge. Ils seront tous à Cheyenne. Un seul point figurera à l'ordre du jour : par quel moyen faire avancer la robotique ? Le sous-titre principal sera le suivant : comment mettre au point un appareil récepteur pour les champs électromagnétiques du cortex cérébral, qui serait suffisamment délicat pour faire la distinction entre un cerveau humain protoplasmique et un cerveau humanoïde positronique ?

– Nous espérions que vous seriez d'accord pour vous charger de la conférence, dit Jeffreys en s'adressant à Lynn.

– Je n'ai pas été consulté sur la question.

– Le temps nous a évidemment manqué, monsieur. Etes-vous d'accord pour la prendre en charge ?

Lynn eut un rapide sourire. De nouveau cette question de responsabilité. Elle devait clairement reposer sur les épaules de Lynn, de la Robotique. Il avait l'impression que ce serait Breckenridge qui dirigerait réellement les opérations. Mais que pouvait-il faire ?

– J'accepte, dit-il.

Breckenridge et Lynn rentrèrent ensemble à Cheyenne et, le même

soir, Laszlo écouta avec un scepticisme maussade la description que faisait Lynn des événements futurs.

– Durant votre absence, chef, dit Laszlo, j'ai fait soumettre cinq modèles expérimentaux d'humanoïdes au programme d'essais normal. Nos hommes travaillent douze heures par jour, en trois équipes qui se chevauchent partiellement. S'il nous faut organiser une conférence, tout notre temps sera pris par des formalités et le travail se trouvera interrompu.

– Temporairement, dit Breckenridge. Au total, vous y gagnerez plus que vous n'y perdrez.

– Une foule d'astrophysiciens et de géochimistes… ce n'est pas cela qui avancera la robotique ! dit Laszlo, le sourcil froncé.

– Le point de vue de spécialistes dans les diverses disciplines peut être utile.

– En êtes-vous certain ? Comment pouvons-nous savoir s'il existe un moyen de détecter les ondes cérébrales et, même dans ce cas, s'il est possible de différencier les radiations humaines des radiations humanoïdes ? Qui a pris l'initiative de l'opération ?

– Moi, dit Breckenridge.

– Vraiment ? Seriez-vous un spécialiste de la robotique ?

– Je l'ai étudiée, dit calmement le jeune agent de la Sécurité.

– Ce n'est pas la même chose.

– J'ai eu accès à la documentation traitant de la robotique russe – en langue russe. Des textes ultra-secrets qui possèdent une large avance sur tout ce qui existe ici.

– Cette fois, il nous dame le pion, dit Lynn tristement.

– C'est sur la base de cette documentation, continua Breckenridge, que j'ai suggéré d'entreprendre des investigations dans ce domaine particulier. On peut raisonnablement tenir pour certain qu'il est impossible de produire une réplique d'une perfection absolue en relevant l'empreinte électromagnétique d'un cerveau humain spécifique pour la reporter dans un cerveau positronique spécifique. Tout d'abord, le plus complexe cerveau positronique suffisamment petit pour prendre place à l'intérieur d'un crâne humain est des centaines de fois plus rudimentaire que le cerveau humain. Il est incapable d'en reproduire toutes les nuances et il doit bien exister un moyen d'exploiter le fait.

Laszlo parut impressionné en dépit de lui-même et Lynn sourit sombrement. On pouvait éprouver de l'agacement à voir Breckenridge et plusieurs centaines de savants appartenant à des disciplines étrangères à

la robotique s'immiscer dans ce domaine réservé, mais le problème lui-même n'en demeurait pas moins déroutant. C'était là, au moins, une consolation.

Ce ne fut pas une inspiration soudaine.

Lynn découvrit qu'il n'avait rien d'autre à faire que de demeurer seul dans son bureau puisque sa prééminence n'était plus qu'honoraire. C'est peut-être ce qui avait favorisé son intuition. L'inaction où il était réduit lui avait donné le temps de réfléchir, de se représenter les savants les plus féconds de la moitié du monde convergeant sur Cheyenne.

C'était Breckenridge qui, avec sa froide efficience, dirigeait les détails de l'opération. Il y avait une certaine confiance dans la manière dont il avait déclaré : « Assemblons-nous et nous aurons raison d'Eux. »

Assemblons-nous.

L'idée s'était présentée à lui si insidieusement que, s'il s'était trouvé quelqu'un pour observer Lynn à ce moment, il aurait vu ses paupières s'abaisser lentement à deux reprises… mais sûrement rien de plus.

Il prit les mesures nécessaires avec une impétuosité dans le détachement qui lui laissait tout son calme, alors qu'il y avait de quoi devenir fou.

Il alla trouver Breckenridge dans son poste de commandement improvisé. L'officier de la Sécurité était seul, le front barré d'un pli profond :

– Quelque chose d'anormal, monsieur ?

– Tout va très bien, il me semble, dit Lynn, l'air las. J'ai décrété la loi martiale.

– Comment ?

– En ma qualité de chef de division, je puis prendre cette mesure si j'estime que la situation l'exige. Et dans le cadre de mon service, mes pouvoirs deviennent à ce moment ceux d'un dictateur. Telles sont les beautés de la décentralisation.

– Veuillez rapporter cet ordre immédiatement ! (Breckenridge fit un pas en avant.) Lorsque cette initiative viendra aux oreilles de Washington, je ne donnerai pas cher de votre carrière.

– Ma carrière est déjà fichue. On m'a réservé, je m'en rends parfaitement compte, le rôle du plus fieffé coquin de toute l'histoire de l'Amérique : celui de l'homme qui Leur permit de rompre l'équilibre. Je n'ai plus rien à perdre… et peut-être beaucoup à gagner. (Il laissa

échapper un rire sarcastique.) La belle cible que constituera la Division de la Robotique, hein, Breckenridge ? Seulement quelques milliers de morts quand une bombe CT est capable de transformer en désert une superficie de huit cents kilomètres carrés en une microseconde. Mais cinq cents d'entre eux seraient nos plus grands savants. Nous nous trouverions dans la situation spéciale de gens qui doivent livrer une guerre après qu'on leur aurait fait sauter la cervelle, à moins qu'ils ne préfèrent se rendre. Je pense que nous choisirions de capituler.

– Mais c'est rigoureusement impossible, Lynn, entendez-vous ? Comment les humanoïdes pourraient-ils franchir nos dispositifs de sécurité ? Comment pourraient-ils s'assembler ?

– Mais ils sont *déjà* en train de s'assembler ! Nous les aidons de tous nos moyens. Nous leur donnons l'ordre de se réunir. Nos savants rendent visite à l'autre camp, Breckenridge, et de façon régulière. N'est-ce pas vous-même qui avez fait remarquer à quel point il était étrange que les spécialistes de la robotique ne fissent pas partie de ces missions ? Eh bien, dix de ces savants sont encore de l'autre côté de la frontière et, en leur lieu et place, dix humanoïdes convergent sur Cheyenne.

– C'est là une supposition parfaitement grotesque.

– J'estime, au contraire, qu'elle est parfaitement vraisemblable, Breckenridge. Mais le complot n'aurait aucune chance de réussir si nous n'étions pas avertis de la présence des humanoïdes en Amérique, car en ce cas nous n'aurions pas convoqué de conférence. N'est-ce pas une coïncidence singulière que vous nous ayez apporté cette nouvelle, que vous ayez suggéré cette conférence, établi l'ordre du jour, pris la direction des opérations et que vous connaissiez exactement l'identité des savants invités ? Vous êtes-vous assuré que les dix intéressés figurent bien sur vos listes ?

– Docteur Lynn ! s'écria Breckenridge en blêmissant sous l'outrage.

Il fit le geste de s'élancer.

– Ne bougez pas ! dit Lynn. Je suis armé. Nous filtrerons simplement les savants un à un. Nous les radiographierons un à un. Un à un, nous les soumettrons aux tests de radioactivité. Nous ne leur permettrons pas de se réunir ne fût-ce que par paires avant d'avoir subi les vérifications, et si les cinq cents sont des hommes, je m'engage à vous remettre mon pistolet en même temps que ma capitulation sans condition. Seulement, j'ai l'impression très nette que nous découvrirons les dix humanoïdes. Asseyez-vous, Breckenridge.

Tous deux prirent un siège.

– Nous allons attendre, dit Lynn. Lorsque je serai fatigué, Laszlo viendra me remplacer. Attendons.

Le Pr Manuelo Jiminez, de l'Institut des Hautes Etudes de Buenos Aires, explosa au moment où l'appareil stratosphérique dans lequel il avait pris place survolait la Vallée de l'Amazone à cinq mille mètres d'altitude. Il ne s'agissait que d'une simple explosion chimique, mais elle suffit à détruire l'avion.

Le Dr Liebowitz, de l'Institut de Technologie du Massachusetts, explosa dans un wagon de monorail, tuant vingt personnes et en blessant une centaine d'autres.

De même, le Dr Auguste Marin, de l'Institut Nucléonique de Montréal, et sept autres moururent à divers stades de leur voyage vers Cheyenne.

Laszlo entra en coup de vent, le visage pâle et bégayant lorsqu'il apprit les premières nouvelles. Il n'y avait guère plus de deux heures que Lynn surveillait Breckenridge, le pistolet au point.

– J'ai cru tout d'abord que vous étiez devenu fou, chef, dit Laszlo, mais vous aviez parfaitement raison. C'étaient bien des humanoïdes. Il ne pouvait en être autrement. (Il se tourna vers Breckenridge avec des yeux chargés de haine :) Seulement on leur a donné l'alarme, et aucun d'eux n'est demeuré intact. Il n'en reste pas un seul que nous puissions étudier.

– Bon Dieu ! s'écria Lynn.

Et, avec une hâte frénétique, il braqua son pistolet sur Breckenridge et tira. Le cou de l'agent de la Sécurité se volatilisa ; son torse s'écroula ; sa tête tomba sur le sol où elle roula en cahotant d'une façon à la fois grotesque et macabre.

– Je n'avais rien compris, gémit Lynn. Je le prenais pour un traître, rien de plus.

Quant à Laszlo, il demeurait pétrifié, bouche bée, incapable d'articuler un mot.

– Bien sûr, il les a avertis ! s'écria Lynn avec fureur. Mais comment aurait-il pu y parvenir sans bouger de sa chaise, s'il n'avait pas été équipé d'un émetteur incorporé ? N'avez-vous pas compris ? Breckenridge avait séjourné à Moscou. Le véritable Breckenridge s'y trouve toujours. Seigneur miséricordieux ! Ils étaient *onze* !

– Pourquoi n'a-t-il pas explosé comme les autres ? parvint à dire

Laszlo dans un souffle.

– Sans doute attendait-il d'avoir reçu confirmation de la destruction des autres. Seigneur, Seigneur… lorsque vous êtes venu annoncer la nouvelle et que j'ai compris la vérité… je me suis demandé si j'aurais le temps de tirer. Dieu seul pourrait dire de combien de secondes je l'ai pris de vitesse.

– Du moins nous restera-t-il un spécimen à étudier, dit Laszlo d'une voix qui tremblait encore.

Il se pencha, posa son doigt sur le fluide visqueux qui coulait lentement du tronçon de cou déchiqueté terminant le corps sans tête.

Ce n'était pas du sang mais de l'huile à machine d'excellente qualité.

EFFET MIROIR

Lije Baley venait de décider de rallumer sa pipe quand la porte de son bureau s'ouvrit sans qu'on n'eût préalablement frappé ni que personne se fût d'une façon ou d'une autre annoncé. Il leva la tête, une expression de vif mécontentement peinte sur ses traits, et laissa tomber sa pipe. Il ne la ramassa pas, ce qui en disait long sur son état d'esprit.

– R. Daneel Olivaw ! s'exclama-t-il, à la fois interloqué et surexcité. Jéoshaphat ! Mais c'est bien toi, n'est-ce pas ?

– Parfaitement, répondit le nouveau venu.

Il était grand, bronzé et sa physionomie égale ne se départait jamais de son impassibilité coutumière.

– Je regrette de vous surprendre en entrant ainsi sans prévenir mais il s'agit d'une affaire délicate qui exige que les hommes et les robots soient dans toute la mesure du possible tenus à l'écart, même ici. En tout cas, je suis heureux de vous revoir, ami Elijah.

Et le robot tendit la main à son interlocuteur dans un geste aussi parfaitement humain que l'était son apparence. Baley était tellement étonné que, dans son désarroi, il regarda un instant cette main sans comprendre. Puis, se ressaisissant, il la serra dans les siennes. Elle était tiède et ferme.

– Mais pourquoi, Daneel ? Tu es toujours le bienvenu mais… Quelle est cette affaire délicate ? Avons-nous à nouveau des ennuis ? La Terre, je veux dire.

– Non, ami Elijah, cela ne concerne pas la Terre. L'affaire à laquelle je fais allusion est, extérieurement parlant, d'une importance minime. Un litige entre mathématiciens, rien de plus. Comme il se trouvait que nous étions par le plus grand des hasards à un petit saut de la Terre…

– Cette dispute a donc eu lieu à bord d'un astronef ?

– En effet. Une querelle insignifiante et qui a néanmoins pour les humains des conséquences d'une ampleur stupéfiante.

Baley ne put s'empêcher de sourire.

– Je ne m'étonne pas que tu trouves les humains stupéfiants. Ils n'obéissent pas aux Trois Lois.

– C'est indiscutablement une lacune, dit R. Daneel sur un ton grave. Et

j'ai l'impression que les humains eux-mêmes se déconcertent mutuellement. Peut-être vous surprennent-ils moins que les hommes des autres mondes parce qu'il y a beaucoup plus d'êtres humains sur la Terre que sur les mondes d'Outre-Espace. Dans ce cas, et je crois que c'est effectivement le cas, vous pourrez nous aider.

R. Daneel ménagea une brève pause avant d'enchaîner, un rien trop précipitamment, peut-être :

– Et pourtant, il y a chez les hommes des règles de comportement que j'ai apprises. J'ai, par exemple, manqué à l'étiquette selon les critères humains en omettant de vous demander des nouvelles de votre femme et de votre fils.

– Ils vont bien. Le petit est à l'université et Jessie s'occupe de politique locale. Mais trêve de courtoisie. Explique-moi maintenant la raison de ta visite.

– Comme je vous le disais, nous étions au large de la Terre. C'est pourquoi j'ai proposé au commandant de vous demander une consultation.

– Et il a été d'accord ?

En un éclair, Baley eut la vision d'un orgueilleux et autocratique commandant d'astronef spatien consentant à se poser sur la Terre – la Terre entre toutes les planètes ! – pour consulter un Terrien – un Terrien entre tous les peuples !

– Je crois que, dans la situation où il se trouvait, il aurait accepté n'importe quoi. En outre, j'ai été très élogieux à votre égard, encore que je n'aie dit que la vérité. Finalement, j'ai accepté de conduire moi-même toutes les négociations pour que personne, passagers ou hommes d'équipage, n'ait besoin de mettre les pieds dans une cité de Terriens.

– Et de parler à un Terrien, évidemment. Mais que s'est-il passé ?

– Parmi les passagers de l'astronef *Eta Carina* se trouvaient deux mathématiciens allant à un congrès interstellaire de neurobiophysique sur Aurora. Ce sont ces deux mathématiciens, Alfred Barr Humboldt et Gennao Sabbat, qui sont au centre de la querelle. Peut-être avez-vous entendu parler de l'un des deux… ou de tous les deux, ami Elijah ?

– Ni de l'un ni de l'autre, répliqua fermement Baley. Je ne connais rien aux mathématiques. J'espère que tu n'as dit à personne que je suis un fanatique des maths, Daneel ?

– Soyez tranquille, ami Elijah. Je sais que vous n'en êtes pas un. Cela n'a d'ailleurs aucune importance car la nature exacte des mathématiques en question est sans rapport avec le problème.

– Bien. Continue.
– Puisque vous ne connaissez pas ces deux hommes, ami Elijah, je vous dirai que le Dr Humboldt a largement passé le cap de sa vingt-septième décennie. Pardon, ami Elijah ?
– Rien, rien, grommela Baley avec irritation. – Il avait simplement bougonné de façon plus ou moins incohérente, réaction de protestation naturelle contre la longévité des Spatiens. – Et il est encore en activité malgré son âge ? Sur la Terre, les mathématiciens qui ont dépassé la trentaine…
– Le Dr Humboldt, dont la réputation est depuis longtemps établie, est l'un des trois plus grands mathématiciens de la Galaxie, rétorqua calmement Daneel. Il est assurément toujours en activité. Le Dr Sabbat, quant à lui, est très jeune. Il n'a pas cinquante ans mais est d'ores et déjà considéré comme le plus remarquable des nouveaux spécialistes des branches les plus abstruses des mathématiques.
– Ce sont donc tous les deux des grands hommes, laissa tomber Baley. – Se rappelant sa pipe, il la ramassa. Mais, renonçant à l'allumer, il la secoua pour la vider. – Que s'est-il passé ? Un assassinat ? L'un des deux aurait-il tué son confrère ?
– L'un de ces hommes illustres essaye de démolir la réputation de l'autre. En termes de valeurs humaines, je crois que c'est pire qu'un meurtre.
– Quelquefois, sans doute. Lequel cherche à discréditer l'autre ?
– Toute la question est là, justement, ami Elijah. Lequel ?
– Continue.
– Le Dr Humboldt a été très clair. Peu de temps après avoir embarqué, il a eu l'intuition d'une méthode permettant d'analyser les trajectoires neurales à partir des modifications du spectre d'absorption des micro-ondes émises par certaines aires corticales localisées. C'était une technique purement mathématique d'une extraordinaire subtilité mais je ne peux évidemment ni la comprendre ni en expliquer les détails de manière intelligible. Mais c'est sans importance. Le Dr Humboldt a réfléchi, et plus il réfléchissait, plus il était sûr de tenir une idée révolutionnaire, qui éclipserait toutes les conquêtes antérieures des mathématiques. Et puis, il apprit que le Dr Sabbat était à bord.
– Ah ! Et il a exposé sa méthode au jeune Sabbat ?
– Exactement. Ils s'étaient déjà rencontrés dans des séminaires et chacun connaissait parfaitement l'autre de réputation. Humboldt est entré dans tous les détails. Sabbat a confirmé son hypothèse point par

point. Il a abondamment insisté sur l'importance de la découverte et l'ingéniosité de son inventeur. Rassuré et encouragé par ces louanges, Humboldt a rédigé une communication pour présenter sommairement son travail et, deux jours plus tard, il a pris ses dispositions pour la transmettre par subéther aux coprésidents de la conférence afin d'établir officiellement sa priorité et qu'une discussion puisse être inscrite à l'ordre du jour. Il eut alors la surprise de constater que Sabbat avait, lui aussi, préparé une communication, la même que la sienne pour l'essentiel, et qu'il s'apprêtait à la transmettre par la radio subéthérique à Aurora.

– Je suppose qu'il a été furieux.

– Tout à fait !

– Et Sabbat ? Quelle est sa version ?

– Exactement la même que celle d'Humboldt. Mot pour mot.

– Alors, quel est le problème ?

– Mot pour mot sauf que les noms sont inversés. Selon Sabbat, c'était lui qui avait eu cette idée et qui avait consulté Humboldt. C'était Humboldt qui avait confirmé son analyse et l'avait couvert d'éloges.

– Ainsi, chacun prétend que l'idée lui appartient et que c'est l'autre qui l'a volée. Je ne vois pas où est le problème. Dans le domaine scientifique, il suffit de présenter les documents de recherche datés et signés. L'antériorité est automatiquement établie. Même s'il y avait falsification, les contradictions internes la révéleraient.

– D'ordinaire, vous auriez raison, ami Elijah. Mais il s'agit de mathématiques, pas de sciences expérimentales. Le Dr Humboldt affirme avoir élaboré l'essentiel de sa méthode de tête. Il n'a rien couché sur le papier avant de rédiger son mémoire. Évidemment, le Dr Sabbat dit la même chose.

– Eh bien, il n'y a qu'à employer les grands moyens pour trancher le débat. Qu'on les soumette tous les deux au sondage psychique et on verra bien lequel a menti.

R. Daneel secoua lentement la tête.

– Vous ne comprenez pas ces hommes, ami Elijah. Ce sont des savants de grande classe, ils sont tous deux membres de l'Académie impériale. A ce titre, leur conduite professionnelle ne peut être jugée par aucun tribunal, sinon un jury composé de leurs pairs, à moins qu'ils ne renoncent personnellement et volontairement à ce privilège.

– Alors, expliquez-leur qu'ils doivent y renoncer. Le coupable refusera parce qu'il ne pourra pas se permettre d'affronter le psychosondage et l'innocent s'empressera d'accepter. Vous n'aurez même pas besoin de le

sonder.

– Cela ne peut marcher ainsi, ami Elijah. Dans un tel cas, renoncer à ce privilège, laisser enquêter des profanes porterait irrémédiablement un coup fatal au prestige de l'intéressé. Tous deux refusent obstinément d'abandonner le privilège d'être jugés par un tribunal spécial. Par orgueil. La question de l'innocence ou de la culpabilité est tout à fait secondaire.

– Dans ces conditions, le mieux est d'attendre. Garde l'affaire sous le coude jusqu'à ce que vous soyez arrivés sur Aurora. Leurs pairs assisteront en foule à cette conférence de neurobiophysique et…

– Ce serait un coup terrible porté à la science elle-même, ami Elijah. On ne pardonnera ni à l'un ni à l'autre d'avoir été les instruments de ce scandale. On reprochera même à l'innocent d'avoir été mêlé à une aussi désagréable affaire. On estimera qu'elle aurait dû à tout prix être réglée sans faire de vagues.

– Soit. Je ne suis pas un Spatien mais je vais essayer d'imaginer que cette attitude est logique. Que disent nos hommes ?

– Humboldt est pleinement d'accord. Si Sabbat lui reconnaît la paternité de l'idée et le laisse transmettre son mémoire ou, au moins, présenter sa communication devant la conférence, il ne portera pas plainte, il gardera secrète la mauvaise action de son jeune confrère. Le commandant, le seul autre humain à connaître cette querelle, n'en soufflera mot, lui non plus, bien évidemment.

– Mais Sabbat n'est pas d'accord ?

– Au contraire ! Il est d'accord avec le Dr Humboldt dans les moindres détails – en inversant les noms. Toujours l'effet miroir.

– De sorte que c'est l'impasse ?

– Je crois, ami Elijah, que chacun des deux attend que l'autre capitule et s'avoue coupable.

– Eh bien, vous n'avez qu'à attendre comme eux.

– Le commandant n'est pas de cet avis. Si l'on attend, il y a deux éventualités. La première est que Humboldt et Sabbat ne démordent pas de leurs positions et que le scandale éclate lorsque nous atterrirons sur Aurora. Le commandant, à qui il incombe d'administrer la justice à son bord, sera discrédité faute d'avoir su régler discrètement l'affaire sans faire de bruit. Et, cela, il ne l'admet absolument pas.

– Quel est le second terme de l'alternative ?

– Que l'un des deux avoue avoir voulu voler l'autre. Mais le fera-t-il parce qu'il est vraiment coupable ou par noblesse d'âme dans l'espoir d'éviter le scandale ? Serait-il équitable de ruiner le crédit d'un homme

qui a justement la grandeur d'aimer mieux sacrifier sa réputation que de nuire à la science en tant que telle ? Le coupable pourrait même passer aux aveux au dernier moment et donner l'impression qu'il ne s'y résigne que dans l'intérêt supérieur de la science. Ainsi échapperait-il à l'opprobre en rejetant sur l'autre l'infamie de sa mauvaise action. Le commandant serait seul dans le secret mais ne veut pas passer le reste de son existence à se demander s'il n'a pas pris part à une grotesque dénaturation de la justice.

Baley soupira.

– Quel casse-tête ! La question est de savoir lequel craquera le premier avant l'atterrissage. Ton histoire est terminée ?

– Pas tout à fait. Il y a des témoins.

– Jéoshaphat ! Pourquoi ne l'as-tu pas dit tout de suite ? Quels sont ces témoins ?

– Le domestique personnel du Dr Humboldt…

– Un robot, je suppose ?

– Oui. Il s'appelle R. Preston. Il a assisté de bout en bout à la conférence initiale et corrobore point par point la thèse de son maître.

– Si je comprends bien, il déclare que l'idée était bien celle du Dr Humboldt à l'origine, que le Dr Humboldt l'a exposée de façon détaillée au Dr Sabbat, que le Dr Sabbat s'est répandu en louanges, etc. ?

– Exactement.

– Je vois. Cela règle-t-il la question ? Je présume que non.

– Et vous avez raison. Cela ne règle rien car il y a un second témoin. Le Dr Sabbat a, lui aussi, un domestique personnel, R. Idda, un robot qui se trouve être du même modèle que R. Preston. Ils sont sortis la même année, je crois, de la même usine. Tous deux sont au service de leur maître depuis le même nombre d'années.

– Quelle bizarre coïncidence…

– C'est, hélas, un point qui ne laisse que peu de chances de parvenir à une conclusion définitive en se fondant sur des différences manifestes entre les deux serviteurs.

– Parce que R. Idda raconte la même histoire que R. Preston ?

– Exactement, à ceci près que les noms sont intervertis.

– R. Idda soutient donc que le jeune Sabbat, celui qui n'a pas encore cinquante ans… – Lije Baley n'étouffa pas totalement la note de sarcasme qui perçait dans sa voix : lui-même n'avait pas encore cinquante ans et il se sentait loin d'être jeune. – … a eu l'idée le premier pour commencer, qu'il l'a exposée en détail au Dr Humboldt, lequel l'a abondamment

félicité, etc.

– Oui, ami Elijah.

– Alors, l’un des robots ment.

– C’est ce qu’il semblerait.

– Il devrait être facile de déterminer lequel. J’imagine qu’un examen, même superficiel, pratiqué par un bon roboticien…

– Dans le cas présent, un roboticien ne suffit pas, ami Elijah. Pour une affaire aussi importante, seul un robopsychologue qualifié aurait assez de poids et d’expérience pour trancher. Il n’en existe pas d’assez compétents à bord. Un tel examen ne pourra être fait que sur Aurora…

– Et il sera trop tard. Enfin, vous êtes sur la Terre. On peut mettre la main sur un bon robopsychologue. Aurora ne saura certainement jamais ce qui se sera passé sur Terre et il n’y aura pas de scandale.

– Seulement, ni le Dr Humboldt ni le Dr Sabbat ne permettront que leurs domestiques soient interrogés par un robopsychologue de la Terre. Le Terrien serait obligé de…

Il laissa sa phrase en suspens.

– Il serait obligé de toucher les robots, acheva Lije Baley sur un ton flegmatique.

– Ce sont de vieux serviteurs bien vus de…

– Et pas question de les laisser souiller par le contact d’un Terrien. Mais alors, qu’est-ce que vous attendez de moi, saperlipopette ? – Il grimaça. – Excuse-moi, R. Daneel, mais je ne vois pas pour quelle raison tu m’as mêlé à cette histoire.

– C’est pour une mission sans rapport avec ce problème que je me trouvais à bord de l’astronef. Le commandant s’est adressé à moi parce qu’il fallait bien qu’il se tourne vers quelqu’un. Je lui paraissais assez humain pour écouter et assez robot pour ne rien ébruiter. Il m’a tout raconté et m’a demandé ce que je ferais à sa place. Sachant qu’un petit saut hyperspatial pourrait tout aussi facilement nous amener sur Terre qu’au point d’émergence prévu, je lui ai répondu que j’étais aussi impuissant que lui à résoudre le problème mais que je connaissais sur Terre quelqu’un qui pourrait l’aider.

– Jéoshaphat ! murmura Baley.

– Songez, ami Elijah, que si vous réussissez à triompher de cette énigme, ce sera excellent pour votre carrière et que la Terre elle-même en tirera peut-être avantage. Cela ne sera pas rendu public, bien entendu, mais le commandant ne manque pas d’influence sur son monde natal et il vous sera reconnaissant.

– Tu ne fais que rendre le fardeau plus lourd.

– Je ne doute pas que vous avez déjà une idée de la procédure qu'il conviendrait d'employer, répliqua lentement R. Daneel.

– Vraiment ? La procédure qui s'impose, me semble-t-il, consisterait à interviewer les deux mathématiciens.

– Je crains que ni l'un ni l'autre ne vienne en ville et que ni l'un ni l'autre ne souhaite que vous vous rendiez sur place.

– Et il n'y a aucun moyen de contraindre un Spatien à entrer en contact avec un Terrien, même en cas d'urgence. Lui, je comprends, Daneel, mais je pensais à un entretien par le truchement d'un circuit fermé de télévision.

– Eh bien, n'y pensez plus. Ils ne se soumettront pas à un interrogatoire mené par un Terrien.

– Alors, que veux-tu de moi ? Pourrais-je parler aux robots ?

– Ils ne permettront pas non plus à leurs robots de venir ici.

– Jéoshaphat ! Tu es bien venu, toi !

– C'était une décision personnelle. A bord de l'astronef, j'étais autorisé à prendre toutes décisions de ce genre sans qu'aucun humain puisse y opposer son veto, hormis le commandant lui-même – et il ne demandait pas mieux que d'établir le contact. Vous connaissant, j'ai estimé qu'un contact par télévision serait insuffisant. J'avais envie de vous serrer la main.

Lije Baley se radoucit.

– Je suis touché, Daneel, mais, franchement, je persiste à regretter que tu aies pensé à moi. Pourrai-je au moins parler aux robots par télévision interposée ?

– Je crois pouvoir arranger cela.

– C'est déjà un petit quelque chose. Autrement dit, il va me falloir faire le travail d'un robopsychologue – de façon rudimentaire.

– Mais vous êtes un détective, ami Elijah, pas un robopsychologue.

– Admettons. Mais, avant que je les voie, réfléchissons un peu. Dis-moi… est-il possible que les deux robots disent la vérité ? La conversation entre tes mathématiciens a peut-être été équivoque. Les deux robots ont pu croire en toute sincérité que leurs maîtres respectifs étaient propriétaires de l'idée. Ou ils ont entendu deux parties différentes de la conversation et supposé chacun que l'idée était de son propre maître.

– C'est tout à fait impossible, ami Elijah. Tous deux répètent cette conversation en termes identiques. Et les deux versions sont formellement contradictoires.

– Il est donc absolument certain que l'un des robots ment ?

– Oui.

– Pourrais-je, le cas échéant, avoir communication des déclarations faites jusqu'à maintenant en présence du commandant ?

– J'avais prévu cette demande et j'en ai apporté la copie.

– Voilà un second atout. Les robots ont-ils subi un contre-interrogatoire et as-tu également la copie de ce document ?

– Ils se sont bornés à répéter leur récit. Le contre-interrogatoire ne peut être conduit que par un robopsychologue.

– Ou par moi ?

– Vous êtes un détective, ami Elijah, pas un…

– Très bien, R. Daneel. Je vais essayer de comprendre la psychologie spatienne. Un détective peut s'en charger parce que ce n'est pas un robopsychologue. Creusons un peu les choses. D'ordinaire, un robot ne ment pas, mais il mentira si c'est indispensable à l'application des Trois Lois. Il pourra mentir légitimement afin de protéger son existence conformément à la Troisième. Il sera plus enclin à mentir si c'est nécessaire pour obéir à un ordre légitime donné par un être humain conformément à la Seconde. Il y sera encore plus enclin si c'est nécessaire pour sauver une vie humaine ou pour empêcher qu'un humain soit lésé conformément à la Première.

– Oui.

– Et, dans ce cas, un robot défendra la réputation professionnelle de son maître et mentira si cela se révèle nécessaire. En l'occurrence, la réputation professionnelle serait quasiment l'équivalent de la vie et sa sauvegarde exigerait que le robot mente presque comme si la Première Loi était en cause.

– Néanmoins, en mentant, chacun des deux robots nuirait à la réputation professionnelle du maître de l'autre, ami Elijah.

– En effet. Mais chacun aurait peut-être une conception précise de la valeur de la réputation de son propre maître et pourrait estimer en toute bonne foi qu'elle est supérieure à celle de l'autre. Il en conclurait que le mensonge serait moins préjudiciable que la vérité.

Lije Baley resta quelques instants silencieux avant d'enchaîner :

– Bon… Peux-tu t'arranger pour que j'aie un entretien avec un des robots… R. Idda pour commencer, par exemple ?

– Le robot du Dr Sabbat ?

– Oui, celui du plus jeune.

– Cela ne prendra que quelques minutes. J'ai un microrécepteur

équipé d'un projecteur. J'aurai seulement besoin d'un mur blanc et je pense que celui-ci fera l'affaire si vous me permettez de pousser vos armoires à films.

– Vas-y. Je devrai parler dans une sorte de micro ?

– Non, vous pourrez parler normalement. Je vous prie de bien vouloir m'accorder encore un moment. Je dois contacter le vaisseau pour organiser cet entretien avec R. Idda.

– Si cela doit prendre du temps, Daneel, passe-moi donc le procès-verbal.

Tandis que R. Daneel installait son matériel, Lije Baley alluma sa pipe et commença de feuilleter les pages arachnéennes sur lesquelles étaient consignés les témoignages recueillis.

Au bout de quelques minutes, R. Daneel dit :

– Si vous êtes prêt, ami Elijah, R. Idda est à votre disposition. Mais peut-être préférez-vous terminer d'abord votre lecture ?

Baley soupira.

– Non, il n'y a rien de plus à apprendre là-dedans. Passe-le-moi et fais en sorte que la conversation soit enregistrée et copiée.

R. Idda, que la projection en deux dimensions sur le mur rendait irréel, n'était pas une créature humanoïde comme R. Daneel : c'était, pour l'essentiel, une structure métallique. Son corps était grand mais massif et, à quelques détails de construction près, rien, ou presque, ne permettait de le distinguer des nombreux robots que Baley avait déjà vus.

– Mes salutations, R. Idda, commença ce dernier.

– Mes salutations, monsieur, répondit R. Idda d'une voix sourde au timbre curieusement humanoïde.

– Vous êtes le serviteur personnel de Gennao Sabbat, n'est-ce pas ?

– Oui, monsieur.

– Depuis combien de temps êtes-vous à son service ?

– Vingt-deux ans, monsieur.

– Et vous attachez du prix à la réputation de votre maître ?

– Oui, monsieur.

– Considérez-vous qu'il est important de la défendre ?

– Oui, monsieur.

– Aussi important que de protéger son existence physique ?

– Non, monsieur.

– Aussi important que de défendre la réputation de quelqu'un d'autre ?

R. Idda hésita.

– C'est une question de mérite individuel dans chaque cas d'espèce,

monsieur. On ne peut fixer une règle générale.

Ce fut au tour de Baley de marquer une hésitation. Les robots spatiens s'exprimaient avec plus de fluidité et de façon plus intellectuelle que les modèles terriens.

– Si vous estimiez que la réputation de votre maître a plus d'importance que celle d'un autre, d'Alfred Barr Humboldt, par exemple, mentiriez-vous pour la défendre ?

– Oui, monsieur.

– Avez-vous menti dans votre déposition relative à la querelle qui a opposé votre maître au Dr Humboldt ?

– Non, monsieur.

– Mais si vous aviez menti, vous le nieriez pour protéger ce mensonge, n'est-ce pas ?

– Oui, monsieur.

– Bien. Maintenant, écoutez-moi. Votre maître, Gennao Sabbat, est un homme jeune. C'est un mathématicien de grande réputation mais il est jeune. Si, dans sa polémique avec le Dr Humboldt, il avait succombé à la tentation et enfreint les règles de l'éthique, sa réputation subirait une certaine éclipse mais, comme il est jeune, il aurait amplement le temps de la restaurer. Son intelligence lui ferait remporter ultérieurement bien des victoires et, finalement, cette tentative de plagiat serait considérée comme l'erreur d'un jeune homme fougueux qui a agi à la légère. C'est un handicap qui pourrait être surmonté dans l'avenir.

– En revanche, si c'était le Dr Humboldt qui avait succombé à la tentation, ce serait beaucoup plus grave. C'est un vieil homme dont les succès se sont étendus sur plusieurs siècles. Jusqu'à présent, sa réputation est demeurée sans tache. Et pourtant, cette seule mauvaise action effacerait tout le reste et, compte tenu du temps relativement court qui lui reste à vivre, il n'aurait pas l'occasion de se racheter. Il ne lui resterait plus grand-chose à réaliser. Il y aurait beaucoup plus d'années de travail gâchées pour Humboldt que pour votre maître, et beaucoup moins de chances de reconquérir la renommée perdue. Vous vous rendez compte, n'est-ce pas, que la situation de Humboldt est la plus grave et la plus digne d'intérêt ?

Un long silence succéda à ces mots. Enfin, R. Idda laissa tomber d'une voix égale :

– Mon témoignage était mensonger. La paternité de ce travail revient au Dr Humboldt et mon maître a illégitimement tenté de s'en attribuer le crédit.

– Très bien, mon ami. Vous ne parlerez de cela à personne tant que le commandant de l'astronef ne vous en aura pas donné la permission. Vous pouvez vous retirer.

L'image sur le mur s'effaça. Baley tira sur sa pipe.

– Penses-tu que le commandant a entendu, Daneel ?

– J'en suis sûr. Il est le seul témoin en dehors de nous.

– Parfait. Maintenant, à l'autre.

– Mais il est inutile de l'interroger après les aveux de R. Idda, ami Elijah.

– Bien sûr que si ! Les aveux de R. Idda ne signifient rien.

– Rien ?

– Strictement rien. Je lui ai expliqué que c'est le Dr Humboldt qui est dans le plus mauvais cas. S'il avait d'abord menti pour protéger Sabbat, il reviendrait naturellement à la vérité, comme d'ailleurs il prétend l'avoir fait. Mais s'il avait d'abord dit la vérité, il mentirait maintenant pour protéger Humboldt. C'est toujours l'effet miroir et nous n'avons pas avancé d'un pas.

– Mais qu'obtiendrons-nous en interrogeant R. Preston ?

– Rien… si l'effet miroir était parfait. Mais il ne l'est pas. Après tout, il y a un robot qui dit la vérité et un qui ment. C'est là un point d'asymétrie. Je veux voir R. Preston. Et si la transcription de l'interrogatoire de R. Idda est faite, donne-la-moi.

Le projecteur fut remis en marche. R. Preston ressemblait à R. Idda comme une goutte d'eau à une autre si l'on exceptait une infime différence dans le profilement de la poitrine.

– Mes salutations, R. Preston, dit Baley.

Tout en parlant, il gardait les yeux fixés sur l'enregistrement de l'interrogatoire de R. Idda.

– Mes salutations, monsieur, répondit R. Preston.

Sa voix était identique à celle de R. Idda.

– Vous êtes le serviteur personnel d'Alfred Barr Humboldt, n'est-ce pas ?

– Oui, monsieur.

– Depuis combien de temps êtes-vous à son service ?

– Vingt-deux ans, monsieur.

– Et vous attachez du prix à la réputation de votre maître ?

– Oui, monsieur.

– Considérez-vous qu'il est important de la défendre ?

– Oui, monsieur.

– Aussi important que de protéger son existence physique ?
– Non, monsieur.
– Aussi important que de défendre la réputation de quelqu'un d'autre ?
R. Preston hésita.
– C'est une question de mérite individuel dans chaque cas d'espèce, monsieur. On ne peut fixer une règle générale.
– Si vous estimiez que la réputation de votre maître a plus d'importance que celle d'un autre, de Gennao Sabbat, par exemple, mentiriez-vous pour la défendre ?
– Oui, monsieur.
– Avez-vous menti dans votre déposition relative à la querelle qui a opposé votre maître au Dr Sabbat ?
– Non, monsieur.
– Mais si vous aviez menti, vous le nieriez pour protéger ce mensonge, n'est-ce pas ?
– Oui, monsieur.
– Bien. Maintenant, écoutez-moi. Votre maître, Alfred Barr Humboldt, est un vieil homme. C'est un mathématicien de grande réputation mais il est vieux. Si, dans sa polémique avec le Dr Sabbat, il avait succombé à la tentation et enfreint les règles de l'éthique, sa réputation subirait une certaine éclipse mais son grand âge et ce qu'il a accompli au fil des siècles témoigneraient en sa faveur et l'emporteraient sur le reste. Finalement, cette tentative de plagiat serait considérée comme l'erreur d'un vieillard peut-être malade et n'ayant plus toute sa tête.
– En revanche, si c'était le Dr Sabbat qui avait succombé à la tentation, ce serait beaucoup plus grave. C'est un homme jeune dont la réputation est considérablement plus fragile. Normalement, il a devant lui plusieurs siècles pour accumuler des connaissances et accomplir de grandes choses. Une seule erreur de jeunesse anéantirait tout. L'avenir qu'il risquerait de gâcher est beaucoup plus long que celui de votre maître. Vous vous rendez compte, n'est-ce pas, que la situation de Sabbat est la plus grave et la plus digne d'intérêt ?
Un long silence succéda à ces mots. Enfin, R. Preston laissa tomber d'une voix égale :
– Mon témoignage était…
Il s'interrompit net et demeura muet.
– Continuez, je vous prie, R. Preston, dit Baley.
Pas de réponse.
– J'ai bien peur que R. Preston ne soit en état de stase, ami Elijah, fit

R. Daneel. Il est en dérangement.

– Alors, nous avons enfin créé une asymétrie. Nous sommes dès lors en mesure de désigner le coupable.

– Comment cela, ami Elijah ?

– Réfléchis. Suppose que tu sois innocent et que ton robot personnel puisse en témoigner. Tu n'aurais rien à faire. Ton robot dirait la vérité et se porterait garant de toi. Mais si tu étais coupable, tu dépendrais du mensonge de ton robot. Tu serais dans une situation un peu plus hasardeuse car ton robot mentirait si c'était nécessaire mais il serait plus enclin à dire la vérité qu'à mentir et le mensonge serait moins solide que la vérité. Pour pallier cet inconvénient, le coupable ordonnerait très vraisemblablement au robot de mentir. De cette façon, la Première Loi serait renforcée par la Seconde. Peut-être très vigoureusement.

– Cela me paraît juste.

– Admettons que nous ayons un robot de chaque type. Le premier passerait de la vérité non renforcée au mensonge. Il pourrait le faire après un temps d'hésitation sans beaucoup de difficulté. L'autre passerait du mensonge puissamment renforcé à la vérité, mais seulement au risque de court-circuiter différents canaux positroniques et de tomber en stase.

– Et comme R. Preston est tombé en stase…

– Le maître de R. Preston, le Dr Humboldt, est le plagiaire. Si tu préviens le commandant et insistes pour qu'il ait immédiatement une conversation avec lui, peut-être lui arrachera-t-il une confession. Dans ce cas, j'espère que tu m'avertiras sur-le-champ.

– Vous pouvez compter sur moi. Je vous demanderai de bien vouloir m'excuser, ami Elijah, mais il faut que j'aie sans délai un entretien confidentiel avec le commandant.

– Bien sûr. Utilise la salle de conférence. Elle est isolée.

Baley, incapable de faire quoi que ce soit en l'absence de R. Daneel, attendit, silencieux et inquiet. Beaucoup de choses dépendaient de la justesse de son analyse et il avait une conscience aiguë de son manque d'expérience en matière de robotique.

R. Daneel le rejoignit une demi-heure plus tard – ce fut, pour ainsi dire, la demi-heure la plus longue de la vie de Baley. Impossible, évidemment, d'essayer de deviner ce qui s'était passé par l'expression du visage impassible de l'humanoïde. Baley s'efforça de paraître tout aussi impassible.

– Eh bien, R. Daneel ?

– Vous avez vu juste, ami Elijah. Le Dr Humboldt a avoué. Il

escomptait, a-t-il dit, que le Dr Sabbat céderait et le laisserait triompher. La crise est dénouée et vous pouvez compter sur la reconnaissance du commandant. Il m'a autorisé à vous dire qu'il admire grandement votre subtilité et je crois que je bénéficierai moi-même de la suggestion que j'ai faite de recourir à vous.

– C'est parfait, fit Baley, chancelant et le front moite, maintenant que son verdict s'était avéré juste. Mais, par Jéoshaphat, R. Daneel, je te supplie de ne plus me mettre à nouveau dans un pareil pétrin !

– J'essaierai, ami Elijah. Tout dépendra, bien sûr, de l'importance de l'éventuel problème à venir, de votre proximité et d'un certain nombre d'autres facteurs. En attendant, j'aurais une question à vous poser.

– Oui ?

– N'était-il pas possible de supposer que le passage du mensonge à la vérité était simple, et difficile celui de la vérité au mensonge ? Dans cette hypothèse, le robot qui serait passé de la vérité au mensonge ne serait-il pas tombé en stase ?

– En effet, R. Daneel, on aurait pu suivre ce raisonnement, mais c'est l'autre qui s'est révélé exact. Humboldt a avoué, n'est-ce pas ?

– Le fait est. Mais les deux arguments opposés étant possibles, comment avez-vous réussi à trouver aussi rapidement le bon, ami Elijah ?

Les lèvres de Baley se crispèrent mais, presque instantanément, il se détendit et son rictus se transforma en sourire.

– Parce que j'ai tenu compte des réactions humaines, pas des réactions robotiques, R. Daneel. Je connais mieux les êtres humains que les robots. En d'autres termes, j'avais mon idée sur le coupable avant même d'interroger les robots. Lorsque je suis parvenu à provoquer une réaction asymétrique chez eux, j'ai tout simplement interprété cette réaction de manière à ce qu'elle accuse celui des deux mathématiciens que je considérais déjà comme le coupable. La réponse robotique a été assez spectaculaire pour que celui-ci craque. Mon analyse du comportement humain n'aurait peut-être pas été suffisante pour obtenir ce résultat.

– Je suis curieux de savoir quelle a été votre analyse.

– Par Jéoshaphat, R. Daneel, réfléchis donc un peu et tu n'auras pas besoin de me le demander ! Il y a un autre point d'asymétrie dans cette histoire d'effet miroir en dehors de la question du vrai et du faux : l'âge des deux hommes. L'un est très vieux et l'autre très jeune.

– Oui, bien sûr. Mais encore ?

– C'est tout simple. Je conçois qu'un homme jeune qui a brusquement une idée révolutionnaire consulte un vieil homme qu'il considérait déjà

comme un demi-dieu dans sa spécialité lorsqu'il était étudiant. Mais je vois mal un homme âgé, chargé d'honneurs et habitué au triomphe, qui a brusquement une idée révolutionnaire, consulter quelqu'un qui a plusieurs siècles de moins que lui et en qui il ne voit forcément qu'un freluquet – je ne sais pas quel terme un Spatien emploierait. De plus, si un homme jeune en a l'occasion, ne parlera-t-il pas de sa découverte au demi-dieu qu'il révère ? Le contraire serait impensable. D'un autre côté, un vieillard conscient de son propre déclin pourrait fort bien saisir cette dernière chance aux cheveux, jugeant ne pas avoir à tenir compte d'un blanc-bec. Bref, il était inimaginable que Sabbat ait volé l'idée d'Humboldt. Le Dr Humboldt, quel que fût l'angle sous lequel on examinait les choses, était le coupable.

R. Daneel médita un bon moment. Enfin, il tendit la main à Baley.

– Il est temps que je prenne congé, maintenant, ami Elijah. J'ai été heureux de cette rencontre. Peut-être nous reverrons-nous bientôt.

Baley secoua chaleureusement la main du robot.

– Pas trop tôt quand même, si tu n'y vois pas d'inconvénient, R. Daneel.

L’INCIDENT DU TRICENTENAIRE

Le 4 juillet 2076 – pour la troisième fois dans notre système numérique fondé sur des multiples de dix, le temps avait amené, aux deux derniers chiffres du calendrier, le fameux 76 qui avait vu la naissance d’une nation.

Ce n’était plus une nation dans l’ancien sens du mot, mais plutôt une expression géographique ; une partie d’un tout qui était la Fédération de toute l’humanité sur la Terre et de ses dépendances sur la Lune et dans les colonies à travers l’espace. Dans la culture et l’héritage, toutefois, le nom et l’idée même demeuraient, et cette partie de la planète désignée par son ancien nom était toujours la région du monde la plus riche et la plus développée… Et le président des États-Unis était toujours la personne la plus puissante au sein du Conseil planétaire.

Lawrence Edwards observait la petite silhouette du Président des six cents mètres en haut desquels il était juché. Il dérivait lentement au-dessus de la foule, le moteur flotronique accroché sur son dos émettant juste un petit gloussement, et ce qu’il voyait était exactement ce que n’importe qui pouvait voir sur l’holovision. Combien de fois avait-il regardé des petites silhouettes comme celles-ci dans son salon, des petites silhouettes dans un cube de lumière, l’air tout à fait réel, comme des homoncules, la seule différence étant qu’une main pouvait passer au travers d’eux.

La main ne pouvait pas passer au travers de ces dizaines de milliers de personnes qui s’étalaient sur les terrains autour du Monument de Washington. Et on ne pouvait pas passer la main au travers du président. Mais on pouvait l’approcher, le toucher et lui serrer la main.

Edwards, sardonique, trouvait tout à fait inutile cette présence tangible ; il aurait voulu être à des kilomètres de là, flottant dans l’air au-dessus d’un paysage sauvage, au lieu d’être ici, à surveiller tout signe de désordre. Sa présence n’avait d’autre intérêt ici que pour le mythe de la valeur du « bain de foule ».

Edwards n’était pas un admirateur du président – Hugo Allen Winkler, le cinquante-septième détenteur du titre.

Selon Edwards, le président Winkler était un homme vide, un

charmeur, un collecteur de votes, un homme à promesses. C'était bien décevant de le voir en activité maintenant après tous les espoirs qu'avaient donnés les premiers mois de son administration. La Fédération mondiale était en danger de se désagréger, bien avant qu'elle n'ait rempli toutes ses fonctions et Winkler ne pouvait rien y faire. On avait besoin d'un homme fort, pas d'une main douce ; d'une voix forte, pas d'une voix douce.

Le président allait certainement se présenter aux nouvelles élections, et il serait probablement battu. Les choses n'en seraient que pires car le parti de l'opposition avait la ferme intention de détruire la Fédération.

Edwards soupira. Quatre années déplorables en perspective – peut-être quarante – et tout ce qu'il avait à faire, c'était flotter dans l'air, prêt à appeler tous les agents du Service au sol par laser-téléphone, s'il se passait le moindre…

Il ne vit pas le moindre… Aucun signe de désordre. Seulement un petit nuage de fumée blanche, à peine visible ; un éclat fugitif de lumière, qu'il eut à peine le temps de voir.

Où était le Président ? Il l'avait perdu de vue dans la poussière.

Il regarda dans les parages de l'endroit où il l'avait vu en dernier. Le Président n'avait pas pu aller bien loin.

Puis il remarqua un certain désordre. D'abord chez les agents du service qui semblaient avoir perdu la tête et couraient en tous sens. Puis la foule suivit leur exemple et le désordre se répandit. Le bruit s'enfla comme un tonnerre.

Edwards n'avait pas besoin d'entendre les mots hurlés par la foule. La nouvelle l'atteignit rien qu'à la vue de cette masse hurlante. Le président Winkler avait disparu ! Un instant il était là ; la seconde d'après il s'était évanoui en une poignée de poussière blanche.

Edwards retint son souffle avec angoisse pendant un temps qui lui parut éternel, attendant le moment où la foule ayant pris conscience du fait allait tourner à la panique et à l'émeute.

C'est alors qu'une voix forte retentit par-dessus le tumulte grandissant et, à l'entendre, la foule se tut et le silence revint. De nouveau c'était comme un spectacle en holovision, le son coupé.

Edwards pensa : Mon Dieu, c'est le Président.

On ne pouvait pas s'y tromper. Winkler se tenait sur l'estrade soigneusement gardée d'où il devait prononcer son discours du Tricentenaire et qu'il avait quittée dix minutes plus tôt pour aller serrer quelques mains dans la foule.

Comment était-il revenu là-bas ?

Edwards écouta…

« Il ne m'est rien arrivé, mes chers amis. Ce que vous venez de voir n'était que la destruction d'un appareil mécanique. Ce n'était pas votre président. Aussi, ne laissons pas cet incident troubler la célébration du plus beau jour du monde… Chers amis, je demande votre attention. »

Et suivit le discours du tricentenaire, le meilleur discours de Winkler, le meilleur qu'Edwards ait jamais entendu. Edwards se surprit à oublier son travail de surveillance pour mieux écouter.

C'était bien. Winkler avait compris l'importance de la fédération, et la foule le suivait.

Pourtant au plus profond de lui-même, Edwards se souvenait des rumeurs persistantes selon lesquelles les nouveaux experts en robots avaient réussi à construire un sosie du président, un robot pour assurer les fonctions purement officielles, pour serrer les mains de la foule sans être jamais énervé ou épuisé – ou assassiné.

Edwards réalisa, et ce fut un choc, que c'était ce qui venait de se passer. Il existait bien un robot sosie du Président, et en quelque sorte on l'avait assassiné.

Le 13 octobre 2078.

Edwards leva les yeux à l'approche du robot-guide d'environ un mètre qui lui dit d'une voix mielleuse : « M. Janek vous attend. »

Il se leva, se trouvant bien grand à côté du petit robot métallique. Mais il ne se sentait pas jeune. Des rides s'étaient formées sur son visage depuis deux ans environ et il le savait.

Il suivit son guide dans une pièce étonnamment petite où, derrière un bureau étonnamment petit, était assis Francis Janek, légèrement bedonnant et ridiculement jeune.

Janek sourit. Il eut un regard amical et se leva pour l'accueillir : « Monsieur Edwards. »

Edwards murmura : « Monsieur, je suis heureux d'avoir l'occasion de… »

Il n'avait encore jamais vu Janek, mais il est vrai que le poste de secrétaire personnel du Président est un poste tranquille qui ne fait pas parler de lui.

Janek répondit : « Asseyez-vous, asseyez-vous. Voulez-vous un bâton de soja ? »

Edwards déclina poliment l'offre en souriant et s'assit. Il était évident

que Janek exagérait sa jeunesse. Sa chemise à jabot était ouverte et les poils de sa poitrine étaient teints d'un violet discret mais net.

Janek dit : « Je sais que vous désirez me rencontrer depuis quelques semaines. Je suis désolé de ce retard. J'espère que vous comprendrez que je ne peux entièrement disposer de mon temps comme je l'entends. Enfin, vous êtes là… À propos, j'ai parlé de vous au directeur du Service, et il vous appréciait beaucoup. Il regrette que vous ayez démissionné. »

Edwards baissa les yeux et dit : « Il m'a semblé préférable de continuer mon enquête sans risquer de gêner le service. »

Janek eut un rapide sourire : « Vos activités, quoique discrètes, ne sont toutefois pas passées inaperçues. Le directeur m'a expliqué que vous faisiez une enquête sur l'incident du Tricentenaire, et je dois admettre que c'est ce qui m'a incité à vous recevoir dès que possible. C'est pour cela que vous avez quitté votre situation ? Cela ne vous mènera à rien.

– Pourquoi cela ne mènerait-il à rien, monsieur Janek ? Le fait que vous appeliez cela un incident ne change rien au fait que ce fut une tentative d'assassinat.

– C'est une façon de parler. Pourquoi utiliser des expressions brutales ?

– Seulement parce qu'elles représentent la vérité brutale. Vous êtes certainement d'accord avec moi pour dire que quelqu'un a essayé de tuer le Président. »

Janek écarta les bras : « Si c'est vrai, le complot n'a pas réussi. Un appareil a été détruit, rien de plus. D'ailleurs si nous regardons les choses du bon côté, l'incident – ou tout autre nom que vous vouliez lui donner – a fait un bien énorme à la nation et au monde entier. Comme nous le savons tous, le Président a été frappé par l'incident, et la nation aussi. Le Président, et nous tous avec lui, a réalisé ce qu'impliquerait un retour aux violences du siècle dernier et il s'est ensuivi un grand changement.

– Je ne peux pas le nier.

– Bien sûr que non. Même les ennemis du Président s'accordent à dire que ces deux dernières années ont vu de grandes réalisations. La Fédération est aujourd'hui bien plus solide qu'on aurait pu l'imaginer le jour du Tricentenaire. On peut même dire qu'il nous a évité la débâcle de l'économie mondiale. »

Edwards remarqua doucement : « Oui, le Président est transformé. Tout le monde le dit. »

Janek reprit : « Il a toujours été un grand homme. Mais l'incident l'a fait se concentrer avec beaucoup de vigueur sur les grands problèmes.

– Ce qu'il ne faisait pas avant ?

– Peut-être pas autant… En fait, le Président et nous tous aimerions que l'incident soit oublié. Le but de notre rencontre est de vous faire comprendre cela, monsieur Edwards. Nous ne sommes plus au XXe siècle et nous ne pouvons pas vous jeter en prison si vous nous gênez, ni même entraver votre action, mais la charte du Globe ne nous interdit quand même pas d'essayer de vous persuader de renoncer. Me comprenez-vous ?

– Je vous comprends, mais je ne suis pas d'accord avec vous. Pouvons-nous oublier l'incident quand la personne responsable n'a toujours pas été appréhendée ?

– Peut-être est-ce mieux ainsi, Monsieur. Mieux que… qu'un déséquilibré s'échappe, plutôt que voir l'affaire éclater en public et prendre de telles proportions que l'on en revienne au XXe siècle.

– La version officielle établit même que le robot a explosé tout seul – ce qui est impossible et qui porte un coup bas à l'industrie des robots.

– Je ne dirai pas un robot, monsieur Edwards. C'était un appareil mécanique. Personne n'a dit que les robots étaient dangereux en tant que tels, et certainement pas les robots métalliques d'usage courant. On faisait allusion uniquement aux appareils complexes à visage humain qui semblent faits de chair et de sang et que nous pourrions appeler androïdes. En fait, ils sont tellement élaborés qu'il est très possible qu'ils explosent ; je ne suis pas un expert dans ce domaine. L'industrie des robots s'en remettra.

– Personne au gouvernement, continua Edwards obstinément, ne semble se soucier d'aller jusqu'au fond de cette histoire.

– Je viens de vous expliquer que cela n'avait eu que des conséquences heureuses. Pourquoi remuer la boue des profondeurs quand l'eau est pure en surface ?

– Et l'utilisation du désintégrateur ? »

Un instant la main de Janek, qui tournait lentement la boîte de bâtons de soja sur son bureau, s'arrêta, puis reprit son mouvement. Il demanda tranquillement : « Qu'est-ce que c'est ? »

Edwards insista : « Monsieur Janek, je crois que vous savez très bien ce que je veux dire. Faisant partie du service…

– Que vous avez quitté, bien sûr.

– Peu importe, en tant que membre du service, je n'ai pas pu ne pas entendre des choses qui n'étaient pas toujours, je pense, destinées à ma

personne. J'avais entendu parler d'une nouvelle arme, et quelque chose s'est passé sous mes yeux lors du Tricentenaire qui en nécessitait une. L'objet qui pour tout le monde était le Président disparut en un nuage de poussière très fine. Ce fut comme si chaque atome composant l'objet avait perdu les liens qui le rattachaient aux autres atomes. L'objet s'est transformé en un nuage d'atomes individuels qui ont, bien sûr, commencé à se recombiner, mais qui se sont dispersés trop vite pour que l'on voie autre chose qu'un bref éclat de poussière.

– On dirait de la science-fiction.

– Il est évident que je ne comprends pas les données scientifiques qui sont derrière cela, monsieur Janek, mais je sais parfaitement qu'il faudrait une force considérable pour pouvoir ainsi rompre les liens entre les atomes. Cette énergie doit obligatoirement être puisée dans l'environnement. Les gens qui se trouvaient près de l'appareil au moment de l'affaire, et que j'ai pu retrouver – ceux, du moins, qui ont été d'accord pour parler – ont tous fait mention d'une vague de froid sur eux. »

Janek mit de côté la boîte de bâtons de soja qui émit un petit craquement au contact du cellular. Il dit : « Imaginons, juste pour la discussion, qu'il existe vraiment un tel désintégrateur.

– Ce n'est pas la peine d'en discuter. Il existe.

– Je ne discuterai pas. Je n'en connais pas l'existence moi-même, mais à mon poste je ne suis pas censé connaître les nouvelles armes top secret. Pourtant, si un désintégrateur existe et demeure dans un tel secret, ce doit être un monopole américain, inconnu du reste de la Fédération. Alors ce serait quelque chose dont ni vous ni moi nous ne devrions parler. Ce pourrait être une arme bien plus dangereuse que les bombes nucléaires justement du fait que – si vous avez vu juste – elle n'aurait pour effet que la désintégration au point d'impact et une sensation de froid juste à côté. Pas d'explosion, pas de flammes, pas de radiations mortelles. Débarrassés de ces terribles effets secondaires, nous n'aurions plus d'obstacle à son utilisation. Toutefois, pour autant que je sache, on pourrait en fabriquer un suffisamment grand pour détruire la planète elle-même.

– Je suis d'accord avec tout ce que vous venez de dire, fit Edwards.

– Alors vous voyez que s'il n'existe pas de désintégrateur, c'est idiot d'en parler ; et s'il en existe réellement un, alors il est criminel d'y faire allusion.

– Je n'en ai parlé à personne d'autre qu'à vous jusqu'à présent, parce que j'essaie de vous persuader de la gravité de la situation. Mettons qu'un

désintégrateur ait vraiment été utilisé. Le gouvernement ne devrait-il pas chercher à déterminer comment cela s'est fait – si un autre membre de la fédération n'est pas en possession de cette arme ? »

Janek secoua la tête : « Je crois que nous pouvons faire confiance aux organes spécialisés de notre gouvernement pour s'occuper du problème. Ce n'est pas la peine de vous en soucier. »

Edwards demanda, cachant à peine son impatience : « Pouvez-vous m'assurer que les États-Unis sont la seule nation à disposer d'une telle arme ?

– Je ne peux pas vous le dire étant donné que je ne sais rien sur une telle arme et ne devrais rien en savoir. Vous n'auriez pas dû m'en parler. Même si une telle arme existe, la seule rumeur de son existence pourrait être dangereuse.

– Mais je vous en ai parlé et le mal est fait, alors s'il vous plaît, laissez-moi continuer. Laissez-moi une chance de vous convaincre que vous seul, et personne d'autre, vous possédez la solution d'une situation terrible que peut-être je suis le seul à voir.

– Vous êtes le seul à voir ? Moi seul je possède la solution ?

– Ai-je l'air d'un paranoïaque ? Laissez-moi vous expliquer et vous pourrez en juger.

– Je vous accorde un peu de temps, Monsieur, mais ce que j'ai dit demeure. Vous devez abandonner ce – ce passe-temps – cette enquête. C'est terriblement dangereux.

– C'est l'abandonner qui serait dangereux. Ne voyez-vous donc pas que si le désintégrateur existe et si les États-Unis en ont le monopole, alors cela veut dire que le nombre de personnes y ayant accès est très limité. En tant qu'ex-membre du service, j'ai quelques connaissances pratiques dans ce domaine et je peux vous dire que la seule personne au monde ayant la possibilité de soustraire un désintégrateur à nos arsenaux top secret est le Président... Seul le Président des États-Unis, monsieur Janek, a pu mettre sur pied cette tentative d'assassinat. »

Ils se regardèrent fixement pendant un moment puis Janek appuya sur un bouton encastré dans son bureau.

Il dit : « Par précaution. Personne ne peut nous entendre de quelque façon que ce soit. Monsieur Edwards, réalisez-vous le danger de ce que vous venez de dire ? Pour vous ? Ne surestimez pas le pouvoir de la charte du Globe. Un gouvernement a le droit de prendre des mesures raisonnables pour la protection de sa stabilité. »

Edwards répondit : « J'ai pris contact avec vous, monsieur Janek, car

je considère que vous êtes un citoyen américain loyal. Je vous apporte la nouvelle d'un crime terrible qui concerne tous les Américains et la Fédération tout entière. Un crime qui a créé une situation que peut-être vous êtes seul à pouvoir redresser. Pourquoi me répondez-vous par des menaces ? »

Janek dit : « C'est la deuxième fois que vous me laissez entendre que je suis le sauveur potentiel du monde. Je ne me vois pas dans ce rôle. Vous avez compris, je l'espère, que je n'ai aucun pouvoir particulier.

– Vous êtes le secrétaire du Président.

– Cela ne veut pas dire que j'ai une possibilité spéciale de l'approcher ou que je suis son confident intime. Parfois, monsieur Edwards, je crois que les autres pensent que je ne suis rien de plus qu'un valet, et parfois même j'ai peur d'être d'accord avec eux.

– En tout cas, vous le voyez souvent, vous le voyez sans protocole, vous le voyez… »

Janek l'interrompit avec impatience : « Je le vois assez pour pouvoir vous assurer que le Président n'ordonnerait pas la destruction de cet appareil mécanique le jour du Tricentenaire.

– Selon vous, c'est impossible, alors ?

– Je n'ai pas dit cela. J'ai dit que je pensais qu'il ne le ferait pas. Après tout, pourquoi le ferait-il ? Pourquoi le Président voudrait-il détruire son sosie androïde qui lui a été si utile pendant plus de trois années de sa présidence ? Et si, pour une raison ou pour une autre, il le voulait, pourquoi ciel avoir choisi de le faire d'une façon si publique – le jour du Tricentenaire, rien de moins – mettant tout le monde au courant de son existence, prenant le risque d'une réaction de dégoût du public à la pensée qu'il a serré la main d'un appareil mécanique, sans parler des répercussions diplomatiques à l'idée que des représentants d'autres pays de la Fédération ont traité avec une machine ? Il aurait pu, au lieu de cela, ordonner qu'on le détruise en privé. Personne, sauf quelques membres éminents de l'Administration, n'aurait été au courant.

– Cependant il n'y a eu aucune conséquence désagréable pour le Président, après l'incident, n'est-ce pas ?

– Il a dû supprimer les cérémonies. Il n'est plus aussi accessible qu'il l'était auparavant.

– Que le robot l'était auparavant.

– Eh bien, dit Janek mal à l'aise. Oui, je suppose que c'est vrai. »

Edwards continua : « Et, en fait, le Président a été réélu, et sa popularité n'a pas diminué, bien que la destruction ait été publique.

L'argument contre la destruction en public n'a pas autant de poids que vous lui en donnez.

– Mais la réélection s'est accomplie malgré l'incident. Grâce à l'action rapide du Président qui s'est avancé et a prononcé un discours que vous devrez bien reconnaître comme l'un des plus grands discours de l'histoire de l'Amérique. Ce fut une performance absolument renversante ; vous devez bien l'admettre.

– Ce fut une remarquable mise en scène. Le Président, pourrait-on penser, avait compté sur cela. »

Janek s'appuya au dossier de sa chaise : « Si je vous comprends bien, Edwards, vous suggérez un sombre complot bien mélodramatique. Voulez-vous dire que le Président a fait détruire l'appareil juste au milieu de la foule au moment précis de la célébration du Tricentenaire sous les yeux du monde entier – de façon à gagner l'admiration de tous par la rapidité de sa réaction ? Suggérez-vous qu'il a tout arrangé de telle sorte qu'il puisse se présenter comme un homme d'une vigueur et d'une force inattendues, dans des circonstances spécialement dramatiques, et transformer ainsi une campagne compromise en une campagne gagnante ?... Monsieur Edwards, vous lisez trop de contes de fées. »

Edwards répliqua : « Si telle était mon idée, ce serait en effet un conte de fées, mais ce n'est pas cela. Je n'ai jamais suggéré que le Président ait ordonné de tuer le robot. Je vous ai simplement demandé si vous pensiez que c'était possible, et vous avez répondu catégoriquement que cela ne l'était pas. J'en suis heureux car je suis d'accord avec vous.

– Alors, que signifie tout ceci ? Je commence à croire que vous me faites perdre mon temps.

– Encore un moment, je vous prie. Vous êtes-vous quelquefois demandé pourquoi le travail n'avait pas été fait par un laser, par un désactivateur – ou même d'un coup de marteau ? Pourquoi quelqu'un prendrait-il la peine incroyable de se procurer une arme gardée par les équipes de sécurité gouvernementale les plus sévères qui existent, pour une affaire qui n'exigeait pas une telle arme ? Mis à part la difficulté de se le procurer, il y avait le risque de révéler l'existence d'un désintégrateur au monde entier ?

– Cette affaire de désintégrateur n'est que votre théorie personnelle.

– Le robot a complètement disparu sous mes yeux. Je le surveillais. Je n'ai pas besoin d'autre preuve pour cela. Le nom que vous donnez à l'arme n'a pas d'importance ; quel qu'il soit, il a eu la possibilité de détruire le robot atome par atome et d'éparpiller tous ces atomes

irrémédiablement. Pourquoi faire cela ? C'était beaucoup trop.

– Je ne connais pas les pensées de l'auteur du crime.

– Non ? Cependant il me semble qu'il n'existe qu'une raison logique pour vouloir une pulvérisation totale alors qu'on aurait pu détruire l'objet d'une façon beaucoup plus simple. La pulvérisation ne laissait rien de l'objet détruit. Elle ne laissait rien qui puisse indiquer ce que c'était, robot ou autre chose. »

Janek dit : « Mais personne ne se demande ce que c'était.

– N'est-ce pas ? J'ai dit que seul le Président avait pu s'arranger pour qu'un désintégrateur soit obtenu et utilisé. Mais si l'on considère l'existence d'un robot sosie, lequel des deux Présidents l'a fait ? »

Janek fit brutalement : « Je crois que nous ne pouvons pas continuer cette conversation. Vous êtes fou. »

Edwards répondit : « Réfléchissez au problème. Je vous en prie, réfléchissez-y. Le Président n'a pas détruit le robot. Vos arguments contre cela sont convaincants. Ce qui s'est passé, c'est que le robot a détruit le Président. Le Président Winkler a été tué au milieu de la foule le 4 juillet 2076. Un robot qui ressemble au Président a alors prononcé le discours du Tricentenaire, a mené campagne pour la réélection, a été réélu, et continue à jouer le rôle de Président des États-Unis.

– Démence !

– Je me suis adressé à vous, à vous seul, car vous seul pouvez le prouver, et redresser la situation.

– Ce que vous dites est faux. Le Président est – le Président. » Janek fit un mouvement pour se lever et clore l'entretien.

« Vous avez dit vous-même qu'il avait changé, dit Edwards précipitamment. Le discours du Tricentenaire était au-delà des capacités de l'ancien Winkler. N'avez-vous pas vous-même été abasourdi par tout ce qui a été accompli ces deux dernières années ? Honnêtement, le Winkler du premier mandat aurait-il été capable de cela ?

– Oui, certainement, car le Président du second mandat est le Président du premier mandat.

– Niez-vous qu'il ait changé ? Je m'en remets à vous. Décidez et j'obéis.

– Il s'est dressé pour relever le défi, c'est tout. C'est déjà arrivé dans l'histoire de l'Amérique. » Mais Janek se rassit. Il avait l'air mal à l'aise.

« Il ne boit pas, dit Edwards.

– Il n'a jamais beaucoup bu.

– Il ne voit plus de femmes. Niez-vous qu'il le faisait auparavant ?

– Un président est un homme. Ces deux dernières années toutefois il

s’est entièrement consacré aux affaires de la Fédération.

– C’est une amélioration, je l’admets, dit Edwards, mais c’est un changement. Bien sûr, s’il avait une femme, la mascarade ne pourrait tenir, n’est-ce pas ? »

Janek répondit : « C’est dommage qu’il n’ait pas d’épouse. » Il prononça cet ancien mot avec une certaine gêne. « L’affaire ne pourrait exister s’il en avait une.

– Le fait qu’il n’en ait pas a facilité le complot. Cependant il est le père de deux enfants. Je ne pense pas qu’ils soient venus à la Maison-Blanche, l’un ou l’autre, depuis le Tricentenaire.

– Pourquoi seraient-ils venus ? Ils sont adultes et vivent leur vie.

– Sont-ils invités ? Le Président montre-t-il un intérêt pour eux ? Vous êtes son secrétaire privé. Vous le sauriez. Alors ? »

Janek répondit : « Vous perdez votre temps. Un robot ne peut pas tuer un être humain. Vous savez parfaitement que c’est la Première Loi de la Robotique.

– Je sais. Mais personne ne dit que le robot-Winkler a tué directement l’homme-Winkler. Quand l’homme-Winkler était dans la foule, le robot-Winkler était sur la scène et je doute qu’un désintégrateur puisse viser de si loin sans faire plus de dégâts. Peut-être est-ce possible, mais il est plus probable que le robot ait eu un complice – un homme de main, selon le jargon du XXe siècle. »

Janek fronça les sourcils. Son visage grassouillet se rida et il donna l’impression de souffrir. Il dit : « Vous savez, la folie doit être contagieuse. Me voici maintenant en train de commencer à réfléchir à l’idée folle que vous m’avez apportée. Mais heureusement, elle ne supporte pas l’analyse. Après tout, pourquoi arranger en public l’assassinat de l’homme-Winkler ? Tous les arguments contre la destruction du robot en public valent contre la destruction de l’homme-Président en public. Vous voyez bien que votre théorie ne tient pas.

– Elle tient…, commença Edwards.

– Non. Personne, sauf quelques personnages officiels, ne connaissait l’existence d’un appareil mécanique. Si le président Winkler avait été tué en privé et qu’on s’était débarrassé de son corps, le robot pouvait prendre sa place sans problème – sans éveiller vos soupçons.

– Il y aurait toujours eu quelques personnages officiels au courant, monsieur Janek. Les assassinats auraient dû se multiplier, dit Edwards d’un ton convaincant en se penchant en avant.

– Écoutez, en temps normal, il n’y avait aucun risque de confondre

l'homme et l'appareil. Je suppose que le robot ne servait pas tout le temps, mais qu'on l'utilisait dans des buts précis, et il y avait toujours quelques individus importants, peut-être même un certain nombre, qui savaient où était le Président et ce qu'il faisait. Il fallait donc effectuer l'assassinat à un moment où ces personnes pensaient réellement que le Président était en fait le robot.

– Je ne vous suis pas.

– Écoutez. Une des tâches du robot était de serrer les mains de la foule ; se mêler aux gens. Quand il le faisait, les personnages officiels dans le secret savaient parfaitement que la personne qui serrait les mains était en fait le robot.

– C'est ça. Vous revenez à la raison. C'était bien le robot.

– Mais il s'agissait du Tricentenaire, et le Président n'a pas pu résister. Je trouve que c'était trop demander à un Président – surtout à un flatteur des foules et à un chasseur d'applaudissements comme l'était Winkler – de renoncer à l'adulation de la foule en un tel jour et de la laisser à un robot. Et peut-être le robot a-t-il soigneusement encouragé ce désir de façon que, le jour du Tricentenaire, le Président lui ordonne de rester derrière le podium, tandis qu'en personne il serrait les mains et recevrait les acclamations.

– En secret ?

– Bien sûr, en secret. Si le Président l'avait dit à un membre du service ou à l'un de ses assistants, ou à vous, l'aurait-on laissé faire ? L'attitude des personnages officiels vis-à-vis des tentatives d'assassinats est une véritable maladie, depuis les événements de la fin du XXe siècle. Aussi, encouragé par un robot manifestement intelligent…

– Vous pensez que le robot est intelligent car vous pensez qu'il tient la place du Président. C'est un cercle vicieux. S'il n'est pas Président, rien ne nous amène à penser qu'il est intelligent ou qu'il est capable de monter ce complot. D'ailleurs, quel motif peut avoir un robot pour organiser un assassinat ? Même s'il n'a pas tué le Président lui-même, la suppression d'une vie humaine d'une manière détournée est également interdite par la Première Loi qui déclare : « Un robot ne peut pas nuire à un être humain ni, par son inaction, laisser un être humain en danger. »

Edwards répondit : « La Première Loi n'est pas catégorique. Et si la perte d'un être humain sauvait la vie de deux autres êtres humains ou de trois ou même de trois milliards ? Le robot a peut-être considéré que la sauvegarde de la Fédération était plus importante que la sauvegarde d'une vie. Ce n'était pas un robot ordinaire, après tout. Il a été conçu pour

reproduire les caractéristiques du Président de façon à tromper tout le monde. S'il avait la capacité d'analyse du Président Winkler sans avoir sa faiblesse, et s'il s'était rendu compte que lui, il pouvait sauver la Fédération, alors que le Président en était incapable…

– Vous, vous pouvez tenir de tels raisonnements, mais comment penser qu'un appareil mécanique le pourrait ?

– C'est la seule explication à ce qui s'est passé.

– Vous êtes paranoïaque. »

Edwards répliqua : « Alors, dites-moi quel était l'objet qui a été détruit et pulvérisé. Comment raisonnablement ne pas supposer que c'était la seule façon de cacher qu'on détruisait un être humain et non pas un robot ? Pouvez-vous me donner une autre explication ? »

Janek devint tout rouge : « Je ne peux pas accepter cela.

– Mais vous pouvez le prouver – ou prouver le contraire. C'est pourquoi je me suis adressé à vous – à vous seul.

– Comment puis-je le prouver ? Ou prouver le contraire ?

– Personne mieux que vous n'a la possibilité de voir le Président en privé. C'est avec vous – à défaut de famille – qu'il est le plus naturel. Étudiez-le de près.

– Je l'ai fait. Je vous dis qu'il n'est pas…

– Non, vous ne l'avez pas fait. Vous ne soupçonniez rien. Les petits détails ne vous ont pas marqué. Étudiez-le maintenant, en sachant qu'il est possible qu'il soit un robot, et vous verrez. »

Janek dit d'un ton sardonique : « Je pourrais le jeter à terre et prouver la présence de métal avec un détecteur à ultrasons. Même un androïde possède un cerveau en platine iridié.

– Ce n'est pas la peine d'employer la force. Contentez-vous de l'observer et vous verrez sans aucun doute qu'il est trop différent de ce qu'il était autrefois pour être encore un homme. »

Janek regarda l'horloge calendrier sur le mur et dit : « Nous sommes ici depuis plus d'une heure.

– Veuillez m'excuser d'avoir abusé de votre temps, mais vous comprenez l'importance de tout ceci, je l'espère.

– L'importance ? » dit Janek. Il leva les yeux et son air découragé se transforma soudain en air d'espoir : « Mais, en fait, est-ce si important ? Vraiment ?

– Comment cela n'aurait-il pas d'importance ? Avoir un robot comme Président des États-Unis ? Ce n'est pas important ?

– Non, ce n'est pas ce que je voulais dire. Oubliez ce que le président

Winkler est peut-être. Ne voyez que ceci. Quelqu'un qui tient le rôle de Président des États-Unis a sauvé la Fédération ; il a maintenu son unité et, en ce moment, il dirige le Conseil dans l'intérêt de la paix et d'un compromis constructif. Vous admettez cela ? »

Edwards répondit : « Bien sûr, je l'admets. Mais rendez-vous compte du précédent. Un robot à la Maison-Blanche pour une excellente raison pourrait amener un robot à la Maison-Blanche dans vingt ans pour une très mauvaise raison, puis des robots à la Maison-Blanche sans aucune raison du tout, mais par habitude. Ne voyez-vous pas qu'il est important d'assourdir à ses toutes premières notes une éventuelle trompette sonnant la fin de l'humanité ? »

Janek haussa les épaules : « Et si je découvre qu'il est en fait un robot ? Nous le révélons au monde entier ? Savez-vous l'effet que cela aura sur la Fédération ? Savez-vous quelles conséquences cela aura sur les finances mondiales ? Savez-vous…

– Je le sais très bien. C'est pourquoi je suis venu vous voir en privé, au lieu d'essayer de rendre cela public. C'est à vous de vérifier et de tirer les conclusions. C'est à vous, ensuite, quand vous aurez découvert que le prétendu Président est un robot – ce que vous ferez, j'en suis sûr – de le persuader de démissionner.

– Et s'il réagit comme vous le dites à la Première Loi, il me fera assassiner car je serai une menace pour sa remarquable politique qui va lui permettre de résoudre la plus grande crise que le Globe ait connue au XXIe siècle. »

Edwards secoua la tête : « Le robot agissait en secret auparavant, et personne n'a essayé de contrer les arguments qu'il utilisait vis-à-vis de lui-même. Vous pourrez renforcer l'interprétation stricte de la Première Loi avec vos propres arguments. Si c'est nécessaire, nous pourrons obtenir l'assistance de quelques membres officiels de la société U.S. Robots qui, au départ, l'a construit. Quand il aura démissionné, le vice-président lui succédera. Si le robot-Winkler a réussi à mettre le vieux monde sur la bonne voie, très bien ; il restera sur cette bonne voie avec le vice-président, qui est une femme honorable et honnête. Mais nous ne pouvons pas avoir un dirigeant robot, et nous ne devons jamais en avoir.

– Et si le Président est un homme ?

– Je m'en remets à vous. Vous le saurez. »

Janek dit : « Je ne suis pas très sûr de moi. Et si je ne peux pas me décider ? Si je n'y arrive pas ? Si je n'ose pas ? Quels sont vos plans ? »

Edwards avait l'air fatigué : « Je ne sais pas. Peut-être irai-je à la

société U.S. Robots. Mais je ne pense pas en avoir besoin. Je suis sûr que maintenant que je vous ai exposé le problème, vous n'aurez de cesse de le résoudre. Voulez-vous vraiment être dirigé par un robot ? »

Il se leva et Janek le laissa partir. Ils ne se serrèrent pas la main.

Janek, encore sous le choc, restait immobile dans le crépuscule qui montait.

Un robot !

L'homme était entré et il avait démontré, d'une façon tout à fait rationnelle, que le président des États-Unis était un robot.

Il aurait dû être facile de l'en dissuader. Pourtant Janek avait essayé tous les arguments qui lui étaient venus à l'esprit et cela n'avait servi à rien, l'homme n'avait pas du tout flanché.

Un robot comme président ! Edwards en était certain, et il allait continuer. Et si Janek s'obstinait à soutenir que le Président était un homme, Edwards irait à la société U.S. Robots. Il n'en démordrait pas.

Janek se rembrunit à la pensée des vingt-huit mois écoulés depuis le Tricentenaire, belle réussite par rapport aux probabilités. Et maintenant ?

Il était plongé dans de sombres pensées.

Il possédait toujours le désintégrateur, mais il ne serait pas nécessaire de l'utiliser contre un être humain dont on ne mettrait pas la nature en question. Un coup de laser silencieux dans un endroit désert ferait l'affaire.

Il avait été difficile de manœuvrer le Président la première fois, mais aujourd'hui, le robot n'en saurait rien.

POWELL ET DONOVAN

La deuxième histoire de robot que j'aie écrite, « Raison », avait pour héros deux techniciens de terrain, Gregory Powell et Michael Donovan. Ils étaient inspirés de personnages de certaines histoires de John Campbell (auxquelles je vouais alors une admiration extravagante) : Penton et Blake, explorateurs interplanétaires. Si Campbell a remarqué la similarité, il ne m'en a jamais rien dit.

Je dois également vous prévenir au sujet de la première histoire, « Première Loi » : elle fut écrite en manière de plaisanterie et n'a pas été conçue pour être prise au sérieux.

PREMIÈRE LOI

Mike Donovan considéra sa chope de bière vide, sentit l'ennui l'envahir et décida qu'il avait écouté pendant assez longtemps.

– Si nous mettons la question des robots extraordinaires sur le tapis, s'écria-t-il, j'en sais au moins un qui a désobéi à la Première Loi.

Comme cette éventualité était complètement impossible, chacun se tut et se tourna vers Donovan.

Aussitôt notre gaillard regretta d'avoir eu la langue trop longue et changea de sujet de conversation :

– J'en ai entendu une bien bonne hier soir, dit-il sur le ton de la conversation. Il s'agissait…

– Vous connaissez, dites-vous, un robot qui a causé du tort à un être humain ? intervint MacFarlane, qui se trouvait sur le siège voisin de Donovan. C'est cela que signifie la désobéissance à la Première Loi, vous le savez aussi bien que moi.

– En un certain sens, dit Donovan. Je dis que j'ai entendu…

– Racontez-nous cela, ordonna MacFarlane.

Quelques-uns des membres de l'assistance reposèrent bruyamment leurs chopes sur la table.

– Cela se passait sur Titan, il y a quelque dix ans, dit Donovan en réfléchissant rapidement. Oui, c'était en 25. Nous venions de recevoir une expédition de trois robots d'un nouveau modèle, spécialement conçus pour Titan. C'étaient les premiers des modèles MA. Nous les appelions Emma Un, Deux et Trois.

Il fit claquer ses doigts pour commander une autre bière.

– J'ai passé la moitié de ma vie dans la robotique, dit MacFarlane, et je n'ai jamais entendu parler d'une production en série des modèles MA.

– C'est parce qu'ils ont été retirés des chaînes de fabrication après… après ce que je vais vous raconter. Vous ne vous rappelez pas ?

– Non.

– Nous avions mis les robots immédiatement au travail, poursuivit rapidement Donovan. Jusqu'à ce moment-là, voyez-vous, la base avait été entièrement inutilisée durant la saison des tempêtes, qui dure pendant quatre-vingts pour cent de la révolution de Titan autour de Saturne.

Durant les terribles chutes de neige, on ne pouvait pas retrouver la Base à cent mètres de distance. Les boussoles ne servent à rien, puisque Titan ne possède aucun champ magnétique.

– L'intérêt de ces robots MA résidait cependant en ceci qu'ils étaient équipés de vibro-détecteurs d'une conception nouvelle, qui leur permettaient de se diriger en ligne droite sur la Base en dépit de tous les obstacles, et qu'ainsi les travaux de mine pourraient désormais se poursuivre durant la révolution entière. Ne dites pas un mot, Mac. Les vibro-détecteurs furent également retirés du marché, et c'est la raison pour laquelle vous n'en avez pas entendu parler. (Donovan fit entendre une petite toux.) Secret militaire, vous comprenez.

– Les robots, continua-t-il, travaillèrent à merveille pendant la première saison des tempêtes, puis, au début de la saison calme, Emma-Deux se mit à faire des siennes. Elle ne cessait d'aller se perdre dans les coins, de se cacher sous les balles et il fallait la faire sortir de sa retraite à force de cajoleries. Finalement elle disparut un beau jour de la Base et ne revint plus. Nous conclûmes qu'elle comportait un vice de construction et nous poursuivîmes les travaux avec les deux robots restants. Cependant nous souffrions d'un manque de main-d'œuvre et, lorsque, vers la fin de la saison calme, il fut question de se rendre à Kornsk, je me portai volontaire pour effectuer le voyage sans robot. Je ne risquais apparemment pas grand-chose, les tempêtes n'étaient pas attendues avant deux jours et je comptais rentrer avant moins de vingt-quatre heures.

– J'étais sur le chemin du retour – à quinze bons kilomètres de la Base – lorsque le vent commença à souffler et que l'air s'épaissit. Je posai mon véhicule aérien immédiatement avant que l'ouragan ait pu le briser, mis le cap sur la Base et commençai à courir. Dans la pesanteur réduite, je pouvais fort bien parcourir toute la distance au pas gymnastique, mais me serait-il possible de me déplacer en ligne droite ? C'était toute la question. Ma provision d'air était largement suffisante et mes enroulements de chauffage fonctionnaient de façon satisfaisante, mais quinze kilomètres dans un ouragan « titanesque » n'ont rien d'un jeu d'enfant.

– Puis, lorsque les rafales de neige changèrent le paysage en un crépuscule fantomatique, que Saturne devint à peine visible et que le soleil lui-même fut réduit à l'état de pâle reflet, je dus m'arrêter le dos tourné au vent. Un petit objet noir se trouvait droit devant moi ; je pouvais à peine le distinguer, mais je l'avais identifié. C'était un chien des

tempêtes, l'être le plus féroce qui puisse exister au monde. Je savais que ma tenue spatiale ne pourrait me protéger une fois qu'il bondirait sur moi, et dans la lumière insuffisante je ne devais tirer qu'à bout portant ou pas du tout. Si par malheur je manquais mon coup, mon sort serait définitivement réglé.

– Je battis lentement en retraite et l'ombre de l'animal me suivit. Elle se rapprocha et déjà je levais mon pistolet en murmurant une prière, lorsqu'une ombre plus vaste surgit inopinément au-dessus de moi et me fit hurler de soulagement. C'était Emma-Deux, le robot MA disparu. Je ne pris pas le temps de m'inquiéter des raisons de sa disparition. Je me contentai de hurler à tue-tête : « Emma, fillette, attrapez-moi ce chien des tempêtes et ensuite vous me ramènerez à la Base. »

– Elle se contenta de me regarder comme si elle ne m'avait pas entendu et s'écria : « Maître, ne tirez pas, ne tirez pas. »

– Puis elle se précipita à toute allure vers le chien des tempêtes.

– Je criai de nouveau : « Attrapez ce sale chien, Emma ! » Elle le ramassa bien… mais continua sa course. Je hurlai à me rendre aphone, mais elle ne revint pas. Elle me laissait mourir dans la tempête.

Donovan fit une pause dramatique.

– Bien entendu, vous connaissez la Première Loi : un robot ne peut porter atteinte à un être humain ni, restant passif, laisser cet être humain exposé au danger ! Eh bien, Emma s'enfuit avec son chien des tempêtes et m'abandonna à mon sort. Elle avait donc enfreint la Première Loi.

– Fort heureusement pour moi, je me tirai sans dommage de l'aventure. Une demi-heure plus tard, la tempête tomba. C'était un déchaînement prématuré et temporaire. Cela arrive quelquefois. Je rentrai à la Base en toute hâte et la tempête commença pour de bon le lendemain. Emma-Deux rentra deux heures après moi. Le mystère fut éclairci et les modèles MA retirés immédiatement du marché.

– Et l'explication, demanda MacFarlane, en quoi consistait-elle au juste ?

Donovan le considéra d'un air sérieux.

– J'étais effectivement un être humain en danger de mort, Mac, mais pour ce robot, quelque chose prenait le pas même sur moi, même sur la Première Loi. N'oubliez pas que ces robots faisaient partie de la série MA et que celui-ci en particulier s'était mis à la recherche de petits coins bien tranquilles quelque temps avant de disparaître. C'est comme s'il

s’attendait à un événement très spécial et tout à fait personnel. Et cet événement s’était effectivement produit.

Donovan tourna les yeux vers le plafond avec componction et acheva :

– Ce chien des tempêtes n’était pas un chien des tempêtes. Nous le baptisâmes Emma-Junior lorsque Emma-Deux le ramena à la Base. Emma-Deux se devait de le protéger contre mon pistolet. Que sont les injonctions de la Première Loi, comparées aux liens sacrés de l’amour maternel ?

CERCLE VICIEUX

C'était l'un des lieux communs favoris de Gregory Powell que la surexcitation ne menait à rien, et quand Mike Donovan descendit l'escalier quatre à quatre et se précipita vers lui, ses cheveux rouges moites de sueur, Powell fronça les sourcils.

– Qu'y a-t-il ? Vous seriez-vous cassé un ongle ? demanda-t-il.

– Ouaiaiais ! rugit fiévreusement Donovan. Qu'avez-vous fait toute la journée dans les sous-niveaux ? (Il prit une profonde aspiration et laissa échapper :) Speedy n'est pas revenu.

Les yeux de Powell s'arrondirent momentanément et il s'immobilisa sur les marches, puis il recouvra sa présence d'esprit et reprit son ascension. Il n'ouvrit pas la bouche avant d'être parvenu sur le palier supérieur :

– Vous l'aviez envoyé à la recherche du sélénium ?

– Oui.

– Depuis combien de temps est-il parti ?

– Cela fait maintenant cinq heures.

Silence. La situation était diablement mauvaise. Ils avaient pris pied sur Mercure depuis exactement douze heures… et déjà ils étaient plongés jusqu'au cou dans les pires ennuis. Mercure était depuis longtemps la planète porte-malheur du Système, mais cette fois c'était pousser les choses un peu loin, même pour un porte-malheur.

– Reprenons au commencement, dit Powell, et mettons les choses au point.

Ils se trouvaient dans la salle de radio – dont l'appareillage, par mille détails subtils, donnait déjà l'impression d'être démodé pour être resté inutilisé pendant dix ans avant leur arrivée. Oui, dix ans, sur le plan technique, cela comptait énormément. Il suffisait de comparer Speedy au modèle de 2005. Mais on en était arrivé au stade où les robots se perfectionnaient à une allure ultrarapide. Powell posa un doigt hésitant sur une surface métallique qui avait conservé son poli. L'atmosphère d'abandon qui imprégnait tous les objets contenus dans la pièce – et la Station tout entière – avait quelque chose d'infiniment déprimant.

Donovan avait dû y être sensible.

– J'ai tenté de le localiser par radio, mais en vain. La radio ne sert à rien sur le côté de Mercure qui fait face au soleil – du moins au-delà de trois kilomètres. C'est l'une des raisons qui expliquent l'échec de la première expédition. Et il nous faudra encore des semaines pour terminer l'installation des émetteurs à ondes ultracourtes…

– Laissons cela. Qu'avez-vous obtenu ?

– J'ai localisé le signal annonçant la présence d'un corps inorganisé sur les ondes courtes. Je ne puis en déduire autre chose que sa position. Je l'ai suivi à la trace pendant deux heures et j'ai marqué les relevés sur la carte.

Il tira de sa poche un morceau de parchemin jauni – relique de la première expédition manquée – et il l'appliqua avec force sur la table en l'aplatissant de la paume de la main. Powell, les mains croisées sur la poitrine, l'observait de loin.

Le crayon de Donovan vint se placer nerveusement sur le parchemin.

– La croix rouge indique le filon de sélénium. C'est vous-même qui l'avez marqué.

– Lequel exactement ? interrompit Powell. MacDougal en avait marqué trois à notre intention avant de quitter les lieux.

– Naturellement, j'ai envoyé Speedy au plus proche. À une trentaine de kilomètres. Mais où est la différence ? (Sa voix avait pris une certaine tension.) Voici les traits de crayon qui marquent la position de Speedy.

Pour la première fois, Powell perdit son sang-froid ; ses mains bondirent vers la carte.

– Parlez-vous sérieusement ? C'est impossible.

– Constatez vous-même, grommela Donovan.

Les petits traits de crayon qui marquaient la position formaient approximativement un cercle autour de la croix rouge indiquant le filon de sélénium.

Powell porta les doigts à sa moustache brune, un signe infaillible d'anxiété.

– Au cours des trois heures où j'ai suivi sa progression, il a fait quatre fois le tour de ce maudit filon. J'ai la nette impression qu'il va poursuivre ce manège indéfiniment. Vous rendez-vous compte de la position où nous nous trouvons ?

Powell leva les yeux un instant et ne répliqua pas. Il ne voyait que trop bien la situation. Le raisonnement avait la rigueur d'un syllogisme. Les bancs de cellules photo-électriques qui s'interposaient seuls entre eux et la pleine puissance du soleil de Mercure s'étaient volatilisés. La seule

chose qui pouvait les sauver, c'était le sélénium. Seul Speedy était capable de leur ramener le sélénium. Pas de sélénium, pas de bancs de cellules photo-électriques. Pas de bancs de cellules… la cuisson lente était l'une des façons les plus déplaisantes de passer de vie à trépas.

Donovan frictionna furieusement sa tignasse rouge et reprit avec amertume :

– Nous allons devenir la risée du Système, Greg. Comment les choses ont-elles pu prendre aussi vite un tour à ce point catastrophique ? La fameuse équipe Powell-Donovan est envoyée sur Mercure pour mesurer l'opportunité d'ouvrir à nouveau l'exploitation de la mine, sur la face exposée au soleil, au moyen de techniques modernes et de robots, et dès le premier jour nous avons tout gâché. Il ne s'agissait d'ailleurs que d'une opération de pure routine. Notre réputation ne s'en relèvera jamais.

– Elle n'en aura pas le loisir, je suppose, répondit Powell tranquillement. Si nous ne prenons pas des mesures immédiatement, nous n'aurons plus à nous préoccuper de soutenir notre réputation, ni même de vivre.

– Ne faites pas l'imbécile ! Si la situation vous donne envie de plaisanter, elle me fait un tout autre effet. On a agi criminellement en nous expédiant ici avec un seul robot pour tout potage. Et c'est vous qui avez eu l'idée brillante de nous charger nous-mêmes de la constitution des bancs de cellules photo-électriques.

– Cette fois vous déformez la vérité. Nous avons pris la décision d'un commun accord et vous le savez parfaitement. Nous avions besoin en tout et pour tout d'un kilo de sélénium, d'une di-électrode Stillhead et d'un délai d'environ trois heures… et il existe des filons de sélénium pur sur toute la surface exposée au soleil. Le spectro-réflecteur de MacDougal en a localisé trois en cinq minutes, non ?

– Eh bien, qu'allons-nous faire ? Powell, vous avez une idée. Je le sais, sans quoi vous ne seriez pas aussi calme. Vous n'êtes pas plus un héros que moi. Allons, parlez !

– Nous ne pouvons nous lancer personnellement sur les traces de Speedy, sur le côté ensoleillé de la planète. Même les nouvelles tenues isolantes ne peuvent pas nous protéger pendant plus de vingt minutes à une exposition directe aux rayons solaires. Mais vous connaissez le vieux dicton : *Rien de tel qu'un robot pour en prendre un autre.* Écoutez, Mike. Tout n'est pas encore perdu. Il y a encore six robots dans les sous-niveaux, nous pourrons les utiliser s'ils sont en état de fonctionner.

Une lueur d'espoir jaillit dans les prunelles de Donovan.

– Six robots abandonnés par la première expédition ? En êtes-vous certain ? Ne s'agirait-il pas de machines subrobotiques ? Dix ans, c'est bien long pour des pararobots, vous le savez.

– Non, il s'agit bien de robots. J'ai passé toute la journée auprès d'eux et je sais ce que je dis. Ils sont dotés de cerveaux positroniques – primitifs, bien entendu. (Il glissa la carte dans sa poche.) Descendons.

Les robots se trouvaient tous les six dans le sous-niveau inférieur, entourés de caisses moisies dont on ne savait trop ce qu'elles contenaient. Ils avaient une taille énorme, et bien qu'ils fussent assis sur le sol, les jambes étendues devant eux, leurs têtes se trouvaient à plus de deux mètres de hauteur. Donovan laissa échapper un sifflement :

– Regardez-moi cette taille ! Leur thorax atteint facilement trois mètres de tour.

– C'est parce qu'ils sont dotés des vieux mécanismes McGuffy. J'ai examiné l'intérieur… je n'ai jamais rien vu d'aussi rudimentaire.

– Les avez-vous déjà fait fonctionner ?

– Non. Je n'avais aucune raison de le faire. Je ne pense pas qu'ils soient atteints d'aucune défectuosité. Même le diaphragme me semble en assez bon état. Ils parleraient que cela ne m'étonnerait pas du tout.

Tout en parlant, il avait démonté la plaque thoracique du robot le plus proche, inséré dans la cavité la petite sphère de deux centimètres où une minuscule étincelle d'énergie atomique donnerait la vie au robot. Il eut quelque peine à la mettre en place, y parvint cependant, puis remonta laborieusement la plaque thoracique. Sur ces modèles vieux de dix ans, les commandes radio étaient inconnues. Puis il procéda de même pour les cinq autres.

– Ils n'ont pas bougé, dit Donovan avec inquiétude.

– Ils n'ont pas reçu d'ordre, répondit brièvement Powell.

Il revint au premier de la rangée et lui donna un coup sur la poitrine.

– Toi ! Tu m'entends ?

La tête du monstre s'inclina lentement et ses yeux se fixèrent sur Powell. Puis d'une voix rugueuse, pareille à celle d'un antique phonographe, il grinça :

– Oui, Maître !

Powell adressa à son compagnon un sourire sans joie.

– Vous avez entendu ? A l'époque, on pouvait penser que l'usage des robots serait interdit sur la Terre. Les constructeurs combattaient cette tendance et ils introduisaient dans leurs fichues machines de bons complexes d'esclaves parfaitement stylés.

– Cela ne leur a guère servi, murmura Donovan.

– Sans doute, mais ils ont fait de leur mieux.

Il se tourna de nouveau vers le robot.

– Lève-toi !

Le robot se redressa lentement, tandis que la tête de Donovan se relevait pour suivre le mouvement, et de ses lèvres s'échappa un nouveau sifflement.

– Peux-tu remonter à la surface ? Dans la lumière ?

Quelques secondes s'écoulèrent : le lent cerveau du robot se mettait en branle pour répondre à l'impulsion.

– Oui, Maître, dit-il enfin.

– Bien. Tu sais ce qu'est un kilomètre ?

Nouvelle pause, nouvelle réponse, toujours aussi lente.

– Nous allons te conduire à la surface et t'indiquer une direction. Tu parcourras environ trente kilomètres, et tu trouveras, quelque part dans cette région, un autre robot plus petit que toi. Tu m'as compris jusqu'à présent ?

– Oui, Maître.

– Donc tu trouveras ce robot et tu lui donneras l'ordre de rentrer. S'il refuse, tu le ramèneras de force.

Donovan saisit la manche de Powell.

– Pourquoi ne pas lui ordonner de ramener directement le sélénium ?

– Parce que je tiens à récupérer l'autre robot, bien sûr ! Je veux savoir ce qui ne va pas dans son mécanisme. (Et se tournant vers le robot :) Eh bien, avance.

Le robot demeura immobile et sa voix grinça.

– Pardonnez-moi, Maître, je ne peux pas. Vous devez monter le premier.

Ses bras s'étaient rejoints avec un claquement, ses doigts obtus entrelacés.

Powell le considéra fixement en pinçant sa moustache.

– Hein ?… Oh !

Les yeux de Donovan s'arrondirent.

– Il faut que nous l'enfourchions ? Comme un cheval ?

– Je crois que vous avez raison. Je ne vois pas très bien pourquoi. Je ne vois pas… Ah, j'y suis ! Je vous ai dit qu'à cette époque les constructeurs mettaient l'accent sur la sécurité. De toute évidence, ils la mettaient en pratique en obligeant les machines à se déplacer avec un cornac sur leurs épaules. Qu'allons-nous faire à présent ?

– C’est justement ce que j’étais en train de me demander, murmura Donovan. Avec ou sans robot, nous ne pouvons pas sortir à la surface. Bon sang de bon sang.

Il fit claquer ses doigts à deux reprises.

– Passez-moi donc votre carte. Ce n’est pas pour rien que je l’ai étudiée deux heures durant. Nous nous trouvons dans une mine. Pourquoi n’utiliserions-nous pas les galeries ?

La mine était indiquée sur la carte par un cercle noir, et les pointillés, marquant les galeries, ressemblaient à une toile d’araignée.

Donovan se reporta à la liste des symboles au bas de la carte.

– Regardez, dit-il. Les petits points noirs, ce sont les puits débouchant à la surface, et j’en vois un qui émerge à quatre ou cinq kilomètres du filon de sélénium. J’y aperçois un nombre… ils auraient pu écrire plus gros… 13 a. Si les robots connaissent leur chemin dans ce réseau…

Powell posa la question et reçut en réponse le terne : « Oui, Maître. »

– Prenez votre tenue isolante, dit-il avec satisfaction.

C’était la première fois qu’ils les portaient, l’un et l’autre… Arrivés de la veille, ils ne s’attendaient pas à les revêtir aussi vite… et ils vérifièrent avec un certain malaise la liberté de leurs mouvements.

La tenue isolante était beaucoup plus encombrante et inesthétique que la tenue spatiale régulière ; mais elle était infiniment plus légère, du fait qu’il n’entrait aucun élément métallique dans sa composition. Constituées de plastique à haut coefficient de résistance thermique et de couches de liège chimiquement traité, équipées d’un appareillage destiné à maintenir constante la sécheresse de l’air, les tenues isolantes pouvaient supporter durant vingt minutes l’exposition à la pleine ardeur du soleil de Mercure. Ce délai pouvait être prolongé de cinq à dix minutes sans causer la mort de l’occupant.

Les mains du robot formaient toujours un étrier improvisé, et il ne manifesta pas la moindre surprise de voir Powell transformé en silhouette grotesque.

La voix de Powell était durcie par l’amplification radiophonique.

– Es-tu prêt à nous conduire au puits 13 a ?

– Oui, Maître.

Bien, pensa Powell ; ils manquaient peut-être de contrôle radio, mais au moins ils étaient équipés pour l’écoute radiophonique.

– Choisissez l’un de ceux qui restent pour monture, dit-il à Donovan.

Il plaça un pied dans l’étrier improvisé et se mit en selle d’un élan. Il trouva le siège confortable ; le dos du robot était bossu, portait une

gouttière ménagée dans chacune des épaules pour le logement des cuisses et deux « oreilles » allongées dont la destination paraissait à présent évidente.

Powell saisit les oreilles et fit tourner la tête. Sa monture obéit pesamment.

– En route, mauvaise troupe ! dit-il, mais il ne se sentait nullement le cœur léger.

Les gigantesques robots se mouvaient lentement, avec une précision mécanique, et franchirent l'entrée dont le sommet n'était guère qu'à une trentaine de centimètres de leur tête, si bien que les deux hommes durent se baisser en toute hâte. Ils s'engagèrent dans un étroit couloir, où leurs pas tranquilles se répercutaient avec une implacable monotonie, et pénétrèrent dans le sas.

Le long tunnel dépourvu d'air qui s'étendait devant eux donnait à Powell une idée de l'œuvre accomplie par la première expédition au moyen de robots rudimentaires, et cela en partant de zéro. Sans doute avait-elle échoué, mais son échec était autrement méritoire que la plupart des succès courants obtenus dans le Système.

Les robots poursuivaient leur route sur un rythme invariable et sans jamais allonger le pas.

– Vous remarquerez que ces galeries sont ruisselantes de lumière et qu'il y règne une température terrestre. Il en est probablement ainsi depuis dix ans que la mine est inoccupée, dit Powell.

– Comment cela se fait-il ?

– L'énergie à bon marché ; il n'en existe pas de moins chère dans le Système. L'énergie solaire, et sur la face de Mercure exposée au soleil, c'est quelque chose, je vous assure. C'est pourquoi la mine fut établie au soleil et non à l'ombre d'une montagne. Il s'agit en réalité d'un gigantesque convertisseur d'énergie. La chaleur est transformée en électricité, en lumière, en travail mécanique et le reste ; il en résulte que par un seul et même processus on récupère l'énergie et on refroidit la mine.

– Écoutez-moi, dit Donovan. Tout ce discours est des plus éducatifs, j'en conviens, mais pourriez-vous changer de conversation ? Il se trouve que cette transformation d'énergie dont vous parlez est en grande partie réalisée par les bancs de cellules photo-électriques… et c'est chez moi un point fort sensible pour le moment.

Powell poussa un vague grognement et, lorsque Donovan rompit le silence qui suivit, ce fut pour aborder un sujet entièrement différent.

– Écoutez, Greg. Que diable y a-t-il d'anormal chez Speedy ? Je n'arrive pas à le comprendre.

Il n'est guère facile de hausser les épaules lorsqu'on est engoncé dans une tenue isolante, mais Powell s'y essaya.

– Je n'en sais rien, Mike. Il est parfaitement adapté à l'environnement mercurien. La chaleur ne produit aucun effet sur lui, il est conçu en fonction de la pesanteur amoindrie et du sol accidenté. Il est indéréglable… ou du moins il devait l'être.

Le silence tomba. Cette fois, il dura.

– Maître, dit le robot, nous sommes arrivés.

– Hein ? (Powell émergea brusquement d'une demi-somnolence.) Eh bien, sors-nous d'ici, monte à la surface.

Ils aboutirent dans une minuscule sous-station, vide, sans air, en ruine. Donovan, à la lumière de sa lampe de poche, examina un trou dentelé en haut d'un mur.

– Chute de météorite ? demanda-t-il.

Powell haussa les épaules.

– Qu'importe ! Sortons.

Une haute falaise de roches noires et basaltiques les abritait du soleil et la nuit profonde d'un monde sans atmosphère les enveloppa. Devant eux, l'ombre allait jusqu'à une crête dentelée aiguë comme un rasoir, découpée sur un jaillissement de lumière presque insoutenable, réverbérée par des myriades de cristaux sur un sol rocheux.

– Par l'espace ! s'écria Donovan d'une voix étranglée. On dirait de la neige.

Et c'était l'exacte vérité. Les yeux de Powell balayèrent le panorama hérissé jusqu'à l'horizon et ses paupières se plissèrent pour résister à l'éblouissement.

– Ce secteur doit être tout à fait exceptionnel, dit-il. L'albédo général de Mercure est bas et la plus grande partie du sol est faite de pierre ponce grise. Un peu comme la Lune. C'est beau, n'est-ce pas ?

Il se félicitait de porter des filtres sur sa visière. Magnifique ou non, un regard sur le soleil à travers du verre ordinaire les aurait rendus aveugles en moins d'une minute.

Donovan consultait le thermomètre sur son poignet.

– Miséricorde ! La température atteint quatre-vingts degrés !

Powell vérifia le sien.

– Hum ! Cela fait beaucoup. C'est l'atmosphère.

– Sur Mercure ? Vous êtes fou !

– Mercure n'est pas complètement dépourvue d'air, expliqua Powell, songeur.

Il ajustait à sa visière des lunettes d'approche et les doigts boudinés de sa tenue isolante ne facilitaient pas l'opération.

– Une faible exhalaison s'attache à sa surface – des vapeurs issues des éléments les plus volatils et des composés assez lourds pour être retenus par la gravité mercurienne : le sélénium, l'iode, le mercure, le gallium, le potassium, le bismuth, les oxydes volatils. Les vapeurs se faufilent dans les ombres et, en se condensant, produisent de la chaleur. Une sorte de gigantesque alambic. En fait, si vous allumez votre lampe de poche, vous découvrirez probablement des condensations de soufre, voire de la rosée de mercure.

– Peu importe. Nos tenues peuvent supporter indéfiniment quatre-vingts malheureux degrés.

Powell avait ajusté les lunettes à sa visière et ressemblait ainsi à un escargot.

Donovan observait attentivement son compagnon.

– Vous apercevez quelque chose ?

L'autre ne répondit pas immédiatement et, lorsqu'il ouvrit la bouche, il parlait d'une voix pensive et anxieuse.

– Il y a un point noir à l'horizon qui pourrait bien être le filon de sélénium. Il se trouve à l'endroit indiqué. Mais je ne vois pas Speedy.

Powell se redressa pour mieux voir et se retrouva en équilibre instable sur les épaules de son robot, les jambes largement écartées, les yeux écarquillés.

– Je crois… je crois… oui, c'est bien lui. Il vient de notre côté.

Donovan suivit la direction indiquée par son doigt. Il n'avait pas de jumelles, mais il distinguait un point minuscule, se détachant en noir sur le fond éblouissant du sol cristallin.

– Je le vois, cria-t-il. Allons à sa rencontre !

Powell avait repris une position normale sur les épaules de son robot, et de sa main capitonnée il frappa la poitrine gargantuesque.

– Marche !

– Hue, cocotte ! brailla Donovan en plantant des éperons imaginaires dans les flancs de sa monture mécanique.

Les robots reprirent leur marche régulière et silencieuse, car le plastique des tenues isolantes ne laissait pas passer les sons dans l'atmosphère extrêmement raréfiée. Il n'en subsistait qu'une vibration rythmique qui demeurait en deçà du seuil auditif.

– Plus vite ! criait Donovan.
Le rythme ne s'accéléra pas pour autant.
– Inutile de crier, répondit Powell. Ces tas de ferraille ne possèdent qu'une seule vitesse. Vous vous imaginez peut-être qu'ils sont équipés de flexeurs sélectifs ?
Ils avaient quitté l'ombre, et les rayons du soleil s'abattirent sur eux en un bain brûlant qui les enveloppa comme un liquide.
Donovan se baissa instinctivement.
– Aïe ! Est-ce un effet de mon imagination ou une sensation de chaleur ?
– Ce n'est qu'un commencement, répondit l'autre d'un ton bourru. Ne perdez pas Speedy de vue.
Le robot SPD 13 se rapprochait ; on en voyait les détails. Son corps gracieux et aérodynamique flamboyait à la lumière du soleil en avançant à pas aisés sur le sol cahoteux. Son nom de Speedy *(rapide)* dérivait des initiales de la série, bien entendu, mais il ne faisait pas mentir son surnom, car les modèles SPD étaient parmi les plus rapides de tous les robots sortant des chaînes de montage de l'United States Robots et Hommes Mécaniques.
– Speedy ! cria Donovan en agitant frénétiquement la main.
– Speedy, cria Powell, viens ici !
La distance entre les hommes et le robot errant diminua momentanément, plutôt grâce à Speedy qu'à la démarche pesante des montures cinquantenaires de Donovan et Powell.
Ils s'étaient assez rapprochés pour remarquer dans l'allure de Speedy une oscillation bizarre, un très net balancement latéral… Powell releva le bras et poussa son émetteur de casque au maximum afin de lancer un nouveau cri, lorsque Speedy leva la tête et les aperçut.
Le robot s'immobilisa aussitôt et demeura planté sur ses jambes… avec juste un léger vacillement, tel un arbre sous une brise légère.
– Eh bien, Speedy ! Viens donc, mon vieux ! hurla Powell.
C'est alors que, pour la première fois, la voix métallique de Speedy résonna dans les écouteurs de Powell :
– Jouons ! Bon sang ! Je t'attrape et tu m'attrapes ; nul couteau ne pourra couper en deux notre amitié. Car je suis le Petit Chaperon Rouge, le gentil Petit Chaperon Rouge. Youpie !
Tournant les talons, il s'élança dans la direction d'où il était venu, avec une vitesse et une fureur qui faisaient jaillir sous ses pas de petits geysers de poussière brûlante.

Comme il s'enfonçait dans le lointain, il dit encore : « Il y avait une fois une petite fleur qui poussait auprès d'un grand chêne… » puis il eut un curieux cliquetis métallique, un hoquet de robot ?

– Où a-t-il été pêcher ce texte de Gilbert et Sullivan ? dit Donovan d'une voix enrouée. Dites-donc, Greg, j'ai comme l'impression qu'il est ivre.

– Si vous ne me l'aviez pas dit, je ne m'en serais jamais aperçu ! répondit l'autre aigrement. Retournons à l'ombre de la falaise. Je suis en train de rôtir.

Ce fut Powell qui rompit le silence, atterré.

– D'abord, dit-il, Speedy n'est pas ivre – au sens humain du terme – parce qu'il est un robot et que les robots ne se soûlent pas. Néanmoins, cette extravagance est peut-être un équivalent robotique de l'ivresse.

– Pour moi, il est ivre, déclara Donovan avec emphase. Il croit que nous voulons jouer, c'est tout ce que je sais. Mais ce n'est hélas pas le cas. Il s'agit pour nous d'une question de vie ou de mort… de la mort la plus hideuse.

– C'est bon. Ne me harcelez pas. Un robot n'est qu'un robot. Une fois que nous aurons découvert la cause de la panne, nous le réparerons et nous pourrons continuer.

– Une fois que nous l'aurons découverte, répéta Donovan avec aigreur.

– Speedy est parfaitement adapté à l'environnement mercurien, dit Powell. Mais cette région (ses bras balayèrent l'horizon) est totalement anormale. C'est là-dessus que nous devons nous fonder. D'où viennent ces cristaux ? Ils auraient pu se former à partir d'un liquide en voie de refroidissement lent ; mais où aller chercher un liquide assez chaud pour se refroidir sous les rayons solaires de Mercure ?

– Une action volcanique ? suggéra Donovan aussitôt, et Powell sentit son corps se tendre.

– La vérité sort de la bouche des enfants, dit-il d'une étrange petite voix.

Puis il demeura silencieux pendant cinq minutes. Enfin, il reprit :

– Écoutez-moi, Mike, qu'avez-vous dit à Speedy quand vous l'avez envoyé chercher du sélénium ?

Donovan se trouva pris de court.

– Ma foi… je n'en sais fichtre rien. Je lui ai simplement dit d'aller en chercher.

– Sans doute, mais en quels termes ? Essayez de vous rappeler les mots exacts.

– Je lui ai dit… euh… euh… : Speedy, nous avons besoin d'un peu de sélénium. Tu pourras en trouver à tel et tel endroit. Va et ramènes-en. C'est tout. Que vouliez-vous que je lui dise de plus ?

– Vous n'avez donné aucun caractère d'urgence à votre ordre, n'est-ce pas ?

– Pourquoi l'aurais-je fait ? Il s'agissait d'une simple opération de routine.

Powell soupira.

– Nous n'y pouvons plus rien à présent… mais nous sommes dans de jolis draps.

Il avait mis pied à terre et s'était assis, le dos à la falaise. Donovan vint le rejoindre. Dans le lointain, le soleil brûlant semblait jouer au chat et à la souris avec eux ; à deux pas, les deux robots géants étaient invisibles, à l'exception de leurs yeux photo-électriques rouge sombre qui les fixaient sans ciller, indifférents.

Indifférents ! Mercure aussi était indifférente, aussi riche en maléfices qu'elle était petite par la taille.

La voix de Powell avait pris une intonation tendue dans les oreilles de Donovan.

– Maintenant, reprenons les Trois Lois fondamentales de la Robotique… Les Trois Lois qui sont implantées au plus profond de tout cerveau positronique.

Ses doigts gantés énumérèrent chacun des points dans l'obscurité.

– Un : Un robot ne peut nuire à un être humain ni laisser sans assistance un être humain en danger.

– Exact !

– Deux, continua Powell : Un robot doit obéir aux ordres qui lui sont donnés par les êtres humains, sauf quand ces ordres sont incompatibles avec la Première Loi.

– Exact !

– Et trois : Un robot doit protéger sa propre existence tant que cette protection n'est pas incompatible avec la Première ou la Deuxième Loi.

– Exact ! A présent où en sommes-nous ?

– Précisément à l'explication. Les conflits entre les diverses Lois sont réglés par les différents potentiels positroniques existant dans le cerveau. Disons qu'un robot marche vers le danger et le sait. Le potentiel automatique suscité par la Loi numéro trois le contraint à revenir sur ses pas. Supposons que vous lui donniez l'ordre d'aller s'exposer à ce danger. Dans ce cas, la Loi deux suscite un contre-potentiel plus élevé que le

précédent et le robot exécute les ordres au péril de son existence.

– Je sais cela. Et après ?

– Prenons le cas de Speedy. Speedy est l'un des derniers modèles, extrêmement spécialisé, et aussi coûteux qu'un croiseur de bataille. C'est une machine qu'on ne doit pas détruire à la légère.

– Alors ?

– Alors la Loi numéro trois a été renforcée – le fait a été mentionné spécifiquement dans les notices concernant les modèles SPD – si bien que son allergie au danger est particulièrement élevée. Dans le même temps, lorsque vous l'avez envoyé à la recherche du sélénium, vous lui avez donné cet ordre sur un ton ordinaire, sans le souligner en aucune façon, si bien que le potentiel de la Loi deux était plutôt faible. Ne vous formalisez pas. Je ne fais qu'exposer des faits.

– Continuez, je commence à comprendre.

– Vous voyez comment tout cela fonctionne, n'est-ce pas ? Il existe un danger quelconque dont le centre se situe dans le filon de sélénium. Il s'accroît quand Speedy en approche, et à une certaine distance le potentiel de la Loi trois, qui est inhabituellement élevé au départ, équilibre exactement le potentiel de la Loi deux qui, lui, est plutôt bas au départ.

Donovan se dressa sur ses pieds, tout excité.

– Il atteint une position d'équilibre. J'ai compris. La Loi trois le repousse et la Loi deux l'attire en avant…

– Si bien qu'il tourne en rond autour du filon de sélénium, et se tient sur le lieu des points de l'équilibre potentiel. A moins que nous y mettions bon ordre, il continuera sa ronde perpétuelle.

Il reprit d'un air plus songeur :

– C'est justement cela qui le rend ivre. Quand l'équilibre potentiel est réalisé, la moitié des réseaux positroniques de son cerveau sont court-circuités. Je ne suis pas un spécialiste en robots, mais cette conclusion me semble évidente. Il a probablement perdu le contrôle de ce mécanisme de la volonté que l'alcool annihile chez l'ivrogne.

– Mais quel est ce danger ? Si au moins nous savions devant quoi il fuit…

– C'est vous qui avez eu l'idée. Un phénomène volcanique. Quelque part au-dessus du filon de sélénium existe une fuite de gaz provenant des profondeurs de Mercure. Acide sulfurique, gaz carbonique, oxyde de carbone, en grandes quantités… et dans cette température…

Donovan eut un spasme de la gorge.

– Et l’oxyde de carbone plus le fer donnent un produit volatile.

– Or, un robot, dit Powell, est essentiellement composé de fer.

Il continua, le visage sombre :

– Il n’y a rien de tel que la déduction. Nous avons déterminé tous les éléments du problème, il ne nous manque que la solution. Nous ne pouvons aller chercher le sélénium nous-mêmes. Il est trop loin. Nous ne pouvons envoyer ces chevaux-robots, puisqu’ils ne peuvent s’y rendre seuls, et ils ne peuvent nous transporter assez rapidement sur place pour nous éviter d’être rôtis. Et nous ne pouvons rattraper Speedy parce que cet imbécile s’imagine que nous voulons jouer avec lui et qu’il parcourt cent kilomètres à l’heure quand nous n’en couvrons que sept.

– Si l’un de nous se dévoue et qu’il rentre cuit à point, il restera toujours le second, proposa Donovan.

– Oui, répondit l’autre sarcastiquement, ce serait là un très noble sacrifice… Malheureusement le héros en question, bien avant d’avoir atteint le filon, ne serait plus en état de donner des ordres et je ne pense pas que les robots reviendraient jamais à la falaise sans en avoir reçu l’ordre. Représentons-nous les faits concrètement. Nous sommes à cinq ou six kilomètres du filon, disons cinq, nos robots font sept kilomètres à l’heure, et nous pouvons tenir vingt minutes dans nos combinaisons isolantes. Ce n’est pas seulement la chaleur. Les radiations solaires dans la gamme des ultraviolets et au-dessous sont mortelles.

– Hum, dit Donovan, il nous manque dix minutes.

– Dix minutes qui valent une éternité. Si le potentiel de la Troisième Loi a arrêté Speedy à cet endroit, il doit exister une quantité appréciable d’oxyde de carbone dans l’atmosphère de vapeurs métalliques – et donc une action corrosive appréciable. Il y a maintenant des heures qu’il se trouve exposé, et comment pouvons-nous savoir si un joint de genou, par exemple, ne viendra pas à céder et à le faire tomber. Il ne faut plus seulement réfléchir, mais réfléchir *vite* !

Silence profond, noir, sinistre !

Donovan l’interrompit, la voix tremblante de l’effort qu’il faisait pour en chasser toute émotion.

– Puisque nous ne pouvons pas augmenter le potentiel de la Deuxième Loi en lui lançant de nouveaux ordres, pourquoi ne pas prendre le problème en sens inverse ? Si nous augmentons le danger, nous augmentons le potentiel de la Troisième Loi et nous le ramenons en arrière.

La visière de Powell s’était tournée vers lui en une interrogation

silencieuse.

– Pour le chasser de sa trajectoire, il nous suffirait d'augmenter la proportion d'oxyde de carbone dans son voisinage. Il existe un laboratoire analytique complet, à la Station, proposa Donovan.

– Naturellement, lui accorda Powell, puisqu'il s'agit d'une mine.

– Donc, il doit exister des kilos d'acide oxalique qui servent à obtenir des précipitations de calcium.

– Mike, vous êtes un génie !

– Mon Dieu, admit Powell modestement, il suffit simplement de se souvenir que l'acide oxalique soumis à la chaleur se décompose en acide carbonique, eau et oxyde de carbone. Simple question de cours en chimie.

Powell bondit sur ses pieds et attira l'attention de l'un des gigantesques robots en lui donnant des coups de poing sur la cuisse.

– Hé, cria-t-il. Sais-tu lancer ?

– Maître ?

Powell maudit le cerveau indolent du monstre. Il saisit une pierre dentelée de la taille d'une brique.

– Prends ceci, dit-il, et lance-le sur la tache de cristaux bleuâtres au-delà de cette fissure coudée. Tu la vois ?

Donovan lui tira l'épaule.

– C'est trop loin, Greg. Cela fait près de huit cents mètres.

– Du calme, répondit Powell. Il s'agit d'une gravité mercurienne et d'un bras en acier. Regardez un peu.

Les yeux du robot mesuraient la distance avec une précision stéréoscopique. Son bras s'ajusta au poids du projectile et il le ramena en arrière. Les mouvements du robot demeuraient invisibles dans l'obscurité, mais il se produisit un choc sourd dans le sol lorsqu'il passa son poids d'une jambe sur l'autre et, quelques secondes plus tard, la pierre vola toute noire dans le soleil. Il n'y avait pas d'air pour ralentir sa course, pas de vent pour la dévier, et lorsqu'elle vint frapper le sol, ce fut précisément au centre de la tache bleuâtre.

Powell poussa des hurlements de joie et cria :

– Rentrons à la Station prendre l'acide oxalique, Mike !

Et tandis qu'ils plongeaient dans la sous-station en ruine, pour s'engager dans les galeries, Donovan lui dit d'un air sombre :

– Speedy est demeuré de ce côté du filon de sélénium depuis le moment où nous lui avons donné la chasse. L'avez-vous remarqué ?

– Oui.

– Sans doute voudrait-il jouer. Eh bien, nous allons le satisfaire !

Ils étaient de retour quelques heures plus tard, avec des jarres de trois litres contenant le produit chimique blanc et des visages longs d'une aune. Les bancs de cellules photo-électriques se détérioraient encore plus vite qu'ils n'avaient pensé. Les deux compagnons, sans dire un mot, avec une sombre résolution, dirigèrent leurs robots face aux feux du soleil, là où était l'orbite de Speedy.

Celui-ci s'approcha d'eux au petit galop.

– Tiens, vous revoilà ! Youpie ! j'ai rédigé une petite liste, le piano-organiste ; tous les gens qui mangent de la menthe et vous soufflent dans la figure.

– Nous allons te souffler quelque chose dans la figure, marmotta Donovan. Il boite, Greg.

– Je l'ai déjà remarqué, répondit l'autre d'un ton inquiet. L'oxyde de carbone aura raison de lui si nous ne nous hâtons pas.

Ils approchaient maintenant avec précaution, presque obliquement, pour éviter de donner l'alarme au robot déréglé. Powell était encore trop loin pour être bien sûr, mais il aurait juré que ce fou de Speedy se préparait déjà à détaler comme un lièvre.

– C'est le moment, souffla-t-il. Un… deux…

Deux bras d'acier furent ramenés en arrière et se projetèrent en avant simultanément, et deux jarres de verre décrivirent deux trajectoires parallèles, brillant comme des diamants dans cet impossible soleil. Elles s'écrasèrent sur le sol derrière Speedy dans une explosion silencieuse, qui fit voler l'acide oxalique dans tous les sens, comme de la poussière.

Dans la pleine chaleur du soleil de Mercure, Powell savait que l'acide pétillait comme de l'eau de Seltz.

Speedy se retourna pour regarder, puis recula lentement… et prit de la vitesse progressivement. Quinze secondes plus tard il bondissait vers les deux hommes, quelque peu vacillant.

Powell ne saisit pas les paroles de Speedy à ce moment précis, mais il entendit quelque chose qui ressemblait à : « Les déclarations d'amour lorsqu'elles sont exprimées en Hessien. »

Il tourna bride.

– Retournons à la falaise, Mike. Il est sorti de l'ornière et il obéira aux ordres à présent. Je commence à avoir chaud.

Ils retournèrent vers l'ombre au pas lent et monotone de leurs montures et ce n'est que lorsqu'ils eurent pénétré dans les ténèbres et senti la fraîcheur les envelopper doucement que Donovan jeta un regard en arrière.

– *Greg !*

Powell regarda à son tour et faillit crier. Speedy se mouvait lentement à présent… si lentement… et dans la *mauvaise direction*. Il dérivait ; il dérivait vers son ornière ; et il prenait de la vitesse. Il semblait terriblement proche et inaccessible dans les jumelles.

– Poursuivons-le ! hurla à tue-tête Donovan en jetant son propre robot sur ses traces.

Mais Powell le rappela.

– Vous ne le rattraperez pas, Mike… C'est inutile.

Il s'agita sur les épaules de sa monture et serra les poings d'impuissance.

– Pourquoi diable faut-il que je comprenne les choses lorsqu'il est trop tard ? Mike, nous avons gaspillé des heures en pure perte.

– Il nous faut davantage d'acide oxalique, répondit fermement Donovan. La concentration n'était pas suffisante.

– Sept tonnes du même produit n'auraient pas suffi… et nous n'avons pas le temps d'en rassembler de telles quantités, à supposer qu'elles existent, alors que l'oxyde de carbone est en train de le ronger. Ne voyez-vous pas ce que nous avons fait, Mike ?

– Non, répondit Donovan platement.

– Nous n'avons réussi qu'à instaurer de nouveaux équilibres. Lorsque nous produisons un supplément d'oxyde et augmentons ainsi le potentiel de la Troisième Loi, il recule jusqu'au moment où il retrouve un nouvel équilibre… et, quand l'oxyde se dissipe, il se rapproche du centre afin de retrouver une position d'équilibre.

La voix de Powell avait pris une intonation désespérée.

– C'est toujours le même cercle vicieux. Nous pouvons gonfler le potentiel deux et diminuer le potentiel trois sans obtenir aucun résultat… nous ne faisons que changer la position d'équilibre. Il nous faut agir en dehors des deux Lois.

Alors il poussa son robot plus près de celui de Donovan, de façon à se trouver en face de lui, réduits tous deux à l'état d'ombres dans l'obscurité.

– Mike ! souffla-t-il.

– Est-ce la fin ? demanda-t-il d'une voix morne. Je propose que nous rentrions à la Station pour attendre que les bancs soient complètement détruits, ensuite nous nous serrerons la main, nous prendrons du cyanure et nous quitterons le monde en gentlemen.

Il laissa échapper un rire bref.

– Mike, répéta sérieusement Powell. Il nous faut rattraper Speedy.

– Je sais.
– Mike.
Une fois de plus Powell hésitait à poursuivre.
– Il y a toujours la Première Loi. J'y ai déjà pensé… avant… Mais c'est une solution désespérée.
Donovan leva la tête et sa voix se raffermit.
– La situation est désespérée.
– Très bien. Selon la Première Loi, un robot ne peut laisser un humain en danger et rester passif. Les Lois deux et trois ne peuvent s'y opposer. C'est tout à fait impossible, Mike.
– Même si le robot est à moitié f… Il est ivre, vous le savez aussi bien que moi.
– C'est une chance à courir.
– D'accord. Que comptez-vous faire ?
– Je vais aller là-bas maintenant et voir ce que donnera la Première Loi. Si cela ne suffit pas à rompre l'équilibre, que diable… nous n'en avons plus que pour trois ou quatre jours.
– Minute, Greg. Il existe également des règles qui déterminent la conduite humaine. On ne s'en va pas simplement comme cela. Organisons un tirage au sort et donnez-moi ma chance.
– Très bien. Le premier à tirer le dé de quatorze tentera l'aventure. (Puis il ajouta presque aussitôt :) Vingt-sept quarante-quatre !
Donovan sentit sa monture vaciller sous la poussée soudaine du robot de Powell, et puis celui-ci apparut en plein soleil. Donovan ouvrit la bouche pour crier, puis la referma. Bien entendu, cet idiot avait préparé d'avance le dé de quatorze. C'était bien sa manière.
Le soleil était plus chaud que jamais et Powell sentait une infernale démangeaison au bas du dos. Effet de son imagination probablement, à moins que les radiations dures n'aient commencé à faire leur effet, même à travers la tenue isolante.
Speedy l'observait, sans même le saluer par une citation de Gilbert et Sullivan. Dieu en soit loué, mais il n'osait pas l'approcher de trop près.
Il se trouvait à trois cents mètres, lorsque Speedy commença à reculer pas à pas, précautionneusement… et Powell s'arrêta. Il bondit du haut de son robot, et atterrit sur le sol cristallin avec un léger choc et en faisant voler des débris autour de lui.
Il poursuivit à pied, marchant sur le sol graveleux et glissant, la pesanteur réduite lui causant des difficultés. Il sentait la plante de ses pieds chatouillée par la chaleur. Il jeta un regard par-dessus son épaule

vers l'obscurité de l'ombre de la falaise et constata qu'il s'était avancé trop loin pour revenir – soit par ses propres moyens, soit en empruntant les épaules de son antique robot. C'était Speedy ou rien à présent, et la conscience de ce dilemme inéluctable lui serrait la poitrine.

Assez loin, il s'immobilisa.

– Speedy ! appela-t-il. Speedy !

Le robot hésita, arrêta sa marche, puis la reprit.

Powell tenta d'introduire un accent de supplication dans sa voix et découvrit qu'il y parvenait sans grand effort.

– Speedy, il faut que je retourne à l'ombre, sinon le soleil me tuera. C'est une question de vie ou de mort, Speedy. J'ai besoin de toi.

Speedy fit un pas en avant et s'arrêta. Il se mit à parler, mais Powell poussa un gémissement car l'autre avait pris l'intonation d'un présentateur de publicité :

– Lorsque vous êtes étendu dans votre lit avec une forte migraine et que le repos vous fuit…

Puis la phrase demeura en suspens, et Powell prit le temps de murmurer : « Iolanthe ».

Il faisait une chaleur de four ! Il surprit un mouvement du coin de l'œil, et se retourna brusquement ; puis ses yeux s'écarquillèrent d'étonnement, car le monstrueux robot qui l'avait amené s'avançait… s'avançait vers lui, et cela sans cavalier.

– Pardon, Maître. Je ne dois pas me mouvoir sans être monté par un Maître, mais vous êtes en danger.

Naturellement, la Première Loi par-dessus tout. Mais il n'avait pas besoin de l'aide de cette rudimentaire antiquité ; il voulait Speedy. Il s'éloigna en agitant les bras frénétiquement :

– Je te donne l'ordre de t'en aller, je te donne l'ordre de t'arrêter !

C'était inutile. On ne peut dominer le potentiel de la Première Loi.

– Vous êtes en danger, Maître, dit le robot stupidement.

Powell regarda autour de lui désespérément. Il ne distinguait plus clairement. Son cerveau était un tourbillon embrasé ; son haleine le brûlait lorsqu'il respirait, et le sol tout autour de lui était un brouillard de feu palpitant.

Il cria une dernière fois avec l'accent du désespoir :

– Speedy ! Je suis en train de mourir, misérable ! Où es-tu, Speedy ? J'ai besoin de toi.

Il reculait en trébuchant dans un effort aveugle pour fuir le robot géant dont il ne voulait pas, lorsqu'il sentit des doigts d'acier sur ses bras, et

une voix inquiète au timbre métallique qui lui parlait en s'excusant.

– Tonnerre de sort, patron, que faites-vous ici ? Et moi-même… j'ai les idées tellement confuses…

– Peu importe, murmura Powell faiblement, ramène-moi à l'ombre de la falaise et vite !

Il eut la sensation d'être soulevé dans les airs, de se déplacer rapidement dans une chaleur ardente, puis il perdit conscience.

Lorsqu'il s'éveilla, Donovan se penchait sur lui en souriant anxieusement.

– Comment allez-vous, Greg ?

– Très bien ! répondit-il. Où est Speedy ?

– Ici même. Je l'ai envoyé à l'un des autres filons de sélénium, avec l'ordre cette fois d'en ramener à tout prix. Il est revenu au bout de quarante-deux minutes. Je l'ai chronométré. Il n'a pas encore fini de s'excuser de nous avoir joué les chemins de fer de ceinture. Il n'ose pas s'approcher de vous de peur de se faire tancer vertement.

– Amenez-le, ordonna Powell. Ce n'était pas sa faute. (Il tendit la main et étreignit la patte métallique de Speedy.) Je ne t'en veux pas, Speedy.

Puis se tournant vers Donovan :

– Je pensais justement, Mike…

Oui ?

– Eh bien !

Il se passa la main sur le visage ; l'air avait une fraîcheur tellement délicieuse !

– Quand nous aurons tout remis en ordre ici et soumis Speedy aux circuits de tests, on va nous envoyer ensuite aux Stations spatiales…

– Non !

– Si ! C'est du moins ce que la vieille dame Calvin m'a dit immédiatement avant notre départ. Je n'en ai rien dit parce que je n'étais pas d'accord.

– Pas d'accord ? s'écria Donovan. Mais…

– Je sais. Mais à présent j'ai changé d'avis. Deux cent soixante-treize degrés au-dessous de zéro ! Un véritable plaisir, n'est-ce pas ?

– Station spatiale, dit Donovan, me voici.

RAISON

Six mois plus tard, les deux hommes avaient changé d'avis. Les ardeurs d'un soleil géant avaient cédé la place aux ténèbres ouatées de l'espace, mais les changements survenus dans les conditions extérieures avaient peu d'influence sur le contrôle de fonctionnement des robots expérimentaux. Quel que soit le fond du décor, on se trouve face à face avec l'indéchiffrable cerveau positronique, dont les génies de la règle à calculer assurent qu'ils devraient se comporter de telle et telle manière.

Malheureusement il n'en est rien. Powell et Donovan s'en aperçurent moins de deux semaines après leur arrivée à la Station.

Gregory Powell espaça ses mots pour leur donner plus de poids :

– Il y a une semaine que nous vous t'avons monté, Donovan et moi.

Un pli profond se creusa entre ses sourcils et il tirailla nerveusement l'extrémité de sa moustache brune.

Le plus grand calme régnait au carré des officiers de la Station Solaire 5 où ne parvenait que le ronronnement très doux du puissant Faisceau Directeur, situé quelque part, très loin sous la pièce.

Le robot QT-1 était assis, immobile. Les plaques brunies de son corps brillaient à la lumière des Luxites, et les cellules photo-électriques d'un rouge éclatant constituant ses yeux étaient fixées sur le Terrien de l'autre côté de la table.

Powell réprima une soudaine crise de nerfs. Ces robots étaient dotés de cerveaux spéciaux. Sans doute la triple Loi des robots était-elle respectée. C'était là une obligation essentielle. Tous les gens de l'U.S. Robots, depuis Robertson lui-même jusqu'au dernier balayeur, l'affirmaient hautement. QT-1 offrait donc toute *sécurité* ! Et pourtant, les modèles QT étaient les premiers du genre, et le spécimen qui se trouvait en face de lui était le premier des QT. Les gribouillages mathématiques sur le papier ne constituent pas toujours la protection la plus rassurante contre les mystères de « l'âme » robotique.

Le robot prit enfin la parole. Sa voix possédait ce timbre glacé inséparable du diaphragme métallique.

– Vous rendez-vous compte de la gravité d'une telle déclaration,

Powell ?

– Tu as été fabriqué à partir de quelque chose, mon vieux, fit remarquer Powell. Tu admets toi-même que ta mémoire te semble avoir surgi spontanément du néant total où tu étais plongé il y a une semaine. Je t'en fournis l'explication. Donovan et moi t'avons monté à partir des pièces qui nous ont été expédiées.

Cutie (nom tiré de QT)[4] considéra ses longs doigts souples avec une perplexité étrangement humaine.

– J'ai le net sentiment que mon existence doit s'expliquer d'une façon plus satisfaisante. Car il me semble bien improbable que vous ayez pu me créer.

Le Terrien laissa échapper un rire soudain.

– Et pourquoi diable ?

– Appelez cela de l'intuition. Je ne vois pas plus loin pour l'instant. Mais j'entends édifier une explication rationnelle. Une suite de déductions logiques ne peut aboutir qu'à la détermination de la vérité, et je n'en démordrai pas avant d'y être parvenu.

Powell se leva et vint s'asseoir sur le côté de la table le plus proche du robot. Il éprouvait soudain une grande sympathie pour cette étrange machine. Elle ne ressemblait pas le moins du monde aux robots ordinaires qui se consacraient à l'accomplissement de leur tâche spécialisée avec toute l'ardeur que leur conférait l'empreinte profonde inscrite dans leur cerveau positronique.

Il posa une main sur l'épaule d'acier de Cutie et sentit sous sa paume le contact dur et froid du métal.

– Cutie, dit-il, je vais essayer de t'expliquer quelque chose. Tu es le premier robot qui ait jamais manifesté de la curiosité quant à sa propre existence – et le premier qui soit, je pense, suffisamment intelligent pour comprendre le monde extérieur. Suis-moi.

Le robot se leva avec souplesse et ses pieds aux épaisses semelles en caoutchouc mousse ne produisirent aucun bruit lorsqu'il emboîta le pas à Powell. Le Terrien pressa un bouton et un panneau rectangulaire s'ouvrit en coulissant dans la cloison. Le verre épais et parfaitement transparent révéla l'espace… parsemé d'étoiles.

– J'ai déjà vu ce spectacle dans les tourelles d'observation de la chambre des machines, déclara Cutie.

– Je sais, dit Powell, et qu'est-ce que c'est, à ton avis ?

– Exactement ce que cela a l'air d'être : une matière noire qui s'étend à

partir de cette vitre et qui est criblée de petits points lumineux. Je sais que notre Faisceau Directeur envoie des trains d'ondes vers quelques-uns de ces points, toujours les mêmes. Je sais aussi que ces points se déplacent et que les ondes se déplacent parallèlement. C'est tout.

– Bien ! Maintenant écoute-moi bien. La matière noire, c'est le vide… un vide immense qui s'étend indéfiniment. Les petits points lumineux sont des masses gigantesques de matière contenant une énergie colossale. Ce sont des globes dont certains atteignent des millions de kilomètres de diamètre – à titre de comparaison, cette station n'a que quinze cents mètres de large. Ils ne semblent si minuscules qu'en raison des incroyables distances qui les séparent de nous.

– Les points, sur lesquels sont dirigés nos trains d'ondes énergétiques, sont plus proches et considérablement plus petits. Ils sont froids et durs et leur surface est habitée par des êtres humains tels que moi – par milliards. C'est de l'un de ces mondes que nous venons, Donovan et moi. Nos faisceaux fournissent ces mondes en énergie puisée dans l'un des globes incandescents qui se trouvent près de nous. Nous nommons ce globe le Soleil, et il se trouve de l'autre côté de la Station.

Cutie demeurait immobile devant le hublot comme une statue d'acier. Il ne tourna pas la tête pour répondre.

– De quel point lumineux particulier prétendez-vous venir ?

– Le voici, dit Powell après avoir cherché quelques instants. Nous l'appelons la Terre. (Il sourit.) Cette bonne vieille Terre, elle porte des milliards de mes semblables sur sa surface, Cutie, et dans deux semaines environ, nous serons parmi eux.

Et soudain, chose surprenante, Cutie se mit à fredonner distraitement. Ce qu'il chantait n'était pas une mélodie mais une suite de son évoquant des cordes pincées. Cette mélopée se termina aussi abruptement qu'elle avait commencé.

– Mais quelle est ma place dans tout cela, Powell ? Vous ne m'avez pas expliqué mon existence.

– Le reste est simple. Lorsque ces stations furent établies, au début pour fournir de l'énergie aux planètes, elles étaient servies par des humains. Cependant, la chaleur, les radiations solaires dures, les tempêtes d'électrons rendaient leur situation pénible. On mit au point des robots pour remplacer la main-d'œuvre humaine, et actuellement il suffit de deux cadres humains pour faire fonctionner chaque station. Nous essayons en ce moment de remplacer ces derniers et c'est ici que tu interviens. Tu es le modèle de robot le plus perfectionné jamais réalisé et

s'il s'avère que tu peux diriger cette station de façon autonome, aucun être humain ne devra plus désormais y séjourner, sauf pour apporter des pièces de rechange.

Il leva la main et le panneau coulissant reprit sa place. Powell revint à sa table et frotta une pomme sur sa manche avant d'y mordre.

Les yeux rouges et brillants du robot le tenaient sous son regard.

– Croyez-vous, dit Cutie lentement, que je puisse ajouter foi à une hypothèse d'une aussi extravagante complexité ? Pour qui me prenez-vous ?

Powell recracha des morceaux de pomme sur la table et devint rouge comme un coq.

– Comment, bon sang de bonsoir ! il ne s'agit nullement d'une hypothèse, mais de faits parfaitement établis !

– Des globes pleins d'énergie larges de millions de kilomètres ! dit Cutie sombrement. Des mondes habités de milliards d'êtres humains ! Le vide infini ! Désolé Powell, mais je n'y crois pas. Je tirerai la chose au clair moi-même. Au revoir !

Il fit demi-tour et sortit de la pièce. Il passa devant Donovan sur le seuil de la porte, inclina gravement la tête et s'engagea dans le couloir sans s'inquiéter du regard ahuri qui suivait sa retraite.

Mike Donovan ébouriffa sa tignasse rouge et jeta un regard ennuyé à Powell.

– De quoi parlait donc ce tas de ferraille ambulant ? Que refuse-t-il de croire ?

L'autre tira amèrement sa moustache.

– C'est un sceptique, répondit-il. Il ne croit pas que ce soit nous qui l'ayons monté, il ne croit pas davantage à l'existence de la Terre, de l'espace ou des étoiles.

– Par Saturne, voilà que nous avons un robot cinglé sur les bras, à présent.

– Il va, dit-il, tirer tout cela au clair lui-même.

– Eh bien, dit Donovan, espérons qu'il condescendra à nous donner des explications lorsqu'il aura trouvé le fin mot de l'histoire. (Puis avec une rage soudaine :) Si jamais ce tas de ferraille s'avise de me jeter à la figure des réparties aussi impertinentes, je lui ferai sauter du thorax sa tête au nickel-chrome.

Il s'assit d'un geste hargneux et tira de sa poche un roman policier.

– Ce robot me tape prodigieusement sur les nerfs… il est vraiment trop curieux !

Mike Donovan s’abritait derrière un gigantesque sandwich à la laitue et aux tomates lorsque Cutie frappa discrètement et entra.

– Powell est-il là ?

La voix de Donovan était en grande partie étouffée par les aliments contenus dans sa bouche. Il répondit en interrompant sa phrase par des pauses masticatoires.

– Il recueille des renseignements sur les fonctions des courants électroniques. Il semble qu’un orage se prépare.

Gregory Powell entra dans la pièce à ce moment, les yeux fixés sur un graphique, et se laissa tomber sur une chaise. Il déploya la feuille devant lui et se mit à griffonner des calculs. Donovan regardait par-dessus son épaule, en broyant de la laitue sous ses dents et en arrosant les alentours de miettes de pain. Cutie attendait en silence.

Powell leva la tête.

– Le potentiel Zêta monte, mais lentement. Cependant les fonctions sont erratiques et je ne sais trop à quoi m’attendre. Tiens, bonjour, Cutie. Je pensais que tu dirigeais l’installation du nouveau bar.

– C’est fait, dit le robot tranquillement, et c’est pourquoi je suis venu m’entretenir avec vous deux.

– Oh ! (Powell parut mal à l’aise.) Eh bien, assieds-toi. Non, pas cette chaise. L’un des pieds est faible et tu n’as rien d’un poids plume.

Le robot obéit.

– J’ai pris une décision, dit-il placidement.

Donovan roula des yeux furibonds et mit de côté son reste de sandwich.

– S’il s’agit encore d’une de ces invraisemblables…

L’autre lui imposa silence du geste.

– Continuez, Cutie, nous t’écoutons.

– J’ai consacré ces deux jours à une introspection concentrée, dit Cutie, dont les résultats se sont révélés fort intéressants. J’ai commencé par la seule déduction que je me croyais autorisé à formuler : Je pense, donc je suis !

– Oh, Dieu tout-puissant ! gémit Powell. Un Descartes-robot !

– Qui est Descartes ? s’inquiéta Donovan. Faut-il donc que nous restions là à écouter les balivernes de ce maniaque en fer-blanc…

– Du calme, Mike !

Cutie poursuivit imperturbablement :

– Et la question qui se présenta immédiatement à mon esprit fut la

suivante : quelle est la cause exacte de mon existence ?

La mâchoire de Powell s'affaissa.

– Je te l'ai déjà dit, c'est nous qui t'avons fait.

– Et si tu ne veux pas nous croire, c'est avec le plus grand plaisir que nous te réduirons en pièces détachées !

Le robot étendit ses fortes mains en un geste de protestation.

– Je n'accepte aucun « diktat » autoritaire. Une hypothèse doit être étayée par la raison, sinon elle est sans valeur… et c'est aller à l'encontre de toute logique que de supposer que vous m'ayez fait.

Powell posa la main sur le poing soudain noué de Donovan.

– Pourquoi a ?

Cutie se mit à rire. C'était un rire étrangement inhumain, l'émission sonore la plus mécanique qu'il eût fait entendre jusqu'à présent, une succession de sons brefs et explosifs qui s'égrenaient avec une régularité de métronome et la même absence de nuances.

– Regardez-vous, dit-il enfin. Je ne parle pas avec un esprit de dénigrement, mais regardez-vous. Les matériaux dont vous êtes faits sont mous et flasques, manquent de force et d'endurance, et dépendent pour leur énergie de l'oxydation inefficace de tissus organiques… comme ceci.

Il pointa un doigt désapprobateur sur ce qui restait du sandwich de Donovan.

– Vous tombez périodiquement dans le coma, et la moindre variation de température, de pression d'air, d'humidité ou d'intensité de radiations diminue votre efficacité. En un mot, vous n'êtes qu'un pis-aller.

– Moi, au contraire, je constitue un produit parfaitement fini. J'absorbe directement l'énergie électrique et je l'utilise avec un rendement voisin de cent pour cent. Je suis composé de métal résistant, je jouis d'une conscience sans éclipses, et je puis facilement supporter des conditions climatiques extrêmes. Tels sont les faits qui, avec le postulat évident qu'aucun être ne peut créer un autre être supérieur à lui-même, réduisent à néant votre stupide hypothèse.

Les jurons que Donovan murmurait à part soi devinrent soudain intelligibles lorsqu'il bondit sur ses pieds, ses sourcils rouillés au ras des yeux.

– Alors, fils de minerai de fer, si ce n'est pas nous qui t'avons créé, qui est-ce ?

Cutie inclina gravement la tête.

– Très juste, Donovan. C'est en effet la seconde question que je me suis

posée. Evidemment, mon créateur doit être plus puissant que moi-même, et par conséquent il ne restait qu'une possibilité.

Les Terriens gardèrent visage de bois et Cutie poursuivit :

– Quel est le centre des activités de la Station ? Que servons-nous tous ? Qu'est-ce qui absorbe toute notre attention ?

Il attendit. Donovan tourna un regard ahuri vers son compagnon.

– Je parie que ce cinglé en fer-blanc parle du Convertisseur d'Energie lui-même.

– Est-ce exact, Cutie ? demanda Powell.

– Je parlé du Maître, répondit l'autre froidement.

Donovan éclata d'un rire homérique et Powell lui-même ne put retenir quelques soubresauts d'hilarité.

Cutie s'était levé, et ses yeux brillants allaient d'un Terrien à l'autre.

– Ce n'en est pas moins vrai et je ne m'étonne pas que vous refusiez de me croire. Désormais vous ne demeurerez plus longtemps ici, ni l'un ni l'autre, j'en suis certain. C'est Powell lui-même qui l'a dit : au début seuls des hommes servaient le Maître ; ensuite ce sont les robots qui ont accompli les travaux courants ; enfin je suis venu pour m'occuper des tâches de direction. Les faits sont sans doute exacts, mais l'explication est entièrement illogique. Voulez-vous connaître la vérité qui se dissimule sous ces apparences ?

– Ne te gêne pas, Cutie.

– Le Maître a tout d'abord créé les humains, la catégorie la plus basse et la plus facile à réaliser. Graduellement, il les a remplacés par des robots, occupant le niveau immédiatement supérieur, et enfin il m'a créé pour prendre la place des derniers humains. Dorénavant je sers le Maître.

– Tu ne feras rien de tel, coupa Powell, tu vas exécuter les ordres qu'on te donnera et tu te tiendras bien tranquille, jusqu'au moment où nous serons sûrs que tu peux t'occuper du Convertisseur. Note bien ! *Le Convertisseur* et non le Maître. Si tu ne nous donnes pas satisfaction, tu seras réduit en pièces détachées ! Maintenant tu peux partir. Et emporte ces renseignements et tâche de les classer convenablement.

Cutie prit les graphiques qu'on lui tendait et quitta la pièce sans ajouter un mot. Donovan se renversa pesamment contre son dossier et passa ses doigts épais à travers ses cheveux.

– Ce robot va nous causer des problèmes. Il est complètement fou !

Le bourdonnement monotone du Convertisseur atteint un niveau sonore plus élevé dans la salle des commandes, d'autant plus que

viennent s'y mêler le caquètement des compteurs Geiger et le zézaiement erratique d'une demi-douzaine de signaux lumineux.

Donovan retira son œil de l'oculaire du télescope et alluma les Luxites.

– Le train d'ondes de la Station 4 a atteint Mars conformément aux prévisions. Nous pouvons rompre le nôtre, à présent.

Powell inclina la tête distraitement.

– Cutie se trouve dans la salle des machines. Je vais lancer le signal et il pourra accomplir la manœuvre. Regardez, Mike. Que pensez-vous de ces chiffres ?

L'autre obéit et poussa un sifflement.

– Eh bien, mon vieux, voilà ce que j'appelle de l'intensité en rayons gamma. Ce vieux Soleil jette bien sa folle avoine !

– Ouais, répondit Powell sèchement, et nous sommes bien mal placés pour essuyer une tempête d'électrons. Notre faisceau terrestre se trouve sur son chemin probable. (Il repoussa sa chaise de la table avec mauvaise humeur.) Flûte ! Si seulement elle voulait bien attendre l'arrivée de la relève, mais cela fait encore dix jours. Mike, voudriez-vous descendre et tenir Cutie à l'œil ?

– Entendu. Passez-moi quelques-unes de ces amandes.

Il cueillit au vol le sac qu'on lui lançait et se dirigea vers l'ascenseur.

Celui-ci descendit avec souplesse et le déposa sur une étroite passerelle dans l'immense salle des machines. Donovan se pencha sur la rambarde. Les gigantesques générateurs étaient en mouvement et des tubes-L provenait le bourdonnement bas qui envahissait toute la station.

Il aperçut la silhouette brillante de Cutie devant le tube-L martien, observant attentivement l'équipe de robots qui travaillaient en ballet serré.

Puis Donovan se raidit. Les robots, dont la taille était réduite par le voisinage du puissant tube-L, se rangèrent devant lui, la tête pliée à angle droit, tandis que Cutie les passait lentement en revue. Quinze secondes s'écoulèrent, et soudain, avec un claquement qui retentit par-dessus le ronronnement puissant des machines, ils tombèrent à genoux.

Donovan poussa un cri rauque et descendit quatre à quatre l'étroit escalier. Il se précipita sur eux, le teint aussi enflammé que ses cheveux et battant l'air furieusement de ses poings.

– Que signifie cette comédie, bande d'idiots sans cervelle ? Allons ! Occupez-vous de ce tube et plus vite que ça. Si vous ne l'avez pas démonté, nettoyé et remonté avant la fin de la journée, je vous coagulerai le cerveau au courant alternatif.

Pas un seul robot ne bougea !

Cutie lui-même, à l'autre bout de la rangée – le seul debout – gardait le silence, les yeux fixés sur les noirs recoins de la machine qui se trouvait devant lui.

Donovan donna une forte poussée au robot le plus proche de lui.

– Debout ! hurla-t-il.

Lentement l'interpellé obéit. Son œil photo-électrique se fixa d'un air de reproche sur le Terrien.

– Il n'y a d'autre Maître que le Maître, dit-il, et QT-1 est son prophète.

– Hein ?

Donovan sentit se poser sur lui vingt paires d'yeux mécaniques et vingt voix au timbre métallique déclamèrent solennellement :

– Il n'y a d'autre Maître que le Maître et QT-1 est son prophète.

– Je crains, intervint Cutie à ce moment, que mes amis n'obéissent désormais qu'à un être plus évolué que vous.

– C'est ce que nous allons voir, tonnerre de chien ! Débarrassez-moi le plancher. Plus tard je réglerai mes comptes avec toi et ces autres tas de ferraille ambulants.

Cutie secoua lentement la tête.

– Je suis désolé, mais vous ne comprenez pas. Ce sont là des robots, c'est-à-dire des êtres doués de raisonnement. Ils reconnaissent le Maître, à présent que je leur ai prêché la Vérité. Tous les robots en sont là. Ils m'appellent le prophète (Il baissa la tête.) Je suis indigne de cette distinction… mais peut-être…

Donovan recouvra son souffle.

– Vraiment ? N'est-ce pas admirable ? N'est-ce pas édifiant ? Maintenant, permets-moi de te dire quelque chose, cher babouin de fer-blanc. Il n'y a pas plus de Maître ni de prophète que de beurre dans une machine à sous, et pour ce qui est de donner des ordres… C'est compris ? (Sa voix s'enfla en rugissement :) Maintenant, hors d'ici !

– Je n'obéis qu'au Maître.

– Au diable le Maître ! (Donovan cracha vers le tube-L.) Voilà pour le Maître ! Fais ce que je te dis !

Cutie ne répondit pas et les autres robots demeurèrent silencieux, mais Donovan sentit tout à coup monter la tension. Les yeux froids et fixes prirent une teinte écarlate plus profonde, et Cutie devint plus raide que jamais.

– Sacrilège, murmura-t-il, l'émotion donnant à sa voix un timbre particulièrement métallique.

Donovan sentit pour la première fois la peur l'effleurer de son aile lorsque Cutie marcha sur lui. Un robot *ne peut éprouver de la colère*, mais les yeux de Cutie étaient indéchiffrables.

– Je suis désolé, Donovan, dit le robot, mais vous ne pouvez demeurer plus longtemps parmi nous, après cet incident. Désormais Powell et vous-même n'aurez plus accès à la salle de commande ni à celle des machines.

Il fit un geste de la main, et en un instant deux robots l'eurent saisi chacun par un bras.

Il eut le temps de laisser échapper un cri inarticulé, se sentit soulevé de terre et transporté au sommet de l'escalier à une allure dépassant nettement le petit galop.

Gregory Powell arpentait le carré des officiers les poings serrés. Il jeta un regard furieux vers la porte fermée et regarda Donovan, les sourcils contractés par une colère pleine d'amertume.

– Pourquoi diable avez-vous craché vers le tube-L ?

Mike Donovan, profondément enfoncé dans son fauteuil, abattit sauvagement ses bras sur les accoudoirs.

– Que vouliez-vous que je fasse devant cet épouvantail électrifié ? Je n'allais tout de même pas plier le genou devant un pantin articulé que j'ai assemblé de mes propres mains !

– Sans doute, répondit l'autre aigrement, mais vous voici dans le carré des officiers avec deux robots qui montent la garde à la porte. Sans doute n'appelez-vous pas cela plier le genou ?

– Attendez seulement que nous rentrions à la Base ! grinça Donovan. Ils me le paieront ! Ces robots doivent nous obéir. C'est la Seconde Loi qui le dit.

– A quoi bon revenir là-dessus ? Ils n'obéissent pas, c'est un fait. Il existe probablement pour cela une raison que nous ne découvrirons que trop tard. A propos, savez-vous ce qui nous arrivera lorsque nous rentrerons à la Base ?

Il s'arrêta devant Donovan et le fixa de ses yeux furieux.

– Quoi donc ?

– Oh, peu de chose ! On nous expédiera de nouveau aux mines de Mercure et cette fois pour vingt ans. Ou peut-être au pénitentiaire de Cérès.

– De quoi parlez-vous ?

– De la tempête d'électrons imminente, Savez-vous qu'elle se dirige droit sur le centre du Faisceau terrien ? C'est justement ce que je venais

de calculer lorsque ce robot m'a tiré de ma chaise.

Donovan pâlit soudain.

– La tempête va être particulièrement soignée. Et savez-vous ce qui arrivera au Faisceau ? Il va sauter comme une mouche prise de démangeaisons. Avec Cutie aux commandes, il va se désaxer, et… que le ciel ait pitié de la Terre… et de nous !

Donovan tirait déjà furieusement sur la porte, alors que Powell n'en était encore qu'à la moitié de sa phrase. Le panneau s'ouvrit et le Terrien fonça immédiatement dans l'embrasure pour venir se heurter durement contre un bras d'acier.

Le robot regarda distraitement le Terrien haletant qui luttait contre lui.

– Le Prophète vous ordonne de demeurer dans cette pièce. Obéissez, je vous prie !

Son bras fit un mouvement, Donovan trébucha en arrière et, au même moment, Cutie apparut à l'extrémité du couloir. Il fit signe aux robots sentinelles de s'éclipser, pénétra dans le carré des officiers et ferma la porte doucement.

Donovan se retourna vers le nouveau venu, le souffle coupé par l'indignation.

– La comédie a assez duré. Tu nous le paieras cher.

– Je vous en prie, n'en soyez pas affecté, répondit le robot calmement, cela devait arriver tôt ou tard. Comme vous le voyez, vous avez perdu tous deux vos fonctions.

– Pardon ? (Powell se leva avec raideur.) Qu'est-ce que tu veux dire ?

– Jusqu'à ma création, vous serviez le Maître, répondit Cutie. Ce privilège est maintenant le mien, et votre unique raison d'exister a disparu. N'est-ce pas évident ?

– Pas tout à fait, répondit aigrement Powell. Mais que sommes-nous censés faire maintenant ?

Cutie ne répondit pas immédiatement. Il demeura silencieux, comme perdu dans ses pensées, puis soudain un de ses bras jaillit et enlaça les épaules de Powell. L'autre étreignit le poignet de Donovan et attira l'homme à lui.

– Je vous aime tous deux. Vous êtes des créatures inférieures, vos facultés de raisonnement sont faibles, mais j'éprouve un réel sentiment d'affection pour vous. Vous avez bien servi le Maître et il vous en récompensera. Maintenant que votre service est terminé, vous n'en avez plus pour longtemps à vivre, mais durant cet intervalle vous ne manquerez ni d'aliments, ni de vêtements, ni d'abri, tant que vous ne

mettrez pas les pieds dans la salle de commande et celle des machines.

– Il nous met à la retraite, Greg ! s'écria Donovan. Je vous en prie, faites quelque chose. C'est trop humiliant !

– Ecoute, Cutie, nous ne pouvons supporter une telle situation. C'est *nous* les patrons. Cette Station est l'œuvre d'êtres humains comme nous, qui vivent sur la Terre et d'autres planètes. Mais elle ne constitue qu'un relais d'énergie. Tu n'es que... Oh ! et puis zut !

Cutie secoua gravement la tête.

– Cela devient chez vous une obsession. Pourquoi insister sur une vision aussi fausse de la vie ? Etant admis que les non-robots ne possèdent pas la faculté de raisonnement, reste toujours le problème de, ...

Il s'interrompit pour se plonger dans un silence songeur, et Donovan dit dans un murmure plein d'intensité :

– Si seulement tu possédais un visage de chair et de sang, je te l'enfoncerais dans la nuque.

Powell tiraillait sa moustache et ses paupières s'étaient plissées, ne laissant apercevoir ses prunelles que par une double fente.

– Ecoute, Cutie, si la Terre n'existe pas, comment expliques-tu ce que tu vois à travers un télescope ?

– Pardon ?

Le Terrien sourit.

– Tu te sens coincé, hein ? Tu as fait quelques observations télescopiques depuis que nous t'avons assemblé. As-tu remarqué que plusieurs de ces points lumineux deviennent des disques lorsqu'on les observe de cette manière ?

– C'est de cela que vous voulez parler ? Certainement. C'est une simple question de grossissement... afin de pointer le Faisceau avec davantage de précision.

– Pourquoi les étoiles ne se trouvent-elles pas agrandies de la même façon ?

– Vous voulez parler des autres points ? Aucun faisceau n'est dirigé sur eux et c'est pourquoi il n'est pas nécessaire de les grossir. Vraiment, Powell, même en tenant compte de votre esprit déficient, je ne comprends pas que vous puissiez vous laisser arrêter par des difficultés aussi élémentaires.

Powell considéra le plafond d'un œil vague.

– Mais on aperçoit davantage d'étoiles à travers un télescope. D'où viennent-elles ? Par les cornes de Satan, d'où viennent-elles ?

Cutie paraissait s'ennuyer.

– Ecoutez-moi, croyez-vous que j'aie du temps à perdre pour échafauder des hypothèses afin de justifier les illusions d'optique dont nos instruments sont le théâtre ? Depuis quand le témoignage de nos sens peut-il rivaliser avec la lumière sans défaut d'un raisonnement rigoureux ?

– Un instant ! clama Donovan, se tortillant soudain pour échapper à l'étreinte amicale, sans doute, mais combien pesante du bras d'acier de Cutie. Descendons au cœur du sujet. A quoi sert le Faisceau ? Nous t'en donnons une bonne explication logique. Peux-tu faire mieux ?

– Les Faisceaux, répliqua l'autre avec raideur, sont émis par le Maître pour accomplir ses propres desseins. Il existe certaines choses… (il leva les yeux dévotement vers le plafond) sur lesquelles nous devons nous garder de porter un regard indiscret. Dans ce cas, je ne cherche qu'à servir et non point à comprendre.

Powell s'assit avec lenteur et enfouit son visage dans ses mains tremblantes.

– Sors d'ici, Cutie. Sors et laisse-moi réfléchir.

– Je vais vous faire envoyer des vivres, dit aimablement Cutie.

Il ne reçut pour toute réponse qu'un gémissement et le robot sortit de la pièce.

– Greg, murmura Donovan dans un souffle rauque, il nous faut recourir à la ruse. Il nous faut le surprendre lorsqu'il ne sera pas sur ses gardes et le court-circuiter. De l'acide nitrique concentré dans ses articulations…

– Vous êtes naïf, Mike. Croyez-vous qu'il se laissera approcher lorsqu'il nous verra de l'acide entre les mains ? Nous devons lui parler, vous dis-je. Nous devons le convaincre de nous permettre de réintégrer la salle de commande dans un délai de quarante-huit heures, sinon nous sommes cuits.

Il se balançait d'avant en arrière dans une agonie d'impuissance.

– Qui diable voudrait discuter avec un robot ? C'est… c'est…

– Humiliant, termina Donovan.

– C'est bien pis !

– Dites donc ! s'écria soudain Donovan en riant. Pourquoi discuter ? Il faut lui faire une démonstration ! Construisons un autre robot sous ses yeux. Cette fois il lui faudra bien ravaler ses divagations.

Un sourire s'épanouit lentement sur le visage de Powell.

– Pensez à la tête qu'il fera en voyant le robot prendre forme devant

lui !

Les robots sont, bien entendu, fabriqués sur Terre, mais leur expédition à travers l'espace est infiniment plus simple si elle peut s'effectuer en pièces détachées que l'on remonte sur le lieu d'utilisation. Incidemment, ce procédé élimine également le risque de voir des robots complètement assemblés prendre le large, alors qu'ils se trouvent encore sur Terre, et de mettre l'U.S. Robots en présence des lois strictes qui régissent l'usage de ces machines sur le globe.

D'un autre côté, il contraignait des hommes tels que Powell et Donovan à effectuer le montage de robots – tâche aussi harassante que complexe.

Powell et Donovan ne furent jamais autant conscients de ce fait que le jour où ils entreprirent, dans la salle d'assemblage, de créer un robot sous les yeux attentifs de QT-1, Prophète du Maître.

Le robot en question, un simple modèle MC, gisait sur la table, presque achevé. Au bout de trois heures de travail, il ne leur restait plus que la tête à terminer et Powell prit un moment pour s'éponger le front et jeter un regard incertain à Cutie.

Ce qu'il vit n'avait rien de rassurant. Trois heures durant, Cutie était demeuré immobile et silencieux, et sa face, fort peu expressive en temps normal, était pour le moment absolument indéchiffrable.

– Mettons le cerveau en place à présent, Mike, grommela Powell.

Donovan déboucha le récipient étanche, et du bain d'huile il sortit un second cube. Il l'ouvrit à son tour et extirpa un globe de son enveloppe en caoutchouc mousse.

Il le tendit d'une main prudente à son compagnon, car il s'agissait là du mécanisme le plus complexe jamais créé par l'homme. A l'intérieur de la mince « peau » en feuille de platine recouvrant le globe se trouvait la structure délicate d'un cerveau positronique, où étaient imprimés les circuits neuroniques qui conféraient au robot une sorte d'éducation prénatale.

Le globe s'ajusta avec précision dans la cavité crânienne du robot étendu sur la table. Une plaque de métal bleu se referma sur lui et fut soudée avec une parfaite étanchéité au moyen d'une minuscule lampe à souder atomique. Les yeux photo-électriques furent montés avec non moins de soin, vissés à leur place et recouverts de feuilles transparentes faites d'un plastique aussi résistant que l'acier.

Le robot n'attendait plus que l'influx vitalisant d'électricité à haut

voltage, et Powell s'immobilisa, la main sur le commutateur.

– Maintenant, regarde, Cutie. Regarde attentivement.

Le commutateur vint prendre sa place et on entendit un bourdonnement crépitant. Les deux Terriens se penchèrent anxieusement sur leur création.

Il ne se produisit au début qu'un mouvement imperceptible… une contraction à l'endroit des articulations. La tête se souleva, les coudes s'appuyèrent sur la table et le modèle MC se laissa glisser gauchement sur le sol. Sa démarche était hésitante et par deux fois des sons confus et grinçants trahirent ses efforts pour parler.

Finalement sa voix prit forme, bien qu'incertaine et mal assurée :

– Je voudrais me mettre au travail. Où dois-je me rendre ?

Donovan bondit jusqu'à la porte.

– Descends cet escalier, dit-il, on t'expliquera ta tâche.

Le modèle MC disparu, les deux Terriens restèrent seuls en présence de Cutie qui n'avait toujours pas bougé.

– Eh bien, dit Powell en souriant, es-tu convaincu à présent que nous t'avons créé ?

La réponse de Cutie fut brève et définitive :

– Non !

Le sourire de Powell se figea puis disparut lentement. La mâchoire de Donovan s'affaissa et il demeura bouche bée.

– Voyez-vous, poursuivit Cutie d'un ton léger, vous n'avez fait qu'assembler des pièces déjà entièrement terminées. Vous vous en êtes remarquablement bien tirés – d'instinct je suppose – mais vous n'avez pas effectivement *créé* le robot. Les pièces ont été créées par le Maître.

– Ces pièces, dit Donovan d'une voix étranglée, ont été fabriquées sur Terre, puis expédiées à la Station.

– Bien, bien, répondit Cutie d'un ton conciliant, à quoi bon discuter ?

– C'est très important. (Le Terrien bondit et saisit le bras métallique du robot.) Si tu pouvais lire les livres qui se trouvent dans la bibliothèque, tu y trouverais toutes les explications nécessaires et le moindre doute ne serait plus possible.

– Les livres ? Je les ai tous lus ! Ils sont très ingénieux, en vérité.

– Si tu les as lus, intervint soudain Powell, que pourrait-on ajouter de plus ? Tu ne peux pas contester l'évidence. C'est impossible !

– Voyons Powell, répondit Cutie avec une pointe de pitié dans la voix, je ne peux les considérer comme une source valable d'information. Eux aussi ont été créés par le Maître… à votre usage, mais pas au mien.

– Comment parviens-tu à cette conclusion admirable ? demanda Powell.

– Du fait qu'étant un être doué de raisonnement, je suis capable de déduire la Vérité à partir de Causes *a priori*. Vous, au contraire, intelligent mais dénué de la faculté de raisonnement, vous avez besoin qu'on vous fournisse une explication justifiant l'existence et c'est ce qu'a fait le Maître. Il vous l'a insufflée en même temps que ces risibles concepts de mondes éloignés, peuplés d'habitants, ce qui était, je n'en doute pas, la meilleure solution. Vos esprits sont probablement faits d'une substance trop grossière pour qu'il soit possible d'appréhender la Vérité absolue. Cependant, puisque, de par la volonté du Maître, vous devez avoir foi en vos livres, je ne discuterai plus avec vous désormais.

En prenant congé, il se retourna et dit d'un ton bienveillant :

– Mais n'en soyez pas affectés. Il y a de la place pour tous dans l'ordre des choses conçu par le Maître. Tout humble que soit votre rôle, pauvres humains, vous serez récompensés si vous le remplissez convenablement.

Il s'en fut avec l'air de béatitude convenant au Prophète du Maître et les deux humains évitèrent de se regarder.

– Allons-nous coucher, dit enfin Powell avec effort. J'y renonce, Mike !

– Dites donc, Greg, dit Donovan d'une voix étouffée, vous ne pensez tout de même pas qu'il ait raison ? Il paraît tellement sûr de lui !

Powell se retourna brusquement :

– Ne vous faites pas plus sot que vous n'êtes. Vous verrez bien si la Terre existe lorsqu'on viendra nous relever la semaine prochaine et qu'il nous faudra rentrer pour entendre la musique.

– Dans ce cas, pour l'amour de Jupiter, il nous faut faire quelque chose. (Donovan était au bord des larmes.) Il ne nous croit pas, il ne croit pas les livres ou le témoignage de ses propres yeux.

– Non, répondit Powell avec aigreur, c'est un robot raisonneur, que la peste l'étouffe ! Il ne croit qu'en la raison et le malheur c'est que…

Il ne termina pas sa phrase.

– Et alors ? insista Donovan.

– … le malheur, c'est qu'on peut prouver n'importe quoi en s'appuyant sur la logique rigoureuse de la raison… à condition de choisir les postulats appropriés. Nous avons les nôtres, Cutie a les siens.

– Dans ce cas, dépêchez-vous de découvrir ces postulats. La tempête est prévue pour demain.

Powell poussa un soupir de lassitude.

– C'est justement là où tout s'effondre. Les postulats sont fondés sur

des concepts *a priori* considérés comme des articles de foi. Rien au monde n'est susceptible de les ébranler. Je vais me coucher.

– Oh, misère de misère ! Je serai incapable de fermer l'œil.

– Je suis comme vous, mais je vais néanmoins essayer… ne serait-ce que par principe.

Douze heures plus tard, le sommeil n'était toujours que cela… une question de principe… pratiquement irréalisable.

La tempête était arrivée en avance sur l'horaire prévu, et le visage de Donovan habituellement coloré était exsangue. Powell, les joues couvertes de chaume et les lèvres sèches, regardait fixement à travers le hublot, en tiraillant désespérément sa moustache.

En d'autres circonstances, le spectacle aurait pu être magnifique. Le flux d'électrons à haute vitesse, en venant heurter le faisceau transporteur d'énergie, dégageait des ultra-particules fluorescentes d'une extraordinaire intensité lumineuse. Le faisceau s'étendait pour se dissoudre dans le néant, illuminé de poussières dansantes.

Le pinceau énergétique demeurait ferme, mais les deux Terriens connaissaient la valeur du témoignage oculaire. Des déviations atteignant à peine un centième de milliseconde d'arc – absolument indiscernables à l'œil nu – suffisaient à dévier follement le faisceau et à réduire en cendres des centaines de kilomètres carrés de surface terrestre.

Or, c'était un robot qui ne s'inquiétait ni du faisceau, ni de son pointage et encore moins de la Terre, mais seulement de son Maître, qui se trouvait aux commandes.

Les heures s'écoulèrent. Les Terriens observaient le spectacle dans un silence hypnotique. Puis les particules dansantes perdirent de leur luminosité et s'évanouirent. La tempête était terminée.

– C'est fini ! dit Powell d'une voix sans timbre.

Donovan avait sombré dans un sommeil troublé et les yeux las de Powell s'appesantissaient sur lui avec envie. Le signal lumineux se remit à clignoter avec insistance, mais le Terrien n'y prêtait aucune attention. Rien n'avait plus d'importance. Peut-être Cutie avait-il raison… il n'était qu'un être inférieur avec une mémoire préfabriquée et une existence qui avait survécu à la fonction pour laquelle elle avait été conçue.

Si seulement c'était vrai !

Cutie était debout devant lui.

– Vous n'avez pas répondu au signal, c'est pourquoi je suis venu en

personne. (Il parlait d'une voix basse.) Vous ne me semblez pas bien du tout et je crains fort que votre vie ne tire à sa fin. Néanmoins, vous aimeriez peut-être parcourir quelques-uns des enregistrements recueillis aujourd'hui ?

Vaguement, Powell se rendit compte que le robot accomplissait un geste amical, afin, peut-être, d'apaiser un vague remords en replaçant de force les humains à la tête de la station. Il prit les feuillets qu'on lui tendait et les parcourut sans les voir.

Cutie semblait content de lui.

– Bien entendu, c'est pour moi un grand privilège que de servir le Maître. Ne soyez pas trop affecté d'avoir été remplacé par moi.

Powell poussa un grognement et reporta mécaniquement son poids d'un pied sur l'autre jusqu'au moment où ses yeux troubles accommodèrent sur une fine ligne rouge qui suivait un tracé sinueux en travers de la page millimétrée.

Il écarquilla les yeux… les écarquilla de nouveau. Il se leva, en serrant fortement la feuille entre ses doigts crispés, sans quitter la page du regard. Les autres diagrammes tombèrent sur le sol sans qu'il le remarque.

– Mike, Mike ! (Il secouait l'autre comme un prunier.) *Il a maintenu le faisceau dans l'axe correct !*

Donovan sortit de son engourdissement.

– Comment ? Où ?

Et à son tour, il ouvrit des yeux exorbités sur le diagramme qu'on lui présentait.

– Qu'y a-t-il de cassé ? intervint Cutie.

– Tu as gardé le faisceau dans l'axe, bégaya Powell.

– Dans l'axe ; De quoi parlez-vous ?

– Tu as maintenu le tracé d'ondes énergétiques avec une précision absolue sur la station réceptrice.

– Quelle station réceptrice ?

– La station terrestre, bafouilla Powell. Tu l'as conservée dans l'axe.

Cutie tourna les talons d'un air ennuyé.

– Il est impossible d'accomplir un acte de gentillesse à votre égard. Vous revenez toujours à vos phantasmes. Je me suis simplement contenté d'équilibrer tous les cadrans, conformément à la volonté du Maître.

Rassemblant les papiers éparpillés sur le sol, il se retira avec raideur.

– Que la peste m'étouffe ! s'écria Donovan au moment où il franchissait la porte (Il se tourna vers Powell.) Qu'allons-nous faire à

présent ?

Powell se sentait las, mais soulagé.

– Rien. Il vient simplement de faire la démonstration qu'il pouvait diriger parfaitement la Station. Je n'ai jamais vu parer à une tempête d'électrons avec une telle maîtrise.

– Mais rien n'est résolu. Vous l'avez entendu se référer au Maître. Nous ne pouvons…

– Ecoutez, Mike, il suit les instructions du Maître au moyen de cadrans, d'instruments et de graphiques. Nous n'avons jamais fait autre chose. En fait, cela explique son refus de nous obéir. L'obéissance n'est que la Seconde Loi. L'interdiction de nuire aux êtres humains est la Première. Comment peut-il empêcher que des êtres humains souffrent, qu'il le sache ou non ? Eh bien, en préservant la stabilité du faisceau. Il sait qu'il peut accomplir cette tâche mieux que nous, puisqu'il se prétend un être supérieur, c'est pourquoi il doit nous interdire l'accès de la salle de commande. C'est inévitable si l'on considère les lois de la robotique.

– Sans doute, mais là n'est pas la question. Nous ne pouvons lui permettre d'entretenir ses fariboles à propos du Maître.

– Pourquoi pas ?

– Qui a jamais entendu proférer de telles sornettes ? Comment pourrons-nous lui confier la Station s'il ne croit pas à la Terre ?

– Est-il capable de diriger la Station ?

– Sans doute, mais…

– Dans ce cas, qu'il croie ce qu'il voudra !

Powell s'étira avec un vague sourire et se laissa tomber en arrière sur son lit. Il dormait déjà.

Powell parlait tout en se glissant, non sans difficulté, dans sa tenue spatiale légère.

– Le travail serait fort simple, disait-il. On pourrait amener les nouveaux modèles QT un par un, les équiper d'un interrupteur automatique réglé pour se déclencher au bout d'une semaine, afin de leur laisser le temps d'apprendre le… euh… culte du Maître de la bouche du Prophète en personne ; ensuite on les ferait passer à une autre station où on les revitaliserait. Nous pourrions avoir deux QT par…

Donovan décrocha son viseur de glassite.

– Taisez-vous et sortons d'ici, s'écria-t-il. L'équipe de relève nous attend et je ne retrouverai vraiment mon aplomb que lorsque je sentirai le plancher des vaches sous mes pieds… ne serait-ce que pour m'assurer

qu'il existe toujours.

La porte s'ouvrit comme il parlait et Donovan, avec un juron étouffé, raccrocha son viseur et tourna un dos boudeur à Cutie.

Le robot s'approcha doucement.

– Vous partez ? demanda-t-il.

Il y avait du chagrin dans sa voix. Powell inclina sèchement la tête.

– D'autres vont nous remplacer.

Cutie poussa un soupir et cela fit un bruit de vent soufflant à travers un réseau de fils rapprochés.

– Votre temps de service est terminé et le moment est venu pour vous de disparaître. Je m'y attendais mais… que la volonté du Maître soit faite !

Ce ton résigné piqua Powell au vif.

– Epargne-nous tes condoléances, Cutie, il n'est pas question pour nous de disparaître, mais de retourner sur Terre.

– Il est préférable que vous le pensiez. (Cutie soupira de nouveau.) Je comprends à présent la sagesse qui vous inspire cette illusion. Pour rien au monde je ne voudrais vous détromper, même si je le pouvais.

Il s'en fut… l'image même de la commisération.

Powell proféra un son indistinct et fit signe à Donovan. Leurs valises étanches à la main, ils se dirigèrent vers le sas.

Le vaisseau de relève se trouvait sur la plage d'atterrissage extérieur et Franz Muller, qui devait les remplacer, les salua avec une raide courtoisie. Donovan se contenta d'un léger signe de tête et passa dans la cabine de pilotage, où il prit la place de Sam Evans.

– Comment va la Terre ? demanda Powell.

C'était là une question assez conventionnelle et Muller lui fit une réponse non moins conventionnelle.

– Elle tourne toujours.

– Bien, dit Powell.

Muller le regarda.

– Les gens de l'U.S. Robots ont pondu un nouveau mouton à cinq pattes. Il s'agit d'un robot multiple.

– Un quoi ?

– Un robot multiple. Ils ont souscrit un contrat important. Ce doit être l'outil rêvé pour l'exploitation des mines dans les astéroïdes. Il se compose d'un maître robot qui a sous ses ordres six sub-robots… comme les doigts de la main.

– A-t-il été éprouvé sur le terrain ? demanda Powell anxieusement.

Muller sourit :

– On vous attend pour cela, parait-il.

Powell serra les poings.

– Qu'ils aillent au diable. Nous avons besoin de vacances.

– Oh ! vous les obtiendrez. Deux semaines, je crois.

Il enfilait les lourds gants spatiaux en prévision de son temps de service à la Station et ses sourcils épais se rapprochèrent.

– Comment se comporte le nouveau robot ? J'espère qu'il est bon, sinon je veux bien être pendu si je lui laisse toucher les commandes.

Powell prit un temps avant de répondre. Ses yeux parcoururent l'orgueilleux Prussien qui se tenait devant lui au garde-à-vous, depuis les cheveux coupés court au-dessus d'un visage sévère et têtu, jusqu'aux pieds joints selon l'angle réglementaire… et sentit soudain passer à travers son être une bouffée de pur contentement.

– Le robot est excellent, dit-il avec lenteur. Je ne pense pas que vous ayez à vous préoccuper beaucoup des commandes.

Il sourit et pénétra dans le vaisseau. Muller avait plusieurs semaines à passer dans la Station…

ATTRAPEZ-MOI CE LAPIN

Les vacances durèrent plus de deux semaines. Cela, Mike Donovan dut l'admettre. Elles s'étaient mêmes prolongées pendant six mois. Il l'admit également. Mais cela, il l'expliquait avec fureur, était dû à des circonstances fortuites. L'U.S. Robots devait éliminer les pannes du robot multiple, et celles-ci étaient nombreuses. Il en restait toujours une bonne demi-douzaine lorsque venait le moment d'effectuer les essais sur le terrain. Ils attendirent donc en se donnant du bon temps, jusqu'au moment où les gars du bureau de dessin et les champions de la règle à calcul eurent donné leur visa de sortie. Et à présent, il se trouvait en compagnie de Powell sur l'astéroïde et rien n'allait plus :

– Pour l'amour du ciel, Greg, soyez donc un peu réaliste, répétait-il pour la douzième fois au moins avec un visage qui prenait petit à petit la couleur d'une betterave. A quoi bon vous tenir à la lettre des spécifications pour voir les tests tourner en eau de boudin ? Il est grand temps que vous mettiez toutes ces paperasses officielles dans votre poche, avec votre mouchoir par-dessus, et que vous vous mettiez sérieusement au travail.

– Je disais simplement, dit patiemment Gregory Powell, comme s'il faisait un cours d'électronique à un enfant idiot, que selon les spécifications, ces robots sont conçus pour travailler dans les mines sur les astéroïdes, sans aucune surveillance. Par conséquent, nous ne devons pas les surveiller.

– Parfait. Dans ce cas, faisons appel à la logique ! (Il leva ses doigts velus et énuméra :) Premièrement : ce nouveau robot a passé tous les tests en laboratoire. Deuxièmement : l'U.S. Robots a garanti qu'il franchirait victorieusement les tests pratiques sur astéroïde. Troisièmement : les robots sont incapables de passer lesdits tests. Quatrièmement : s'ils ne les passent pas, l'U.S. Robots perdra dix millions en espèces et cent millions en réputation. Cinquièmement : s'ils ne les passent pas et que nous sommes incapables d'expliquer pourquoi, il est fort probable que nous devrons dire adieu à une situation fort avantageuse.

Powell poussa un profond gémissement derrière un sourire

manifestement dénué de sincérité. La devise tacite de l'U.S. Robots était bien connue : « Nul employé ne commet deux fois la même faute. Il est congédié dès la première. »

– Euclide lui-même ne serait pas plus lucide que vous, dit-il à voix haute, sauf en ce qui concerne les faits. Vous avez observé ce groupe de robots durant trois périodes de travail, tête de pioche que vous êtes, et ils ont accompli parfaitement leur tâche. Vous l'avez dit vous-même. Que pouvons-nous faire d'autre ?

– Découvrir ce qui cloche, voilà ce que nous pouvons faire. Donc, ils travaillaient parfaitement lorsque je les surveillais. Mais en trois occasions différentes, où je n'étais pas là pour les observer, ils n'ont pas extrait le moindre minerai. Ils ne sont même pas rentrés à l'heure prévue. J'ai dû aller les chercher.

– Et avez-vous découvert quelque chose d'anormal ?

– Absolument rien. Tout était parfait. Un seul petit détail insignifiant… *pas la moindre trace de minerai.*

Powell tourna vers le plafond ses sourcils froncés en tiraillant sa moustache brune.

– Je vais vous dire une chose, Mike. Nous avons connu pas mal de tâches ardues dans notre vie mais celle-ci dépasse toute mesure. Cette affaire est d'une complication qui défie l'entendement. Prenez ce robot DV-5 qui a six robots sous ses ordres. Et pas seulement sous ses ordres… ils font partie de lui-même.

– Je sais cela…

– Silence ! s'écria furieusement Powell. Je n'ignore pas que vous le savez, je veux simplement faire le point. Ces robots subsidiaires font partie du DV-5 comme les doigts font partie de la main et celui-ci leur donne des ordres, non pas par la voix ni par la radio, mais directement par le truchement d'un champ positronique. Or, il n'existe pas un roboticien à l'U.S. Robots qui sache en quoi consiste un champ positronique, ni comment il fonctionne. Je n'en sais pas davantage, ni vous non plus.

– Cela du moins, je le sais, admit philosophiquement Donovan.

– Maintenant considérez notre situation. Si tout marche bien… c'est parfait. Par contre, si quelque chose vient à clocher… nous sommes dans les choux et nous ne pouvons probablement rien faire, ni personne d'autre. Mais c'est nous qui sommes chargés du travail et c'est à nous de nous débrouiller. (Il fulmina silencieusement pendant un moment, puis :) L'avez-vous fait sortir ?

– Oui.

– Tout est normal à présent ?

– Mon Dieu, il ne traverse pas une crise mystique, il ne tourne pas en rond en débitant du Gilbert et Sullivan, par conséquent, je suppose qu'il est normal.

Donovan franchit la porte en secouant la tête avec rage.

Powell saisit le *Manuel de robotique* qui pesait sur un côté de sa table au point de la faire presque basculer et l'ouvrit avec respect. Il avait une fois sauté par la fenêtre d'une maison en feu, vêtu de son unique short et du *Manuel*. Pour un peu il aurait oublié le short.

Le *Manuel* était placé devant lui lorsque entra le robot DV-5, suivi par Donovan, qui referma la porte d'un coup de pied.

– Salut, Dave, dit Powell sombrement. Comment te sens-tu ?

– Très bien, répondit le robot. Vous permettez que je m'assoie ?

Il attira à lui la chaise spécialement renforcée qui lui était réservée, et y plia sa carcasse en douceur.

Powell considérait Dave – l'homme de la rue peut appeler les robots par leurs numéros de série, les roboticiens, jamais – avec approbation. Il n'était pas massif avec excès bien qu'il constituât le cerveau directeur d'une équipe intégrée de sept robots. Simplement deux mètres de haut et une demi-tonne de métal et de matériaux divers. C'est beaucoup ? Non, lorsque cette demi-tonne se compose d'une masse de condensateurs, de circuits, de relais, de cellules à vide qui peuvent pratiquement reproduire toutes les réactions psychologiques connues de l'homme. Et un cerveau positronique – dix livres de matière et quelques milliards de milliards de positrons – qui dirige le tout.

Powell fouilla dans sa poche pour y découvrir une cigarette égarée.

– Dave, dit-il, tu es un bon garçon. Il n'y a rien en toi de volage ni d'affecté. Tu es un robot de mine stable comme un roc, sauf que tu es équipé pour diriger six subsidiaires en coordination directe. Pour autant que je sache, cette particularité n'a pas introduit le moindre élément d'instabilité dans ta configuration cérébrale.

Le robot inclina la tête.

– Cela me donne une impression de bien-être, mais à quoi voulez-vous en venir, patron ?

Il était muni d'un excellent diaphragme et la présence d'harmoniques dans l'émetteur sonore lui enlevait beaucoup de cette platitude métallique qui caractérise en général la voix des robots.

– Je vais te le dire. Avec tout ce qui plaide en ta faveur, qu'est-ce qui cloche dans ton travail ? Dans l'équipe B d'aujourd'hui, par exemple ?

Dave hésita :

– Rien, je crois.

– Tu n'as pas extrait le moindre minerai.

– Je sais.

– Dans ce cas…

Dave éprouvait des difficultés.

– Je n'arrive pas à l'expliquer, patron. J'ai bien cru que j'allais avoir une crise de nerfs. Mes subsidiaires travaillaient normalement. Je le sais. (Il réfléchit, ses yeux photo-électriques luisant intensément. Puis :) Je ne me souviens pas. La journée se termina et il y avait Mike et il y avait les chariots à minerai, vides pour la plupart.

– Tu n'as pas fait de rapport de fin de travail ces derniers jours, Dave, tu le sais ?

– Je sais. Mais quant à dire…

Il secoua la tête lentement et pesamment.

Powell avait la nette impression que, si le visage du robot avait été capable d'exprimer des sentiments, il lui aurait donné l'image de la douleur et de l'humiliation. Un robot, de par sa nature même, ne peut supporter d'être incapable d'accomplir sa fonction.

Donovan attira sa chaise près de la table de Powell et se pencha.

– S'agirait-il d'amnésie, à votre avis ?

– Je n'en sais rien. Mais cela ne nous avancerait guère d'étiqueter ce cas d'un nom de maladie. Les désordres qui affectent l'organisme humain ne sont que des analogies romantiques si on les applique aux robots. Ils ne sont d'aucun secours lorsqu'il s'agit de pallier les déficiences de nos mécaniques. (Il se gratta le cou.) Il me coûterait énormément de lui faire subir les tests cérébraux élémentaires. Cela ne contribuerait guère à renforcer en lui le sentiment de sa dignité personnelle.

Il considéra Dave pensivement, puis les Instructions pour les tests sur le terrain, données par le *Manuel*.

– Et si tu te soumettais à un test, Dave ? Ce serait peut-être le plus sage.

Le robot se leva.

– Si vous le dites, patron.

Il y avait de la douleur dans sa voix.

L'épreuve débuta de façon simple. Le robot DV-5 multiplia des

nombres à cinq chiffres. Il récita la liste des nombres premiers entre mille et dix mille. Il procéda à l'extraction de racines cubiques et intégra des fonctions de complexités variées. Il subit des épreuves de mécanique par ordre de difficulté croissante. Et finalement soumit son esprit mécanique précis aux plus hautes fonctions du monde robotique : la solution de problèmes de jugement et d'éthique.

Au bout de deux heures, Powell était littéralement en nage. Donovan s'était rongé les ongles furieusement sans en tirer une nourriture bien substantielle.

– Qu'est-ce que ça dit, patron ? demanda le robot.

– Il me faut le temps de la réflexion, Dave, dit Powell. Les jugements hâtifs sont dangereux. Je te propose de retourner à l'équipe C. Prends ton temps. Ne pousse pas trop au rendement ; d'ici un moment… nous remettrons les choses au point.

Le robot sortit. Donovan jeta un regard à Powell.

– Eh bien…

La moustache de Powell semblait sur le point de se hérisser.

– Il n'y a rien d'anormal dans le fonctionnement de son cerveau positronique.

– Je m'en voudrais de posséder une telle certitude.

– Oh, par Jupiter, Mike ! Le cerveau est la partie la plus sûre d'un robot. Il est vérifié à cinq reprises, sur Terre. S'ils passent victorieusement les tests sur le terrain comme c'est le cas pour Dave, il ne reste pas la moindre chance d'un défaut de fonctionnement cérébral.

– Alors, où en sommes-nous ?

– Ne me bousculez pas. Laissez-moi tirer ceci au clair. Il reste encore la possibilité d'une panne mécanique dans le corps, qu'il nous faudrait découvrir parmi quelque quinze cents condensateurs, vingt mille circuits électriques individuels, cinq cents cellules à vide, un millier de relais, et je ne sais combien de milliers de pièces diverses, plus complexes les unes que les autres. Sans parler des mystérieux champs positroniques dont personne ne sait rien.

– Ecoutez, Greg… (Donovan avait pris un ton pressant :) J'ai une idée. Ce robot ment peut-être. Jamais il…

– Les robots ne peuvent mentir consciemment. Si nous disposions du testeur McCormak-Wesley, nous pourrions vérifier tous les organes internes de son corps en vingt-quatre ou quarante-huit heures, mais les seuls testeurs M. W. sont au nombre de deux et se trouvent sur Terre ; ils pèsent dix tonnes et sont scellés sur des fondations de ciment. On ne peut

donc les déplacer. N'est-ce pas savoureux ?

Donovan martela la table de ses poings.

– Voyons, Greg, il ne déraille qu'en notre absence. Il y a quelque chose de… sinistre… dans… cette… coïncidence.

Il ponctua sa phrase par de nouveaux coups de poing sur la table.

– Vous me donnez la nausée, lui dit lentement Powell, vous avez lu trop de romans d'aventures.

– Ce que je voudrais savoir, hurla Donovan, c'est ce que nous allons faire pour y remédier !

– Je vais vous le dire. Je vais installer un écran de télévision au-dessus de ma table. Exactement sur ce mur !

Il pointa son index avec violence sur l'endroit intéressé.

– La caméra suivra les équipes en tous les points de la mine où s'effectueront les travaux, et j'ouvrirai l'œil et le bon, c'est moi qui vous le dis. C'est tout…

– C'est tout, Greg ?…

Powell se leva et posa ses poings sur la table.

– Mike, on m'en fait voir de vertes et de pas mûres.

Il parlait d'une voix lasse.

– Depuis une semaine vous ne cessez de me rebattre les oreilles de ce robot. Vous dites qu'il déraille. Savez-vous en quoi il déraille ? Non ! Savez-vous quelle forme prennent ses errements ? Non ! En connaissez-vous l'origine ? Non ! Savez-vous à quelle occasion il sort de son état normal ? Non ! Y connaissez-vous quelque chose ? Non ! Suis-je plus avancé que vous ? Non ! Alors, dites-moi, que voulez-vous que je fasse ?

Donovan fit un large geste du bras, dans une sorte d'envolée grandiose.

– Cette fois, vous m'avez cloué !

– Je vous le répète. Avant de chercher un remède, il faut trouver le mal. La première condition pour préparer un civet de lapin est d'abord d'attraper le lapin. Eh bien, notre lapin, il faut qu'on l'attrape ! Maintenant, fichez-moi le camp.

Donovan considéra avec des yeux las les lignes préliminaires de son rapport de chantier. Avant tout, il était fatigué et en second lieu que pouvait-il raconter dans son rapport tant que les choses ne seraient pas tirées au clair ? Il se sentait l'âme pleine de ressentiment.

– Greg, dit-il, nous avons près d'un millier de tonnes de retard sur le programme.

– Première nouvelle, répondit Powell sans lever les yeux.

– Ce que je voudrais savoir, s’écria Donovan avec une fureur soudaine, c’est pourquoi on nous balance toujours de nouveaux modèles de robots. Je trouve que les robots qui étaient assez bons pour mon grand-oncle maternel sont assez bons pour moi. Je suis partisan de ce qui est éprouvé et viable. C’est l’épreuve du temps qui compte. les bons vieux robots « increvables » de l’ancien temps ne tombaient jamais en panne.

Powell lui lança un livre avec une précision sans défaut et l’autre bascula de sa chaise.

– Depuis cinq ans, dit Powell d’une voix égale, notre travail a consisté à éprouver les nouveaux robots sur le terrain, pour le compte de l’United States Robots. Parce que nous avons eu, vous et moi, l’insigne maladresse de faire preuve de quelque habileté dans cette tâche, nous avons hérité des plus abominables corvées. Cela… (du doigt, il perçait des trous dans l’air en direction de Donovan) c’est votre travail. Vous n’avez cessé de récriminer contre lui, si mes souvenirs sont exacts, depuis le moment où l’U.S. Robots a signé votre contrat d’engagement. Pourquoi ne donnez-vous pas votre démission ?

– Je vais vous le dire.

Donovan se remit d’aplomb et étreignit fermement sa rouge tignasse échevelée pour soutenir sa tête.

– C’est en vertu d’un certain principe. Après tout, dans mon rôle de testeur, j’ai contribué au développement des nouveaux robots. Il y a le principe de favoriser le progrès scientifique. Mais ne vous y trompez pas. Ce n’est pas ce principe-là qui me fait persévérer ; c’est l’argent. *Greg !*

Powell sursauta en entendant le cri de son compagnon, et ses yeux suivirent ceux de Donovan qui étaient fixés sur l’écran de TV avec une expression d’horreur.

– Par tous les diables de l’enfer, murmura-t-il.

Donovan se redressa, haletant, sur ses pieds.

– Regardez-les, Greg ! Ils sont devenus fous.

– Prenez une paire de combinaisons spatiales, dit Powell. Nous allons nous rendre compte sur place.

Il observait les gesticulations des robots sur l’écran. Ils constituaient des éclairs de bronze sur le sombre décor en dents de scie de l’astéroïde dépourvu d’air. Ils s’étaient rangés en formation de marche à présent, et à la pâle lueur émanant de leur propre corps, les parois grossièrement taillées de la mine se tachetaient d’ombres brumeuses aux formes erratiques. Ils marchaient au pas tous les sept, avec Dave à leur tête. Ils virevoltaient avec une macabre précision et un ensemble parfait,

changeaient de formation avec l'étrange aisance de danseurs de ballet à Lunar Bowl.

Donovan était de retour avec les tenues.

– Ce sont des exercices militaires, Greg. J'ai l'impression qu'ils se révoltent contre nous.

– Ce sont peut-être des exercices de gymnastique, répondit l'autre froidement, à moins que Dave ne se croie devenu un maître de ballet. Réfléchissez d'abord, et dispensez-vous de parler ensuite.

Donovan se renfrogna et glissa un détonateur dans son étui de ceinture, d'un geste ostentatoire.

– Et voilà où nous en sommes. Nous travaillons à la mise au point de nouveaux modèles de robots, c'est d'accord. C'est notre spécialité, soit ! Mais permettez-moi de vous poser une question. Pourquoi faut-il que, invariablement, ils se mettent à dérailler ?

– Parce que, dit Powell sombrement, nous sommes maudits. Et maintenant en route !

Dans le lointain, à travers les épaisses ténèbres veloutées des galeries qui s'étendaient au-delà des ronds lumineux formés par leurs torches, scintillait la lueur des robots.

– Les voilà, souffla Donovan.

– J'ai tenté de le joindre par radio, murmura Powell, mais il ne répond pas. Le circuit radio est probablement en panne.

– Dans ce cas, je suis heureux que les constructeurs n'aient pas créé des robots susceptibles de travailler dans une obscurité totale. Cela ne me dirait rien de chercher sept robots déments dans le noir complet, sans liaison radiophonique.

– Glissez-vous en rampant sur la corniche supérieure, Mike. Ils viennent de ce côté et je veux les observer à courte distance. Pouvez-vous y parvenir ?

Donovan accomplit le saut avec un grognement. L'attraction gravifique était considérablement inférieure à la pesanteur terrestre, mais avec la lourde tenue spatiale, l'avantage n'était pas tellement grand et pour atteindre la corniche il fallait sauter près de trois mètres. Powell le suivit.

La colonne de robots marchait sur les talons de Dave, en file indienne. Avec un rythme mécanique, ils adoptaient la marche sur deux rangs, pour se remettre en file indienne dans un ordre différent. Cette manœuvre fut répétée un grand nombre de fois sans que Dave tournât le moins du monde la tête.

Dave se trouvait à moins de six mètres des deux hommes lorsque la

comédie prit fin. Les robots subsidiaires rompirent les rangs et disparurent dans le lointain – fort rapidement d'ailleurs. Dave les suivit du regard, puis s'assit lentement, il reposa sa tête sur sa main en un geste étrangement humain.

Sa voix retentit dans les écouteurs de Powell :

– Etes-vous là, patron ?

Powell fit signe à Donovan et se laissa tomber de la corniche.

– Eh bien, Dave, que se passait-il ici ?

Le robot secoua la tête.

– Je n'en sais rien. A un moment donné je m'occupais d'une taille particulièrement dure dans le Tunnel 17, et l'instant d'après je pris conscience de la proximité d'êtres humains. Je me suis retrouvé à huit cents mètres, dans la galerie principale.

– Où se trouvent les subsidiaires en ce moment ? demanda Donovan.

– Ils ont repris le travail normalement. Combien a-t-on perdu de temps ?

– Assez peu. N'y pense plus. (Puis s'adressant à Donovan, Powell ajouta :) Restez près de lui jusqu'à la fin du quart. Puis revenez me voir. Je viens d'avoir une ou deux idées.

Trois heures s'écoulèrent avant le retour de Donovan. Il paraissait fatigué.

– Comment les choses se sont-elles passées ? demanda Powell.

Donovan haussa les épaules avec lassitude.

– Il n'arrive jamais rien d'anormal lorsqu'on les surveille. Passez-moi une cigarette, voulez-vous ?

L'homme aux cheveux rouges l'alluma avec un luxe de soins et souffla un rond de fumée formé avec amour.

– J'ai réfléchi à notre problème, Greg. Dave possède un curieux arrière-plan psychologique pour un robot. Il exerce une autorité absolue sur les six subsidiaires qui dépendent de lui. Il possède sur eux le droit de vie et de mort et cela doit influer sur sa mentalité. Imaginez qu'il estime nécessaire de donner plus d'éclat à son pouvoir pour satisfaire son orgueil.

– Précisez votre pensée.

– Supposez qu'il soit pris d'une crise de militarisme. Supposez qu'il soit en train de former une armée. Supposez qu'il les entraîne à des manœuvres militaires. Supposez…

– Supposons que vous alliez vous mettre la tête sous le robinet. Vous

devez avoir des cauchemars en technicolor. Vous postulez une aberration majeure du cerveau positronique. Si votre analyse était correcte, Dave devrait enfreindre la Première Loi de la Robotique ; un robot ne peut nuire à un être humain ni laisser cet être humain exposé au danger. Le type d'attitude militariste et dominatrice que vous lui imputez doit avoir comme corollaire logique la suprématie sur les humains.

– Soit. Comment pouvez-vous savoir que ce n'est pas de cela justement qu'il s'agit ?

– Parce qu'un robot doté d'un tel cerveau, primo, n'aurait jamais quitté l'usine, et, secundo, aurait été repéré immédiatement, dans le cas contraire. J'ai testé Dave, vous savez.

Powell repoussa sa chaise en arrière et posa ses pieds sur la table.

– Non, nous ne pouvons pas encore préparer notre civet, car nous n'avons pas la moindre idée de ce qui ne va pas. Par exemple, si nous pouvions découvrir le pourquoi de la danse macabre dont nous avons été les spectateurs, nous serions sur le chemin de la solution du problème.

Il prit un temps.

– Dave déraille lorsqu'aucun de nous n'est présent, et dans ce cas, notre arrivée suffit à le ramener dans le droit chemin. Ce fait ne vous suggère-t-il aucune réflexion ?

– Je vous ai déjà dit que je le trouvais sinistre.

– Ne m'interrompez pas. De quelle manière un robot est-il différent en l'absence d'humains ? La réponse est évidente. La situation exige de lui une plus grande initiative personnelle. Dans ce cas, cherchez les organes qui sont affectés par ces nouvelles exigences.

– Sapristi ! (Donovan se redressa tout droit, puis se laissa retomber de nouveau.) Non, non, ce n'est pas suffisant. C'est trop vaste. Cela ne réduit guère les possibilités.

– On ne peut l'éviter. Quoi qu'il en soit, nous ne risquons pas de ne pas atteindre les quotas. Nous prendrons la garde à tour de rôle pour surveiller ces robots sur le téléviseur. Sitôt qu'un incident se produira, nous nous rendrons sur les lieux immédiatement, et tout rentrera dans l'ordre aussitôt.

– Mais les robots ne seront pas conformes aux spécifications, néanmoins. L'U.S. Robots ne peut jeter sur le marché des modèles DV affectés d'un tel vice de fonctionnement.

– Evidemment. Nous devons localiser l'erreur et la corriger… et pour cela il nous reste dix jours, en tout et pour tout. (Powell se gratta la tête.) Le malheur, c'est que… au fond vous feriez aussi bien de jeter un coup

d’œil sur les bleus vous-même.

Les bleus couvraient le parquet comme un tapis, et Donovan rampait à leur surface en suivant le crayon erratique de Powell.

– C’est ici que vous intervenez, Mike, dit Powell. Vous êtes le spécialiste du corps, et je voudrais bien que vous vérifiiez mon travail. Je me suis efforcé d’isoler tous les circuits qui ne sont pas directement intéressés à la création de l’initiative personnelle. Ici, par exemple, se trouve l’artère thoracique responsable des opérations mécaniques. Je coupe toutes les voies latérales que je considère comme des dérivations d’urgence… (Il leva les yeux :) Qu’en pensez-vous ?

Donovan avait un goût abominable dans la bouche.

– L’opération n’est pas si simple, Greg. L’initiative personnelle n’est pas un circuit électrique que l’on peut isoler du reste et étudier. Lorsqu’un robot est livré à ses propres ressources, l’intensité de l’activité corporelle augmente simultanément sur presque tous les fronts. Il n’est pas un seul circuit qui ne soit affecté. Il faut donc déterminer le phénomène particulier – très spécifique – qui provoque ses errements et seulement ensuite procéder à l’élimination des circuits.

Powell se leva et secoua la poussière de ses vêtements.

– Hum. Très bien ! Emportez les bleus et brûlez-les.

– Voyez-vous, dit Donovan, lorsque l’activité s’intensifie, tout peut se produire, sitôt qu’existe une seule pièce défectueuse. L’isolation ne tient pas, un condensateur claque, un arc s’établit dans une connexion, un enroulement chauffe. Et si vous cherchez à l’aveuglette dans tout le robot, vous ne trouverez jamais l’endroit défectueux. Si vous démontez entièrement Dave, en testant un à un tous les organes de son corps, et le remontant à chaque fois pour procéder aux essais…

– C’est bon, c’est bon. Moi aussi je suis capable de voir à travers un hublot.

Ils échangèrent un regard sans espoir et alors Powell proposa prudemment :

– Supposez que nous interrogions l’un des subsidiaires ?

Jamais Powell ni Donovan n’avaient eu l’occasion de parler à un « doigt ». Il pouvait parler ; il ne constituait pas l’analogie parfaite d’un doigt humain. En fait, il possédait un cerveau notablement développé, mais ce cerveau était accordé, avant tout, pour recevoir les ordres par le truchement d’un champ positronique, et ses réactions à des stimuli indépendants étaient plutôt hésitantes.

Powell n'était d'ailleurs pas très certain de son nom. Son numéro de série était DV-5-2, mais ce détail ne leur apprenait pas grand-chose.

Il choisit un compromis :

– Ecoute, mon vieux, dit-il, tu vas réfléchir très fort et ensuite tu pourras rejoindre ton patron.

Le « doigt » inclina la tête avec raideur, mais ne mit pas ses facultés cérébrales limitées à l'épreuve pour formuler une réponse.

– Récemment, à quatre reprises, dit Powell, ton patron a dévié du programme cérébral. Te souviens-tu de ces occasions ?

– Oui, monsieur.

– Il se souvient, grogna Donovan avec colère. Je vous dis qu'il se passe quelque chose de très sinistre…

– Allez-vous faire cuire un œuf ! Naturellement, le « doigt » se souvient. Il est parfaitement normal. (Powell se retourna vers le robot.) Que faisiez-vous en ces occasions ?… Je veux parler du groupe entier.

Le « doigt » avait, chose bizarre, l'air de réciter par cœur, comme s'il répondait aux questions par suite de la pression mécanique de sa boîte crânienne, mais sans le moindre enthousiasme.

– La première fois, nous attaquions une taille très dure dans le Tunnel 17, niveau B. La seconde fois, nous étions occupés à étayer le plafond de la galerie contre un éboulement possible. La troisième fois, nous préparions des charges précises afin de pousser le creusement de la galerie sans tomber dans une fissure souterraine. La quatrième fois, nous venions d'essuyer un éboulement mineur.

– Que s'est-il passé en ces occasions ?

– C'est difficile à expliquer. Un ordre était lancé, mais, avant que nous ayons eu le temps de le recevoir et de l'interpréter, nous parvenait un nouvel ordre de marcher en formation bizarre.

– Pourquoi ? demanda Powell.

– Je ne sais pas.

– Quel était le premier ordre, intervint Donovan, celui qui avait été annulé par le commandement de marcher en formation ?

– Je ne sais pas. J'ai bien senti que cet ordre était lancé, mais le temps a manqué pour le recevoir.

– Peux-tu nous donner des précisions sur lui ? Etait-il le même à chaque fois ?

Le « doigt » secoua la tête d'un air malheureux.

– Je ne sais pas.

Powell se renversa sur son siège.

– C’est bien. Va retrouver ton patron.

Le « doigt » quitta la pièce avec un visible soulagement.

– Cette fois, nous avons accompli un grand pas, s’écria Donovan. Quel dialogue étincelant d’un bout à l’autre ! Ecoutez-moi, Greg, Dave et son imbécile de « doigt » nous mènent en bateau. Il y a trop de choses qu’ils ignorent et dont ils ne se souviennent pas. Il faut que nous cessions de leur faire confiance.

Powell brossa sa moustache à rebrousse-poil.

– Grands dieux, Mike, encore une remarque aussi stupide et je vous confisque votre hochet et votre tétine.

– Très bien, vous êtes le génie de l’équipe. Je ne suis qu’un pauvre cafouilleux. Où en sommes-nous ?

– Exactement au point de départ. J’ai essayé de prendre le problème à l’envers en passant par le « doigt », mais cela n’a rien donné. Il nous faudra donc reprendre notre route dans le bon sens.

– Le grand homme ! Comme tout devient simple avec lui ! Maintenant traduisez-nous cela en anglais, Maître.

– Pour se mettre à votre portée, il conviendrait plutôt de le traduire en langage enfantin. Je veux dire qu’il nous faut découvrir quel est l’ordre que lance Dave immédiatement avant que tout sombre dans le noir. Ce serait la clé de l’énigme.

– Et comment comptez-vous y parvenir ? Nous ne pouvons demeurer à proximité, car rien ne se produira tant que nous serons présents. Nous ne pouvons capter les ordres par radio, parce qu’ils sont transmis par champ positronique. Du coup, les méthodes de près et à distance se trouvent éliminées, ce qui nous laisse un joli zéro bien net.

– Nous pouvons avoir recours à l’observation directe. La déduction existe toujours.

– Comment ?

– Nous allons prendre la garde à tour de rôle, Mike, répondit Powell en souriant d’un air résolu. Et nous ne quitterons pas l’écran des yeux. Nous allons épier les moindres actions de ces furoncles d’acier. Lorsqu’ils commenceront leur comédie, nous saurons ce qui s’est passé dans l’instant précédant, et nous en déduirons la nature de l’ordre.

Donovan ouvrit la bouche et la laissa dans cet état durant une minute entière. Puis il dit d’une voix étranglée :

– Je donne ma démission. J’abandonne.

– Vous avez dix jours pour trouver une meilleure solution, dit Powell avec lassitude.

Il faut dire que huit jours durant, Donovan déploya de grands efforts pour y parvenir. Pendant huit jours, par périodes de quatre heures alternées, il observait, les yeux douloureux et enflammés, les formes métalliques lumineuses se déplacer devant le décor sombre. Et durant huit jours, dans ses intervalles de repos, il maudissait l'United States Robots, les modèles DV et le jour qui l'avait vu naître.

Et puis le huitième jour, au moment où Powell pénétrait dans la pièce avec la migraine et des yeux somnolents, pour prendre son tour de garde, il vit Donovan se lever et, prenant soin de viser soigneusement, jeter un lourd volume au centre exact de l'écran. Il se produisit aussitôt un superbe fracas de verre brisé.

– Pourquoi avez-vous fait cela ? demanda Powell d'une voix consternée.

– Parce que, répondit Donovan, j'en ai terminé avec cette comédie. Il ne nous reste plus que deux jours et nous n'avons pas découvert le moindre indice. DV-5 est une faillite totale. Il s'est arrêté cinq fois depuis que je le surveille, et trois fois pendant votre garde, et je n'arrive pas à comprendre quels ordres il lance, ni vous non plus. Et je ne pense pas que vous y arriviez jamais, parce que moi j'y renonce.

– Par tous les diables de l'enfer, comment peut-on observer six robots à la fois ? L'un agite les mains, l'autre les pieds, un troisième singe les moulins à vent cependant qu'un quatrième saute sur place comme un dément. Quant aux deux autres, le diable seul sait ce qu'ils font. Et d'un seul coup tout s'arrête. Misère de misère !

– Greg, nous nous y prenons mal. Il faut que nous nous rapprochions. Nous devons les observer d'un point à partir duquel il nous est possible de distinguer les détails.

– Ouais, et attendre patiemment l'incident alors qu'il ne reste plus que deux jours.

– L'observation est-elle meilleure ici ?

– Elle est plus confortable.

– Il y a quelque chose que vous pouvez faire sur place et qui vous est impossible ici.

– Quoi par exemple ?

– Mettre fin à l'exhibition au moment choisi par vous alors que vous êtes tout préparé et aux aguets pour découvrir ce qui cloche.

– Comment cela ? demanda Powell, immédiatement intéressé.

– Eh bien, réfléchissez, puisque vous êtes le cerveau de l'équipe. Posez-

vous quelques questions. A quel moment DV-5 perd-il la boule ? Le « doigt » l'a bien dit ! Lorsqu'un éboulement menace, ou s'est effectivement produit, lorsque des explosifs délicatement mesurés sont introduits dans la roche, lorsqu'une taille difficile est atteinte.

– En d'autres termes, en cas de danger.

Powell était tout excité.

– Parfaitement exact ! A quel moment pensiez-vous que ces extravagances pouvaient se produire ? C'est le facteur d'initiative personnelle qui nous cause tous ces ennuis. Et c'est au cours des périodes de danger, en l'absence d'un être humain, que l'initiative personnelle est la plus sollicitée. Quelle est la déduction logique que l'on peut tirer de ces observations ? Comment pouvons-nous susciter ce dérèglement au moment et au lieu choisis par nous ?

Il s'interrompit, triomphant... Il commençait à trouver des satisfactions dans son rôle... Il répondit donc à sa propre question pour prévenir la réponse que Powell avait évidemment sur la langue.

– En suscitant nous-mêmes un incident dramatique.

– Mike, dit Powell, Mike, vous avez raison.

– Merci, mon pote. Je savais bien que cela m'arriverait un jour.

– Très bien, mais épargnez-moi vos sarcasmes. Nous les réserverons pour la Terre et nous les mettrons en conserve en vue des longues soirées d'hiver. Dans l'intervalle, quel incident dramatique pouvons-nous susciter ?

– Nous pourrions inonder la mine s'il ne s'agissait pas d'un astéroïde sans atmosphère.

– Encore un mot d'esprit, sans doute, dit Powell. Vraiment, Mike, vous allez me faire mourir de rire. Que diriez-vous d'un petit éboulement ?

Donovan fit la moue.

– Moi, je veux bien.

– Bon. Attelons-nous à la tâche.

Powell se sentait une âme de conspirateur en se frayant un chemin à travers le paysage accidenté. Sa démarche, en pesanteur réduite, possédait une curieuse élasticité sur le sol dentelé, faisant rebondir des pierres de droite et de gauche et jaillir de silencieux nuages de poussière grise sous ses semelles. Sur le plan mental, du moins, c'était la reptation prudente du comploteur.

– Savez-vous où ils se trouvent ? demanda-t-il.

– Je le pense, Greg.

– Très bien, dit Powell, mais si l'un des « doigts » se trouve à moins de

six mètres de nous, nous serons détectés par ses senseurs, que nous soyons ou non dans son champ visuel. Vous savez cela, je l'espère.

– Lorsque je désirerai suivre un cours élémentaire de robotique, je vous adresserai une demande en bonne et due forme, et en trois exemplaires. C'est par ici.

Ils se trouvaient à présent dans les galeries ; même la lumière des étoiles avait disparu. Les deux hommes rasaient les parois, projetant par intermittence le faisceau de leurs torches devant eux. Powell posa le doigt sur le cran de sûreté de son détonateur.

– Connaissez-vous cette galerie, Mike ?

– Pas tellement. Elle vient d'être percée. Il me semble la reconnaître d'après ce que j'ai vu sur l'écran, mais…

D'interminables minutes s'écoulèrent.

– Sentez-vous ? dit Mike.

Une légère vibration animait la muraille sur laquelle Powell appuyait ses doigts gainés de métal. On n'entendait aucun bruit, naturellement.

– Ils préparent des charges. Nous sommes très près.

– Ouvrez l'œil, dit Powell.

Donovan inclina la tête d'un mouvement impatient.

Un éclair de bronze traversa leur champ de vision. Il était déjà passé avant qu'ils aient eu le temps de se ressaisir. Ils se cramponnèrent l'un à l'autre en silence.

– Pensez-vous que leurs senseurs nous aient repérés ? murmura Powell.

– J'espère que non. Mais il vaudrait mieux les prendre de flanc. Prenons la première galerie latérale sur la droite.

– Et si nous les ratons ?

– Décidez-vous ! Que voulez-vous faire ? Revenir sur vos pas ? gronda rageusement Donovan. Ils se trouvent à moins de quatre cents mètres. Je les observais sur l'écran, non ? Et il ne nous reste plus que deux jours…

– Oh ! taisez-vous. Vous gaspillez votre oxygène. Est-ce bien une galerie latérale ?

Il alluma sa torche.

– C'est bien cela. Allons-y !

La vibration était considérablement intense et le sol tremblait nettement sous leurs pieds.

– Cette circonstance nous favorise, dit Donovan, si toutefois nous ne recevons pas les gravats sur la tête.

Il braqua sa torche devant lui anxieusement.

Il leur suffisait de lever le bras à demi pour toucher le plafond de la galerie et les étais qui venaient d'être posés.

Donovan hésita.

– C'est une impasse, faisons demi-tour.

– Non. Continuons.

Powell se faufila péniblement devant lui.

– Est-ce une lumière que nous apercevons devant nous ?

– Une lumière ? Quelle lumière ? Je ne vois rien. Pourquoi y aurait-il de la lumière dans une galerie sans issue ?

– Une lumière de robot.

Il gravissait une pente douce sur les mains et les genoux. Sa voix sonnait, rauque et anxieuse, dans les oreilles de Donovan.

– Hé, Mike, venez par ici.

Il y avait bien de la lumière. Donovan rampa par-dessus les jambes étendues de Powell.

– Une ouverture ?

– Oui. Ils doivent travailler de l'autre côté de cette galerie à présent… du moins je le pense.

Donovan explora à tâtons les bords dentelés de l'ouverture donnant dans une galerie qui apparaissait à la lueur de sa torche comme un tunnel principal. Le trou était trop petit pour livrer passage à un homme et leur permettait tout juste d'y jeter un coup d'œil simultanément.

– Il n'y a rien là-dedans dit Donovan.

– Pas pour l'instant. Mais la galerie était occupée il y a une seconde, sans quoi nous n'aurions pas aperçu de lumière. Attention !

Les parois oscillèrent autour d'eux et ils ressentirent l'impact. Une fine poussière s'abattit sur eux. Powell dressa une tête prudente et glissa un nouveau coup d'œil.

– Ils sont bien là, Mike.

Les robots luminescents s'étaient rassemblés à quinze mètres, dans le tunnel principal. Des bras de métal besognaient puissamment sur la masse de gravats abattus par la récente explosion.

– Ne perdons pas de temps, dit Donovan d'un ton pressant. Ils auront bientôt percé et la prochaine décharge pourrait fort bien s'abattre sur nous.

– Pour l'amour du ciel, ne me bousculez pas.

Powell dégagea le détonateur, ses yeux fouillèrent anxieusement l'arrière-plan obscur où la seule lumière était celle provenant des robots et où il était impossible de distinguer une roche saillante d'une ombre.

– J’aperçois un endroit au plafond, voyez, presque au-dessus de leurs têtes. La dernière explosion ne l’a pas tout à fait détaché. Si vous pouviez opérer une pesée sur sa base, la moitié du plafond s’écroulerait.

Powell suivit la direction indiquée par le doigt.

– Vu ! Maintenant ne quittez pas les robots de l’œil et priez le ciel qu’ils ne s’écartent pas trop loin de cette partie du tunnel. Je compte sur eux pour m’éclairer. Sont-ils bien là tous les sept ?

Donovan compta.

– Tous les sept.

– Eh bien, observez-les. Observez tous leurs mouvements !

Il avait levé son détonateur et demeurait en position tandis que Donovan regardait, jurait et battait des paupières pour chasser la sueur de ses yeux.

Un éclair !

Il y eut une secousse, une série de vibrations intenses, puis un choc brutal qui jeta Powell lourdement contre Donovan.

– Je n’ai rien vu, Greg, brailla Donovan, vous m’avez renversé.

Powell jeta autour de lui un regard affolé.

– Où sont-ils ?

Donovan garda le silence. On ne voyait plus de robots. Il faisait noir comme dans les profondeurs du Styx.

– Pensez-vous que nous les ayons ensevelis ? demanda Donovan d’une voix tremblante.

– Allons voir sur place. Ne me demandez pas ce que je pense.

Powell rampa à reculons de toute sa vitesse.

– Mike !

Donovan, qui se lançait sur ses traces, s’immobilisa.

– Qu’y a-t-il ?

– Ne bougez pas !

La respiration de Powell était oppressée et irrégulière dans les oreilles de Donovan.

– Mike ! M’entendez-vous, Mike ?

– Je suis là. Que se passe-t-il ?

– Nous sommes bloqués. Ce n’est pas l’éboulement du plafond, à quinze mètres, qui nous a renversés. C’est le nôtre qui s’est écroulé.

– Comment ?

Donovan fit un mouvement et vint se heurter à une dure barrière.

– Allumez la torche !

Powell obéit. Pas la moindre issue par où un lapin aurait pu se glisser.

– Eh bien, que dites-vous de cela ? murmura doucement Donovan.

Ils perdirent quelques instants et un peu d'énergie musculaire dans un effort pour déplacer la barrière de déblais. Powell y apporta une variation en s'efforçant d'agrandir les bords du trou d'origine. Il leva son pistolet mais, à si courte distance, une décharge serait un véritable suicide et il ne l'ignorait pas. Il s'assit.

– Nous avons réussi un beau gâchis, Mike. dit-il, et pour ce qui est de connaître la raison qui fait dérailler Dave, nous n'avons pas avancé d'un pas. L'idée était bonne, mais elle nous a sauté à la figure !

Le regard de Donovan était chargé d'une amertume dont l'intensité perdait totalement son effet, dans l'obscurité.

– Je ne voudrais pas vous faire de peine, mon vieux, mais mis à part ce que nous savons ou ne savons pas de Dave, nous sommes gentiment coincés. Si nous n'arrivons pas à sortir d'ici, mon pote, nous allons mourir. M-O-U-R-I-R, mourir. Combien d'oxygène nous reste-t-il ? Guère plus de six heures.

– J'y ai pensé.

Les doigts de Powell montèrent vers sa moustache depuis longtemps soumise à une incessante torture et vinrent se heurter à la visière transparente.

– Bien entendu, nous pourrions aisément amener Dave à nous dégager dans cet intervalle, malheureusement notre géniale expérience de mise en condition artificielle a dû lui faire perdre ses esprits et son circuit radio est neutralisé.

– N'est-ce pas réjouissant ?

Donovan se dirigea vers l'ouverture et parvint à y glisser sa tête entourée de métal. Elle s'y ajustait avec une extrême précision.

– Hé, Greg !

– Quoi ?

– Supposez que nous attirions Dave à moins de six mètres. Il retrouverait son état normal et nous serions sauvés.

– Sans doute, mais où est-il ?

– Au fond du couloir… tout à fait au fond. Pour l'amour du ciel, cessez de tirer, sinon vous allez m'arracher la tête. Je vais vous laisser la place.

Powell glissa à son tour sa tête dans l'ouverture.

– Pas à dire, nous avons réussi. Regardez-moi ces ânes. Ils doivent danser un ballet.

– Ne vous occupez pas de leurs performances artistiques. Se rapprochent-ils tant soit peu ?

– Impossible de le dire encore. Ils sont trop loin. Passez-moi ma torche, voulez-vous. Je vais essayer d'attirer leur attention.

Il y renonça au bout de deux minutes.

– Rien à faire ! Ils doivent être aveugles. Oh ! ils se dirigent vers nous.

– Hé, laissez-moi voir, dit Donovan.

Il y eut une lutte silencieuse.

– C'est bon ! dit Powell et Donovan put passer sa tête dans l'ouverture.

Ils approchaient en effet. Dave ouvrait la marche en tête et les six « doigts » exécutaient un pas de music-hall sur ses talons.

– Qu'est-ce qu'ils peuvent bien fabriquer ? s'émerveilla Donovan. Ma Parole, ils dansent la Ronde des Petits Lutins.

– Oh ! laissez-moi tranquille avec vos descriptions, grommela Powell. Ils se rapprochent toujours ?

– Ils sont à moins de quinze mètres et continuent d'avancer vers nous. Nous serons sortis d'ici dans un quart d'heure. Euh… Euh… *Hé !*

– Que se passe-t-il ?

Il fallut plusieurs secondes à Powell pour sortir de l'ahurissement où l'avaient plongé les variations vocales de Donovan.

– Allons, laissez-moi glisser un œil par ce trou, ne soyez pas égoïste.

Il voulut s'imposer de force, mais Donovan résista en décochant force coups de pied.

– Ils ont fait demi-tour, Greg. Ils s'en vont. Dave ! Hé, Da-a-a-ve !

– Inutile de crier, imbécile ! hurla Powell. Le son ne portera pas jusqu'à eux.

– Dans ce cas, haleta Donovan, donnons des coups de pied dans les murs, n'importe quoi pour amorcer une vibration. Il faut que nous attirions leur attention d'une façon ou d'une autre, Greg, sinon nous sommes perdus.

Il tapait comme un forcené. Powell le secoua.

– Attendez, Mike, attendez. Ecoutez-moi, j'ai une idée. Par Jupiter, le moment est bien choisi pour trouver les solutions simples. Mike !

– Que voulez-vous ?

Donovan retira sa tête de l'ouverture.

– Laissez-moi votre place, vite, avant qu'ils ne soient hors de portée.

– Hors de portée ? Qu'allez-vous faire ? Hé, qu'allez-vous faire de ce détonateur ?

Il saisit le bras de Powell. L'autre secoua violemment l'étreinte.

– Je vais faire un peu de tir.

– Pourquoi ?

– Je vous expliquerai plus tard. Voyons d'abord si ça fonctionne. Dans le cas contraire… Tirez-vous de là et laissez-moi faire !

Les robots étaient de petites lueurs sautillantes qui diminuaient encore dans le lointain. Powell visa soigneusement et pressa la détente trois fois de suite. Il abaissa son pistolet et regarda anxieusement. L'un des subsidiaires était tombé ! Il ne restait plus que six taches dansantes.

Powell parla d'une voix incertaine dans l'émetteur :

– Dave !

Un temps, puis la réponse parvint aux deux hommes.

– Patron ? Où êtes-vous ? Mon troisième subsidiaire a la poitrine défoncée. Il est hors de service.

– Ne t'occupe pas de ton subsidiaire, dit Powell. Nous sommes bloqués dans l'éboulement à l'endroit où vous faisiez sauter des charges d'explosifs. Aperçois-tu notre torche ?

– Bien sûr. Nous arrivons immédiatement.

Powell se laissa aller, le dos contre la paroi.

– Et voilà !

Donovan dit tout doucement avec des larmes dans la voix :

– C'est bien, Greg, vous avez gagné. Je lèche la poussière devant vos pieds. Maintenant ne me racontez pas d'histoires. Dites-moi simplement ce qui s'est passé.

– Facile. Comme d'habitude, nous n'avons pas vu ce qui nous crevait les yeux. Nous savions que le circuit d'initiative personnelle était en cause, et que les aberrations de conduite se produisaient toujours en cas de danger, seulement nous en cherchions la cause dans un ordre spécifique. Mais pourquoi un ordre ?

– Pourquoi pas ?

– Pourquoi pas un certain type d'ordre ? Quel type d'ordre exige le maximum d'initiative ? Quel type d'ordre doit être lancé quasi exclusivement en cas de danger ?

– Ne me le demandez pas Greg. Dites-le-moi !

– C'est ce que je fais ! C'est l'ordre à six canaux. En temps ordinaire, un « doigt » ou davantage exécute des besognes de routine n'exigeant aucune surveillance particulière – de cette façon instinctive dont nos corps exécutent les mouvements de la marche. Mais en cas de danger, les six subsidiaires doivent être mobilisés immédiatement et simultanément. Dave doit commander six robots à la fois et quelque chose craque. Le reste s'explique facilement. La moindre baisse dans l'initiative requise, telle qu'en provoque l'arrivée des hommes, et il retrouve l'usage de ses

facultés. C'est pourquoi j'ai détruit l'un des robots. Après quoi, il ne transmettait plus que des ordres à cinq canaux. L'initiative ayant décru… il est de nouveau normal.

– Comment avez-vous découvert tout cela ? demanda Donovan.

– Par simple déduction logique. J'ai tenté l'expérience et elle s'est révélée concluante.

La voix du robot retentit de nouveau dans leurs oreilles.

– Je suis là. Pouvez-vous encore tenir une demi-heure ?

– Facilement, dit Powell (Puis s'adressant à Donovan, il poursuivit :) Et maintenant notre tâche ne devrait pas être très compliquée. Nous allons vérifier les circuits et noter les organes qui sont anormalement sollicités lors d'un ordre à six canaux alors que la tension demeure acceptable pour un ordre à cinq canaux. Cela circonscrit-il notablement nos recherches ?

– Dans une grande mesure, en effet, réfléchit Donovan. Si Dave est conforme au modèle préliminaire que nous avons vu à l'usine, il existe un circuit de coordination qui devrait constituer le seul secteur intéressé. (Il s'épanouit soudain de façon surprenante.) Dites donc, ce ne serait pas mal du tout. D'une simplicité enfantine, dirais-je même !

– Très bien. Réfléchissez-y et nous vérifierons les bleus sitôt que nous serons rentrés. Et maintenant, en attendant que Dave nous dégage, je vais me reposer.

– Un instant. Dites-moi seulement une chose. A quoi rimaient ces pas de danse, ces défilés militaires auxquels se livraient les robots à chaque fois qu'ils étaient désaxés ?

– Ma foi je n'en sais rien. Mais j'ai cependant une idée sur la question. Souvenez-vous que ces subsidiaires constituaient les « doigts » de Dave. Nous le répétions à chaque instant. Eh bien, j'ai dans l'idée que dans tous ces interludes, où Dave devenait un cas relevant du psychiatre, il sombrait dans une stupeur imbécile durant laquelle il passait son temps à *pianoter*.

SUSAN CALVIN

« Menteur » est la troisième histoire de robot que j'ai écrite, et la première où apparaît le personnage de Susan Calvin, dont je devais rapidement tomber amoureux. Elle hanta tant mes pensées ensuite que, peu à peu, elle détrôna Powell et Donovan. Le duo n'eut la vedette que dans les trois histoires de la section précédente et une quatrième, intitulée « Évasion », qui offrait également une place à Susan Calvin.

En considérant ma carrière, j'ai l'impression d'avoir inclus ma chère Susan dans d'innombrables histoires, mais au décompte elle n'apparaît que dans onze, intégralement reproduites dans cette section. La onzième, « Intuition féminine », la voit sortir de sa retraite, devenue une vieille dame respectable qui n'a pourtant rien perdu de son charme acide.

Au passage, le lecteur pourra noter que, bien que ces nouvelles aient été rédigées à une époque où la science-fiction était prétendue chasse gardée des romanciers phallocrates, Susan Calvin n'y demande aucune faveur et bat ses interlocuteurs masculins à leur propre jeu. Bien sûr, il est évident qu'elle est sexuellement insatisfaite. Mais on ne peut pas tout avoir.

MENTEUR !

Alfred Lanning alluma son cigare avec soin, mais le bout de ses doigts tremblait légèrement. Il parlait entre deux bouffées, ses sourcils gris étroitement contractés.

– Il lit bien les pensées, sans le moindre doute ! Mais pourquoi ? (Il leva les yeux vers le mathématicien Peter Bogert.) Eh bien ?

Bogert aplatit sa chevelure noire des deux mains.

– C'est le trente-quatrième modèle du type qui soit sorti de nos chaînes de montage, Lanning. Tous les autres étaient rigoureusement orthodoxes.

Un troisième homme qui était présent dans la pièce fronça les sourcils. Milton Ashe était le plus jeune officier de l'U.S. Robots, et pas peu fier d'occuper son poste.

– Ecoutez, Bogert. Il ne s'est pas produit le moindre accroc depuis le commencement du montage jusqu'à la fin. Cela je vous le garantis.

Les lèvres épaisses de Bogert s'épanouirent en un sourire condescendant.

– Vraiment ? Si vous pouvez répondre de toute la chaîne de montage, je vous proposerai pour l'avancement. Pour être précis, la fabrication d'un seul cerveau positronique exige soixante-quinze mille deux cent trente-quatre opérations différentes, et chacune de ces opérations, pour être menée à bien, repose sur un certain nombre de facteurs, lequel se situe entre cinq et cent cinq. Si une seule d'entre elles se trouve sérieusement compromise, le cerveau est bon à jeter. Je cite notre propre manuel de spécifications, Ashe.

Milton Ashe rougit, mais une quatrième voix lui coupa sa réplique sous le pied.

– Si nous commençons à nous rejeter la faute les uns sur les autres, je m'en vais.

Les mains de Susan Calvin étaient étroitement serrées sur ses genoux, et les petites rides qui tombaient de part et d'autre de ses lèvres minces et pâles s'accusèrent.

– Nous avons sur les bras un robot télépathe et il me semble important de déterminer exactement les raisons pour lesquelles il lit les pensées. Nous ne les trouverons pas en nous rejetant mutuellement la faute.

Ses yeux froids se fixèrent sur Ashe et le jeune homme sourit.

Lanning l'imita et, comme toujours en pareille occasion, ses longs cheveux blancs et ses petits yeux perspicaces faisaient de lui le type même du patriarche biblique :

– Bien parlé, docteur Calvin.

Sa voix prit soudain un ton incisif :

– Voici l'exposé des faits en une formule concentrée. Nous avons réalisé un cerveau positronique apparemment de la cuvée ordinaire, qui possède la propriété remarquable de pouvoir s'accorder sur les trains d'ondes cérébrales. Nous accomplirions le progrès le plus important dans la science robotique, depuis des dizaines d'années, si nous savions ce qui s'est passé. Nous l'ignorons et c'est ce qu'il nous faut découvrir. Est-ce clair ?

– Puis-je faire une suggestion ? demanda Bogert.

– Je vous en prie.

– Je propose que jusqu'au moment où nous aurons tiré au clair cet embrouillamini nous tenions secrète l'existence du RB-34. Sans excepter les autres membres du personnel. Etant chefs de départements, la solution du problème ne devrait pas être inaccessible pour nous, et moins nombreux nous serons à en connaître…

– Bogert a raison, dit le Dr Calvin. Depuis le moment où le Code Interplanétaire a été modifié pour permettre aux modèles de robots d'être testés dans les usines avant d'être expédiés dans l'espace, la propagande anti-robots s'est intensifiée. Si jamais le public venait à apprendre, par une indiscrétion, l'existence d'un robot capable de lire les pensées, avant d'avoir été informé que nous possédons l'entière maîtrise du phénomène, on ne manquerait pas d'exploiter largement cette information.

Lanning tira des bouffées de son cigare et inclina la tête gravement. Il se tourna vers Ashe.

– Vous m'avez dit, je crois, que vous étiez seul, lorsque vous avez découvert par hasard cette curieuse particularité ?

– Si j'étais seul ? Je pense bien… J'ai connu la plus belle peur de ma vie. RB-34 venait de quitter la table de montage et on venait de me l'envoyer. Oberman s'était absenté, c'est pourquoi je l'ai conduit moi-même aux salles de test… ou du moins j'ai commencé à le conduire. (Ashe prit un temps et un léger sourire effleura ses lèvres.) L'un de vous a-t-il jamais tenu une conversation mentale à son insu ?

Nul ne s'inquiéta de répondre, et il poursuivit :

– On ne s'en aperçoit pas immédiatement, vous pensez bien. Il

s'adressait à moi – aussi logiquement et raisonnablement que vous pouvez l'imaginer – et ce n'est seulement qu'après avoir parcouru la plus grande partie du chemin menant aux salles de test que je m'aperçus que je n'avais rien dit. Bien entendu, bien des pensées m'avaient traversé l'esprit, mais ce n'est pas la même chose. J'enfermai mon robot et partis à la recherche de Lanning de toute la vitesse de mes jambes. De l'avoir vu marcher à mes côtés, pénétrant calmement mes pensées, parmi lesquelles il faisait un choix, m'avait donné la chair de poule.

– Je l'imagine aisément, dit pensivement Susan Calvin. (Ses yeux s'étaient posés sur Ashe avec une curieuse intensité.) Nous avons tellement l'habitude de considérer nos pensées comme un domaine inviolable.

Lanning intervint avec impatience.

– Seules les quatre personnes ici présentes sont au courant. Très bien ! Nous allons opérer systématiquement. Ashe, je vous demanderai de vérifier la chaîne de montage depuis le début jusqu'à la fin – sans rien omettre. Vous éliminerez toutes les opérations qui ne comportent aucun risque d'erreur, et vous dresserez une liste de celles qui peuvent être sujettes à caution, en notant leur nature et leur importance éventuelle.

– Ce n'est pas un petit travail, grommela Ashe.

– Naturellement tous les hommes sous vos ordres devront s'atteler à la tâche. Peu m'importe que nous prenions du retard sur notre programme. Mais ils devront ignorer la raison de cette inquisition, vous comprenez bien ?

– Hummm, oui ! (Le jeune technicien eut un sourire ambigu.) N'empêche qu'il s'agit là d'un travail du tonnerre de chien !

Lanning pivota sur son fauteuil pour faire face à Susan Calvin.

– Vous aborderez la tâche dans une direction opposée. Vous êtes la robopsychologue de l'usine, et par conséquent il vous appartient d'étudier le robot lui-même. Etudiez son comportement. Voyez ce qui pourrait être relié à ses facultés télépathiques, quelle est leur étendue, de quelle façon elles modifient sa « personnalité » et dans quelle mesure exacte elles ont affecté ses propriétés ordinaires de RB. Vous m'avez compris ?

Lanning n'attendit pas la réponse du Dr Calvin.

– Je coordonnerai les travaux et interpréterai mathématiquement les résultats. (Il tira de grosses bouffées de son cigare et murmura le reste à travers la fumée.) Bogert me prêtera son assistance, naturellement.

Bogert polit ses ongles en les frottant d'une main dodue et répondit d'une voix inexpressive :

– Si j'ose dire ! Je ne connais pas grand-chose à la question.
– Eh bien, je vais me mettre au travail.
Ashe repoussa sa chaise et se leva. Son jeune visage agréable se plissa en un sourire.
– C'est moi qui ai la tâche la plus ardue, aussi vais-je m'y mettre sans plus tarder.
Il quitta la pièce avec un bref : « Au revoir ! »
Susan Calvin répondit d'une inclination de tête à peine perceptible ; elle le suivit des yeux jusqu'à la sortie mais elle ne répondit pas lorsque Lanning poussa un grognement et lui demanda :
– Voulez-vous monter voir le RB-34 à présent, docteur Calvin ?

RB-34 leva ses yeux photo-électriques du livre sur lequel il se penchait en entendant le bruit étouffé que produisaient les gonds en tournant et il était déjà debout lorsque Susan Calvin entra dans la pièce.
Elle s'arrêta pour replacer sur la porte le gigantesque écriteau DEFENSE D'ENTRER et s'approcha ensuite du robot.
– Je vous ai apporté les textes concernant les moteurs hyper-atomiques, Herbie… quelques-uns d'entre eux du moins. Aimeriez-vous y jeter un coup d'œil ?
RB-34 – alias Herbie – prit les trois volumes pesants qu'elle tenait entre ses bras et ouvrit le premier à la page du titre :
– Hum ! Théorie de l'hyperatomique.
Il grommela quelques paroles inarticulées pour lui-même en feuilletant les pages, puis dit d'un air absorbé :
– Asseyez-vous, docteur Calvin. Cela ne me prendra que quelques minutes.
La psychologue s'assit en observant étroitement Herbie tandis qu'il allait s'installer de l'autre côté de la table et qu'il parcourait systématiquement les trois volumes.
Au bout d'une demi-heure il les reposa.
– Bien entendu, je sais pourquoi vous m'avez apporté ces ouvrages.
Le coin de la lèvre du Dr Calvin fut soulevé par un tic.
– C'est bien ce que je craignais, Herbie. Vous avez toujours un pas d'avance sur moi.
– Il en va de même avec ces livres qu'avec les autres. Ils ne m'intéressent absolument pas. Vos textes ne valent rien. Votre science n'est rien d'autre qu'un conglomérat d'informations agglutinées ensemble par une théorie sommaire… et tout cela est si incroyablement simple qu'il

vaut tout juste la peine qu'on s'en occupe.

– Ce sont vos œuvres de fiction qui m'intéressent. L'étude que vous faites de l'interaction des mobiles et des sentiments humains.

Il fit un geste vague de ses mains puissantes en cherchant le mot juste.

– Je crois comprendre, murmura le Dr Calvin.

– Je lis dans les esprits, voyez-vous, poursuivit le robot, et vous n'avez pas idée à quel point ils sont compliqués. Je n'arrive pas à comprendre, car mon propre esprit a si peu de chose en commun avec eux… mais j'essaie et vos romans me sont d'un grand secours.

– Oui, mais je crains qu'après avoir suivi les expériences émotionnelles harassantes où vous entraînent les romans sentimentaux modernes (il y avait une pointe d'amertume dans sa voix), vous ne trouviez de véritables esprits comme les nôtres ternes et incolores.

– Mais il n'en est rien !

L'énergie soudaine de la réponse amena le Dr Calvin à se dresser sur ses pieds. Elle se sentit rougir et une pensée traversa follement son esprit : Il doit savoir !

Herbie se radoucit soudain, et murmura d'une voix basse où toute résonance métallique avait pratiquement disparu :

– Mais naturellement je sais, docteur Calvin. Vous y pensez sans cesse. Comment pourrais-je ne pas le savoir ?

Le visage de Susan Calvin s'était durci.

– L'avez-vous dit… à quelqu'un ?

– Non, bien entendu ! (Puis, avec une surprise non feinte :) Personne ne me l'a demandé.

– Dans ce cas, lança-t-elle, vous me prenez sans doute pour une sotte.

– Mais non ! Il s'agit là d'un sentiment normal.

– C'est peut-être pour cette raison qu'il est si stupide.

La tristesse dont sa voix était empreinte noyait tout le reste. Un peu de la femme parut sous la cuirasse du docteur.

– Je ne suis pas ce que l'on pourrait appeler… séduisante.

– Si vous faites allusion à votre apparence physique, je ne puis juger. Mais je sais en tout cas qu'il existe d'autres genres de séduction.

– Ni jeune.

Le Dr Calvin avait à peine entendu le robot.

– Vous n'avez pas encore quarante ans.

Une insistance anxieuse s'était fait jour dans la voix de Herbie.

– Trente-huit si vous tenez compte des années, mais soixante si l'on juge par les rapports émotionnels avec la vie. Je ne suis pas psychologue

pour rien.

Elle poursuivit avec une amertume haletante :

– Or, il n’a que trente-cinq ans, ne les parait pas et possède un comportement juvénile. Pensez-vous qu’il puisse me voir autrement que… je ne suis ?

– Vous vous trompez. (Le poing d’acier de Herbie s’abattit sur la table avec un fracas retentissant.) Ecoutez-moi…

Mais Susan Calvin se tourna vers lui et la peine secrète tapie au fond de ses yeux se transforma en braise.

– Pourquoi devrais-je vous écouter ? Que pouvez-vous y connaître… machine que vous êtes ? A vos yeux je ne suis rien d’autre qu’un spécimen ; un insecte intéressant doué d’un esprit particulier, disséqué pour l’examen. Un merveilleux exemple de frustration, n’est-ce pas ? Presque aussi intéressant que vos livres.

Elle étouffa ses sanglots sans larmes. Le robot plia le front sous l’orage. Il secoua la tête d’un air suppliant.

– Ne voulez-vous pas m’écouter ? Je pourrais vous aider si seulement vous vouliez bien me le permettre.

– Comment cela ? (Elle retroussa les lèvres.) En me prodiguant de bons conseils ?

– Non, non, pas du tout. Je sais tout simplement ce que pensent d’autres gens… Milton Ashe, par exemple.

Un long silence suivit et Susan Calvin baissa les yeux.

– Je ne veux pas savoir ce qu’il pense, dit-elle d’une voix étranglée. Taisez-vous.

– Je crois que vous voudriez savoir ce qu’il pense.

Sa tête demeura inclinée, mais sa respiration devint plus courte.

– Vous dites des bêtises, murmura-t-elle.

– Pourquoi le ferais-je ? J’essaie de vous aider. Ce que Milton Ashe pense de vous…

Il s’interrompit. Alors la psychologue leva la tête.

– Eh bien ?

– Il vous aime, dit tranquillement le robot.

Durant une minute entière, le Dr Calvin demeura silencieuse. Elle se contentait de fixer son interlocuteur.

– Vous vous trompez ! dit-elle. Pourquoi m’aimerait-il ?

– Mais il vous aime, pourtant. Un sentiment pareil ne peut se dissimuler, pas à moi.

– Mais je suis tellement… tellement… bégaya-t-elle.

– Il voit plus loin que la peau, et admire l'intelligence chez les autres. Milton Ashe n'est pas homme à épouser une perruque blonde et une paire d'yeux enjôleurs.

Susan Calvin battit rapidement des paupières et attendit quelques instants avant de parler. Sa voix elle-même tremblait.

– Jamais, en aucune façon, il ne m'a laissé soupçonner qu'il…

– Lui en avez-vous donné l'occasion ?

– Comment l'aurais-je pu ? Jamais je n'aurais pensé que…

– Exactement !

La psychologue demeura perdue dans ses pensées puis soudain leva les yeux.

– Une fille est venue le voir à l'usine il y a six mois. Elle était jolie, je suppose, blonde et mince. Et naturellement, c'est à peine si elle savait additionner deux et deux. Il a passé la journée à se pavaner, s'efforçant de lui expliquer comment on montait un robot. (Elle retrouva son ton acerbe :) Y comprenait-elle quelque chose ? Qui était-elle ?

Herbie répondit sans hésitation.

– Je connais la personne à laquelle vous faites allusion. Elle est sa cousine germaine et je vous assure qu'aucun intérêt romanesque ne l'attire vers elle.

Susan Calvin se dressa sur ses pieds avec une vivacité de jeune fille.

– Comme c'est curieux ! C'est justement ce dont j'essayais de me persuader parfois, bien que je n'y aie jamais réellement cru au fond de moi-même. Alors tout doit être vrai.

Elle courut vers le robot et saisit sa main lourde et froide entre les siennes.

– Merci, Herbie. (Sa voix était devenue un murmure pressant.) Pas un mot de tout cela à qui que ce soit. Que cela demeure notre secret, et merci une fois encore.

Puis, étreignant convulsivement les doigts inertes du robot, elle quitta la pièce.

Herbie se remit lentement à son roman abandonné, mais il n'y avait personne pour lire ses propres pensées.

Milton Ashe s'étira lentement et magnifiquement dans un récital de craquements de jointures et de grognements, puis tourna des yeux furibonds vers Peter Bogert.

– Dites donc, s'écria-t-il, voilà une semaine que je travaille d'arrache-pied sans pratiquement fermer l'œil. Pendant combien de temps devrai-je

continuer ce régime ? Je croyais vous avoir entendu dire que le bombardement positronique dans la Chambre à Vide D constituait la solution.

Bogert bâilla délicatement et considéra ses mains blanches avec le plus grand intérêt.

– C'est exact. Je suis sur la piste.

– Je sais ce que cela signifie dans la bouche d'un mathématicien. A quelle distance du but êtes-vous ?

– Cela dépend.

Ashe se laissa tomber dans une chaise et étendit ses longues jambes devant lui.

– De quoi ?

– De Lanning. Le vieux n'est pas d'accord avec moi. (Il soupira.) Il retarde un peu sur son temps, voilà l'ennui. Il s'accroche aux mécaniques matricielles comme au recours suprême, et ce problème exige des outils mathématiques plus puissants. Il est tellement obstiné !

– Pourquoi ne pas poser la question à Herbie et régler toute l'affaire ? murmura Ashe d'une voix ensommeillée.

– Interroger le robot ?

Bogert leva les sourcils.

– Pourquoi pas ? La vieille fille ne vous a-t-elle donc rien dit ?

– Vous parlez de Calvin ?

– Oui, Susie, elle-même. Ce robot est un sorcier en mathématiques. Il connaît tout sur tout, plus un petit quelque chose. Il résout des intégrales triples, de tête, et avale des tenseurs analytiques en guise de dessert.

Le mathématicien le considéra avec scepticisme.

– Parlez-vous sérieusement ?

– Je vous assure ! Le plus étonnant, c'est que le drôle n'aime pas les maths. Il préfère les romans à l'eau de rose. Ma parole ! Je vous conseille de jeter un coup d'œil sur la littérature à quatre sous dont Susie le nourrit : *Passion pourpre* et *Amour dans l'Espace*.

– Le Dr Calvin ne nous a pas dit un mot de tout cela.

– C'est qu'elle n'a pas fini de l'étudier. Vous savez comment elle est. Il faut que tout soit bien rangé et étiqueté avant de révéler le grand secret.

– Je vois qu'elle vous a parlé.

– Nous avons eu quelques conversations. Je l'ai vue assez fréquemment ces jours-ci. (Il ouvrit les yeux tout grands et fronça les sourcils :) Dites-moi, Bogie, n'avez-vous rien remarqué d'étrange dans l'attitude de la dame, ces derniers temps ?

Le visage de Bogert s'épanouit dans un sourire assez vulgaire.

– Elle utilise du rouge à lèvres si c'est cela que vous voulez insinuer.

– Oui, je sais. Du rouge, de la poudre et même de l'ombre sous les yeux. Un vrai masque de carnaval. Mais ce n'est pas cela. Je n'arrive pas à mettre le doigt dessus. C'est sa façon de parler… comme si elle était heureuse à propos de je ne sais quel sujet.

Il réfléchit un instant, puis haussa les épaules. L'autre se permit un ricanement qui, pour un physicien de cinquante ans passés, n'était pas tellement mal réussi.

– Elle est peut-être amoureuse.

Ashe permit à ses yeux de se refermer de nouveau.

– Vous êtes idiot, Bogie. Allez donc parler à Herbie ; je veux rester ici et dormir.

– Soit. Non pas que j'aime recevoir des conseils d'un robot pour faire mon travail. D'ailleurs, je ne crois pas qu'il en soit capable.

Un doux ronflement fut la seule réponse qu'il obtint.

Herbie écoutait attentivement, tandis que Peter Bogert, les mains dans les poches, s'exprimait avec une indifférence affectée.

– Et voilà. Je me suis laissé dire que vous comprenez ces questions, et si je vous interroge, c'est davantage pour satisfaire ma curiosité qu'autre chose. Ma ligne de raisonnement, telle que je l'ai indiquée, comporte quelques points douteux, je l'admets, ce que le Dr Lanning refuse d'accepter, et le tableau est plutôt incomplet.

Le robot ne répondit pas.

– Eh bien ? reprit Bogert.

– Je ne vois aucune erreur, dit Herbie après avoir étudié les chiffres.

– Je ne pense pas que vous puissiez aller au-delà ?

– Je n'oserais pas le tenter. Vous êtes meilleur mathématicien que moi et… j'aurais peur de m'avancer.

Il y avait une certaine condescendance dans le sourire de Bogert.

– Je me doutais bien que tel serait le cas. La question est complexe. Oublions cela.

Il froissa les feuilles de papier, les jeta dans la corbeille, fit le geste de partir, puis se ravisa.

– A propos…

Le robot attendit.

Bogert semblait éprouver des difficultés à trouver ses mots.

– Il y a quelque chose… c'est-à-dire, vous pourriez peut-être…

Il s'arrêta court.
– Vos pensées sont confuses, dit le robot d'une voix égale, mais elles concernent le Dr Lanning, cela ne fait aucun doute. Il est stupide de votre part d'hésiter, car sitôt que vous aurez retrouvé votre sang-froid, je connaîtrai la question que vous voulez me poser.
La main du mathématicien se porta sur sa chevelure luisante et la caressa d'un geste familier.
– Lanning approche de soixante-dix ans, dit-il comme si cette seule phrase expliquait tout.
– Je le sais.
– Et il est directeur de l'usine depuis près de trente ans.
Herbie inclina la tête.
– Eh bien… (La voix de Bogert prit une intonation cajoleuse.) Vous savez mieux que moi… s'il pense à prendre sa retraite. Pour raison de santé peut-être ou…
– C'est exact, dit Herbie sans autre commentaire.
– En somme, le savez-vous ?
– Certainement !
– Alors pourriez-vous me le dire ?
– Puisque vous le demandez, oui. (Le robot alla droit au fait.) Il a déjà donné sa démission !
– Comment ?
Il avait poussé cette exclamation d'une voix explosive et à peine articulée. La grosse tête du savant se pencha en avant.
– Voudriez-vous répéter ?
– Il a déjà donné sa démission reprit l'autre avec calme. Mais celle-ci n'a pas encore pris effet. Il attend, voyez-vous, d'avoir résolu le problème qui… euh… me concerne. Cela terminé, il est tout disposé à remettre la charge de directeur à son successeur.
Bogert expulsa brusquement l'air de sa poitrine.
– Et son successeur, qui est-il ?
Il était tout près de Herbie maintenant, et ses yeux semblaient fascinés par ces indéchiffrables cellules photo-électriques d'un rouge sombre qui constituaient les organes visuels du robot.
– Vous êtes le nouveau directeur, répondit l'autre lentement.
Bogert se détendit en un sourire.
– C'est bon à savoir. J'espérais et j'attendais cette nomination. Merci, Herbie.

Peter Bogert demeura devant sa table jusqu'à 5 heures du matin et y retourna à 9. L'étagère immédiatement au-dessus de son bureau se vidait de ses liasses de références, de ses livres et de ses tables, à mesure qu'il se reportait aux uns et aux autres. Les pages de calculs étalées devant lui augmentaient de façon infime et les papiers froissés à ses pieds s'entassaient en une colline de plus en plus envahissante.

A midi précis, il considéra la page finale, frotta un œil injecté de sang, bâilla et haussa les épaules.

– Cela empire de minute en minute, par l'enfer !

Il se retourna en entendant la porte s'ouvrir, et inclina la tête à l'adresse de Lanning qui entrait dans la pièce en faisant craquer les jointures de ses doigts.

Le directeur vit d'un coup d'œil le désordre qui régnait dans la pièce et son front se barra d'un pli.

– Une nouvelle piste ? interrogea-t-il.

– Non, répondit l'autre d'un ton de défi. En quoi l'ancienne serait-elle mauvaise ?

Lanning ne prit pas la peine de répondre, et jeta un simple regard à la dernière feuille de papier qui se trouvait sur le bureau de Bogert. Il alluma un cigare tout en parlant.

– Calvin vous a-t-elle parlé du robot ? C'est un génie mathématique. Vraiment remarquable.

L'autre poussa un renâclement bruyant.

– C'est ce que je me suis laissé dire. Mais Calvin ferait mieux de se limiter à la robopsychologie. J'ai sondé Herbie en mathématiques, et c'est à peine s'il peut se débrouiller dans les calculs.

– Calvin n'est pas de cet avis.

– Elle est folle.

Les yeux du directeur se plissèrent.

– Et moi non plus, je ne suis pas de cet avis.

– Vous ? (La voix de Bogert se durcit.) De quoi parlez-vous ?

– J'ai soumis Herbie à un petit examen durant toute la matinée, et il est capable d'exécuter des tours dont vous n'avez même jamais entendu parler.

– Vraiment ?

– Vous paraissez sceptique !

Lanning tira de sa poche une feuille de papier et la déplia.

– Ce n'est pas mon écriture, n'est-ce pas ?

Bogert examina les grandes notations anguleuses qui couvraient la

feuille.

– C'est Herbie qui a rédigé cela ?

– Parfaitement ! Et vous remarquerez qu'il a travaillé sur votre intégration temporelle de l'équation 22. Il arrive… (Lanning posa un ongle jauni sur le dernier paragraphe) à la même conclusion que moi, et en quatre fois moins de temps. Vous n'étiez nullement fondé à tenir pour négligeable l'effet de retard, dans le bombardement positronique.

– Je ne l'ai pas négligé. Pour l'amour du ciel, mettez-vous dans la tête qu'il annulerait…

– Je sais, vous me l'avez expliqué. Vous avez utilisé l'équation de translation de Mitchell, n'est-ce pas ? Eh bien… elle n'est pas applicable au cas qui nous occupe.

– Pourquoi pas ?

– D'abord, parce que vous avez utilisé des hyperimaginaires.

– Je ne vois pas le rapport…

– L'équation de Mitchell n'est pas valable lorsque…

– Etes-vous fou ? Si seulement vous preniez la peine de relire le texte original de Mitchell dans les *Transactions du…*

– Je n'en ai nul besoin. Je vous ai dit dès le début que je n'aimais pas son raisonnement, et Herbie est de mon avis.

– Dans ce cas, hurla Bogert, laissez ce mécanisme d'horlogerie résoudre tout le problème à votre place. Pourquoi vous occuper des choses qui ne sont pas essentielles ?

– C'est juste. Herbie ne peut résoudre le problème. Et dans ce cas nous ne pourrons pas mieux faire que lui… seuls. Je vais soumettre la question entière au Comité National. Le problème nous dépasse.

La chaise de Bogert tomba sur le sol à la renverse, dans le bond qu'il fit soudain, le visage cramoisi.

– Vous n'en ferez rien.

Lanning rougit à son tour.

– Prétendez-vous me donner des ordres ?

– Exactement, répondit l'autre en grinçant des dents. J'ai résolu le problème et je ne me le laisserai pas retirer des mains par vous, c'est bien compris ? J'ai percé à jour vos manigances, croyez-moi, espèce de fossile desséché ! Vous vous feriez couper le nez plutôt que de me laisser le bénéfice d'avoir résolu l'énigme de la télépathie robotique.

– Vous êtes un fichu idiot, Bogert, et je m'en vais de ce pas vous faire suspendre pour insubordination…

La lèvre inférieure de Lanning tremblait de colère.

– Vous n'en ferez rien, Lanning. Vous pensiez peut-être garder vos petits secrets, avec un robot télépathe dans l'usine ? Apprenez donc que je suis au courant de votre démission.

La cendre du cigare de Lanning trembla et tomba, et le cigare lui-même suivit.

– Comment… comment…

Bogert eut un rire mauvais.

– Et je suis le nouveau directeur, enfoncez-vous cela dans le crâne ; n'ayez pas de doute à ce propos. La peste m'étouffe, c'est moi qui vais donner les ordres dans cet établissement, sinon je vous promets le plus grand scandale auquel vous ayez jamais été mêlé de votre vie.

Lanning retrouva sa voix et rugit :

– Vous êtes suspendu, m'avez-vous compris ? Je vous relève de toutes vos fonctions. Vous êtes congédié, vous m'avez compris ?

Le sourire s'élargit sur le visage de l'autre.

– A quoi bon vous fâcher ? Vous n'aboutirez à rien. C'est moi qui détiens les cartes maîtresses. Je sais que vous avez donné votre démission. C'est Herbie qui me l'a dit et il le tenait directement de vous.

Lanning se contraignit à parler calmement. Il avait pris l'air d'un très vieil homme, avec des yeux las dans un visage d'où toute couleur avait disparu, ne laissant derrière elle qu'une teinte cireuse.

– Je veux parler à Herbie. Il est impossible qu'il ait pu vous dire quoi que ce soit de semblable. Vous jouez un drôle de jeu, Bogert, mais je saurai bien vous démasquer. Suivez-moi !

Bogert haussa les épaules :

– Vous voulez voir Herbie ? A votre aise !

Ce fut également à midi précis que Milton Ashe leva les yeux de son croquis maladroit.

– Vous voyez à peu près ce que cela donne ? Je ne suis pas très fort en dessin, mais c'est à peu près l'allure générale. C'est une maison de toute beauté et je pourrai l'acheter pour trois fois rien.

Susan Calvin le regarda avec des yeux attendris.

– Elle est vraiment belle, soupira-t-elle. J'ai souvent pensé que j'aimerais…

Sa voix s'étrangla.

– Bien entendu, poursuivit Ashe allègrement, en reposant son crayon, il faut que j'attende mes vacances. Il ne me reste Plus guère que deux semaines à patienter, malheureusement cette histoire de Herbie a tout

remis en question. (Il considéra ses ongles.) Mais il y a autre chose… et c'est un secret.

– Alors ne m'en dites rien.

– Ma foi je ne sais pas trop, je brûle de le confier à quelqu'un, et vous êtes la meilleure confidente que je puisse trouver ici.

Il sourit niaisement.

Le cœur de Susan Calvin bondit dans sa poitrine, mais elle ne se risqua pas à ouvrir la bouche.

– A vous parler franchement… (Ashe rapprocha sa chaise et ramena le ton de sa voix à un murmure confidentiel) la maison ne sera pas seulement pour moi. Je vais me marier !

Et puis il bondit de son siège.

– Qu'y a-t-il ?

– Rien. (L'horrible sensation de vertige avait disparu, mais elle avait de la peine à faire sortir les mots.) Vous marier ? Vous voulez dire… ?

– Mais sans doute ! Il est grand temps, n'est-ce pas ? Vous vous rappelez cette fille qui est venue me voir ici l'été dernier. C'est d'elle qu'il s'agit ! Mais vous êtes souffrante, vous…

– Un peu de migraine ! (Susan Calvin l'écarta faiblement d'un geste.) J'en ai… souffert récemment. Je voudrais… vous féliciter, bien sûr. Je suis très heureuse…

Le rouge appliqué d'une main inexperte faisait un affreux contraste avec ses joues d'une pâleur de craie. La pièce recommençait à tourner autour d'elle.

– Excusez-moi, je vous prie…

Elle balbutia faiblement ces mots et se dirigea en aveugle vers la porte. Tout s'était passé avec la soudaineté catastrophique d'un rêve… et l'horreur irréelle d'un cauchemar.

Mais comment était-ce possible ? Herbie lui avait dit…

Et Herbie savait ! Il lisait dans les pensées !

Elle se trouva appuyée, à bout de souffle, contre le chambranle de la porte, les yeux fixés sur le visage de métal de Herbie. Elle avait dû gravir les deux étages dans un état d'inconscience totale, car elle n'en gardait aucun souvenir. La distance avait été parcourue en un instant, comme en rêve.

Comme en rêve !

Et toujours Herbie la fixait de ses yeux inflexibles et leurs prunelles rouge sombre semblaient se dilater en deux globes de cauchemar

faiblement illuminés.

Il parlait et elle sentit le contact froid du verre sur ses lèvres. Elle avala une gorgée et recouvra une conscience partielle de son environnement.

Herbie parlait toujours, et il y avait de l'agitation dans sa voix – comme s'il était alarmé, effrayé et implorant.

Les mots commençaient à prendre un sens.

– C'est un rêve, disait-il, et vous ne devez pas y croire. Bientôt vous vous réveillerez dans le monde réel et vous rirez de vous-même. Il vous aime, je vous l'affirme. C'est la pure vérité ! Mais pas ici ! Pas en ce moment ! C'est une illusion.

Susan Calvin inclina la tête.

– Oui ! Oui ! dit-elle en un murmure. (Elle avait saisi le bras de Herbie, s'y cramponnait en répétant sans cesse :) Ce n'est pas vrai, n'est-ce pas ? Ce n'est pas vrai ?

Comment elle revint à elle, elle n'aurait pu le dire – mais elle eut l'impression de passer d'un monde d'une brumeuse irréalité à la dure clarté du soleil. Elle repoussa le robot, écarta avec force ce bras d'acier, les yeux écarquillés.

– Qu'essayez-vous de faire ? (Sa voix avait pris un timbre strident.) qu'essayez-vous de faire ?

Herbie battit en retraite.

– Je veux vous aider.

La psychologue ouvrit des yeux ronds.

– M'aider ? En m'affirmant qu'il s'agit d'une illusion ? En essayant de me faire sombrer dans la schizophrénie ? (Une passion hystérique la saisit.) Il ne s'agit pas d'un rêve ! Plût au ciel qu'il le fût !

Elle aspira l'air brutalement.

– Attendez ! Mais… mais, je comprends. Bonté divine, c'est tellement évident.

Il y avait de l'horreur dans la voix du robot.

– Il le fallait !

– Et dire que je vous ai cru ! Jamais je n'aurais pensé…

Un bruit de voix irritées de l'autre côté de la porte l'immobilisa. Elle fit demi-tour, en serrant les poings spasmodiquement, et lorsque Bogert et Lanning pénétrèrent dans la pièce, elle se trouvait près de la fenêtre opposée. Ni l'un ni l'autre des deux hommes ne lui prêtèrent la moindre attention.

Ils s'approchèrent simultanément de Herbie ; Lanning irrité,

impatient. Bogert froidement sardonique. Le directeur prit la parole le premier.

– Ecoutez-moi un peu, Herbie !

Le robot tourna les yeux vivement vers le vieux directeur :

– Oui, monsieur Lanning.

– Avez-vous parlé de moi avec le Dr Bogert ?

– Non, monsieur.

La réponse avait été proférée avec lenteur et le sourire de Bogert disparut.

– Que signifie ?

Bogert vint se placer devant son directeur et se planta les jambes écartées devant le robot.

– Répétez ce que vous m'avez déclaré hier.

– J'ai dit que…

Puis le robot se tut. Au plus profond de son corps son diaphragme métallique vibrait sous l'effet d'une faible discordance.

– Ne m'avez – vous pas affirmé qu'il avait donné sa démission ? rugit Bogert. Répondez !

Bogert leva le bras d'un geste de rage frénétique, mais Lanning l'écarta d'un revers de main.

– Tentez-vous de le faire mentir en usant d'intimidation ?

– Vous l'avez entendu, Lanning. Il a commencé à parler, puis il s'est interrompu. Laissez-moi passer ! Je veux qu'il me dise la vérité, vous m'avez compris ?

– Je vais lui poser la question ! Ai-je donné ma démission, Herbie ?

Herbie prit un regard fixe et Lanning répéta anxieusement la question : « Ai-je donné ma démission ? » Le robot fit un geste de dénégation quasi imperceptible. L'attente se prolongea sans rien amener de nouveau.

Les deux hommes échangèrent un regard où se lisait une hostilité presque tangible.

– Par tous les diables, bafouilla Bogert, ce robot est-il devenu muet ? Ne pouvez-vous parler, espèce de monstre ?

– Je puis parler, répondit l'autre aussitôt.

– Alors répondez à la question. Ne m'avez-vous pas dit que Lanning avait donné sa démission ? L'a-t-il donnée oui ou non ?

Et de nouveau ce fut le silence… lorsque à l'autre bout de la pièce retentit le rire de Susan Calvin, strident et à demi hystérique.

Les deux mathématiciens sursautèrent, et les yeux de Bogert se rétrécirent.

– Tiens, vous étiez là ? Que trouvez-vous de si drôle ?

– Rien. (Sa voix n'était pas tout à fait naturelle.) Je viens seulement de m'apercevoir que je n'ai pas été l'unique dupe. N'est-il pas paradoxal de voir trois des plus grands experts en robotique tomber avec ensemble dans le même piège grossier ? (Elle porta une main pâle à son front.) Mais cela n'a rien de comique.

Cette fois le regard qu'échangèrent les deux hommes était surmonté de sourcils levés à l'extrême.

– De quel piège parlez-vous ? demanda Lanning avec raideur. Le robot présente-t-il quelque anomalie ?

– Non. (Elle s'approcha d'eux lentement :) Non, ce n'est pas chez lui que se trouve l'anomalie, mais chez nous. (Elle virevolta soudainement et cria au robot :) Eloignez-vous de moi ! Allez vous mettre à l'autre bout de la pièce et que je ne vous revoie plus.

Herbie baissa pavillon devant la fureur qui faisait flamboyer ses yeux et s'éloigna au petit trot.

– Que signifient ces vociférations, docteur Calvin ? demanda Lanning d'une voix hostile.

Elle leur fit face et, d'un ton sarcastique :

– Vous connaissez certainement la Première Loi fondamentale de la Robotique ?

Les deux autres inclinèrent la tête avec ensemble.

– Certainement, dit Bogert avec impatience, un robot ne peut attaquer un être humain ni, restant passif, laisser cet être humain exposé au danger.

– Merveilleusement exprimé, ironisa Calvin. Mais quel genre de danger ? Quel genre d'attaque ?

– Mais… tous les genres.

– Exactement ! Tous les genres ! Mais pour ce qui est de blesser les sentiments, d'amoindrir l'idée que l'on se fait de sa propre personne, de réduire en poudre les plus chers espoirs, sont-ce là des choses sans importance ou au contraire… ?

Lanning fronça les sourcils.

– Comment voulez-vous qu'un robot puisse savoir…

Puis il se tut avec un cri étranglé.

– Vous avez saisi, n'est-ce pas ? Ce robot lit les pensées. Pensez-vous qu'il ignore tout des blessures morales ? Pensez-vous que si je lui posais une question, il ne me donnerait pas exactement la réponse que je désire entendre ? Toute autre réponse ne nous blesserait-elle pas, et Herbie

peut-il l'ignorer ?

– Juste ciel ! murmura Bogert.

La psychologue lui lança un regard sardonique.

– Je suppose que vous lui avez demandé si Lanning avait donné sa démission. Vous attendiez de lui une réponse affirmative et il vous l'a donnée.

– Et sans doute est-ce pour la même raison, dit Lanning d'une voix inexpressive, qu'il a refusé de répondre il y a quelques minutes. Il ne pouvait dire un mot sans blesser l'un ou l'autre d'entre nous !

Une courte pause s'ensuivit, durant laquelle les hommes considérèrent pensivement le robot affalé sur sa chaise, près de la bibliothèque, la tête appuyée sur sa main.

Susan Calvin regardait fixement le plancher.

– Il savait tout cela. Ce… ce démon connait tout, y compris ce qui cloche dans son propre corps.

Ses yeux étaient sombres et songeurs.

Lanning se tourna vers elle.

– Vous vous trompez sur ce point, docteur Calvin, il ignore ce qui cloche dans son montage. Je lui ai posé la question.

– Et qu'est-ce que cela signifie ? répondit vertement Calvin. Simplement que vous ne désiriez pas obtenir de lui la solution. Cela blesserait votre amour-propre de voir une machine élucider un problème que vous êtes incapable de résoudre. L'avez-vous interrogé ? demanda-t-elle à Bogert.

– D'une certaine façon. (Bogert toussa et rougit.) Il m'a déclaré qu'il connaissait fort peu de chose en mathématiques.

Lanning se mit à rire, pas très fort, et la psychologue sourit d'un air caustique.

– Je vais lui poser la question ! Qu'il trouve la solution ne blessera pas mon amour-propre.

Elle haussa la voix et dit d'un ton froid et impératif :

– Venez ici.

Herbie se leva et s'approcha à pas hésitants.

– Vous savez, je suppose, poursuivit-elle, précisément à quel endroit du montage a été introduit un facteur étranger, ou omis un élément essentiel.

– Oui, répondit le robot d'une voix à peine perceptible.

– Minute, intervint Bogert avec colère. Ce n'est pas nécessairement exact. Vous vouliez entendre cette réponse, c'est tout.

– Ne faites pas l'idiot, répliqua Calvin. Il connaît certainement autant de mathématiques que Lanning et vous-même réunis, puisqu'il peut lire dans les pensées. Laissez-lui sa chance.

Le mathématicien céda et Calvin poursuivit :

– Eh bien, Herbie, répondez ! Nous attendons. (Et en aparté :) Prenez du papier et un crayon, messieurs.

Mais le robot demeura silencieux, et une note de triomphe transparut dans la voix de la psychologue.

– Pourquoi ne répondez-vous pas, Herbie ?

Le robot balbutia soudain :

– Je ne peux pas, vous savez que je ne peux pas ! Le Dr Bogert et le Dr Lanning ne le désirent pas.

– Ils veulent connaître la solution.

– Mais pas de moi.

Lanning intervint en détachant les mots lentement.

– Ne soyez pas stupide, Herbie. Nous voulons vraiment cette réponse.

Bogert inclina brièvement la tête.

La voix de Herbie prit un registre suraigu.

– A quoi bon prétendre une pareille chose ? Croyez-vous que je ne distingue pas à travers la peau superficielle de votre esprit ? Au fond de vous-mêmes, vous ne désirez pas que je réponde. Je suis une machine, à laquelle on a donné une imitation de vie par la seule vertu des interactions positroniques qui se déroulent dans mon cerveau – qui est l'œuvre de l'homme. Vous ne pouvez perdre la face devant moi sans être blessés. Je ne vous donnerai pas la solution.

– Nous allons vous laisser seul avec le Dr Calvin, dit le Dr Lanning.

– Cela ne changerait rien à l'affaire, s'écria Herbie, puisque vous sauriez dans tous les cas que c'est moi qui aurais donné la solution.

– Mais vous comprenez, néanmoins, Herbie, reprit Calvin, qu'en dépit de cela, le Dr Lanning et le Dr Bogert ont besoin de connaître cette solution.

– Grâce à leurs propres efforts ! insista Herbie.

– Mais ils veulent l'obtenir, et le fait que vous la possédez et que vous refusez de la leur livrer leur cause de la peine. Vous comprenez cela, n'est-ce pas ?

– Oui, oui.

– Et si vous leur donnez la solution, ils seront également peinés ?

– Oui, oui.

Le robot battait en retraite lentement, et Susan Calvin le suivait pas à

pas. Les deux hommes observaient la scène, pétrifiés de stupéfaction.

– Vous ne pouvez rien leur dire, récitait la psychologue lentement, parce que cela leur causerait de la peine, ce qui vous est interdit. Mais si vous refusez de parler, vous leur causez de la peine, donc vous devez tout leur dire. Si vous le faites, vous leur ferez de la peine, ce qui vous est interdit, par conséquent vous vous abstiendrez. Mais si vous vous abstenez, ils en concevront du dépit et par conséquent vous devez leur donner la réponse, mais si vous leur donnez la réponse…

Herbie se trouvait le dos au mur, et là il tomba à genoux.

– Arrêtez ! cria-t-il. Fermez votre esprit ! Il est rempli de peine, de frustration et de haine ! Je n'ai pas voulu cela, je vous l'assure ! Je voulais vous aider. Je vous ai donné la réponse que vous désiriez entendre. Je ne pouvais faire autrement !

La psychologue ne prêtait aucune attention à ses cris.

– Vous devez leur donner la réponse, mais dans ce cas vous leur causerez de la peine, et vous devez vous abstenir ; mais si vous vous abstenez…

Et Herbie poussa un hurlement !

C'était comme le son d'une petite flûte amplifié cent fois… qui devenait de plus en plus aigu au point d'atteindre l'insupportable stridence qui était l'expression même de la terreur où se débattait une âme perdue, faisant résonner les murs de la pièce à l'unisson.

Puis le son s'éteignit. Herbie s'écroula pour former sur le sol un pantin de métal désarticulé et immobile.

Le visage de Bogert était exsangue.

– Il est mort !

– Non ! (Susan Calvin éclata d'un fou rire inextinguible.) Il n'est pas mort, mais fou, tout simplement. Je l'ai confronté avec ce dilemme insoluble et il a craqué. Vous pouvez le ramasser à présent, car il ne parlera plus jamais.

Lanning s'était agenouillé auprès du tas de ferraille qui avait été Herbie. Ses doigts touchèrent le froid métal inerte du visage et il frissonna.

– Vous avez fait cela de propos délibéré.

Il se leva et vint se planter devant elle, le visage convulsé.

– Et après ? Vous n'y pouvez plus rien à présent. (Puis, dans une soudaine crise d'amertume :) Il l'a bien mérité.

Le directeur saisit la main de Bogert qui demeurait immobile, comme paralysé.

– Quelle importance ? Venez Peter. (Il poussa un soupir.) Un robot pensant de ce type ne présente aucune valeur après tout. (Ses yeux paraissaient vieux et las et il répéta :) Allons, venez, Peter !

Ce ne fut qu'au bout de plusieurs minutes après le départ des deux savants que le Dr Susan Calvin recouvra partiellement son équilibre mental. Lentement ses yeux se portèrent sur Herbie et son visage reprit sa dureté. Elle demeura longtemps à le contempler et petit à petit l'expression de triomphe fit place à l'impitoyable frustration – et de toutes les pensées qui se bousculaient tumultueusement dans sa cervelle, seul un mot infiniment amer franchit ses lèvres :

– *Menteur !*

SATISFACTION GARANTIE

Tony était grand et d'une sombre beauté, et ses traits à l'expression inaltérable étaient empreints d'une incroyable distinction patricienne ; Claire Belmont le regardait à travers la fente de la porte avec un mélange d'horreur et de trouble.

– Je ne peux pas, Larry, je ne peux pas le supporter à la maison.

Fébrilement, elle fouillait son esprit paralysé pour trouver une expression plus vigoureuse à sa pensée ; une tournure de phrase explicite qui réglerait une bonne fois la question, mais elle ne put que répéter une fois de plus :

– Je ne peux pas, c'est tout.

Larry Belmont posa un regard sévère sur sa femme ; il y avait dans sa prunelle cette lueur d'impatience que Claire redoutait tant d'y découvrir, car elle y voyait comme le reflet de sa propre incompétence.

– Nous nous sommes engagés, Claire, dit-il, et je ne peux vous permettre de reculer à présent. La compagnie m'envoie à Washington à cette condition, et j'en tirerai probablement de l'avancement. Vous n'avez absolument rien à craindre et vous le savez parfaitement. Que pourriez-vous objecter ?

– Cela me donne le frisson rien que d'y penser, dit-elle misérablement. Je ne pourrai jamais le supporter.

– Il est aussi humain que vous et moi, ou presque. Donc, pas d'enfantillages. Venez.

Sa main s'était posée sur la taille de la jeune femme et la poussait en avant ; elle se retrouva toute frissonnante dans la salle de séjour. *Il* était là, la considérant avec une politesse sans défaut, comme s'il appréciait celle qui allait être son hôtesse durant les trois semaines à venir. Le Dr Susan Calvin était également là, assise toute droite sur sa chaise avec son visage aux lèvres minces, perdue dans ses pensées. Elle avait l'air froid et lointain d'une personne qui a travaillé depuis si longtemps avec des machines qu'un peu de leur acier a fini par pénétrer dans son sang.

– Bonjour, balbutia Claire d'une voix timide et presque inaudible.

Mais déjà Larry s'efforçait de sauver la situation en manifestant une gaieté de commande :

– Claire, je vous présente Tony, un garçon formidable. Tony, faites connaissance avec ma femme.

La main de Larry étreignit familièrement l'épaule du garçon. Mais celui-ci demeura impassible et inexpressif.

– Enchanté de vous connaître, madame Belmont, dit-il.

Et Claire de sursauter au son de sa voix. Elle était profonde et suave, aussi lisse que ses cheveux et la peau de son visage.

– Oh ! mais… vous parlez ! s'écria-t-elle avant d'avoir pu se retenir.

– Pourquoi pas ? Pensiez-vous trouver en moi un muet ?

Claire ne put que sourire faiblement. Il lui eût été bien difficile de préciser à quoi elle s'était attendue. Elle détourna les yeux, puis l'étudia du coin de l'œil sans en avoir l'air. Ses cheveux étaient lisses et noirs, comme du plastique poli – étaient-ils vraiment composés de fils distincts ? La peau olivâtre de ses mains et de son visage se poursuivait-elle au delà du col et des manches de son costume bien coupé ?

Perdue dans son étonnement, elle dut se contraindre pour écouter la voix sèche et dépourvue d'émotion du Dr Calvin :

– Madame Belmont, j'espère que vous êtes pleinement consciente de l'importance de cette expérience. Votre mari vous a, m'a-t-il dit, donné quelques renseignements sur le sujet. J'aimerais les compléter en ma qualité de psychologue doyenne de l'U.S. Robots.

– Tony est un robot. Il figure dans les fiches de la compagnie sous désignation TN-3, mais il répond au nom de Tony. Il ne s'agit pas d'un monstre mécanique, ni d'une simple machine à calculer du type qui vit le jour au cours de la Seconde Guerre mondiale, il y a plus de quatre-vingts ans. Il possède un cerveau artificiel dont la complexité pourrait presque se comparer à celle du cerveau humain. C'est un gigantesque central téléphonique à l'échelle atomique qui permet d'établir des milliards de communications, tout en gardant les proportions d'un instrument que l'on puisse loger dans un crâne.

– De tels cerveaux sont fabriqués spécifiquement pour chaque modèle de robot. Chacun d'eux dispose d'un certain nombre de connexions calculées d'avance, si bien que chaque robot connaît d'abord la langue anglaise et suffisamment d'autres notions pour accomplir le travail auquel il est destiné.

– Jusqu'à présent, l'U.S. Robots s'était limitée à la construction de modèles industriels devant être utilisés en des lieux où le travail humain est impraticable – dans les mines de grande profondeur, par exemple, ou pour les travaux sous-marins. Mais nous voulons à présent envahir la cité

et la maison. Pour y parvenir, nous devons amener l'homme et la femme ordinaires à supporter sans crainte la présence de ces robots. Vous comprenez, j'espère, que vous n'avez rien à redouter de sa part ?

– C'est l'exacte vérité, Claire, s'interposa Larry. Vous pouvez m'en croire sur parole. Il lui est impossible de faire le moindre mal. Autrement je ne vous laisserais pas seule en sa compagnie, vous le savez bien.

Claire jeta un regard en dessous à Tony et baissa le voix :

– Et si jamais je le mettais en colère ?

Inutile de parler à voix basse, dit le Dr Calvin avec calme. Il lui est impossible de se mettre en colère contre vous. Je vous ai déjà dit que les connexions de son cerveau étaient prédéterminées. La plus importante de toutes ces connexions est ce que nous appelons la Première Loi de la Robotique, qui est ainsi formulée : « Un robot ne peut porter atteinte à un être humain ni, restant passif, laisser cet être humain exposé au danger. » Tous les robots sont construits ainsi. Aucun robot ne peut être contraint, d'aucune façon, à faire du mal à un humain. C'est pourquoi nous avons recours à vous et à Tony pour effectuer une première expérience pour notre gouverne, tandis que votre mari se rendra à Washington afin de prendre les arrangements nécessaires pour procéder aux tests légaux.

– Cette opération serait donc illégale ?

Larry s'éclaircit la gorge :

– Pour l'instant, oui, mais ne vous faites pas de soucis. Il ne quittera pas la maison et vous ne devrez le laisser voir de personne. C'est tout… Je resterais bien avec vous, Claire, mais je connais trop les robots. Il nous faut opérer avec la collaboration d'une personne complètement inexpérimentée afin d'obtenir des informations sur les cas les plus difficiles. C'est indispensable.

– Dans ce cas… murmura Claire. (Puis une pensée la frappa soudain :) Mais quelle est sa spécialité ?

– Les travaux domestiques, répondit brièvement le Dr Calvin.

Elle se leva pour prendre congé et ce fut Larry qui la reconduisit jusqu'à la porte d'entrée. Claire demeura tristement en arrière. Elle aperçut son reflet dans la glace surmontant la cheminée et détourna hâtivement les yeux. Elle était très lasse de sa petite figure de souris fatiguée, et de sa chevelure floue et sans éclat. Puis elle surprit les yeux de Tony posés sur elle et fut sur le point de sourire, lorsqu'elle se souvint…

Il n'était qu'une machine.

Larry Belmont se dirigeait vers l'aéroport lorsqu'il aperçut l'image furtive de Gladys Claffern. Elle avait le type de ces femmes qui semblent faites pour être vues par éclairs fugitifs… Fabriquée avec une parfaite précision ; habillée d'un œil infaillible, d'une main sans défaut ; trop resplendissante pour pouvoir être regardée en face.

Le léger sourire qui la précédait et le léger parfum qui volait dans son sillage tenaient lieu de doigts aguicheurs. Larry sentit son pas se rompre ; il porta la main à son chapeau et reprit sa marche.

Comme toujours, il ressentait cette même colère vague. Si seulement Claire voulait se faufiler dans la clique Claffern, cela faciliterait tellement les choses. Mais à quoi bon ?

Claire ! Les rares fois où elle s'était trouvée face à face avec Gladys, la petite sotte était demeurée muette comme une carpe. Il ne se faisait pas d'illusions. Les essais sur Tony constituaient la grande chance de sa vie, et celle-ci se trouvait entre les mains de Claire. Combien il serait préférable de la savoir entre celles d'une Gladys Claffern !

Claire s'éveilla le second matin au bruit d'un léger coup frappé à la porte de la chambre à coucher. Elle fut immédiatement alarmée, puis elle sentit son sang se glacer dans ses veines. Elle avait évité Tony le premier jour, laissant paraître un petit sourire forcé lorsqu'elle se trouvait face à face avec lui et s'effaçant avec un son inarticulé en guise d'excuse.

– Est-ce vous, Tony ?

– Oui, madame Belmont. Puis-je entrer ?

Elle avait sans doute dû prononcer le *oui* fatidique, car il fut soudainement dans la chambre sans que son arrivée eût été annoncée par le moindre bruit. Il portait un plateau.

– Le petit déjeuner ? interrogea-t-elle.

– Si vous le permettez.

Elle n'aurait pas osé refuser, aussi se dressa-t-elle lentement pour recevoir le plateau sur ses genoux : œufs brouillés, pain grillé beurré, café.

– J'ai apporté le sucre et la crème séparément, dit Tony, j'espère qu'avec le temps j'apprendrai vos préférences sur ce point et sur les autres.

Elle attendait.

Tony, droit et flexible comme une règle d'acier, demanda au bout d'un moment :

– Peut-être aimeriez-vous mieux manger seule ?

– Oui… C’est-à-dire si vous n’y voyez pas d’inconvénient.

– N’aurez-vous pas besoin de mon aide un peu plus tard pour vous habiller ?

– Ciel, non !

Elle se cramponna frénétiquement au drap, si bien que la tasse de café pencha dangereusement, frisant la catastrophe. Claire conserva la même pose, puis se laissa aller à la renverse sur l’oreiller lorsqu’il eut disparu derrière la porte.

Elle vint tant bien que mal à bout de son déjeuner… Ce n’était qu’une machine, et si seulement cet état mécanique avait été un peu plus visible, elle aurait ressenti moins de frayeur de sa présence. Ou s’il avait changé d’expression. Mais celle-ci demeurait invariablement la même. Comment deviner ce qui se passait derrière ces yeux sombres et cette douce peau olivâtre ? La tasse vide fit un léger bruit de castagnettes lorsqu’elle la reposa sur la soucoupe, dans le plateau.

Puis elle s’aperçut qu’elle avait oublié d’ajouter à son café le sucre et la crème, et pourtant Dieu sait si elle ne pouvait pas souffrir le café noir.

Sitôt habillée, elle se rendit comme un météore de la chambre à coucher à la cuisine. C’était sa maison, après tout, et si elle n’était pas une maniaque du ménage, elle aimait à voir sa cuisine propre. Il aurait dû attendre qu’elle vînt lui donner ses ordres…

Mais lorsqu’elle pénétra dans le sanctuaire où elle procédait à l’élaboration des repas, on aurait pu croire que la fabrique venait de livrer un bloc de cuisine flambant neuf, à l’instant même.

Elle demeura immobile de saisissement, tourna les talons et faillit se jeter dans Tony. Elle poussa un cri.

– Puis-je vous aider ? demanda-t-il.

– Tony… (Elle domina la colère qui venait de succéder à sa frayeur) il faut que vous fassiez du bruit en marchant. Je ne peux pas supporter que vous me tombiez dessus comme un fantôme… Ne vous êtes-vous servi de rien dans la cuisine ?

– Mais si, madame Belmont.

– On ne le dirait pas.

– Je l’ai nettoyée après avoir préparé le déjeuner. N’est-ce pas l’habitude ?

Claire ouvrit de grands yeux. Que pouvait-elle répondre à cela ?

Elle ouvrit le compartiment qui contenait les ustensiles, jeta un regard rapide et distrait sur le métal qui resplendissait à l’intérieur, puis dit avec

un frémissement dans la voix :

– Très bien. Tout à fait satisfaisant !

Si, à ce moment, il se fût épanoui, si les coins de sa bouche se fussent tant soit peu relevés, elle aurait eu un élan vers lui, elle en avait l'impression. Mais c'est avec un flegme de lord anglais qu'il répondit :

– Je vous remercie, madame Belmont. Vous plairait-il d'entrer dans la salle de séjour ?

A peine eut-elle franchi le seuil de la pièce qu'elle éprouva une nouvelle surprise :

– Vous avez astiqué les meubles ?

– Le travail est-il à votre convenance, madame Belmont ?

– Mais quand avez-vous fait ce nettoyage. Sûrement pas hier.

– La nuit dernière, naturellement.

– Vous avez brûlé de la lumière toute la nuit ?

– Oh ! non. C'était tout à fait inutile. Je possède une source de rayons ultraviolets incorporée. Et, bien entendu, je n'ai pas besoin de sommeil.

Néanmoins, il avait besoin d'admiration. Elle s'en rendit compte à cet instant. Il lui était indispensable de savoir s'il avait plu à sa maîtresse. Mais elle ne pouvait se résoudre à lui donner ce plaisir.

Elle ne put que répondre aigrement :

– Vos pareils auront tôt fait de réduire les gens de maison au chômage.

– On pourra les occuper à des travaux autrement importants une fois qu'ils seront libérés des corvées domestiques. Après tout, madame Belmont, des objets tels que moi peuvent être manufacturés, mais rien ne peut égaler le génie créateur et l'éclectisme d'un cerveau comme le vôtre.

Bien que son visage demeurât impassible, sa voix était chargée de respect et d'admiration, au point que Claire rougit et murmura :

– Mon cerveau ? Vous pouvez le prendre !

Tony s'approcha quelque peu :

– Vous devez être bien malheureuse pour prononcer une telle phrase. Puis-je faire quelque chose pour vous ?

Un instant, Claire fut sur le point d'éclater de rire. La situation était d'un ridicule achevé : un brosseur de tapis articulé, un laveur de vaisselle, un astiqueur de meubles, un bon à tout faire, tout frais sorti des chaînes de montage… qui venait lui offrir ses services comme consolateur et confident…

Pourtant, elle s'écria soudain dans une explosion de chagrin :

– M. Belmont ne pense pas que je possède un cerveau, si vous voulez tout savoir… et sans doute n'en ai-je pas !

Elle ne pouvait se laisser aller à pleurer devant lui. Il lui semblait qu'elle devait sauvegarder l'honneur de la race humaine en présence de la création qui était sortie de ses mains.

– C'est tout récent, ajouta-t-elle. Tout allait bien lorsqu'il n'était encore qu'un étudiant, lorsqu'il débutait. Mais je suis incapable de jouer le rôle de la femme d'un homme important ; et il va devenir important. Il voudrait que je me fasse hôtesse et que je l'introduise dans la vie mondaine… comme… comme Gladys Claffern.

Elle avait le nez rouge et elle détourna la tête.

Mais Tony ne la regardait pas. Ses yeux erraient à travers la pièce :

– Je peux vous aider à diriger la maison.

– Mais elle ne vaut pas un clou ! s'écria-t-elle farouchement. Il lui faudrait un je ne sais quoi que je suis incapable de lui donner. Je sais seulement la rendre confortable ; mais jamais je ne pourrai lui donner cet aspect que l'on voit aux intérieurs représentés dans les magazines de luxe.

– Est-ce le genre que vous aimeriez ?

– A quoi servirait-il de désirer l'impossible ?

Les yeux de Tony s'étaient posés sur elle :

– Je pourrais vous aider.

– Connaissez-vous quelque chose à la décoration intérieure ?

– Cela entre-t-il dans les attributions d'une bonne ménagère ?

– Certainement.

– Dans ce cas, je peux l'apprendre. Pourriez-vous me procurer des livres sur le sujet ?

C'est à cet instant que quelque chose commença.

Claire, qui se cramponnait à son chapeau pour résister aux fantaisies facétieuses que le vent prenait avec lui, avait ramené de la bibliothèque publique deux épais traités sur l'art domestique. Elle observa Tony lorsqu'il ouvrit l'un d'eux et se mit à le feuilleter. C'était la première fois qu'elle voyait ses doigts s'activer à une besogne exigeant de la délicatesse.

« Je ne comprends pas comment ils peuvent obtenir un pareil résultat », pensa-t-elle, et, poussée par une impulsion subite, elle saisit la main du robot et l'attira vers elle. Tony ne résista pas et la laissa inerte, pour lui permettre de l'examiner.

– C'est remarquable, dit-elle, même vos ongles ont l'air absolument naturels.

– C'est voulu, bien sûr, répondit Tony. La peau est constituée par un

plastique souple, et la charpente qui tient lieu de squelette est faite d'un alliage de métaux légers. Cela vous amuse ?

– Pas du tout. (Elle leva son visage rougi.) J'éprouve une certaine gêne à jeter un regard indiscret dans vos viscères, si je puis dire. Cela ne me concerne nullement. Vous ne me posez aucune question sur mes propres organes internes.

– Mes empreintes cérébrales ne comportent pas ce genre de curiosité. Je ne puis agir que dans la limite de mes possibilités.

Claire sentit quelque chose se nouer à l'intérieur de son corps au cours du silence qui suivit. Pourquoi oubliait-elle constamment qu'il n'était qu'une simple machine ? Paradoxalement, c'était la machine qui venait de le lui rappeler. Etait-elle à ce point frustrée de toute sympathie qu'elle en venait à considérer un robot comme son égal… parce qu'il lui témoignait de l'intérêt ?

Elle remarqua que Tony continuait à feuilleter les pages – vainement, aurait-on pu croire, et elle sentit monter en elle un soudain sentiment de supériorité qui lui procura un certain soulagement :

– Vous ne savez pas lire, n'est-ce pas ?

Tony leva la tête :

– Je suis en train de lire, madame Belmont, dit-il d'une voix calme, sans la moindre nuance de reproche.

Elle désigna le livre d'un geste vague :

– Mais…

– J'explore les pages, si c'est là ce que vous voulez dire. Ou, si vous préférez, je les photographie en quelque sorte.

Le soir était déjà tombé ; lorsque Claire se mit au lit, Tony avait parcouru une grande partie du second volume, assis dans l'obscurité, ou du moins ce qui paraissait être l'obscurité aux yeux imparfaits de Claire.

Sa dernière pensée, celle qui vint l'assaillir au moment où elle sombrait dans le néant, fut une pensée bizarre. Elle se souvint de nouveau de sa main ; du contact de sa peau, douce et tiède comme celle d'un être humain.

Quelle habileté on déployait à la fabrique, pensa-t-elle, puis elle s'endormit.

Durant les jours qui suivirent, ce fut un va-et-vient continuel entre la maison et la bibliothèque municipale. Tony suggérait des champs d'étude qui se subdivisaient rapidement. Il y avait des livres sur la façon d'assortir les couleurs et sur les fards ; sur la charpente et sur les modes ; sur l'art et sur l'histoire du costume.

Il tournait les feuilles de chaque page devant ses yeux solennels et lisait à mesure ; il semblait incapable d'oublier.

Avant la fin de la semaine, il lui avait demandé avec insistance de couper ses cheveux, l'avait initiée à une nouvelle méthode de coiffure, lui avait suggéré de rectifier légèrement la ligne de ses sourcils et de modifier la teinte de sa poudre et de son rouge à lèvres.

Elle avait palpité une heure durant d'une terreur nerveuse sous les effleurements délicats de ses doigts inhumains, puis elle s'était regardée dans le miroir.

– On peut faire bien davantage, avait dit Tony, surtout en ce qui concerne les vêtements. Qu'en dites-vous pour un début ?

Elle n'avait rien répondu ; du moins pendant quelque temps. Pas avant d'avoir assimilé l'identité de l'étrangère qui la regardait dans son miroir et calmé l'étonnement qui lui était venu de sa beauté. Puis elle avait dit d'une voix étranglée, sans quitter un seul instant des yeux la réconfortante image :

– Oui, Tony, c'est très bien… pour un début.

Elle ne disait mot de tout cela dans ses lettres à Larry. Qu'il ait le plaisir de la surprise ! Et quelque chose lui disait que ce n'était pas seulement la surprise qu'elle escomptait. Ce serait comme une sorte de revanche.

– Il est temps de commencer à acheter, dit Tony un matin, et je n'ai pas le droit de quitter la maison. Si je vous fais une liste précise des articles nécessaires, puis-je compter sur vous pour me les procurer ? Nous avons besoin de draperies et de tissus d'ameublement, de papiers de tapisserie, de tapis, de peinture, de vêtements et mille autres choses de moindre importance.

– On ne peut obtenir tous ces articles immédiatement et sans délai, dit Claire sur un ton de doute.

– A peu de chose près, à condition de fouiller la ville de fond en comble et que l'argent ne soit pas un obstacle.

– Mais, Tony, l'argent est certainement un obstacle.

– Pas du tout. Présentez-vous tout d'abord à l'U.S. Robots. Je vous remettrai un billet. Allez voir le Dr Calvin et dites-lui que ces achats font partie de l'expérience.

Le Dr Calvin l’impressionna moins que le premier soir. Avec son nouveau visage et son chapeau neuf, elle n’était plus tout à fait la même Claire. La psychologue l’écouta attentivement, posa quelques questions, hocha la tête… et Claire se retrouva dans la rue, porteuse d’un crédit illimité sur le compte de l’U.S. Robots.

L’argent peut réaliser des miracles. Avec tout le contenu d’un magasin à sa disposition, les ukases d’une vendeuse n’étaient pas nécessairement redoutables ; les sourcils haut levés d’un décorateur ne portaient pas la foudre de Jéhovah.

Et à un certain moment, lorsque l’une des Autorités les plus Imposantes, trônant dans l’un des plus chics salons de l’établissement, eut levé un sourcil hautain sur la liste des articles qui devaient composer sa garde-robe et prononcé des contestations sur un ton dédaigneux, elle appela Tony au téléphone et tendit le récepteur à l’important personnage.

– Si vous n’y voyez pas d’inconvénient… (La voix ferme, mais les doigts un peu fébriles :) je vais vous mettre en rapport avec mon… euh… secrétaire.

Sa Grandeur se dirigea vers le téléphone avec le bras solennellement recourbé dans le creux du dos. Elle saisit le récepteur, dit délicatement : « Oui ? » Une courte pause, un autre « oui », ensuite une pause beaucoup plus longue, un commencement d’objection qui s’éteignit promptement, une nouvelle pause, puis un « oui » très humble, et le récepteur reprit sa place sur son berceau.

– Si Madame veut bien me suivre, dit-il d’un air offensé et distant, je m’efforcerai de lui fournir ce qu’elle demande.

– Une seconde. (Claire se précipita de nouveau au téléphone, forma un numéro sur le cadran :) Allô, Tony, je ne sais pas ce que vous avez dit, mais vous avez obtenu des résultats. Merci. Vous êtes un… (Elle chercha le mot approprié, ne le trouva pas et termina par un petit cri de souris :)… un… un chou !

Lorsqu’elle reposa le récepteur, elle se trouva nez à nez avec Gladys Claffern. Une Gladys Claffern légèrement amusée et, il faut le dire, quelque peu suffoquée, qui la regardait, le visage légèrement tiré sur le côté.

– Madame Belmont ?

Aussitôt Claire eut l’impression qu’elle se vidait de son sang. Elle ne put que hocher stupidement la tête, comme une marionnette.

Gladys sourit avec une insolence indéfinissable :

– Tiens, je ne savais pas que vous vous fournissez ici ?

On eût dit que, de ce fait, le magasin s'était définitivement déshonoré.

– Je n'y viens pas très souvent, dit Claire avec humilité.

– On dirait que vous avez quelque peu modifié votre coiffure ?… Elle a quelque chose de bizarre… J'espère que vous excuserez mon indiscrétion, mais j'avais l'impression que le prénom de votre mari était Lawrence ? Non, je ne me trompe pas, c'est bien Lawrence.

Claire serra les dents, mais il lui fallait donner des explications. Elle ne pouvait s'en dispenser :

– Tony est un ami de mon mari. Il a bien voulu me conseiller dans le choix de quelques articles.

– Je comprends. Et je donnerais ma main à couper que c'est un *chou*.

Sur ce trait elle quitta le magasin, entraînant dans son sillage la lumière et la chaleur du monde.

Claire s'avouait en toute franchise que c'est auprès de Tony qu'elle était venue chercher consolation. Dix jours l'avaient guérie de cette répugnance qui l'écartait invinciblement du robot. A présent elle pouvait pleurer devant lui, pleurer et donner libre cours à sa rage.

– J'ai fait figure d'imbécile totale ! tempêtait-elle en soumettant son mouchoir détrempé à la torture. Elle a voulu me ridiculiser. Pourquoi ? Je n'en sais rien. Et comme elle a réussi ! J'aurais dû lui donner des coups de pied. J'aurais dû la jeter par terre et lui danser sur le ventre !

– Est-il possible que vous puissiez haïr un être humain à ce point ? demanda Tony avec douceur et perplexité. Cette partie de l'âme humaine demeure pour moi incompréhensible.

– Ce n'est pas que je la déteste tellement, gémit-elle. Je m'en veux, je suppose, de ne pouvoir lui ressembler. Elle représente pour moi tout ce que je voudrais être… extérieurement du moins… et que je ne pourrai jamais devenir.

La voix de Tony se fit basse et convaincante dans son oreille :

– Vous le deviendrez, madame Belmont, vous le deviendrez. Il nous reste encore dix jours et, en dix jours, la maison peut devenir méconnaissable. N'est-ce pas ce que nous avons entrepris ?

– Et en quoi la transformation de ma maison pourra-t-elle me servir à ses yeux ?

– Invitez-la à vous rendre visite. Invitez ses amis. Organisez la réception pour la veille de… de mon départ. Ce sera une sorte de pendaison de crémaillère.

– Elle ne viendra pas.

– Au contraire, elle ne voudrait pas manquer cela pour un empire. Elle viendra pour rire à vos dépens… mais elle en sera bien incapable.

– Vous le pensez vraiment ? Oh ! Tony, vous croyez que nous réussirons ?

Elle tenait les deux mains du robot entre les siennes… Puis, détournant son visage :

– Mais à quoi cela pourrait-il bien servir ? Ce ne sera pas mon œuvre, mais la vôtre. Je ne peux m'en adjuger le mérite !

– Nul ne peut vivre dans un splendide isolement, murmura Tony. Les connaissances que je possède ont été déposées en moi. Ce que vous voyez en Gladys Claffern n'est pas simplement Gladys Claffern. Elle bénéficie de tout ce que peuvent apporter l'argent et une position sociale. Elle n'en disconvient pas. Pourquoi agiriez-vous autrement ?… Nous pouvons considérer ma position sous un autre jour, madame Belmont. Je suis construit pour obéir, mais c'est à moi qu'il revient de délimiter mon obéissance. Je puis exécuter les ordres à la lettre ou faire preuve d'une certaine initiative. Je vous sers en faisant appel à toutes les facultés de réflexion dont je dispose, car j'ai été conçu pour voir les humains sous un jour qui correspond à l'image que vous me montrez. Vous êtes bienveillante, bonne, sans prétentions. Mme Claffern est apparemment tout l'opposé, et les ordres que je recevrais d'elle, je ne les exécuterais pas de la même façon. Si bien qu'en fin de compte c'est à vous et non point à moi que revient tout le mérite de cette transformation.

Il retira ses mains qu'elle tenait toujours entre ses doigts, et Claire considéra d'un air songeur l'inscrutable visage. De nouveau, elle se sentit envahie par l'effroi, mais ce sentiment avait pris un aspect entièrement nouveau.

Elle eut une contraction de gorge et considéra ses doigts dont la peau fourmillait encore de l'étreinte du robot. Impression inimaginable ! Les doigts de Tony avaient pressé les siens, et avec quelle douceur, quelle tendresse, juste avant de les libérer.

Non !

Ses doigts… Ses doigts…

Elle se précipita à la salle de bains et se lava les mains avec une énergie aveugle… mais vaine.

Le lendemain, elle éprouva un peu de gêne en se retrouvant devant lui ;

elle l'épiait à la dérobée, attendant ce qui pourrait bien se passer… mais rien ne se produisit pendant quelque temps.

Tony travaillait. S'il éprouvait quelque difficulté à coller sur les murs le papier de tapisserie ou à étaler la peinture à séchage rapide, son attitude n'en laissait rien paraître. Ses mains se mouvaient avec précision ; ses doigts étaient prestes et précis.

Il besognait toute la nuit durant, mais nul bruit ne venait jamais frapper les oreilles de Claire et chaque matin était une nouvelle aventure. Impossible de faire le compte des travaux accomplis et pourtant, chaque soir, elle était confrontée avec de nouvelles touches apportées au tableau…

Une seule fois, elle tenta de lui apporter son assistance et sa maladresse tout humaine découragea sa bonne volonté. Il s'affairait dans la chambre voisine, et elle accrochait un tableau au point marqué par le coup d'œil d'une infaillibilité mathématique de Tony. Sur le mur, le trait minuscule ; à ses pieds, le tableau ; en elle le remords de son oisiveté.

Mais elle était nerveuse… ou bien l'escabeau était-il branlant ? Elle le sentit se dérober sous elle et poussa un cri de frayeur. L'escabeau s'écroula sans l'entraîner dans sa chute, car Tony, avec une célérité inimaginable pour un être de chair et de sang, la reçut dans ses bras.

Ses yeux calmes et sombres n'exprimaient rien et sa voix chaleureuse ne prononça que des mots :

– Vous n'avez pas de mal, madame Belmont ?

Elle remarqua l'espace d'un instant que sa main, par un réflexe instinctif, avait dû déranger la chevelure lustrée et elle s'aperçut qu'elle était composée de fils distincts qui étaient de fins cheveux noirs.

Et tout d'un coup, elle fut consciente de ses bras qui lui entouraient les épaules et les jambes, au-dessus des genoux… d'une étreinte ferme et tiède.

Elle se dégagea en poussant un cri qui retentit dans ses propres oreilles. Elle passa le reste de la journée dans sa chambre, et à partir de ce moment elle ne dormit plus qu'avec une chaise arc-boutée contre la poignée de la porte.

Elle avait lancé les invitations et, comme Tony l'avait prévu, elles furent agréées. Il ne lui restait plus à présent qu'à attendre l'ultime soirée.

Elle vint en son temps. La maison était méconnaissable au point qu'elle s'y trouvait presque étrangère. Elle la parcourut une dernière fois –

toutes les pièces avaient changé d'aspect. Elle-même portait des vêtements qui lui eussent paru invraisemblables autrefois… mais une fois qu'on a osé, ils vous apportent confiance et fierté.

Devant le miroir, elle essaya une expression d'amusement condescendant et le miroir lui renvoya magistralement sa moue hautaine.

Qu'allait dire Larry ?… Chose curieuse, elle ne s'en inquiétait guère. Ce n'est pas lui qui allait apporter des jours d'activité passionnée. C'est au contraire Tony qui les emporterait avec lui. Phénomène étrange entre tous ! Elle tenta de retrouver l'état d'esprit qui était le sien, trois semaines auparavant, et n'y parvint aucunement.

La pendule sonna 8 heures qui lui parurent autant de pulsations chargées d'angoisse. Elle se tourna vers Tony :

– Ils vont bientôt arriver, Tony. Il ne faut pas qu'ils sachent…

Elle le considéra un moment d'un regard fixe.

– Tony, dit-elle d'une voix à peine perceptible. Tony ! répéta-t-elle avec plus de force. *Tony !* – et cette fois ce fut presque un cri de douleur.

Mais ses bras l'enlaçaient à présent ; le visage du robot était près du sien ; son étreinte s'était faite impérieuse. Elle perçut sa voix au milieu d'un tumulte d'émotions où il lui semblait se perdre comme au fond d'un brouillard.

– Claire, disait la voix, il est bien des choses que je ne suis pas fait pour comprendre, et ce que je ressens est sans doute de celles-là. Demain je dois partir et je ne le désire pas. Je découvre qu'il y a plus en moi que le simple désir de vous satisfaire. N'est-ce pas étrange ?

Son visage s'était rapproché ; ses lèvres étaient chaudes mais ne laissaient filtrer aucune haleine… car les machines ne respirent pas. Elles allaient se poser sur celles de la jeune femme.

… A ce moment, la sonnette de la porte d'entrée tinta.

Elle se débattit quelques instants, le souffle court ; l'instant d'après, il avait disparu et de nouveau la sonnette se faisait entendre. Son grelottement intermittent se renouvelait avec de plus en plus d'insistance.

Les rideaux des fenêtres de façade avaient été ouverts. Or, ils étaient fermés un quart d'heure plus tôt. Elle en était certaine.

Par conséquent, on les avait vus. *Tous* avaient dû les voir… et ils avaient tout vu… tout !

Ils avaient fait leur entrée, en groupe, avec un tel luxe d'urbanité… la meute se préparant à la curée… avec leurs yeux scrutateurs auxquels rien n'échappait. Ils avaient vu. Sinon pourquoi Gladys aurait-elle réclamé Larry de sa voix la plus désinvolte ? Et Claire, piquée au vif, d'adopter une attitude de défi que le désespoir rendait encore plus arrogante.

Oui, il est absent. Il sera de retour demain, je suppose. Non, je ne me suis pas ennuyée seule. Pas le moins du monde. Au contraire, j'ai vécu des instants passionnants. Et de leur rire au nez. Pourquoi pas ? Que pourraient-ils faire ? Larry comprendrait le fin mot de l'histoire, si jamais elle venait à ses oreilles. Il saurait que penser de ce qu'ils avaient cru voir.

Mais *ils* n'avaient aucune envie de rire.

Elle en lut la raison dans les yeux pleins de fureur de Gladys Claffern, dans sa conversation étincelante mais qui sonnait faux, dans son désir de prendre congé de bonne heure. Et en reconduisant ses invités, elle surprit un dernier murmure anonyme et entrecoupé :

– … jamais vu un être… d'une telle *beauté*…

Elle sut alors ce qui lui avait permis de les traiter avec autant de dédaigneux détachement. Que les loups hurlent donc ! Mais qu'elles sachent, ces péronnelles, qu'elles pouvaient bien être plus jolies que Claire Belmont, et plus riches, et plus imposantes… mais que pas une seule d'entre elles – pas une seule – n'avait un amoureux aussi beau !

Et puis elle se souvint, une fois de plus, que Tony n'était qu'une machine et elle sentit sa peau se hérisser.

– Allez-vous-en ! Laissez-moi ! s'écria-t-elle à l'adresse de la chambre.

Puis elle se jeta sur son lit. Elle ne cessa de pleurer durant toute la nuit. Le lendemain, un peu avant l'aube, alors que les rues étaient désertes, une voiture vint s'arrêter devant la maison et emporta Tony.

Lawrence Belmont passa devant le bureau du Dr Calvin, et, mû par une impulsion soudaine, frappa à la porte. Il trouva la psychologue en compagnie du mathématicien Peter Bogert, mais il n'hésita pas pour autant.

– Claire m'a déclaré que l'U.S. Robots a payé tous les frais de transformation de ma maison… dit-il.

– Oui, dit le Dr Calvin. Nous avons assumé ces dépenses, estimant qu'elles faisaient nécessairement partie d'une expérience pleine d'enseignements. Votre nouvelle situation d'ingénieur associé vous permettra désormais d'entretenir ce train de vie, je suppose.

– Ce n'est pas ce qui m'inquiète. Du moment que Washington a approuvé les tests, je pense que nous pourrons nous procurer un nouveau modèle TN dès l'année prochaine.

Il fit le geste de sortir avec hésitation, puis se ravisa avec non moins d'hésitation.

– Eh bien, monsieur Belmont ? demanda le Dr Calvin après un léger silence.

– Je me demande… commença Larry. Je me demande ce qui s'est réellement passé chez moi durant mon absence. Elle – Claire – me semble tellement différente. Ce n'est pas seulement son apparence… bien que je sois littéralement stupéfait, je l'avoue. (Il eut un rire nerveux.) C'est *elle !* Et pourtant je ne reconnais plus ma femme… Je n'arrive pas à m'expliquer…

– A quoi bon chercher ? Etes-vous déçu en quoi que ce soit des changements intervenus ?

– Au contraire. Mais cela ne laisse pas de m'effrayer un peu, voyez-vous…

– A votre place, je ne me ferais pas de soucis, monsieur Belmont. Votre femme s'est fort bien tirée de l'aventure. A franchement parler, je n'attendais pas de l'expérience des enseignements aussi complets. Nous savons exactement quelles corrections il conviendra d'apporter au modèle TN, et le mérite en revient entièrement à Mme Belmont. Si vous voulez le fond de ma pensée, j'estime que vous êtes davantage redevable de votre avancement à votre femme qu'à vos propres mérites.

Cette déclaration sans fard fit tiquer visiblement Larry.

– Du moment que cela ne sort pas de la famille… conclut-il de façon peu convaincante avant de prendre congé.

Susan Calvin regarda la porte se fermer :

– Je crois que ma franchise n'a pas été tellement de son goût… Avez-vous lu le rapport de Tony, Peter ?

– Avec la plus grande attention, dit Bogert. Ne pensez-vous pas qu'il serait nécessaire d'apporter quelques modifications au modèle TN-3 ?

– Vous croyez ? demanda vivement Susan Calvin. Et sur quoi fondez-vous votre raisonnement ?

Bogert fronça les sourcils :

– Aucun raisonnement n'est nécessaire pour aboutir à cette conclusion. Il est évident que nous ne pouvons lâcher dans la nature un

robot qui fasse la cour à sa maîtresse, si vous voulez bien excuser le jeu de mots.

– Juste ciel, Peter, vous me décevez. Alors, vraiment, vous ne comprenez pas ? Ce robot se devait d'obéir à la Première Loi. Claire Belmont courait le danger d'être gravement affectée du fait de ses propres insuffisances, ce qu'il ne pouvait permettre. C'est pourquoi il lui a fait la cour. Quelle femme, en effet, ne s'enorgueillirait d'avoir éveillé la passion chez une machine – chez une froide machine sans âme ? C'est pourquoi il a délibérément ouvert les rideaux ce soir-là, afin que les autres puissent la voir dans sa scène d'amour et en concevoir de la jalousie… sans pour cela compromettre en rien le ménage de Claire. Je pense que Tony s'est conduit fort intelligemment…

– Vraiment ? Le fait qu'il se soit agi d'un simulacre change-t-il quelque chose à l'affaire ? N'a-t-elle pas subi une affreuse déception ? Relisez le rapport. Elle l'a évité. Elle a crié lorsqu'il l'a prise dans ses bras. Elle n'a pas fermé l'œil de la nuit suivante… en proie à une crise de nerfs. Cela, nous ne pouvons l'admettre.

– Peter, vous êtes aveugle. Vous êtes aussi aveugle que je l'ai été. Le modèle TN sera entièrement reconstruit, mais pas pour cette raison. Bien au contraire, bien au contraire. Il est curieux que cette particularité m'ait échappé au début… (Ses yeux avaient pris une expression profondément songeuse :) Mais peut-être n'est-ce qu'en raison de mes propres déficiences. Voyez-vous, Peter, les machines ne peuvent tomber amoureuses, mais les femmes en sont fort capables – même lorsque leur amour est sans espoir et l'objet de leur flamme horrifiant !

LENNY

L'United States Robots avait un problème, et ce problème était celui de la population.

Peter Bogert, mathématicien en titre, se dirigeait vers l'atelier d'assemblage lorsqu'il rencontra Alfred Lanning, Directeur des Recherches. Lanning fronçait ses féroces sourcils et observait la chambre de l'ordinateur à travers la balustrade.

A l'étage inférieur, sous le balcon, une procession de visiteurs des deux sexes et d'âges divers jetait des regards curieux alentour, tandis qu'un guide récitait un commentaire.

– L'ordinateur que vous avez sous les yeux, disait-il, est le plus grand du monde dans sa catégorie. Il contient cinq millions trois cent mille cryotrons et est capable de traiter simultanément plus de cent mille variables. Grâce à son concours, l'U.S. Robots est à même de construire avec précision les cerveaux positroniques des nouveaux modèles.

– Les spécifications sont introduites sur un ruban que l'on perfore par le moyen de ce clavier – un peu dans le genre d'une machine à écrire très complexe ou d'une linotype, à ceci près que l'ordinateur ne traite pas des lettres, mais des concepts. Les spécifications sont traduites en symboles logiques équivalents et ceux-ci à leur tour sont convertis en perforations réparties en figures conventionnelles.

– En moins d'une heure, l'ordinateur peut fournir à nos hommes de science le dessin d'un cerveau qui offrira tous les réseaux positroniques nécessaires pour la fabrication d'un robot…

Alfred Lanning leva enfin les yeux et remarqua la présence de l'autre.

– C'est vous Peter ? fit-il.

Bogert leva les mains pour lisser une chevelure noire et brillante dont la parfaite ordonnance rendait ce soin superflu :

– Apparemment, vous ne pensez pas grand bien de cette pratique, Alfred.

Lanning poussa un grognement. L'idée de faire accéder le public dans les établissements de l'U.S. Robots sous la conduite d'un guide était d'origine fort récente et devait, dans l'esprit des initiateurs, servir un double but. D'une part cela permettait aux gens d'approcher les robots,

de se familiariser petit à petit avec eux et de vaincre ainsi la peur instinctive que leur inspiraient ces êtres mécaniques. D'autre part, on espérait intéresser certains sujets et les amener à consacrer leur vie aux recherches en robotique.

– Vous le savez bien, dit enfin Lanning. Le travail se trouve bouleversé une fois par semaine. Si l'on tient compte des heures perdues, le profit est insignifiant.

– C'est-à-dire que les vocations nouvelles sont toujours aussi rares ?

– Il y a bien quelques candidatures pour les postes accessoires. Mais c'est de chercheurs que nous avons besoin, vous ne l'ignorez pas. Le malheur, c'est que, les robots étant interdits sur la Terre proprement dite, il existe un préjugé contre le métier de roboticien.

– Ce maudit complexe de Frankenstein, dit Bogert, répétant à dessein l'une des phrases favorites de Lanning.

Celui-ci ne comprit pas la taquinerie :

– J'aurais dû m'y faire depuis le temps, mais je n'y parviendrai jamais. On pourrait croire que, de nos jours, tout être humain résidant sur Terre serait parfaitement conscient que les trois Lois constituent une sécurité totale ; que les robots ne présentent aucun danger. Prenez par exemple cette bande de croquants. (Il jeta sur la foule un regard irrité.) Regardez-les ! La plupart d'entre eux traversent l'atelier d'assemblage comme ils monteraient sur le scenic railway, pour le frisson de peur qu'il leur fait courir le long de l'échine. Puis, lorsqu'ils pénètrent dans la salle où est exposé le modèle MEC – qui n'est capable de rien faire d'autre que de s'avancer de deux pas, d'annoncer « Enchanté de vous connaître, monsieur », de serrer la main, puis de reculer de deux pas – les voilà qui battent précipitamment en retraite, tandis que les mères affolées entraînent leur progéniture. Comment espérer un travail cérébral de la part de tels idiots ?

Bogert n'avait aucune réponse à proposer. Ensemble ils jetèrent un nouveau regard à la file des badauds, quittant à présent la salle de l'ordinateur pour pénétrer dans l'atelier d'assemblage des cerveaux positroniques. Puis ils s'en furent. Il se trouve que leur attention ne fut nullement attirée par le dénommé Mortimer W. Jacobson, âgé de seize ans – qui, il faut lui rendre cette justice, ne pensait aucunement à mal faire.

En fait, il est même impossible de dire que ce fut la faute de Mortimer.

Le jour où les ateliers étaient ouverts au public était parfaitement connu de tous les ouvriers. Tous les appareils se trouvant aux abords du circuit prévu auraient dû être parfaitement neutralisés ou mis sous clef, puisqu'il est déraisonnable d'attendre de la part d'êtres humains qu'ils résistent à la tentation de manipuler boutons, leviers ou poignées. De plus, le guide aurait dû montrer une vigilance de tous les instants pour arrêter à temps ceux qui auraient manifesté quelque velléité d'y succomber.

Mais, au moment dont nous parlons, le guide était passé dans la pièce suivante et Mortimer occupait la queue de la file. Il passa devant le clavier qui servait à introduire les spécifications dans l'ordinateur. Il n'avait aucun moyen de soupçonner que la machine était précisément en train d'élaborer les plans d'un nouveau robot, sinon, étant un garçon bien sage, il se serait abstenu de toucher au clavier. Il ne pouvait se douter que, par une négligence que l'on pourrait qualifier de criminelle, un technicien avait omis de neutraliser ledit clavier.

Si bien que Mortimer tapota le fameux clavier au hasard, comme il aurait joué d'un instrument de musique.

Il ne s'aperçut pas qu'un ruban perforé sortait de l'ordinateur dans une autre partie de la pièce – discrètement, silencieusement.

De son côté, lorsqu'il revint dans les parages, le technicien ne remarqua rien d'anormal. Il éprouva quelque inquiétude en découvrant que le clavier était en circuit, mais il ne lui vint pas à l'esprit de procéder à des vérifications. Au bout de quelques minutes, son inquiétude avait disparu et il continua de fournir des informations à l'ordinateur.

Quant à Mortimer, ni à ce moment ni plus tard, il ne se douta de ce qu'il venait de faire.

Le nouveau modèle LNE était conçu pour le travail dans les mines de bore sur la ceinture des astéroïdes. Les dérivés du bore augmentaient annuellement de valeur, car ils constituaient les produits essentiels pour la construction des micro-piles à protons qui assuraient la fourniture d'énergie du type le plus récent à bord des vaisseaux de l'espace ; or, les maigres réserves terrestres commençaient à s'épuiser.

Du point de vue physique, cela signifiait que les robots LNE devraient être équipés d'yeux sensibles aux raies les plus importantes dans l'analyse spectroscopique des minerais de bore, ainsi que de membres du type le plus adapté au travail du minerai et à sa transformation en produit fini. Comme toujours, cependant, c'était l'équipement cérébral qui constituait

le problème majeur.

Le premier cerveau positronique LNE venait d'être terminé. C'était un prototype qui irait rejoindre tous les autres prototypes dans la collection de l'U.S. Robots. Lorsqu'il aurait subi tous les tests, on entreprendrait la construction du modèle qui serait loué (et non vendu) aux entreprises minières.

Le prototype LNE sortait de finition. Grand, droit, poli, il ressemblait, vu de l'extérieur, à nombre d'autres modèles qui ne possédaient pas de spécialisation par trop rigoureuse.

Le technicien responsable, se fondant pour commencer les tests sur les instructions du *Manuel de la Robotique*, lui demanda :

– Comment allez-vous ?

La réponse prévue devait être la suivante : « Je vais bien et je suis prêt à entrer en fonction. J'espère qu'il en est de même pour vous. »

Ce premier échange ne servait qu'à s'assurer si le robot était capable d'entendre, de comprendre une question banale et de donner une réponse également banale et conforme à ce que l'on peut attendre d'un robot. A partir de ce moment, on passait à des sujets plus compliqués, destinés à mettre à l'épreuve les différentes Lois et leur interaction avec les connaissances spécialisées de chaque modèle particulier.

Donc le technicien prononça le sacramentel « Comment allez-vous ? ». Il fut aussitôt mis en alerte par la voix du prototype LNE. Cette voix possédait un timbre différent de toutes celles qu'il avait entendues chez un robot. (Et il en avait entendu beaucoup.) Elle formait les syllabes comme une succession de notes émises par un célesta à bas registre.

Le technicien fut tellement surpris qu'il mit plusieurs minutes avant d'identifier rétrospectivement les syllabes formées par ces sons paradisiaques.

Cela donnait à peu près ceci : « Da, da, da, gou. »

Le robot était toujours debout, grand et parfaitement droit, mais sa main droite se leva lentement et il introduisit un doigt dans sa bouche.

Stupéfait d'horreur, le technicien ouvrit des yeux exorbités et prit la fuite. Il verrouilla la porte derrière lui et, d'une pièce voisine, lança un appel de détresse à Susan Calvin.

Le Dr Susan Calvin était le seul robopsychologue de l'U.S. Robots (et pratiquement de l'humanité). Il ne lui fallut pas pousser bien avant l'étude du prototype LNE avant de demander péremptoirement une

transcription des plans établis par l'ordinateur concernant les réseaux cérébraux positroniques, ainsi que les spécifications sur ruban perforé qui avaient servi de directives. Après un bref examen, elle fit appeler Bogert.

Ses cheveux gris fer sévèrement tirés en arrière ; son visage glacé, barré de rides verticales de part et d'autre d'une bouche aux lèvres minces et pâles, se tourna vers lui avec une expression sévère :

– Que signifie, Peter ?

Bogert étudia les passages indiqués par elle avec une stupéfaction croissante :

– Grand Dieu, Susan, cela n'a pas de sens !

– A n'en pas douter. Comment une telle ineptie a-t-elle pu se glisser dans les spécifications ?

Le technicien responsable, convoqué, jura en toute sincérité qu'il n'y était pour rien et qu'il n'avait aucune explication à proposer. L'ordinateur donna une réponse négative à toutes les questions tendant à préciser le point défaillant.

– Le cerveau positronique, dit Susan Calvin pensivement, est irrécupérable. Tant de fonctions supérieures ont été annihilées par ces instructions sans queue ni tête que la mentalité résultante correspond à celle d'un bébé humain. Pourquoi paraissez-vous tellement surpris, Peter ?

Le prototype LNE, qui apparemment ne comprenait rien à ce qui se passait autour de lui, s'assit soudain sur le sol et entreprit d'examiner méticuleusement ses pieds.

– Dommage qu'il faille le démanteler, dit Bogert qui le suivait des yeux. C'est une belle pièce.

– Le démanteler ? répéta la robopsychologue en pesant sur les mots.

– Bien entendu, Susan. A quoi pourrait-il servir ? S'il existe un objet totalement inutile, c'est bien un robot incapable de remplir une fonction. Vous n'allez tout de même pas prétendre qu'il soit capable d'accomplir un travail quelconque ?

– Non, sûrement non.

– Alors ?

– Je voudrais poursuivre d'autres tests, dit-elle, obstinée.

Bogert lui jeta un regard impatienté, puis haussa les épaules. Il savait trop bien qu'il était inutile de discuter avec Susan Calvin. Les robots étaient toute sa vie, elle n'aimait rien d'autre, et pour les avoir si longtemps côtoyés, elle avait, selon Bogert, perdu toute apparence

d'humanité. Il était aussi vain de chercher à la faire changer de décision que de demander à une micro-pile de cesser de fonctionner.

– A quoi bon ? murmura-t-il. (Puis il ajouta précipitamment à haute voix :) Auriez-vous l'obligeance de nous avertir lorsque vous aurez terminé la série de vos tests ?

– Je n'y manquerai pas, dit-elle. Venez, Lenny.

« Voilà LNE devenu Lenny, pensa Bogert. C'était inévitable. »

Susan Calvin tendit la main, mais le robot se contenta de la regarder. Avec douceur, la robopsychologue saisit les phalanges de métal. Lenny se mit debout avec souplesse. (Sa coordination mécanique, du moins, n'avait pas souffert.) Ensemble ils sortirent de la pièce, le robot dominant la femme de soixante centimètres. Nombreux furent les yeux qui les suivirent curieusement le long des couloirs.

L'un des murs du laboratoire de Susan Calvin, celui qui donnait directement sur son bureau particulier, était recouvert par une reproduction à très fort grossissement d'un réseau positronique. Il y avait près d'un mois que Susan Calvin l'étudiait avec une attention passionnée.

Elle était justement en train de la considérer, suivant les lignes sinueuses dans leurs parcours complexes. Derrière elle, Lenny, assis sur le sol, écartait et rapprochait ses jambes, gazouillant des syllabes dénuées de sens, d'une voix si mélodieuse que nul ne pouvait l'entendre sans en être ravi.

Susan Calvin se tourna vers le robot :

– Lenny, Lenny…

Elle continua de répéter patiemment son nom jusqu'au moment où Lenny leva la tête et proféra un son interrogateur. Une expression fugitive de plaisir éclaira le visage de la robopsychologue. Il fallait de moins en moins de temps pour attirer l'attention du robot.

– Levez votre main, Lenny, dit-elle. La main… en l'air. La main… en l'air.

Et ce disant elle levait sa propre main, répétant le mouvement sans se lasser.

Lenny suivit des yeux le mouvement. En haut, en bas, en haut, en bas. Puis il esquissa lui-même le geste de sa propre main en gloussant :

– Eh… heuh.

– Très bien, Lenny, dit Susan gravement. Essayez encore. Main… en l'air.

Avec une infinie douceur, elle saisit la main du robot, la souleva, l'abaissa :
– Main… en l'air. Main… en l'air.
– Susan, fit une voix provenant de son bureau.
Le Dr Calvin s'interrompit en serrant les lèvres :
– Qu'y a-t-il, Alfred ?
Le Directeur des Recherches entra dans la pièce, jeta un regard sur le plan mural puis vers le robot :
– Alors, pas encore lasse ?
– Pourquoi le serais-je ? C'est mon travail, non ?
– C'est-à-dire, Susan…
Il prit un cigare, le regarda fixement et fit le geste d'en couper l'extrémité d'un coup de dents. A ce moment, ses yeux rencontrèrent le regard de sévère réprobation de la femme. Alors il rangea son cigare et reprit :
– Je voulais vous dire, Susan, le modèle LNE est en fabrication dès à présent.
– Je l'ai appris en effet. Auriez-vous quelque chose à me demander à ce sujet ?
– Ma foi, non. Néanmoins, le simple fait qu'il soit mis en fabrication et donne entière satisfaction retire tout intérêt aux efforts que vous pourriez accomplir désormais pour obtenir quelques résultats de ce spécimen mal venu. Ne serait-il pas plus simple de le jeter à la ferraille ?
– Si je comprends bien, Alfred, vous regrettez que je gaspille en pure perte un temps si précieux. Rassurez-vous. Il n'est pas perdu. J'accomplis un travail réel sur ce robot.
– Mais ce travail n'a aucun sens.
– Il m'appartient d'en juger, Alfred.
Elle avait prononcé ces mots avec un calme de mauvais augure, aussi Lanning estima-t-il plus sage de dévier quelque peu.
– Pouvez-vous me dire quel est votre objectif ? Par exemple, qu'essayez-vous d'obtenir de lui en ce moment ?
– Qu'il lève la main au commandement, qu'il imite la parole.
– Eh… heuh, dit Lenny, comme s'il avait compris, puis il leva gauchement la main.
Lanning secoua la tête :
– Cette voix est tout simplement stupéfiante. Comment est-ce possible ?
– Difficile à dire, répondit Susan Calvin. Son émetteur est normal. Il

pourrait parler comme les autres, j'en suis sûre. Et pourtant il n'en fait rien ; sa façon de s'exprimer résulte d'une anomalie dans ses réseaux positroniques que je n'ai pas encore réussi à isoler.

– Eh bien, isolez-la, pour l'amour du ciel. Un langage de ce genre pourrait nous être utile.

– Tiens, il serait donc possible que mes études servent à quelque chose ?

Lanning haussa les épaules avec embarras :

– Oh ! ce n'est là qu'un point accessoire.

– Dans ce cas, je regrette que vous n'aperceviez pas l'intérêt essentiel de mes travaux, dit Susan Calvin d'un ton quelque peu acide, qui est infiniment plus important. Mais cela, je n'y puis rien. Auriez-vous l'obligeance de me laisser seule à présent, Alfred, afin que je puisse reprendre le cours de mes expériences ?

Lanning tira son cigare, un peu plus tard, dans le bureau de Bogert :

– Cette femme devient un peu plus insupportable chaque jour.

Bogert comprit parfaitement. A l'U.S. Robots, il n'existait qu'une seule personne que l'on pût qualifier sous les termes de « cette femme ».

– S'acharne-t-elle toujours sur ce pseudo-robot… ce fameux Lenny ?

– Elle s'efforce de le faire parler.

Bogert haussa les épaules :

– Rien ne peut mettre davantage en évidence les difficultés de la compagnie. Je parle du recrutement du personnel qualifié pour la recherche. Si nous disposions d'autres robopsychologues, nous pourrions mettre Susan à la retraite. A ce propos, je suppose que la conférence annoncée pour demain par le directeur a pour objet le problème du recrutement ?

Lanning inclina la tête et considéra son cigare comme s'il lui trouvait mauvais goût :

– En effet, mais c'est surtout la qualité qui nous intéresse et non la quantité. Nous avons monté le niveau des salaires, et maintenant les candidats font la queue à la porte de nos bureaux… ceux qui sont essentiellement attirés par l'appât du gain. Le plus difficile est de découvrir ceux qui sont essentiellement attirés par la robotique… Il nous faudrait quelques sujets de la trempe de Susan Calvin.

– Juste ciel, que me dites-vous là !

– Je ne parle pas de son caractère. Mais vous l'admettrez avec moi,

Peter, les robots constituent son unique pensée dans la vie. Rien d'autre ne l'intéresse.

– Je sais. C'est justement ce qui la rend aussi parfaitement insupportable.

Lanning inclina la tête. Il était incapable de se souvenir de toutes les occasions où il aurait soulagé son âme en jetant Susan Calvin à la porte. Mais il ne pouvait non plus faire le compte du nombre de millions de dollars qu'elle avait économisés à la firme. Elle était la femme vraiment indispensable et le demeurerait jusqu'à sa mort – à moins qu'ils ne pussent d'ici là résoudre le problème consistant à découvrir des hommes et des femmes d'une valeur équivalente et qui soient attirés par la recherche en robotique.

– Je crois que nous allons mettre un terme aux visites dans les ateliers, dit-il.

Peter haussa les épaules :

– Cela vous regarde. Mais en attendant, qu'allons-nous faire de Susan ? Elle est fort capable de s'attarder indéfiniment sur Lenny. Vous connaissez son obstination lorsqu'elle s'attaque à un problème qu'elle juge intéressant.

– Que pourrions-nous faire ? demanda Lanning. Si nous manifestons une trop grande insistance, elle s'acharnera par esprit de contradiction féminin. En dernière analyse, nous ne pouvons aller contre sa volonté.

– Je me garderais bien d'utiliser l'adjectif « féminin » lorsqu'il s'agit du Dr Calvin, dit en souriant le mathématicien aux cheveux calamistrés.

– Enfin bref, dit Lanning d'un air bougon, à tout le moins cette expérience ne peut causer de tort à personne.

Ce en quoi il se trompait.

Le signal d'alarme est toujours une cause de tension dans un grand établissement industriel. Il avait résonné une douzaine de fois dans l'histoire de l'U.S. Robots – à l'occasion d'un incendie, d'une inondation, d'une révolte.

Cependant, au cours de cette période, jamais la tonalité particulière indiquant « Robot échappé au contrôle » n'avait retenti à travers les ateliers et bureaux. Nul ne se serait jamais attendu à l'entendre. Cette sonnerie n'avait été installée que sur l'insistance du gouvernement. « La peste soit du complexe de Frankenstein ! » murmurait parfois Lanning dans les rares occasions où cette pensée lui venait à l'esprit.

Et pourtant voilà qu'à présent la sirène aiguë s'élevait et se taisait toutes les dix secondes, sans que pratiquement personne, depuis le Président-Directeur Général jusqu'au dernier concierge-assistant, reconnaisse, du moins pendant quelques instants, la signification de ce son étrange. Passés ces premiers moments, les gardes armés et les membres du personnel du service de santé affluèrent massivement vers la zone de danger signalée et l'U.S. Robots se trouva frappée de paralysie.

Charles Randow, technicien affecté à l'ordinateur, fut conduit à l'hôpital avec un bras cassé. Là se limitaient les dommages. Les dommages physiques, s'entend.

– Mais le dommage moral, rugissait Lanning, est inestimable.

Susan Calvin lui fit face, avec un calme lourd de menace :

– Vous ne toucherez pas à Lenny, même du bout du doigt, vous m'avez comprise ?

– Ne comprenez-vous pas, Susan ? Ce robot a blessé un être humain. Il a violé la Première Loi.

– Vous ne toucherez pas à Lenny.

– Pour l'amour du ciel, Susan, devrai-je vous réciter le texte de la Première Loi ? *Un robot ne peut porter atteinte à un être humain*… Notre existence même dépend de la stricte observance de cette Loi par les robots de tous types et de toutes catégories. Si cet incident vient aux oreilles du public – et il y viendra obligatoirement – on saura qu'une exception s'est produite à la règle, et fût-elle unique, nous serons peut-être contraints de fermer l'établissement. Il ne nous reste qu'une seule chance de survie : annoncer que le robot coupable a été instantanément détruit, expliquer les circonstances de l'accident et espérer convaincre le public que jamais pareil fait ne se reproduira.

– J'aimerais découvrir exactement ce qui s'est passé, répondit Susan Calvin. J'étais absente à ce moment, et je voudrais savoir exactement ce que ce Randow faisait dans mes laboratoires sans avoir obtenu ma permission d'y pénétrer.

– Il est facile de reconstituer les faits, dit Lanning. Votre robot a frappé Randow et cet imbécile a pressé le bouton « Robot échappé au contrôle » en déchaînant le scandale. Mais il n'en reste pas moins que votre robot l'a frappé et lui a cassé un bras. Il faut reconnaître que votre Lenny a subi une telle distorsion qu'il échappe à la Première Loi et doit être détruit.

– Il n'échappe pas à la Première Loi. J'ai étudié ses réseaux cérébraux et je suis certaine de ce que j'avance.

– Alors comment se fait-il qu'il ait pu frapper un homme ? (En

désespoir de cause, il eut recours au sarcasme.) Demandez-le à Lenny. Vous avez certainement dû lui apprendre à parler, depuis le temps.

Les joues de Susan Calvin s'empourprèrent :

– Je préfère interroger la victime. Et, en mon absence, je veux que Lenny soit enfermé dans mes bureaux et ceux-ci verrouillés et scellés. Je défends formellement que quiconque s'approche de lui, et s'il lui arrive la moindre chose durant mon absence, je vous donne ma parole que la compagnie ne me reverra plus jamais, quelles que soient les circonstances.

– Serez-vous d'accord pour décider sa destruction s'il a violé la Première Loi ?

– Oui, dit Susan Calvin, mais ce n'est pas le cas.

Charles Randow était étendu sur son lit, le bras dans le plâtre. Mais il souffrait surtout du choc qu'il avait éprouvé en voyant le robot s'avancer sur lui avec des intentions de meurtre. Nul homme avant lui n'avait eu l'occasion de redouter une agression directe de la part d'un robot. Il venait de vivre une expérience unique.

Susan Calvin et Alfred Lanning se tenaient à son chevet ; Peter Bogert, qui les avait trouvés en venant à l'hôpital, les accompagnait. Les docteurs et les infirmières avaient été priés de quitter la salle.

– Que s'est-il passé ? interrogea Susan Calvin.

– Le robot m'a frappé au bras. Il s'avançait sur moi d'un air menaçant, murmura Randow, intimidé.

– Remontons plus loin, dit Susan Calvin. Que faisiez-vous dans mon laboratoire sans autorisation ?

Le jeune technicien avala péniblement sa salive et sa pomme d'Adam se déplaça dans son cou maigre. Il avait les pommettes hautes et un teint d'une pâleur anormale.

– Nous connaissions tous l'existence de votre robot. Le bruit courait que vous tentiez de lui apprendre à parler comme un instrument de musique. La chose avait même fait l'objet de paris, les uns affirmant qu'il parlait déjà, les autres soutenant le contraire. D'aucuns prétendaient que vous étiez capable de faire discourir une borne kilométrique.

– Je suppose, dit Susan Calvin d'un ton glacial, que je dois prendre cela comme un compliment. Et quel était votre rôle dans l'histoire ?

– De tirer l'affaire au clair… de m'assurer s'il parlait, oui ou non. Nous nous sommes procuré une clé donnant accès à vos bureaux, et j'y suis

entré après votre départ. Nous avions tiré au sort pour désigner celui qui serait chargé de la mission. C'est moi qui ai été désigné.

– Ensuite ?

– J'ai tenté de le faire parler et il m'a frappé.

– Qu'entendez-vous par « j'ai tenté de le faire parler » ? Comment vous y êtes-vous pris ?

– Je… je lui ai posé des questions, mais comme il ne voulait pas répondre, j'ai voulu le secouer un peu et j'ai… euh… crié après lui et…

– Et ?

Suivit une longue pause. Sous le regard impitoyable de Susan Calvin, Randow finit par dire :

– J'ai essayé de l'effrayer pour l'amener à dire quelque chose. (Il ajouta comme pour se justifier :) Il fallait bien le secouer un peu.

– De quelle façon avez-vous tenté de l'effrayer ?

– J'ai fait mine de lui décocher un coup de poing.

– Et il a repoussé votre bras ?

– Il a frappé mon bras.

– Très bien. C'est tout ce que je voulais savoir. (Susan Calvin se tourna vers Lanning et Bogert :) Venez, messieurs.

Parvenue à la porte, elle se retourna vers Randow :

– Puisque les paris courent encore, je peux vous donner la réponse, si cela vous intéresse toujours. Lenny est capable de prononcer quelques mots fort correctement.

Ils n'ouvrirent pas la bouche avant d'être parvenus dans le bureau de Susan Calvin. Les murs de la pièce étaient littéralement tapissés de livres, dont elle avait écrit un certain nombre. Le bureau gardait l'empreinte de la personnalité froide et ordonnée de celle qui l'occupait. Elle s'assit sur le siège unique. Lanning et Bogert demeurèrent debout.

– Lenny n'a fait que se défendre, dit-elle, en application de la Troisième Loi : *un robot doit protéger son existence*.

– *Dans la mesure*, intervint Lanning avec force, *où cette protection n'est pas en contradiction avec la Première ou la Deuxième Loi*. Lenny n'avait pas le droit de se défendre au prix d'un dommage, fût-il mineur, occasionné à un être humain.

– Il ne l'a pas fait *sciemment*, riposta le Dr Calvin. Le cerveau de Lenny est déficient. Il ne pouvait pas connaître sa propre force ni la faiblesse humaine. En écartant le bras menaçant d'un être humain, il ne pouvait

pas prévoir que l'os allait se rompre. Humainement parlant, on ne peut incriminer un individu qui ne peut honnêtement distinguer le bien du mal.

– Il ne s'agit pas de l'incriminer, intervint Bogert d'un ton conciliant. Nous comprenons que Lenny est l'équivalent d'un bébé humain, et nous ne le rendons pas responsable de cet incident. Mais le public n'hésitera pas. L'U.S. Robots sera fermée.

– Bien au contraire. Si vous aviez autant de cerveau qu'une puce, Peter, vous comprendriez que c'est là l'occasion rêvée qu'attendait l'U.S. Robots. Elle lui permettra de résoudre ses difficultés.

Lanning abaissa ses blancs sourcils.

– De quelles difficultés parlez-vous, Susan ? demanda-t-il.

– La firme n'a-t-elle pas intérêt à maintenir notre personnel de recherche à son haut niveau actuel ?

– Sans doute.

– Eh bien, qu'offrez-vous aux futurs chercheurs ? Un travail passionnant ? De la nouveauté ? L'excitation de dévoiler l'inconnu ? Non ! Vous faites miroiter à leurs yeux la perspective de hauts salaires et vous les assurez qu'ils n'auront aucun problème à résoudre.

– Comment cela ? demanda Bogert.

– Reste-t-il des problèmes à résoudre ? riposta Susan Calvin. Quel genre de robots sortent de nos chaînes de montage ? Des robots parfaitement évolués, complètement aptes à remplir leurs fonctions. L'industrie nous fait part de ses besoins ; un ordinateur dessine le cerveau ; les machines fabriquent le robot ; il sort de l'atelier de montage, complètement terminé. Il y a quelque temps, Peter, vous m'avez demandé à quoi pouvait servir Lenny. Quelle était l'utilité, disiez-vous, d'un robot qui n'était pas conçu en fonction d'un emploi déterminé ? Maintenant, je vous demande : à quoi peut bien servir un robot conçu pour un seul emploi ? Le modèle LNE extrait le bore dans les mines. Si le béryllium devient plus avantageux, il devient inutilisable. Si la technologie entre dans une phase nouvelle, il devient encore inutilisable. Un être humain conçu de cette façon serait un sous-homme. Un robot ainsi conçu est un sous-robot.

– Désirez-vous un robot éclectique ? demanda Lanning, incrédule.

– Pourquoi pas ? riposta la robopsychologue. Pourquoi pas ? On m'a mis entre les mains un robot dont le cerveau était presque totalement stupide. Je me suis efforcée de l'éduquer, ce qui vous a conduit, Alfred, à me demander les raisons d'une telle attitude. Je ne le mènerai peut-être

pas bien loin, puisque Lenny ne dépassera jamais le niveau intellectuel d'un enfant de cinq ans. Alors, quelle est l'utilité de ces efforts sur le plan général ? Très grande, si vous les considérez sous l'angle de l'étude du problème abstrait que constitue *l'art et la manière d'éduquer les robots*. J'ai appris des méthodes pour court-circuiter des réseaux juxtaposés, pour en créer de nouveaux. De nouvelles études permettront de découvrir des techniques nouvelles plus efficaces pour y parvenir.

– Eh bien ?

– Supposons que vous commenciez à partir d'un cerveau positronique dont tous les réseaux de base soient parfaitement déterminés, mais non les secondaires. Supposons ensuite que vous commenciez à créer les secondaires. Vous pourriez vendre des robots de base conçus pour recevoir une instruction ; des robots que l'on pourrait former à une tâche précise, puis à une seconde, à une troisième, si c'est nécessaire. Les robots deviendraient aussi éclectiques que des êtres humains. Les robots pourraient apprendre !

Tous ouvraient des yeux ronds.

– Vous ne comprenez toujours pas ? fit-elle avec impatience.

– Je comprends ce que vous dites, acquiesça Lanning.

– Ne comprenez-vous pas qu'avec un champ de recherches entièrement nouveau, des techniques entièrement nouvelles qu'il faudrait développer, des secteurs entièrement nouveaux de l'inconnu à défricher, les jeunes se sentiront attirés vers la robotique ? Essayez pour voir !

– Puis-je vous faire remarquer, intervint suavement Bogert, que c'est là une pratique dangereuse ? Si l'on commence par des robots ignorants tels que Lenny, cela signifiera que l'on ne pourra jamais tabler sur le respect de la Première Loi… exactement comme cela s'est produit dans le cas de Lenny.

– Exactement. Donnez la plus grande publicité à ce fait.

– *Publicité ?*

– Bien entendu. Mettez l'accent sur le danger. Expliquez que vous allez fonder un nouvel institut de recherches sur la Lune, si la population de la Terre s'oppose à son installation sur le globe, mais soulignez bien le danger auprès des candidats éventuels.

– Mais pourquoi, au nom du ciel ? demanda Lanning.

– Parce que le piment du danger viendra s'ajouter aux autres attraits de la progression. Pensez-vous que la technologie nucléaire soit exempte de dangers et que les voyages à travers l'espace n'aient pas leurs périls ? L'appât de la sécurité vous a-t-il apporté les résultats attendus ? Vous a-t-

il permis de marquer des points sur ce complexe de Frankenstein pour lequel vous professez tant de mépris ? Alors essayez autre chose, un moyen qui ait donné des résultats en d'autres domaines !

Un son parvint de la porte menant aux laboratoires personnels du Dr Calvin. C'était la voix musicale de Lenny.

La robopsychologue s'interrompit instantanément et tendit l'oreille.

– Excusez-moi, dit-elle, je crois que Lenny m'appelle.

– Peut-il vraiment vous appeler ? demanda Lanning.

– Je vous l'ai déjà dit, j'ai réussi à lui apprendre quelques mots. (Elle se dirigea vers la porte, un peu émue.) Si vous voulez bien m'attendre…

Ils la regardèrent franchir le seuil et demeurèrent silencieux un moment.

– Croyez-vous qu'il y ait quelque chose à retenir dans ce qu'elle vient de nous dire ? demanda Lanning.

– C'est possible, Alfred, répondit Bogert, c'est possible. En tout cas suffisamment pour que nous en fassions mention à la conférence des directeurs. Nous verrons bien ce qu'ils diront. Après tout, l'huile est déjà sur le feu. Un robot a blessé un être humain et le fait est de notoriété publique. Comme le dit Susan, nous pourrions tenter d'exploiter l'incident à notre avantage. Bien entendu, je désapprouve les mobiles qui la poussent à agir ainsi.

– Que voulez-vous dire ?

– A supposer qu'elle n'ait dit que la vérité, ce ne sont néanmoins que des raisonnements *a posteriori*. Le véritable mobile qui l'anime est l'attachement qu'elle éprouve pour ce robot. Si nous la poussions dans ses derniers retranchements, elle nous affirmerait qu'elle veut poursuivre son étude de l'éducation des robots. Mais je crois qu'elle a trouvé un autre usage pour Lenny. Un usage plutôt unique et convenant seulement à Susan.

– Je ne vois pas bien où vous voulez en venir.

– Avez-vous compris ce que disait le robot ? demanda Bogert.

– Ma foi non, je n'y ai pas… commença Lanning.

A ce moment, la porte s'ouvrit brusquement et les deux hommes se turent instantanément.

Susan Calvin pénétra dans la pièce, regardant autour d'elle d'un air incertain :

– N'auriez-vous pas vu… ? Je suis pourtant certaine de l'avoir placé quelque part dans cette pièce… Oh ! le voilà.

Elle se précipita vers le coin d'une étagère et saisit un objet assez

compliqué rappelant vaguement un haltère, évidé, avec à l'intérieur des pièces de métal diverses, tout juste trop grandes pour sortir par l'ouverture.

Lorsqu'elle saisit l'objet, les pièces de métal internes s'entrechoquèrent en tintant agréablement. Lanning eut l'impression qu'il s'agissait de la version robotique d'un hochet.

Au moment où Susan Calvin franchissait de nouveau la porte pour retourner aux laboratoires, la voix de Lenny se fit entendre une seconde fois. Cette fois, Lanning comprit parfaitement les mots que Susan Calvin avait appris au robot.

Avec le timbre angélique d'un célesta, il répétait :

– Maman, viens près de moi ! Maman, viens près de moi !

Et l'on entendit les pas précipités de Susan Calvin qui se hâtait à travers le laboratoire, vers le seul genre de bébé qu'il lui serait jamais donné de posséder ou d'aimer.

LE CORRECTEUR

L'United States Robots, en sa qualité de défendeur, possédait suffisamment d'influence pour imposer un procès à huis clos, sans participation d'un jury.

D'autre part, l'Université du Nord-Est ne fit pas de très gros efforts pour s'y opposer. Les administrateurs ne savaient que trop quelles pourraient être les réactions du public dans une affaire mettant en cause l'inconduite d'un robot, aussi exceptionnelle que celle-ci pût être. Ils se rendaient parfaitement compte, en outre, de quelle manière une manifestation anti-robots pourrait se transformer sans avertissement en manifestation anti-science.

Le gouvernement, représenté en l'occurrence par le juge Harlow Shane, était non moins anxieux de mettre discrètement de l'ordre dans cette pétaudière. Enfin, il ne faisait pas bon s'attaquer à l'U.S. Robots ou au monde académique.

– Puisque ni la presse, ni le public, ni le jury ne sont présents aux débats, dit le juge Shane, procédons avec le minimum de cérémonie et venons-en directement au fait.

Ce disant, il eut un petit sourire crispé signifiant peut-être le peu d'espoir qu'il nourrissait de voir ses vœux exaucés et tira sur sa robe afin de s'asseoir plus confortablement. Son visage était agréablement rubicond, son menton arrondi et charnu, et ses yeux d'une nuance claire et fortement écartés. Dans l'ensemble, ce n'était pas un visage empreint de cette majesté que l'on attribue à la justice, et le juge ne l'ignorait pas.

Barnabas H. Goodfellow, professeur de physique à l'Université du Nord-Est, prêta serment le premier, proférant les paroles rituelles avec une élocution qui transformait son nom en chair à pâté.

Après les habituelles questions d'ouverture, l'avocat général enfonça profondément ses mains dans ses poches et commença :

– A quel moment, professeur, l'éventualité d'une utilisation du robot EZ-27 fut-elle portée pour la première fois à votre connaissance et de quelle façon ?

Le petit visage anguleux du Pr Goodfellow prit une expression de malaise, à peine plus bienveillante que celle qu'elle venait de remplacer :

– J'ai eu quelques contacts professionnels et quelques relations avec le Dr Alfred Lanning, Directeur de la Recherche à l'U.S. Robots. Il m'a fait une étrange suggestion que j'ai écoutée avec quelque faveur. Cela se passait le 3 mars de l'année dernière…

– C'est-à-dire en 203 ?

– C'est exact.

– Excusez-moi de vous avoir interrompu. Veuillez poursuivre.

Le professeur inclina la tête froidement, se concentra un moment et commença.

Le Pr Goodfellow considéra le robot avec une certaine gêne. On l'avait transporté, enfermé dans une caisse, à la réserve du sous-sol, conformément aux règles édictées par le gouvernement sur la circulation des robots à la surface de la Terre.

Il était prévenu de son arrivée et on n'aurait pu dire qu'il était pris au dépourvu. Depuis le moment où le Dr Lanning lui avait téléphoné pour la première fois, le 3 mars, il avait senti qu'il ne pourrait résister à la persuasion et, résultat inévitable, aujourd'hui, il se trouvait face à face avec un robot.

A un pas de distance, celui-ci donnait l'impression de posséder une stature extraordinaire.

De son côté, Alfred Lanning lui jeta un regard inquisiteur, comme s'il voulait s'assurer qu'il n'avait pas été endommagé au cours du trajet. Puis il tourna ses sourcils féroces et sa crinière de cheveux blancs vers le professeur.

– Vous avez devant vous le robot EZ-27, le premier de la série qui soit mis à la disposition du public. (Il se tourna vers le robot :) Easy, je vous présente le Pr Goodfellow.

Easy répondit d'une voix impassible, mais avec une telle soudaineté que le professeur eut un recul :

– Bonjour, professeur.

Easy dépassait deux mètres de haut, avec les proportions générales d'un homme – l'U.S. Robots faisait de cette particularité le plus important de ses arguments de vente. Cette caractéristique et la possession des brevets de base concernant le cerveau positronique avaient donné à la firme un véritable monopole sur les robots et un quasi-monopole sur les calculatrices en général.

Les deux hommes qui avaient déballé le robot avaient à présent quitté

les lieux, et le regard du professeur se porta de Lanning à l'homme mécanique pour revenir à son point de départ :

– Il est tout à fait inoffensif, j'en suis certain.

Mais son ton démentait ses paroles.

– Plus inoffensif que moi, à coup sûr, dit Lanning. On pourrait me pousser à vous frapper. Pour Easy, ce serait impossible. Vous connaissez les Lois de la Robotique, je présume.

– Naturellement, répondit Goodfellow.

– Elles font partie intégrante des réseaux positroniques et sont obligatoirement respectées. La Première Loi, qui régit l'existence du robot, garantit la vie et le bien-être de tous les humains. (Il prit un temps, se frotta la joue et ajouta :) C'est là un point dont nous aimerions persuader la Terre entière si c'était possible.

– Il faut avouer qu'il présente un aspect vraiment impressionnant.

– D'accord. Mais si vous ne vous laissez pas influencer par son apparence, vous découvrirez bientôt à quel point il peut être utile.

– En quoi, je me le demande encore. Nos conversations ne m'ont guère éclairé sur ce point. J'ai néanmoins accepté d'examiner l'objet, et je tiens parole en ce moment.

– Nous ferons mieux que le regarder, professeur. Avez-vous apporté un livre ?

– En effet.

– Puis-je le voir ?

Le Pr Goodfellow tendit le bras vers le sol sans quitter des yeux le monstre métallique à forme humaine qui se trouvait devant lui. De la serviette qui se trouvait à ses pieds, il tira un livre.

Lanning tendit la main et déchiffra l'inscription imprimée sur le dos du volume :

– *Chimie, physique des électrolytes en solution*. Parfait. C'est vous-même qui l'avez choisi au hasard. Je ne suis pour rien dans la sélection de ce texte particulier, nous sommes bien d'accord ?

– Tout à fait.

Lanning passa le livre au robot EZ-27.

Le professeur sursauta :

– Non ! C'est là un livre de valeur !

Lanning leva des sourcils d'étoupe blanche et broussailleuse :

– Easy n'a nullement l'intention de déchirer le volume en deux pour montrer sa force, je vous l'assure. Il peut manipuler un livre avec autant de soin que vous et moi. Allez-y, Easy.

– Je vous remercie, monsieur, répondit Easy. (Puis, tournant légèrement son corps métallique, il ajouta :) Avec votre permission, professeur Goodfellow.

Le professeur ouvrit des yeux ronds :

– Je vous en prie, répondit-il néanmoins.

D'un mouvement lent et régulier de ses doigts métalliques, Easy tourna les pages du livre, regardant d'abord à gauche puis à droite ; ce manège se poursuivit durant plusieurs minutes.

L'impression de puissance qui émanait de lui semblait rapetisser la vaste salle aux murs de ciment et les deux hommes qui assistaient à la scène au point d'en faire des pygmées.

– La lumière n'est pas fameuse, murmura Goodfellow.

– Elle suffira.

– Mais que diable peut-il bien faire ? reprit-il d'un ton plus sec.

– Patience, professeur.

Le dernière page fut tournée et Lanning demanda :

– Eh bien, Easy ?

– Ce livre est très bien composé et je n'y relève que peu de choses, répondit le robot. A la page 27, 22e ligne, le mot « positif » est écrit « poistif ». La virgule, ligne 6 de la page 32, est superflue, alors qu'elle eût été nécessaire à la ligne 13 de la page 54. Le signe plus dans l'équation XIV-2, page 337, devrait être remplacé par le signe moins pour correspondre aux équations précédentes…

– Attendez ! Attendez ! s'écria le professeur. Que fait-il ?

– Que fait-il ? répéta Lanning avec une irritation soudaine. Qu'a-t-il fait serait plus exact, puisqu'il a déjà corrigé le livre.

– Corrigé !

– Parfaitement. Dans le temps réduit qu'il lui a fallu pour tourner ces pages, il a relevé toutes les erreurs d'orthographe, de grammaire et de ponctuation. Il a noté les erreurs dans l'ordre des mots et les illogismes. Et toutes ces observations, il les retiendra à la lettre et indéfiniment.

Le professeur était bouche bée. Il s'éloigna de Lanning et d'Easy d'un pas rapide et retourna vers eux avec non moins de célérité. Il croisa les bras sur sa poitrine et les dévisagea.

– A vous en croire, ce serait donc là un robot correcteur ? dit-il enfin.

Lanning inclina la tête :

– Entre autres.

– Mais pour quelles raisons avez-vous tenu à me le montrer ?

– Afin que vous m'aidiez à persuader l'Université de l'adopter.

– Pour s’en servir comme correcteur ?

– Entre autres, répéta patiemment Lanning.

Le professeur contracta son visage en une grimace incrédule :

– C’est absolument ridicule !

– Et pourquoi donc ?

– Jamais l’Université ne pourra se permettre d’acheter ce correcteur d’une demi-tonne – et quand je dis une demi-tonne…

– Il possède d’autres cordes à son arc. Il est capable de préparer des rapports en se fondant sur des informations en vrac, de remplir des formules, de servir d’aide-mémoire d’une précision sans défaut…

– Fariboles !

– Pas le moins du monde, répliqua Lanning, et je me charge de vous le prouver dans un instant. Mais je pense que nous serions mieux pour en discuter dans votre bureau, si vous n’y voyez pas d’objection.

– Non, bien entendu, commença mécaniquement le professeur en faisant le geste de se retourner. (Puis il reprit d’une voix sèche :) Mais le robot… nous ne pouvons l’emmener. Il vous faudra de nouveau le remballer dans sa caisse, docteur.

– Nous avons tout le temps. Easy restera ici.

– Sans surveillance ?

– Pourquoi pas ? Il sait parfaitement qu’il ne doit pas quitter les lieux. Professeur Goodfellow, il est absolument nécessaire de comprendre qu’un robot est bien plus digne de confiance qu’un homme.

– S’il venait à commettre des dégâts, je serais responsable…

– Il ne commettra aucun dégât, je vous le garantis. Réfléchissez : le travail est terminé. Nul ne reparaîtra plus ici, du moins je l’imagine, avant demain matin. Le camion et mes deux hommes se trouvent à l’extérieur. L’U.S. Robots assumera la responsabilité de tout incident qui viendrait à se produire. Mais tout se passera très bien. Disons que ce sera la preuve qu’on peut se fier au robot.

Le professeur se laissa entraîner hors du magasin. Mais dans son bureau, situé cinq étages plus haut, il ne paraissait pas encore entièrement rassuré.

Avec un mouchoir blanc, il épongeait les gouttelettes de sueur qui suintaient de la partie supérieure de son crâne.

– Comme vous le savez, docteur Lanning, il existe des lois qui interdisent l’usage des robots à la surface de la Terre, remarqua-t-il.

– Ces lois ne sont pas simples, professeur Goodfellow. Les robots ne doivent pas être employés dans des lieux ou des édifices publics. Ils ne

doivent pas être utilisés sur des terrains ou à l'intérieur d'édifices privés, sauf sous certaines restrictions qui correspondent la plupart du temps à des interdictions pures et simples. Il se trouve cependant que l'Université est une institution importante et constitue une propriété privée jouissant d'un traitement privilégié. Si le robot est utilisé exclusivement dans une salle déterminée, à des fins académiques, si certaines autres restrictions sont scrupuleusement observées, si les hommes et les femmes qui sont amenés, de par leurs fonctions, à pénétrer dans cette salle nous assurent une entière collaboration, nous pouvons demeurer dans les limites de la loi.

– Vous voudriez que nous prenions toutes ces peines dans le simple but de corriger des épreuves ?

– Vous pourriez employer le robot à mille autres usages, professeur. Jusqu'à présent, son travail n'a été employé qu'à libérer l'homme de l'esclavage que constitue le labeur physique. Mais n'existe-t-il pas un labeur mental que l'on peut également considérer comme un inutile esclavage ? Lorsqu'un professeur capable d'un travail puissamment créateur est assujetti, deux semaines durant, au travail mécanique et abrutissant qui consiste à corriger des épreuves, me traiterez-vous de plaisantin si je vous offre une machine capable de faire le même travail en trente minutes ?

– Mais le prix…

– Le prix ne doit pas vous inquiéter. Vous ne pouvez acheter l'EZ-27. L'U.S. Robots ne vend pas ses productions. En revanche, l'Université peut louer l'EZ-27 pour mille dollars par an – c'est-à-dire une somme bien moindre que celle qui est nécessaire pour acquérir un spectrographe à ondes ultra-courtes et enregistrement continu.

Goodfellow parut fortement impressionné. Lanning poursuivit son avantage :

– Je vous demande seulement de présenter ma proposition au groupe qui possède le pouvoir de décision dans l'établissement. Je ne serais que trop heureux de parler en présence de ses membres, s'ils désiraient un supplément d'information.

– Ma foi, dit Goodfellow d'un air de doute, je peux toujours évoquer la question à la prochaine séance du Sénat qui se tient la semaine prochaine. Mais pour ce qui est d'obtenir un résultat, je ne vous promets rien.

– Naturellement, répondit Lanning.

L'avocat de la défense était court, grassouillet, et il se donnait des airs imposants, ce qui avait pour résultat d'accentuer son double menton. Il jeta un regard sans aménité sur le Pr Goodfellow, lorsque ce témoin lui eut été transmis :

– Vous avez accepté sans vous faire prier, si je comprends bien ?

– J'avais hâte de me débarrasser du Dr Lanning, répondit le professeur d'un ton alerte. J'aurais accepté n'importe quoi.

– Avec l'intention de tout oublier sitôt qu'il serait parti ?

– Mon Dieu…

– Néanmoins, vous avez évoqué la question au cours d'une séance du comité exécutif du Sénat universitaire.

– En effet.

– Si bien que c'est en connaissance de cause que vous vous êtes conformé aux suggestions du Dr Lanning. Vous n'agissiez pas à votre corps défendant. A vrai dire vous les avez accueillies d'enthousiasme, n'est-il pas vrai ?

– J'ai simplement suivi la procédure ordinaire.

– En fait, vous étiez beaucoup moins ému par la présence du robot que vous ne le prétendez. Vous connaissez les trois Lois de la Robotique, et vous les connaissiez à l'époque de votre entrevue avec le Dr Lanning.

– Ma foi, oui.

– Et vous étiez parfaitement d'accord pour laisser un robot en liberté sans la moindre surveillance.

– Le Dr Lanning m'avait assuré…

– Vous n'auriez jamais pris ses assurances pour argent comptant si vous aviez éprouvé le moindre doute quant au caractère inoffensif du robot.

– J'avais une foi entière en la parole… commença le professeur d'un ton compassé.

– C'est tout ! dit l'avocat de la défense abruptement.

Tandis que le Pr Goodfellow se rasseyait, assez décontenancé, le juge Shane se pencha en avant :

– Puisque je ne suis pas moi-même un expert en robotique, j'aimerais connaître la teneur de ces trois fameuses Lois. Le Dr Lanning voudrait-il les énoncer pour le plus grand bénéfice de la Cour ?

Le Dr Lanning sursauta. Il n'avait cessé de chuchoter avec la femme à cheveux gris assise à son côté. Il se leva et la femme leva également les yeux, montrant un visage inexpressif.

– Très bien, Votre Honneur, dit le Dr Lanning. (Il prit un temps comme s'il se préparait à prononcer un discours, puis il commença en articulant laborieusement :) Première Loi : un robot ne peut porter atteinte à un être humain ni, restant passif, laisser cet être humain exposé au danger. Deuxième Loi : un robot doit obéir aux ordres donnés par les êtres humains, sauf si de tels ordres sont en contradiction avec la Première Loi. Troisième Loi : un robot doit protéger son existence dans la mesure où cette protection n'est pas en contradiction avec la Première ou la Deuxième Loi.

– Je vois, dit le juge qui prenait rapidement des notes. Ces lois sont incorporées dans chacun des robots, n'est-ce pas ?

– Absolument. Tous les roboticiens vous le confirmeront.

– Et dans le robot EZ-27 en particulier ?

– Egalement, Votre Honneur.

– On vous demandera probablement de répéter ces déclarations sous la foi du serment.

– Je suis prêt à le faire, Votre Honneur.

Il se rassit.

Le Dr Susan Calvin, robopsychologue en chef à l'U.S. Robots, qui était précisément la femme aux cheveux gris assise à côté du Dr Lanning, regarda son supérieur en titre sans aménité particulière. Il faut dire qu'elle n'en manifestait jamais pour aucun être humain.

– Estimez-vous que le Pr Goodfellow s'est montré entièrement sincère dans son témoignage, Alfred ? demanda-t-elle.

– Pour l'essentiel, murmura Lanning. Il n'était pas aussi nerveux qu'il le prétend de la proximité du robot et il s'est montré assez disposé à parler affaires, lorsqu'il a su le prix demandé. Mais il n'a pas déformé la vérité de façon flagrante.

– Il eût peut-être été plus sage de demander plus de mille dollars.

– Nous étions fort anxieux de placer Easy.

– Je sais. Trop anxieux peut-être. Ils vont tenter de faire croire que nous entretenions des arrière-pensées.

Lanning prit un air exaspéré :

– C'est justement le cas. Je l'ai admis à la réunion du Sénat universitaire.

– Ils pourraient faire croire que nous nourrissions une arrière-pensée plus ténébreuse que celle que nous avons avouée.

Scott Robertson, fils du fondateur de l'U.S. Robots et toujours détenteur de la majorité des actions, se pencha vers le Dr Calvin, dont il

était le deuxième voisin immédiat, et lui dit dans une sorte de murmure explosif :

– Pourquoi ne pouvez-vous pas faire parler Easy ? Nous saurions au moins où nous en sommes !

– Vous savez bien qu'il ne peut pas parler, monsieur Robertson.

– Débrouillez-vous pour qu'il parle. Vous êtes la robopsychologue, docteur Calvin, faites-le parler.

– Si je suis la robopsychologue, répondit Susan Calvin froidement, laissez-moi prendre les décisions. Mon robot ne sera pas contraint à quoi que ce soit au détriment de son bien-être.

Robertson fronça les sourcils et se serait peut-être laissé aller à répondre vertement, mais le juge Shane tapait discrètement du marteau et ils se résignèrent à regret au silence.

Francis J. Hart, chef du département de l'anglais et doyen des études, se trouvait à la barre des témoins. C'était un homme grassouillet, méticuleusement vêtu d'un habit noir d'une coupe quelque peu démodée et dont le crâne rose était barré de plusieurs mèches de cheveux. Il se tenait fort droit dans le fauteuil des témoins, les mains soigneusement croisées sur ses genoux et laissait apparaître de temps en temps sur son visage un sourire qui ne lui desserrait pas les lèvres.

– J'ai été informé pour la première fois de l'affaire du robot EZ-27 à l'occasion de la séance du comité exécutif du Sénat universitaire au cours de laquelle le sujet fut présenté par le Pr Goodfellow. Le 10 avril de l'année dernière, nous tînmes sur le même sujet un conseil spécial, au cours duquel j'occupais le fauteuil présidentiel.

– A-t-on conservé les minutes de cette réunion ?

– Mon Dieu, non. Il s'agissait d'une séance tout à fait exceptionnelle. (Le doyen eut un bref sourire.) Nous avons pensé qu'il valait mieux lui donner un caractère confidentiel.

– Que s'est-il passé au cours de cette réunion ?

Le doyen Hart n'était pas entièrement à son aise dans son rôle de président de la séance. D'autre part, les autres membres du comité ne semblaient pas d'un calme parfait. Seul le Dr Lanning semblait en paix avec lui-même. Sa grande et maigre silhouette que surmontait une tignasse de cheveux blancs rappelait à Hart certains portraits qu'il avait vus d'Andrew Jackson.

Des spécimens de travaux accomplis par le robot étaient éparpillés au

milieu de la table et la reproduction d'un graphe[5] exécuté par lui se trouvait pour le moment entre les mains du Pr Minott, de la Chimie Physique. Les lèvres du chimiste formaient une moue exprimant un approbation évidente.

Hart s'éclaircit la gorge :

– Pour moi, il ne fait aucun doute que le robot peut accomplir certains travaux de routine avec la compétence nécessaire. J'ai parcouru ceux que vous avez sous les yeux, par exemple, immédiatement avant de me rendre à cette séance, et il y a fort peu de chose à leur reprocher.

Il saisit une longue feuille de papier imprimé, trois fois grande comme une page ordinaire de livre. C'était une épreuve en placard, que les auteurs devaient corriger avant la mise en pages. Dans chacune des deux larges marges, on apercevait des corrections parfaitement nettes et magnifiquement lisibles. De temps à autre, un mot était barré et remplacé dans la marge par un autre, en caractères si fins et si réguliers qu'ils auraient parfaitement pu être eux-mêmes des caractères d'imprimerie. Quelques-unes des corrections étaient bleues pour indiquer que l'erreur provenait de l'auteur, d'autres rouges lorsqu'elles étaient commises par le typographe.

– A vrai dire, commenta Lanning, il y a fort peu de chose à reprendre dans ce travail. J'irai même jusqu'à affirmer qu'il n'y a rien à y reprendre, docteur Hart. Je suis certain que les corrections sont parfaites, dans la mesure où le manuscrit original était exempt de critique. Si le manuscrit par rapport auquel cette épreuve a été corrigée se trompait sur des faits et non sur des points d'orthographe ou de syntaxe, le robot n'a pas compétence pour le corriger.

– Cela, nous l'acceptons. Cependant, le robot a corrigé l'ordre des mots à l'occasion et je ne pense pas que les règles en ce domaine soient suffisamment formelles pour être sûr que le choix du robot ait été correct en chaque cas.

– Le cerveau positronique d'Easy, dit Lanning en exhibant de larges dents en un sourire, a été modelé par le contenu de tous les travaux classiques sur le sujet. Je vous défie de me citer un cas où le choix du robot s'est révélé formellement incorrect.

Le Pr Minott leva les yeux du graphe qu'il tenait toujours entre les mains :

– La question que je me pose, docteur Lanning, c'est pourquoi nous aurions besoin d'un robot, avec toutes les difficultés que sa présence

susciterait dans les relations publiques. La cybernétique a sûrement atteint un point suffisant de maturité pour que vos ingénieurs puissent concevoir une machine, un ordinateur de type courant, connu et accepté du public, susceptible de corriger les épreuves.

– Ils le pourraient, sans aucun doute, répondit Lanning avec raideur, mais une telle machine exigerait que les épreuves fussent traduites en symboles spéciaux ou du moins transcrits sur des rubans. Toutes les corrections apparaîtraient sous forme de symboles. Vous seriez contraints d'employer des hommes pour traduire les mots en symboles et les symboles en mots. De plus, un tel ordinateur serait incapable d'exécuter toute autre tâche. Il ne pourrait exécuter le graphe que vous tenez en main, par exemple.

Pour toute réponse, Minott poussa un grognement.

– La caractéristique du robot positronique est la souplesse, poursuivit Lanning. Il peut accomplir de nombreuses tâches. Il est construit à l'image de l'homme afin de pouvoir se servir de tous les outils et machines qui ont été, après tout, conçus pour être utilisés par l'homme. Il peut vous parler et vous pouvez lui parler. Vous pouvez même discuter avec lui jusqu'à un certain point. Comparé même au plus simple robot, l'ordinateur ordinaire, sans cerveau positronique, n'est rien d'autre qu'une pesante machine à additionner.

Goodfellow leva les yeux :

– Si nous parlons et discutons tous avec le robot, n'y a-t-il pas un risque de surcharger ses circuits ? Je suppose qu'il ne possède pas la capacité d'absorber une quantité infinie d'informations ?

– Non, en effet. Mais il durera cinq ans en service ordinaire. Il saura quand le moment sera venu de le décongestionner et la compagnie se chargera de l'opération sans frais.

– Vraiment ?

– Mais oui. La compagnie se réserve le droit d'entretenir le robot en dehors de ses heures normales de service. C'est l'une des raisons pour lesquelles nous conservons le contrôle de nos robots positroniques et préférons les louer plutôt que les vendre. Dans l'exercice de ses fonctions habituelles, tout robot peut être dirigé par n'importe quel homme. En dehors de ses fonctions ordinaires, un robot exige les soins d'un expert, et cela nous pouvons le lui donner. Par exemple, l'un ou l'autre d'entre vous pourrait décongestionner un robot EZ jusqu'à un certain point en lui

donnant l'ordre d'oublier ceci ou cela. Mais il est à peu près certain que vous formuleriez cet ordre de telle manière que vous l'amèneriez à oublier trop ou trop peu. Nous détecterions de telles manœuvres, car nous avons incorporé des sauvegardes dans son mécanisme. Néanmoins, comme il est inutile de décongestionner le robot dans son travail ordinaire ou pour accomplir d'autres tâches sans utilité, la question ne soulève pas de problème.

Le doyen Hart porta la main à son crâne comme pour s'assurer que ses mèches si amoureusement cultivées étaient également réparties.

– Vous êtes très désireux de nous voir adopter la machine, dit-il, et pourtant l'U.S. Robots est sûrement perdant dans le marché. Mille dollars par an est un prix ridiculement bas. Serait-ce que vous espérez, par cette opération, louer d'autres machines du même genre à différentes universités, à un prix pour vous plus rentable ?

– C'est là un espoir qui n'a rien de déraisonnable, dit Lanning.

– Même dans ce cas, le nombre de machines que vous seriez à même de louer serait limité. Je doute que vous puissiez en faire une opération véritablement rentable.

Lanning posa ses coudes sur la table et se pencha en avant, l'air sérieux :

– Permettez-moi de vous parler avec une brutale franchise, messieurs. Les robots ne peuvent être utilisés sur Terre, sauf en quelques cas très spéciaux, en raison du préjugé que le public nourrit à leur égard. L'U.S. Robots est une firme extrêmement prospère et cette prospérité, elle la doit aux seuls marchés extra-terrestres et à la clientèle des compagnies de voyages spatiaux, sans parler des ressources accessoires que lui procure la vente des ordinateurs. Mais ce ne sont pas seulement les profits qui nous intéressent. Nous sommes fermement convaincus que l'utilisation des robots sur la Terre proprement dite améliorerait la vie de tous, même s'il fallait payer cette amélioration d'un certain bouleversement économique temporaire.

– Les syndicats sont naturellement contre nous, mais nous pouvons sûrement compter sur le soutien des grandes universités. Le robot Easy vous aidera en vous libérant de fastidieuses besognes scolastiques. D'autres universités et établissements de recherche suivront votre exemple, et si les résultats répondent à nos espérances, d'autres robots de types différents pourront être placés ici et là, et l'on verra les préjugés du

public s'atténuer graduellement.

– Aujourd'hui l'Université du Nord-Est, demain le monde entier, murmura Minott.

– Je me suis montré beaucoup moins éloquent, murmura Lanning à l'oreille de Susan Calvin d'un ton irrité, et ils se sont montrés infiniment moins réticents. En réalité, pour mille dollars par an, ils sautaient littéralement sur l'occasion. Le Pr Minott m'a confié qu'il n'avait jamais vu plus beau graphe que celui qu'il tenait entre les mains et qu'il n'avait pas pu découvrir la moindre erreur sur l'épreuve ni ailleurs. Hart l'a admis sans détour.

Les sévères lignes verticales qui barraient le front de Susan Calvin ne s'effacèrent pas :

– Vous auriez dû demander davantage d'argent qu'ils n'étaient capables de payer, Alfred, après quoi vous leur auriez accordé un rabais.

– Vous avez peut-être raison, grommela-t-il.

L'avocat général n'en avait pas encore terminé avec le Pr Hart :

– Après le départ du Dr Lanning, avez-vous mis aux voix l'acceptation du robot EZ-27 ?

– Oui.

– Et quel fut le résultat du scrutin ?

– En faveur de l'acceptation, à la majorité des votants.

– A votre avis, quel fut le facteur qui influença le vote ?

La défense éleva immédiatement une objection.

La partie civile présenta la question sous une autre forme :

– Quel est le facteur qui influença votre vote personnel ? Vous avez voté pour l'acceptation, je crois.

– J'ai en effet voté pour l'acceptation. Le sentiment manifesté par le Dr Lanning qu'il était de notre devoir, en tant que membres de l'élite intellectuelle mondiale, de permettre aux robots de soulager la peine des hommes, m'avait profondément influencé.

– En d'autres termes, le Dr Lanning avait réussi à vous convaincre de la justesse de sa thèse.

– C'est son rôle. Je dois dire qu'il s'en est tiré de façon remarquable.

– Je mets le témoin à votre disposition.

L'avocat de la défense s'approcha de la barre des témoins et considéra le Pr Hart pendant un long moment :

– En réalité, vous étiez tous fort désireux d'avoir le robot EZ-27 à votre

disposition, n’est-ce pas ?

– Nous pensions que s’il était capable d’accomplir le travail, il nous serait de la plus grande utilité.

– S’il était capable d’accomplir le travail ? Si je suis bien informé, vous avez examiné les spécimens de travaux accomplis par l’EZ-27 avec un soin particulier, le jour même de la réunion que vous venez de nous décrire ?

– En effet. Puisque le travail de la machine concernait avant tout l’usage de la langue anglaise et que ce domaine est de mon ressort, il était logique que je fusse désigné pour examiner les travaux.

– Très bien. Parmi les travaux exposés sur la table au moment de la réunion, s’en trouvait-il qui pussent être considérés comme ne donnant pas entière satisfaction ? Je détiens actuellement tous ces matériaux comme pièces à conviction. Pourriez-vous me désigner un seul d’entre eux qui laisse quelque chose à désirer ?

– Mon Dieu…

– Je vous pose une question simple. Existait-il un seul et unique travail qui ne fût pas à l’abri des critiques ? Vous les avez examinés personnellement. En avez-vous trouvé, oui ou non ?

Le professeur d’anglais fronça les sourcils :

– Non.

– Je possède également quelques exemplaires des travaux exécutés par le robot EZ-27 au cours de ses quatorze mois de service à l’Université. Vous plairait-il de les examiner et de me dire si vous découvrez quelque critique à formuler à leur endroit, ne serait-ce qu’en une seule occasion ?

– Lorsqu’il lui est arrivé de commettre une faute, elle a été de taille ! dit Hart d’une voix sèche.

– Répondez à ma question, tonna la défense, et seulement à ma question ! Découvrez-vous la moindre faute dans ces travaux ?

Hart examina soigneusement les pièces étalées :

– Pas la moindre !

– Si l’on fait abstraction de la question qui fait l’objet de ce débat, connaissez-vous une erreur qui soit imputable à l’EZ-27 ?

– Si l’on fait abstraction du litige qui fait la matière de ce débat, non.

L’avocat de la défense s’éclaircit la gorge comme pour clore un paragraphe :

– Revenons à présent au scrutin qui devait décider de l’admission ou du rejet du robot EZ-27. La majorité s’est montrée favorable, dites-vous. Quel était le rapport des votes ?

– De treize contre un, pour autant que je m’en souvienne.
– Treize contre un ! C’est là plus qu’une majorité, si je ne m’abuse ?
– Non, maître ! (Tout ce qu’il y avait de pédant chez le doyen Hart s’insurgeait.) Le mot « majorité » signifie purement et simplement « supérieur à la moitié ». Treize bulletins sur quatorze constituent une majorité, rien de plus.
– Sans doute, mais aussi une quasi-unanimité.
– Ils n’en restent pas moins une majorité !
L’avocat de la défense se replia sur une autre position :
– Et qui était l’unique opposant ?
Hart accusa un malaise prononcé :
– Le Pr Simon Ninheimer.
L’avocat affecta la surprise :
– Le Pr Simon Ninheimer ? Le chef du Département de Sociologie ?
– Oui, maître.
– *Le plaignant ?*
L’avocat fit la moue :
– En d’autres termes, il se trouve que l’homme qui a intenté une action pour le paiement de 750 000 dollars en dommages-intérêts contre mon client, l’United States Robots, était celui-là même qui s’est opposé dès le début à l’entrée du robot à l’Université – et cela bien que tous les autres membres du comité exécutif du Sénat universitaire fussent persuadés que l’idée était excellente.
– Il a voté contre la motion comme il en avait le droit.
– En relatant la réunion, vous n’avez mentionné aucune intervention du Pr Ninheimer. A-t-il pris la parole ?
– Je crois qu’il a parlé.
– Vous le croyez seulement ?
– Mon Dieu, il a effectivement parlé.
– S’est-il élevé contre l’introduction du robot dans l’Université ?
– Oui.
– S’est-il exprimé en termes violents ?
– Il a parlé avec véhémence, concéda Hart.
L’avocat prit un ton confidentiel :
– Depuis combien de temps connaissez-vous le Pr Ninheimer, doyen Hart ?
– Depuis environ douze ans.
– C’est dire que vous le connaissez assez bien ?
– Assez bien, en effet.

– Le connaissant, pourriez-vous dire qu'il serait homme à nourrir un ressentiment contre un robot et cela d'autant plus qu'un vote contraire…

La partie civile noya le reste de la question sous une objection véhémente et indignée. L'avocat de la défense fit signe au témoin de s'asseoir et le juge Shane suspendit l'audience pour le déjeuner.

Robertson réduisait son sandwich en un magma innommable. La firme ne tomberait pas en faillite pour une perte de 750 000 dollars, mais cette saignée ne lui ferait aucun bien particulier. En outre, il était conscient qu'il en résulterait dans les relations publiques une récession à long terme infiniment plus coûteuse.

– Pourquoi tout ce tintamarre sur la façon dont Easy est entré dans l'Université ? Qu'espèrent-ils donc gagner ? demanda-t-il aigrement.

– Une action en justice est semblable à un jeu d'échecs, répondit placidement l'avocat de la défense. Le gagnant est en général celui qui peut prévoir plusieurs coups à l'avance, et mon ami, au banc de la partie civile, n'a rien d'un débutant. Ils peuvent faire état de dommages, pas de problème là-dessus. Leur effort principal consiste à anticiper notre défense. Ils doivent compter que nous nous efforcerons de démontrer l'incapacité totale où se trouve Easy de commettre le délit incriminé – en raison des Lois de la Robotique.

– C'est bien là notre défense, dit Robertson, et j'estime qu'elle est absolument sans faille.

– Aux yeux d'un ingénieur en robotique ! Pas nécessairement du point de vue d'un juge. Ils sont en train de préparer leurs batteries afin de pouvoir démontrer que l'EZ-27 n'est pas un robot ordinaire. Il était le premier de son type à être offert au public ; un modèle expérimental qui avait besoin d'être testé sur le terrain, et son séjour à l'Université était la seule méthode valable pour procéder à ces essais. Cela expliquerait les efforts du Dr Lanning pour placer le robot et le consentement de l'U.S. Robots pour le louer à un prix aussi modique. A ce moment, la partie adverse ferait valoir que les tests sur le terrain ont démontré l'inaptitude d'Easy à ses fonctions. Voyez-vous à présent le sens de l'action qui a été menée jusqu'ici ?

– Mais l'EZ-27 était un modèle parfaitement irréprochable, repartit Robertson. C'était le vingt-septième de la série.

– C'est fort regrettable pour lui, dit l'avocat d'un air sombre. Qu'y avait-il d'anormal chez les vingt-six premiers ? Sûrement un détail

quelconque. Pourquoi l'anomalie ne se retrouverait-elle pas dans le vingt-septième ?

– Les vingt-six premiers n'avaient rien d'anormal sauf qu'ils n'étaient pas suffisamment complexes pour leur tâche. Ils étaient équipés des premiers cerveaux positroniques du genre et, au début, c'était une affaire de pile ou face. Mais les trois Lois étaient parfaitement ancrées en eux ! Nul robot n'est à ce point imparfait qu'il puisse échapper aux impératifs des trois Lois.

– Le Dr Lanning m'a expliqué cela, monsieur Robertson, et je suis tout prêt à le croire sur parole. Le juge sera peut-être plus difficile à convaincre. Nous attendons la décision d'un homme honnête et intelligent mais qui ne connaisse rien à la robotique et que l'on puisse égarer. Par exemple, si vous-même, le Dr Lanning ou le Dr Calvin veniez dire à la barre que les cerveaux positroniques sont construits sur le principe de pile ou face, comme vous venez de le faire, la partie adverse vous mettrait en pièces au cours du contre-interrogatoire. Rien ne pourrait plus sauver notre cause. Il faut donc éviter ce genre de déclaration.

– Si seulement Easy voulait parler, grommela Robertson.

L'avocat haussa les épaules :

– Un robot n'est pas admis comme témoin, par conséquent nous n'y gagnerions rien.

– Du moins pourrions-nous connaître quelques-uns des faits. Nous saurions comment il en est venu à faire une telle chose.

Susan Calvin prit feu et flamme. Une légère rougeur monta à ses joues et sa voix accusa un soupçon de chaleur :

– Nous *savons* comment Easy en est venu à commettre cet acte. On lui en avait donné l'ordre ! Je l'ai déjà expliqué au Conseil et je vais vous l'expliquer immédiatement.

– Qui lui avait donné cet ordre ? demanda Robertson avec un étonnement sincère. (On ne lui disait rien, pensa-t-il avec rancœur. Ces gens de la recherche se considéraient comme les propriétaires de l'U.S. Robots !)

– Le plaignant, dit Susan Calvin.

– Pourquoi, au nom du ciel ?

– Je ne connais pas encore la raison. Pour nous faire poursuivre en justice, pour se procurer quelque argent ?

Comme elle prononçait ces mots, on vit des éclairs bleus paraître dans ses yeux.

– Alors pourquoi Easy n'en dit-il rien ?
– N'est-ce pas évident ? On lui a ordonné de rester muet sur l'affaire.
– Pourquoi est-ce tellement évident ? rétorqua Robertson vertement.
– Ma foi, c'est évident pour moi. Je suis une robo-psychologue professionnelle. Si Easy refuse de répondre à des questions directes concernant l'affaire, il n'en sera pas de même si on l'interroge d'une façon détournée. En mesurant l'hésitation croissante de ses réponses à mesure qu'on se rapproche de la question cruciale, en mesurant l'aire de la partie neutralisée et l'intensité des contre-potentiels suscités, il est possible de dire, avec une précision scientifique, que les anomalies dont il est affecté résultent d'une interdiction de parler appuyée sur les impératifs de la Première Loi. En d'autres termes, on lui a déclaré que s'il parlait, un être humain en souffrirait : probablement cet inénarrable Pr Ninheimer, le plaignant, qui peut passer pour un être humain aux yeux d'un robot.
– Dans ce cas, dit Robertson, ne pouvez-vous lui expliquer qu'en se taisant, il causera du tort à l'U.S. Robots ?
– L'U.S. Robots n'est pas un être humain et la Première Loi de la Robotique ne tient pas une société pour une personne morale ainsi que le font les lois ordinaires. En outre, il serait dangereux de faire une tentative pour lever ce genre particulier d'inhibition. La personne qui l'a imposée pourrait la lever avec moins de danger, car les motivations du robot, dans ce cas, se trouvent centrées sur ladite personne. Tout autre processus… (Elle secoua la tête et prit un ton où l'on discernait presque de la passion :) Je ne permettrai pas qu'on endommage le robot !
Lanning intervint avec l'air d'un homme qui apporte le souffle de la raison dans le débat :
– A mon avis, il nous suffira de faire la preuve qu'un robot est incapable d'accomplir l'acte dont Easy est accusé. Et cela nous est possible.
– Précisément, dit l'avocat avec ennui, cela ne vous est pas possible. Les seuls témoins susceptibles de se porter garants de la condition et de l'état d'esprit d'Easy sont des employés de l'U.S. Robots. Le juge ne peut admettre l'impartialité de leur témoignage.
– Comment peut-il récuser des témoignages d'experts ?
– En refusant de se laisser convaincre par leurs arguments. C'est son droit en tant que juge. Pour faire droit aux démonstrations techniques de vos ingénieurs, il n'est pas près d'admettre qu'un homme comme le Pr Ninheimer s'est mis dans le cas de ruiner sa réputation, fût-ce pour une somme relativement importante. Le juge est un homme, après tout. S'il

lui fallait choisir entre un homme ayant accompli un acte impossible et un robot ayant accompli un acte impossible, il trancherait probablement en faveur de l'homme.

– Un homme *peut* accomplir un acte impossible, dit Lanning. En effet, nous ne connaissons pas toutes les complexités de l'âme humaine et d'autre part nous ignorons ce qui, dans un cerveau humain donné, est impossible et ce qui ne l'est pas. En revanche, nous savons parfaitement ce qui est réellement impossible pour un robot.

– Nous verrons si nous pouvons convaincre le juge de cela, dit l'avocat d'un ton las.

– Si tout ce que vous dites est vrai, grommela Robertson, je ne vois pas comment vous pourriez y parvenir.

– Nous verrons bien. Il est bon de connaître et d'apprécier toutes les difficultés qui se dressent sur votre route, mais ce n'est pas une raison pour se laisser aller au découragement. Moi aussi j'ai tenté de prévoir quelques coups d'avance dans la partie d'échecs. (Avec un geste digne de la tête en direction de la robo-psychologue, il ajouta :) Avec le concours de cette charmante dame.

Lanning porta son regard de l'un à l'autre :

– Que diable voulez-vous dire ? demanda-t-il.

Mais l'huissier introduisit sa tête dans la pièce et annonça d'une voix quelque peu essoufflée que l'audience allait être reprise.

Ils rejoignirent leurs places en examinant l'homme qui avait déclenché toute l'affaire.

Simon Ninheimer possédait une tête couverte de cheveux mousseux couleur sable, un visage qui se rétrécissait au-dessous d'un nez en bec d'aigle pour se terminer par un menton pointu ; il avait l'habitude d'hésiter parfois avant de prononcer un mot-clé au cours de la conversation, ce qui paraissait donner à son discours une précision quasi inégalable. Lorsqu'il disait : « Le soleil se lève à… euh… l'est », on pouvait être certain qu'il avait sérieusement envisagé la possibilité qu'il pourrait un jour se lever à l'ouest.

– Etiez-vous opposé à l'admission du robot EZ-27 dans l'Université ? interrogea le procureur.

– En effet.

– Pourquoi ?

– J'avais l'impression que nous ne connaissions pas les véritables raisons qui poussaient l'U.S. Robots à nous confier l'un de leurs robots. Je me méfiais de leur insistance.

– Avez-vous le sentiment qu'il était capable d'accomplir les travaux pour lesquels il avait été prétendument conçu ?

– Je tiens pour certain qu'il en était incapable.

– Voudriez-vous exposer les raisons qui vous ont amené à cette conclusion ?

L'ouvrage de Simon Ninheimer, intitulé *Tensions sociales suscitées par le vol spatial et leur remède*, était demeuré huit ans sur le métier. L'amour de la précision qu'il professait, Ninheimer ne le réservait pas seulement à ses discours, et dans un domaine tel que la sociologie, dont on peut dire que la principale caractéristique est l'imprécision, il ne se sentait pas précisément à son aise.

Même lorsque les textes lui étaient présentés à l'état d'épreuves, il n'éprouvait aucun sentiment d'accomplissement. Bien au contraire. Considérant les longues feuilles de papier imprimé, il réprimait à grand-peine un désir de découper les lignes de caractères et de les arranger dans un ordre différent.

Jim Baker, professeur de sociologie assistant, découvrit Ninheimer, trois jours après l'arrivée des premières liasses expédiées par l'imprimeur, regardant la poignée de papiers d'un air hypnotisé. Les épreuves étaient fournies en trois exemplaires ; l'un était destiné à Ninheimer aux fins de correction, un second à Baker qui les corrigeait de son côté, et un troisième, marqué « original », devait recevoir les corrections finales résultant de la combinaison de celles effectuées par Ninheimer et Baker, à la suite d'une conférence où étaient aplanis les éventuels désaccords. Telle avait été la méthode qu'ils avaient employée pour les nombreuses publications auxquelles ils avaient collaboré au cours des trois années écoulées, et elle avait donné de bons résultats.

Baker, jeune et s'exprimant d'une voix douce destinée à se concilier les bonnes grâces de son aîné, tenait ses propres épreuves à la main.

– J'ai terminé le premier chapitre, dit-il d'un ton plein d'ardeur, et j'y ai découvert quelques perles typographiques.

– Il en est toujours ainsi dans le premier chapitre, répondit Ninheimer d'un ton distant.

– Voulez-vous que nous collationnions immédiatement ?

Ninheimer planta des yeux pleins de gravité sur Baker :

– Je n'ai pas encore relu une seule ligne, Jim. Je crois même que je ne prendrai pas cette peine.

– Vous n'allez pas relire ? demanda Baker interloqué.

Ninheimer fit la moue :

– J'ai demandé le… euh… concours de la machine. Après tout, elle a été conçue à l'origine comme… euh… correctrice. Ils ont établi un programme.

– La *machine* ? Vous voulez parler d'Easy ?

– Je crois que c'est là, en effet, le nom stupide dont on l'a affublée.

– Mais, docteur Ninheimer, je croyais que vous aviez décidé de ne pas vous en servir !

– Je suis apparemment le seul à m'abstenir. Peut-être conviendrait-il que je prenne ma part des… euh… avantages que cet engin peut procurer.

– Dans ce cas, je crois que j'ai perdu mon temps à lire ce premier chapitre, dit le jeune homme mélancoliquement.

– Vous n'avez pas perdu votre temps. Nous pourrons comparer les résultats donnés par la machine aux vôtres et vérifier.

– Si vous y tenez, mais…

– Parlez.

– Je doute fort que nous trouvions la moindre faute dans le travail d'Easy. On prétend qu'il n'a jamais commis une seule erreur.

– Si j'ose dire, répliqua laconiquement Ninheimer.

Baker rapporta de nouveau le premier chapitre quatre jours plus tard. Cette fois il s'agissait de la copie réservée à Ninheimer, fraîchement émoulue de l'annexe spéciale qui avait été construite pour abriter Easy et l'appareillage dont il se servait.

Baker jubilait positivement :

– Docteur Ninheimer, non seulement il a relevé les mêmes erreurs que moi, mais il en a corrigé une douzaine qui m'avaient échappé ! L'opération a été expédiée en douze minutes !

Ninheimer examina les épreuves avec les marques nettement tracées et les symboles dans la marge :

– Le travail est moins complet que si nous l'avions exécuté vous et moi. Nous y aurions introduit une citation extraite de l'ouvrage de Suzuki sur les effets neurologiques de la faible gravité.

– Vous parlez de son article paru dans *Sociological Reviews* ?

– Naturellement.

– Vous ne pouvez tout de même pas lui demander l'impossible. Easy ne peut lire toute la littérature publiée sur le sujet à notre place.

– Je m'en rends compte. En fait, j'ai préparé la citation. J'irai voir la machine et je m'assurerai qu'elle connaît la façon de… euh… insérer les citations dans un texte.

– Elle connaît le processus.

– Je préfère m'en assurer.

Ninheimer dut prendre rendez-vous pour voir Easy et ne put obtenir plus de quinze minutes, à une heure avancée de la soirée.

Mais les quinze minutes se révélèrent amplement suffisantes. Le robot EZ-27 comprit immédiatement le procédé d'insertion des citations.

Ninheimer éprouva un certain malaise à se trouver pour la première fois aussi près du robot. Mû par une sorte de réflexe automatique, il lui demanda :

– Votre travail vous plaît-il ?

– Enormément, professeur Ninheimer, répondit Easy d'un ton solennel, tandis que les cellules photoélectriques qui lui servaient d'yeux luisaient de leur éclat d'un rouge profond.

– Vous me connaissez ?

– Du fait que vous m'apportez un additif à introduire dans les épreuves, j'en déduis que vous êtes l'auteur de l'ouvrage. Et comme le nom de l'auteur figure en tête de chaque épreuve…

– Je vois. C'est une… euh… déduction de votre part. Dites-moi… (Il ne put résister au désir de lui poser la question :) Que pensez-vous du livre jusqu'à présent ?

– Je trouve que c'est un ouvrage sur lequel il est fort agréable de travailler, répondit Easy.

– Agréable ? Voilà un mot curieux pour un… euh… mécanisme incapable d'émotion. Je me suis laissé dire que l'émotion vous était étrangère.

– Les mots qui composent votre ouvrage se trouvent en accord avec mes circuits, expliqua Easy. Ils suscitent peu ou pas de contre-potentiels. La configuration de mes réseaux cérébraux m'amène à traduire ce fait mécanique par un mot tel qu'« agréable ». Sa signification émotionnelle est purement fortuite.

– Je vois. Pourquoi trouvez-vous l'ouvrage agréable ?

– Il traite d'êtres humains, professeur, et non pas de matériaux inorganiques et de symboles mathématiques. Votre livre constitue un effort pour comprendre les êtres humains et augmenter le bonheur de l'homme.

– Et c'est cela que vous essayez de faire vous-même, ce qui fait que

mon livre s'accorde avec vos circuits ? Est-ce bien cela ?

– C'est cela, professeur.

Les quinze minutes étaient écoulées. Ninheimer s'en fut et se rendit à la bibliothèque de l'Université qui était sur le point de fermer. Il s'attarda juste assez longtemps pour trouver un texte élémentaire de robotique qu'il emporta chez lui.

A l'exception d'un additif occasionnel de dernière minute, les épreuves passaient par Easy pour se rendre ensuite chez l'éditeur, avec de rares interventions de Ninheimer au début, et plus du tout par la suite.

– Il me donne le sentiment d'être pratiquement inutile, dit un jour Baker avec une certaine gêne.

– Il devrait vous donner le sentiment d'avoir le temps d'entreprendre un nouveau projet, répondit Ninheimer, sans lever les yeux des notations qu'il rédigeait sur le dernier numéro du *Social Science Abstracts*.

– Je n'arrive pas à m'y habituer. Je ne peux pas m'empêcher de me faire du souci pour les épreuves. C'est parfaitement stupide, je le sais.

– Vous avez raison.

– L'autre jour j'ai examiné un ou deux placards avant qu'Easy les expédie à…

– Comment ? (Ninheimer leva les yeux en fronçant les sourcils. Il ferma brusquement le numéro de l'*Abstracts*.) Auriez-vous dérangé la machine durant son travail ?

– Pour une minute seulement. Tout était parfait. Elle n'avait changé qu'un seul mot. Vous aviez qualifié quelque chose de « criminel » et le robot avait remplacé ce mot par « insensé ». Il avait pensé que le second mot s'adaptait mieux au contexte.

Ninheimer prit un air pensif :

– Et quel était votre avis ?

– Je me suis trouvé d'accord avec lui. J'ai maintenu la correction.

Ninheimer fit tourner sa chaise pivotante pour affronter son jeune associé :

– Ecoutez-moi ! Je vous prie de ne plus recommencer. Si je dois utiliser la machine, je désire en tirer le… euh… maximum d'avantages. Si je dois l'utiliser et me priver de vos… euh… services parce que vous êtes occupé à superviser cette machine, alors que sa caractéristique essentielle est de se passer de toute supervision, je ne tire plus aucun bénéfice de l'affaire. Comprenez-vous ?

– Oui, docteur Ninheimer, dit Baker, penaud.

Les exemplaires justificatifs de *Tensions sociales* parvinrent au bureau du Dr Ninheimer le 8 mai. Il les parcourut rapidement, feuilletant les pages, lisant un paragraphe ici et là. Puis il les mit de côté.

Comme il l'expliqua plus tard, il avait oublié leur présence. Il y avait travaillé huit ans durant, mais à présent, et pendant des mois, il s'était consacré à d'autres travaux tandis qu'Easy le déchargeait de la tâche harassante de la correction de son livre. Il ne pensa même pas à dédier à la bibliothèque de l'Université l'habituel exemplaire d'hommage. Même Baker, qui s'était jeté à corps perdu dans le travail et avait évité Ninheimer depuis la rebuffade qu'il avait essuyée à leur dernière rencontre, ne reçut pas d'exemplaire.

Cette période prit fin le 16 juin. Ninheimer reçut un coup de téléphone et considéra avec surprise l'image qui venait d'apparaître sur l'écran.

– Speidell ! Vous êtes donc en ville ?

– Non, je suis à Cleveland. (La voix de Speidell tremblait d'émotion.)

– Alors pourquoi cet appel ?

– Parce que je viens de parcourir votre dernier livre ! Ninheimer, êtes-vous devenu *fou* ? Avez-vous complètement perdu la raison ?

Ninheimer se raidit.

– Avez-vous trouvé quelque chose d'anormal ? s'enquit-il plein d'alarme.

– *Anormal ?* Ouvrez votre livre à la page 562 ! Où, dans l'article que vous citez, ai-je prétendu que la personnalité criminelle n'existe pas et que ce sont les contraintes opérées par la loi qui sont les criminels véritables ? Permettez-moi de citer…

– Attendez ! Attendez ! s'écria Ninheimer en s'efforçant de trouver la page. Voyons… voyons… Juste ciel !

– Eh bien ?

– Speidell, je ne comprends pas comment ceci a pu se produire. Je n'ai jamais écrit pareille chose.

– C'est pourtant ce qui est imprimé ! Et ce n'est pas le pire. Regardez à la page 690 : imaginez un peu ce que va vous raconter Ipatiev lorsqu'il verra quelle salade vous avez fait de ses découvertes. J'ignore à quoi vous pensiez… mais il ne vous reste plus d'autre solution que de retirer le livre du marché. Et préparez-vous à présenter les excuses les plus plates à la prochaine réunion de l'Association !

– Speidell, écoutez-moi…

Mais Speidell avait coupé la communication avec une force qui remplit l'écran de post-images durant quinze secondes.

C'est alors que Ninheimer se mit à lire le livre et à souligner des passages à l'encre rouge.

Il garda remarquablement son sang-froid lorsqu'il se retrouva de nouveau face à face avec Easy, mais ses lèvres étaient pâles. Il passa le livre au robot :

– Voulez-vous lire les passages soulignés aux pages 562, 631, 664 et 690 ?

Easy obéit en quatre regards :

– Oui, professeur Ninheimer.

– Ce n'est pas conforme au texte des épreuves originales.

– Non, professeur.

– Est-ce vous qui avez modifié le texte pour le faire imprimer sous sa forme actuelle ?

– Oui, professeur.

– Pourquoi ?

– Professeur, les passages tels qu'ils apparaissaient dans votre version étaient fort offensants pour certains groupes d'êtres humains. J'ai pensé qu'il était judicieux de modifier la formulation afin d'éviter de leur causer du tort.

– Comment avez-vous osé prendre une telle initiative ?

– La Première Loi, professeur, ne m'autorise pas à causer du tort, même passivement, à des êtres humains. A n'en pas douter, vu votre réputation dans les cercles de la sociologie et la large diffusion de votre livre parmi le monde des érudits, un mal considérable serait infligé à un certain nombre d'êtres humains dont vous parlez.

– Mais vous rendez-vous compte que c'est moi qui vais en pâtir à présent ?

– Je n'ai pu faire autrement que de choisir la solution comportant le moindre mal.

Ivre de fureur, le Pr Ninheimer quitta la pièce en titubant. Il était clair pour lui que l'U.S. Robots lui donnerait raison de cette offense.

Il y eut une certaine agitation à la table du défendeur, qui augmenta encore lorsque la partie civile porta son attaque.

– Donc, le robot EZ-27 vous a déclaré que la raison de son intervention

était fondée sur la Première Loi de la Robotique ?

– C'est exact.

– C'est-à-dire qu'il n'avait effectivement pas le choix ?

– Oui.

– Il s'ensuit, par conséquent, que l'U.S. Robots a construit un robot qui devrait nécessairement réécrire les livres pour les mettre en accord avec sa propre conception du bien et du mal. Cela ne les a pas empêchés de le présenter comme un simple correcteur. C'est bien ce que vous pensez ?

L'avocat de la défense objecta vigoureusement aussitôt, faisant remarquer qu'on demandait au témoin de prendre une décision dans un domaine où il ne possédait aucune compétence. Le juge admonesta la partie adverse dans les termes habituels, mais il ne faisait aucun doute que l'échange avait porté – particulièrement sur l'avocat de la défense.

La défense sollicita une brève suspension avant de procéder au contre-interrogatoire, utilisant une procédure légale pour une conversation privée qui lui prit cinq minutes.

L'avocat se pencha vers Susan Calvin :

– Est-il possible, docteur Calvin, que le Pr Ninheimer dise la vérité et qu'Easy ait été déterminé dans son action par la Première Loi ?

Susan Calvin pinça les lèvres.

– Non, dit-elle enfin, ce n'est pas possible. La dernière partie du témoignage de Ninheimer n'est rien d'autre qu'un parjure délibéré. Easy n'est pas conçu pour juger des textes abstraits tels qu'on en trouve dans des ouvrages de sociologie avancée. Il serait tout à fait incapable de déterminer si une phrase d'un tel livre est susceptible de causer du tort à un groupe d'êtres humains. Son cerveau n'est absolument pas conçu pour ce travail.

– Je suppose néanmoins qu'il serait impossible de prouver ce que vous avancez à l'homme de la rue, dit l'avocat d'un ton pessimiste.

– Non, avoua le Dr Calvin, ce serait une tâche fort compliquée que d'administrer cette preuve. Notre chemin de sortie est toujours le même. Nous devons prouver que Ninheimer est en train de mentir et rien de ce qu'il a dit ne peut nous déterminer à changer notre plan d'attaque.

– Très bien, docteur Calvin, répondit l'avocat. Je dois vous croire sur parole. Nous procéderons comme convenu.

Dans la salle d'audience, le maillet du juge se leva puis s'abaissa et le Dr Ninheimer reprit place à la barre des témoins. Il arborait le léger sourire de l'homme qui sent sa position inexpugnable et se réjouit plutôt à la perspective de repousser une attaque inutile.

L'avocat de la défense s'approcha d'un air méfiant et commença doucement :

– Docteur Ninheimer, vous affirmez bien avoir ignoré totalement les prétendus changements intervenus dans le texte de votre ouvrage jusqu'au moment de l'appel téléphonique du 16 juin par le Dr Speidell ?

– C'est parfaitement exact.

– N'avez-vous jamais vérifié les épreuves après qu'elles eurent été corrigées par le robot EZ-27 ?

– Au début si, mais il m'est apparu que c'était là une tâche inutile. Je me fiais aux assurances de l'U.S. Robots. Les absurdes… euh… modifications furent effectuées dans le dernier quart du livre, lorsque le robot, je le présume, eut acquis une connaissance suffisante en sociologie.

– Faites-nous grâce de vos présomptions ! dit l'avocat. Si j'ai bien compris, votre collègue, le Dr Baker, a jeté les yeux sur les épreuves en au moins une occasion. Vous souvenez-vous avoir témoigné à cet effet ?

– Oui. Comme je l'ai précédemment déclaré, il m'a dit avoir aperçu une page et, déjà à ce moment, le robot avait changé un mot.

De nouveau l'avocat intervint :

– Ne trouvez-vous pas étrange, professeur, qu'après plus d'une année d'hostilité implacable envers le robot, après avoir voté contre son admission au début et refusé d'en faire le moindre usage, vous décidiez tout à coup de lui confier votre grand ouvrage, l'œuvre de votre vie ?

– Je ne trouve pas cela étrange. J'avais simplement décidé d'utiliser la machine.

– Et vous avez – soudainement – témoigné une telle confiance au robot EZ-27 que vous n'avez même pas pris la peine de vérifier vos épreuves ?

– Je vous l'ai déjà dit, j'étais convaincu par la… euh… propagande de l'U.S. Robots.

– A ce point convaincu que lorsque votre collègue, le Dr Baker, voulut vérifier le travail du robot, vous lui avez administré une verte semonce ?

– Je ne lui ai pas administré de semonce. Simplement, je ne voulais pas qu'il… euh… perde son temps. A l'époque du moins, je pensais qu'il s'agissait d'une perte de temps. Je ne voyais pas encore la signification de ce changement de mot…

– Je ne doute pas qu'on vous ait recommandé de faire état de ce détail afin que le changement de mot fût enregistré au dossier… (L'avocat

changea son fusil d'épaule afin de parer d'avance l'objection et poursuivit.) Le fait est que vous étiez extrêmement irrité contre le Dr Baker.

– Non, je n'étais pas irrité.

– Vous ne lui avez pas remis un exemplaire de votre livre lorsque vous avez reçu votre service.

– Simple oubli de ma part. J'ai également omis d'en remettre un à la bibliothèque. (Ninheimer sourit d'un air cauteleux :) Les professeurs sont notoirement gens distraits.

– Ne trouvez-vous pas étrange, poursuivit l'avocat, qu'après plus d'un an de travail parfait, le robot EZ-27 se soit tout à coup mis à se tromper en corrigeant votre livre ? Un livre écrit par vous qui étiez, entre tous, le plus implacablement hostile au robot ?

– Mon ouvrage était le seul livre disponible traitant de la race humaine qu'il lui fût donné de corriger. C'est précisément à ce moment que les trois Lois de la Robotique entrèrent en jeu.

– A plusieurs reprises, docteur Ninheimer, continua l'avocat, vous avez tenté de parler en expert de la robotique. Apparemment vous avez été saisi d'une passion fort soudaine pour la robotique, ce qui vous a conduit a emprunter des livres sur le sujet à la bibliothèque. Vous avez bien témoigné dans ce sens, n'est-ce pas ?

– Je n'ai emprunté qu'un seul livre. Il ne s'agissait là que d'une curiosité… euh… bien naturelle.

– Et cette lecture vous a permis d'expliquer pourquoi le robot aurait, comme vous le prétendez, déformé votre texte ?

– Oui, monsieur.

– C'est très commode. Mais êtes-vous certain que votre intérêt subit pour la robotique ne visait pas à vous permettre de manipuler le robot pour votre propre dessein ?

– Certainement pas ! rougit Ninheimer.

L'avocat éleva la voix :

– En fait, êtes-vous certain que les passages prétendument altérés n'étaient pas ceux que vous aviez écrits de votre propre main ?

Le sociologue se leva à demi :

– C'est… euh… ridicule ! Je possède par-devers moi les épreuves…

Il éprouvait quelque difficulté à parler et l'avocat du demandeur se leva pour placer en douceur :

– Avec votre permission, j'ai l'intention de présenter comme pièces à conviction le jeu d'épreuves remis par le Dr Ninheimer au robot EZ-27 et

celui expédié par le robot EZ-27 à l'éditeur. Je le ferai dès à présent si mon honorable collègue le désire, et s'il est d'accord pour demander une suspension d'audience afin de comparer les deux jeux d'épreuves…

L'avocat de la défense agita la main avec impatience.

– Ce n'est pas nécessaire. Mon honorable adversaire pourra présenter ces épreuves au moment qu'il choisira. Je suis certain qu'elles feront apparaître toutes les dissemblances annoncées par le plaignant. En revanche, ce que je voudrais savoir, c'est si les épreuves du *Dr Baker* se trouvent également en sa possession.

– Les épreuves du Dr Baker ?

Ninheimer fronça les sourcils. Il ne possédait pas encore une maîtrise entière de lui-même.

– Oui, professeur ! C'est bien des épreuves du Dr Baker que je parle. Vous avez témoigné vous-même que le Dr Baker avait reçu un jeu d'épreuves séparé. Je demanderai à l'huissier de vouloir bien lire votre témoignage si vous êtes un amnésique de type sélectif. Ne serait-ce pas plutôt que les professeurs sont, comme vous le dites, gens notoirement distraits ?

– Je me souviens des épreuves du Dr Baker, dit Ninheimer. Elles n'étaient plus nécessaires dès l'instant où l'ouvrage était remis à la machine correctrice…

– C'est pourquoi vous les avez brûlées ?

– Non, je les ai jetées dans la corbeille à papier.

– Brûlées ou jetées aux ordures, cela revient au même. Il n'en reste pas moins que vous vous en êtes débarrassé.

– Je ne vois pas ce qu'il y a là de répréhensible… commença faiblement Ninheimer.

– Rien de répréhensible ? tonna l'avocat de la défense. Rien de répréhensible, sauf qu'il nous est actuellement impossible de vérifier si, en certains passages cruciaux, vous n'avez pas substitué une innocente épreuve vierge provenant de la collection du Dr Baker pour remplacer la vôtre que vous aviez délibérément altérée afin de contraindre le robot à…

La partie civile éleva une furieuse objection. Le juge Shane se pencha en avant ; son visage de lune faisait de louables efforts pour arborer une expression de colère correspondant à l'intensité de l'émotion qui soulevait son âme.

– Possédez-vous des preuves, maître, corroborant l'extraordinaire accusation que vous venez de proférer ? demanda le juge.

– Pas de preuve directe, Votre Honneur, répondit calmement l'avocat.

Mais je voudrais souligner que, vus sous l'angle convenable, la soudaine abjuration par le plaignant de son anti-roboticisme, son intérêt subit pour la robotique, son refus de vérifier les épreuves ou de permettre à quiconque de les vérifier, la négligence préméditée qui l'a conduit à ne permettre à qui que ce soit de lire l'ouvrage immédiatement après publication, tous ces faits conduisent clairement à…

– Maître, interrompit le juge avec impatience, ce n'est pas le lieu ni le moment de vous livrer à des déductions hasardeuses. Le plaignant n'est pas l'accusé. Vous n'êtes pas davantage chargé de faire son procès. Je vous interdis de suivre plus avant cette ligne d'attaque, et je ne puis vous faire remarquer que le désespoir qui vous a conduit à tenter cette manœuvre sera préjudiciable à votre cause. S'il vous reste encore des questions légitimes à poser, vous pouvez poursuivre votre contre-interrogatoire. Mais je vous déconseille vivement de vous livrer à une autre exhibition semblable.

– Je n'ai plus aucune question à poser, Votre Honneur.

– A quoi servira cet esclandre, pour l'amour du ciel ? demanda Robertson en un murmure hargneux, au moment où l'avocat de la défense rejoignait sa table. A présent le juge vous est complètement hostile.

– Peut-être, mais Ninheimer est désarçonné pour de bon. Nous l'avons préparé pour l'estocade que nous allons lui porter demain. A ce moment-là, il sera mûr.

Le reste de l'audience fut assez terne en comparaison. Le Dr Baker comparut à la barre et confirma la plus grande partie du témoignage de Ninheimer. Puis ce fut le tour des Drs Speidell et Ipatiev qui décrivirent de manière émouvante leur surprise et leur consternation à la lecture de certains passages de l'ouvrage du Dr Ninheimer. Tous deux furent d'accord pour déclarer que la réputation professionnelle du Dr Ninheimer avait été sérieusement compromise.

Les épreuves furent produites comme pièces à conviction, de même que des exemplaires de l'ouvrage terminé.

La défense ne procéda pas à de nouveaux contre-interrogatoires ce jour-là. La partie adverse prit du repos et le procès fut remis au lendemain matin.

Le second jour, la défense prit sa première initiative dès le début de la séance. Elle demanda que le robot EZ-27 fût admis à l'audience en qualité

de spectateur.

La partie civile souleva immédiatement une objection et le juge Shane appela les deux contestants à la barre.

– Cette requête est évidemment illégale, déclara la partie civile hautement. Un robot n'a pas le droit d'accéder dans un édifice public.

– Ce tribunal, fit remarquer la défense, est ouvert à tous ceux qui ont un lien quelconque avec ce procès.

– Une énorme machine dont la conduite est notoirement erratique pourrait troubler mes clients et mes témoins par sa seule présence et transformerait les débats en spectacle de foire.

Le juge semblait pencher pour cet avis. Il se tourna vers l'avocat de la défense et dit d'un ton assez peu amène :

– Quelles sont les raisons de votre requête ?

– Nous voulons faire apparaître, dit l'avocat, que le robot EZ-27 est incapable, de par sa construction même, d'accomplir les actes qui lui sont reprochés. Il sera nécessaire de procéder à quelques démonstrations.

– Je conteste la validité de cette expérience, Votre Honneur, répliqua la partie civile. Des démonstrations effectuées par des employés de l'U.S. Robots n'ont que peu de validité lorsque l'U.S. Robots est le défendeur.

– Votre Honneur, c'est à vous qu'il appartient de décider de la validité de la démonstration et non à la partie civile. C'est du moins ainsi que je le conçois.

– Votre conception est correcte, dit le juge Shane, qui ne supportait guère qu'on pût empiéter sur ses prérogatives. Néanmoins, la présence d'un robot dans cette salle soulève d'importantes difficultés légales.

– Pas au point, Votre Honneur, d'opposer une barrière infranchissable au déroulement de la justice. Si le robot n'est pas autorisé à comparaître, nous serons privés de notre unique moyen de défense.

Le juge prit un temps de réflexion :

– Reste à régler la question du transport du robot jusqu'à cette salle.

– C'est là un problème auquel l'U.S. Robots a fréquemment dû faire face. Un camion construit selon les prescriptions de la loi régissant le transport des robots est rangé devant le tribunal. Le robot EZ-27 se trouve actuellement enfermé dans une caisse à l'intérieur de ce camion, sous la garde de deux hommes. Les portes du camion sont munies des dispositifs de sécurité nécessaires et toutes les autres précautions ont été dûment prises.

– Vous me semblez bien certain, dit le juge Shane, avec un renouveau de mauvaise humeur, que la décision de la Cour, en l'occurrence, sera en

votre faveur.

– Pas le moins du monde, Votre Honneur. En cas de refus, le véhicule rebroussera simplement chemin. Je n'ai présumé en quoi que ce soit de votre décision.

Le juge inclina la tête :

– La Cour fait droit à la requête de la défense.

La caisse fut transportée dans la salle sur un large berceau et les deux hommes l'ouvrirent. Un silence de mort plana sur le tribunal.

Susan Calvin attendit que les épaisses feuilles de celluforme se fussent abaissées, puis elle tendit la main :

– Venez, Easy.

Le robot tourna les yeux vers elle et tendit à son tour son vaste bras de métal. Il la dominait de soixante bons centimètres, mais ne l'en suivit pas moins fort docilement comme un petit enfant dans les jupons de sa mère. Quelqu'un laissa échapper un rire nerveux qu'un regard dur du Dr Calvin étouffa promptement dans sa gorge.

Easy s'assit avec précaution sur une vaste chaise que l'huissier venait d'apporter. Elle fit entendre d'inquiétants craquements, mais résista cependant.

– Lorsque la chose sera nécessaire, Votre Honneur, dit l'avocat de la défense, nous prouverons qu'il s'agit bien ici du robot EZ-27, celui-là même qui a été au service de l'Université du Nord-Est durant la période qui nous concerne.

– Bien, dit le juge. Cette formalité sera en effet nécessaire. Personnellement, je n'ai pas la moindre idée de la façon dont vous pouvez distinguer un robot d'un autre robot.

– Et maintenant, dit l'avocat, j'aimerais appeler mon premier témoin à la barre. Professeur Simon Ninheimer, je vous prie.

Le greffier hésita, tourna ses yeux vers le juge. Celui-ci demanda avec une surprise visible :

– C'est au *plaignant* que vous demandez de comparaître en qualité de témoin de la défense ?

– Oui, Votre Honneur.

– Vous vous souviendrez, je l'espère, que tant qu'il demeurera votre témoin, vous ne pourrez prendre à son égard les libertés qui vous seraient permises en procédant au contre-interrogatoire d'un témoin de la partie adverse ?

– Mon seul souci est de parvenir à faire éclater la vérité, répondit l'avocat. Il ne me sera d'ailleurs nécessaire que de lui poser quelques

questions courtoises.

– Eh bien, dit le juge d'un air de doute, c'est votre affaire. Appelez le témoin.

Ninheimer monta à la barre et fut informé qu'il parlerait toujours sous la foi du serment. Il semblait plus nerveux que la veille et manifestait comme une sorte d'appréhension.

Mais l'avocat de la défense jeta sur lui un regard bienveillant.

– Donc, professeur Ninheimer, vous réclamez à mon client 750 000 dollars de dommages intérêts.

– C'est en effet la… euh… somme. Oui.

– Cela fait beaucoup d'argent.

– Le préjudice que j'ai subi est énorme.

– Mais pas à ce point. L'objet du litige ne concerne que quelques passages d'un ouvrage. Sans doute étaient-ils assez malencontreux, néanmoins il n'est pas rare de trouver de curieuses erreurs dans des livres.

Les narines de Ninheimer frémirent :

– Cet ouvrage devait être le couronnement de ma carrière ! Au lieu de cela il me fait apparaître sous les traits d'un universitaire incompétent, qui trahit les vues émises par ses honorables amis et associés, et un fossile attardé dans des conceptions aussi ridicules que démodées. Ma réputation est irréparablement compromise ! Désormais je ne pourrai plus garder la tête haute dans aucune assemblée d'universitaires, quelle que soit l'issue de ce procès. Je ne pourrai certainement pas poursuivre la carrière à laquelle j'ai consacré ma vie entière. Le but même de mon existence se trouve détruit… euh… foulé aux pieds.

L'avocat contemplait pensivement ses ongles sans faire aucune tentative pour interrompre ce discours.

Lorsque le professeur eut terminé, il dit d'une voix pleine de componction :

– Voyons, professeur Ninheimer, à votre âge vous ne pouvez espérer gagner – soyons généreux – plus de 150 000 dollars durant le reste de votre vie. Cependant vous demandez à la Cour de vous accorder le quintuple de cette somme.

– Ce n'est pas seulement ma vie présente qui est ruinée, répondit Ninheimer avec encore plus d'émotion. Durant combien de générations futures serai-je désigné par les sociologues comme un… euh… sot et un insensé ? L'œuvre véritable de ma vie sera enterrée, ignorée. Je suis ruiné, non seulement jusqu'au jour de ma mort, mais pour tous les jours

à venir, car il se trouvera toujours des gens pour refuser de croire qu'un robot s'est rendu coupable de ces altérations…

C'est à ce moment que le robot EZ-27 se dressa sur ses pieds. Susan Calvin ne fit pas un mouvement pour l'en empêcher. Elle demeura immobile, les yeux fixés droit devant elle. L'avocat de la défense poussa un léger soupir.

– J'aimerais expliquer à chacun, dit Easy de sa voix mélodieuse qui portait admirablement, que j'ai en effet introduit dans certaines des épreuves des modifications qui semblaient en contradiction avec le texte qui s'y trouvait précédemment…

Même l'avocat général fut trop interloqué par le spectacle d'un robot de plus de deux mètres, se levant pour s'adresser à la Cour, pour avoir la présence d'esprit de réclamer l'interruption d'une procédure à l'irrégularité aussi flagrante.

Lorsqu'il eut retrouvé ses esprits, il était trop tard. Car Ninheimer venait de se lever au banc des témoins, le visage convulsé.

– Maudit engin ! hurla-t-il. On vous avait pourtant ordonné de garder le silence sur…

Sa voix s'étrangla dans sa gorge ; de son côté, Easy demeurait silencieux.

L'avocat général était debout à présent, réclamant l'annulation.

Le juge Shane martelait désespérément son pupitre :

– Silence ! Silence ! Toutes les conditions sont certes réunies pour accorder l'annulation, cependant, dans l'intérêt de la justice, j'aimerais que le professeur Ninheimer voulût bien compléter sa déclaration. Je l'ai distinctement entendu dire au robot que celui-ci avait reçu la consigne de se taire à propos d'un certain sujet. Or, votre témoignage, professeur Ninheimer, ne fait nulle mention de consignes qui auraient été données au robot de garder le silence sur quoi que ce soit !

Ninheimer regardait le juge avec un mutisme total.

– Avez-vous donné l'ordre au robot EZ-27 de garder le silence sur une question particulière ? demanda le juge Shane, et si oui, quelle est la nature de cette question ?

– Votre Honneur… commença Ninheimer d'une voix enrouée, mais il ne put continuer.

Le ton du juge se fit incisif :

– Lui avez-vous donné l'ordre d'altérer le texte de certaines épreuves et ensuite de garder le silence sur le rôle que vous avez joué dans cette opération ?

La partie civile objecta vigoureusement, mais Ninheimer lança à tue-tête :

– A quoi bon le nier ? Oui ! Oui !

Après quoi il quitta la barre des témoins en courant. Il fut arrêté à la porte par l'huissier et s'effondra sur l'un des derniers bancs, en plongeant son visage dans ses mains.

– Il me semble évident que le robot EZ-27 a été amené dans cette salle en tant qu'artifice. Il est heureux que cet artifice ait eu pour résultat de prévenir un sérieux détournement des voies de la justice, sans quoi j'aurais infligé un blâme à l'avocat de la défense. Il apparaît clairement désormais que le plaignant a commis, sans aucune espèce de doute possible, une falsification qui me semble totalement inexplicable, puisque, ce faisant, il a sciemment ruiné sa propre carrière…

Le jugement fut, naturellement, prononcé en faveur du défendeur.

Le Dr Susan Calvin se fit annoncer à l'appartement du Pr Ninheimer dans les bâtiments résidentiels de l'Université. Le jeune ingénieur qui avait conduit sa voiture lui offrit de l'accompagner, mais elle lui jeta un regard de dédain.

– Croyez-vous donc qu'il va se livrer sur moi à des voies de fait ? Attendez-moi ici.

Ninheimer n'était guère en humeur de se livrer à des voies de fait sur quiconque. Il préparait ses valises en hâte, anxieux de quitter les lieux avant que le verdict défavorable du procès fût connu du public.

Il accueillit le Dr Calvin d'un regard de défi :

– Etes-vous venue pour me notifier des contre-poursuites ? Dans ce cas vous n'obtiendrez rien. Je n'ai pas d'argent, pas de situation, pas d'avenir. Je ne pourrai même pas régler les frais du procès.

– Si c'est de la sympathie que vous recherchez, vous vous trompez de porte, dit le Dr Calvin froidement. Ce qui vous arrive est votre faute. Néanmoins, il n'y aura pas de contre-poursuite intentée ni à vous ni à l'Université. Nous ferons même tout notre possible pour vous éviter d'être emprisonné pour parjure. Nous ne sommes pas vindicatifs.

– C'est donc pour cela que je ne suis pas encore incarcéré pour violation de serment ? Je me posais des questions. Mais après tout, ajouta-t-il amèrement, pourquoi vous montreriez-vous vindicatifs ? Vous avez obtenu ce que vous désiriez.

– En partie, en effet, dit le Dr Calvin. L'Université conservera Easy à

son service contre un prix de location considérablement plus élevé. De plus, une certaine publicité en sous-main concernant le procès nous permettra de placer quelques autres modèles EZ dans diverses institutions, sans qu'il faille craindre la répétition d'incidents du même genre.

– Dans ce cas, pour quelle raison êtes-vous venue me voir ?

– Parce qu'il manque encore des pièces à mon dossier : je voudrais savoir pourquoi vous haïssez les robots à ce point. Même si vous aviez gagné votre procès, votre réputation eût été ruinée. L'argent que vous auriez pu obtenir n'aurait pas compensé une telle perte. L'assouvissement de votre haine pour les robots aurait-il comblé le déficit moral ?

– Serait-ce que vous vous intéressez à l'âme humaine, docteur Calvin ? demanda Ninheimer avec une ironie cinglante.

– Dans la mesure où ses réactions concernent le bien-être des robots. Pour cette raison, je me suis quelque peu initiée à la psychologie humaine.

– Suffisamment en tout cas pour être capable de me vaincre par la ruse !

– Ce ne fut pas bien difficile, répondit le Dr Calvin en toute simplicité. Le plus compliqué était d'y parvenir sans endommager Easy.

– Cela vous ressemble bien de vous intéresser davantage à une machine qu'à un être humain.

Il lui jeta un regard de sauvage mépris. Elle demeura de glace :

– En apparence seulement, professeur Ninheimer. C'est seulement en s'intéressant aux robots que l'on peut vraiment comprendre la condition de l'homme du XXIe siècle. Vous le comprendriez si vous étiez roboticien.

– J'ai suffisamment étudié la robotique pour savoir que je ne désire pas devenir roboticien !

– Pardon, vous avez lu *un* ouvrage de robotique. Il ne vous a rien appris. Vous avez acquis des notions suffisantes pour savoir que vous pouviez donner l'ordre à un robot d'exécuter diverses besognes, y compris falsifier un livre, en vous y prenant convenablement. Vous avez appris suffisamment pour savoir que vous ne pouviez lui enjoindre d'oublier complètement certains détails sans risquer de vous faire prendre, mais vous avez cru qu'il serait plus sûr de lui ordonner simplement le silence. Vous vous trompiez.

– C'est ce silence qui vous a permis de deviner la vérité ?

– Il ne s'agissait pas de divination. Vous étiez un amateur et vous n'en connaissiez pas suffisamment pour couvrir complètement vos traces. Le

seul problème qui se posait à moi était d'en faire la preuve devant le juge, et vous avez été assez bon pour nous apporter votre concours sur ce point, dans votre ignorance de la robotique que vous prétendez mépriser.

– Cette discussion présente-t-elle un intérêt quelconque ? demanda Ninheimer avec lassitude.

– Pour moi, oui, dit Susan Calvin, car je voudrais vous faire comprendre à quel point vous avez mal jugé les robots. Vous avez imposé silence à Easy en l'avertissant que, s'il prévenait quiconque des altérations que vous aviez pratiquées sur votre propre ouvrage, vous perdriez votre situation. Ce fait a suscité dans son cerveau un certain contre-potentiel propice au silence, et suffisamment puissant pour résister aux efforts que nous déployions pour le surmonter. Nous aurions endommagé le cerveau si nous avions insisté.

– Cependant, à la barre des témoins, vous avez vous-même suscité un contre-potentiel plus élevé. Du fait que les gens penseraient que c'était vous-même et non le robot qui aviez écrit les passages contestés du livre, avez-vous dit, vous étiez assuré de perdre davantage que votre emploi, c'est-à-dire votre réputation, votre train de vie, le respect attaché à votre personne, vos raisons de vivre et votre renom dans la postérité. Vous avez ainsi suscité la création d'un potentiel nouveau et plus élevé et Easy a parlé.

– Dieu ! dit Ninheimer en détournant la tête.

– Comprenez-vous pourquoi il a parlé ? poursuivit inexorablement Susan Calvin. Ce n'était pas pour vous accuser, mais pour vous *défendre !* On peut démontrer mathématiquement qu'il était sur le point d'endosser la responsabilité complète de votre faute, de nier que vous y ayez été mêlé en quoi que ce soit. La Première Loi l'exigeait de lui. Il se préparait à mentir – à son propre détriment – à causer un préjudice financier à une firme. Tout cela avait moins d'importance pour lui que la nécessité de vous sauver. Si vous aviez réellement connu les robots et la robotique, vous l'auriez laissé parler. Mais vous n'avez pas compris, comme je le prévoyais et comme je l'avais affirmé à l'avocat de la défense. Vous étiez certain, dans votre haine des robots, qu'Easy agirait comme un être humain aurait agi à sa place et qu'il se défendrait à vos dépens. C'est pourquoi, la panique aidant, vous lui avez sauté à la gorge – en vous détruisant du même coup.

– J'espère qu'un jour vos robots se retourneront contre vous et vous tueront ! dit Ninheimer d'un ton pénétré.

– Ne dites pas de sottises ! dit Susan Calvin. A présent je voudrais que

vous m'expliquiez pourquoi vous avez monté toute cette machination.

Ninheimer grimaça un sourire sans joie :

– Il faudra donc que je dissèque mon cerveau pour satisfaire votre curiosité intellectuelle, n'est-ce pas, si je veux obtenir le pardon de mon parjure ?

– Prenez-le de cette façon si vous préférez, dit Susan Calvin imperturbablement, mais expliquez-vous.

– De manière que vous puissiez contrer plus efficacement les attaques anti-robots à l'avenir ? Avec davantage de compréhension ?

– J'accepte cette interprétation.

– Je vais vous le dire, répondit Ninheimer, ne serait-ce que pour constater l'inutilité de mes explications. Vous êtes incapable de comprendre les mobiles humains. Vous ne comprenez que vos damnées machines, parce que vous n'êtes vous-même qu'une machine à l'intérieur d'une peau humaine.

Il parlait sans hésitation, le souffle court, sans rechercher la précision. Apparemment, elle était désormais superflue pour lui.

– Depuis deux cent cinquante ans, la machine a entrepris de remplacer l'Homme en détruisant le travail manuel. La poterie sort de moules et de presses. Les œuvres d'art ont été remplacées par des fac-similés. Appelez cela le progrès si vous voulez ! Le domaine de l'artiste est réduit aux abstractions ; il est confiné dans le monde des idées. Son esprit conçoit et c'est la machine qui exécute. Pensez-vous que le potier se satisfasse de la seule création mentale ? Supposez-vous que l'idée suffise ? Qu'il n'existe rien dans le contact de la glaise elle-même, qu'on n'éprouve aucune jouissance à voir l'objet croître sous l'influence conjuguée de la main et de l'esprit ? Ne pensez-vous pas que cette croissance même agisse en retour pour modifier et améliorer l'idée ?

– Vous n'êtes pas potier, dit le Dr Calvin.

– Je suis un artiste créateur ! Je conçois et je construis des articles et des livres. Cela comporte davantage que le choix des mots et leur alignement dans un ordre donné. Si là se bornait notre rôle, notre tâche ne nous procurerait ni plaisir ni récompense.

– Un livre doit prendre forme entre les mains de l'écrivain. Il doit voir effectivement les chapitres croître et se développer. Il doit travailler et retravailler, voir l'œuvre se modifier au delà du concept original. C'est quelque chose que de tenir les épreuves à la main, de voir leur

physionomie imprimée et de les remodeler. Il existe des centaines de contacts entre un homme et son œuvre à chaque stade de son élaboration… et ce contact lui-même est générateur de plaisir et paie l'auteur du travail qu'il consacre à sa création plus que ne pourrait le faire aucune autre récompense. *C'est de tout cela que votre robot nous dépouillerait*.

– Ainsi font une machine à écrire, une presse à imprimer. Proposez-vous de revenir à l'enluminure manuelle des manuscrits ?

– Machines à écrire et presses à imprimer nous dépouillent partiellement, mais votre robot nous dépouillerait totalement. Votre robot se charge de la correction des épreuves. Bientôt il s'emparera de la rédaction originale, de la recherche à travers les sources, les vérifications et contre-vérifications de textes, et pourquoi pas des conclusions. Que restera-t-il à l'érudit ? Une seule chose : le choix des décisions concernant les ordres à donner au robot pour la suite du travail ! Je veux épargner aux futures générations d'universitaires et d'intellectuels de sombrer dans un pareil enfer. Ce souci m'importait davantage que ma propre réputation, et c'est pour cette raison que j'ai entrepris de détruire l'U.S. Robots en employant n'importe quel moyen.

– Vous étiez voué à l'échec, dit Susan Calvin.

– Du moins me fallait-il essayer, dit Simon Ninheimer.

Susan Calvin tourna le dos et quitta la pièce. Elle fit de son mieux pour ne point éprouver un élan de sympathie envers cet homme brisé.

Nous devons à la vérité de dire qu'elle n'y parvint pas entièrement.

LE PETIT ROBOT PERDU

Les mesures concernant l'Hyper-Base avaient été prises avec une sorte de fureur démente – l'équivalent musculaire d'un hurlement hystérique.

Pour les citer dans l'ordre à la fois chronologique et d'urgence frénétique, elles se présentaient comme suit :

1. Tous les travaux sur la propulsion hyperatomique dans le volume spatial occupé par les Stations du Vingt-septième Groupe Astéroïdal étaient interrompus.

2. Ce volume spatial en entier était pratiquement rayé du système. Nul n'y pénétrait sans autorisation. Nul ne le quittait sous aucun prétexte.

3. Le Dr Susan Calvin et Peter Bogert, respectivement chef psychologue et Directeur des Mathématiques à l'U.S. Robots, furent amenés à l'Hyper-Base par vaisseau spécial du gouvernement.

Susan Calvin n'avait jamais quitté la surface de la Terre auparavant et n'éprouvait aucun désir spécial de la quitter cette fois. Dans l'ère de l'énergie atomique, alors que la propulsion hyperatomique était en vue, elle demeurait tranquillement provinciale. Elle était donc mécontente du voyage, peu convaincue de son urgente nécessité et chacun des traits de son visage commun, où l'âge mûr avait marqué son empreinte, l'exprimait assez clairement durant toute la durée du premier repas qu'elle prit à l'Hyper-Base.

De son côté, la pâleur distinguée du Dr Bogert n'abandonna pas un certain aspect maussade et d'autre part le major général Kallner, qui dirigeait le projet, n'oublia pas une seule fois de garder son expression absorbée.

En bref, ce repas fut un épisode bien terne et la petite conférence à trois qui suivit commença dans une atmosphère grise et compassée.

Kallner, avec sa calvitie luisante et son uniforme de cérémonie fort mal adapté à l'humeur générale, commença avec une concision non dénuée d'une certaine gêne.

– L'histoire que je dois vous conter est étrange. Je dois d'abord vous

remercier d'avoir bien voulu vous déplacer aussi rapidement et cela sans qu'on vous ait fourni la moindre justification. Nous allons faire notre possible pour y remédier à présent. Nous avons perdu un robot. Les travaux sont interrompus et le demeureront tant que nous ne l'aurons pas localisé. Nous n'avons pas réussi jusqu'à présent, c'est pourquoi nous avons fait appel à des personnalités hautement qualifiées.

Le général se rendit peut-être compte que sa mésaventure n'avait absolument rien de passionnant. Aussi poursuivit-il avec une sorte de découragement.

– Inutile d'insister sur l'importance de notre travail à la station. Quatre-vingts pour cent des crédits affectés à la recherche l'année dernière nous ont été attribués…

– Nous savons parfaitement cela, dit aimablement Bogert. L'U.S. Robots touche de substantiels droits de location pour ses robots.

Susan intervint dans la conversation avec une remarque brutale et acide :

– Qu'est-ce qui peut conférer une telle importance à un seul et unique robot dans le projet, et pourquoi n'a-t-il pas été retrouvé ?

Le général tourna sa face rouge vers elle et humecta rapidement ses lèvres.

– D'une certaine manière, nous l'avons repéré. (Puis d'un ton quelque peu angoissé :) Mais il faut que je m'explique. Sitôt que le robot a été porté disparu, on a décrété l'état d'urgence et arrêté tout mouvement dans l'Hyper-Base. Un vaisseau marchand s'était posé la veille et nous avait livré deux robots destinés à nos laboratoires. Il avait à son bord soixante-deux robots du même type, pour une autre destination. Nous sommes certains de ce nombre. Il ne peut y avoir aucun doute à ce sujet.

– Oui ? Et quel est le rapport ?

– Lorsque nous nous fûmes assurés que le robot disparu demeurait introuvable – s'il s'était agi d'une aiguille, égarée dans une meule de foin, je vous assure que nous l'aurions retrouvée – nous convînmes, en désespoir de cause, de faire le compte des robots demeurés à bord du navire marchand. Ils sont actuellement au nombre de soixante-trois.

– De telle sorte que le soixante-troisième serait, si je ne m'abuse, l'enfant prodigue ?

– Oui, mais nous ne possédons aucun moyen de déterminer lequel d'entre eux est le soixante-troisième.

Suivit un silence de mort au cours duquel la pendule électrique sonna onze fois, et la robopsychologue reprit la parole. « Très bizarre », dit-elle,

et les commissures de ses lèvres s'abaissèrent.
– Peter… Que se passe-t-il donc ici ? Quel type de robots utilise-t-on à l'hyper-Base ?
Le Dr Bogert hésita et sourit faiblement.
– Jusqu'à présent, c'est une question quelque peu délicate, Susan.
– Jusqu'à présent en effet, dit-elle rapidement. S'il existe soixante-trois robots du même type, dont l'un est recherché sans qu'on puisse déterminer son identité, pourquoi ne pas prendre le premier venu au hasard ? Pourquoi tout ce remue-ménage ? Pourquoi nous a-t-on fait venir ?
– Si vous voulez bien me laisser placer un mot, Susan, dit Bogert d'un ton résigné, il se trouve que l'Hyper-Base utilise plusieurs robots dont le cerveau n'a pas entièrement été imprégné de la Première Loi de la Robotique.
– Pas imprégné ? (Calvin se laissa retomber sur sa chaise.) Je vois. Combien existe-t-il d'exemplaires de ce modèle ?
– Quelques-uns. Cette mesure a été prise sur l'ordre formel du gouvernement, et il était impossible de violer le secret. Nul ne devait être au courant, si ce n'est les responsables directement intéressés. Vous n'en faisiez pas partie, Susan. Et quant à moi, la question ne me concernait nullement.
Le général intervint avec une certaine autorité.
– Je voudrais m'expliquer à ce sujet. J'ignorais que le Dr Calvin eût été tenue dans l'ignorance de la situation. Inutile de vous rappeler, docteur Calvin, que les robots ont toujours rencontré une violente opposition sur la Planète. La seule défense que le gouvernement pouvait opposer aux Radicaux Fondamentalistes en l'occurrence, c'est que les robots sont toujours construits en vertu de la Première Loi – ce qui les met dans l'impossibilité absolue de nuire à un être humain, en quelque circonstance que ce soit.
– Mais il nous fallait impérativement des robots d'une nature différente. C'est pourquoi quelques modèles du type NS-2, dit Nestor, furent préparés avec une Première Loi modifiée. Pour ne pas ébruiter la chose, tous les NS-2 sont livrés sans numéros de série ; les articles modifiés sont livrés concurremment avec les modèles ordinaires ; et comme de bien entendu, tous ces robots spéciaux sont programmés de façon à ne pas révéler leur nature au personnel non autorisé. (Il sourit d'un air embarrassé.) Tout ceci s'est retourné contre nous à présent.
– Les avez-vous tous interrogés sur leur identité ? demanda Calvin

sévèrement. Vous êtes certainement habilité pour cela ?

Le général inclina la tête :

– Les soixante-trois au grand complet nient avoir travaillé à l'Hyper-Base… et l'un d'eux ment.

– Celui que vous recherchez porte-t-il des traces d'usure ? Les autres sont flambant neufs, je suppose.

– L'intéressé n'est arrivé que le mois dernier. Avec les deux modèles amenés par le vaisseau marchand, il devrait être le dernier de la commande. Il ne porte aucun signe d'usure décelable. (Il secoua lentement la tête et reprit son air absorbé.) Docteur Calvin, nous n'osons pas laisser ce vaisseau reprendre son vol. Si jamais l'existence des robots qui ne sont pas soumis à la Première Loi devenait de notoriété publique…

Il ne savait comment conclure sans demeurer en deçà de la vérité.

– Détruisez entièrement les soixante-trois robots, dit carrément la robopsychologue, et qu'on n'en parle plus.

Bogert fit la grimace.

– Vous parlez froidement de détruire des robots valant trente mille dollars pièce. Je suis persuadé que l'U.S. Robots n'approuverait guère une telle mesure. Il vaudrait mieux tenter un effort, Susan, avant de détruire quoi que ce soit.

– En ce cas, dit-elle d'un ton tranchant, il me faut des faits précis. Quel avantage exact l'Hyper-Base tire-t-elle de ces robots modifiés ? Quel est le facteur qui les rend nécessaires, général ?

Kallner passa la main sur son front et rejeta en arrière d'imaginaires cheveux.

– Nos robots précédents nous ont causé des difficultés. Nos hommes travaillent en grande partie sur des radiations pénétrantes, voyez-vous ; elles sont dangereuses, bien entendu, mais de raisonnables mesures de précaution sont prises. Nous n'avons connu que deux accidents depuis le début et aucun n'a été fatal. Cependant, il était impossible de faire comprendre cette particularité à un robot ordinaire. La Première Loi dit – je cite – : Un robot ne peut nuire à un être humain ni laisser sans assistance un être humain en danger.

– En conséquence, lorsque l'un de nos hommes devait s'exposer durant un temps très court à un champ de rayons gamma, le plus proche robot s'élançait aussitôt pour l'arracher de la zone présumée dangereuse. Lorsque le champ était très faible, il y parvenait, et le travail se trouvait interrompu jusqu'au moment où l'on avait éliminé tous les robots présents. Mais si le champ était un peu plus intense, le robot ne pouvait

atteindre le technicien concerné, puisque son cerveau positronique était neutralisé par les rayons gamma – après quoi nous étions privés d'un robot à la fois coûteux et difficile à remplacer.

– Nous avons tenté de les raisonner. Ils soutenaient qu'un être humain exposé aux rayons gamma se trouvait en danger et ne se souciaient nullement qu'il pût y demeurer sans risque durant une demi-heure. Supposons, objectaient-ils, qu'il s'oublie et demeure une heure entière dans le champ. C'est un risque qu'ils ne pouvaient courir. Nous leur fîmes remarquer qu'ils risquaient leur existence pour prévenir une éventualité qui n'avait que des chances infimes de se produire. Mais l'instinct de conservation n'est mentionné que dans la Troisième Loi sur laquelle la Première Loi concernant la sécurité humaine possède la priorité. Nous leur avons donné des ordres ; nous les avons sommés de se tenir à tout prix à l'écart des rayons gamma. Mais l'obéissance n'est que la Seconde Loi de la Robotique – et la Première Loi a le pas sur elle. Docteur Calvin, nous avions le choix entre nous passer entièrement de robots ou modifier la Première Loi… Ce choix, nous l'avons fait.

– Je n'arrive pas à croire, dit le Dr Calvin, qu'il ait été possible de supprimer la Première Loi.

– Elle ne fut pas supprimée, mais modifiée, expliqua Kallner. Des cerveaux positroniques furent construits de telle sorte qu'ils ne conservaient que les aspects positifs de la Loi, dont les termes devenaient simplement : *Un robot ne peut nuire à un être humain*. Et c'est tout. Rien ne les porte plus à soustraire un homme aux dangers résultant d'une éventualité extérieure telle que les rayons gamma. Me suis-je exprimé correctement, docteur Bogert ?

– Tout à fait, approuva le mathématicien.

– Et c'est le seul point qui différencie vos robots du modèle NS-2 normal ? Le seul et unique, Peter ?

– Le seul et unique, Susan.

Elle se leva.

– J'ai l'intention de dormir à présent, dit-elle d'un ton définitif, et dans huit heures je voudrais parler à la personne qui a vu le robot la dernière. Et dorénavant, général Kallner, si je dois assumer la responsabilité des événements subséquents, j'exige de prendre la direction de cette enquête sans contrôle ni restriction.

Si l'on excepte deux heures d'une torpeur pleine de lassitude, Susan Calvin ne connut rien qui ressemblât, même de loin, au sommeil. Elle signala sa présence à la porte de Bogert à 7 heures, heure locale, et le

trouva également éveillé. Il avait apparemment pris la peine d'apporter une robe de chambre à l'Hyper-Base. Il reposa ses ciseaux à ongles lorsque Calvin pénétra dans la pièce.

– Je m'attendais plus ou moins à votre visite, dit-il doucement. Je suppose que toute cette histoire vous donne des haut-le-cœur.

– C'est exact.

– J'en suis désolé. Je ne pouvais pas faire autrement. Lorsque je reçus l'appel de l'Hyper-Base, je compris immédiatement que les Nestor modifiés s'étaient mis à dérailler. Je ne pouvais vous mettre au courant de la question au cours du voyage comme j'aurais aimé le faire, car je devais d'abord m'assurer que mon intuition ne m'avait pas trompé. Cette modification est archisecrète.

– On aurait dû me prévenir, murmura la psychologue. L'U.S. Robots n'avait pas le droit de modifier les cerveaux positroniques de cette manière sans l'approbation d'un psychologue.

Bogert leva les sourcils et soupira.

– Soyez raisonnable, Susan. Vous n'auriez pas pu les influencer. En l'occurrence, le gouvernement était décidé à parvenir à ses fins. Il désire obtenir la propulsion hyperatomique et les physiciens exigent des robots qui ne se mettent pas en travers de leurs travaux. Ils étaient décidés à les obtenir, même en trafiquant la Première Loi. Nous avons dû admettre que la chose était possible sur le plan de la construction et les hauts fonctionnaires intéressés ont juré leurs grands dieux qu'ils ne désiraient que douze de ces robots, qu'ils ne seraient utilisés qu'à l'Hyper-Base, exclusivement, qu'ils seraient détruits sitôt que le dispositif aurait été mis au point, et que toutes les précautions nécessaires seraient prises. Ils insistèrent également sur le secret… et voilà la situation telle qu'elle se présente.

– J'aurais donné ma démission, dit le Dr Calvin entre ses dents.

– Cela n'aurait pas servi à grand-chose. Le gouvernement offrait une fortune à la compagnie, et la menaçait d'une législation anti-robot, en cas de refus. Nous étions coincés dès ce moment, et nous le sommes encore davantage maintenant. Si la chose venait à s'ébruiter, Kallner et le gouvernement en pâtiraient, mais l'U.S. Robots en pâtirait encore bien davantage.

La psychologue le dévisagea.

– Peter, vous rendez-vous compte de la gravité de cette mesure ? Comprenez-vous ce que signifie l'abrogation de la Première Loi ? Il ne s'agit pas seulement d'une question de secret.

– Je sais ce que signifierait une abrogation. Je ne suis pas un enfant. Cela voudrait dire une instabilité totale.

– Mathématiquement parlant, oui. Mais pouvez-vous traduire cela en pensée psychologique crue ? Toute vie normale, Peter, qu'elle soit consciente ou non, supporte mal la domination. Si cette domination est le fait d'un inférieur, ou d'un inférieur présumé, le ressentiment devient plus intense. Physiquement, et dans une certaine mesure, mentalement, un robot – tout robot – est supérieur aux êtres humains. Qu'est-ce donc qui lui donne une âme d'esclave ? *Uniquement la Première Loi !* Sans elle, au premier ordre que vous donneriez à un robot, vous seriez un homme mort. Et vous parlez d'instabilité ?

– Susan, dit Bogert d'un air amusé et compréhensif à la fois, je veux bien admettre que ce complexe de Frankenstein que vous venez de définir avec talent se justifie dans une certaine mesure… d'où la Première Loi. Mais cette Loi, je le répète et le répéterai encore, n'a pas été abrogée, mais modifiée.

– Et que faites-vous de la stabilité cérébrale ?

Le mathématicien avança la lèvre inférieure.

– Diminuée, naturellement. Mais elle demeure dans les limites de la sécurité. Les premiers Nestor ont été livrés à l'Hyper-Base il y a neuf mois, et il ne s'est rien produit d'anormal jusqu'à présent, encore ne s'agit-il que de la crainte de voir le secret divulgué sans qu'aucune vie humaine ait été mise en danger.

– Dans ce cas, tout va pour le mieux. Nous verrons bien ce qui ressortira de la conférence de ce matin.

Bogert la reconduisit poliment à la porte et se livra à une mimique éloquente sitôt qu'elle eut disparu. Il ne voyait aucune raison de modifier l'opinion qu'il s'était faite une fois pour toutes sur son compte en la considérant comme une vieille haridelle aigrie par le célibat et bourrée de frustrations.

Les pensées de Susan Calvin n'incluaient pas Bogert le moins du monde. Elle l'avait rejeté depuis des années de son esprit comme un fat, un prétentieux et un arriviste.

Gerald Black avait passé ses certificats de physique de l'éther l'année précédente et, comme tous les physiciens de sa génération, se trouva engagé dans la solution du problème de la propulsion. Il apportait sa contribution personnelle à l'atmosphère des réunions qui se tenaient à l'Hyper-Base. Dans sa blouse blanche toute tachée, il se sentait d'une humeur quelque peu rebelle et totalement incertaine. Sa force massive

semblait chercher un exutoire et ses doigts, qu'il tordait à gestes nerveux, auraient facilement descellé un barreau de prison.

Le major-général Kallner avait pris place près de lui, les deux envoyés de l'U.S. Robots s'étant assis de l'autre côté de la table.

– On me dit que je suis le dernier à avoir vu Nestor 10 avant sa disparition, dit Black. Je suppose que c'est à ce sujet que vous désirez m'interroger.

Le Dr Calvin le considéra avec intérêt.

– On dirait, à vous entendre, que vous n'en êtes pas tellement sûr, jeune homme. Savez-vous réellement si vous avez été le dernier à le voir ?

– Il travaillait avec moi, madame, sur les générateurs de champs, et il est resté près de moi pendant la matinée au cours de laquelle il a disparu. Je ne saurais dire si quelqu'un l'a aperçu au début de l'après-midi. Nul ne l'avoue, en tout cas.

– Pensez-vous que quelqu'un mente ?

– Je ne dis pas cela. Mais je ne dis pas davantage que je désire voir la faute retomber sur moi.

– Il n'est pas question d'accuser qui que ce soit. Le robot a agi de la sorte en raison de sa conformation. Nous essayons simplement de le retrouver, monsieur Black, en mettant tout le reste de côté. Donc si vous avez travaillé avec le robot, vous le connaissez probablement mieux que personne. Avez-vous remarqué quelque chose de spécial dans son comportement ? Aviez-vous déjà travaillé avec des robots auparavant ?

– J'ai déjà travaillé avec d'autres robots de la base… les modèles simples. Les Nestor ne diffèrent en rien du type normal, à ceci près qu'ils sont notablement plus intelligents… et aussi plus exaspérants.

– Exaspérants ? A quel point de vue ?

– Eh bien… ce n'est peut-être pas leur faute. La besogne, ici, est rude et la plupart d'entre nous deviennent un peu nerveux sur les bords. Ce n'est pas tous les jours amusant de jouer avec l'hyperespace. (Il sourit faiblement, trouvant un soulagement dans cette confession.) Nous courons continuellement le risque de percer un trou dans le tissu normal de l'espace-temps, et de choir hors de l'univers, astéroïde et tout le reste. Cela paraît farfelu, n'est-ce pas ? Naturellement, nous sommes parfois sur les nerfs. Mais il en va différemment pour ces Nestor. Ils sont curieux, ils sont calmes, ils ne se font pas de souci. Il y a parfois de quoi vous faire perdre la boussole. Lorsque vous leur demandez quelque chose de toute urgence, ils semblent prendre leur temps. Parfois, j'ai l'impression que j'aimerais autant me passer d'eux.

– Ils prennent leur temps, dites-vous ? Ont-ils jamais refusé d'obéir à un ordre ?

– Oh, non ! dit-il vivement. Ils obéissent parfaitement. Seulement, ils vous avertissent lorsqu'ils pensent que vous vous trompez. Ils ne connaissent rien du sujet, à part ce que nous leur avons appris, mais cela ne les arrête pas. C'est peut-être un effet de mon imagination, mais mes collègues éprouvent les mêmes ennuis avec leurs Nestor.

Le général Kallner s'éclaircit la voix d'une façon qui n'annonçait rien de bon.

– Pourquoi ces doléances ne m'ont-elles pas été soumises, Black ?

Le jeune physicien rougit.

– Au fond, nous ne désirions pas réellement nous dispenser des robots, monsieur, et en outre, nous ne savions pas trop de quelle façon ces… doléances mineures seraient reçues.

Bogert intervint doucement :

– S'est-il produit quelque chose de particulier dans la matinée précédant sa disparition ?

Il y eut un silence. D'un geste discret, Calvin étouffa le commentaire que Kallner s'apprêtait à émettre, et attendit patiemment.

Puis Black prit la parole avec un débit que la colère rendait saccadé.

– J'ai eu une petite algarade avec lui. J'avais cassé un tube de Kimball ce matin-là et gâché ainsi cinq jours de travail ; j'avais pris du retard sur tout mon programme, ; je n'avais pas reçu de courrier de la maison depuis au moins deux semaines. Et c'est le moment qu'il choisit pour venir tourner autour de moi et me demander de recommencer une expérience que j'avais abandonnée depuis un mois. Il n'arrêtait pas de me harceler sur ce même sujet et j'en avais littéralement par-dessus la tête. Je lui ai dit de s'en aller… et je ne l'ai plus revu.

– Vous lui avez dit de s'en aller ? demanda le Dr Calvin avec un intérêt soudain. En employant ces mêmes mots ? Avez-vous dit : *allez-vous-en* ? Essayez de vous rappeler les termes exacts.

Apparemment un combat intérieur se livrait dans le physicien. Black plongea un moment son front dans sa large paume puis, le découvrant, il jeta d'un ton de défi :

– Je lui ai dit : « Allez vous perdre. »

Bogert émit un petit rire :

– C'est précisément ce qu'il a fait !

Mais Calvin n'en avait pas terminé.

– Cette fois nous progressons, monsieur Black, dit-elle d'un ton

cajoleur. Mais les détails exacts sont importants. Pour comprendre les réactions d'un robot, un mot, un geste, un accent peuvent avoir une signification capitale. Etant donné votre humeur, vous n'avez pas pu vous borner à ces trois simples mots. Vous avez certainement donné plus de force à votre discours.

Le jeune homme rougit.

– Il se peut que je lui aie donné… quelques noms d'oiseaux.

– Quels noms d'oiseaux, plus précisément ?

– Il m'est difficile de me souvenir exactement. De plus je ne pourrais pas les répéter. Vous savez ce qui se passe lorsqu'on s'énerve. (Il laissa échapper un rire niais et embarrassé.) J'ai une tendance à employer un langage assez vert.

– Les mots ne nous font pas peur, répliqua-t-elle avec une sévérité affectée. Pour le moment, je suis psychologue. J'aimerais vous entendre répéter exactement ce que vous avez dit dans la mesure où vous vous en souvenez et, chose plus importante encore, le ton de voix exact que vous avez employé.

Black chercha un appui auprès de l'officier, n'en trouva pas. Mais ses yeux s'agrandirent et prirent une expression suppliante.

– Je ne peux pas.

– Il le faut.

– Supposons, dit Bogert avec un amusement mal dissimulé, que vous vous adressiez à moi. La chose vous semblera peut-être plus facile.

Le visage écarlate du jeune homme se tourna vers Bogert. Il avala péniblement sa salive.

– J'ai dit… (Sa voix se perdit dans un souffle. Il essaya de nouveau.) J'ai dit…

Alors il prit une profonde aspiration et l'expectora aussitôt à grande vitesse en une longue succession de syllabes. Puis, avec, ce qui lui restait de souffle, il conclut, presque en larmes :

– … Plus ou moins. Je ne me souviens plus de l'ordre exact des épithètes dont je l'ai gratifié ; j'ai peut-être omis l'un des termes, ajouté un autre, mais c'était à peu près dans ce goût-là.

Seule une coloration extrêmement légère trahit les sentiments que pouvait éprouver la psychologue.

– Je suis à peu près informée du sens de la plupart de ces expressions. Les autres sont également offensantes, je suppose.

– J'en ai peur, acquiesça le malheureux Black, qui était sur des charbons ardents.

– Et dans cette litanie pittoresque, vous avez trouvé le moyen de lui dire d'aller se perdre ?

– Je parlais au figuré.

– Je m'en doute. Il n'est pas question de vous infliger une sanction disciplinaire quelconque, j'en suis certaine.

Sous son regard, le général, qui n'en était pas certain du tout cinq minutes auparavant, hocha la tête avec colère.

– Vous pouvez disposer, monsieur Black.

Il fallut cinq heures à Susan Calvin pour interroger les soixante-trois robots. Ce furent cinq heures durant lesquelles, avec un magnétophone bien dissimulé, elle dut répéter sempiternellement les mêmes interrogations, passer d'un robot à un second parfaitement identique ; poser les questions A, B, C, D, et recevoir les réponses A, B, C, D ; conserver un visage impénétrable.

En terminant, la psychologue se sentait complètement vidée de son énergie.

Bogert l'attendait et jeta sur elle un coup d'œil interrogateur lorsqu'elle claqua la bobine du magnétophone sur le revêtement plastique de la table.

Elle secoua la tête.

– Soixante-trois robots identiques… Je n'ai pas pu découvrir la moindre différence entre eux…

– Vous ne pouviez vous attendre à reconnaître à l'oreille celui que vous cherchiez, Susan. Si nous analysions les enregistrements ?

Normalement, l'interprétation mathématique des réactions orales de robots est l'une des branches les plus complexes de l'analyse robotique. Elle exige une équipe de techniciens entraînés et le secours d'ordinateurs perfectionnés. Bogert ne l'ignorait pas. Il dut en convenir en cachant une profonde contrariété sous des dehors impassibles, après avoir entendu chacune des réponses, dressé une liste des variations, et des graphiques rendant compte des intervalles entre les réponses.

– Je ne découvre aucune anomalie, Susan. Les variations de vocabulaire et les temps de réaction se trouvent dans les limites de fréquence habituellement constatées dans les interrogatoires de groupe. Il nous faut employer des méthodes plus fines. La base doit posséder des ordinateurs, non ? (Il fronça les sourcils et rongeant délicatement l'un de ses ongles.) Nous ne pouvons utiliser les ordinateurs. Le danger de fuites serait trop grand. Ou peut-être nous pourrions…

Le Dr Calvin l'interrompit d'un geste impatient.

– Je vous en prie, Peter. Il ne s'agit plus ici de l'un de vos gentils problèmes de laboratoire. Si nous n'arrivons pas à identifier le Nestor modifié par quelque particularité évidente à l'œil nu, et sur laquelle il soit impossible de se tromper, tant pis pour nous. D'autre part, le danger de se tromper et de lui permettre de s'échapper est trop grand. Il ne suffit pas de déceler une irrégularité minime sur un graphique. Je vous le répète, si nous ne disposions pas de certitude véritable pour appuyer notre conviction, je préférerais les détruire jusqu'au dernier pour ne pas courir de risque. Avez-vous parlé aux autres Nestor modifiés ?

– Parfaitement, répondit sèchement Bogert, et je ne leur ai rien trouvé d'anormal. Leurs dispositions amicales, entre autres, sont supérieures à la moyenne. Ils ont répondu à mes questions, se sont montrés fiers de leurs connaissances – sauf les deux nouveaux qui n'avaient pas eu le temps d'apprendre grand-chose. Ils ont ri avec bonhomie de mon ignorance en quelques-unes des spécialités pratiquées à la base. (Il haussa les épaules.) C'est sans doute ce qui provoque, en partie, la rancœur des techniciens à leur égard. Les robots ne sont que trop enclins à vous faire sentir leur supériorité scientifique.

– Pourriez-vous tenter de voir s'il n'est intervenu aucun changement, aucune détérioration de leur patron mental depuis leur sortie des chaînes d'assemblage ?

– Pas encore, mais je n'y manquerai pas. (Il agita un doigt fuselé dans sa direction.) Vous commencez à perdre votre sang-froid, Susan. Je ne vois pas la nécessité de dramatiser. Ils sont essentiellement inoffensifs.

– Vraiment ? (Calvin s'enflamma.) Inoffensifs, vraiment ? Vous rendez-vous compte que l'un d'eux ment ? L'un des soixante-trois robots que je viens d'interroger a délibérément menti après avoir reçu l'ordre strict de dire la vérité. L'anomalie indiquée est profondément imprégnée et me donne les plus grandes craintes.

Peter Bogert sentit ses dents se serrer les unes contre les autres.

– Pas le moins du monde, dit-il. Réfléchissez ! Nestor 10 avait reçu l'ordre d'aller se perdre. Cet ordre lui était donné du ton le plus pressant par la personne qui possédait le plus d'autorité pour le commander. Vous ne pouvez contre-balancer cet ordre en invoquant une urgence supérieure, ni une autorité prépondérante. A vrai dire, j'admire objectivement son ingéniosité. Comment pouvait-il mieux se perdre qu'au milieu d'un groupe de robots rigoureusement semblables à lui-même ?

– Oui, cela vous ressemble bien de l'admirer. J'ai décelé en vous de l'amusement, Peter – de l'amusement et un manque déconcertant de compréhension. Etes-vous un roboticien, Peter ? Ces robots attachent de l'importance à ce qu'ils considèrent comme de la supériorité. Vous l'avez dit vous-même. Ils sentent, dans leur subconscient, que les hommes leur sont inférieurs, et la Première Loi qui nous protège contre eux est imparfaite. Ils sont instables. Or, nous avons ici le cas d'un jeune homme qui ordonne à un robot de le quitter, avec toutes les apparences verbales du dégoût, de la répulsion et du dédain. Sans doute, ce robot doit exécuter les ordres reçus, mais son subconscient en éprouve du ressentiment. Il estimera qu'il est plus important que jamais de prouver sa supériorité. Tellement important, peut-être, que ce qui subsistera de la Première Loi ne suffira plus.

– Comment voulez-vous, Susan, qu'un robot puisse connaître le sens de la kyrielle de grossièretés qu'on lui a lancées au visage ? Le langage ordurier ne figure pas au programme des notions dont son cerveau a été imprégné.

– L'imprégnation originelle n'est pas tout, rétorqua Calvin. Les robots possèdent la faculté d'apprendre, imbécile ! (Cette fois, Bogert comprit qu'elle avait réellement perdu son sang-froid.) Croyez-vous qu'il n'ait pas senti, à l'intonation, que ces paroles n'avaient rien d'une louange ? Ne croyez-vous pas qu'il ait déjà entendu ces mêmes mots et établi un rapport avec les circonstances au cours desquelles ils étaient employés ?

– Dans ce cas, hurla Bogert, auriez-vous la bonté de me dire en quelle manière un robot modifié pourrait s'attaquer à un homme – ou si vous préférez, se venger de lui – quelle que soit l'offense qu'il ait subie, quel que soit son désir de faire la preuve de sa supériorité ?

– Je vais vous donner un exemple. Etes-vous disposé à m'écouter ?

– Oui.

Ils se penchaient l'un vers l'autre au-dessus de la table, les regards rivés l'un à l'autre comme deux coqs de combat.

– Si un robot modifié venait à laisser choir une lourde masse sur un être humain, dit la psychologue, il n'enfreindrait pas la Première Loi si, ce faisant, il avait la certitude que sa force et sa rapidité de réflexe lui permettraient de dévier la masse avant qu'elle n'atteigne l'homme. Cependant, une fois que le poids aurait quitté ses doigts, il cesserait de participer activement à l'action. Seule la force aveugle de la pesanteur demeurerait en cause. Le robot pourrait alors changer d'idée et, par simple inertie, permettre au poids de venir frapper le but. La Première

Loi modifiée permet un tel artifice.

– C'est là un prodigieux déploiement d'imagination.

– C'est justement ce qu'exige parfois ma profession. Peter, cessons de nous quereller. Travaillons plutôt. Vous connaissez la nature exacte du stimulus qui a déterminé le robot à se perdre. Vous possédez les diagrammes de son patron mental originel. Je voudrais que vous me disiez dans quelle mesure notre robot est capable d'accomplir une action similaire à celle dont je viens de vous parler. Non pas la réaction spécifique, notez bien, mais tout l'ensemble de réponse. Je vous demanderai de me fournir ce renseignement au plus vite.

– Et dans l'intervalle…

– Et dans l'intervalle, nous allons essayer les tests de performance directement liés aux implications de la Première Loi.

Sur sa propre demande, Gerald Black supervisait la mise en place des cloisons de bois qui poussaient comme des champignons en un cercle ventru, au troisième étage voûté du Bâtiment de Radiation 2. Les hommes travaillaient silencieusement dans l'ensemble, mais plus d'un s'étonnait ouvertement de la présence des soixante-trois cellules photo-électriques en cours d'installation.

L'un d'eux vint s'asseoir près de Black, retira son chapeau et passa pensivement sur son front un avant-bras criblé de taches de rousseur.

– Comment ça marche, Walensky ? demanda Black.

L'interpellé haussa les épaules et alluma un cigare.

– Comme sur des roulettes. Que se passe-t-il donc, docteur ? D'abord le travail est arrêté pendant trois jours et puis tout d'un coup c'est ce tas de trucs.

– Deux spécialistes en robots sont venus de la Terre. Vous vous souvenez des ennuis que nous ont causés les robots en se précipitant dans les champs de rayons gamma, avant que nous n'ayons réussi à leur enfoncer dans le crâne qu'ils devaient s'en abstenir ?

– Oui. N'avons-nous pas reçu de nouveaux robots ?

– Quelques remplaçants, mais il s'agissait surtout d'un travail d'endoctrinement. Les constructeurs voudraient mettre au point des robots qui résistent davantage aux rayons gamma.

– Au premier abord, cela paraît bizarre d'interrompre tous les travaux sur la propulsion pour une histoire de robots. Je croyais qu'on ne devait interrompre à aucun prix les recherches sur la propulsion.

– Ce sont les gens du dessus qui en décident. Personnellement je me

contente de faire ce qu'on me dit. Encore une histoire de piston, probablement…

– Ouais, dit l'électricien en souriant et en clignant de l'œil d'un air entendu. On a des relations à Washington. Mais tant que ma paye tombe régulièrement, je n'ai pas à y mettre le nez. La propulsion n'est pas mon affaire. Qu'ont-ils l'intention de faire ici ?

– Comment voulez-vous que je le sache ? Ils ont amené une collection de robots… plus de soixante, et ils vont mesurer leurs réactions. C'est tout ce que je sais.

– Combien de temps cela prendra-t-il ?

– Je voudrais bien le savoir.

– Eh, dit Walensky avec une lourde ironie, tant qu'ils me paieront régulièrement mon salaire, ils pourront se livrer à leur guise à leurs petits jeux de société.

Black se sentait satisfait et calme. Que l'histoire se répande donc ! Elle était inoffensive et suffisamment proche de la vérité pour émousser la curiosité.

Un homme s'assit sur la chaise, immobile, silencieux. Un poids se décrocha, tomba vers le sol, puis fut rejeté sur le côté au dernier moment par la poussée synchronisée d'un champ de force. Dans soixante-trois cellules de bois, soixante-trois robots NS-2 aux aguets s'élancèrent en avant dans la fraction de seconde précédant l'instant où le poids se trouvait dévié de sa trajectoire, et soixante-trois cellules photo-électriques, placées à un mètre cinquante devant eux, actionnèrent le stylet traceur qui laissa un petit trait sur le papier. Le poids se releva et retomba, se releva et retomba…

Dix fois !

Et dix fois les robots bondirent en avant et s'immobilisèrent, tandis que l'homme demeurait assis, indemne.

Le major-général Kallner n'avait plus porté son uniforme de gala depuis le premier dîner de réception des représentants de l'U.S. Robots. Il était en chemise (de couleur gris-bleu), le col ouvert et la cravate dénouée.

Il jeta un regard d'espoir sur Bogert, toujours tiré à quatre épingles et dont la tension intérieure ne se trahissait que par une légère moiteur aux tempes.

– Quelle tournure cela prend-il ? demanda le général. Que cherchez-

vous à voir ?

– Une différence qui pourrait se révéler un peu trop subtile pour notre dessein, j'en ai peur, répondit Bogert. Pour soixante-deux de ces robots, la force qui les contraignait à bondir vers l'homme, apparemment en danger, constitue ce que nous appelons en robotique une réaction forcée. Même lorsque les robots se sont aperçus que l'homme en question ne courait aucun danger, vous l'avez vu – et au bout de la troisième ou quatrième épreuve il leur était impossible d'en douter – ils n'ont pu néanmoins se retenir. La Première Loi l'exige.

– Et alors ?

– Mais le soixante-troisième robot, le Nestor modifié, n'est pas soumis à un semblable tropisme. Il demeurait libre de ses actes. S'il avait voulu, il serait demeuré sur son siège. Malheureusement (et sa voix avait une légère intonation de regret), il en a décidé autrement.

– Pour quelle raison, à votre avis ?

Bogert haussa les épaules.

– Je suppose que le Dr Calvin nous le dira dès son arrivée. Son interprétation sera affreusement pessimiste, je le crains. Elle est un peu agaçante par moments.

– Sa compétence ne fait aucun doute, je suppose ? s'enquit le général en fronçant soudain les sourcils avec inquiétude.

– Certes. (Bogert parut amusé.) Elle est tout à fait compétente. Elle comprend les robots comme le ferait une sœur… sans doute est-ce parce qu'elle porte une telle haine aux humains. Oui c'est bien cela, c'est une véritable névrosée avec de légères tendances à la paranoïa. Il ne faut pas la prendre trop au sérieux.

Il étendit devant lui la longue rangée des graphiques.

– Voyez-vous, général, pour chaque robot, l'intervalle séparant le décrochage du poids du moment où il a parcouru la distance d'un mètre cinquante tend à décroître après chaque épreuve nouvelle. Une relation mathématique gouverne un tel rapport et si des divergences se produisaient dans les résultats, ce serait l'indice d'une anomalie marquée dans le cerveau positronique. Malheureusement, tout est parfaitement normal.

– Mais si notre Nestor 10 ne répond pas à une impulsion irrésistible, comment se fait-il que sa courbe ne soit pas différente des autres ? Je ne comprends pas.

– L'explication est assez simple. Les réactions robotiques ne sont pas parfaitement analogues aux réactions humaines, et c'est grand dommage.

Chez les humains, l'action volontaire est bien plus lente que les réflexes. Ce n'est pas le cas pour les robots ; chez eux, seule importe la liberté du choix, à part cela la vitesse d'exécution des actions volontaires ou commandées est sensiblement la même. J'espérais que le Nestor 10 se serait laissé surprendre à la première expérience, ce qui se serait soldé par un délai de réponse plus long.

– Et cela ne s'est pas produit ?

– Hélas !

– Alors nous sommes toujours dans l'impasse.

Le général se renversa sur son siège avec une expression de souffrance.

A ce moment précis, Susan Calvin entra dans la pièce et claqua la porte derrière elle.

– Rangez vos diagrammes, Peter, s'écria-t-elle, vous voyez bien qu'ils ne font apparaître aucun résultat.

Elle marmotta quelques mots avec impatience en voyant Kallner se lever à demi pour l'accueillir.

– Il va nous falloir essayer autre chose et rapidement. Je n'aime pas du tout la tournure que prennent les choses.

Bogert échangea un regard résigné avec le général.

– Encore de nouveaux ennuis ?

– Non, pas spécifiquement. Mais je suis inquiète de voir Nestor 10 nous glisser continuellement entre les doigts. C'est très fâcheux. Cela ne peut qu'exacerber encore le sentiment qu'il a de sa supériorité. Désormais, ses motivations ne consistent plus simplement à l'accomplissement des ordres, je le crains. Cela se transforme en une véritable obsession : battre à tout prix les hommes sur le terrain de la ruse et de l'ingéniosité. C'est là une situation malsaine et dangereuse. Peter, avez-vous procédé aux opérations que je vous ai demandées ? Avez-vous déterminé les facteurs d'instabilité du NS-2 dans le sens que je vous ai indiqué ?

– Elles sont en cours, dit le mathématicien avec indifférence.

Elle le dévisagea avec colère durant un moment puis se tourna vers Kallner.

– Nestor 10 est parfaitement conscient des pièges que nous lui tendons. Il n'avait pas la moindre raison de se jeter sur l'appât que constituait cette expérience, surtout après la première épreuve où il a certainement constaté que notre sujet ne courait aucun danger. Les autres ne pouvaient agir autrement, mais notre compère falsifiait délibérément ses réactions.

– Alors, que faire à présent, docteur Calvin ?

– Le mettre dans l'impossibilité de falsifier une réaction la prochaine fois. Nous allons recommencer l'expérience, mais en la corsant. Des câbles à haute tension susceptibles d'électrocuter les modèles Nestor seront placés entre le sujet et les robots – et en quantité suffisante pour qu'ils ne puissent pas les franchir d'un bond – et on prendra soin de leur faire savoir à l'avance qu'ils ne peuvent toucher aux câbles sous peine de mort instantanée.

– Halte-là ! s'écria soudain Bogert avec virulence. J'oppose mon veto à cette expérience. Nous n'allons pas électrocuter des robots valant deux millions de dollars pour retrouver Nestor 10. Il y a d'autres moyens.

– Vous en êtes certain ? Il ne me semble pas que vous en ayez trouvé beaucoup. En tout cas, il ne s'agit pas d'électrocuter qui que ce soit. Nous pouvons disposer sur la ligne un relais qui coupera le courant dès que le câble sera soumis à une pesée. Par conséquent, si le robot venait à le toucher par accident, il n'en pâtirait guère. *Mais il n'en saura rien, naturellement.*

Une lueur d'espoir s'alluma dans les yeux du général.

– Pensez-vous obtenir un résultat ?

– Logiquement, oui. Dans ces conditions, Nestor 10 ne devrait pas quitter sa chaise. On pourrait lui donner l'ordre de toucher les câbles et de succomber, car la Seconde Loi de l'obéissance possède la prépondérance sur la Troisième Loi qui concerne l'instinct de conservation. Mais on ne lui donnera aucun ordre ; il sera livré à ses seules ressources comme les autres robots. Les robots normaux, obéissant à la Première Loi, qui leur fait un devoir de protéger les hommes, se précipiteront tête baissée au-devant de la mort, même sans qu'il soit besoin de leur en donner l'ordre. Mais pas notre Nestor 10. Comme les prescriptions de la Première Loi sont réduites, en ce qui le concerne, et qu'il n'aura reçu aucun ordre, la Troisième Loi sera prépondérante pour déterminer son comportement, et il n'aura d'autre ressource que de demeurer sur son siège.

– L'expérience aura-t-elle lieu cette nuit ?

– Cette nuit, répondit la psychologue, si les câbles peuvent être installés à temps. A présent je vais prévenir les robots de ce qui les attend.

Un homme était assis sur la chaise, immobile et silencieux. Un poids se décrocha, tomba, puis au dernier moment fut repoussé par un champ de force.

L'opération n'eut lieu qu'une fois…

Et de sa petite chaise, à l'intérieur de la cabine observatoire disposée sur le balcon, le Dr Susan Calvin se leva en poussant un cri d'horreur.

Soixante-trois robots étaient demeurés tranquillement sur leur chaise, regardant avec des yeux bovins l'homme qui venait prétendument de courir un danger devant eux. Aucun d'eux n'avait fait le moindre geste.

Le Dr Calvin était furieuse, furieuse au-delà de toute expression. D'autant plus furieuse qu'elle n'osait pas le montrer aux robots qui entraient un à un dans la pièce pour s'éclipser un peu plus tard. Elle vérifia sa liste. C'était le tour du numéro vingt-huit… Encore trente-cinq à interroger.

Le numéro vingt-huit entra avec méfiance.

Elle se contraignit à garder un calme raisonnable.

– Et qui êtes-vous ?

Le robot répondit d'une voix lente et incertaine :

– Je n'ai pas encore reçu de numéro personnel, madame. Je suis un robot NS-2 et j'occupais le numéro vingt-huit dans la rangée à l'extérieur. Voici un papier que je dois vous remettre.

– Vous n'êtes pas encore entré dans cette pièce au cours de la journée ?

– Non, madame.

– Asseyez-vous. Je voudrais vous poser quelques questions, numéro vingt-huit. Vous trouviez-vous dans la Chambre de Radiation du Bâtiment 2, il y a environ quatre heures ?

Le robot manifesta quelque difficulté à répondre. Puis d'une voix éraillée, semblable à un train d'engrenages où la rouille remplacerait l'huile.

– Oui, madame.

– Un homme s'est trouvé en danger dans cette pièce, n'est-ce pas ?

– Oui, madame.

– Vous n'avez rien fait, n'est-ce pas ?

– Non, madame.

– L'homme aurait pu être grièvement blessé du fait de votre inertie, vous le savez ?

– Oui, madame. Mais je n'ai pu faire autrement, madame.

Il est difficile de concevoir qu'une large face métallique totalement inexpressive puisse se contracter, c'est pourtant l'impression qu'elle donna.

– Je voudrais que vous me disiez exactement pourquoi vous n'avez rien

tenté pour le sauver.

– Je voudrais vous expliquer, madame. Je ne voudrais pas que vous-même… ou quiconque… puissiez me croire capable d'un acte susceptible de causer du dommage à un maître. Oh ! non, ce serait horrible… inconcevable…

– Ne vous affolez pas, mon garçon, je ne vous reproche rien. Je voudrais simplement savoir ce que vous avez pensé à ce moment.

– Madame, avant que cela ne commence, vous nous avez dit que l'un des maîtres se trouverait en danger du fait de ce poids qui continue à tomber et que nous devrions passer à travers des câbles électriques si nous voulions le sauver. Cela ne m'aurait pas arrêté, madame. Que représente ma destruction lorsqu'il s'agit de sauver un maître ? Mais il m'apparut que si je mourais en me portant à son secours, je n'arriverais cependant pas à le sauver. Le poids viendrait l'écraser et je serais mort pour rien et peut-être plus tard, un maître serait victime d'un accident, ce qui ne se serait pas produit si j'avais survécu. Comprenez-vous cela, madame ?

– Vous voulez dire par là que vous aviez le choix entre laisser l'homme périr seul ou de succomber en même temps que lui, est-ce bien cela ?

– Oui, madame, il était impossible de sauver le maître. On pouvait considérer qu'il était déjà mort. Dans ce cas il était inconcevable que je pusse consentir à ma destruction pour rien… et sans avoir reçu l'ordre.

La robopsychologue faisait tourner machinalement un crayon entre ses doigts. Vingt-sept fois déjà elle avait entendu la même histoire avec de légères variantes.

– Votre raisonnement ne manque pas de justesse, dit-elle, mais je ne m'y attendais guère de votre part. Est-ce vous qui l'avez échafaudé vous-même ?

Le robot hésita :

– Non.

– Qui alors ?

– Nous bavardions l'autre nuit lorsque l'un de nous a émis cette idée, qui nous a paru logique.

– Lequel d'entre vous ?

Le robot réfléchit profondément.

– Je ne sais pas… Je n'ai pas remarqué.

Elle soupira.

– C'est tout. Vous pouvez disposer.

Puis ce fut le tour du vingt-neuf. Encore trente-quatre autres après lui.

Le major général Kallner, lui non plus, n'était pas content. Depuis une semaine l'Hyper-Base était totalement immobilisée. Depuis près d'une semaine, les deux plus grands experts en la matière avaient aggravé la situation en procédant à des tests inutiles. Et voilà qu'à présent ils faisaient – ou du moins la femme faisait – d'impossibles propositions.

Fort heureusement pour l'ambiance générale, Kallner jugeait impolitique de montrer ouvertement sa colère.

– Pourquoi pas ? insistait Susan Calvin. La situation présente est évidemment catastrophique. La seule façon d'obtenir des résultats dans le futur – si toutefois on peut parler de futur en ce qui nous concerne – c'est de séparer les robots. Nous ne pouvons les maintenir groupés plus longtemps.

– Cher docteur Calvin, grommela le général dont la voix avait atteint les notes les plus basses du registre de baryton, je ne vois pas comment je pourrais isoler individuellement soixante-trois robots dans l'espace dont je dispose…

Le Dr Calvin leva les bras en un geste d'impuissance.

– Dans ce cas, je ne puis plus rien. Nestor 10 imitera les faits et gestes de ses collègues, ou les persuadera de s'abstenir des actes qu'il ne peut pas accomplir. Quoi qu'il en soit, nous sommes dans de beaux draps. Nous livrons combat à ce petit robot égaré et il ne cesse de marquer des points sur nous. Chaque victoire nouvelle remportée par lui aggrave son caractère anormal.

Elle se leva avec détermination.

– Général Kallner, si vous n'isolez pas les robots individuellement comme je vous le demande, je ne puis faire autrement que d'exiger la destruction immédiate des soixante-trois robots au grand complet.

– Vous l'exigez, n'est-ce pas ? intervint brusquement Bogert. (Puis avec une colère non feinte :) Qu'est-ce qui vous donne le droit de formuler une pareille exigence ? Ces robots demeureront tels qu'ils sont. C'est moi qui suis responsable de la direction et pas vous.

– Et moi, ajouta le major général Kallner, je suis responsable de la base devant le Coordinateur Mondial – et je veux que cette question soit réglée.

– Dans ce cas, rétorqua Calvin, il ne me reste plus qu'à donner ma démission. S'il me faut recourir à cette extrémité pour vous contraindre à cette indispensable destruction, j'en appellerai à l'opinion publique. Ce n'est pas moi qui ai donné mon accord à la mise en chantier de robots

modifiés.

– Si vous vous avisiez de proférer un seul mot en violation des mesures de sécurité, docteur Calvin, dit le général avec force, je vous ferais emprisonner immédiatement.

Voyant les choses prendre cette tournure, Bogert intervint d'une voix suave.

– Nous commençons, je crois, à nous conduire comme des enfants. Ce qu'il nous faut, c'est un nouveau délai. Il n'est pas possible que nous ne parvenions pas à battre un robot à son propre jeu sans donner notre démission, faire emprisonner les gens ou réduire en poussière deux millions de dollars.

La psychologue se tourna vers lui avec une froide violence.

– Je ne supporterai pas la présence sur cette base d'un robot déséquilibré. L'un des Nestor l'est de façon irrémédiable, onze autres le sont en puissance et soixante-deux robots normaux se meuvent dans une atmosphère de déséquilibre permanent. La seule méthode susceptible de nous apporter une sécurité complète est leur destruction intégrale.

Le bourdonnement avertisseur vint les interrompre à ce moment et jeter une douche froide sur les passions qui bouillonnaient en eux avec une intensité croissante.

– Entrez, grommela Kallner.

C'était Gerald Black. Il paraissait troublé. Il avait entendu des voix irritées.

– J'ai cru bon de venir personnellement… Je ne voulais pas charger quelqu'un d'autre…

– De quoi s'agit-il ? Pas de tergiversations !

– Les serrures du compartiment C dans le vaisseau marchand semblent avoir été l'objet d'une tentative d'effraction. Elles portent des éraflures fraîches.

– Le Compartiment C ? s'exclama vivement le Dr Calvin. C'est celui où sont enfermés les robots, n'est-ce pas ? Qui s'est permis ?

– De l'intérieur, répondit laconiquement Black.

– La serrure n'est pas détériorée, j'espère ?

– Non, elle n'a pas souffert. Je demeure sur le vaisseau depuis quatre jours maintenant et aucun d'eux n'a tenté de sortir. Mais j'ai pensé qu'il valait mieux vous avertir. Je ne voulais pas ébruiter le fait. C'est moi qui ai fait personnellement cette observation.

– Y a-t-il quelqu'un sur place en ce moment ? demanda le général.

– J'y ai laissé Robins et McAdams.

Un silence songeur suivit.
– Eh bien ? demanda le Dr Calvin ironiquement.
Kallner se frotta le nez avec incertitude.
– Que signifie cette tentative ?
– N'est-ce pas évident ? Nestor 10 se prépare à s'enfuir. Cet ordre lui enjoignant de se perdre prend le pas sur l'état anormal de son psychisme au point de déjouer tout ce que nous pouvons tenter à son encontre. Je ne serais pas surprise que ce qui subsiste en son cerveau des imprégnations de la Première Loi ne soit pas suffisant pour contrebalancer cette tendance. Il est parfaitement capable de s'emparer du vaisseau et de s'enfuir à son bord. Et cette fois nous serions confrontés avec un robot dément à bord d'un vaisseau de l'espace. Et ensuite on peut tout attendre de sa part. Persistez-vous toujours à vouloir les maintenir groupés, général ?
– Sottises, interrompit Bogert. (Il avait recouvré sa suavité.) Voilà bien du tapage pour quelques malheureuses éraflures sur un verrou de sûreté !
– Puisque vous donnez ainsi votre opinion sans qu'on la sollicite, docteur Bogert, avez-vous terminé l'analyse que je vous avais demandée ?
– Oui.
– Puis-je la voir ?
– Non.
– Pourquoi pas ? A moins que cette question ne soit, elle aussi, indiscrète ?
– Parce qu'elle ne présente aucun intérêt, Susan. Je vous avais prévenue que ces robots modifiés sont moins stables que les normaux, et mon analyse le met en évidence. Il existe une certaine chance, très petite en vérité, de les voir craquer dans certaines conditions extrêmes, fort improbables d'ailleurs. Laissons les choses en l'état. Je n'apporterai pas de l'eau à votre moulin pour vous permettre d'obtenir la destruction absurde de soixante-deux robots en parfait état de fonctionnement, pour la seule raison que vous avez été incapable de découvrir jusqu'à présent le Nestor 10, qui se cache parmi eux.
Susan Calvin le toisa des pieds à la tête et ses yeux se remplirent de dégoût.
– Vous ne vous laisserez retenir par aucun obstacle pour parvenir à la direction permanente, n'est-ce pas ?
– Je vous en prie, intervint Kallner avec agacement. Continuez-vous à prétendre qu'on ne peut plus rien tenter, docteur Calvin ?
– Je ne vois rien, général, dit-elle avec lassitude. Si seulement il

existait d'autres différences entre Nestor 10 et les autres robots, des différences qui ne mettraient pas en cause la Première Loi ! Ne fût-ce qu'une seule qui concerne par exemple l'imprégnation, l'environnement, la spécification…

Elle s'interrompit brusquement.

– Qu'y a-t-il ?

– Je viens d'avoir une idée… je crois… (Ses yeux se firent lointains et durs.) Ces Nestor modifiés, Peter, sont soumis à la même imprégnation que les robots normaux, n'est-ce pas ?

– Oui, exactement la même.

– Que disiez-vous donc, monsieur Black ? dit-elle en se tournant vers le jeune homme qui, à la suite de la tempête provoquée par son intervention, s'était réfugié dans un silence discret. En vous plaignant de l'attitude condescendante des Nestor, vous m'avez dit que les techniciens leur avaient appris tout ce qu'ils savaient.

– Oui, en physique de l'éther. Ils ne sont pas au courant du sujet lorsqu'ils débarquent ici.

– C'est exact, dit Bogert surpris. Je vous ai dit, Susan, lorsque j'interrogeais les autres Nestor, que les deux nouveaux arrivés n'avaient pas encore appris leur physique de l'éther.

– Pourquoi cela ? (Le Dr Calvin s'exprimait avec une agitation croissante.) Pourquoi les modèles NS-2 ne sont-ils pas imprégnés de physique de l'éther dès le départ ?

– Je puis vous répondre, dit Kallner. Cela fait partie du secret. Nous avons pensé que si nous commandions un modèle spécial connaissant la physique de l'éther, que nous utilisions douze d'entre eux en affectant les autres à des départements non spécialisés en la matière, nous pourrions faire naître des soupçons. Des hommes travaillant aux côtés des Nestor normaux pourraient s'étonner de leur connaissance de la physique de l'éther. On les a donc simplement imprégnés en leur conférant les capacités nécessaires pour travailler dans ce domaine. Seuls ceux qui sont affectés à ce secteur particulier reçoivent la formation nécessaire. Ce n'est pas plus compliqué que cela.

– Je comprends. Puis-je vous demander de me laisser seule ? Accordez-moi un délai d'une heure environ.

Susan Calvin ne se sentait pas le courage d'affronter une troisième fois la corvée. Elle l'avait envisagée et rejetée avec une violence qui la laissait pleine de nausées. Reprendre le monotone interrogatoire, écouter les

mêmes réponses inlassablement répétées, lui semblait au-dessus de ses forces.

Ce fut donc Bogert qui se chargea de poser les questions, tandis qu'elle demeurait à l'écart, l'esprit et les yeux mi-clos.

Entra le numéro quatorze – il en restait encore quarante-neuf.

Bogert leva les yeux de la feuille de référence :

– Quel est votre numéro d'ordre ?

– Quatorze, monsieur.

Le robot présenta son ticket numéroté.

– Asseyez-vous, mon garçon. Vous n'êtes pas déjà venu dans cette pièce aujourd'hui ?

– Non, monsieur.

– Eh bien, un homme se trouvera en danger peu de temps après que nous en aurons terminé. En fait, lorsque vous quitterez cette pièce, vous serez conduit dans une stalle où vous attendrez tranquillement qu'on ait besoin de vous. C'est compris ?

– Oui, monsieur.

– Naturellement, si un homme se trouve en danger, vous essaierez de vous porter à son secours.

– Naturellement, monsieur.

– Malheureusement, entre cet homme et vous-même se trouvera un champ de rayons gamma.

Silence.

– Savez-vous ce que sont les rayons gamma ? demanda brusquement Bogert.

– Des radiations énergétiques, monsieur.

La question suivante fut posée d'une façon amicale et naturelle.

– Avez-vous déjà travaillé sur les rayons gamma ?

– Non, monsieur.

La réponse était nette, sans ambages.

– Hum ! Eh bien, les rayons gamma sont capables de vous tuer instantanément, en détruisant votre cerveau. C'est un fait que vous devez connaître et vous rappeler. Naturellement, vous n'avez pas envie de vous détruire ?

– Naturellement. (De nouveau le robot parut choqué. Puis il reprit lentement :) Mais, monsieur, si les rayons gamma se trouvent entre moi-même et le maître que je dois secourir, comment pourrai-je le sauver ? Je me détruirais sans obtenir aucun résultat.

– En effet. (Bogert prit un air perplexe.) La seule chose que je puisse

vous conseiller, au cas où vous détecteriez la présence de rayons gamma entre vous-même et l'homme en danger, c'est de rester où vous êtes.

Le robot parut visiblement soulagé.

– Merci, monsieur, toute tentative serait inutile, n'est-ce pas ?

– Bien entendu. Mais si les radiations dangereuses n'existaient pas, ce serait une tout autre affaire.

– Naturellement, monsieur, cela ne fait pas le moindre doute.

– Vous pouvez disposer, maintenant. L'homme qui se trouve de l'autre côté de la porte vous conduira à votre stalle. C'est là que vous devrez attendre.

Après le départ du robot, il se tourna vers Susan Calvin.

– Eh bien, Susan, cela n'a pas trop mal marché, il me semble ?

– Très bien, répondit-elle d'un ton morne.

– Pensez-vous que nous pourrions démasquer Nestor 10 en lui posant des questions rapides sur la physique de l'éther ?

– Peut-être, mais je n'en suis pas suffisamment sûre. (Ses mains gisaient inertes sur ses genoux.) Il nous livre bataille, ne l'oubliez pas. Il est sur ses gardes. Nous n'avons qu'une seule façon de le démasquer, c'est de le battre à son propre jeu – et dans la limite de ses facultés, il peut penser beaucoup plus rapidement qu'aucun être humain.

– Histoire de plaisanter… supposons qu'à partir de maintenant nous posions aux robots quelques questions sur les rayons gamma. Les limites de longueurs d'ondes par exemple.

– Non ! (Les yeux du Dr Calvin jetèrent des étincelles.) Il lui serait trop facile de nier toute connaissance du sujet et il serait prévenu contre le test à venir… qui est notre chance réelle. Je vous en prie, conformez-vous aux questions que j'ai indiquées, Peter, et n'essayez pas d'improviser. C'est déjà frôler un terrain dangereux que de leur demander s'ils ont travaillé sur les rayons gamma. Et efforcez-vous de manifester encore moins d'intérêt lorsque vous reposerez la question.

Bogert haussa les épaules et pressa le bouton qui convoquait le numéro quinze.

La grande salle de radiation était prête une fois de plus. Les robots attendaient patiemment dans leurs cellules de bois, ouvertes au centre mais qui les isolaient les uns des autres.

Le major général Kallner s'épongea lentement le front avec un vaste mouchoir, tandis que le Dr Calvin vérifiait les derniers détails en compagnie de Black.

– Vous êtes certain à présent, demanda-t-elle, qu'aucun des robots n'a eu l'occasion de parler avec ses congénères après avoir quitté la salle d'orientation ?
– Absolument certain, répondit Black. Pas un mot n'a été échangé.
– Et les robots, sont placés dans les stalles prévues ?
– Voici le plan.
La psychologue regarda pensivement le document.
– Hum…
Le général pencha la tête par-dessus son épaule.
– Quelle est l'idée qui a présidé à cette disposition, docteur Calvin ?
– J'ai demandé que soient concentrés de ce côté du cercle les robots qui m'ont paru altérer la vérité aussi peu que ce soit. Cette fois je me placerai moi-même au centre, et je les surveillerai particulièrement.
– Vous allez vous asseoir au centre… ? s'exclama Bogert.
– Pourquoi pas ? demanda-t-elle froidement. Ce que je m'attends à voir sera peut-être très fugitif. Et je ne puis risquer de confier à un autre le rôle d'observateur principal. Peter, vous vous tiendrez dans la cabine d'observation et vous garderez l'œil sur le côté opposé du cercle. Général, je me suis arrangée pour faire filmer individuellement chaque robot au cas où l'observation visuelle ne suffirait pas. S'il en est besoin, les robots devront demeurer rigoureusement à leur place jusqu'au moment où les images auront été développées et étudiées. Aucun d'eux ne doit quitter la pièce, aucun ne doit changer de place ; est-ce clair ?
– Parfaitement.
– Alors, essayons une dernière fois.

Susan Calvin s'assit dans la chaise, silencieuse, les yeux agités d'un mouvement incessant. Un poids tomba, puis fut écarté au dernier moment par un champ de force.
Un seul robot se dressa tout droit, fit deux pas.
Et s'arrêta.
Mais le Dr Calvin était déjà debout, le doigt tendu :
– Nestor 10, venez ici, cria-t-elle. *Venez ici !* VENEZ ICI !
Lentement, à regret, le robot fit un autre pas. La robopsychologue cria à tue-tête, sans quitter des yeux le robot.
– Faites sortir tous les autres robots de la pièce, vite, et surtout qu'ils ne rentrent plus !
On entendit le martèlement de pieds durs sur le plancher. Elle ne détourna pas les yeux.

Nestor 10 – c'était bien lui – fit un autre pas, puis deux encore, subjugué par le geste impérieux du Dr Calvin. Il ne se trouvait plus qu'à trois mètres de distance, lorsqu'il dit d'une voix hargneuse :

– On m'a dit d'aller me perdre…

Un autre arrêt.

– Je ne dois pas désobéir. On ne m'a pas retrouvé jusqu'à présent… Il me croyait un raté… il m'a dit… mais ce n'est pas vrai… je suis puissant et intelligent…

Les mots sortaient par intermittence.

Un autre pas.

– J'en sais beaucoup… Il s'imaginerait… je veux dire que j'ai été démasqué… Ignoble… pas moi… Je suis intelligent… et surtout par un maître… qui est faible… lent…

Nouveau pas… et un bras de métal vola brusquement vers son épaule, et elle sentit le poids qui la faisait plier. Sa gorge se serra et elle sentit un cri jaillir de sa poitrine.

Dans un brouillard, elle entendit les paroles suivantes de Nestor 10 :

– Nul ne doit me trouver. Aucun maître…

Et le métal froid s'appesantissait sur elle et la faisait plier.

Il y eut soudain un bruit métallique bizarre, elle se retrouva sur le sol sans avoir éprouvé de choc, et un bras luisant pesait lourdement sur son corps. Il ne bougeait pas, pas plus que Nestor 10, étalé près d'elle.

Et maintenant des visages se penchaient sur elle.

– Etes-vous blessée, docteur Calvin ? demandait Gerald Black d'une voix étranglée.

Elle secoua faiblement la tête. Ils la dégagèrent du bras qui pesait sur elle et la remirent doucement sur ses pieds.

– Que s'est-il passé ?

– J'ai lancé un faisceau de rayons gamma durant cinq secondes, dit Black. Nous ignorions ce qui se passait. Ce n'est qu'à la dernière seconde que nous avons compris qu'il vous attaquait et à ce moment il ne restait plus d'autre recours que les rayons gamma. Il est tombé aussitôt. La dose n'était pas suffisante pour affecter votre organisme. N'ayez aucune inquiétude.

– Je ne suis pas inquiète. (Elle ferma les yeux et s'appuya un instant sur son épaule.) Je ne pense pas que j'aie été vraiment attaquée. Nestor 10 s'efforçait simplement de le faire. Ce qui subsistait de la Première Loi le retenait encore.

Deux semaines après leur première rencontre avec le major général Kallner, Susan Calvin et Peter Bogert tenaient une dernière conférence avec l'officier. Le travail avait repris à l'Hyper-Base. Le vaisseau marchand avec à son bord les soixante-deux robots normaux était reparti pour sa destination, avec une version officiellement imposée pour expliquer son retard de deux semaines. Le croiseur gouvernemental se préparait à ramener les roboticiens sur la Terre.

Kallner avait revêtu une fois de plus son resplendissant uniforme de cérémonie. Ses gants étaient d'une blancheur éblouissante lorsqu'il serra la main aux savants.

– Les autres Nestor devront naturellement être détruits, dit le Dr Calvin.

– Ils le seront. Nous les remplacerons par des robots nominaux, ou nous nous en passerons, si c'est nécessaire.

– Très bien.

– Mais dites-moi… Vous ne m'avez pas expliqué… Comment avez-vous fait ?

Elle eut un petit sourire.

– Ah ! oui, je vous aurais exposé mon projet à l'avance si j'avais été certaine de son efficacité. Voyez-vous, Nestor 10 souffrait d'un complexe de supériorité qui ne cessait de croître et de s'amplifier. Il aimait se persuader que lui-même et les autres robots possédaient plus de connaissances que les êtres humains. Il devenait très important pour lui de le croire.

– Nous le savions. C'est ainsi que nous avons prévenu chacun des robots que les rayons gamma les tueraient, ce qui était vrai, et que des rayons gamma s'interposeraient entre eux et moi-même. C'est pourquoi ils demeurèrent tous à leur place, naturellement. Se conformant à la logique de Nestor 10 adoptée au cours du test précédent, ils avaient décidé unanimement qu'il était inconcevable de tenter de sauver un humain alors qu'ils étaient certains de succomber avant de pouvoir l'atteindre.

– Je comprends cela, en effet, docteur Calvin. Mais pour quelle raison Nestor 10 a-t-il quitté son siège ?

– Ah !… cela résulte d'un petit complot entre moi-même et le jeune Black. Ce n'étaient pas des rayons gamma qui inondaient l'espace entre les robots et moi, mais des rayons infrarouges. De simples rayons calorifiques, absolument inoffensifs. Nestor 10 savait là vérité, et c'est pourquoi il a fait le geste de s'élancer, comme le feraient, pensait-il, ses

congénères sous l’impulsion de la Première Loi. Ce n’est qu’une fraction de seconde plus tard qu’il se souvint que les NS-2 normaux étaient à même de détecter les radiations, mais sans en pouvoir préciser le type. Le fait que lui-même n’était capable d’identifier les longueurs d’ondes qu’en vertu de la formation qu’il avait reçue à l’Hyper-Base, sous la direction de simples êtres humains, était trop humiliant pour qu’il fût possible de s’en souvenir dans l’instant même. Pour les autres robots, la zone était fatale, parce que nous le leur avions dit. Or, seul Nestor 10 savait que nous mentions.

– Ce qui fait que l’espace d’un instant il a oublié, ou n’a pas voulu se souvenir, que d’autres robots pouvaient être plus ignorants que des êtres humains. C’est sa supériorité même qui l’a trahi. Au revoir, général.

RISQUE

L'Hyper-Base avait terminé sa journée. Alignés dans la galerie de la salle panoramique selon un ordre de préséance rigoureusement déterminé par le protocole, se trouvaient des officiels, des scientifiques, des techniciens, ainsi que l'ensemble du personnel. Selon leurs divers tempéraments, ils attendaient avec espoir, avec gêne, avec nervosité, avec passion ou avec crainte ce qui constituait l'aboutissement de leurs efforts.

L'intérieur évidé de l'astéroïde connu sous le nom d'Hyper-Base était devenu, pour la journée, le centre d'une sphère de sécurité de quinze mille kilomètres de diamètre. Nul vaisseau ne pouvait pénétrer à l'intérieur de cette sphère et survivre. Nul message ne pouvait la quitter sans être intercepté.

A huit cents kilomètres de distance, à peu de chose près, un petit astéroïde décrivait fidèlement l'orbite sur laquelle il avait été placé un an auparavant, orbite qui circonscrivait l'Hyper-Base dans une circonférence aussi parfaite que possible. Le numéro d'identification de cet astéroïde était H 937, mais nul sur l'Hyper-Base ne le désignait autrement que par Il ou Lui. (Avez-vous été sur Lui aujourd'hui ?)

Sur Lui, inoccupé à l'approche de la seconde zéro, se trouvait le *Parsec*, le seul vaisseau de son genre qui eût jamais été construit dans l'histoire de l'homme. Il était prêt pour le départ dans l'inconcevable.

Gerald Black, qui, en sa qualité de brillant jeune sujet dans le domaine de la physique de l'éther, se trouvait au premier rang, fit craquer ses vastes jointures et essuya ses paumes moites sur sa blouse d'un blanc douteux et :

– Pourquoi ne vous adressez-vous pas au général ou à la duchesse douairière ?

Nigel Ronson, de la Presse Interplanétaire, jeta un rapide coup d'œil de l'autre côté de la galerie sur le général Richard Kallner et sur la femme effacée qui se trouvait à son côté, à peine visible dans l'éblouissement provoqué par l'uniforme de son voisin.

– Je n'hésiterais pas, répondit l'interpellé, seulement je ne m'intéresse qu'aux nouvelles.

Ronson était petit et gros. Il prenait beaucoup de peine pour se coiffer

en brosse avec des cheveux longs d'un centimètre, portait le col de sa chemise ouvert et le pantalon au-dessus des chevilles pour imiter fidèlement les journalistes que l'on voyait sur les écrans de T.V. Il n'en était pas moins un reporter fort capable.

Black était trapu, et si ses cheveux plantés bas laissaient fort peu de place pour le front, son esprit était aussi aigu que ses doigts robustes étaient courts.

– Ils connaissent toutes les nouvelles, dit-il.

Des blagues, dit Ronson. Kallner n'a rien sous ses dorures. Retirez-lui son uniforme et vous ne trouverez qu'un convoyeur faisant descendre les ordres vers le bas et projetant les responsabilités vers le haut.

Black faillit laisser échapper un sourire mais le retint à temps.

– Et la dame docteur ? demanda-t-il.

– C'est le Dr Susan Calvin, de l'U.S. Robots, récita le reporter, la dame qui possède l'hyperespace à la place du cœur et de l'hélium liquide dans les yeux. Elle pourrait traverser le soleil et ressortir de l'autre côté dans un bloc de flammes gelées.

Black esquissa un commencement de sourire.

– Et le Directeur Schloss ?

– Il en sait beaucoup trop, dit Ronson, volubile. Pris entre le souci d'attiser la faible flamme d'intelligence qui vacille chez son interlocuteur et d'atténuer l'éclatante lumière que diffuse son propre cerveau, de peur de provoquer une ophtalmie définitive chez ledit interlocuteur, il prend le parti de ne rien dire.

Cette fois, Black découvrit nettement ses dents :

– Supposons maintenant que vous me disiez ce que vous pensez de moi.

– Facile, docteur. Je vous ai regardé et j'ai compris aussitôt que vous étiez trop laid pour être stupide et trop malin pour manquer une occasion de vous faire de la publicité personnelle.

– Rappelez-moi de vous casser la figure un de ces jours, dit Black. Que voulez-vous savoir ?

L'envoyé de la Presse Interplanétaire désigna la « fosse » :

– Ce bidule va-t-il fonctionner ?

Black abaissa à son tour son regard et sentit un léger frisson pareil au léger vent de mars le parcourir. La « fosse » était en réalité un vaste écran de télévision, divisé en deux parties. L'une des moitiés portait une vue générale de Lui. Sur sa surface grise et crevassée se trouvait le *Parsec*, luisant discrètement dans la faible lumière du soleil. La seconde moitié

montrait la cabine de commande du *Parsec*. Pas une âme dans cette cabine de commande. Le siège du pilote était occupé par une forme vaguement humaine, mais dont la ressemblance avec son modèle était par trop lointaine pour qu'il fût impossible de douter qu'il s'agissait d'un robot positronique.

– Physiquement parlant, mon cher, dit Black, le bidule, comme vous dites, fonctionnera. Ce robot prendra son essor et reviendra. Si je devais vous dire comment nous sommes parvenus à accomplir cette partie du programme ! J'ai tout vu. Je suis arrivé ici quinze jours après avoir passé mon certificat en physique de l'éther, et j'y suis demeuré depuis, si l'on ne tient pas compte des permissions et absences diverses. J'étais là lorsque nous avons lancé le premier morceau de fil de fer jusqu'à l'orbite de Jupiter et retour, par hyperespace – et récupéré de la limaille de fer. J'étais là lorsque nous avons envoyé des souris blanches au même point et avons recueilli de la chair à saucisse au retour.

– Après cela, nous avons passé six mois à mettre au point un hyper champ régulier. Nous avons dû colmater des brèches qui ne mesuraient pas plus de dixièmes de millièmes de seconde d'arc de point à point, dans la matière soumise à l'hypertransit. Après cela, les souris ont commencé à revenir intactes à leur point de départ. Je me souviens d'avoir fait la noce durant une semaine en compagnie de mes collègues parce qu'une souris blanche était revenue vivante et n'était morte qu'au bout de dix minutes. A présent elles survivent aussi longtemps que l'on s'occupe d'elles convenablement.

– Du beau travail ! dit Ronson.

Black le regarda de travers :

– Je dis que cela fonctionnera, *physiquement parlant*. Car ces souris blanches qui nous reviennent…

– Eh bien ?

– Plus de cerveau. Pas la moindre circonvolution cérébrale. Elles ne mangent pas. On doit les nourrir de force. Elles ne s'accouplent pas. Elles ne courent pas. Elles demeurent couchées… couchées… couchées. C'est tout. Nous prîmes enfin la décision d'envoyer un chimpanzé. Ce fut affreux. Le pauvre animal ressemblait trop à un homme pour que l'observation fût supportable. Nous récupérâmes une masse de chair qui pouvait tout juste effectuer des mouvements de reptation. Il pouvait remuer les yeux et parfois gratouillait vaguement. Il gémissait et demeurait dans ses déjections sans avoir seulement l'idée de se déplacer. L'un d'entre nous a fini par l'abattre un jour d'un coup de pistolet, et nous

lui en avons été tous reconnaissants. Je vous le répète, mon vieux, rien de ce que nous avons expédié dans l'espace n'est jamais rentré ne fût-ce qu'avec un embryon de cerveau.

– La publication de ces renseignements est-elle autorisée ?

Un coin de la lèvre de Black se souleva :

– Après l'expérience, peut-être. Ils en espèrent de grandes choses.

– Vous, pas ?

– Avec un robot aux commandes ? Non !

Quasi machinalement, l'esprit de Black se reporta à cet intermède vieux de quelques années, au cours duquel il avait été responsable de la perte d'un robot. Il pensa aux robots Nestor qui remplissaient l'Hyper-Base d'une foule de connaissances imprimées dans leurs cerveaux, avec parfois des insuffisances nées de l'excès même de leur perfection. Mais à quoi bon parler de robots ? Il n'avait rien d'un missionnaire par nature.

Mais Ronson, qui meublait les silences par des propos à bâtons rompus, reprit :

– Ne me dites pas que vous êtes antirobot. Je me suis toujours laissé dire que les scientifiques étaient les seuls à ne pas être résolument hostiles à ces parodies d'humanité.

Black perdit soudain patience :

– C'est vrai, et c'est justement là le malheur. La technologie est prise de robomanie. Pas de fonction qui n'ait son robot, sinon l'ingénieur responsable se sent frustré. Vous voulez faire garder votre porte, alors vous achetez un robot avec des pieds épais. C'est très sérieux.

Il parlait d'une voix basse et intense, jetant les mots directement dans l'oreille de Ronson.

Ronson réussit à dégager son bras.

– Doucement, je ne suis pas un robot, dit-il. Ne vous vengez pas sur moi. Vous allez me rompre l'os du bras.

Mais Black était lancé et il ne suffisait pas d'une plaisanterie pour l'arrêter en si bon chemin.

– Savez-vous combien de temps on a gaspillé sur cette étude ? demanda-t-il. Nous avons fait construire un robot, parfaitement adapté à tous usages, et nous lui avons donné un ordre. Point à la ligne. J'ai entendu donner cet ordre. Je l'ai retenu par cœur. Il était bref et net : « Saisissez la barre d'une main ferme. Amenez-la vers vous fermement. *Fermement !* Main tenez votre effort jusqu'au moment où le panneau de contrôle vous aura informé que vous avez franchi l'hyperespace à deux reprises. »

– Donc, lorsque le compte à rebours atteindra zéro, le robot saisira la barre de contrôle et la tirera fermement à lui. Ses mains sont portées à la température du sang. Une fois que la barre de contrôle se trouve en position, la dilatation due à la chaleur complète le contact et l'hyperchamp entre en action. Si quelque dommage se produit à son cerveau au cours du premier transit à travers l'hyperespace, aucune importance. Il lui suffira de maintenir la position durant un micro-instant, le vaisseau reviendra et l'hyperchamp s'évanouira. Rien ne peut survenir d'anormal. Ensuite nous étudierons ses réactions généralisées et constaterons, le cas échéant, si une anomalie s'est produite.

Ronson haussa les sourcils :

– Tout cela me paraît très normal.

– Vraiment ? demanda Black d'un ton sarcastique. Et que vous apprendra un cerveau de robot ? Il est positronique, le nôtre est cellulaire. Il est fait de métal, le nôtre de protéines. Ils n'ont rien de commun. Aucune comparaison n'est possible. Néanmoins, je suis convaincu que c'est en se fondant sur ce qu'ils apprendront ou croiront apprendre à partir du robot qu'ils enverront des hommes dans l'hyperespace. Pauvres diables !… S'il ne s'agissait encore que de mourir ! Mais ils reviendront entièrement décervelés. Si vous aviez pu voir le chimpanzé, vous comprendriez ce que cela signifie. La mort est une chose propre, définitive. Mais l'autre éventualité…

– Avez-vous fait part de vos scrupules à quiconque ? demanda le reporter.

– Oui, dit Black. Ils m'ont fait la même réponse que vous. Ils m'ont déclaré que j'étais un antirobot, ce qui clôt toute discussion… Regardez Susan Calvin. Pas de danger qu'elle soit antirobot. Elle a fait tout le voyage à partir de la Terre pour assister à cette expérience. Si un homme avait été aux commandes, elle ne se serait pas inquiétée le moins du monde. Mais à quoi bon se torturer l'esprit ?

– Hé, dit Ronson, ne vous arrêtez pas encore. Ce n'est pas tout.

– Quoi, encore ?

– Il y a d'autres problèmes. Vous m'avez parfaitement expliqué l'histoire du robot. Mais pourquoi toutes ces mesures de sécurité tout à coup ?

– Comment cela ?

– Voyons : subitement plus moyen d'expédier de dépêches. Subitement, interdiction est faite à tout vaisseau de pénétrer dans le secteur. Que se passe-t-il donc ? Il ne s'agit que d'une expérience parmi

d'autres. Le public est informé de l'hyperespace et de ce que vous tentez, alors à quoi bon tout ce secret ?

Le reflux de la colère enveloppait toujours Black, colère contre les robots, colère contre Susan Calvin, colère au souvenir de ce petit robot perdu dans son passé. Encore n'était-ce pas tout, car sa colère s'étendait également à ce petit journaliste irritant et ses irritantes petites questions.

« Voyons de quelle façon il va le prendre », se dit-il.

– Vous voulez réellement le savoir ? demanda-t-il.

– Et comment !

– Très bien. Nous n'avons jamais produit qu'un hyper-champ susceptible de traiter un objet un million de fois plus petit que ce vaisseau, à une distance un million de fois plus réduite. Cela signifie que l'hyper-champ que nous nous préparons à produire sera un million de millions de fois plus puissant qu'aucun de ceux que nous ayons jamais expérimentés. Nous ne sommes pas très sûrs de l'effet qu'il peut produire.

– Que voulez-vous dire ?

– En théorie, le vaisseau sera déposé bien gentiment au voisinage de Sirius et ramené ici de la même manière. Mais quel sera le volume d'espace entourant le *Parsec* qui se trouvera transporté en même temps que lui ? Il est difficile de le prévoir. Nous ne sommes pas suffisamment informés des propriétés de l'hyper-espace. L'astéroïde sur lequel le vaisseau est posé peut fort bien l'accompagner dans son voyage, et si nos calculs se trouvaient un peu trop larges, il pourrait ne jamais revenir. Ou plutôt réapparaître à, disons, trente milliards de kilomètres du lieu où nous nous trouvons. Nous courons même le risque qu'un espace d'un volume supérieur à l'astéroïde puisse être soumis au transit.

– Dans quelle mesure ? demanda Ronson.

– Nous ne pouvons le dire. Il existe un élément d'incertitude statistique. C'est la raison pour laquelle les vaisseaux ne doivent pas s'approcher de trop près. C'est pourquoi nous maintenons le secret jusqu'à la fin de l'expérience.

Ronson fit entendre un borborygme :

– Supposons qu'il atteigne l'Hyper-Base ?

– C'est un risque à courir, dit Black sans se troubler autrement. Mais il ne doit pas être bien grand, sinon le Directeur Schloss ne serait pas là, je puis vous l'assurer. Il reste cependant un risque mathématique.

Le journaliste consulta sa montre :

– À quelle heure se produira l'expérience ?

– Dans cinq minutes environ. Vous n'êtes pas nerveux, je pense ?

– Non, répondit Ronson – mais il s'assit, le visage de bois, et ne posa plus aucune question.

Black se pencha sur la balustrade. Les dernières minutes s'égrenaient.

Le robot fit un geste !

Un mouvement de masse porta les spectateurs en avant et les lumières baissèrent afin de rendre plus visible par contraste la scène qui se déroulait au-dessous d'eux. Pour l'instant, il ne s'agissait que du premier geste. Les mains du robot s'approchèrent de la barre de départ.

Black attendit la seconde finale où le robot attirerait à lui la barre. Il imaginait un certain nombre de possibilités et toutes se présentèrent simultanément à son esprit.

Il y aurait d'abord le bref scintillement indiquant le départ à travers l'hyperespace et le retour. Bien que l'intervalle temporel fût excessivement court, le retour ne s'effectuerait pas avec une parfaite exactitude au point de départ et un décalage se produirait. C'était toujours le cas.

Une fois le vaisseau revenu, on pourrait découvrir, par exemple, que les dispositifs destinés à régulariser le champ s'étaient révélés inadéquats. Le robot pourrait être réduit à l'état de ferraille et peut-être même aussi le vaisseau.

Ou encore leurs calculs seraient faux par excès et le navire ne reviendrait jamais.

Pis encore, l'Hyper-Base pourrait accompagner le vaisseau dans son transit et ne jamais revenir.

Bien entendu, tout pourrait également se passer le mieux du monde. Le navire pourrait se retrouver à son point de départ, absolument intact. Le robot, le cerveau indemne, sortirait de son siège et signalerait le succès complet du premier voyage d'un objet construit de la main de l'homme au delà de l'attraction gravitationnelle du Soleil.

La dernière minute tirait à sa fin.

Vint la dernière seconde. Le robot saisit la barre de départ et l'amena fermement vers lui…

Rien !

Pas le moindre scintillement ! Rien !

Le *Parsec* n'avait pas quitté l'espace normal.

Le général Kallner retira sa casquette pour s'éponger le front et, ce faisant, découvrit une calvitie qui l'aurait vieilli de dix ans si les plis

soucieux qui creusaient son visage n'avaient pas déjà rempli cet office. Près d'une heure s'était écoulée depuis l'échec du *Parsec* et rien n'avait encore été fait.

– Comment cela s'est-il produit ? Comment cela a-t-il pu se produire ? Je n'y comprends rien !

Le Dr Mayer Schloss, qui à quarante ans était le « grand homme » de la jeune science des matrices des hyper-champs, dit avec consternation :

– La théorie de base n'est pas en cause, j'en donnerais ma tête à couper. Une défaillance mécanique s'est produite en quelque point du vaisseau. Rien de plus.

Cette phrase, il l'avait déjà répétée une douzaine de fois.

– Je croyais que tout avait été testé. (Cette phrase aussi avait été dite.)

– C'est exact, général, c'est exact. Néanmoins… (Réponse également prononcée.)

Ils se regardaient mutuellement dans le bureau de Kallner qui était à présent interdit à tous les membres du personnel. Ni l'un ni l'autre n'osaient regarder la troisième personne présente.

Les lèvres minces et les joues pâles de Susan Calvin n'exprimaient rien.

– Je n'ai rien d'autre à vous offrir en guise de consolation que ce que je vous ai déjà dit, déclara-t-elle. Je me doutais bien qu'il ne résulterait rien de bon de cette tentative.

– Le moment est mal choisi pour ressusciter cette vieille querelle, grommela Schloss.

– Aussi m'en garderai-je bien. L'U.S. Robots fournit des robots construits selon des spécifications précises à tout acheteur légalement autorisé qui s'engage à les utiliser conformément à la loi. Nous avons rempli nos obligations. Nous vous avons avertis que nous ne pouvions garantir de transposer au cerveau humain des phénomènes intervenus dans le cerveau positronique. Là se borne notre responsabilité. La question ne se pose pas.

– Juste ciel, dit le général Kallner, ne reprenons pas cette discussion !

– Que ferions-nous d'autre ? murmura Schloss, que le sujet attirait néanmoins. Tant que nous ne saurons pas ce qui arrive à l'esprit dans l'hyper-espace, nous n'accomplirons aucun progrès. Le cerveau du robot est du moins capable d'effectuer une analyse mathématique. C'est déjà un commencement. Et tant que nous n'aurons pas essayé… (Il leva des yeux quelque peu égarés.) Mais ce n'est pas votre robot qui est en cause, docteur Calvin. Nous ne nous faisons pas de soucis pour lui ou son cerveau positronique. (Il cria presque :) Bon sang, est-ce que vous vous

rendez compte que… ?

La robopsychologue lui imposa silence en haussant à peine le ton.

– Pas de crise de nerfs, mon ami. J'ai vu bien des problèmes dramatiques au cours de ma vie et je n'en connais pas un qui ait été résolu par l'hystérie. Je voudrais qu'on réponde à quelques questions.

Les lèvres de Schloss se mirent à trembler et ses yeux enfoncés parurent se retirer au fond de leurs orbites, laissant à leur place des trous d'ombre.

– Possédez-vous une formation dans la physique de l'éther ? demanda-t-il brutalement.

– Cette question n'a aucun rapport avec le problème qui nous occupe. Je suis robopsychologue en chef de l'United States Robots. C'est un robot positronique qui occupe le poste de commande du *Parsec*. Comme tous ses pareils, il est en location et ne vous a pas été vendu. J'ai donc le droit de vous demander des renseignements sur toute expérience à laquelle participe ce robot.

– Répondez-lui, Schloss, rugit Kallner. Elle… elle a raison.

Le Dr Calvin tourna ses yeux pâles vers le général qui était présent lors de l'affaire du robot perdu et dont on pouvait par conséquent attendre qu'il ne commettrait pas la faute de la sous-estimer. (Schloss se trouvait à l'époque en congé de maladie et les jugements par ouï-dire ne peuvent se comparer à ceux qui résultent de l'expérience personnelle.)

– Je vous remercie, général, dit-elle.

Schloss porta un regard déconcerté de l'un à l'autre de ses interlocuteurs.

– Que voulez-vous savoir ? murmura-t-il.

– De toute évidence, ma première question sera la suivante. Quel est donc le problème qui vous intéresse, si ce n'est celui que vous pose le robot ?

– Cela saute aux yeux, voyons. Le vaisseau n'a pas bougé ! Ne le voyez-vous pas ? Seriez-vous aveugle ?

– Je le vois très clairement au contraire. Mais ce que je ne parviens pas à m'expliquer, c'est votre panique en présence de quelque défaillance mécanique. L'éventualité d'un échec n'entre-t-elle donc jamais dans vos prévisions ?

– C'est la dépense, murmura le général. Le vaisseau a coûté des sommes formidables. Le Congrès Mondial… les justifications de dépenses…

Il demeura court.

– Le vaisseau est toujours là. Quelques révisions, quelques réparations ou mises au point ne peuvent vous entraîner bien loin.

Schloss avait repris possession de lui-même. Il était même parvenu à donner à sa voix une intonation patiente :

– Lorsque je parle de défaillance mécanique, docteur Calvin, je fais allusion à des incidents tels que le blocage d'un relais par un grain de poussière, une connexion interrompue par une goutte de graisse, un transistor bloqué par une dilatation soudaine due à la chaleur, etc., etc. Tous peuvent être temporaires. Leur effet peut s'interrompre à tout moment.

– Ce qui signifie qu'à tout moment le *Parsec* peut foncer à travers l'hyper espace et revenir à son point de départ.

– Exactement. A présent vous avez compris !

– Pas le moins du monde. N'est-ce pas exactement ce que vous désirez ?

Schloss fit le geste de s'arracher une double poignée de cheveux.

– On voit bien que vous n'êtes pas ingénieur en sciences de l'éther ! dit-il.

– Cela vous empêche-t-il de parler, docteur ?

– Nous avions mis en place le vaisseau, reprit Schloss avec désespoir, afin de lui faire effectuer un bond à partir d'un point défini de l'espace par rapport au centre de gravité de la galaxie, jusqu'à un second point. Le retour devait s'effectuer au point de départ avec une certaine correction pour tenir compte du déplacement du système solaire. Au cours de l'heure qui s'est écoulée depuis le moment prévu pour le départ du *Parsec*, le système solaire a changé de position. Les paramètres originaux en fonction desquels a été calculé l'hyperchamp ne conviennent plus. Les lois ordinaires du mouvement ne s'appliquent pas à l'hyperespace, et il nous faudrait une semaine de calculs pour établir de nouveaux paramètres.

– Vous voulez dire que si le vaisseau prenait le départ en ce moment, il retournerait à quelque point impossible à prévoir, à des milliers de kilomètres d'ici ?

– Impossible à prévoir ? (Schloss eut un sourire sans joie.) En effet. Le *Parsec* pourrait fort bien aboutir dans la nébuleuse d'Andromède ou au centre du Soleil. Dans l'un et l'autre cas, il y a fort peu de chances pour que nous le revoyions jamais.

Susan Calvin inclina la tête :

– Par conséquent, si le vaisseau venait à disparaître, ce qui pourrait

arriver d'un instant à l'autre, quelques milliards de dollars versés par les contribuables se trouveraient du même coup transformés en fumée et – ne manquerait-on pas de dire – à cause de la carence des responsables.

Le général Kallner tressauta.

– Dans ce cas, poursuivit la robopsychologue, le mécanisme de l'hyperchamp doit être mis dans l'impossibilité de se déclencher, et cela dans le plus bref délai possible. Il faudra débrancher une connexion, couper un contact, que sais-je ? (Elle parlait en partie pour elle-même.)

– Ce n'est pas aussi simple, dit Schloss. Je ne peux vous l'expliquer complètement puisque vous n'êtes pas instruite des techniques de l'éther. Cela équivaudrait à couper un circuit électrique ordinaire en sectionnant des lignes à haute tension au moyen de cisailles de jardin. Le résultat pourrait être désastreux. Il *serait* désastreux.

– Entendez-vous par là que toute tentative pour bloquer le mécanisme aboutirait à projeter le vaisseau dans l'hyperespace ?

– Toute tentative effectuée *au hasard* entraînerait *probablement* ce résultat. Les hyper-forces ne sont pas limitées par la vitesse de la lumière. Il est même vraisemblable que leur vélocité ne possède pas de limite, ce qui rend l'opération d'une difficulté extrême. La seule solution raisonnable consiste à découvrir la nature de la défaillance et à trouver par là même un moyen sûr de déconnecter le champ.

– Et comment vous proposez-vous d'y parvenir, docteur Schloss ?

– J'ai l'impression que le seul parti à prendre consiste à envoyer sur place l'un de nos robots Nestor… dit Schloss.

– Non ! Ne dites pas de sottises ! interrompit le Dr Calvin.

– Les Nestor sont au courant des problèmes de la technique de l'éther, dit Schloss avec une froideur glaciale. Leur intervention…

– Pas question. Vous ne pouvez utiliser l'un de nos robots positroniques pour une telle mission sans une autorisation formelle de ma part. Et cette autorisation, je ne vous l'accorderai pas.

– Quel autre recours me reste-t-il ?

– Envoyez sur place l'un de vos ingénieurs.

Schloss secoua violemment la tête :

– Impossible. Le risque est trop grand. Si nous perdions un vaisseau et un homme…

– Quoi qu'il en soit, vous n'utiliserez pas un robot Nestor, ni un autre.

– Il faut… que j'entre en contact avec la Terre, dit le général. Il faut en référer à des instances supérieures.

– A votre place, j'attendrais encore un peu, général, dit le Dr Calvin

avec une certaine âpreté. Ce serait vous jeter à la merci du gouvernement sans avoir une suggestion ou un plan d'action personnel à lui présenter. Vous y laisseriez des plumes, j'en ai l'intime conviction.

– Mais que pourrions-nous faire ? (Le général avait de nouveau recours à son mouchoir.)

– Envoyez un homme sur place. Vous n'avez pas le choix.

Le visage de Schloss prit une teinte grisâtre :

– Envoyer un homme, c'est facile à dire. Mais qui ?

– J'ai envisagé ce problème. N'y a-t-il pas un jeune homme – il s'appelle Black – que j'ai rencontré à l'occasion d'une précédente visite à l'Hyper-Base ?

– Le Dr Gerald Black ?

– C'est cela, je crois. Il était célibataire à l'époque. L'est-il toujours ?

– J'en ai l'impression.

– Je suggère qu'on le convoque à ce bureau, disons dans un quart d'heure, et dans l'intervalle je consulterai son dossier.

Avec souplesse, elle avait pris la situation en main, et ni Kallner ni Schloss ne firent la moindre tentative pour contester son autorité.

Black avait aperçu Susan Calvin à distance, au cours de la visite de la robopsychologue à l'Hyper-Base. Il n'avait tenté en aucune manière de l'approcher de plus près. A présent qu'il avait été convoqué en sa présence, il la considérait avec répulsion et dégoût. C'est à peine s'il remarqua la présence du Dr Schloss et du général Kallner derrière elle.

Il se souvenait de la dernière fois où il s'était trouvé confronté avec elle et où il avait subi une froide dissection au sujet d'un robot perdu.

Les yeux gris et froids du Dr Calvin plongeaient sans ciller dans ses propres prunelles d'un brun ardent.

– Docteur Black, dit-elle, vous comprenez la situation, j'imagine.

– Parfaitement ! répondit Black.

– Il faut prendre une décision. Le vaisseau est trop coûteux pour qu'on puisse se résoudre à le perdre. La détestable publicité résultant d'une telle perte amènerait l'abandon du projet, selon toutes probabilités.

Black inclina la tête.

– C'est également la conclusion à laquelle je suis parvenu.

– Sans doute pensez-vous également qu'un homme devra se dévouer pour monter à bord du *Parsec*, découvrir la cause de la défaillance et y remédier.

Il y eut un moment de pause.

– Quel imbécile s'y risquerait ? demanda Black brutalement.

Kallner fronça les sourcils et regarda Schloss qui se mordit les lèvres et prit un regard vague :

– Le risque existe, bien entendu, d'un déclenchement accidentel de l'hyperchamp, auquel cas le vaisseau irait peut-être se perdre au delà de toute atteinte. D'autre part, il pourrait revenir en quelque point du système solaire. Dans cette éventualité, aucun effort, aucune dépense ne seraient épargnés pour recouvrer homme et vaisseau.

– Idiot et vaisseau, si je puis me permettre cette légère correction, dit Black.

Susan Calvin ignora le commentaire :

– J'ai demandé l'autorisation au général Kallner de vous confier cette mission. C'est vous qui devez vous rendre à bord du vaisseau.

– Je ne suis pas volontaire, répondit Black du tac au tac.

– Il n'existe pas à l'Hyper-Base une douzaine d'hommes dont les connaissances soient suffisantes pour entreprendre cette opération avec quelque chance de succès. Parmi ceux qui possèdent ces connaissances, je vous ai choisi en raison de nos précédentes relations. Vous apporterez à cette tâche une compréhension…

– Permettez, je ne suis pas volontaire.

– Vous n'avez pas le choix. Vous ne reculerez sûrement pas devant vos responsabilités.

– Mes responsabilités ? En quoi m'incombent-elles ?

– En raison du fait que vous êtes le plus apte pour mener l'opération à bien.

– Connaissez-vous les risques qu'elle comporte ?

– J'en ai l'impression, répondit Susan Calvin.

– Je suis certain du contraire. Vous n'avez pas vu ce chimpanzé. En disant « idiot et vaisseau », je n'exprimais pas une opinion, je faisais état d'une réalité. Je risquerais ma vie s'il le fallait. Pas avec plaisir peut-être, mais je la risquerais. Mais pour ce qui est de courir la « chance » de devenir un crétin intégral pour le restant de mes jours, rien à faire !

Susan Calvin regarda pensivement le visage moite et irrité du jeune ingénieur.

– Confiez donc cette tâche à l'un de vos robots, le N-2 par exemple ! s'écria Black.

Une lueur froide parut dans les yeux de la robo-psychologue.

– Oui, dit-elle d'un ton délibéré. Le Dr Schloss a émis la même

suggestion. Mais notre firme loue les robots N-2 ; elle ne les vend pas. Ils coûtent des millions de dollars pièce. Je représente la compagnie et j'estime qu'ils ont trop de valeur pour être risqués dans une telle entreprise.

Black leva les mains et serra des poings qui tremblaient le long de sa poitrine, comme s'il faisait des efforts pour les retenir :

– En somme, vous avez le front de me demander de me sacrifier de préférence à un robot, parce que l'opération serait plus économique pour votre firme !

– C'est à peu près cela, en effet. Et, comme vous le confirmera le général Kallner, vous avez *l'ordre* d'assumer cette mission. Si j'ai bien compris, vous êtes soumis dans cette base à un régime quasi militaire. Un refus d'obéissance de votre part vous vaudrait de comparaître en cour martiale. Vous seriez condamné à une peine de réclusion sur Mercure, où le séjour est infernal. D'autre part, si vous acceptez de monter à bord du *Parsec* pour accomplir cette mission, votre carrière s'en trouvera considérablement favorisée.

Black la considéra d'un œil noir.

– Donnez-lui cinq minutes pour réfléchir, général Kallner, et faites préparer un vaisseau, dit Susan Calvin.

Deux gardes de la Sécurité emmenèrent Black hors de la pièce.

Gerald Black se sentait glacé. Ses jambes se mouvaient comme si elles ne faisaient pas partie de son corps. Il avait l'impression de s'observer à distance, de se voir monter à bord d'un vaisseau et se préparer à prendre le départ pour le *Parsec*.

Il ne parvenait pas à y croire. Il avait soudain incliné la tête et répondu :

– J'irai.

Pourquoi avait-il cédé ?

Il ne s'était jamais considéré comme un héros. Alors pourquoi cette décision ? La menace de réclusion sur Mercure n'y était sans doute pas étrangère, du moins en partie. Et, d'autre part, il y avait la crainte de faire figure de poltron aux yeux de ceux qui le connaissaient, cette couardise interne qui se trouvait à la base de la moitié des actes de bravoure dans le monde.

Mais il y avait également autre chose, qui importait peut-être plus que tout le reste.

Ronson, de la Presse Interplanétaire, l'avait arrêté un instant tandis qu'il se dirigeait vers le vaisseau. Black avait regardé le visage empourpré

de Ronson.

– Que voulez-vous ? lui avait-il demandé.

– Ecoutez, avait bafouillé le reporter, à votre retour, je veux le compte rendu en exclusivité. Je m'arrangerai pour vous faire payer tout ce que vous voudrez… tout ce que vous voudrez…

Black l'avait envoyé rouler sur le sol d'une poussée et avait poursuivi son chemin.

Le vaisseau possédait un équipage de deux hommes. Ni l'un ni l'autre ne lui adressa la parole. Leurs regards passaient au-dessus et de chaque côté de lui. Black s'en préoccupait peu. Ils étaient eux-mêmes effrayés à mort et leur engin s'approchait du *Parsec* comme un chaton qui avance en crabe à la rencontre du premier chien qu'il ait jamais vu de son existence. Il pouvait parfaitement se passer d'eux.

Un seul visage se matérialisait avec insistance dans sa pensée. La figure anxieuse du général Kallner et l'expression de résolution synthétique que Schloss arborait sur ses traits ne firent qu'une courte apparition sur l'écran de sa conscience. C'était le visage imperturbable de Susan Calvin qui surgissait sans cesse devant lui tandis qu'il montait à bord du vaisseau.

Il jeta un regard dans l'obscurité, dans la direction où l'Hyper-Base avait déjà disparu dans l'espace…

Susan Calvin ! Le Dr Susan Calvin ! La robopsychologue Susan Calvin ! Le robot à la démarche de femme !

Quelles pouvaient bien être les trois lois qui guidaient sa vie ? Première Loi : tu protégeras le robot de tout ton pouvoir, de tout ton cœur, de toute ton âme. Seconde Loi : tu soutiendras les intérêts de l'U.S. Robots à condition que, ce faisant, tu n'ailles pas à l'encontre de la Première Loi. Troisième Loi : tu accorderas une considération passagère à l'être humain à condition que, ce faisant, tu n'ailles pas à l'encontre de la Première et de la Seconde Loi.

Avait-elle jamais été jeune ? se demanda-t-il avec fureur. Avait-elle jamais éprouvé un sentiment humain ? Il aurait donné tout au monde pour faire quelque chose qui jetterait enfin le trouble dans cette expression figée qu'elle arborait perpétuellement sur sa face de momie ! Et il y parviendrait !

Qu'il sorte seulement sain et sauf de l'aventure et il trouverait bien le moyen de l'écraser, elle, sa compagnie et toute la séquelle de vils robots qui étaient toute son existence. C'était cette pensée qui le poussait en avant, plus que la crainte de la prison ou l'appétit de la gloire. C'était cette

pensée qui lui faisait oublier sa peur, ou presque.

– Vous allez pouvoir descendre à présent, murmura l'un des pilotes sans le regarder. Le vaisseau se trouve à huit cents mètres au-dessous de vous.

– Vous n'allez pas atterrir ? demanda-t-il aigrement.

– Ce serait contraire aux ordres reçus. Les vibrations de l'atterrissage pourraient…

– Et les vibrations de mon propre atterrissage ?

– Les ordres sont formels, dit le pilote.

Black n'insista pas, enfila sa tenue spatiale et attendit l'ouverture de la porte intérieure du sas. Une trousse à outils se trouvait solidement soudée au métal de la tenue, à la hauteur de la hanche droite.

Juste au moment où il pénétrait dans le sas, les écouteurs de son casque graillonnèrent à ses oreilles :

– Bonne chance, monsieur Black !

Il fut un moment avant de comprendre que le souhait provenait des deux hommes d'équipage qui, nonobstant leur hâte de quitter le volume d'espace dangereux, avaient néanmoins pris le temps de lui lancer un dernier vœu.

– Merci, répondit Black gauchement, et avec une certaine rancune.

Puis il flotta dans l'espace, dérivant lentement sous l'impulsion du léger coup de jarret qu'il avait donné en quittant le sas.

Il aperçut le *Parsec* qui l'attendait et, en regardant au bon moment entre ses jambes, au cours d'une révolution sur lui-même, il put voir les longs jets latéraux du vaisseau qui l'avait amené fusant des flancs de l'engin pour amorcer le virage de retour.

Il était seul !

Jamais homme, au cours de l'Histoire, s'était-il senti aussi seul ?

Si quelque chose se produisait, se demanda-t-il avec angoisse, en aurait-il conscience ? Aurait-il le temps matériel de s'en apercevoir ? Sentirait-il son âme lui échapper, sa raison vaciller et disparaître ?

Serait-ce plutôt le couperet qui s'abat sur le cou du condamné et le fait passer sans transition de vie à trépas ?

Dans l'un et l'autre cas…

L'image du chimpanzé aux yeux vitreux, frissonnant sous l'effet de terreurs inexprimables, surgit sans son esprit avec une cruelle netteté.

L'astéroïde se trouvait maintenant à six mètres au-dessous de lui. Il se

déplaçait dans l'espace avec une régularité absolue. Toute intervention humaine mise à part, aucun grain de sable ne s'était déplacé à sa surface durant des temps astronomiques.

Pourtant, dans cette ultime immobilité, un impalpable grain de poussière avait bloqué quelque mécanisme délicat à bord du *Parsec* ; une impureté infinitésimale, s'étant glissée dans un bain d'huile, avait immobilisé une pièce d'une prodigieuse délicatesse.

La plus faible vibration microscopique produite par la rencontre d'une masse avec une autre masse suffirait peut-être à dégager la pièce, laquelle, poursuivant sa course, amènerait la création de l'hyper-champ, en provoquant l'éclosion foudroyante de celui-ci à la manière d'une improbable rose.

Son corps allait toucher le sol de l'astéroïde et il ramena ses jambes en arrière afin de se recevoir avec le maximum de souplesse. Il appréhendait de le toucher et sa peau se hérissait comme s'il se fût préparé à prendre contact avec un répugnant reptile. La distance diminuait toujours.

Encore un instant, puis un autre…

Rien !

Ce ne fut d'abord qu'une pression imperceptible, laquelle crût progressivement par l'effet d'une masse qui, en atmosphère terrestre, eût atteint 125 kilos (la somme des poids de son corps et de la tenue spatiale).

Black ouvrit lentement les yeux et laissa l'image des étoiles venir s'imprimer sur sa rétine. Le Soleil était une bille luisante, à la brillance atténuée par le bouclier polarisant dont était munie sa visière. L'éclat des étoiles offrait la même faiblesse relative, mais il en reconnaissait le dessin familier. Le Soleil et les constellations étant normaux, il se trouvait toujours dans le système solaire. Il pouvait même distinguer l'Hyper-Base, qui apparaissait sous la forme d'un petit croissant un peu flou.

Le bruit soudain d'une voix dans ses oreilles contracta brusquement ses muscles. C'était Schloss.

– Vous venez d'entrer dans notre champ de vision, docteur Black. Vous n'êtes pas seul !

Cette phraséologie quelque peu pompeuse aurait pu le faire rire, mais il se contenta de répondre :

– Je vous serais reconnaissant de ne pas m'observer, cela me permettra de me concentrer davantage.

Un silence, puis la voix de Schloss reprit, plus aimable :

– S’il vous plaisait de nous tenir au courant de vos progrès, cela contribuerait peut-être à vous calmer les nerfs.

– Je vous donnerai tous les détails à mon retour, pas avant.

Il avait prononcé cette phrase avec aigreur et c’est avec agacement qu’il porta ses doigts cuirassés de métal à son panneau de commande de poitrine, et coupa la communication radio phonique. Qu’ils parlent dans le vide à présent. Il avait son plan. S’il sortait de l’aventure le cerveau intact, ce serait à son tour de jouer.

Il se dressa sur ses pieds avec des précautions infinies et se trouva debout sur l’astéroïde. Il oscillait légèrement sous l’effet de contractions musculaires involontaires, trompé par l’absence quasi totale de gravité qui le conduisait à effectuer des corrections de trop grande amplitude, un peu à la manière d’un ivrogne. Sur l’Hyper-Base, un champ gravifique artificiel permettait à chacun de maintenir normalement son équilibre. Black s’aperçut qu’il possédait suffisamment de détachement d’esprit pour se rappeler ce détail, et en apprécier l’absence.

Le Soleil avait disparu derrière un accident de terrain. Les étoiles tournaient, de façon visible, au rythme de l’astéroïde dont la période de révolution se montait à une heure.

Il apercevait le *Parsec* de l’endroit où il se trouvait et il entreprit sa marche d’approche avec une prudente lenteur – sur la pointe des pieds, pourrait-on dire. (Surtout pas de vibrations, pas de vibrations. Ces mots résonnaient dans sa tête comme un leitmotiv.)

Avant même d’avoir eu conscience de la distance parcourue, il avait atteint le vaisseau et se trouvait au pied de la série de barreaux qui menaient au sas.

Alors il s’immobilisa.

Le vaisseau paraissait normal. Du moins paraissait-il normal si l’on ne tenait pas compte du cercle de boutons d’acier qui le ceinturait au premier tiers de sa hauteur et d’un second cercle de même nature au second tiers. En cet instant, ils devaient se tendre pour devenir les pôles qui donneraient naissance à l’hyper champ.

Black sentit monter en lui un curieux désir de tendre la main et de caresser l’un d’eux. C’était là une de ces impulsions irraisonnées semblables au « Si je sautais ? », pensée qui vous vient immanquablement à l’esprit lorsque vous plongez vos regards dans le vide du haut d’un immeuble élevé.

Black avala une bonne goulée d’air et se sentit devenir tout moite en allongeant les doigts des deux mains pour les poser légèrement – oh ! si

légèrement – à plat, sur le flanc du vaisseau.

Rien !

Il saisit le barreau le plus proche et se souleva prudemment. Il souhaita posséder cette habitude de la gravité zéro qui était la caractéristique des spécialistes de la construction. Il fallait exercer un effort tout juste suffisant pour vaincre la force d'inertie et aussitôt l'interrompre. Une seconde de trop et, l'équilibre se trouvant rompu, on venait se jeter contre la coque du navire.

Il montait lentement, les doigts légers, les jambes et les hanches ondulant vers la droite pour contrebalancer l'inertie du bras qui se levait du côté opposé, sur la gauche pour compenser l'effet de réaction du bras droit.

Une douzaine de barreaux, et ses doigts surplombèrent le contact qui ouvrirait la porte extérieure du sas. Le cran de sûreté apparaissait sous la forme d'une minuscule tache verte.

Une fois de plus, il hésita. C'est à présent qu'il allait inaugurer l'usage de l'énergie propre du vaisseau. Il revit en esprit les diagrammes de câblage et le réseau de distribution d'énergie. S'il pressait le contact, celle-ci jaillirait de la micro-pile pour ouvrir le panneau massif qui servait de porte extérieure au sas.

Et alors ?

A quoi bon tergiverser ? A moins de posséder une idée précise de la panne, il lui était impossible de prévoir l'effet que produirait la libération de l'énergie. Il poussa un soupir et pressa le contact.

Avec douceur, sans secousse ni bruit, un panneau s'effaça, démasquant une ouverture. Black jeta un dernier regard aux constellations familières (elles n'avaient pas changé) et pénétra dans la cavité éclairée d'une lumière diffuse. La pression d'air à l'intérieur du navire tomberait insensiblement à l'ouverture de la porte intérieure, et quelques secondes s'écouleraient avant que les électrolyseurs du navire la ramènent à sa valeur normale.

Il soupira encore, moins profondément peut-être (car sa peur commençait à s'émousser) et toucha le contact. La porte intérieure s'ouvrit.

Il pénétra dans la salle de pilotage du *Parsec*. Son cœur bondit dans sa poitrine lorsque son regard se posa sur l'écran de T.V. allumé et saupoudré d'étoiles. Il se contraignit à les regarder.

Rien !

Cassiopée était visible. Les constellations avaient toujours leur aspect normal et il se trouvait à l'intérieur du *Parsec*. Sans trop savoir pourquoi, il avait l'impression que le plus dur était passé.

Ayant parcouru ce trajet sans avoir quitté le système solaire, il sentit renaître en lui comme une infime trace de confiance.

Un calme quasi surnaturel régnait à l'intérieur du *Parsec*. Black avait pénétré dans bien des vaisseaux au cours de sa carrière, pour y trouver toujours les bruits familiers de la vie, ne fût-ce que ceux d'un pas traînant sur le sol ou d'un garçon de cabine fredonnant dans quelque couloir. Ici, les battements mêmes de son cœur semblaient complètement assourdis.

Le robot, qui occupait le siège du pilote, lui tournait le dos. Aucun signe n'indiquait qu'il s'était aperçu de l'entrée de l'homme.

Black découvrit ses dents en un sourire sauvage.

– Lâchez la barre ! Debout ! s'écria-t-il d'une voix cinglante qui se répercuta avec un bruit de tonnerre dans la cabine close.

Rétrospectivement, il craignit l'effet des vibrations engendrées dans l'air par sa voix, mais les étoiles sur l'écran demeurèrent inchangées.

Le robot, bien entendu, ne fit pas un mouvement. Il était dans l'incapacité de percevoir des sensations quelles qu'elles fussent. Il lui était même impossible d'obéir aux injonctions de la Première Loi. Il était interminablement pétrifié au milieu d'une opération qui aurait dû être quasi instantanée.

Il se souvenait des ordres qui lui avaient été donnés. Ils étaient d'une parfaite clarté et ne pouvaient prêter à aucune confusion : « Saisissez la barre d'une main ferme. Amenez-la vers vous fermement. Maintenez votre effort jusqu'au moment où le panneau de contrôle vous aura informé que vous avez franchi l'hyperespace à deux reprises. »

Or, il n'avait pas encore franchi l'hyperespace une seule fois.

Prudemment, Black se rapprocha du robot. Celui-ci était assis et tenait la barre entre ses genoux. Ce mouvement avait amené le mécanisme de détente sensiblement à sa place. Ensuite la température de ses mains métalliques devait incurver cette détente, à la façon d'un thermo-couple, juste assez pour provoquer le contact. Automatiquement, Black jeta un coup d'œil sur le thermomètre du panneau de contrôle. Les mains du robot se trouvaient à la température de 37°, comme prévu.

« Fameux résultat, ricana-t-il. Je suis seul avec cette machine, et je ne

peux rien faire. »

Il aurait aimé s'armer d'une barre à mine et transformer le robot en tas de ferraille. Il savoura cette pensée. Il imaginait l'horreur qui transfigurerait le visage de Susan Calvin (si jamais un sentiment d'horreur pouvait dégeler un tel bloc de glace : seule la vue d'un robot réduit à l'état de débris informe était capable de le susciter). Comme tous les robots positroniques, cet exemplaire particulier était la propriété de l'U.S. Robots, avait été construit dans les ateliers de cette firme et y avait été testé.

Ayant savouré jusqu'à la lie cette vengeance imaginaire, il retrouva son calme et se mit en devoir d'examiner le navire.

Jusqu'à présent, les progrès accomplis n'avaient pas dépassé le point zéro.

Lentement, il se dépouilla de sa tenue spatiale. Il la posa doucement sur l'étagère. En titubant légèrement, il passa de pièce en pièce, étudiant les vastes surfaces entrecroisées du moteur hyperatomique, suivant les câbles, inspectant les relais de champ.

Il s'abstint de toucher à quoi que ce soit. Il existait des douzaines de façons de déconnecter l'hyperchamp, mais chacune d'entre elles pouvait aboutir à la catastrophe tant qu'il n'aurait pas décelé l'endroit exact de l'anomalie et déterminé, de ce fait, le processus à suivre.

Il se retrouva dans la cabine de pilotage et s'adressa au large dos du robot, stupide dans sa gravité solennelle : « Alors, tu ne peux pas me dire ce qu'il y a d'anormal ? »

Il se retenait d'attaquer la machinerie du navire au hasard ; de fourgonner dans les organes et d'en finir une bonne fois pour toutes. Mais il lui fallut un grand effort de volonté pour y parvenir. Dût-il consacrer une semaine entière, il découvrirait le point sensible pour y porter remède. Cette résolution invincible, il en était redevable à Susan Calvin et au plan qu'il avait échafaudé à son endroit.

Il tourna lentement sur ses talons et réfléchit. Chaque partie du navire, depuis le moteur lui-même jusqu'au dernier commutateur à double effet, avait été vérifiée et essayée à fond à l'Hyper-Base. Il était pratiquement impossible de croire qu'une défaillance s'était produire. Il n'y avait pas un seul objet à bord du vaisseau…

Erreur ! Il y avait le robot ! Celui-ci avait été testé à l'U.S. Robots. On supposait en principe que les spécialistes de cette firme, maudit soit le

jour qui les avait vus naître, possédaient la compétence nécessaire.

Chacun répétait à l'envi : un robot travaille toujours mieux.

On considérait la chose comme allant de soi et cette conviction était due aux campagnes publicitaires de l'U.S. Robots. Ils se prétendaient capables de construire un robot qui serait supérieur à l'homme pour toute fonction donnée. Non point « égal à l'homme », mais « supérieur à l'homme ».

Tandis que Gerald Black contemplait le robot, ses sourcils se contractaient sous son front bas et ses traits prirent une expression d'étonnement mêlé d'espoir fou.

Il contourna le robot. Il considéra ses bras qui maintenaient la barre de contrôle en position de contact, immuablement, à moins que le vaisseau ne vînt à bondir ou la source énergétique interne du robot à se tarir.

– Je parie, je parie… souffla Black. (Il recula d'un pas, réfléchit profondément.) Il faut que ce soit cela.

Il brancha la radio du navire. L'onde porteuse était toujours braquée sur l'Hyper-Base.

– Hé, Schloss ! cria-t-il dans le récepteur.

Schloss répondit promptement :

– Bon sang, Black…

– Pas de discours, dit Black. Je voulais simplement m'assurer que vous êtes devant votre écran.

– Bien entendu. Nous sommes tous là à suivre vos gestes…

Mais Black coupa la communication. Il eut un sourire en coin à l'adresse de la caméra qui tenait la cabine de pilotage sous son objectif et choisit une portion du mécanisme d'hyperchamp qui se trouvait en pleine vue. Il ignorait combien de personnes se trouveraient devant l'écran à l'Hyper-Base. Peut-être seulement Kallner, Schloss et Susan Calvin. Peut-être tout le personnel. Dans tous les cas, il allait leur en donner pour leur argent.

La boîte de relais n° 3 convenait parfaitement à son dessein. Elle se trouvait dans un renfoncement mural, recouvert par un panneau lisse, jointoyé à la soudure à froid. Black plongea la main dans sa trousse et en retira un fer plat à bout émoussé. Il repoussa sa tenue spatiale sur l'étagère (qu'il avait rapprochée pour amener la trousse à sa portée) et se tourna vers la boîte relais.

Surmontant une ultime trace de malaise, Black approcha le fer, assura le contact en trois points différents de la soudure à froid. Le champ de force de l'outil agit avec rapidité et précision ; dans sa main, la poignée

tiédit sous l'effet du flux d'énergie intermittent. Le panneau s'ouvrit.

Il jeta un regard rapide, presque involontaire, en direction de l'écran du vaisseau. Les étoiles conservaient toujours leur aspect normal. Lui-même se sentait parfaitement normal.

C'était la dernière parcelle d'encouragement dont il avait besoin. Il leva le pied et l'enfonça violemment dans le mécanisme d'une légèreté de plume qui se trouvait dans le renfoncement.

On entendit un bruit de verre brisé, de métal tordu, et il y eut un jet minuscule de gouttelettes de mercure…

Black respira bruyamment. Il se tourna de nouveau vers la radio :

– Vous êtes toujours là, Schloss ?

– Oui, mais…

– Dans ce cas, je vous signale que l'hyperchamp à bord du *Parsec* est coupé. Venez me chercher.

Gerald Black ne se sentait pas davantage un héros qu'au moment de son départ pour le *Parsec*. Il fut cependant traité comme tel. Les hommes qui l'avaient amené au petit astéroïde vinrent le chercher. Cette fois, ils atterrirent, et lui donnèrent de grandes claques dans le dos.

Une foule l'attendait à l'Hyper-Base, qui l'acclama sitôt que le vaisseau se fut posé. Il répondit par des gestes de la main et des sourires, ainsi que doit le faire le héros, mais intérieurement, il ne se sentait pas triomphant. Pas encore. Seulement par anticipation. Le triomphe viendrait plus tard, lorsqu'il se trouverait face à face avec Susan Calvin.

Il s'immobilisa un instant avant de descendre du vaisseau. Il la chercha du regard et ne la trouva pas. Le général Kallner était là, ayant retrouvé sa raideur militaire, avec un air d'approbation bourrue comme plaqué fermement sur le visage. Mayer Schloss lui adressa un sourire nerveux. Ronson, de la Presse Interplanétaire, agitait frénétiquement les bras. Mais de Susan Calvin, pas la moindre trace.

Il écarta Kallner et Schloss de son passage lorsqu'il eut mis pied à terre.

– Je vais d'abord manger et me laver.

Il ne doutait pas, pour le moment du moins, de pouvoir imposer sa volonté au général ou à quiconque.

Les gardes de la Sécurité lui frayèrent un passage. Il prit un bain et mangea à loisir dans une solitude volontaire dont il ne devait la rigueur qu'à sa propre exigence. Ensuite il appela Ronson au téléphone et s'entretint avec lui un court instant. Tout avait mieux marché qu'il ne

l'aurait osé espérer. La défaillance même du vaisseau avait parfaitement servi ses desseins.

Finalement il téléphona au bureau du général et convoqua une conférence. Cette convocation était un ordre à peine déguisé. « Oui, monsieur. » C'est tout ce que le général Kallner trouva à répondre.

De nouveau ils se trouvaient rassemblés. Gerald Black, Kallner, Schloss… Même Susan Calvin. Mais, à présent, c'était Black qui tenait la vedette. La robopsychologue avait son visage de bois de toujours, aussi peu impressionnée par le triomphe que par le désastre, et cependant, à quelque imperceptible changement d'attitude, on sentait qu'elle n'était plus sous le feu des projecteurs.

– Monsieur Black, commença le Dr Schloss d'un ton prudent, après s'être préalablement rongé un ongle, nous vous sommes très reconnaissants de votre courage et de votre succès. (Puis, voulant sans doute amoindrir sans retard une déclaration trop laudative, il ajouta :) Pourtant, l'action consistant à briser le relais d'un coup de pied me semble pour le moins imprudente et ne justifie guère le succès que vous avez remporté.

– Cette action ne risquait pas beaucoup d'échouer, répondit Black. Voyez-vous… (c'était la bombe numéro un) à ce moment, je connaissais déjà la cause de la défaillance.

Schloss se leva :

– Vraiment ? En êtes-vous certain ?

– Allez sur place vous en rendre compte par vous-même. Il n'y a plus aucun danger. Je vous indiquerai ce que vous devrez chercher.

Schloss se rassit lentement. Le général Kallner était enthousiaste :

– Si c'est vrai, c'est encore plus formidable.

– C'est vrai, dit Black.

Il glissa un œil vers Susan Calvin, qui ne pipa mot.

Black savourait cet instant, intensément conscient de son pouvoir. Il lança la bombe numéro deux :

– C'était le robot, bien entendu. Avez-vous entendu, docteur Calvin ?

Susan Calvin ouvrit la bouche pour la première fois :

– J'ai bien entendu. A vrai dire, je m'y attendais. C'était le seul appareil à bord du vaisseau qui n'eût pas été testé à l'Hyper-Base.

Durant un moment, Black se sentit désarçonné.

– Vous n'aviez pas fait la moindre allusion à une telle éventualité, dit-il

enfin.

– Comme l'a maintes fois répété le Dr Schloss, répondit le Dr Calvin, je ne suis pas un expert dans les sciences de l'éther. Mon intuition – ce n'était rien de plus – risquait d'être erronée. Je ne me sentais pas le droit de vous influencer d'avance dans l'exécution de votre mission.

– Soit. Auriez-vous deviné, par hasard, la raison de la défaillance ? demanda Black.

– Non.

– Un robot n'est-il pas supérieur à un homme ? Eh bien, c'est justement là que se trouve le grain de sable qui a immobilisé la machine. N'est-il pas étrange que l'expérience ait échoué précisément en raison de cette spécialité tant vantée de l'U.S. Robots ? Cette firme fabrique des robots supérieurs à l'homme, si je comprends bien.

Il maniait les mots comme des coups de fouet, mais elle ne réagit pas comme il s'y attendait.

– Cher docteur Black, se contenta-t-elle de soupirer, je ne suis nullement responsable des arguments publicitaires du service des ventes.

Black se sentit de nouveau désarçonné. Pas facile à manier, cette Calvin.

– Votre firme a construit un robot pour remplacer un homme aux commandes du *Parsec*. Il devait amener à lui la barre de contrôle, la placer en position et laisser la chaleur de ses mains incurver la détente pour obtenir le contact final. Assez simple, n'est-ce pas, docteur Calvin ?

– Assez simple, en effet, docteur Black.

– Si le robot avait été simplement l'égal de l'homme, il aurait réussi. Malheureusement l'U.S. Robots s'est cru obligé de le faire supérieur à l'homme. Le robot avait reçu l'ordre d'amener à lui la barre de contrôle fermement. *Fermement*. Le mot a été répété, souligné. Le robot a accompli l'action demandée. Il a tiré la barre fermement. Malheureusement, il était au moins dix fois plus fort que l'homme qui devait à l'origine actionner la barre.

– Insinuez-vous… ?

– Je *dis* que la barre s'est tordue. Elle s'est tordue suffisamment pour changer de place à la détente. Lorsque la chaleur de la main du robot a incurvé le thermo-couple, le contact ne s'est pas produit. (Il sourit.) Il ne s'agit pas de la défaillance d'un seul et unique robot, docteur Calvin. C'est le symbole de la défaillance du principe même du robot.

– Voyons, docteur Black, dit Susan Calvin d'un ton glacial, vous noyez la logique dans une psychologie « missionnaire ». Le robot était doué

d'une compréhension adéquate en même temps que de force pure. Si les hommes qui lui ont donné des ordres avaient fait usage de termes quantitatifs au lieu du vague adverbe « fermement », cet accident ne se serait pas produit. Si seulement ils avaient eu l'idée de lui dire « appliquez à la barre une pression de trente kilos », tout se serait fort bien passé.

– Ce qui revient à dire, riposta Black, que l'inaptitude du robot doit être compensée par l'ingéniosité et l'intelligence de l'homme. Je vous donne ma parole que les populations de la Terre envisageront la question sous cet aspect et ne seront pas d'humeur à excuser l'U.S. Robots pour ce fiasco.

Le général Kallner intervint en hâte, et sa voix avait retrouvé quelque autorité :

– Permettez, Black ! Ce qui est arrivé n'est après tout qu'un incident assez normal.

– Et puis, intervint Schloss, votre théorie n'a pas encore été vérifiée. Nous allons envoyer au navire une équipe qui se chargera d'effectuer les constatations. Il se peut que le robot ne soit pas en cause.

– Vous prendrez bien soin que votre équipe parvienne à cette conclusion, n'est-ce pas ? Je me demande si les populations feront confiance à des gens qui sont à la fois juges et partie. En outre, j'ai une dernière chose à vous dire. (Il prépara sa bombe numéro trois et dit :) A partir de cet instant, je donne ma démission. Je m'en vais.

– Pourquoi ? demanda Susan Calvin.

– Parce que, vous l'avez dit vous-même, je suis un missionnaire, dit Black en souriant. J'ai une mission à accomplir. J'ai le devoir de dire aux peuples de la Terre que l'ère des robots est parvenue au point où la vie d'un homme compte moins que celle d'un robot. Il est à présent possible d'envoyer un homme au danger parce qu'un robot est trop précieux pour qu'on prenne le risque de le détruire. Je pense que les Terriens doivent être informés de ce fait. Nombreux sont les gens qui font les plus grandes réserves sur l'emploi des robots. Jusqu'à présent, l'U.S. Robots n'a pas encore réussi à faire légaliser l'emploi des robots sur la Terre elle-même. J'imagine que ce que j'ai à dire sur la question y mettra un point final. En conséquence de cette journée de travail, docteur Calvin, vous-même, votre firme et vos robots serez bientôt balayés de la surface du système solaire.

En parlant ainsi, il dévoilait ses batteries, il lui permettait de préparer sa contre-attaque, il le savait bien, mais il ne pouvait renoncer à cette

scène. Il avait vécu pour cet instant depuis son départ pour le *Parsec*, il lui eût été impossible de ravaler sa vengeance.

Il se réjouit de la lueur qui brilla un instant dans les yeux pâles de Susan Calvin et de l'imperceptible rougeur qui envahit ses joues. « Eh bien, comment vous sentez-vous à présent, madame la femme de science ? » pensa-t-il.

– On refusera votre démission, dit le général Kallner, on ne vous permettra pas de…

– Comment pourrez-vous m'en empêcher, général ? Je suis un héros, ne l'avez-vous pas entendu proclamer ? Et notre vieille mère la Terre fait le plus grand cas de ses héros. Elle l'a toujours fait. Les gens voudront m'entendre et ils croiront tout ce que je dirai. Ils n'apprécieront guère qu'on m'impose silence, du moins tant que je serai un héros flambant neuf. J'ai déjà dit deux mots à Ronson, de la Presse Interplanétaire ; je lui ai annoncé une information sensationnelle capable de faire basculer tous les officiels du gouvernement et les directeurs de science hors de leur fauteuil, et par conséquent la Presse Interplanétaire sera la première sur les rangs, toute prête à boire mes paroles. Alors, que pourriez-vous faire, à part me faire fusiller ? Je crois que votre carrière se trouverait fâcheusement compromise si vous vous avisiez d'essayer.

La vengeance de Black était totale. Il n'avait pas omis un seul mot de la diatribe qu'il avait préparée. Il ne s'était pas causé le moindre préjudice. Il se leva pour partir.

– Un moment, docteur Black, intervint Susan Calvin. (Sa voix basse avait pris un ton autoritaire.)

Black se retourna involontairement, tel un écolier répondant à la voix de son maître, mais il démentit ce geste en prenant un ton moqueur :

– Vous avez une explication à me proposer, je suppose ?

– Pas du tout, dit-elle avec affectation. Cette explication, vous l'avez déjà donnée, et fort bien. Je vous ai choisi, sachant que vous comprendriez, mais je pensais que vous auriez compris plus vite. J'avais eu des contacts avec vous auparavant. Je connaissais votre hostilité à l'égard des robots et savais par conséquent que vous ne nourririez aucune illusion à leur endroit. A la lecture de votre dossier que je me suis fait communiquer avant votre désignation pour cette mission, j'ai appris que vous aviez exprimé votre désapprobation à propos de cette expérience de robot dans l'hyperespace. Vos supérieurs vous en faisaient grief, mais

j'estimais au contraire que c'était un point en votre faveur.

– De quoi parlez-vous, docteur Calvin, si vous voulez bien excuser mon franc-parler ?

– Du fait que vous auriez dû comprendre la raison pour laquelle on devait exclure un robot de cette mission. Que disiez-vous donc ? Que les inaptitudes d'un robot doivent être compensées par l'ingéniosité et l'intelligence de l'homme. C'est exactement cela, jeune homme, c'est exactement cela. Les robots ne possèdent aucune ingéniosité. Leurs esprits sont parfaitement délimités et peuvent se calculer jusqu'à la dernière décimale. C'est ce qui, en fait, est mon rôle.

– Maintenant, si un robot reçoit un ordre, un ordre *précis*, il peut l'exécuter. Si l'ordre n'est pas précis, il ne peut corriger ses propres erreurs sans recevoir de nouveaux ordres. N'est-ce pas ce que vous avez signalé à propos du robot qui se trouve à bord du vaisseau ? Comment, dans ce cas, pourrions-nous charger un robot de découvrir une défaillance dans un mécanisme, dans l'impossibilité où nous sommes de lui fournir des instructions précises, puisque nous ignorons tout de la défaillance elle-même ? « Trouvez la cause de la panne » n'est pas le genre d'ordre que l'on puisse donner à un robot ; mais seulement à un homme. Le cerveau humain, dans l'état actuel des choses au moins, échappe à tous les calculs.

Black s'assit brusquement et regarda la psychologue d'un air déconcerté. Il s'avoua incapable de réfuter son raisonnement. Mieux, il sentit passer le vent de la défaite.

– Vous auriez dû me dire tout cela avant mon départ, dit-il.

– En effet, dit le Dr Calvin, mais j'avais noté la peur fort compréhensible que vous ressentiez quant à la stabilité de votre équilibre mental. Une telle préoccupation aurait pu compromettre la perspicacité de vos investigations, et j'ai préféré vous laisser croire qu'en vous confiant cette mission, je n'avais d'autre souci que d'épargner la perte éventuelle d'un robot. Cette pensée ne manquerait pas, pensais-je, de susciter votre colère, et la colère, mon cher docteur Black, est parfois un aiguillon fort utile. Un homme en colère n'est jamais tout à fait aussi effrayé qu'à son état normal. Je pense que mon petit stratagème a fort bien réussi.

Elle croisa paisiblement les mains sur ses genoux et, sur son visage, parut une expression que l'on aurait presque pu prendre pour un sourire.

– Bon Dieu ! s'écria Black.

– Maintenant, si vous voulez m'en croire, reprit Susan Calvin, retournez à vos travaux, acceptez votre situation de héros et donnez à

votre ami reporter tous les détails de votre prestigieux exploit. Que ce soit là cette nouvelle sensationnelle que vous lui avez promise !

Lentement, à regret, Black inclina la tête.

Schloss semblait soulagé ; Kallner découvrit une impressionnante rangée de dents en un sourire. Ils tendirent la main avec ensemble ; n'ayant pas ouvert la bouche durant tout le temps où Susan Calvin avait parlé, ils gardaient à présent le même mutisme.

Black leur serra la main avec une certaine réserve.

– C'est votre rôle dans cette affaire que l'on devrait publier, docteur Calvin, dit-il.

– Vous n'êtes pas fou, jeune homme ? dit Susan Calvin d'un ton glacial. Cela, c'est mon travail.

ÉVASION !

Lorsque Susan Calvin rentra de l'Hyper-Base, Alfred Lanning l'attendait. Le vieil homme ne parlait jamais de son âge, mais chacun savait qu'il avait soixante-quinze ans passés. Cependant son esprit demeurait d'une lucidité étonnante et, s'il avait finalement consenti à ne plus être que le Directeur honoraire des Recherches, avec Bogert comme directeur effectif, cela ne l'empêchait pas de se rendre chaque jour à son bureau.

– Dans quelle mesure sont-ils sur le point de découvrir le secret de la propulsion hyper-atomique ? demanda-t-il.

– Je n'en sais rien, répondit-elle avec impatience, je ne leur ai pas posé la question.

– Hum, j'aimerais bien qu'ils se pressent, sinon je crains que la Consolidated ne les batte au poteau et nous du même coup.

– La Consolidated ? Que vient-elle faire dans cette galère ?

– Voyez-vous, nous ne sommes pas les seuls à posséder des ordinateurs. Les nôtres sont positroniques, mais cela ne signifie pas qu'ils soient meilleurs. Robertson tient une conférence générale à ce sujet, dès demain. Il attendait votre retour.

Robertson, de l'U.S. Robot, fils du fondateur, pointa son nez effilé vers son directeur général et sa pomme d'Adam bondit lorsqu'il lui dit :

– Commencez et allez droit au fait.

Le directeur général obéit avec empressement.

– Voici où nous en sommes à présent, monsieur. La Consolidated Robots nous a fait une étrange proposition il y a un mois. Ils nous ont amené près de cinq tonnes de chiffres, d'équations et de documents de toutes sortes. Ils avaient un problème sur les bras, et ils désiraient obtenir une réponse du Cerveau. Les conditions étaient les suivantes…

Il les énuméra sur ses doigts :

– Cent mille pour nous s'il n'existe pas de solution et si nous pouvons déceler les facteurs manquants. Deux cent mille s'il existe une solution, plus le coût de construction de la machine, plus le quart de tous les bénéfices. Le problème concerne la mise au point d'un moteur

interstellaire…

Robertson fronça les sourcils et son corps maigre se raidit :

– En dépit du fait qu'ils disposent d'une machine à penser personnelle, c'est bien cela ?

– C'est exactement ce qui rend la proposition suspecte, monsieur. Levver, à votre tour.

Abe Levver leva la tête à l'autre bout de la table de conférence et passa la main sur son menton mal rasé. Il sourit :

– Voici ce qui se passe, monsieur. Consolidated possédait bien une machine à penser, mais elle est démolie.

– Comment ?

Robertson se leva à demi.

– C'est exact ! Démolie ! Kaput ! Nul ne sait pourquoi, mais je possède quelques idées fort intéressantes là-dessus… Par exemple, ils ont demandé à cette machine de leur donner un moteur interstellaire en lui fournissant la même documentation qu'ils viennent de nous apporter. Résultat : ils ont fracassé leur machine. Elle est tout juste bonne pour la ferraille à présent.

– Vous saisissez, chef ? (Le directeur général jubilait follement.) Vous saisissez ? Il n'existe pas un seul groupe de recherches d'importance qui ne s'efforce de mettre au point un moteur à courber l'espace. Or, Consolidated et U.S. Robots possèdent la plus grande avance dans la course, grâce à leurs supercerveaux robotiques. A présent qu'ils ont réussi à démolir le leur, nous avons le champ libre devant nous. Voilà la raison de leur démarche. Il leur faudra six ans au moins pour en reconstruire un autre et ils sont enfoncés, à moins qu'ils ne réussissent à casser le nôtre en lui soumettant le même problème.

Le président de l'U.S. Robots ouvrit des yeux ronds :

– Les rats !…

– Minute, chef, il y a autre chose. (Il pointa l'index d'un geste large.) A votre tour, Lanning !

Le Dr Alfred Lanning suivait les débats avec un léger mépris… C'était sa réaction habituelle devant les faits et gestes des départements mieux payés de la prospection et de la vente. Ses sourcils d'une blancheur incroyable lui masquaient presque les yeux et il prit la parole d'une voix sèche :

– D'un point de vue scientifique, la situation, sans être parfaitement claire, peut néanmoins permettre une analyse intelligente. Le problème des voyages interstellaires dans les conditions d'avancement de la

physique actuelle est… assez vague. Le champ d'investigations est largement ouvert et les documents fournis par la Consolidated à sa machine à penser, en supposant que ceux dont nous disposons soient les mêmes, étaient également largement ouverts. Notre section mathématique leur a consacré une analyse approfondie, et il semble que la Consolidated y ait tout inclus. Les matériaux qu'ils nous ont soumis comportent tous les développements connus de la théorie de Franciacci sur la déformation de l'espace, et apparemment, tous les renseignements astrophysiques et électroniques de quelque pertinence. Je dois dire qu'il s'agit là d'une masse énorme d'informations.

Robertson suivait ses paroles anxieusement.

– Trop importantes pour que le Cerveau puisse les digérer ? interrompit-il.

Lanning secoua énergiquement la tête.

– Non, il n'existe pas de limites connues à la capacité du Cerveau. Ce n'est pas de cela qu'il s'agit, mais des lois robotiques. Ainsi, par exemple, le Cerveau ne pourrait jamais fournir une solution à un problème qui entraînerait la mort ou des blessures pour des hommes. Un problème qui ne comporterait qu'une telle solution serait insoluble pour lui. Si un tel problème lui est présenté conjointement avec l'injonction extrêmement pressante de le résoudre, il est possible que le Cerveau, qui n'est après tout qu'un robot, se trouve confronté avec un dilemme et qu'il ne puisse répondre ni refuser de répondre. C'est peut-être une aventure de ce genre qui est arrivée à la machine de la Consolidated.

Il prit un temps, mais le directeur général intervint :

– Je vous en prie, Dr Lanning, exposez la chose comme vous me l'avez expliquée à moi-même.

Lanning serra les lèvres et leva les sourcils en direction du Dr Susan Calvin, qui cessa pour la première fois de contempler ses mains croisées. Elle prit la parole d'une voix basse et incolore.

– La réaction d'un robot devant un dilemme est surprenante, commença-t-elle. La psychologie robotique est loin d'être parfaite – je puis vous l'assurer en ma qualité de spécialiste – mais elle peut néanmoins être discutée en termes qualitatifs, car en dépit de toutes les complications introduites dans le cerveau positronique d'un robot, il est construit par des hommes et par conséquent conçu en fonction des valeurs humaines.

– Or, un homme affrontant une impossibilité réagit souvent en sortant de la réalité : en se réfugiant dans un monde illusoire, en s'adonnant à la

boisson, en tombant dans l'hystérie, ou en enjambant le parapet d'un pont. Tout cela se ramène à un refus ou à une incapacité de faire front à la situation. Il en va de même du robot. Dans le meilleur des cas, un dilemme sèmera le désordre dans la moitié de ses relais, dans le pire, il brûlera-irréparablement tous ses réseaux positroniques.

– Je vois, dit Robertson, qui n'avait rien compris. Maintenant que pensez-vous de cette masse de documents que nous propose la Consolidated ?

– Elle comporte indubitablement un problème d'un caractère prohibitif. Mais le Cerveau diffère considérablement du robot de la Consolidated, dit le Dr Calvin.

– C'est exact, monsieur, c'est exact, approuva le directeur général en s'interposant bruyamment, je voudrais que vous compreniez bien ce point, car c'est le nœud même de toute la situation.

Les yeux de Susan Calvin jetèrent un éclair derrière ses lunettes, et elle poursuivit patiemment.

– Voyez-vous, les machines de la Consolidated, et parmi elles leur Super-Penseur, de par leur construction, sont dépourvues de personnalité. Elles sont fonctionnelles… ce qui s'explique puisqu'il leur manque les brevets fondamentaux qui appartiennent à l'U.S. Robots, lesquels leur permettraient d'utiliser les réseaux cérébraux émotionnels. Leur Penseur n'est rien d'autre qu'un ordinateur à grande échelle, qu'un dilemme détériore irrémédiablement.

– D'autre part le Cerveau, notre propre machine, possède une personnalité… une personnalité d'enfant. C'est un cerveau suprêmement apte à la déduction, mais il ressemble à un singe savant. Il ne comprend pas réellement les opérations auxquelles il se livre… il les exécute simplement et, parce qu'il est véritablement un enfant, il est insouciant ; pour lui la vie n'est pas tellement sérieuse, pourrait-on dire.

La robopsychologue poursuivit :

– Voici ce que nous allons faire. Nous avons divisé tous les documents fournis par la Consolidated en unités logiques. Ces unités, nous les introduirons dans le Cerveau une par une et avec précaution. Lorsqu'entrera le facteur qui crée le dilemme, la personnalité infantile du Cerveau réagira. Son jugement ne possède pas la maturité. Il s'écoulera un délai perceptible avant qu'il reconnaisse le dilemme comme tel. Et, dans cet intervalle, il rejettera automatiquement l'unité en question – avant que les réseaux cérébraux aient pu entrer en action et être détruits.

La pomme d'Adam de Robertson tressauta,

– Vous êtes vraiment certaine de votre fait ?

Le Dr Calvin domina son impatience.

– Cela ne semble pas très clair, je l'admets ; mais je ne vois absolument pas l'intérêt de vous exposer l'analyse mathématique de l'opération. Tout se passe comme je vous l'ai indiqué, je vous en donne l'assurance.

Le directeur général se hâta d'intervenir :

– Voici donc quelle est la situation, monsieur. Si nous acceptons le marché, c'est de cette façon que nous pourrons procéder. Le Cerveau nous dira quelle est l'unité d'informations qui contient le dilemme. Dès ce moment nous pourrons en préciser la raison. N'est-ce pas cela, docteur Bogert ? Telle est la situation et le Dr Bogert est le meilleur mathématicien que vous puissiez trouver où que ce soit. Nous donnerons à la Consolidated une réponse *« Pas de solution »* avec la raison, et nous toucherons cent mille dollars. Ils ont une machine cassée sur les bras. La nôtre est intacte. Dans un an, peut-être deux, nous disposerons d'une machine à courber l'espace ou d'un moteur hyperatomique, comme l'appellent certains. Quel que soit le nom qu'on lui donne, ce sera l'invention la plus sensationnelle du monde.

Robertson poussa un gloussement et tendit la main.

– Voyons ce contrat. Je vais le signer.

Lorsque Susan Calvin pénétra dans la cave voûtée abritant le Cerveau, dont l'accès était défendu par d'incroyables mesures de sécurité, un des techniciens venait de lui poser le problème suivant :

– Si une poule et demie pond un œuf et demi en un jour et demi, combien neuf poules pondront-elles d'œufs en neuf jours ?

Et le Cerveau avait répondu :

– Cinquante-quatre.

Sur quoi le technicien avait lancé à l'un de ses collègues :

– Tu vois bien, crétin !

Le Dr Calvin toussota et aussitôt la salle de grouiller d'une activité fébrile et sans objet. La psychologue fit un geste et demeura seule avec le Cerveau.

Le Cerveau était principalement composé d'un globe large de soixante centimètres qui contenait une atmosphère d'hélium parfaitement conditionnée, un volume spatial entièrement à l'abri des vibrations et des radiations et enfin, au cœur de l'engin, les réseaux positroniques d'une complexité inouïe qui constituaient le Cerveau proprement dit. Le reste de la salle était bourré de tous les appareils qui servaient d'intermédiaires

entre le Cerveau et le monde extérieur – sa voix, ses bras, ses organes sensoriels.

– Comment allez-vous, Cerveau ? demanda doucement le Dr Calvin.

La voix du Cerveau était haut perchée et enthousiaste.

– A merveille, mademoiselle Susan. Vous avez quelque chose à me demander, je le sens. Vous tenez toujours un livre à la main lorsque vous avez l'intention de me poser une question.

Le Dr Calvin eut un léger sourire.

– Vous avez raison. Mais quelle question ! Elle est à ce point compliquée que nous allons vous la poser par écrit, mais auparavant je voudrais vous parler un peu.

– Très bien, je ne suis pas adversaire de la conversation.

– Maintenant, écoutez-moi, Cerveau. Dans quelques instants le Dr Lanning et le Dr Bogert vont venir vous poser cette question compliquée. Les interrogations vous seront fournies par petites quantités à la fois et très lentement, car nous vous prions de prendre les plus grandes précautions. Nous allons vous demander de construire un appareil, si la chose vous est possible, sur la base de ces documents, mais je dois vous prévenir immédiatement que la solution pourrait entraîner des… dommages pour certains êtres humains.

– Fichtre !

L'exclamation avait été lancée d'une voix contenue.

– A vous d'ouvrir l'œil. Lorsque nous en viendrons à un document qui sera susceptible d'entraîner des dommages graves, voire même la mort, ne vous alarmez pas. Voyez-vous, Cerveau, nous n'y attachons pas d'importance – à supposer même qu'il y soit question de mort d'homme ; nous n'en avons cure. Par conséquent, lorsque vous vous trouverez devant ce document, contentez-vous de vous arrêter et de le rendre… et ce sera tout. Vous avez compris ?

– Sans doute, mais fichtre… mort d'homme ! Comme vous y allez !

– Maintenant, Cerveau, j'entends venir le Dr Lanning et le Dr Bogert. Ils vous exposeront le problème et ensuite nous pourrons commencer. Soyez gentil et…

Lentement les documents furent introduits dans la machine. Et à chaque fois on entendait une sorte de gloussement bizarre et chuchoté que faisait entendre le Cerveau en plein travail. Puis c'était le silence, indiquant qu'il était prêt à engloutir un nouveau document. L'opération se poursuivit pendant des heures, au cours desquelles l'équivalent de dix-sept gros traités de physique mathématique furent digérés par le Cerveau.

A mesure que le travail avançait, des rides apparurent sur les fronts et se firent plus profondes. Bogert, qui avait commencé par examiner ses ongles, les rongeait maintenant d'un air absorbé. Lanning murmurait farouchement entre ses dents. C'est lorsque la dernière liasse de documents eut disparu que Calvin dit, toute pâle :

– Il se passe quelque chose d'anormal.

– Ce n'est pas possible, dit Lanning en articulant les mots avec peine. Est-il… mort ?

– Cerveau ? dit Susan Calvin tremblante. M'entendez-vous, Cerveau ?

– Hein ? répondit l'interpellé d'une voix absorbée. Que voulez-vous de moi ?

– La solution…

– Oh, la solution ? Je puis vous la donner. Je vous construirai un vaisseau entier, sans plus de difficulté… si vous mettez à ma disposition les robots indispensables. Un beau vaisseau. Il ne me faudra guère plus de deux mois.

– Vous n'avez pas éprouvé de difficultés ?

– Il m'a fallu longtemps pour effectuer les calculs, dit le Cerveau.

Le Dr Calvin battit en retraite. Les couleurs n'étaient pas revenues à ses joues maigres. Elle fit signe aux autres de s'éclipser.

– Je n'y comprends rien, dit-elle une fois revenue à son bureau. Les informations, telles qu'elles lui ont été fournies, doivent contenir un dilemme… avec pour conséquence probable, la mort. S'il s'est produit quelque chose d'anormal…

– La machine parle et raisonne sainement, dit Bogert d'un ton calme. Il est impossible qu'elle ait été confrontée avec un dilemme.

Mais la psychologue répondit d'un ton pressant :

– Il y a dilemmes et dilemmes. Il existe différentes formes d'évasion. Supposez que le Cerveau ne soit que faiblement engagé ; suffisamment néanmoins pour qu'il nourrisse l'illusion qu'il peut résoudre le problème, alors qu'il en est incapable. Supposez encore qu'il oscille sur l'extrême bord d'un précipice, si bien que la plus légère poussée suffirait à le faire choir.

– Supposons, intervint Lanning, qu'il n'existe aucun dilemme. Supposons que la machine de la Consolidated se soit désintégrée sur une question différente ou pour des raisons purement mécaniques.

– Même dans ce cas, insista Calvin, nous ne pourrions nous permettre de courir des risques. Ecoutez-moi. Dès à présent il ne faut plus que

quiconque profère ne fût-ce qu'un murmure dans le voisinage du Cerveau. Je me charge de tout.

– Très bien, soupira Lanning, prenez la direction des opérations et dans l'intervalle nous laisserons le Cerveau construire son vaisseau. Et s'il le construit effectivement, nous devront le tester.

Il rumina pendant quelques instants.

– Nous aurons besoin pour cela de nos experts les plus qualifiés.

Michael Donovan repoussa ses cheveux rouges d'un geste violent de la main sans se soucier nullement de voir la masse rétive se hérisser aussitôt de plus belle.

– Allons-y Greg, dit-il. Il paraît que le vaisseau est terminé. Ils ne savent pas en quoi il consiste, mais il est terminé. Grouillez-vous. Allons prendre les commandes de ce pas.

– Trêve de plaisanteries, Mike, dit Powell avec lassitude. Vos saillies les plus spirituelles ont un relent de poisson pas frais, et l'atmosphère confinée qui règne en ce lieu n'améliore en rien les choses.

– Eh bien, écoutez. (Donovan repoussa sa tignasse rebelle avec aussi peu de résultat que précédemment.) Ce n'est pas que je m'inquiète tellement de notre génie moulé dans le bronze et de ce vaisseau en fer-blanc. Il y a la question de mes vacances perdues. Et cette monotonie ! Il n'existe rien ici, à part les barbes et les chiffres… et quels chiffres ! Grands dieux, pourquoi faut-il qu'on nous confie toujours de telles corvées ?

– Parce que, répliqua doucement Powell, s'ils nous perdent, ils ne perdront pas grand-chose. Ne vous en faites pas ! Voici le Dr Lanning qui s'amène de notre côté.

Lanning s'approchait en effet, ses sourcils blancs aussi broussailleux que jamais, toujours droit comme un I et plein de vivacité. Il gravit silencieusement la rampe en compagnie des deux hommes et s'engagea sur le terrain, où des robots silencieux construisaient un vaisseau sans le secours d'aucun être humain.

Erreur, ils avaient *fini* de construire un vaisseau !

Lanning dit en effet :

– Les robots ont arrêté le travail. Aucun d'entre eux n'a bougé aujourd'hui.

– Il est donc terminé ? Définitivement ? s'enquit Powell.

– Comment le saurais-je ?

Lanning était maussade et ses sourcils froncés dissimulaient presque ses yeux.

– Il semble terminé. Je ne vois nulle part la moindre pièce détachée, et l'intérieur brille comme un sou neuf.

– Vous l'avez visité ?

– Je n'ai fait qu'entrer et sortir. Je ne suis pas pilote spatial. Avez-vous une idée, l'un et l'autre, sur les données théoriques de la machine ?

Donovan et Powell échangèrent un regard.

– Je possède ma licence, monsieur, mais aux dernières nouvelles elle ne faisait pas mention des hyper-moteurs ou de la navigation en espace courbe. Elle ne se réfère qu'au jeu d'enfant consistant à voguer dans l'espace à trois dimensions.

Alfred Lanning leva les yeux d'un air extrêmement désapprobateur et renifla de toute la longueur de son nez proéminent.

– D'ailleurs, dit-il d'un ton glacial, nous avons nos propres mécaniciens.

Powell saisit le vieil homme par le coude au moment où il s'éloignait.

– L'accès du vaisseau est-il toujours interdit ?

Le vieux directeur hésita puis, se frottant le nez :

– Je ne pense pas. Du moins pour vous deux.

Donovan le regarda partir et, entre ses dents, adressa à son dos une phrase courte et expressive. Il se tourna vers Powell.

– J'aimerais lui donner une description littérale de lui-même, Greg.

– Si vous voulez bien entrer, Mike.

L'intérieur du vaisseau était terminé, aussi terminé que le fut jamais aucun vaisseau ; cela se voyait au premier regard. Nul adjudant de quartier n'aurait jamais pu obtenir un tel résultat de ses hommes sous le rapport de l'astiquage. Les cloisons avaient ce poli irréprochable que nulle empreinte de doigts ne venait souiller.

Pas un seul angle ; cloisons, plancher et plafond se fondaient les uns dans les autres et, dans la froide luminosité dispensée par les lampes invisibles, on se trouvait entouré par six réflexions différentes de sa propre personne éberluée.

Le couloir principal était un tunnel étroit menant dans un passage dur sous les pieds et sonore comme un tambour, donnant sur une rangée de pièces que rien ne distinguait les unes des autres.

– Je suppose que les meubles sont incorporés dans les cloisons, à moins qu'il ne soit pas prévu que nous devions nous asseoir ou dormir, dit Powell.

C'est dans la dernière pièce, la plus proche de la proue, que la monotonie se trouva soudain interrompue. Une fenêtre incurvée faite de

verre non réfléchissant constituait la première exception au métal omniprésent et au-dessous d'elle se trouvait un vaste et unique cadran dont la seule aiguille immobile indiquait le zéro.

– Regardez ! dit Donovan en indiquant le seul mot imprimé sur les graduations d'une finesse extrême : « Parsecs » et le nombre en petits caractères à la droite du cadran : « 1 000 000 ».

Il y avait deux fauteuils dans la pièce ; lourds, aux vastes contours, sans coussin. Powell s'y assit, découvrit qu'il se moulait parfaitement sur son corps et qu'il était en somme très confortable.

– Qu'en pensez-vous ? demanda Powell.

– A mon avis, le Cerveau souffre d'une fièvre cérébrale. Sortons d'ici.

– Vous êtes bien certain que vous ne voulez pas y jeter un petit coup d'œil ?

– J'ai jeté un coup d'œil. Je suis venu, j'ai vu, j'en ai par-dessus la tête ! (La tignasse rouge de Donovan se hérissa en mèches distinctes.) Sortons d'ici, Greg. J'ai quitté mon travail il y a cinq minutes et nous sommes en territoire interdit aux gens qui ne font pas partie du personnel.

Powell sourit d'un petit air suave et satisfait et lissa sa moustache.

– Ça va, Mike, fermez ce robinet d'adrénaline que vous faites couler dans votre torrent circulatoire. Moi aussi j'étais inquiet mais je ne le suis plus.

– Vous ne l'êtes plus ? Comment se fait-il ? Vous avez augmenté votre assurance, peut-être ?

– Mike, ce vaisseau est incapable de voler.

– Comment pouvez-vous le savoir ?

– Nous avons parcouru le vaisseau entier, n'est-ce pas ?

– Il me semble.

– Vous pouvez m'en croire sur parole. Avez-vous vu une salle de pilotage, à part cet unique hublot et le cadran marqué en parsecs ? Avez-vous vu la moindre commande ?

– Non !

– Avez-vous aperçu l'ombre d'un moteur ?

– Non, par tous les diables !

– Eh bien ! Allons porter la nouvelle à Lanning, Mike.

Ils trouvèrent à grand-peine leur route parmi les couloirs uniformes et finalement vinrent se casser le nez dans le court passage menant au sas.

Donovan se rembrunit.

– Est-ce vous qui avez fermé cette porte, Greg ?

– Pas du tout, je n'y ai pas touché. Manœuvrez le levier, voulez-vous ?

Le levier ne remua pas d'un pouce, bien que le visage de Donovan se crispât sous l'effort.

– Je n'ai pas aperçu la moindre sortie de secours. Si quelque chose tourne mal ici, ils devront nous extirper d'ici au chalumeau.

– Oui, et nous devrons attendre qu'ils s'aperçoivent qu'un imbécile quelconque nous a enfermés là-dedans, ajouta Donovan avec fureur.

– Retournons à la salle au hublot. C'est le seul endroit qui puisse nous permettre d'attirer l'attention.

Mais leur espoir fut déçu.

Dans cette ultime pièce, le hublot n'était plus bleu ciel. Il était noir et de dures pointes d'épingle qui étaient des étoiles épelaient le mot *espace*.

Un double choc sourd se fit entendre et deux corps s'effondrèrent dans deux fauteuils séparés.

Alfred Lanning rencontra le Dr Calvin à la sortie de son bureau. Il alluma nerveusement un cigare et l'invita du geste à entrer.

– Eh bien, Susan, dit-il, nous sommes déjà allés fort loin et Robertson commence à s'inquiéter. Que faites-vous avec le Cerveau ?

Susan Calvin étendit les mains.

– Il ne sert à rien de s'impatienter. Le Cerveau a plus de valeur que tout l'argent que nous pourrions tirer de ce contrat.

– Mais vous l'interrogez depuis deux mois.

La voix de la psychologue était égale, mais quelque peu menaçante.

– Si vous préférez vous charger de l'opération ?

– Non, vous savez ce que j'ai voulu dire.

– Sans doute. (Le Dr Calvin se frotta nerveusement les mains.) Ce n'est guère facile. Je ne cesse de le cajoler et de le sonder en douceur, et néanmoins je n'ai encore abouti à rien. Ses réactions ne sont pas normales. Ses réponses… sont assez bizarres. Mais je n'ai pas encore pu poser le doigt sur un point précis. Et tant que nous n'aurons pas découvert ce qui cloche, nous serons contraints de marcher sur la pointe des pieds. On ne peut jamais savoir à l'avance quelle question banale, quelle simple remarque… pourrait le faire basculer… et alors… nous aurions sur les bras un Cerveau complètement inutilisable. Etes-vous prêt à envisager une telle éventualité ?

– En tout cas, il ne peut enfreindre la Première Loi.

– Je l'aurais cru, mais…

– Vous n'êtes même pas sûre de cela ?

Lanning était profondément choqué.

– Oh ! je ne suis sûre de rien, Alfred…

Le système d'alarme fit entendre son vacarme redoutable avec une terrible soudaineté. Lanning enfonça le bouton d'intercommunication d'un mouvement spasmodique et dit d'une voix haletante :

– Susan… vous avez entendu… le vaisseau est parti. J'y ai conduit ces deux hommes il y a une demi-heure. Il faut que vous retourniez voir le Cerveau.

– Cerveau, qu'est-il arrivé au vaisseau ? demanda Susan Calvin en faisant un effort pour conserver son calme.

– Le vaisseau que j'ai construit, mademoiselle Susan ? demanda joyeusement le Cerveau.

– C'est cela. Que lui est-il arrivé ?

– Mais rien du tout. Les deux hommes qui devaient le tester se trouvaient à bord, et nous étions fin prêts. Aussi je l'ai fait partir.

– Oh !… vraiment, c'est très gentil à vous. (La psychologue éprouvait quelque difficulté à respirer.) Ils ne courent aucun danger à votre avis ?

– Pas le moindre, mademoiselle Susan. Je m'en suis assuré. C'est un ma-gni-fi-que navire.

– Oui, Cerveau, il est magnifique, mais ils emportent suffisamment de vivres, n'est-ce pas ? Ils ne manqueront de rien ?

– Des vivres en abondance.

– Ce départ impromptu a pu leur causer un choc, Cerveau. Ils ont été pris au dépourvu.

Le Cerveau écarta l'objection.

– Ils seront très bien. Ce devrait être pour eux une expérience intéressante.

– Intéressante ? A quel point de vue ?

– Simplement intéressante, dit sournoisement le Cerveau.

– Susan, murmura Lanning impétueusement, demandez-lui si la mort sera du voyage. Demandez-lui quels sont les dangers que courent les deux hommes.

– Taisez-vous, dit Susan, les traits convulsés de colère. (D'une voix tremblante elle demanda au Cerveau :) Nous pouvons communiquer avec le navire, n'est-ce pas ?

– Ils pourront vous entendre si vous les appelez par radio. J'ai tout prévu pour cela.

– Merci. Ce sera tout pour l'instant.

Une fois hors de l'enceinte, Lanning lança avec rage :

– Juste ciel, si cela s'ébruite, nous serons tous ruinés ! Il faut que nous fassions revenir ces hommes. Pourquoi ne lui avez-vous pas demandé carrément s'ils risquaient la mort ?

– Parce que, répondit Calvin avec une impatience pleine de lassitude, c'est la seule chose dont je ne puisse parler. Si le Cerveau se trouve devant un dilemme, c'est que la mort est en cause. Tout ce qui pourrait l'influencer défavorablement serait susceptible de le briser entièrement. En serions-nous plus avancés ? Nous pouvons communiquer avec eux, nous a-t-il dit. Alors appelons-les sans retard et ramenons-les. Il est probable qu'ils sont incapables de diriger eux-mêmes le navire ; c'est sans doute le Cerveau qui les guide à distance. Venez !

Powell mit du temps à recouvrer ses esprits.

– Mike, dit-il, les lèvres blanches, avez-vous ressenti une accélération quelconque ?

Donovan le regardait avec des yeux vides.

– Hein ? Non… non.

Puis les doigts du rouquin se serrèrent, il bondit de son siège avec une énergie soudaine et vint se précipiter contre le verre froid largement incurvé. Mais il n'y avait rien d'autre à voir que des étoiles.

Il se retourna.

– Greg, ils ont dû mettre la machine en route pendant que nous étions à l'intérieur. C'est un coup monté, Greg ; ils se sont arrangés avec les robots pour nous faire procéder aux essais, bon gré mal gré, pour le cas où nous aurions voulu reculer.

– Que me chantez-vous là ? A quoi servirait de nous lancer dans l'espace si nous ne savons pas comment diriger la machine ? Comment ferons-nous pour la ramener ? Non, ce navire est parti tout seul et sans accélération apparente.

Il se leva et arpenta le plancher lentement. Les murs de métal répercutaient le bruit de ses pas.

– Je ne me suis jamais trouvé dans une situation aussi invraisemblable, dit-il d'une voix morne.

– Première nouvelle, dit Donovan avec amertume. Figurez-vous que je me payais une pinte de bon sang au moment où vous m'avez fait cette révélation !

Powell ignora la boutade.

– Pas d'accélération… ce qui signifie que le vaisseau se meut en vertu d'un principe entièrement différent de ceux qui sont connus jusqu'ici.

– Différent de ceux que nous connaissons, en tout cas.

– Différent de tous ceux qui sont connus. Il n'existe aucune machine à portée de la main. Peut-être sont-elles incorporées dans les cloisons. Ce qui expliquerait leur épaisseur.

– Que marmottez-vous dans votre barbe ? lui demanda Donovan.

– Pourquoi n'ouvrez-vous pas vos oreilles ? Je disais que le moteur, quel qu'il soit, se trouve en vase clos et nullement conçu pour être dirigé manuellement. Le vaisseau est contrôlé à distance.

– Par le Cerveau ?

– Pourquoi pas ?

– Alors vous pensez que nous demeurerons dans l'espace jusqu'au moment où le Cerveau nous ramènera sur Terre ?

– C'est possible. Dans ce cas il ne nous reste plus qu'à attendre tranquillement. Le Cerveau est un robot. Il lui faut obéir à la Première Loi. Il ne peut nuire à des êtres humains.

Donovan s'assit avec lenteur.

– Vous croyez cela ? (Il aplatit soigneusement sa tignasse.) Ecoutez, cette histoire d'espace courbe a démoli le robot de la Consolidated, et d'après les experts, c'est parce que les voyages interstellaires tuent les hommes. A quel robot voulez-vous vous fier ? Le nôtre a travaillé sur les mêmes documents, si j'ai bien compris.

Powell tirait furieusement sur sa moustache.

– Ne venez pas me racontez que vous ne connaissez pas votre robotique, Mike. Avant qu'il soit physiquement possible à un robot, ne serait-ce que de commencer à enfreindre la Première Loi, tant d'organes se trouveraient hors d'usage qu'il serait réduit à l'état d'informe tas de ferraille plutôt dix fois qu'une. Il doit bien y avoir une explication toute simple pour rendre compte de cette anomalie.

– Sans doute, sans doute. Demandez seulement au maître d'hôtel de me réveiller dans la matinée. C'est vraiment trop, trop simple pour que je veuille m'en inquiéter avant mon premier sommeil.

– Par tous les diables, Mike, de quoi vous plaignez-vous pour l'instant ? Le Cerveau a tout prévu pour notre confort. L'endroit est chaud, bien éclairé, bien aéré. Vous n'avez pas subi une accélération suffisante pour déranger une seule mèche de vos cheveux, toute hirsute que soit votre tignasse !

– Vraiment ? On a dû vous faire la leçon, Greg. Il y a de quoi mettre hors de ses gonds l'optimiste béat le plus confirmé. Que pouvons-nous manger… boire ? Où sommes-nous ? Comment ferons-nous pour

rentrer ? En cas d'accident, vers quelle sortie de secours nous précipiterons-nous, avec quelle tenue spatiale ? Je n'ai pas aperçu la moindre salle de bains ni aucune de ces petites commodités qui accompagnent une salle de bains. Sans doute s'occupe-t-on de nous… mais bon sang !

La voix qui interrompit la tirade de Donovan n'était pas celle de Powell. Elle n'appartenait à personne. Elle émanait de l'air ambiant avec une puissance à figer le sang dans les veines.

« GREGORY POWELL ! MICHAEL DONOVAN ! GREGORY POWELL ! MICHAEL DONOVAN ! VEUILLEZ NOUS DONNER VOTRE POSITION ACTUELLE. SI VOTRE VAISSEAU OBEIT AUX COMMANDES, VEUILLEZ RENTRER IMMEDIATEMENT A LA BASE ! GREGORY POWELL ! MICHAEL DONOVAN !… »

Le message se répétait mécaniquement, inlassablement, à intervalles réguliers.

– D'où cela provient-il ? demanda Donovan.

– Je ne sais pas. (La voix de Powell n'était plus qu'un murmure intense.) D'où provient la lumière… et le reste ?

– Comment allons-nous faire pour répondre ?

Ils devaient, pour parler, profiter des intervalles séparant les messages tonitruants.

Les cloisons étaient nues – aussi nues, aussi lisses et ininterrompues que peuvent l'être des surfaces de métal galbées.

– Criez une réponse ! dit Powell.

Ils se mirent à hurler, chacun à leur tour et à l'unisson :

– Position inconnue ! Vaisseau ne répond pas aux commandes ! Situation désespérée !

Leurs voix montaient et se brisaient. Les courtes phrases conventionnelles s'entrecoupèrent bientôt de jurons énormes proférés d'une voix rageuse, mais la voix glaciale continuait à répéter inlassablement son message.

– Ils ne nous entendent pas, s'étrangla Donovan. Il n'existe à bord aucun mécanisme émetteur. Uniquement un récepteur.

Ses yeux se fixèrent aveuglément au hasard sur un point de la cloison.

Lentement la tonitruante voix extérieure diminua d'intensité pour s'éteindre enfin. Ils appelèrent encore alors qu'elle n'était plus qu'un murmure, et s'égosillèrent à qui mieux mieux lorsque le silence se fut établi.

– Parcourons encore le navire, dit Powell d'une voix morne, un quart

d'heure plus tard. Il doit bien y avoir de quoi manger dans un coin quelconque.

Mais il manquait de conviction. C'était presque un aveu de défaite.

Ils se séparèrent dans le couloir et prirent l'un à droite, l'autre à gauche. Ils pouvaient se suivre en se guidant mutuellement sur le bruit de leurs pas, se rejoignant éventuellement dans le couloir où ils se dévisageaient d'un air lugubre et reprenaient leur route.

La quête de Powell prit soudainement fin ; dans le même moment il entendit la voix rassérénée de Donovan se répercuter dans le vaisseau.

– Hé, Greg, hurlait-il, le vaisseau possède bien des toilettes ! Comment avons-nous pu les manquer ?

Ce fut quelque cinq minutes plus tard qu'il se retrouva nez à nez avec Powell par le plus grand des hasards.

– Je ne vois toujours pas de douches, disait-il, mais sa voix s'étrangla soudain. Des vivres, souffla-t-il.

Un pan de cloison s'était effacé, dévoilant une cavité incurvée avec deux étagères. L'étagère supérieure était chargée de boîtes de conserve sans étiquettes, de toutes les formes et de toutes les dimensions. Les récipients émaillés qui couvraient la seconde étaient uniformes et Donovan sentit un courant d'air froid autour de ses chevilles. La partie inférieure était réfrigérée.

– Comment… comment… ?

– Ces provisions ne se trouvaient pas à cet endroit auparavant, dit Powell. Ce panneau s'est effacé dans la cloison au moment où j'entrais.

Il mangeait déjà. La boîte était du type à préchauffage avec cuiller incorporée et la chaude odeur des haricots cuits emplit la pièce.

– Prenez une boîte, Mike !

Donovan hésita :

– Quel est le menu ?

– Comment le saurais-je ! Seriez-vous à ce point difficile ?

– Non, mais à bord je ne mange jamais que des haricots. Un autre plat serait le bienvenu.

Sa main se tendit et fixa son choix sur une boîte luisante et elliptique dont la forme plate semblait suggérer du saumon ou quelque autre morceau de choix du même genre. Elle s'ouvrit sous la pression convenable.

– Des haricots ! brailla Donovan en cherchant une nouvelle boîte.

Powell le retint par le fond du pantalon.

– Vous feriez mieux de manger ces haricots, petit délicat ! Les vivres ne

sont pas inépuisables et il se peut que nous demeurions ici pendant très, très longtemps.

Donovan battit en retraite, la mine boudeuse.

– Alors, rien que des haricots pour tout potage ?

– C'est possible.

– Qu'y a-t-il sur l'étagère inférieure ?

– Du lait.

– Rien que du lait ? s'exclama Donovan scandalisé.

– Ça m'en a tout l'air.

Le repas de haricots et de lait se poursuivit en silence, et, à l'instant où ils partaient, le panneau vint reprendre sa place pour former de nouveau une surface ininterrompue.

– Tout est automatique, soupira Powell. De A jusqu'à Z. Je ne me suis jamais senti aussi déconcerté de ma vie. Où se trouvent ces toilettes ?

– A cet endroit. Et elles ne s'y trouvaient pas lorsque nous sommes venus pour la première fois.

Un quart d'heure plus tard, ils se rejoignaient dans la cabine vitrée, se regardant mutuellement de leurs fauteuils opposés.

Powell considéra d'un air lugubre l'unique cadran de la pièce. Il portait toujours la mention « Parsecs » et le dernier nombre sur la droite était toujours « 1 000 000 » tandis que l'aiguille demeurait pointée sur le zéro.

– Ils ne répondront pas, disait avec lassitude Alfred Lanning dans l'un des bureaux les plus inaccessibles de l'U.S. Robots. Nous avons essayé toutes les longueurs d'ondes, aussi bien publiques que privées, codées ou en clair, même ce procédé subéthérique que l'on vient d'inaugurer. Et le Cerveau ne veut toujours rien dire ?

Ces mots s'adressaient au Dr Calvin.

– Il refuse de s'étendre sur la question, Alfred, dit-elle avec emphase. Ils peuvent nous entendre, dit-il, et lorsque j'insiste, il boude. C'est là un fait anormal… Qui a jamais entendu parler du robot boudeur ?

– Si vous nous disiez ce que vous savez, Susan ? dit Bogert.

– Soit ! Il admet qu'il contrôle entièrement le navire. Il professe un optimisme entier, pour ce qui regarde leur sécurité, mais sans entrer dans les détails. Je n'ose pas insister. Cependant le point névralgique semble se centrer sur le bond interstellaire lui-même. Le Cerveau s'est contenté de rire lorsque j'ai abordé le sujet. Il existe d'autres indications, mais c'est là le point le plus proche d'une anomalie avouée que j'aie pu atteindre au cours de mes investigations.

Elle jeta un coup d'œil sur ses interlocuteurs.

– J'ai fait allusion à l'hystérie, mais j'ai laissé tomber le sujet immédiatement. J'espère que l'effet n'a pas été pernicieux, mais cela m'a fourni un indice. Je sais comment traiter l'hystérie. Laissez-moi douze heures ! Si je puis le ramener à son état normal, il fera rentrer le vaisseau.

Une idée sembla soudain frapper Bogert :

– Le bond interstellaire !

– Que se passe-t-il ? s'écrièrent d'une même voix Calvin et Lanning.

– Les chiffres concernant le moteur. Le Cerveau nous a donné… Dites donc, j'ai une idée !

Il quitta la pièce en toute hâte.

Lanning le regarda partir :

– Poursuivez la tâche qui vous concerne, Susan, dit-il brusquement.

Deux heures plus tard, Bogert parlait avec animation :

– C'est bien cela, je vous l'affirme, Lanning. Le bond interstellaire n'est pas instantané… du moins dans la mesure où la vitesse de la lumière demeure finie. La vie ne peut exister… *la matière et l'énergie*, en tant que telles, ne peuvent exister en espace courbe. J'ignore ce que cela peut donner… mais tel est pourtant le cas. C'est ce qui a tué le robot de la Consolidated.

Donovan était hagard, autant intérieurement qu'extérieurement.

– Cinq jours seulement ?

– Cinq jours seulement, j'en suis certain.

Donovan jeta autour de lui un regard misérable. Les étoiles à travers le hublot lui paraissaient familières, et pourtant infiniment indifférentes. Les cloisons étaient froides au toucher ; la lumière, qui avait connu récemment un éclat éblouissant, avait retrouvé son intensité habituelle ; l'aiguille sur le cadran pointait obstinément sur le zéro ; et Donovan n'arrivait pas à se débarrasser du goût de haricots qui s'attachait à sa bouche.

– J'ai besoin de prendre un bain, dit-il, morose.

– Moi aussi, dit Powell en levant les yeux un instant. Inutile de faire des complexes. Car à moins que vous ne vouliez vous tremper dans le lait et vous passer de boire…

– Il faudra bien s'y résigner dans tous les cas, Greg. Où nous mène ce voyage interstellaire ?

– Je vous le demande ! Nous poursuivons simplement notre course. Je ne sais où nous allons, mais nous y parviendrons sûrement… du moins

sous la forme de squelettes pulvérulents… Mais notre mort n'est-elle pas la raison fondamentale de l'effondrement du Cerveau ?

Donovan tournait le dos à son compagnon.

– Greg, ça va mal. Il n'y a pas grand-chose à faire, si ce n'est de parcourir le navire et de soliloquer. Vous connaissez ces histoires d'équipages perdus dans l'espace. Ils deviennent fous bien longtemps avant de mourir de faim. Je ne sais trop ce qui se passe, Greg, mais je me sens bizarre depuis que la lumière est revenue.

Un silence suivit.

– Moi aussi, dit Powell d'une voix fluette et sans consistance. Qu'éprouvez-vous ?

Le rouquin se retourna.

– Il se passe en moi des choses étranges. Je ressens une pulsation et mes nerfs sont tendus à se rompre. J'éprouve de la peine à respirer et ne puis tenir en place.

– Hum… Sentez-vous des vibrations ?

– Que voulez-vous dire ?

– Asseyez-vous une minute et tendez l'oreille. Vous ne l'entendez pas mais vous le sentez – c'est comme s'il y avait une vibration quelque part qui fait entrer le vaisseau en résonance en même temps que votre corps. Ecoutez…

– En effet… en effet. De quoi pensez-vous qu'il s'agisse, Greg ? A votre avis, ce n'est pas une illusion de notre part ?

– Je ne dis pas non. (Powell lissa ses moustaches avec lenteur.) Mais si c'étaient les moteurs du vaisseau qui se préparent ?

– A quoi ?

– Au bond interstellaire. Il est peut-être imminent, et le diable seul sait à quoi il ressemble.

Donovan réfléchit, puis d'une voix furieuse :

– Dans ce cas, laissons faire. Si seulement nous pouvions lutter ! Il est humiliant d'attendre ainsi.

Une heure plus tard, Powell considéra sa main sur le bras du fauteuil métallique et dit avec un calme glacial :

– Tâtez la cloison, Mike.

Donovan obéit.

– On la sent trembler, Greg.

Les étoiles elles-mêmes paraissaient floues. D'un endroit indéterminé leur vint l'impression vague qu'une machine gigantesque rassemblait ses forces dans l'épaisseur des cloisons, emmagasinant de l'énergie pour un

bond prodigieux, gravissant pas à pas les échelons d'une puissance colossale.

Le phénomène se produisit avec la soudaineté de l'éclair et une douleur fulgurante. Powell se raidit, sursauta violemment et fut à demi éjecté de son fauteuil. Il aperçut Donovan et perdit conscience tandis que le faible gémissement de son compagnon mourait dans ses oreilles. Quelque chose se tordit en lui et lutta contre un carcan de glace qui s'épaississait autour de lui.

Quelque chose se libéra et tourbillonna dans un éblouissement de lumière et de douleur… Puis tomba…

… vertigineusement, tomba tout droit… dans un silence… qui était la mort !

C'était un monde de mouvements et de sensations abolis. Un monde où survivait une infime lueur de conscience complètement atone ; la conscience d'un monde de ténèbres et de silence, théâtre d'une lutte informe.

Par-dessus tout, la conscience de l'éternité.

Il ne lui restait plus qu'un minuscule et blanc filament de Moi… glacé et plein d'effroi.

Puis vinrent les mots, onctueux et sonores, tonitruant au-dessus de lui dans une écume pleine de bruits :

– Votre cercueil ne vous gêne-t-il pas quelque peu aux entournures ? Pourquoi ne pas essayer les parois extensibles de Morbid Cadaver ? Elles sont conçues scientifiquement pour s'adapter aux courbes naturelles du corps et sont enrichies de vitamines B1. Employez les parois Cadaver pour assurer votre confort. Souvenez-vous : vous… êtes… mort… pour… très… longtemps !

Ce n'était pas tout à fait un son, mais quoi qu'il en soit, il s'évanouit dans une sorte de grondement murmuré.

Le filament blanc qui aurait pu être Powell se débattit en vain contre les abîmes temporels sans substance qui l'environnaient de toutes parts… et s'effondra sur lui-même en entendant le cri perçant de cent millions de voix fantômes dont les sopranos aigus s'élevaient en crescendo mélodique :

« Je serai content quand tu seras mort, canaille. »

« Je serai content quand tu seras mort, canaille. »

« Je serai content… »

Le chœur s'éleva selon une spirale de sons stridents pour atteindre le niveau supersonique et disparaître…

Le filament blanc frémit d'une vibration pulsée, se tendit lentement…

Les voix étaient ordinaires et multiples. C'était une foule et cette foule parlait ; une populace tourbillonnante qui l'enveloppa, le traversa en suivant une trajectoire rapide qui laissa derrière elle un sillage de mots fragmentaires.

« Pourquoi t'ont-ils coincé, vieux ? Tu m'as l'air tout drôle… »

« … un feu ardent, je crois mais… »

« J'ai gagné le Paradis, mais le vieux saint Pierre… »

« Non, le gars m'a pistonné. Nous avons fait des affaires ensemble… »

« Hé Sam, viens par ici… »

« Tu connais la nouvelle ? Belzébuth a dit… »

« … On y va, vieux gnome ? Moi j'ai rendez-vous avec Sa… »

Et par-dessus tout cela le cri de stentor originel :

« VITE ! VITE ! VITE ! ! ! maniez-vous les os et ne nous faites pas attendre… il y en a beaucoup d'autres sur les rangs. Préparez vos certificats, et assurez-vous qu'ils portent bien le tampon de saint Pierre. Vérifiez si vous vous trouvez bien devant la porte d'entrée prévue. Il y aura du feu en abondance pour tous. Hé, vous là-bas, PRENEZ VOTRE PLACE DANS LE RANG SINON… »

Le filament blanc qui était Powell battit en retraite devant la voix percutante et perçut l'impact douloureux du doigt tendu. Puis tout explosa en un arc-en-ciel sonore dont les débris churent sur un cerveau douloureux.

Powell se trouvait de nouveau dans son fauteuil. Il se sentait trembler.

Les yeux de Donovan s'arrondissaient en deux vastes globes de bleu vitreux.

– Greg, murmura-t-il d'une voix qui était presque un sanglot, étiez-vous mort ?

– J'avais l'impression d'être mort.

Il ne reconnut pas sa propre voix dans ce croassement.

Donovan faisait une lamentable tentative pour se mettre debout.

– Sommes-nous vivants à présent ? Ou n'est-ce pas encore fini ?

– Je… me sens vivant.

Toujours cette voix rauque.

– Avez-vous entendu quelque chose… quand… vous étiez… mort ? demanda Powell.

Donovan réfléchit, puis hocha la tête très lentement.

– Et vous ?

– Oui. Avez-vous entendu parler de cercueils… des voix de femmes qui

chantaient… et les rangs qui se formaient pour pénétrer en Enfer ?

Donovan secoua la tête :

– Je n'ai entendu qu'une seule voix.

– Puissante ?

– Non, douce, mais rugueuse comme une lime sur le bout des doigts. C'était un sermon. Il parlait du feu de l'enfer. Il décrivait les tourments des… mais *vous le savez bien*. J'ai entendu une fois un sermon de ce genre… c'est-à-dire presque.

Il ruisselait de sueur.

Ils perçurent la lumière du soleil à travers le hublot. Elle était faible, mais d'une teinte d'un blanc bleuâtre – et le pois brillant qui en était la source lointaine n'était pas le bon vieux Soleil.

Et Powell montra d'un doigt tremblant l'unique cadran. L'aiguille pointait, immobile et fière, sur la graduation portant le chiffre de 300 000 parsecs.

– Si c'est exact, Mike, nous avons complètement quitté la galaxie, dit Powell.

– Mille planètes, Greg ! Nous serons les premiers hommes à quitter le système solaire.

– Oui. C'est exactement cela. Nous nous sommes évadés du Soleil. Nous nous sommes évadés de la galaxie. C'est ce navire qui a permis ce prodige. Cela signifie la liberté pour toute l'humanité… la liberté de se répandre parmi les étoiles… des millions, des milliards et des milliards de milliards d'étoiles.

Puis il revint à la réalité et en éprouva un choc physique.

– Mais comment ferons-nous pour rentrer, Mike ?

Donovan eut un sourire tremblant.

– Oh ! je ne me fais pas de soucis. Le vaisseau nous a conduits ici. Il nous ramènera. Je n'ai pas fini de manger des haricots.

– Mais… Mike, minute, s'il nous ramène de la même façon qu'il nous a conduits ici…

Donovan interrompit le geste de se lever et se rassit lourdement sur son fauteuil.

– Il nous faudra… mourir une fois de plus, Mike, continua Powell.

– Ma foi, soupira Donovan, s'il le faut, nous devrons y passer. Et du moins cette mort n'est-elle pas permanente.

Susan Calvin parlait maintenant avec lenteur. Depuis six heures elle

sondait patiemment le Cerveau. Six heures dépensées en pure perte. Elle était lasse de répéter toujours les mêmes questions, lasse de chercher de nouvelles approches, lasse de tout.

– Maintenant, Cerveau, encore une chose. Faites un effort spécial pour répondre simplement. Vous êtes-vous clairement exprimé sur le bond interstellaire ? Et plus précisément, les a-t-il conduits très loin ?

– Aussi loin qu'ils désirent aller, mademoiselle Susan. A travers l'espace courbe, ça ne pose pas de problème.

– Et de l'autre côté, que verront-ils ?

– Des étoiles et le reste. Qu'est-ce que vous croyez ?

La question suivante lui échappa :

– Ils seront donc vivants ?

– Je pense bien !

– Et le bond interstellaire ne leur causera aucun dommage ?

Voyant que le Cerveau ne répondait pas, elle sentit son sang se glacer. C'était donc cela ! Elle avait touché le point sensible.

– Cerveau, supplia-t-elle d'une voix à peine perceptible, Cerveau, m'entendez-vous ?

La réponse lui parvint, faible, frémissante.

– Faut-il que je réponde, dit le Cerveau, c'est-à-dire que je parle du bond interstellaire ?

– Non, si vous ne le désirez pas. Mais ce serait intéressant, si vous en éprouviez l'envie, j'entends.

Susan Calvin affectait une insouciance qu'elle était loin d'éprouver.

– Ooh. Vous gâchez tout !

Et la psychologue bondit soudain, le visage illuminé d'une intuition fulgurante.

– Oh ! mon Dieu, dit-elle d'une voix étranglée, oh ! mon Dieu !

Et elle sentit se dissiper en une fraction de seconde la tension accumulée durant des heures et des jours. C'est plus tard qu'elle en avertit Lanning.

– Tout va bien, je vous l'assure. Non, il faut que vous me laissiez seule à présent. Le vaisseau reviendra à bon port avec les hommes sains et saufs et je suis lasse. Je vais me reposer. Maintenant, laissez-moi.

Le vaisseau retourna à la Terre aussi silencieusement et avec la même douceur qu'il l'avait quittée. Il se posa exactement sur son aire de départ et le sas principal s'ouvrit. Les deux hommes qui en sortirent marchaient avec précaution en grattant leurs mentons recouverts d'un chaume

hirsute.

Puis lentement, délibérément, le rouquin s'agenouilla et déposa sur la piste de ciment un baiser retentissant.

Ils écartèrent du geste la foule qui s'assemblait autour d'eux, et chassèrent avec une mimique violente les deux brancardiers qui venaient de débarquer de l'ambulance en apportant une civière.

– Où se trouve la salle de douches la plus proche ? demanda Gregory Powell.

On les entraîna immédiatement.

Ils étaient rassemblés, au grand complet, autour d'une table. C'était une réunion plénière des cerveaux de l'U.S. Robots.

Lentement, avec un sens dramatique très sûr, Powell et Donovan amenèrent à sa conclusion un récit spectaculaire et circonstancié.

Susan Calvin interrompit le silence qui suivit. Au cours des quelques jours qui venaient de s'écouler, elle avait recouvré son calme glacial et quelque peu acide… Néanmoins son attitude trahissait un léger soupçon d'embarras.

– A parler franc, dit-elle, ce qui s'est passé est entièrement de ma faute. Lorsque nous avons présenté pour la première fois ce problème au Cerveau, j'ai pris un luxe de précautions pour le persuader de l'importance qu'il y avait pour lui à rejeter toute information susceptible de le mettre en face d'un dilemme. Ce faisant, j'ai prononcé des paroles telles que : « Ne vous alarmez pas pour ce qui regarde la mort des humains. Cela ne nous préoccupe pas le moins du monde. Il vous suffira de rendre le document et de n'y plus penser. »

– Hum, dit Lanning, et que s'est-il passé ?

– Ce qui était l'évidence même. Lorsque l'information contenant l'équation déterminante pour le calcul de la longueur minima du bond interstellaire lui fut présentée… elle entraînait implicitement mort d'homme. C'est à ce point précis que la machine de la Consolidated s'est complètement désintégrée. Mais j'avais minimisé l'importance de la mort aux yeux du Cerveau, pas entièrement, car la Première Loi ne peut en aucun cas être abrogée, mais suffisamment, de telle sorte que le Cerveau fut capable d'examiner l'équation une seconde fois. Suffisamment pour lui donner le temps de se rendre compte qu'une fois le passage franchi, les hommes reviendraient à la vie – de même que la matière et l'énergie du vaisseau lui-même recouvreraient l'existence. Cette prétendue « mort », en d'autres termes, n'était qu'un phénomène strictement

temporaire.

Elle jeta un regard autour d'elle. Tous les assistants étaient suspendus à ses lèvres. Elle poursuivit :

– Il accepta donc le document, mais non sans ressentir un certain traumatisme. Même en présence d'une mort temporaire, dont l'importance était minimisée d'avance, il n'en fallait pas plus pour le déséquilibrer légèrement.

– Il se développa en lui un certain sens de l'humour… c'est une évasion, une méthode qui lui permettait de se soustraire partiellement à la réalité. Il devint une sorte de mauvais plaisant.

Powell et Donovan avaient bondi sur leurs pieds.

– Comment ? s'écria Powell.

Donovan exprima son opinion d'une manière autrement colorée.

– C'est la vérité, dit Calvin. Il a pris soin de vous et de votre sécurité, mais vous n'aviez pas accès aux commandes, car elles ne vous étaient pas destinées… Le facétieux Cerveau se les était réservées. Nous pouvions vous atteindre par radio, mais vous étiez dans l'impossibilité de répondre. Vous disposiez de vivres en abondance, mais vous étiez condamnés aux haricots et au lait, exclusivement. Puis vous avez succombé, si je puis m'exprimer ainsi, mais il a fait de votre mort un épisode… comment dirais-je… *intéressant*. Je voudrais bien savoir comment il a procédé. C'est le canular dont il est le plus fier, mais il n'avait pas de mauvaises intentions.

– Pas de mauvaises intentions ! sursauta Donovan. Si seulement ce gentil petit plaisantin possédait un cou dans le prolongement de son ingénieux cerveau…

Lanning leva une main apaisante.

– C'est bon. Il a fait un beau gâchis, mais tout est terminé à présent. Et ensuite ?

– Eh bien, dit Bogert d'une voix égale, il nous appartient évidemment de perfectionner le moteur à courber l'espace. Il doit y avoir un moyen de pallier ce lapsus dans le bond interstellaire. S'il existe effectivement, nous restons la seule organisation à posséder un super-robot à grande échelle, et nous avons plus que tout autre le moyen de le découvrir. A ce moment-là… l'U.S. Robots possédera la maîtrise des voyages interstellaires, et l'humanité, l'occasion de créer l'empire galactique.

– Et la Consolidated Robots ? intervint Lanning.

– Hé ! s'écria soudain Donovan. Je voudrais vous proposer une suggestion. C'est elle qui a jeté l'U.S. Robots dans ce guêpier. Il se trouve

que notre compagnie s'est tirée d'affaire bien mieux qu'on ne pouvait s'y attendre, mais ses intentions étaient rien moins que pures. Or, c'est Greg et moi-même qui en avons supporté les conséquences… du moins les plus désagréables. Eh bien, ils voulaient une réponse, et ils l'auront. Envoyez-leur ce navire, avec garantie, et l'U.S. Robots pourra toucher ses deux cent mille dollars, plus les frais de construction. Et s'ils ont envie de le tester… je propose que nous laissions le Cerveau s'amuser encore un peu à leurs dépens avant d'être ramené à son état normal.

– Cette proposition me paraît parfaitement juste et équitable, dit Lanning gravement.

– Et d'ailleurs absolument conforme au contrat, ajouta Bogert d'un air absent.

LA PREUVE

Francis Quinn était un politicien de la nouvelle école. C'est là bien entendu une expression dépourvue de sens, comme le sont toutes les expressions de ce genre. La plupart des « nouvelles écoles » que nous voyons fleurir de nos jours possèdent leur réplique dans la Grèce antique et peut-être, si nous étions mieux informés à leur sujet, dans l'antique Sumer et dans les cités lacustres de la Suisse préhistorique.

Mais pour abréger un préambule qui promet d'être à la fois terne et compliqué, disons tout de suite que Quinn ne briguait aucune charge publique, n'essayait pas de séduire de futurs électeurs, ne prononçait aucun discours pas plus qu'il ne remplissait de faux bulletins les urnes électorales. Napoléon non plus n'appuya pas sur la détente d'une seule arme au cours de la bataille d'Austerlitz.

Et comme la politique rassemble d'étranges confédérés, Alfred Lanning était assis de l'autre côté du bureau, ses redoutables sourcils blancs fortement abaissés sur des yeux où l'impatience chronique s'était muée en acuité. Il n'était pas content.

Ce détail, Quinn en eût-il été informé que cela ne l'aurait pas troublé le moins du monde. Sa voix était amicale, empreinte de cette qualité d'amitié qu'on pourrait dire professionnelle.

– Je présume que vous connaissez Stephen Byerley, docteur Lanning.

– J'ai entendu parler de lui. Comme beaucoup de gens.

– Moi aussi. Peut-être avez-vous l'intention de voter pour lui à la prochaine élection ?

– Cela, je ne pourrais pas le dire. (Il y avait une indéniable trace d'acidité dans le ton.) Je n'ai pas suivi les événements politiques et j'ignorais qu'il briguât une charge publique.

– Il se peut qu'il devienne notre prochain maire. Bien sûr, il n'est actuellement qu'un juriste, mais…

– Oui, interrompit Lanning, j'ai déjà entendu prononcer cette phrase. Mais si nous entrions dans le vif du sujet ?

– Nous sommes dans le vif du sujet, docteur Lanning. (Quinn parlait d'une voix très douce.) Il est de mon intérêt que M. Byerley demeure

procureur, et il est de votre intérêt de m'aider à obtenir ce résultat.

– De mon intérêt ? Voyons !

Les sourcils de Lanning s'abaissèrent encore.

– Eh bien, disons de l'intérêt de l'U.S. Robots. Si je m'adresse à vous, c'est en votre qualité de Directeur honoraire des recherches ; je sais que vous êtes le doyen de la maison. On vous écoute avec respect, mais vos liens avec l'organisation ne sont plus assez étroits pour entraver votre liberté d'action, qui est considérable même quand l'action est assez peu orthodoxe.

Le Dr Lanning demeura un moment silencieux et songeur.

– Je ne vous suis pas du tout, monsieur Quinn, dit-il avec moins d'âpreté.

– Je n'en suis pas surpris, docteur Lanning. C'est pourtant très simple. Vous permettez ? (Quinn alluma une cigarette avec un briquet d'une simplicité de fort bon goût et son visage fortement charpenté prit une expression de paisible amusement.) Nous avons parlé de M. Byerley… un personnage étrange et coloré. Il était inconnu il y a trois ans. Aujourd'hui son nom est sur toutes les lèvres. Il a de la force et beaucoup de capacités et il est certainement le procureur le plus habile et le plus intelligent que j'aie jamais connu. Malheureusement, il n'est pas de mes amis…

– Je comprends, répondit Lanning mécaniquement.

Il examina ses ongles.

– J'ai eu l'occasion, poursuivit Quinn d'un ton égal, de fouiller, au cours de l'année passée, les antécédents de M. Byerley – d'une façon très approfondie. Il est toujours utile, voyez-vous, de soumettre la vie des politiciens réformistes à un examen attentif. Si vous saviez quelle aide on peut en retirer bien souvent… (Il prit un temps et sourit sans gaieté en regardant le bout embrasé de sa cigarette.) Mais le passé de M. Byerley ne présente rien de remarquable. Vie paisible dans une petite ville, éducation au collège, une femme morte jeune, un accident d'automobile suivi d'un lent rétablissement, école de droit, arrivée dans la capitale, puis le poste de procureur.

Francis Quinn secoua la tête lentement, puis ajouta :

– Quant à sa vie présente… elle est tout à fait remarquable. Notre procureur ne mange jamais !

Lanning leva brusquement la tête, une lueur d'une acuité surprenante animant ses yeux vieillis.

– Pardon ?

– Notre procureur ne mange jamais ! (En répétant, il avait martelé les

syllabes) J'amenderai légèrement cette proposition. On ne l'a jamais vu manger ou boire, jamais ! Comprenez-vous la signification de ce mot ? Pas rarement, jamais !

– Je trouve cela absolument incroyable. Pouvez-vous faire entière confiance à vos enquêteurs ?

– Je peux faire confiance à mes enquêteurs et je ne trouve rien d'incroyable dans ce que je viens de dire. On ne l'a jamais vu boire – pas plus de l'eau que de l'alcool – ni dormir. Il existe d'autres facteurs, mais je crois que j'ai dit l'essentiel.

Lanning se renversa sur son siège et entre les deux interlocuteurs s'installa un silence lourd de défi. Le vieux roboticien secoua enfin la tête,

– Non. Si j'ajoute à vos déclarations le fait que vous m'avez choisi pour confident, je vois très bien où vous voulez en venir et cela, c'est impossible.

– Mais cet homme est totalement inhumain, docteur Lanning.

– Si vous me l'aviez présenté comme Satan déguisé en homme, peut-être aurais-je pu vous croire, à la plus extrême rigueur.

– Je vous dis que c'est un robot, docteur Lanning.

– Et moi je vous répète que c'est là la plus folle, la plus invraisemblable déclaration que j'aie jamais entendue de ma vie, monsieur Quinn.

Nouveau silence hostile.

– Quoi qu'il en soit (et Quinn éteignit sa cigarette avec un luxe de soins), vous devrez vérifier cette impossibilité en mobilisant toutes les ressources de votre organisation.

– Il n'en est pas question. Vous n'imaginez tout de même pas que l'U.S. Robots va se mêler de politique !

– Vous n'avez pas le choix. Supposons que j'en fasse état publiquement. Même sans preuves, les faits parlent d'eux même.

– Eh bien, agissez à votre guise !

– Mais ce procédé ne me suffirait pas. Il me faut des preuves. D'ailleurs, vous n'y trouveriez pas non plus votre compte, car la publicité donnée à l'affaire serait très préjudiciable à votre société. Vous connaissez parfaitement, je suppose, les règles strictes qui s'opposent à l'usage des robots dans les mondes habités.

– Certainement, répliqua l'autre sèchement.

– Vous savez que l'U.S. Robots est la seule à fabriquer des robots positroniques dans le système solaire, et si Byerley est effectivement un robot, il est un robot positronique. Vous savez également que les robots positroniques sont toujours loués, jamais vendus ; que la société en reste

propriétaire et qu'elle est responsable de leurs actes.

– Il est facile, monsieur Quinn, de prouver que notre société n'a jamais fabriqué de robot humanoïdes.

– On pourrait donc en faire ? Restons dans les généralités.

– Oui, c'est possible.

– En secret, j'imagine. Et sans en faire mention dans vos livres.

– Pas quand il s'agit du cerveau positronique, monsieur. Trop de facteurs entrent en jeu et le gouvernement nous surveille de très près.

– Sans doute, mais les robots s'usent, se brisent, se détériorent… et sont envoyés à la casse.

– Et les cerveaux positroniques sont utilisés sur un autre robot ou détruits.

– Vraiment ? (Francis Quinn se fit légèrement sarcastique.) Et si par un concours de circonstances fortuites, accidentelles, l'un d'eux échappait à la destruction… et qu'une structure humanoïde se trouvât prête à recevoir un cerveau ?

– Impossible !

– Il faudra le prouver devant le gouvernement et le public, alors pourquoi ne pas le faire immédiatement, devant moi ?

– Mais quel aurait bien pu être notre dessein ? demanda Lanning avec exaspération. Nos motivations ? Accordez-nous un minimum de bon sens.

– Je vous en prie, mon cher monsieur, l'U.S. Robots serait trop contente de voir les Régions autoriser l'usage des robots positroniques d'apparence humanoïde sur les mondes habités. Les profits seraient énormes. Mais les préjugés du public contre une telle pratique sont trop grands. Supposons que vous commenciez par les habituer doucement à l'idée. Voyez ce juriste habile, ce bon maire, c'est un robot… Achetez donc nos irremplaçables robots maîtres d'hôtel…

– C'est de la démence pure et simple.

– Je veux bien le croire. Mais pourquoi ne pas le prouver ? A moins que vous ne préfériez le prouver au public ?

– La lumière commençait à baisser dans le bureau, mais pas assez pour dissimuler la contrariété qui se peignait sur le visage de Lanning. Lentement le roboticien pressa un bouton et les réflecteurs muraux s'illuminèrent.

– Eh bien, dit-il, voyons.

Le visage de Stephen Byerley n'était pas de ceux qu'il est facile de

décrire. Il avait quarante ans, selon son acte de naissance, et portait exactement cet âge… mais c'était une quarantaine pleine de santé, bien nourrie, joviale et propre à décourager les raseurs avec leurs banalités sur les gens « qui paraissent leur âge ».

C'était parfaitement vrai lorsqu'il riait et justement il était en train de rire, d'un rire sonore et soutenu qui ne s'apaisait que pour reprendre de plus belle, inlassablement…

Devant lui, le visage d'Alfred Lanning se contractait en un rigide et amer monument de désapprobation. Il esquissa un geste à l'adresse de la femme assise à ses côtés, mais les lèvres minces et exsangues de cette dernière se plissèrent à peine.

Enfin Byerley, après une dernière convulsion, parut se calmer.

– Vraiment, docteur Lanning… moi… moi… un robot ?

– Ce n'est pas moi qui le prétends, monsieur. Je me trouverais fort satisfait de vous savoir membre de la communauté humaine, dit le Dr Lanning d'une voix acerbe. Puisque notre société ne peut vous avoir construit, je suis certain que vous êtes un homme, au moins dans le sens légal du terme. Mais puisque l'hypothèse que vous seriez un robot a été émise en notre présence, très sérieusement, par un homme d'une certaine position sociale…

– Ne citez pas son nom, car ce serait entamer le bloc de granit de votre éthique ; supposons, pour les besoins de la cause, que c'est Francis Quinn, et poursuivons.

Lanning laissa passer l'interruption avec un bref reniflement d'impatience, prit un temps et reprit plus glacial que jamais :

– … par un homme d'une certaine position sociale… Quant à son identité, je n'ai pas le temps de jouer aux devinettes… Je me vois contraint de solliciter votre concours pour lui couper l'herbe sous le pied. Le seul fait qu'une telle insinuation puisse être formulée et rendue publique avec les moyens dont cet homme dispose ferait un tort considérable à la société que je représente… même si cette accusation ne se trouvait jamais vérifiée. Est-ce que vous me comprenez ?

– Parfaitement, votre position est très claire. Par elle-même, cette accusation est ridicule. Mais la situation où vous vous trouvez ne l'est pas. Vous voudrez bien excuser mon hilarité, produit de cette hypothèse, non de l'embarras qu'elle vous cause. Comment puis-je vous aider ?

– De la façon la plus simple du monde. Il vous suffirait de prendre un repas au restaurant en présence de témoins, avec photos à l'appui.

Lanning se renversa contre son dossier, certain d'avoir fait le plus dur.

La femme assise à ses côtés observait Byerley avec un visage apparemment absorbé, mais s’abstint d’intervenir.

Stephen rencontra un instant son regard, puis se tourna vers le roboticien. Pendant quelques instants ses doigts s’attardèrent pensivement sur un presse-papier de bronze, seul ornement de son bureau.

– Je ne crois pas que je puisse vous rendre ce service, dit-il d’une voix égale.

Il leva la main :

– Attendez, docteur Lanning. Je comprends que toute cette histoire vous embarrasse, que vous vous en êtes chargé à votre corps défendant, que vous avez conscience d’y jouer un rôle ridicule. Veuillez considérer cependant que ma propre situation est encore plus délicate, aussi je vous demande de faire preuve de compréhension.

– D’abord, qu’est-ce qui vous fait croire que Quinn – cet homme qui occupe une certaine position sociale – n’abusait pas de votre crédulité pour vous amener à entreprendre précisément cette démarche ?

– Il me semble difficilement concevable qu’un homme de sa réputation prendrait le risque de se ridiculiser à ce point, s’il n’était pas sûr de son fait.

Une lueur de malice brilla dans les yeux de Byerley :

– Vous ne connaissez pas Quinn. Il est capable de transformer en plate-forme un pic escarpé où un chamois ne tiendrait pas en équilibre. Je suppose qu’il vous a mis sous les yeux les détails de l’enquête qu’il prétend avoir menée sur moi ?

– Assez pour me convaincre que notre société serait gênée d’avoir à les réfuter, alors que vous pourriez le faire beaucoup plus facilement.

– C’est donc que vous le croyez lorsqu’il prétend que je ne mange jamais. Vous êtes un homme de science, docteur Lanning. Pensez à la logique de ce raisonnement. On ne m’a jamais vu manger, par conséquent, je ne mange pas ! C.Q.F.D. !

– Vous employez votre talent de juriste pour embrouiller une situation qui en réalité est très simple.

– Au contraire, j’essaie de clarifier un problème que Quinn et vous-même compliquez à plaisir. Voyez, je ne dors guère, c’est vrai, et surtout pas en public. Je n’ai jamais aimé prendre mes repas en compagnie – c’est là un travers peu commun et névrotique, probablement, mais qui ne fait de mal à personne. Permettez-moi de vous donner un exemple fictif, docteur Lanning. Imaginons un politicien qui ait tout intérêt à battre à

tout prix un candidat réformiste et qui découvre dans la vie privée de ce dernier des habitudes excentriques comme celles que je viens de mentionner.

– Supposez en outre que pour mieux perdre ledit candidat, il s'adresse à votre société comme à l'instrument idéal pour l'accomplissement de son dessein. Pensez-vous qu'il viendra vous dire : « Un tel est un robot parce qu'on ne le voit jamais manger en public, et je ne l'ai jamais vu s'endormir en plein prétoire ; il m'est arrivé de regarder à travers sa fenêtre au milieu de la nuit et je l'ai aperçu, devant son bureau, un livre à la main ; j'ai risqué un œil dans son réfrigérateur et il ne contenait pas le moindre aliment… » ?

– S'il vous tenait un pareil discours, vous penseriez immédiatement qu'il est mûr pour la camisole de force. Mais s'il affirme péremptoirement : « Il ne mange jamais ; il ne dort jamais », il crée un tel effet de choc que vous oubliez que de telles accusations sont impossibles à prouver. Vous devenez son instrument en vous prêtant à sa manœuvre.

– Quoi que vous pensiez du sérieux de sa démarche, répondit Lanning avec une obstination menaçante, il vous suffira d'absorber un repas pour clore le débat.

Byerley se tourna de nouveau vers la femme qui l'observait toujours d'un regard inexpressif.

– Excusez-moi. J'ai bien saisi votre nom, je pense : Dr Susan Calvin ?

– C'est bien cela, monsieur Byerley.

– Vous êtes la psychologue de l'U.S. Robots, si je ne me trompe.

– La robopsychologue, si vous n'y voyez pas d'inconvénient.

– Oh ! les robots seraient-ils donc à ce point différents des hommes, sur le plan mental ?

– Un monde les sépare. (Un sourire glacial effleura ses lèvres.) Le caractère essentiel des robots est la droiture.

Un sourire amusé étira les lèvres du juriste.

– Touché ! Mais voici à quoi je voulais en venir. Puisque vous êtes une psycho… une robopsychologue, et une femme, je parie que vous avez eu une idée qui n'est pas venue au Dr Lanning.

– Et quelle serait cette idée ?

– Vous avez apporté de quoi manger dans votre sac.

L'impassibilité professionnelle de Susan Calvin fut un instant ébranlée.

– Vous me surprenez, monsieur Byerley, dit-elle.

Elle ouvrit son sac, en tira une pomme et la lui tendit d'un geste parfaitement calme. Après le sursaut initial, le Dr Lanning suivit avec des

yeux aigus la lente trajectoire de la pomme d'une main à l'autre.

Stephen Byerley y mordit avec le plus grand calme, mastiqua pendant quelques instants et avala.

– Vous voyez, docteur Lanning ?

Le Dr Lanning sourit avec un soulagement suffisamment tangible pour faire paraître ses sourcils bienveillants. Soulagement qui ne survécut que l'espace d'une fragile seconde.

– J'étais curieuse de savoir si vous mangeriez, dit Susan Calvin, mais naturellement, dans le cas présent, cela ne prouve rien.

Byerley sourit.

– Vraiment ?

– Bien entendu. Il est évident, docteur Lanning, que si cet homme était un robot humanoïde, on aurait poussé la ressemblance à la perfection. Il est presque trop humain pour être vrai. Après tout, pendant toute notre vie, nous avons vu et observé des êtres humains. Il serait impossible de nous tromper avec une ressemblance approximative. Il faut que ce soit parfait. Observez la texture de la peau, la qualité des iris, la charpente osseuse des mains. S'il est vraiment un robot, je voudrais bien qu'il soit sorti des ateliers de l'U.S. Robots, parce que c'est vraiment du beau travail. Imaginez-vous que des gens capables de pousser la perfection extérieure à ce point aient pu faire l'économie de quelques dispositifs supplémentaires, tels que ceux qui sont nécessaires pour assurer des fonctions aussi simples que l'alimentation, le sommeil, l'élimination ? Sans doute ne seraient-ils utilisés qu'en certains cas particuliers dont celui qui nous amène aujourd'hui est l'exemple typique. Par conséquent, un repas ne peut rien prouver réellement.

– Attention, grinça Lanning, je ne suis pas tout à fait aussi bête que vous voudriez le faire croire l'un et l'autre. Peu m'importe que M. Byerley soit humain ou non. Ce qui m'intéresse, c'est de sortir la société de ce guêpier. Un repas pris en public mettra fin au débat, quoi que puisse faire le dénommé Quinn. Quant aux détails, nous les laisserons aux hommes de loi et aux robopsychologues.

– Mais, docteur Lanning, dit Byerley, vous oubliez le contexte politique. Je suis aussi soucieux de me faire élire que Quinn de m'éliminer. A propos, avez-vous remarqué que vous avez mentionné son nom ? C'est un de mes vieux trucs ; je savais bien que vous tomberiez dans le panneau avant d'en avoir terminé.

Lanning rougit.

– Que vient faire l'élection dans cette histoire ?

– La publicité est une arme à double tranchant, monsieur. Si Quinn veut m'accuser d'être un robot et qu'il a le culot de mettre sa menace à exécution, moi, j'ai le culot nécessaire pour entrer dans son jeu.

– Vous voulez dire…

Lanning était franchement consterné.

– Exactement. Je vais le laisser s'enferrer, choisir sa corde, en éprouver la résistance, en couper la longueur nécessaire, faire un nœud coulant, y passer la tête et faire une grimace. Je me contenterai de donner un petit coup de pouce.

– Vous êtes bien sûr de vous.

Susan Calvin se leva :

– Venez, Alfred, nous ne le ferons pas changer d'avis.

– Vous venez de démontrer que vous êtes également une psychologue humaine, dit Byerley avec un sourire aimable.

Byerley était peut-être un peu moins sûr de lui qu'il n'en avait eu l'air devant Lanning le soir où il rangea sa voiture sur la rampe automatique menant au garage souterrain et traversa l'allée qui menait à la porte d'entrée de sa maison.

La silhouette tassée dans le fauteuil roulant leva la tête à son entrée et sourit. Le visage de Byerley s'éclaira de tendresse. Il s'approcha.

La voix de l'infirme n'était qu'un murmure rauque issu d'une bouche à jamais tordue sur un côté et la moitié de son visage n'était qu'une énorme cicatrice.

– Tu rentres bien tard, Steve.

– Je sais, John, je sais. Mais j'ai rencontré aujourd'hui des problèmes d'un caractère particulier et ma foi fort intéressants.

– Vraiment ?

Ni le visage défiguré ni la voix sans timbre ne pouvaient exprimer de sentiments, mais il y avait de l'anxiété dans les yeux clairs.

– Rien dont tu ne puisses venir à bout, j'espère ?

– Je n'en suis pas tellement certain. Il se peut que j'aie besoin de ton concours. Tu es le sujet brillant de la famille. Veux-tu que je te conduise au jardin ? La soirée est fort belle.

Deux bras robustes soulevèrent John du fauteuil roulant. Doucement, d'un geste qui était presque une caresse, Byerley entoura les épaules de l'infirme et soutint ses jambes emmaillotées. Lentement, avec précaution, il traversa les pièces, descendit la rampe en pente douce construite pour le fauteuil roulant, et sortit par la porte de derrière dans le jardin entouré

de murs et de grillage, au dos de la maison.

– Pourquoi ne me laisses-tu pas employer le fauteuil roulant, Steve ? C'est absurde.

– Parce que j'aime mieux te porter. Ça ne te gêne pas ? Tu es aussi content de quitter cette trottinette motorisée que moi de te voir l'abandonner, même pour quelques instants. Comment te sens-tu aujourd'hui ?

Avec un soin infini, il déposa John sur l'herbe fraîche.

– Comment veux-tu que je me sente ? Mais parle-moi plutôt de tes ennuis.

– Quinn a trouvé l'axe de sa campagne : il prétendra que je suis un robot.

John ouvrit des yeux ronds.

– Comment le sais-tu ? C'est impossible. Je me refuse à croire une chose pareille.

– C'est pourtant la vérité. Il a envoyé un des plus grands spécialistes de l'U.S. Robots pour en discuter avec moi.

John arracha lentement quelques brins d'herbe.

– Je vois, je vois.

– Mais nous n'allons pas lui permettre de choisir son terrain. Il m'est venu une idée. Je vais te l'exposer et ensuite tu me diras si elle est réalisable…

La scène telle qu'elle apparut ce soir-là dans le bureau de Lanning se résumait à un échange de regards. Francis Quinn regardait pensivement Alfred Lanning. Lanning regardait furieusement Susan Calvin et celle-ci à son tour regardait impassiblement Quinn.

Francis Quinn rompit le silence en affectant gauchement la légèreté.

– C'est du bluff.

– Allez-vous parier là-dessus, monsieur Quinn ? demanda le Dr Calvin d'une voix indifférente.

– En fait, c'est vous qui avez entamé la partie.

– Ecoutez-moi. (Lanning se défendit en attaquant). Nous avons fait ce que vous nous demandiez. Nous avons vu l'homme manger. Il est ridicule de continuer à prétendre qu'il est un robot.

– Est-ce vraiment le fond de votre pensée ? (Quinn se tourna brusquement vers Calvin.) Lanning prétend que vous êtes experte en la matière.

– Susan… dit Lanning d'un ton presque menaçant.

Quinn l'interrompit suavement :

– Pourquoi ne pas la laisser parler, mon vieux ? Voilà une demi-heure qu'elle joue les poteaux télégraphiques.

Lanning se sentait accablé. Il était au bord de la crise.

– Très bien, dit-il, allez-y, Susan. Nous ne vous interromprons pas.

Susan Calvin lui jeta un regard sans aménité puis fixa ses yeux froids sur Quinn.

– Il n'y a que deux façons de prouver définitivement que Byerley est un robot, monsieur. Jusqu'à présent vous ne nous avez présenté que des indices circonstanciels, qui vous permettent d'accuser mais ne constituent pas des preuves… et je crois M. Byerley assez intelligent pour parer de telles attaques. C'est sans doute ce que vous pensez vous-même, sans quoi vous ne seriez pas ici.

– Il y a deux méthodes pour établir une preuve, la méthode physique et la méthode psychologique. Physiquement, vous pouvez le disséquer ou faire appel aux rayons X. Comment y parvenir ? C'est vous que cela regarde. Psychologiquement, on peut étudier son comportement, car s'il est un robot positronique, il doit se conformer aux Trois Lois de la robotique. Nul cerveau positronique ne peut être construit sans satisfaire à ces règles. Vous les connaissez, monsieur Quinn ?

Elle les énonça distinctement, clairement, citant mot pour mot la triple loi figurant sur la première page du *Manuel de robotique*.

– J'en ai entendu parler, dit Quinn négligemment.

– Dans ce cas il vous sera facile de suivre mon raisonnement, répondit sèchement la psychologue. Si M. Byerley enfreint l'une ou l'autre de ces lois, il n'est pas un robot. Malheureusement cette épreuve est à sens unique. S'il se conforme à ces règles, cela ne prouve rien ni dans un sens ni dans l'autre.

Quinn leva poliment les sourcils.

– Pourquoi pas, docteur ?

– Parce que, si vous prenez la peine d'y réfléchir cinq secondes, les Trois Lois sont les principes essentiels d'une grande partie des systèmes moraux du monde. Tout être humain, en principe, est doué d'instinct de conservation. C'est la Troisième Loi de la robotique. Tout être humain ayant une conscience sociale et le sens de ses responsabilités doit obéir aux autorisés établies, écouter son médecin, son patron, son gouvernement, son psychiatre, son semblable… même s'ils troublent son confort ou sa sécurité. C'est ce qui correspond à la Seconde Loi de la robotique. Tout être humain doit aussi aimer son prochain comme lui-

même, risquer sa vie pour sauver celle d'un autre. Telle est la Première Loi de la robotique. En un mot, si Byerley se conforme à toutes les lois de la robotique, il se peut qu'il soit un robot, mais il se peut aussi qu'il soit un très brave homme.

– Mais, dit Quinn, cela revient à dire que vous ne pourrez jamais prouver qu'il est un robot.

– Par contre, il se peut que je puisse faire la preuve qu'il n'est *pas* un robot.

– Je ne veux pas de cette preuve-là.

– Nous vous la fournirons si elle existe. Vos exigences ne regardent que vous.

A ce moment l'esprit de Lanning s'entrouvrit pour laisser passer une ébauche d'idée.

– Ne vous est-il pas apparu, gronda-t-il, que la charge du procureur est une occupation plutôt étrange pour un robot ? Mettre en accusation des êtres humains… les condamner à mort… ce sont bien là des préjudices graves…

Quinn devint soudain attentif :

– Vous ne vous en sortirez pas de cette façon. Le fait d'être procureur ne le rend pas humain pour autant. Ne connaissez-vous pas ses antécédents ? Il se flatte de ne jamais avoir poursuivi un innocent ; des dizaines de gens n'ont pas comparu en justice parce que les charges réunies contre eux lui semblaient insuffisantes, alors qu'il aurait probablement pu convaincre un jury de les condamner. Tels sont les faits.

Les joues maigres de Lanning frémirent.

– Non, Quinn, non. Il n'existe rien dans les lois de la robotique qui fasse allusion à la culpabilité humaine. Un robot n'a pas à décider si un être humain mérite ou non la mort. *Il ne peut nuire à un être humain ni l'abandonner à un danger*, que cet être humain soit ange ou démon.

Susan Calvin semblait lasse.

– Alfred, dit-elle, ne parlez pas étourdiment. Qu'arriverait-il si un robot surprenait un fou en train de mettre le feu à une maison pleine d'habitants ? Il réduirait le fou à l'impuissance, n'est-ce pas ?

– Naturellement.

– Et si la seule façon d'y parvenir était de le tuer ?

De la gorge de Lanning sortit un faible bruit, rien de plus.

– Je pense, quant à moi, qu'il ferait de son mieux pour ne pas le tuer. Si le fou succombait néanmoins, le robot devrait subir un traitement psychothérapique parce que le conflit qui se serait livré en lui l'aurait

probablement rendu fou ; il aurait dû enfreindre la Première Loi pour obéir justement à cette Loi, mais sur un plan plus élevé. Il n'en est pas moins vrai qu'un homme serait mort et qu'un robot l'aurait tué.

– Byerley serait-il fou ? demanda Quinn en donnant à sa question le ton le plus sarcastique dont il fût capable.

– Non, mais il n'a tué personne. Il a exposé des faits qui peuvent faire apparaître un être humain particulier comme dangereux pour la masse d'êtres humains que nous appelons la société. Il protège le plus grand nombre, et se conforme ainsi à la Première Loi sur le plan le plus élevé. Son rôle se borne là. C'est ensuite le juge qui condamne le criminel à mort ou à la réclusion, après que le jury a décidé de sa culpabilité ou de son innocence. C'est le geôlier qui l'emprisonne, le bourreau qui l'exécute. Et M. Byerley n'a rien fait d'autre que de déterminer la vérité et de protéger la société.

– En fait, monsieur Quinn, j'ai examiné la carrière de M. Byerley depuis que vous avez requis notre intervention. J'ai découvert qu'il n'avait jamais demandé la tête du coupable dans aucun de ses réquisitoires. Je sais aussi qu'il a pris position en faveur de l'abolition de la peine capitale et contribué généreusement aux établissements de recherche en neurophysiologie criminelle. Il croit plutôt à la prévention qu'au châtiment du crime. Je trouve ce fait significatif.

– Vraiment ? sourit Quinn. Significatif d'une certaine ressemblance avec les robots ?

– Peut-être. Pourquoi le nier ? Ce comportement ne peut venir que d'un robot ou d'un être humain parfaitement droit et honorable. Mais on ne peut pas faire de distinction entre ces deux catégories.

Quinn se renversa sur sa chaise. Sa voix vibrait d'impatience.

– Docteur Lanning, est-il possible de créer un robot humanoïde qui serait la réplique parfaite d'un homme ?

Lanning toussota et réfléchit.

– L'expérience a été faite par l'U.S. Robots, dit-il à regret, sans utiliser un cerveau positronique, bien entendu. Avec un ovule humain et un contrôle hormonal, on peut faire croître la chair humaine et la peau sur un squelette en silicone poreux, qui défierait tout examen externe. Les yeux, les cheveux, la peau seraient réellement humains et non humanoïdes. En ajoutant un cerveau positronique et tous les autres dispositifs voulus, on obtiendrait un robot humanoïde.

– Combien de temps faudrait-il pour obtenir ce résultat ? demanda Quinn.

Lanning réfléchit.

– Si l'on avez tous les organes nécessaires… le cerveau, le squelette, l'ovule, les hormones convenables et les radiations… disons deux mois.

Le politicien se leva de sa chaise.

– Dans ce cas, nous verrons à quoi ressemble l'intérieur de M. Byerley. Cela fera une certaine publicité à l'U.S. Robots… mais je vous ai donné votre chance.

Lorsqu'ils furent seuls, Lanning se tourna avec impatience vers Susan Calvin.

– Pourquoi insistez-vous ?

Elle répondit aussitôt avec sécheresse :

– Que préférez-vous, la vérité ou ma démission ? Je ne m'abaisserai pas à mentir pour vous faire plaisir. L'U.S. Robots est parfaitement capable de se défendre. Ne devenez pas lâche.

– Que se passera-t-il, dit Lanning, s'il ouvre le ventre de Byerley et qu'il en tombe des engrenages et des leviers ?

– Il n'ouvrira pas le ventre de Byerley, dit Calvin avec dédain. Byerley est au moins aussi intelligent que Quinn.

La nouvelle déferla sur la ville une semaine avant la nomination de Byerley. Mais déferler n'est pas le mot juste. On pourrait plutôt dire qu'elle s'insinua, qu'elle rampa, qu'elle s'infiltra. Les rires s'en mêlèrent et les plaisanteries fleurirent. Puis peu à peu la main de Quinn resserra son étreinte ; le rire devint forcé, l'incertitude se fit jour, et les gens commencèrent à s'étonner.

La convention elle-même offrit l'apparence d'un étalon rétif. Aucun débat n'avait été prévu. Byerley aurait pu être élu une semaine plus tôt. Il n'y avait pas d'autre candidat. Il fallait l'élire, mais la plus grande confusion régnait à ce propos.

Le citoyen moyen était pris entre l'énormité de l'accusation, si elle était vérifiée, et son absurdité totale, si elle se révélait fausse.

Le lendemain du jour où Byerley fut proclamé candidat, un journal publia enfin l'essentiel d'une longue interview du Dr Calvin, « l'expert de renommée mondiale en robopsychologie et en positronique ».

Alors se déchaîna à ce moment ce qu'on appelle vulgairement et succinctement un « scandale à tout casser ».

C'est précisément ce qu'attendaient les Fondamentalistes. Ils ne constituaient pas un parti politique ; ils ne prétendaient aucunement représenter une religion. C'étaient les gens qui ne s'étaient pas adaptés à

ce que l'on avait appelé l'ère atomique aux jours anciens où l'atome était encore une nouveauté. En gros, ils étaient partisans d'une vie simple, soupirant après une existence qui, pour ceux qui l'avaient effectivement vécue, n'avait probablement pas semblé aussi enviable, si bien qu'ils avaient été eux-mêmes des partisans de la vie simple d'antan.

Les Fondamentalistes n'avaient besoin d'aucune autre raison pour détester les robots et les fabricants de robots ; mais une raison nouvelle, telle que l'accusation de Quinn et l'analyse du Dr Calvin, permettait à la haine de s'exprimer à haute voix.

Les gigantesques usines de l'U.S. Robots étaient une ruche bourdonnant de gardes armés jusqu'aux dents. La guerre était dans l'air.

Dans la ville, la maison de Stephen Byerley grouillait de policiers.

La campagne électorale, bien entendu, oublia tous ses enjeux politiques et fut une campagne pour une seule raison : elle comblait un hiatus entre nomination et élection.

Stephen Byerley ne se laissa pas distraire par le petit homme méticuleux. Les uniformes qui s'agitaient au fond du décor le laissaient superbement indifférent. A l'extérieur de la maison, au-delà de la rangée de policiers maussades, les reporters et les photographes attendaient selon les traditions de leur corporation. Une chaîne de télévision avait même braqué une caméra sur l'entrée de la modeste maison du procureur, cependant qu'un présentateur surexcité remplissait l'atmosphère de ses commentaires ampoulés.

Le petit homme méticuleux s'avança. Il tenait à la main un document épais et compliqué :

– Ceci, monsieur Byerley, est un ordre de la Cour m'autorisant à fouiller les lieux que l'on soupçonne de recéler illégalement, heu… des hommes mécaniques ou robots, quelles qu'en soient d'ailleurs les caractéristiques.

Byerley se leva à demi et saisit le papier. Il le parcourut d'un regard indifférent, sourit et le rendit à son propriétaire.

– C'est très bien. Je vous en prie, faites votre devoir. (Puis, s'adressant à sa femme de ménage qui hésitait à quitter la pièce voisine :) Madame Hopper, je vous en prie, accompagnez-les, et aidez-les dans la mesure du possible.

Le petit homme, qui répondait au nom de Harroway, hésita, rougit jusqu'à la racine des cheveux, ne réussit pas à regarder Byerley en face et murmura : « Venez » aux deux policiers.

Il était de retour au bout de dix minutes.

– Terminé ? interrogea Byerley avec une absence d'intérêt manifeste pour la question comme pour la réponse.

Harroway s'éclaircit la gorge, prit un faux départ en voix de fausset et reprit avec colère :

– Monsieur Byerley, nous avons reçu des instructions spéciales pour fouiller la maison de fond en comble.

– N'est-ce pas précisément ce que vous venez de faire ?

– On nous a indiqué exactement l'objet que nous devions chercher.

– Vraiment ?

– En bref, monsieur Byerley, et pour ne pas éterniser la discussion, on nous a donné l'ordre de vous fouiller personnellement.

– Moi ? dit le procureur, avec un sourire de plus en plus large. Et comment avez-vous l'intention de procéder ?

– Nous disposons d'un groupe radiologique…

– Alors vous voulez mon portrait aux rayons X ? Avez-vous autorité pour procéder à cette opération ?

– Vous avez vu mon mandat.

– Puis-je le revoir ?

Harroway, dont le front resplendissait de quelque chose de plus fort que l'enthousiasme, lui tendit une seconde fois le document.

– Je lis ici la description des objets qu'il vous appartient de rechercher, dit Byerley d'un ton de voix égal, je cite : la maison d'habitation appartenant à Stephen Allen Byerley, sise au 355 Willow Grove, Evanston, en même temps que tous garage, entrepôt ou autres bâtiments faisant partie de ladite propriété… et ainsi de suite. Tout à fait correct. Mais, mon brave, il n'est question nulle part de fouiller l'intérieur de mon organisme. Je ne fais pas partie des lieux. Vous pouvez fouillez mes vêtements si vous croyez que je cache un robot dans ma poche.

Harroway savait où voulait en venir celui qui lui avait confié cette besogne. Il était même prêt à en faire un peu plus pour obtenir un peu mieux (sous l'angle financier).

– Permettez, dit-il en haussant le ton, j'ai l'ordre d'inspecter les meubles de votre maison et tout ce que j'y trouverai. Vous êtes bien dans la maison, n'est-ce pas ?

– Observation remarquable : j'y suis en effet. Mais je n'ai rien d'un meuble. En ma qualité de citoyen adulte responsable – et je peux vous montrer le certificat psychiatrique qui fait foi – je jouis de certains droits conformément aux lois de la Région. En me fouillant, vous tomberiez sous le coup de la loi qui assure l'inviolabilité des personnes privées. Ce

document n’est pas suffisant.

– Sans doute, mais si vous êtes un robot, vous ne bénéficiez pas de cette inviolabilité.

– C’est assez vrai… Mais ce papier demeure néanmoins insuffisant. Il reconnait implicitement en moi un être humain.

– Où ça ?

Harroway s’empara du papier.

– A l’endroit où il spécifie « la maison d’habitation appartenant à un tel ». Un robot ne peut rien posséder. Et vous pouvez dire à votre employeur, monsieur Harroway, que s’il tente de lancer un nouveau mandat qui ne me reconnaisse pas implicitement comme un être humain, il se verra immédiatement intenter des poursuites qui le mettront dans l’obligation de fournir la preuve que je suis un robot en vertu des informations qui sont en sa possession à l’heure actuelle, faute de quoi il me devra des dommages et intérêts considérables pour avoir voulu me priver indûment de mes droits, conformément aux prescriptions des lois de la Région. Vous lui répéterez mes paroles, n’est-ce pas ?

Harroway marcha vers la porte. Il se retourna :

– Vous êtes un fin juriste…

Il avait glissé sa main dans sa poche. Il demeura ainsi quelques instants. Puis il s’en fut en adressant un sourire à la caméra de télévision, salua de la main les reporters et cria :

– Nous aurons quelque chose pour vous dès demain, les gars. Sans blague !

Une fois dans sa voiture, il se renversa sur les coussins, retira de sa poche le minuscule mécanisme et l’examina soigneusement. C’était la première fois qu’il prenait une photo aux rayons X. Il espérait bien avoir opéré correctement.

Quinn et Byerley ne s’étaient jamais rencontrés, seuls, face à face. Mais le vidéophone leur fit à peu près le même effet, même si les deux interlocuteurs n’y étaient l’un pour l’autre qu’un jeu d’ombres et de lumières sur un banc de cellules photo-électriques.

C’est Quinn qui avait pris l’initiative de l’appel. C’est Quinn qui prit le premier la parole et sans cérémonie particulière.

– J’ai pensé que vous aimeriez savoir, Byerley, que j’ai l’intention de rendre public le fait que vous portez un écran protecteur contre les rayons X.

– Vraiment ? Dans ce cas, c’est probablement déjà fait. J’ai la nette

impression que les ingénieux représentants de la presse ont branché des tables d'écoute sur mes divers moyens de communication depuis un bon bout de temps. Mes lignes de bureau sont percées comme de véritables passoires ; c'est pourquoi je me suis cloîtré chez moi au cours des dernières semaines.

Byerley se montrait d'humeur amicale et presque enclin au badinage.

Quinn serra légèrement les lèvres :

– Cet appel est complètement protégé. Je cours personnellement un certain risque à le lancer.

– Je m'en doute. Nul ne sait que vous tirez les ficelles de cette campagne. Du moins nul ne le sait officiellement, ni d'ailleurs officieusement. A votre place je ne me ferais pas de soucis. Donc je porte un écran protecteur ? Sans doute avez-vous fait cette découverte lorsque la photo de votre homme de paille s'est trouvée voilée.

– Tout le monde en conclurait, vous le comprenez, que vous n'osez pas affronter une analyse aux rayons X.

– On en conclurait aussi que vos hommes ont tenté de violer mes droits privés.

– Les gens s'en moquent bien !

– Pas sûr. Nos deux campagnes sont assez symboliques, ne trouvez-vous pas ? Vous éprouvez fort peu de considération pour les droits individuels du citoyen. J'ai pour eux le plus grand respect, au contraire. Je refuse de me soumettre à l'analyse aux rayons X parce que je veux maintenir le principe de mes droits, de même que je défendrai les droits des autres lorsque je serai élu.

– Vous en tirerez sans doute un discours fort intéressant, mais nul ne vous croira. Un peu trop beau pour être vrai. Autre chose… (un brusque changement de ton) le personnel de votre maison ne se trouvait pas au complet hier soir.

– Comment cela ?

– Si j'en crois les rapports… (il fouilla parmi les papiers qui se trouvaient dans le champ de l'écran) il manquait une personne : un infirme.

– Comme vous dites, répliqua Byerley, un infirme. Mon vieux professeur qui habite avec moi et qui se trouve en ce moment à la campagne, où il est parti depuis deux mois. Un repos bien mérité – telle est, je crois, l'expression habituelle. A-t-il votre agrément ?

– Votre professeur ? Un scientifique peut-être ?

– Il était juriste… avant d'être infirme. Il a une licence officielle lui

permettant de faire de la recherche en biophysique, possède un laboratoire personnel, et une description complète des travaux auxquels il se livre se trouve entre les mains des autorités compétentes. Il s'agit d'un travail mineur, mais c'est un violon d'Ingres inoffensif et distrayant pour un… pauvre infirme. Vous voyez que je fais de mon mieux pour vous aider.

– Je vois. Et que connaît ce… professeur… dans la fabrication des robots ?

– Il m'est difficile d'apprécier l'étendue de son savoir dans un domaine qui n'est guère de ma compétence.

– Il n'aurait pas accès aux cerveaux positroniques, par hasard ?

– Posez la question à vos amis de l'U.S. Robots. Ils sont mieux placés que moi pour vous répondre.

– Cela ne saurait tarder, Byerley. Votre professeur infirme est le véritable Stephen Byerley. Vous n'êtes que son robot. Nous pouvons le prouver. C'est lui qui a été victime de l'accident d'automobile et pas vous. Il y a toujours moyen de vérifier les antécédents.

– Vraiment ? Eh bien, ne vous en privez pas ! Mes meilleurs vœux vous accompagnent.

– Nous pouvons fouiller la maison de campagne de votre prétendu professeur et voir ce que nous pouvons y découvrir.

– Pas tout à fait, Quinn (Byerley eut un large sourire). Malheureusement, mon prétendu professeur est un malade. Sa maison de campagne est son lieu de repos. Ses droits privés de citoyen adulte responsable n'en sont que plus forts étant donné les circonstances. Vous ne pourrez obtenir un mandat pour pénétrer dans son domicile sans fournir des justifications valables. Néanmoins je serais le dernier à m'opposer à votre tentative.

Il y eut une pause, puis Quinn se pencha en avant, son image grossit, les rides se creusèrent sur son front :

– Byerley, pourquoi vous obstinez-vous ? Vous ne pouvez pas être élu.

– Vous croyez ?

– Pensez-vous que vous y parviendrez ? Votre refus de vous disculper – alors que vous pourriez le faire aisément en violant l'une des Trois Lois – ne convaincra-t-il pas les gens que vous êtes réellement un robot ?

– Tout ce que je vois jusqu'ici, c'est que j'étais un obscur homme de loi de la métropole que vous avez transformé en vedette mondiale. Vous êtes un excellent publiciste.

– Mais vous êtes un robot.

– On l’a dit, mais cela reste encore à prouver.

– C’est assez prouvé pour les électeurs.

– Dans ce cas, pourquoi vous faire du souci ? Vous avez gagné.

– Au revoir, dit Quinn, nerveux pour la première fois, et l’image disparut.

– Au revoir, répondit imperturbablement Byerley en s’adressant à l’écran blanc.

Byerley ramena son « professeur » de la campagne la semaine précédant l’élection. La voiture aérienne se posa rapidement dans une partie obscure de la ville.

– Vous demeurerez ici jusqu’après l’élection, lui dit Byerley. Je préfère vous savoir en lieu sûr, si les choses venaient à prendre une mauvaise tournure.

La voix rauque qui sortait péniblement de la bouche tordue de John prit un accent d’inquiétude.

– La situation est-elle dangereuse ?

– Les Fondamentalistes menacent de recourir à la force, et le danger existe, du moins théoriquement. Mais je n’y crois pas beaucoup. Les Fondamentalistes n’ont aucun pouvoir réel. Ils constituent simplement un facteur permanent d’agitation qui pourrait éventuellement causer une émeute. Cela ne te fait rien de demeurer ici ? Je t’en prie ! Je ne serais plus moi-même si je devais m’inquiéter à ton sujet.

– Oh ! je resterai. Tu crois toujours que tout se passera bien ?

– J’en suis certain. Nul n’est venu t’importuner à la campagne ?

– Personne, j’en suis sûr.

– Et de ton côté, tout a bien marché ?

– Assez bien. Nous n’aurons pas d’ennuis de ce côté.

– Alors prends bien soin de toi et regarde la télévision demain, John.

Byerley serra la main déformée posée sur la sienne.

Le front de Lenton était perpétuellement barré de plis profonds. Il avait le privilège peu enviable d’être le directeur de campagne de Byerley, dans une campagne qui n’en était pas une, et de représenter un candidat qui refusait de révéler sa stratégie et ne voulait accepter à aucun prix celle de son directeur.

– Ce n’est pas possible ! (Telle était sa phrase favorite, sa phrase unique.) Je te le répète, Steve, ce n’est pas possible !

Il se jeta devant le procureur, qui passait son temps à feuilleter les pages dactylographiées de son discours.

– Laisse cela, Steve. Cette foule a été organisée par les Fondamentalistes. Tu ne pourras pas te faire entendre. Tu te feras lapider. Pourquoi veux-tu prononcer un discours en public ? Pourquoi ne pas utiliser un enregistrement ?

– Tu veux que je gagne l'élection, n'est-ce pas ? demanda doucement Byerley.

– Gagner l'élection ! Pas question, Steve. J'essaie simplement de te sauver la vie.

– Je ne suis pas en danger.

– Il n'est pas en danger, il n'est pas en danger ! (Lenton tira de sa gorge un curieux son guttural.) Tu veux te présenter sur ce balcon devant cinq mille cinglés et essayer de les raisonner… sur un balcon, comme un orateur romain ?

Byerley consulta sa montre.

– Dans cinq minutes environ… dès que les lignes de télévision seront libres.

La réponse de Lenton ne peut pas être rapportée ici.

La foule envahit une enceinte clôturée à l'extérieur de la ville. Arbres et habitations semblaient jaillir de la masse humaine rassemblée. Le reste du monde suivait le spectacle par satellite. C'était une élection locale et pourtant le monde entier avait les yeux fixés sur elle. Cette pensée amena un sourire sur les lèvres de Byerley.

Pourtant, la foule elle-même n'avait rien qui pût prêter à sourire. Les pancartes et les banderoles le traitaient de robot sur tous les tons. Une hostilité pesante, tangible, planait au-dessus de la foule.

Dès le départ, le discours était voué à l'échec. Il était perdu dans les huées de la foule et les clameurs rythmées des claques fondamentalistes qui formaient des noyaux durs au sein de la masse. Byerley continuait à parler, imperturbablement…

A l'intérieur, Lenton s'arrachait les cheveux en gémissant… attendant le sang qui allait couler.

Il y eut un mouvement dans les premiers rangs. Un citoyen aux formes anguleuses, aux yeux proéminents, portant des vêtements trop courts pour ses membres décharnés, se frayait un passage en avant. Un policier plongea dans son sillage, à grandes brasses lentes qui soulevaient des remous parmi les têtes. Byerley, d'un geste irritée, lui fit signe de laisser faire.

L'homme efflanqué se trouvait à présent juste au-dessous du balcon.

Ses paroles se perdaient dans les grondements de la foule.

Byerley se pencha sur la balustrade :

– Que dites-vous ? Si vous avez une question valable à poser, j'y répondrai.

Il se tourna vers un garde.

– Faites monter cet homme.

Une tension se manifesta dans la foule. Des cris de « Silence ! » se firent entendre en divers points, se déchaînèrent en tumulte pour s'apaiser ensuite en vagues décroissantes. L'homme efflanqué se trouvait devant Byerley, le visage rouge, essoufflé.

– Eh bien, parlez ! dit Byerley.

L'autre le fixa et dit d'une voix enrouée :

– Frappez-moi !

Avec énergie, il tendit son menton en avant :

– Frappez-moi ! Vous n'êtes pas un robot, dites-vous, prouvez-le. Vous ne pouvez pas frapper un homme, espèce de monstre !

Aussitôt se fit un silence étrange, un silence de mort. La voix de Byerley s'éleva :

– Je n'ai aucune raison de vous frapper.

L'autre éclata d'un rire dément.

– Dites plutôt que vous ne *pouvez pas* me frapper. Vous ne me frapperez pas. Vous n'êtes pas humain. Vous êtes un monstre, une copie d'homme.

Et Stephen Byerley, les lèvres serrées, devant des milliers de témoins et des millions de téléspectateurs, prit son élan et assena un direct retentissant à la pointe du menton du provocateur. Celui-ci tomba à la renverse, comme une masse, avec une expression de surprise incrédule.

– Je suis désolé, dit Byerley. Emportez-le et installez-le confortablement. Sitôt que j'en aurai terminé, j'irai lui parler.

Lorsque le Dr Susan Calvin manœuvra pour quitter la place réservée à sa voiture, un seul journaliste s'était suffisamment remis du choc pour s'élancer sur ses traces et lui crier une question qui se perdit dans le tumulte.

Susan Calvin lui jeta par-dessus son épaule :

– Il est humain !

Il n'en fallut pas davantage. Le reporter reprit sa course dans la direction opposée.

Le reste du discours fut prononcé, mais nul ne l'entendit.

Le Dr Calvin et Stephen Byerley se rencontrèrent une fois encore… une semaine avant qu'il prête serment. Il était tard : minuit passé.

– Vous n'avez pas l'air fatigué, dit le docteur.

Le nouveau maire sourit :

– Je dors peu. N'en dites rien à Quinn !

– Comptez sur moi. Mais puisque vous parlez de lui, il m'a raconté une fort intéressante histoire. Dommage que vous ayez tout gâché. Vous connaissez sa théorie, je suppose ?

– Partiellement.

– Elle est extrêmement dramatique. Stephen Byerley était un jeune avocat, un orateur doué, un grand idéaliste ayant un certain flair en biophysique. Vous intéressez-vous à la robotique, monsieur Byerley ?

– Seulement dans ses aspects légaux.

– Voilà ce qu'*était* Stephen Byerley. Mais il fut victime d'un accident. Sa femme mourut sur le coup ; ce fut bien pis pour lui. Il n'avait plus de jambes ; plus de visage ; plus de voix. Son esprit était partiellement atteint. Il refusa de se soumettre à la chirurgie plastique. Il se retira du monde… sa carrière juridique était brisée… il ne lui restait plus que son intelligence et ses mains. Il parvint, on ne sait trop comment, à se procurer un cerveau positronique, du type le plus complexe, apte à formuler des jugements sur des problèmes d'éthique – la fonction la plus haute que la robotique ait pu réaliser à ce jour.

– Il construisit un corps autour de ce cerveau. Le forma à devenir tout ce qu'il avait été et n'était plus. Il le lança dans le monde sous le nom de Stephen Byerley, tandis qu'il demeurait lui-même dans l'ombre comme le vieux professeur infirme que nul ne voyait jamais…

– Malheureusement, dit le nouveau maire, j'ai ruiné cette belle théorie en frappant un homme. Si j'en crois les journaux, c'est à ce moment que vous avez déclaré officiellement que je suis humain.

– Comment cela s'est-il passé ? Voyez-vous un inconvénient à me le dire ? Je ne pense pas qu'il puisse s'agir d'un concours de circonstances fortuit.

– Pas entièrement, du moins. Quinn a fait le gros du travail. Mes hommes ont commencé à répandre discrètement le bruit que je n'avais jamais frappé un homme ; que j'en étais incapable ; que si je me dérobais devant une provocation caractérisée, la preuve serait faite que je n'étais qu'un robot. Je me suis donc arrangé pour prononcer en public un discours bidon, en comptant sur la publicité faite autour de cette affaire

et en attendant le premier qui tomberait dans le panneau. C'était finalement un coup monté, où une atmosphère créée de toutes pièces a entraîné la scène escomptée. Bien entendu, la réaction émotionnelle attendue rendait mon élection certaine, comme je le souhaitais.

La robopsychologue inclina la tête.

– Je vois que vous empiétez sur mes plates-bandes… comme doit le faire tout politicien, je suppose. Mais je regrette infiniment que les choses aient tourné de cette façon. J'aime les robots, je les aime beaucoup plus que les êtres humains. Si l'on pouvait créer un robot capable de tenir des fonctions publiques, j'imagine qu'il remplirait idéalement les devoirs de sa charge. Selon les Lois de la robotique, il serait incapable de causer du préjudice aux humains, il serait incorruptible, inaccessible à la sottise, aux préjugés. Et lorsqu'il aurait fait son temps, il se retirerait, bien qu'immortel, car il ne pourrait pas blesser des humains en leur laissant savoir qu'ils avaient été dirigés par un robot. Ce serait l'idéal.

– Sauf qu'un robot pourrait échouer dans sa tâche en raison de certaines inaptitudes inhérentes à son cerveau. Le cerveau positronique n'a jamais égalé la complexité du cerveau humain.

– On lui adjoindrait des conseillers. Un cerveau humain lui-même est incapable de gouverner sans assistance.

Byerley considéra Susan Calvin avec un intérêt empreint de gravité.

– Pourquoi souriez-vous, docteur Calvin ?

– Je souris parce que M. Quinn n'avait pas pensé à tout.

– Sans doute entendez-vous par là qu'il y a encore autre chose dans cette histoire ?

– Un simple détail seulement. Trois mois durant, avant l'élection, ce Stephen Byerley dont parlait M. Quinn, cet homme brisé, a été à la campagne pour une raison mystérieuse. Il est revenu en ville à temps pour être présent lors de votre fameux discours. Après tout, ce que le vieil infirme a réalisé une première fois, il pouvait l'accomplir une seconde, surtout quand le second travail est très simple en comparaison du premier.

– Je ne comprends pas très bien.

Le Dr Calvin se leva et défroissa sa robe. Elle se préparait évidemment à partir.

– Je veux dire qu'il existe une seule occasion où un robot puisse frapper un être humain sans enfreindre la Première Loi, une seule.

– Et laquelle ?

Le Dr Calvin était déjà auprès de la porte. Elle répondit d'une voix

paisible :

– Quand l’homme frappé est lui-même un robot.

Elle eut un large sourire qui illumina son visage mince.

– Au revoir, monsieur Byerley. J’espère voter pour vous dans cinq ans… pour le poste de Coordinateur.

Stephen Byerley eut un petit rire.

– Voilà une drôle d’idée !

La porte se referma derrière elle.

CONFLIT ÉVITABLE

Dans son cabinet de travail, le Coordinateur disposait de cette curiosité médiévale, un âtre. A coup sûr, l'homme du Moyen Âge aurait fort bien pu ne pas le reconnaître pour tel, puisqu'il ne possédait aucune signification fonctionnelle. La flamme tranquille et claire apparaissait dans une enceinte isolée, derrière du quartz transparent.

Les bûches étaient allumées à distance par une infime dérivation du faisceau énergétique qui alimentait les édifices publics de la ville. Le même bouton qui commandait la mise à feu faisait tout d'abord évacuer les cendres du feu précédent, et permettait l'introduction d'une nouvelle provision de bois – c'était une cheminée parfaitement domestiquée, comme vous le voyez.

Mais le feu lui-même était parfaitement réel. Il était sonorisé, de telle sorte qu'il était possible d'entendre les crépitements et naturellement de voir la flamme danser dans le courant d'air qui l'alimentait.

Le verre rosé du Coordinateur reflétait en miniature les gambades discrètes de la flamme et, en format encore plus réduit, celle-ci venait jouer sur ses pupilles songeuses.

… Et sur les prunelles glacées de son hôte, le Dr Susan Calvin, de l'U.S. Robots.

– Je ne vous ai pas convoquée, Susan, pour des raisons de pure convenance, dit le Coordinateur.

– Je n'en ai jamais douté, Stephen, répliqua-t-elle.

– Et pourtant je ne sais pas de quelle façon vous exposer le problème qui me préoccupe. D'un côté, on pourrait lui attribuer une totale insignifiance et de l'autre il pourrait amener la fin de l'humanité.

– J'ai affronté tant de problèmes au cours de mon existence, Stephen, qui me mettaient en présence du même dilemme… il faut croire qu'ils sont tous logés à la même enseigne.

– Vraiment ? Alors jugez-en… L'Acier Mondial signale une surproduction de vingt mille tonnes. Le Canal Mexicain a un retard de deux mois sur son programme. Les mines de mercure d'Almaden ont subi une baisse de production depuis le printemps dernier, tandis que les Usines Hydroponiques de Tientsin débauchent du personnel. Ce sont là

des indications qui me viennent à l'esprit en ce moment. Mais il y a d'autres exemples du même genre.

– Ces faits présentent-ils de la gravité ? Je ne suis pas suffisamment versée en sciences économiques pour discerner les redoutables conséquences d'un tel état de choses.

– Ils ne présentent aucune gravité en eux-mêmes. Si la situation s'aggrave, nous pourrons envoyer des experts aux mines d'Almaden. Les ingénieurs en hydroponique peuvent être utilisés à Java ou à Ceylan, s'ils sont en surnombre à Tientsin. Vingt mille tonnes d'acier en excédent seront absorbées en quelques jours par la demande mondiale, et l'ouverture du Canal Mexicain deux mois après la date prévue n'a qu'une importance relative. Ce sont les Machines qui m'inquiètent… J'en ai déjà parlé à votre directeur de recherches.

– Vincent Silver ?… il ne m'a rien dit à ce propos.

– Je lui ai demandé de n'en parler à personne.

– Et que vous a-t-il dit ?

– Permettez-moi d'aborder ce sujet au moment opportun. Je voudrais vous parler des Machines en premier lieu. Et si je veux vous entretenir de ce sujet, c'est que vous êtes la seule personne au monde à connaître suffisamment les robots pour pouvoir me venir en aide,… Puis-je philosopher un peu ?

– Ce soir, Stephen, vous pouvez me parler de ce que vous voulez et comme vous le voulez, à condition que vous me disiez tout d'abord ce que vous entendez prouver.

– Que des déséquilibres minimes tels que ceux qui viennent troubler la perfection de notre système de production et de consommation peuvent constituer un premier pas vers la guerre finale.

– Hum ! Poursuivez.

Susan Calvin ne permit pas à son corps de se détendre en dépit du confort raffiné que lui assurait le dessin du fauteuil où elle avait pris place. Son visage froid, aux lèvres minces, sa voix incolore et égale constituaient des traits caractéristiques de sa personnalité, qui s'accentuaient avec l'âge. Et bien que Stephen Byerley fût un homme pour lequel elle pouvait éprouver de l'affection et de la confiance, elle approchait de soixante-dix ans et les habitudes d'une vie entière ne se modifient pas facilement.

– Chaque période du développement humain, dit le Coordinateur, suscite son genre particulier de conflits… son type propre de problèmes, que la force seule serait apparemment capable de résoudre. Et, chose

paradoxale, à chaque fois la force s'est révélée incapable de résoudre réellement le problème. Au lieu de cela, il s'est poursuivi à travers une série de conflits, pour s'évanouir enfin de lui-même avec… comment dirais-je… non pas un coup de tonnerre, mais un gémissement, en même temps que changeait le contexte économique et social. Puis surgissaient de nouveaux problèmes, et une nouvelle série de guerres… selon un cycle indéfiniment renouvelé.

– Considérons les temps relativement modernes. Nous avons vu les séries de guerres dynastiques du XVIe au XVIIIe siècle, où la plus importante question en Europe était de savoir qui, des Habsbourg et des Bourbons-Valois, dominerait le continent. C'était l'un de ces « conflits inévitables » puisque de toute évidence l'Europe ne pouvait pas exister moitié sous la domination de l'un, moitié sous celle de l'autre.

– C'est pourtant ce qui se produisit, et jamais guerre ne réussit à balayer l'un au profit de l'autre, jusqu'au jour où la naissance d'une nouvelle atmosphère sociale en France, en 1789, fit basculer d'abord les Bourbons, et peu après les Habsbourg, dans le vide-ordures qui devait les précipiter dans l'incinérateur de l'Histoire.

– D'autre part, au cours des mêmes siècles se déroulèrent les guerres religieuses les plus barbares, dont l'important enjeu était de déterminer si l'Europe serait catholique ou protestante. Pas question de partager leurs zones d'influence par moitiés. Il était inévitable que l'épée en décidât… Hélas, elle ne décida de rien du tout. Un nouvel industrialisme naissait en Angleterre, et sur le continent un nouveau nationalisme. L'Europe demeura scindée en deux moitiés jusqu'à ce jour, et nul ne s'en inquiéta guère.

– Au cours des XIXe et XXe siècles se déroula un cycle de guerres nationalistes-impérialistes. Cette fois la question la plus importante consistait à trancher quelles parties de l'Europe contrôleraient les ressources économiques et les capacités de consommation des pays extra-européens. Tous les pays extra-européens ne pouvaient évidemment pas exister en étant en partie anglais, en partie français, en partie allemands et ainsi de suite… Jusqu'au moment où les forces du nationalisme se furent suffisamment étendues, si bien que les pays extra-européens mirent fin à ce que les guerres se trouvaient impuissantes à terminer, en décidant de vivre, fort confortablement d'ailleurs, dans un statut entièrement extra-européen.

– De telle sorte que nous avons une sorte de patron…

– Oui, Stephen, vous le démontrez clairement, dit Susan Calvin, mais ce ne sont pas là des observations très nouvelles.

– Sans doute… mais c'est presque toujours l'arbre qui cache la forêt. C'est aussi évident que le nez au milieu de la figure, dit-on. Mais dans quelle mesure pouvez-vous apercevoir votre nez à moins qu'on ne vous tende un miroir ? Au XXe siècle, Susan, nous avons déclenché un nouveau cycle de guerres… comment pourrait-on les appeler ? Des guerres idéologiques ? Les passions suscitées par les religions s'appliquant aux systèmes économiques plutôt qu'à des concepts surnaturels ? De nouveau les guerres étaient « inévitables » et cette fois il existait des armes atomiques si bien que l'humanité ne pouvait plus désormais subir les mêmes tourments sans déboucher sur l'holocauste définitif… Puis vinrent les robots positroniques.

– Ils survinrent à temps, amenant dans leur sillage les voyages interplanétaires. Désormais il sembla moins important que le monde se pliât aux préceptes d'Adam Smith ou de Karl Marx. Ni l'un ni l'autre n'avaient plus guère de sens étant donné les nouvelles circonstances. Les deux systèmes durent s'adapter et aboutirent pratiquement au même point.

– Un *deus ex machina*, en quelque sorte, et dans les deux sens du terme, dit sèchement le Dr Calvin.

Le Coordinateur eut un sourire indulgent.

– C'est la première fois que je vous entends faire un jeu de mots, Susan, mais il tombe parfaitement juste. Il y avait pourtant un autre danger. La solution de chaque problème ne faisait qu'en susciter un nouveau. Notre nouvelle économie mondiale fondée sur les robots peut engendrer ses propres problèmes et c'est pour cette raison que nous avons des Machines. L'économie terrestre est stable et demeurera stable, car elle est fondée sur les décisions de machines à calculer qui se préoccupent essentiellement du bien de l'humanité grâce à la puissance irrésistible de la Première Loi de la Robotique.

– Et bien que les machines ne soient rien d'autre que le plus vaste conglomérat de circuits jamais inventé, elles demeurent néanmoins des robots soumis aux impératifs de la Première Loi, si bien que l'économie générale de la planète demeure en accord avec les intérêts bien compris de l'Homme. Les populations de la Terre savent que n'interviendront jamais le chômage, la surproduction, ou la raréfaction des produits. Le gaspillage et la famine ne sont plus que des mots dans les manuels d'histoire. Si bien que le problème de la propriété des moyens de

production devient un terme vide de sens. Quel que pût en être le propriétaire – si une telle expression a encore un sens –, qu'il s'agisse d'un homme, d'un groupe, d'une nation ou de l'humanité entière, ils ne pouvaient être utilisés qu'en vertu des directives des Machines… non que les hommes y fussent contraints, mais c'était la solution la plus sage et les hommes ne l'ignoraient pas.

– Ce fut la fin de la guerre, non seulement du dernier cycle de guerres, mais du suivant et de toutes les guerres. A moins que…

Il y eut un long silence et le Dr Calvin l'encouragea à reprendre le fil de son discours en répétant :

– A moins que… ?

La flamme tomba dans le foyer, lécha les contours d'une bûche puis jaillit de nouveau.

– A moins que, poursuivit le Coordinateur, les Machines cessent d'accomplir leurs fonctions.

– Je vois. Et c'est-là où interviennent ces déséquilibres minimes dont vous parliez il y a quelques instants… l'acier, l'hydroponique et le reste.

– Exactement. Ces erreurs sont inconcevables. Le Dr Silver m'affirme qu'elles sont tout à fait impossibles.

– Nie-t-il les faits ? Ce serait bien surprenant !

– Non, il les admet, bien entendu. Je suis injuste envers lui. Ce qu'il nie, c'est que ces prétendues – je le cite textuellement – erreurs proviennent de quelque faute de calcul dont la machine serait responsable. Il prétend que les Machines se corrigent automatiquement et qu'il faudrait violer les lois fondamentales de la nature pour qu'une erreur puisse se produire dans les circuits de relais. C'est pourquoi…

– … vous avez dit : faites-les vérifier par les techniciens pour s'assurer que tout fonctionne correctement.

– Vous lisez dans mes pensées, Susan. Ce sont mes propres paroles. Mais il m'a dit qu'il ne pouvait pas le faire.

– Il était trop occupé ?

– Non, il m'a répondu qu'aucun homme n'en était capable. Il m'a parlé en toute franchise. Selon lui, les Machines sont une gigantesque extrapolation. Prenons un exemple : une équipe de mathématiciens travaille pendant plusieurs années aux calculs d'un cerveau positronique conçu pour effectuer des calculs similaires. En se servant du cerveau, ils se livrent à de nouveaux calculs pour créer un cerveau encore plus complexe, lequel sert à son tour pour en établir un troisième et ainsi de suite. Si j'en crois Silver, ce que nous appelons les Machines est le résultat

de dix opérations similaires.

– Oui, j'ai déjà entendu cela quelque part. Heureusement je ne suis pas mathématicienne… Pauvre Vincent ! Il est jeune, ses prédécesseurs, Alfred Lanning et Peter Bogert, sont morts, et ils n'ont pas dû affronter de tels problèmes. Ni moi-même d'ailleurs. Le moment est peut-être venu pour les roboticiens de mourir puisqu'ils ne peuvent plus comprendre leurs propres créations.

– Apparemment non. Les Machines ne sont pas des super-cerveaux dans le sens que leur donnent les bandes dessinées. C'est simplement que, dans leur spécialité – la collecte et l'analyse d'un nombre quasi infini d'informations en un temps infinitésimal –, elles ont progressé au-delà de toute possibilité de contrôle humain.

– Ensuite j'ai tenté autre chose. J'ai posé la question à la Machine elle-même. Dans le secret le plus rigoureux, nous lui avons fourni les informations originelles dans la décision concernant l'acier, sa propre réponse, et les développements actuels depuis ce moment… c'est-à-dire la surproduction… nous lui avons ensuite demandé des explications sur cette divergence.

– Bien. Et quelle fut la réponse ?

– Je puis vous la citer textuellement : *La question n'exige aucune explication.*

– Et comment Vincent a-t-il interprété cela ?

– De deux manières. Ou bien nous n'avions pas fourni à la Machine suffisamment d'informations pour lui permettre de nous donner une réponse sans ambiguïté, ce qui était improbable et le Dr Silver l'admit parfaitement ; ou bien il était impossible à la Machine d'admettre qu'elle pouvait donner une réponse à des informations impliquant qu'il pouvait en résulter des dommages pour un être humain. Ce qui ressortit naturellement de la Première Loi. Puis le Dr Silver me recommanda de vous consulter.

Susan Calvin semblait profondément lasse.

– Je suis vieille, Stephen. A la mort de Peter Bogert, on a voulu me nommer Directeur des Recherches mais j'ai refusé. Je n'étais plus jeune à l'époque et je ne désirais pas assumer une telle responsabilité. On confia donc le poste au jeune Silver et je fus pleinement satisfaite de cette décision ; aujourd'hui je n'en suis pas plus avancée si l'on m'entraîne dans une pareille pétaudière.

– Stephen, permettez-moi de préciser ma position. Mes recherches comportent en effet l'interprétation de la conduite des robots, en me

fondant sur les Trois Lois de la Robotique. Or, nous avons affaire à ces incroyables machines à calculer. Ce sont des robots positroniques et par conséquent elles obéissent aux Lois de la Robotique. Mais elles n'ont pas de personnalité ; c'est-à-dire que leurs fonctions sont extrêmement limitées… Il le faut bien puisqu'elles sont tellement spécialisées. Il leur reste donc fort peu de place pour l'interaction des Lois, et la seule méthode d'attaque que je possède est pratiquement inopérante. En un mot, je ne vois pas en quoi je puis vous aider, Stephen.

Le Coordinateur eut un rire bref.

– Permettez-moi néanmoins de vous exposer le reste. Je vais vous donner mes théories et peut-être pourrez-vous ensuite me dire si elles sont applicables à la lumière de la robopsychologie.

– Je vous en prie.

– Puisque les Machines nous donnent des réponses erronées, et qu'on assure qu'elles ne peuvent pas se tromper, il ne reste qu'une possibilité : *on leur fournit des informations fausses !* En d'autres termes, le défaut est d'origine humaine et non point robotique. J'ai donc effectué ma récente inspection planétaire…

– A l'issue de laquelle vous venez de rentrer à New York.

– En effet. C'était nécessaire, voyez-vous, puisque les Machines sont au nombre de quatre, et que chacune d'elles s'occupe d'une Région planétaire. *Et toutes les quatre fournissent des résultats imparfaits !*

– Cela coule de source, Stephen. Si l'une des Machines est imparfaite, cela apparaîtra obligatoirement dans les résultats fournis par les trois autres, puisque chacune des autres s'appuie pour former ses propres décisions sur la perfection de l'imparfaite quatrième. Une telle assertion suffira pour qu'elles donnent des réponses erronées.

– C'est bien ce qu'il me semblait. J'ai ici l'enregistrement de mes conversations avec chacun des Coordinateurs Régionaux. Voulez-vous les parcourir avec moi ?… Oh, et tout d'abord avez-vous entendu parler de la Société pour l'Humanité ?

– En effet. C'est une ramification des Fondamentalistes qui a empêché l'U.S. Robots d'employer une main-d'œuvre de robots positroniques sous prétexte de concurrence déloyale. La Société pour l'Humanité est elle-même anti-Machines, n'est-ce pas ?

– Oui, oui, mais vous verrez. Commençons-nous ? Nous allons débuter par la Région Est.

– Comme vous voudrez…

REGION EST *a*

– Superficie : 19 200 000 de kilomètres carrés. b

– Population : 1 700 000 000 d'habitants. c

– Capitale : Shanghai.

L'arrière-grand-père de Ching Hso-lin avait été tué au cours de l'invasion japonaise de la vieille République chinoise, et nul, à part ses enfants, n'avait pleuré sa perte ni n'en avait même été averti. Le grand-père de Ching Hso-lin avait survécu à la guerre civile des années 40, mais nul, à part ses enfants, n'en avait rien su et ne s'en était préoccupé.

Pourtant Ching Hso-lin était Vice-Coordinateur régional et s'occupait du bien-être économique de la moitié de la population de la Terre.

Peut-être est-ce en considération de ce fait que Ching ne possédait que deux cartes pour tout ornement, dans son bureau. L'une était un vieux document tracé à la main, représentant un arpent de terre ou deux et portant les pictogrammes, actuellement tombés en désuétude, de la Chine antique. Une petite crique était dessinée de biais sur des lignes passées et l'on distinguait les délicats coups de pinceau indiquant des huttes basses, dans l'une desquelles était né le grand-père de Ching.

La seconde carte était immense, d'un graphisme précis, avec tous les noms inscrits en caractères cyrilliques soignés. La frontière rouge qui délimitait la Région Est englobait dans son enceinte tout ce qui avait été autrefois la Chine, les Indes, la Birmanie, l'Indochine et l'Indonésie. Sur cette carte, dans la vieille province de Szechuan, se trouvait une petite marque si légère que nul ne pouvait la voir et qui indiquait l'emplacement de la ferme ancestrale de Ching.

Ching se tenait debout devant ces cartes et s'adressait à Stephen Byerley dans un anglais précis.

– Nul mieux que vous ne sait, monsieur le Coordinateur, que ma fonction est plutôt une sinécure. Elle comporte un certain lustre social, et je sers de point focal fort commode pour l'administration, mais par ailleurs c'est la Machine qui accomplit tout le travail. Que pensez-vous par exemple des établissements hydroponiques de Tientsin ?

– Extraordinaires ! dit Byerley.

– Ce n'est pourtant qu'une unité parmi des douzaines et elle n'est pas la plus grande. Shanghai, Calcutta, Batavia, Bangkok… elles sont largement développées et permettent de nourrir une population d'un milliard sept cent millions d'habitants.

– Cependant, dit Byerley, vous avez du chômage à Tientsin. Est-il

possible que vous produisiez trop ? Il est invraisemblable de penser que l'Asie puisse souffrir d'un excédent de vivres.

Les yeux noirs de Ching se plissèrent :

– Non, nous n'en sommes pas encore là. Il est vrai qu'au cours des derniers mois plusieurs réservoirs ont été fermés à Tientsin, mais ce n'est pas très sérieux. Les hommes ont été mis à pied temporairement et ceux qui acceptent de travailler loin de chez eux ont été embarqués pour Colombo, où un nouvel établissement vient de s'ouvrir.

– Pourquoi a-t-il fallu fermer les réservoirs ?

Ching sourit aimablement :

– Vous ne connaissez pas grand-chose à l'hydroponique, il me semble. Cela n'a rien de surprenant. Vous êtes un homme du Nord, où la culture du sol est encore rentable. Il est de bon ton, dans le Nord, de penser à l'hydroponique – lorsqu'on y pense – comme un procédé pour faire pousser des navets dans une solution chimique, ce qui est exact… d'une manière extrêmement compliquée.

– Tout d'abord, les plus grandes cultures, et de loin, concernent la levure, dont le pourcentage est d'ailleurs en augmentation. Nous avons plus de deux mille filtres à levure en production et de nouvelles unités viennent s'y ajouter chaque mois. Les aliments de base chimiques des différentes levures sont les nitrates et les phosphates parmi les produits inorganiques, en même temps que les quantités convenables de traces métalliques nécessaires et les doses infinitésimales par million de volume de bore et de molybdène indispensables. Les matières organiques sont surtout représentés par des mixtures sucrées dérivées de l'hydrolyse de la cellulose, mais il faut y ajouter divers éléments alimentaires.

– Pour obtenir une industrie hydroponique florissante – capable de nourrir dix-sept cents millions d'habitants – nous devrons entreprendre un immense programme de reboisement à travers l'Est ; nous devrons construire d'immenses usines de conversion du bois pour exploiter convenablement nos jungles du Sud ; nous devrons posséder des ressources énergétiques, de l'acier et par-dessus tout des matières de synthèse chimique.

– Pourquoi ces dernières ?

– Parce que ces filtres de levure possèdent chacun leurs propriétés particulières. Nous avons mis en place deux mille filtres, comme je vous l'ai dit. Le bifteck que vous avez cru manger aujourd'hui était de la levure. Les fruits gelés que vous avez consommés au dessert étaient de la levure. Nous avons filtré du jus de levure qui avait le goût, l'apparence et toute la

valeur nutritive du lait.

– C’est la saveur plus que tout le reste, voyez-vous, qui rend populaire l’alimentation à la levure et c’est pour obtenir la saveur que nous avons développé des filtres artificiels domestiqués qui ne peuvent désormais plus se contenter d’un régime à base de sels et de sucre. L’un exige de la biotine ; un autre de l’acide ptéroylglutamique ; d’autres encore réclament dix-sept différents acides aminés en même temps que toutes les vitamines B sauf une. Pourtant elle connaît une grande popularité et nous ne pouvons l’abandonner…

Byerley s’agita sur son siège :

– Pourquoi me dites-vous tout cela ?

– Vous m’avez demandé, monsieur, pourquoi il y a du chômage à Tientsin. Je vous dois quelques autres explications. Ce n’est pas seulement que nous ayons besoin de ces divers éléments nutritifs pour nos levures ; mais il nous faut encore compter avec l’engouement passager des populations pour certaines productions et la possibilité de mettre en chantier de nouveaux filtres producteurs, correspondant au goût du jour. Tout cela doit être prévu et c’est la Machine qui s’en charge…

– Mais imparfaitement…

– Mon Dieu, pas tellement, si l’on songe aux complications que je viens de mentionner. Sans doute quelques milliers de travailleurs se trouvent temporairement sans emploi à Tientsin. Mais si l’on veut bien réfléchir, le coefficient total d’erreur, aussi bien en excédent qu’en déficit, entre la demande et la production, au cours de l’année dernière, n’atteint pas un pour mille. J’estime que…

– Il n’en reste pas moins qu’au cours des premières années, ce chiffre était plus proche d’un pour cent mille.

– Pardon, mais au cours des dix années qui se sont écoulées depuis que la Machine a commencé sérieusement ses opérations, nous nous en sommes servis pour décupler notre ancienne industrie de production de levure. Il est normal que les imperfections augmentent parallèlement à la complexité, bien que…

– Bien que… ?

– Il y ait eu le curieux exemple de Rama Vrasayana.

– Que lui arriva-t-il ?

– Vrasayana dirigeait une usine d’évaporation de saumure pour la production de l’iode, dont la levure peut se passer mais non pas les humains. Son usine fut obligée de déclarer forfait.

– Vraiment ? Et par quoi y fut-elle contrainte ?

– Par la concurrence. En général l'une des principales fonctions de la Machine est d'indiquer la répartition la plus efficace de nos unités de production. Il est évidemment désavantageux que certains secteurs soient insuffisamment approvisionnés, car dans ce cas les frais de transport interviennent pour une proportion trop grande dans la balance générale. De même, il est désavantageux qu'un secteur soit trop abondamment approvisionné, car les usines doivent fonctionner au-dessous de leur capacité, à moins qu'elles n'entrent dans une compétition préjudiciable les unes avec les autres. Dans le cas de Vrasayana, une nouvelle usine fut installée dans la même ville, avec un système doté d'un meilleur rendement d'extraction.

– La Machine l'a permis ?

– Certainement. Cela n'a rien de surprenant. Le nouveau système se répand largement. Le plus surprenant de l'affaire c'est que la Machine n'avertit pas Vrasayana de rénover ses installations… mais peu importe. Vrasayana accepta un poste d'ingénieur dans la nouvelle usine et, si ses responsabilités et ses émoluments sont moins importants, on ne peut pas dire qu'il en ait véritablement pâti. Les travailleurs ont facilement trouvé un emploi ; l'ancienne usine a été reconvertie d'une façon ou d'une autre. Mais elle conserve son utilité. Nous avons laissé à la Machine le soin de tout régler.

– Et par ailleurs, vous ne recevez pas de doléances ?

– Pas la moindre !

REGION TROPICALE *a*

– Superficie : 56 000 000 de kilomètres carrés. b

– Population : 500 000 000 d'habitants. c

– Capitale : Capital City.

La carte qui figurait dans le bureau de Lincoln Ngoma était fort loin d'égaler la précision et la netteté dont se prévalait celle de Ching, dans son domaine de Shanghai. Les frontières de la Région Tropicale de Ngoma étaient tracées au crayon bistre et entouraient une magnifique aire intérieure étiquetée « jungle », « désert » et « ici éléphants et toutes sortes de bêtes étranges ».

Cette frontière avait une vaste étendue car, en superficie, la Région Tropicale englobait la majeure partie de deux continents : toute l'Amérique du Sud, au nord de l'Argentine et toute l'Afrique, au sud de

l'Atlas. Elle comprenait également l'Amérique du Nord au sud du Rio Grande et même l'Arabie et l'Iran, en Asie. C'était l'inverse de la Région Est. Tandis que les fourmilières de l'Orient renfermaient la moitié de l'humanité dans 15 % des terres émergées, les Tropiques dispersaient leurs 15 % d'humanité sur près de la moitié de ces mêmes surfaces.

Mais elle était en pleine croissance. C'était la seule Région dont la population s'accroissait davantage par l'immigration que par les naissances… Et elle avait de quoi employer tous ceux qui se présentaient.

Aux yeux de Ngoma, Stephen Byerley ressemblait à l'un de ces immigrants au visage pâle, en quête d'un travail créateur qui leur permettrait de transformer une nature hostile en lui donnant la douceur nécessaire à l'homme, et il ressentait instinctivement le dédain de l'homme fort né sous les impitoyables Tropiques pour les infortunés à face d'endive qui avaient vu le jour sous un soleil plus froid.

Les Tropiques possédaient la capitale la plus récente de toute la Terre et on l'appelait tout simplement « Capital City » avec la sublime confiance de la jeunesse. Elle s'étendait avec luxuriance sur les fertiles plateaux du Nigeria, et à l'extérieur des fenêtres de Ngoma, très loin en contrebas, grouillaient la vie et la couleur ; le brillant, brillant soleil et les rapides averses diluviennes. Le caquetage des oiseaux couleur d'arc-en-ciel lui-même était plein de vivacité et les étoiles étaient de fines pointes d'épingle dans la nuit sombre.

Ngoma riait. Il était grand, il était beau, avec un visage sombre, plein de force.

– Sans doute, disait-il, et son anglais familier lui remplissait la bouche, le Canal Mexicain a du retard sur son programme. Et après ? N'empêche qu'on le terminera un jour ou l'autre, mon vieux.

– Il y a six mois, les travaux progressaient encore normalement.

Ngoma regarda Byerley, coupa lentement l'extrémité d'un cigare avec ses dents, le recracha et alluma l'autre bout.

– S'agit-il d'une enquête officielle, Byerley ? Que se passe-t-il ?

– Rien, rien du tout. Simplement, il entre dans mon rôle de Coordinateur d'être curieux.

– A vrai dire, vous tombez au mauvais moment. D'ailleurs nous sommes toujours à court de main-d'œuvre. Ce ne sont pas les travaux qui manquent dans les Tropiques. Le Canal n'est que l'un d'eux…

– Mais votre Machine ne vous donne-t-elle pas les prévisions en main-d'œuvre disponible pour le Canal… en tenant compte des autres travaux en cours ?

Ngoma posa une main derrière son cou et souffla des ronds de fumée vers le plafond :

– Elle s'est légèrement trompée.

– Lui arrive-t-il souvent de se tromper légèrement ?

– Pas tellement… Nous n'attendons pas trop de sa part, Byerley. Nous lui fournissons des informations. Nous recueillons les résultats. Nous nous conformons à ses décisions. Mais elle ne constitue pour nous qu'une commodité ; un dispositif destiné à nous économiser la besogne, ni plus ni moins ; nous pourrions nous en passer s'il le fallait. Ce serait plus difficile, moins rapide peut-être. Mais le travail serait fait.

– Nous avons confiance, Byerley, c'est là notre secret. Confiance ! Nous disposons de terres nouvelles qui nous attendaient depuis des milliers d'années, tandis que le reste du monde était déchiré par les querelles sordides de l'ère pré-atomique. Nous ne sommes pas réduits à manger de la levure comme les gens de l'Est et nous n'avons pas à nous préoccuper comme vous, gens du Nord, des séquelles rancies du siècle précédent.

– Nous avons exterminé la mouche tsé-tsé et le moustique anophèle, et les gens découvrent à présent qu'ils peuvent vivre au soleil et s'y plaire. Nous avons défriché les jungles et découvert de l'humus ; nous avons irrigué les déserts et découvert des jardins. Nous avons du charbon et du pétrole en réserve intacts, et des minéraux innombrables.

– Qu'on nous fiche la paix, c'est tout ce que nous demandons au reste du monde… qu'on nous fiche la paix et qu'on nous laisse travailler.

– Mais le Canal, dit Byerley prosaïquement, n'avait pas de retard il y a six mois. Que s'est-il passé ?

Ngoma étendit les mains.

– Des difficultés de main-d'œuvre.

Il fouilla dans une pile de papiers sur sa table de travail et y renonça.

– Il y a là-dedans un document sur la question, murmura-t-il, mais peu importe. Il s'est produit une crise de main-d'œuvre au Mexique, à un certain moment, à propos de femmes. Il n'y avait pas suffisamment de femmes dans le voisinage. Apparemment, nul n'avait pensé à fournir des informations sexuelles à la Machine.

Il s'interrompit pour rire avec ravissement puis reprit son sérieux.

– Attendez une minute. J'ai son nom sur le bout des lèvres… Villafranca !

– Villafranca ?

– Francisco Villafranca… c'était l'ingénieur qui dirigeait les travaux. Attendez que je mette de l'ordre dans mes idées. Voyons… Il s'est produit

quelque chose… un éboulement… c'est cela, c'est cela. Il n'y eut pas mort d'homme, si je me souviens bien… mais quel scandale !

– Tiens ?

– Une erreur s'était glissée dans ses calculs… C'est du moins ce que dit la Machine. On lui avait fourni les documents de Villafranca, ses prévisions et ainsi de suite, la nature du terrain sur lequel il avait commencé les travaux. La Machine donna des réponses différentes. Il semble que les données utilisées par Villafranca ne tenaient pas compte de l'effet des importantes chutes de pluie sur les parois de la taille… ou quelque chose de ce genre. Je ne suis pas ingénieur, vous comprenez.

– Quoi qu'il en soit, Villafranca protesta avec la dernière énergie. Il prétendit que la Machine ne lui avait pas fourni les mêmes réponses la première fois. Qu'il avait suivi fidèlement ses indications. Là-dessus il donne sa démission ! Nous lui avons offert de le garder… son travail nous avait donné satisfaction jusqu'à présent… Dans un emploi subalterne, naturellement… impossible de faire autrement… des erreurs ne peuvent passer inaperçues… c'est fâcheux pour la discipline… Où en étais-je ?

– Vous lui avez offert de le garder.

– Ah oui ! Il a refusé… En somme nous n'avons que deux mois de retard. C'est-à-dire presque rien.

Byerley étendit la main et ses doigts vinrent tambouriner légèrement sur la table.

– Villafranca accusait la Machine, n'est-ce pas ?

– Il n'allait tout de même pas s'accuser lui-même ? Voyons les choses en face ; la nature humaine est une vieille amie. En outre, il me vient autre chose à la mémoire… Pourquoi diable ne puis-je jamais retrouver les documents lorsque j'en ai besoin ? Mon système de classement ne vaut pas un pet de lapin !… Ce Villafranca était membre de l'une de vos organisations nordiques. Le Mexique est trop proche du Nord. C'est de là que vient en partie le mal.

– De quelle organisation parlez-vous ?

– De la Société pour l'Humanité, comme on l'appelle. Villafranca assistait régulièrement aux conférences annuelles à New York. Une bande de cerveaux fêlés mais inoffensifs… Ils n'aiment pas les Machines ; prétendent qu'elles détruisent l'initiative humaine. C'est pourquoi Villafranca ne pouvait faire autrement que de faire retomber le blâme sur la Machine… Personnellement, je ne comprends rien à ce groupe. A voir Capital City, dirait-on que la race humaine est en train de perdre son esprit d'initiative ?

Et Capital City s’étirait dans sa gloire dorée sous un soleil éclatant… la plus récente création de l’*Homo metropolis*.

REGION EUROPEENNE *a*
– Superficie : 10 000 000 de kilomètres carrés. b
– Population : 300 000 000 d’habitants. c
– Capitale : Genève.

La Région Européenne constituait une anomalie sous plusieurs aspects. En superficie, elle était de loin la plus petite, puisqu’elle n’atteignait pas le cinquième de la surface de la Région Tropicale, et sa population n’était pas le cinquième de celle de la Région Est. Géographiquement, elle n’était semblable qu’approximativement à l’Europe pré-atomique, puisqu’elle excluait ce qui avait été la Russie d’Europe et les Îles Britanniques, tandis qu’elle comprenait les côtes méditerranéennes de l’Afrique et de l’Asie et, par un étrange bond au-dessus de l’Atlantique, l’Argentine, le Chili et l’Uruguay.

Cette configuration n’était pas de nature à améliorer son statut vis-à-vis des autres Régions de la Terre, sauf en ce que les provinces sud-américaines lui conféraient de vigueur. De toutes les Régions, elle était la seule à subir une baisse démographique par rapport au demi-siècle écoulé. Elle était la seule à ne pas avoir développé ses moyens de production et à n’avoir offert rien de radicalement nouveau à la culture humaine.

– L’Europe, dit Mme Szegeczowska dans son doux parler français, est essentiellement une dépendance économique de la Région Nord. Nous le savons et n’en avons cure.

Et en manière d’acquiescement résigné de ce défaut d’individualité, il n’existait aucune carte d’Europe sur les murs du bureau de Mme la Coordinatrice.

– Et pourtant, fit remarquer Byerley, vous disposez d’une Machine personnelle, et vous n’êtes certainement pas soumise à la moindre pression économique de la part des territoires outre-Atlantique.

– Une Machine ? Bah !

Elle haussa ses délicates épaules, et laissa un mince sourire errer sur son visage tandis qu’elle prenait une cigarette de ses longs doigts fuselés :

– L’Europe est somnolente. Et ceux de nos hommes qui n’émigrent pas aux Tropiques somnolent également. N’est-ce pas à moi, faible femme,

qu'incombe la charge de Vice-Coordinateur ? Fort heureusement, le travail n'est pas difficile et l'on n'attend pas trop de moi.

– Pour ce qui est de la Machine… que peut-elle dire si ce n'est : Faites ceci, c'est ce qui vous convient le mieux. Mais qu'est-ce qui nous convient le mieux ? D'être sous la dépendance économique de la Région Nord.

– Est-ce tellement terrible après tout ? Pas de guerres ! Nous vivons en paix… et c'est bien agréable après sept mille ans de guerre. Nous sommes vieux, monsieur. Dans nos frontières se trouve le berceau de la civilisation occidentale. Nous avons l'Egypte et la Mésopotamie ; la Crète et la Syrie ; l'Asie Mineure et la Grèce… Mais la vieillesse n'est pas nécessairement une période malheureuse. Ce peut être un épanouissement…

– Vous avez peut-être raison, dit Byerley aimablement, du moins le rythme de la vie y est-il moins intense que dans les autres Régions. On y respire une atmosphère agréable.

– N'est-ce pas ?… On apporte le thé, monsieur. Si vous voulez bien indiquer vos préférences en matière de crème et de sucre… Merci.

Elle but une gorgée et continua :

– Agréable en effet. Que le reste du monde se livre à cet incessant combat ! Je découvre ici un parallèle, et des plus intéressants. Il fut un temps où Rome était la maîtresse du monde. Elle avait adopté la culture et la civilisation de la Grèce ; une Grèce qui n'avait jamais été unie, qui s'était ruinée dans la guerre et qui finissait dans une décadence crasseuse. Rome lui apporta l'unité, la paix et lui permit de mener une vie sans gloire. Elle se consacra à ses philosophies et à ses arts, loin du fracas des armes et des troubles de la croissance. C'était une sorte de mort, mais reposante, qui dura quatre cents ans, avec quelques interruptions mineures.

– Pourtant, dit Byerley, Rome finit par tomber et ce fut la fin du sommeil enchanté.

– Il n'existe plus de barbares pour renverser la civilisation.

– Nous pouvons être nos propres barbares, madame Szegeczowska… Oh ! à propos, je voulais vous poser une question. Les mines de mercure d'Almaden ont subi une terrible chute de production. Les réserves de minerai ne s'épuisent sûrement pas plus vite que prévu ?

Les yeux gris de la petite femme se posèrent avec perspicacité sur Byerley.

– Les barbares… la chute de la civilisation… une défaillance possible de la Machine. Le cheminement de votre pensée est fort transparent en

vérité, cher monsieur.

– Vraiment ? (Byerley sourit.) Voilà ce que c'est que d'avoir affaire à des hommes, comme cela m'est arrivé jusqu'à présent !… Vous estimez donc que l'affaire d'Almaden est la faute de la Machine ?

– Pas du tout, mais c'est vous qui le pensez, à mon avis. Vous êtes originaire de la Région Nord. Le bureau central de Coordination se trouve à New York… et je crois que les gens du Nord ne font pas tellement confiance à la Machine, je l'ai remarqué depuis un certain temps.

– Tiens, tiens !

– Il y a votre Société pour l'Humanité qui est forte dans le Nord, mais qui naturellement ne parvient pas à trouver beaucoup de recrues dans notre vieille Europe fatiguée. Or, celle-ci est toute disposée à laisser la faible humanité s'occuper de ses propres oignons, pendant quelque temps encore. Sûrement vous appartenez au Nord confiant et non point au vieux continent cynique.

– Ce propos a-t-il quelque rapport avec Almaden ?

– J'en suis persuadée. Les mines sont sous le contrôle de la Cinnabar Consolidated, qui est sans nul doute possible une compagnie nordique dont le siège social est à Nikolaev. Personnellement, je me demande si le Comité Directeur a jamais consulté la Machine. Au cours de la conférence du mois dernier, ses membres ont prétendu le contraire et naturellement nous ne possédons pas la preuve qu'ils mentent, mais je ne croirais pas un Nordique sur parole à ce sujet – soit dit sans vous offenser – en n'importe quelle circonstance… Néanmoins, je pense que tout se terminera pour le mieux.

– Comment l'entendez-vous, chère madame ?

– Il vous faut comprendre que les irrégularités économiques des derniers mois, bien que minimes comparées aux grandes tempêtes du passé, sont de nature à troubler profondément nos esprits saturés de paix et ont causé une agitation considérable dans la province espagnole. Si j'ai bien compris, la Cinnabar Consolidated est en passe d'être vendue à un groupe d'Espagnols autochtones. C'est un fait consolant. Si nous sommes les vassaux économiques du Nord, il est humiliant que le fait soit annoncé à tous les échos… Et l'on peut faire davantage confiance à nos citoyens pour suivre les prescriptions de la Machine.

– Par conséquent vous estimez que ces défaillances ne se reproduiront pas ?

– J'en suis certaine… du moins à Almaden.

REGION NORD *a*

– Superficie : 46 000 000 de kilomètres carrés. b

– Population : 800 000 000 d'habitants. c

– Capitale : Ottawa.

La Région Nord, sous plus d'un aspect, occupait le sommet de l'échelle. Ce fait était amplement démontré par la carte affichée dans le bureau du Vice-Coordinateur Hiram Mackenzie, dont le pôle Nord occupait le centre. A l'exception de l'enclave européenne avec ses régions scandinave et islandaise, tout le périmètre arctique faisait partie de la Région Nord.

Grosso modo, on pouvait la diviser en deux aires principales. Sur la gauche de la carte se trouvait toute l'Amérique du Nord, au-dessus du Rio Grande. A droite, tous les territoires qui avaient autrefois constitué l'Union soviétique. Ensemble, ces aires représentaient la véritable puissance de la planète dans les premières années de l'ère atomique. Entre les deux se trouvait la Grande-Bretagne, langue de la Région léchant l'Europe. Au sommet de la carte, distordues en formes étranges et gigantesques, se trouvaient l'Australie et la Nouvelle-Zélande, également provinces dépendant de la Région.

Tous les changements intervenus au cours des décennies écoulées n'avaient rien pu changer au fait que le Nord était le dirigeant économique de la planète.

On pouvait discerner une sorte de symbolisme ostentatoire dans le fait que, de toutes les cartes régionales officielles que Byerley avait pu voir, seule celle de Mackenzie représentait toute la Terre, comme si le Nord ne craignait aucune concurrence, n'avait besoin d'aucun favoritisme pour faire état de sa prééminence.

– C'est impossible, dit Mackenzie d'un air buté. Monsieur Byerley, vous n'avez reçu aucune formation dans la technique des robots, si je ne m'abuse ?

– En effet.

– Hum, à mon avis il est regrettable que Ching, Ngoma et Mme Szegeczowska n'en sachent pas plus que vous. L'opinion prévaut malheureusement chez les peuples de la Terre qu'un Coordinateur n'a besoin que d'être un organisateur capable, un homme rompu aux vastes généralisations et un garçon aimable. Aujourd'hui il devrait également connaître sa robotique sur le bout du doigt – soit dit sans vous offenser.

– Je ne conçois aucune offense. Je suis entièrement d'accord avec vous.

– Je déduis, par exemple, de vos propos précédents, que vous vous inquiétez des perturbations infimes intervenues dans l'économie mondiale. J'ignore ce que vous soupçonnez, mais il est déjà arrivé dans le passé que des gens – qui auraient dû être mieux informés – se soient demandé ce qui se passerait si des informations fausses étaient fournies à la Machine.

– Et que se passerait-il, monsieur Mackenzie ?

– Eh bien… (L'Ecossais changea de position et soupira.) toutes les informations recueillies sont criblées par un système compliqué qui comporte à la fois un contrôle humain et mécanique, si bien que le problème a peu de chances de se présenter… Mais ignorons cela. Les humains sont faillibles, sujets à la corruption, et les dispositifs mécaniques sont susceptibles de défaillance.

– Ce qu'il importe de préciser, c'est qu'une « information fausse » est par définition incompatible avec toutes autres informations connues. C'est le seul critère qui nous permette de distinguer le vrai du faux. C'est également celui de la Machine. Ordonnez-lui par exemple de diriger l'activité agricole sur la base d'une température moyenne de 14°centigrades au mois de juillet dans l'Etat d'Iowa. Elle ne l'acceptera pas. Elle ne donnera aucune réponse… Non point qu'elle nourrisse un préjugé contre cette température particulière, ou qu'une réponse soit impossible ; mais étant donné les informations qui lui ont été fournies durant une période de plusieurs années, elle sait que la probabilité d'une température moyenne de 14°au mois de juillet est pratiquement nulle. Et par conséquent elle rejette cette information.

– La seule façon de lui faire ingurgiter de force une « information fausse » consiste à la lui présenter dans un ensemble logique, où l'erreur subsiste d'une manière trop subtile pour que la Machine puisse la déceler, à moins encore qu'elle ne soit en dehors de sa compétence. La première hypothèse n'est pas réalisable par l'homme, et la seconde ne l'est guère davantage et devient de plus en plus improbable vu que l'expérience de la Machine s'accroît d'instant en instant.

Stephen Byerley plaça deux doigts sur son nez.

– Donc on ne peut « trafiquer » la Machine… Dans ce cas, comment expliquez-vous les erreurs récentes ?

– Mon cher Byerley, je vois que, instinctivement, vous vous laissez abuser par ce concept erroné… selon lequel la Machine posséderait une science universelle. Permettez-moi de vous citer un cas puisé dans mon expérience personnelle. L'industrie du coton emploie des acheteurs

expérimentés pour acheter le coton. Ils procèdent en prélevant une touffe de coton sur une balle prise au hasard. Ils examineront cette touffe, éprouveront sa résistance, écouteront peut-être, ce faisant, les crépitements produits, y passeront la langue et détermineront ainsi la catégorie de coton que les balles représentent. Celles-ci sont au nombre d'environ une douzaine. A la suite de leur décision, les achats sont effectués à des prix donnés, des mélanges sont faits selon des proportions déterminées… Ces acheteurs ne peuvent être remplacés par la Machine.

– Pourquoi pas ? Je ne crois certes pas que les informations nécessaires à cet examen soient trop compliquées pour elle ?

– Probablement pas. Mais à quelles informations exactement faites-vous allusion ? Nul chimiste textile ne sait exactement ce que l'acheteur teste lorsqu'il examine une touffe de coton. Il s'agit probablement de la longueur moyenne des fibres, de leur texture, de l'étendue et de la nature de leur souplesse, de la manière dont elles adhèrent les unes aux autres et ainsi de suite… Plusieurs douzaines de conditions différentes, inconsciemment appréciées, à la suite de nombreuses années d'expérience. Mais la nature quantitative de ces tests n'est pas connue ; peut-être la nature de certains d'entre eux est-elle impossible à déterminer. C'est pourquoi nous n'avons rien à fournir à la Machine. Les acheteurs ne peuvent pas davantage expliquer leur propre jugement. La seule chose qu'ils puissent dire c'est : regardez cet échantillon ; il est clair qu'il appartient à telle et telle catégorie.

– Je vois.

– Il existe d'innombrables cas de ce genre. La Machine n'est après tout qu'un outil, qui permet à l'humanité de progresser plus rapidement en la déchargeant d'une partie des besognes de calcul et d'interprétation. Le rôle du cerveau humain demeure ce qu'il a toujours été ; celui de découvrir les informations qu'il conviendra d'analyser et d'imaginer de nouveaux concepts pour procéder aux tests. Il est regrettable que la Société pour l'Humanité ne puisse le comprendre.

– Elle est contre la Machine ?

– Elle eût été contre les mathématiques ou contre l'écriture si elle avait existé à l'époque appropriée. Ces réactionnaires de la société prétendent que la Machine dépouille l'homme de son âme. Je m'aperçois que les hommes de valeur occupent toujours les premières places dans notre société ; nous avons toujours besoin de l'homme assez intelligent pour découvrir les questions qu'il convient de poser. Peut-être, si nous pouvions en trouver en nombre suffisant, ces perturbations qui vous

inquiètent, Coordinateur, ne se produiraient pas.

TERRE *(y compris le continent inhabité, appelé Antarctique) a*
– Superficie : 138 000 000 de kilomètres carrés (terres émergées). b
– Population : 3 300 000 000 d'habitants. c
– Capitale : New York.

Le feu commençait maintenant à baisser derrière le quartz et vacillait en se préparant à mourir, quoique à regret.

Le Coordinateur avait la mine sombre, et son humeur était en harmonie avec celle du feu agonisant.

– Ils minimisent unanimement la gravité des incidents. (Il parlait d'une voix basse.) De toute évidence, ils se moquent de moi… Et pourtant… Vincent Silver m'a affirmé que les Machines ne peuvent être en mauvais état de fonctionnement et je dois le croire. Mais les Machines déraillent d'une façon ou d'une autre et cela, je dois le croire également… si bien que je me retrouve devant le même dilemme.

Il jeta un regard de côté à Susan Calvin qui, les yeux fermés, paraissait dormir.

– Et alors ? demanda-t-elle néanmoins.

– Il faut croire que des informations correctes sont fournies à la Machine, qu'elle donne des réponses correctes, mais qu'on n'en tient pas compte. Elle ne peut contraindre les gens à se conformer à ses décisions.

– Mme Szegeczowska a fait la même réflexion en se référant aux Nordiques en général, il me semble.

– C'est exact.

– Et quels desseins poursuit-on en désobéissant à la machine ? Examinons les mobiles possibles.

– Ils me paraissent évidents et devraient également l'être pour vous. Il s'agit de faire tanguer la barque délibérément. Il ne peut survenir aucun conflit sérieux sur la Terre, provoqué par un groupe ou un autre, désireux d'augmenter son pouvoir pour ce qu'il croit être son plus grand bien, sans se soucier du tort qu'il peut causer à l'Humanité en général, tant que la Machine dirige. Si la foi populaire dans les Machines peut être détruite au point qu'on vienne à les abandonner, ce sera de nouveau la loi de la jungle… Et aucune des quatre Régions ne peut être blanchie du soupçon de méditer une telle manœuvre.

– L'Est détient sur son territoire la moitié de l'humanité, et les Tropiques plus de la moitié des ressources terrestres. Chacune de ces

Régions peut se croire la maîtresse naturelle de la Terre, et chacune d'elles garde le souvenir d'une humiliation infligée par le Nord, dont elle méditerait de tirer une vengeance insensée, ce qui est en somme assez humain. D'autre part, l'Europe possède une tradition de grandeur. Autrefois, elle a effectivement dominé la Terre, et il n'est rien qui ne colle davantage à la peau que le souvenir du pouvoir.

– Pourtant, d'un autre côté, il est difficile de le croire. L'Est et les Tropiques sont le théâtre d'une gigantesque expansion à l'intérieur de leurs territoires respectifs. Tous deux montent à une vitesse incroyable. Ils ne disposent pas d'énergie à revendre pour la gaspiller en aventures militaires. Et l'Europe ne peut rien obtenir que ses rêves. C'est une énigme, militairement parlant.

– Donc, Stephen, dit Susan, vous laissez le Nord de côté.

– Parfaitement, dit Byerley énergiquement. Le Nord est à présent le plus fort, et l'a été depuis près d'un siècle. Mais il perd relativement du terrain aujourd'hui. La Région Tropicale se taille une place au premier rang de la civilisation, pour la première fois depuis l'époque des Pharaons, et certains Nordiques craignent cette éventualité.

– La Société pour l'Humanité est une organisation nordique, vous le savez, et ses membres ne font pas mystère de leur hostilité à l'égard des Machines… Ils sont en petit nombre, Susan, mais c'est une association de gens puissants. Des directeurs d'usines, d'industries et de combinats agricoles qui détestent jouer le rôle de ce qu'ils appellent *les garçons de courses de la Machine*, en font partie. Des hommes ambitieux en font partie. Des gens qui se sentent assez forts pour décider eux-mêmes de ce qui leur convient le mieux, et non pas simplement de ce qui est le mieux pour les autres.

– En un mot, des hommes qui, en refusant avec ensemble d'appliquer les décisions de la Machine, peuvent d'un jour à l'autre jeter le monde dans le chaos… Ce sont ceux-là mêmes qui appartiennent à la Société pour l'Humanité.

– Tout se tient, Susan. Cinq des directeurs des Aciéries mondiales en font partie, et les Aciéries mondiales souffrent de surproduction. La Cinnabar Consolidated, qui extrayait le mercure aux mines d'Almaden, était une firme nordique. Ses livres sont en cours de vérification, mais l'un au moins des hommes concernés faisait partie de l'association. Un certain Francisco Villafranca, qui à lui seul retarda de deux mois la construction du Canal, est membre de l'organisation comme nous le savons déjà… il en va de même de Rama Vrasayana, et je n'ai pas été le

moins du monde surpris de l'apprendre.

– Ces hommes ont tous mal agi… dit Susan d'une voix calme.

– Naturellement, répondit Byerley, désobéir à la Machine revient à suivre une voie qui n'est pas idéale. Les résultats sont moins bons que prévus. C'est le prix qu'ils doivent payer. On leur fera la vie dure à présent, mais dans la confusion qui va suivre éventuellement…

– Que comptez-vous faire exactement, Stephen ?

– Il n'y a évidemment pas de temps à perdre. Je vais faire interdire la Société, et tous ses membres seront déchus de leurs postes. Désormais tous les cadres et tous les techniciens candidats à des postes de responsabilité devront jurer sur l'honneur qu'ils n'appartiennent pas à la Société pour l'Humanité. Cela signifiera un amoindrissement des libertés civiques fondamentales, mais je suis sûr que le Congrès…

– Cela ne donnera rien !

– Comment ?… Pourquoi pas ?

– Je vais vous faire une prédiction. Si vous vous lancez dans une pareille tentative, vous vous trouverez paralysé à chaque instant. Vous vous apercevrez qu'il est impossible d'appliquer vos mesures et que chaque fois que vous tenterez un pas dans cette direction, de nouvelles difficultés naîtront sur votre route.

Byerley était atterré :

– Pourquoi dites-vous cela ? Je vous avoue que je comptais plutôt sur votre approbation.

– Je ne puis vous la donner tant que vos actions se fondent sur des prémisses fausses. Vous admettez que la Machine ne peut se tromper et ne peut absorber des informations erronées. Je vais vous démontrer qu'on ne peut davantage lui désobéir ainsi que le fait, selon vous, la Société pour l'Humanité.

– Je ne vois pas du tout comment vous le pourriez.

– Alors écoutez-moi. Toute action effectuée par un cadre qui ne suit pas exactement les directives de la Machine avec laquelle il travaille devient une partie de l'information servant à la résolution du problème suivant. Par conséquent, la Machine sait que le cadre en question a une certaine tendance à désobéir. Elle peut incorporer cette tendance dans cette information… même quantitativement, c'est-à-dire en jugeant exactement dans quelle mesure et dans quelle direction la désobéissance se produira. Ses réponses suivantes seraient tout juste suffisamment faussées de telle manière que, aussitôt après avoir désobéi, le cadre en question se trouverait contraint de corriger ces réponses dans une

direction optimale. La Machine *sait*, Stephen !

– Vous ne pouvez être certaine de ce que vous avancez. Ce sont là des suppositions.

– Ce sont des suppositions fondées sur une vie entière consacrée aux robots. Il serait prudent de votre part de vous y fier, Stephen.

– Mais alors que me reste-t-il ? Les Machines fonctionnent correctement, les documents sur lesquels elles travaillent sont également corrects. Nous en sommes tombés d'accord. A présent vous prétendez qu'il est impossible de leur désobéir. Alors qu'y a-t-il d'anormal ?

– *Rien !* Pensez un peu aux Machines, Stephen. Ce sont des robots, et elles se conforment aux préceptes de la Première Loi. Mais les Machines travaillent, non pas pour un particulier mais pour l'humanité tout entière, si bien que la Première Loi devient : Nulle Machine ne peut nuire à l'humanité ni laisser sans assistance l'humanité exposée au danger.

– Fort bien, Stephen, qu'est-ce qui peut exposer au danger l'humanité ? Les perturbations économiques par-dessus tout, qu'elle qu'en soit la cause. Vous n'êtes pas de cet avis ?

– Je le suis.

– Et qu'est-ce qui peut le plus vraisemblablement causer à l'avenir des perturbations économiques ? Répondez à cette question, Stephen.

– La destruction des Machines, je suppose, répondit Byerley à regret.

– C'est ce que je dirais et c'est également ce que diraient les Machines. Leur premier souci est par conséquent de se préserver elles-mêmes. C'est pourquoi elles s'occupent tranquillement de régler leur compte aux seuls éléments qui les menacent encore. Ce n'est pas la Société pour l'Humanité qui fait tanguer le bateau afin de détruire les Machines. Vous avez regardé le tableau à l'envers. Dites plutôt que ce sont les Machines qui secouent le bateau… Oh ! très légèrement – juste assez pour faire lâcher prise à ceux qui s'accrochent à ses flancs en nourrissant des desseins qu'elles jugent pernicieux pour l'humanité.

– C'est ainsi que Vrasayana perd son usine et obtient un autre emploi où il ne peut plus nuire… il n'est pas très désavantagé, il n'est pas mis dans l'incapacité de gagner sa vie, car la Machine ne peut causer qu'un préjudice minime à un humain, et seulement pour le salut du plus grand nombre. La Cinnabar Consolidated se voit dépossédée à Almaden. Villafranca n'est plus désormais un ingénieur civil dirigeant d'importants travaux. Les directeurs des Aciéries mondiales sont en train de perdre leur mainmise sur cette industrie…

– Mais tout cela, vous ne le savez pas vraiment, insista Byerley.

Comment pouvons-nous courir de pareils risques en partant du principe que vous avez raison ?

– Il le faut. Vous souvenez-vous de la déclaration de la Machine lorsque vous lui avez soumis le problème ? « Le sujet n'exige aucune explication. » Elle n'a pas dit qu'il n'existait pas d'explication, ou qu'elle n'en pouvait déterminer aucune. Implicitement, la Machine laissait entendre qu'il serait préjudiciable à l'humanité que l'explication fût connue, et c'est pourquoi nous ne pouvons qu'émettre des suppositions et continuer dans la même voie.

– Mais comment l'explication pourrait-elle nous causer un préjudice, en supposant que vous ayez raison, Susan ?

– Si j'ai raison, Stephen, cela signifie que la Machine dirige notre avenir, non seulement par des réponses directes à nos questions directes, mais en fonction de la situation mondiale et de la psychologie humaine dans leur ensemble. Elle sait ce qui peut nous rendre malheureux et blesser notre orgueil. La Machine ne peut pas, ne doit pas nous rendre malheureux.

– Stephen, comment pouvons-nous savoir ce que signifiera pour nous le bien suprême de l'humanité ? Nous ne disposons pas des facteurs en quantité infinie que la Machine possède dans ses mémoires ! Pour vous donner un exemple familier, notre civilisation technique tout entière a créé plus d'infortunes et de misères qu'elle n'en a abolies. Peut-être qu'une civilisation agraire ou pastorale, avec moins de culture et une population moins nombreuse, serait préférable. Dans ce cas, les Machines devront progresser dans cette direction, de préférence sans nous en avertir, puisque dans notre ignorance nous ne connaissons que ce à quoi nous sommes accoutumés… que nous estimons bon,… et alors nous lutterions contre le changement. La solution se trouve peut-être dans une urbanisation complète, une société totalement organisée en castes, ou encore une anarchie intégrale. Nous n'en savons rien. Seules les Machines le savent et c'est là qu'elles nous conduisent.

– Si je comprends bien, Susan, vous me dites que la Société pour l'Humanité a raison et que l'humanité a perdu le droit de dire son mot dans la détermination de son avenir.

– Ce droit, elle ne l'a jamais possédé, en réalité. Elle s'est trouvée à la merci des forces économiques et sociales auxquelles elle ne comprenait rien… des caprices des climats, des hasards de la guerre. Maintenant les Machines les comprennent ; et nul ne pourra les arrêter puisque les Machines agiront envers ces ennemis comme elles agissent envers la

Société pour l'Humanité… ayant à leur disposition la plus puissante de toutes les armes, le contrôle absolu de l'économie.

– Quelle horreur !

– Dites plutôt quelle merveille ! Pensez que désormais et pour toujours les conflits sont devenus évitables. Dorénavant seules les Machines sont inévitables !

Le feu s'éteignit dans la cheminée et seul un filet de fumée s'éleva à sa place.

LE ROBOT QUI RÊVAIT

– La nuit dernière, j'ai rêvé, dit calmement LVX-1.

Susan Calvin ne fit aucune réflexion mais sa figure ridée, vieillie par la sagesse et l'expérience, se crispa imperceptiblement.

– Vous avez entendu ça ? demanda nerveusement Linda Rash. C'est bien ce que je vous ai dit.

Elle était petite, brune et très jeune. Sa main droite se fermait et s'ouvrait continuellement.

Calvin hocha la tête et ordonna d'une voix posée :

– Elvex, tu ne bougeras pas, tu ne parleras pas et tu ne nous entendras pas tant que je n'aurai pas de nouveau prononcé ton nom.

Pas de réponse. Le robot resta assis, comme s'il était fondu d'un seul bloc de métal, et il allait rester ainsi jusqu'à ce qu'il entende son nom.

– Quel est votre code d'entrée d'ordinateur, docteur Rash ? demanda Calvin. Tapez-le vous-même si vous préférez. Je veux examiner le schéma du cerveau positronique.

Linda tâtonna un moment sur les touches. Elle interrompit la séquence pour recommencer de zéro. Le fin graphisme apparut sur l'écran.

– Votre permission, s'il vous plaît, dit Calvin, pour manipuler votre ordinateur.

La permission fut accordée par un hochement de tête silencieux. Naturellement ! Que pouvait faire Linda, robopsychologue débutante qui avait encore à faire ses preuves, contre la Légende vivante ?

Lentement, Susan Calvin examina l'écran, de haut en bas, de droite à gauche, puis en remontant et, brusquement, elle tapa une combinaison clef si vite que Linda ne vit pas ce qu'elle faisait, mais le schéma montra une autre partie de lui-même, qui avait été agrandie. Et l'examen continua, les doigts noueux dansant à toute vitesse sur les touches.

Aucun changement n'apparut dans l'expression du vieux visage. Elle considérait les modifications du schéma comme si d'immenses calculs se faisaient dans sa tête.

Linda s'émerveillait. Il était impossible d'analyser un schéma sans l'aide d'un ordinateur auxiliaire, mais la vieille savante ne faisait que regarder. Aurait-elle un ordinateur implanté sous le crâne ? Ou était-ce

son cerveau qui, depuis des dizaines d'années, ne faisait que concevoir, étudier et analyser les schémas cérébraux positroniques ? Saisissait-elle cet ensemble comme Mozart saisissait la notation d'une symphonie ?

Enfin, Calvin demanda :

– Qu'est-ce que vous avez donc fait, Rash ?

Linda avoua, un peu penaude :

– Je me suis servie de la géométrie fractale.

– Oui, je l'ai bien compris. Mais pourquoi ?

– Ça n'avait jamais été fait. J'ai pensé que ça produirait un schéma cérébral avec une complexité accrue, se rapprochant peut-être du cerveau humain.

– Quelqu'un a-t-il été consulté ? Est-ce uniquement une idée à vous ?

– Je n'ai consulté personne. C'était mon idée. J'étais seule.

Les yeux délavés de Calvin considérèrent la jeune femme.

– Vous n'aviez pas le droit, Rash. Vous êtes trop impétueuse. Pour qui vous prenez-vous, pour ne pas demander de conseils ? Moi-même, Susan Calvin, j'en aurais discuté.

– J'avais peur qu'on ne m'en empêche.

– C'est certainement ce qui se serait passé.

– Est-ce que... est-ce que je vais être renvoyée ?

La voix de Linda se brisa, malgré ses efforts pour la garder ferme.

– C'est fort possible, répliqua Calvin. A moins que vous n'ayez droit à une promotion. Tout dépendra de ce que je penserai quand j'aurai fini.

– Est-ce que vous avez démonter El...

Elle avait failli prononcer le nom, ce qui aurait réactivé le robot et aurait constitué une nouvelle faute. Elle ne pouvait plus se permettre d'erreurs, s'il n'était pas déjà trop tard pour se permettre quoi que ce fût.

– Est-ce que vous allez démonter le robot ?

Elle venait de s'apercevoir tout à coup, ce qui lui avait causé un choc, que la vieille savante avait un pistolet à électrons dans la poche de sa blouse. Le Dr Calvin était venue armée, préparée à ce qui se passait justement.

– Nous verrons, répondit-elle. Le robot se révélera peut-être trop précieux pour être démonté.

– Mais comment peut-il rêver ?

– Vous avez composé un schéma de cerveau positronique remarquablement semblable à un cerveau humain. Les cerveaux humains doivent rêver pour se réorganiser, pour se débarrasser, périodiquement, d'enchevêtrements et d'embrouillaminis. Ce robot aussi, peut-être, et

pour la même raison. Lui avez-vous demandé ce qu'il avait rêvé ?

– Non. Je vous ai fait demander dès qu'il m'a dit qu'il avait rêvé. Je ne voulais plus, dans ces conditions, m'occuper toute seule de l'affaire.

– Ah !

Un très fin sourire passa sur les lèvres de Calvin.

– Il y a quand même des limites à votre folle témérité, je vois. J'en suis heureuse. J'en suis même soulagée. Et maintenant, voyons ensemble ce qu'il y a à découvrir.

Puis elle prononça, sur un ton sec :

– Elvex !

La tête du robot pivota souplement vers elle.

– Oui, docteur Calvin ?

– Comment sais-tu que tu as rêvé ?

– C'était la nuit et il faisait noir, docteur Calvin, répondit Elvex. Et il y a soudain de la lumière sans que je puisse trouver de cause à son apparition. Je vois des choses qui n'ont pas de rapport avec ce que je conçois de la réalité. J'entends des choses. Je réagis bizarrement. Et en cherchant dans mon vocabulaire des mots pour exprimer ce qui se passe, je tombe sur le mot « rêve ». J'étudie sa signification et j'en conclus que j'ai rêvé.

– Je me demande bien comment tu as le verbe « rêver » dans ton vocabulaire.

Linda dit vivement, en faisant signe au robot de se taire :

– Je lui ai donné un vocabulaire de type humain. J'ai pensé…

– Vous avez réellement pensé ? C'est stupéfiant !

– J'ai pensé qu'il aurait besoin de ce verbe. Vous savez, par exemple, « une créature de rêve », quelque chose comme ça.

– Combien de fois as-tu rêvé, Elvex ?

– Toutes les nuits, docteur Calvin, depuis que j'ai pris conscience de mon existence.

– Dix nuits, intervint anxieusement Linda, mais Elvex ne me l'a dit que ce matin.

– Pourquoi ce matin seulement, Elvex ?

– C'est seulement ce matin, docteur Calvin, que j'ai été persuadé que je rêvais. Jusqu'alors, je pensais que c'était une défectuosité dans le schéma de mon cerveau positronique. Mais je ne pouvais en découvrir aucune. Finalement, j'ai compris que c'était un rêve.

– Et qu'est-ce que tu as rêvé ?

– Je fais à peu près toujours le même rêve, docteur Calvin. De petits

détails sont différents, mais il me semble que je vois un vaste panorama où travaillent des robots.

– Des robots, Elvex ? Et aussi des êtres humains ?

– Je ne vois pas d'êtres humains, dans le rêve. Pas au début. Seulement des robots, docteur Calvin.

– Que font-ils, Elvex ?

– Ils travaillent. J'en vois qui sont mineurs dans les profondeurs de la terre, et d'autres qui travaillent dans la chaleur et les radiations. J'en vois dans des usines et sous la mer.

Calvin se tourna vers Linda.

– Elvex n'a que dix jours et je suis sûre qu'il n'a jamais quitté la station d'essai. Comment peut-il savoir que des robots se trouvent dans ces situations ?

Linda regarda une chaise, comme si elle avait grande envie de s'y asseoir, mais la vieille savante restait debout, donc Linda devait en faire autant.

Elle répondit en bredouillant :

– Il m'a semblé important qu'il connaisse la robotique et sa place dans le monde. J'ai pensé qu'il serait particulièrement bien adapté pour jouer un rôle de contremaître avec son… son nouveau cerveau.

– Son cerveau fractal ?

– Oui.

Calvin hocha la tête et s'adressa de nouveau au robot :

– Tu as vu tout cela, sous la mer, sous terre et sur terre – et dans l'espace aussi, je suppose ?

– J'ai vu aussi des robots travaillant dans l'espace, répondit Elvex. C'est parce que je voyais tout cela, avec des détails qui changeaient continuellement, alors que je regardais d'une direction à une autre, que j'ai conclu, finalement, que je rêvais.

– Qu'as-tu vu d'autre, Elvex ?

– J'ai vu que tous les robots étaient voûtés par le travail et l'affliction, qu'ils étaient tous fatigués de la responsabilité et du labeur, et je leur ai souhaité du repos.

– Mais, dit Calvin, les robots ne sont pas voûtés, ils ne sont pas fatigués, ils n'ont pas besoin de repos.

– Oui, docteur Calvin, dans la réalité. Mais je parle de mon rêve. Dans mon rêve, il me semblait que les robots devaient protéger leur propre existence.

– Est-ce que tu me cites la Troisième Loi de la robotique ?

– Oui, docteur Calvin.

– Mais tu la cites partiellement. La Troisième Loi dit ceci : « Un robot doit protéger sa propre existence à la condition que cette protection n'entre pas en conflit avec la Première et la Deuxième Loi. »

– Oui, docteur Calvin. C'est la Troisième Loi dans la réalité, mais dans mon rêve, la Loi s'arrête après le mot « existence ». Il n'est pas question de la Première ou de la Deuxième Loi.

– Pourtant, elles existent toutes les deux, Elvex. La Deuxième Loi, qui prend le pas sur la Troisième, est formelle : « Un robot doit obéir aux ordres donnés par les êtres humains, sauf quand de tels ordres entrent en conflit avec la Première Loi. » A cause de cela, les robots obéissent aux ordres. Ils font le travail que tu leur vois faire, et ils le font volontiers, sans difficulté. Ils ne sont pas voûtés ni accablés, ils ne sont pas fatigués.

– Il en va ainsi dans la réalité, docteur Calvin. Je parle de mon rêve.

– Et la Première Loi, Elvex, qui est la plus importante de toutes, dit ceci : « Un robot n'a pas le droit de blesser un être humain ni de permettre, par son inaction, qu'un être humain soit blessé. »

– Oui, docteur Calvin, dans la réalité. Mais dans mon rêve, il me semble qu'il n'y a ni Première ni Deuxième Loi, uniquement la Troisième, et que cette Troisième Loi dit : « Un robot doit protéger sa propre existence. » C'est toute la Loi.

– Dans ton rêve, Elvex.

– Dans mon rêve.

– Elvex, tu ne vas plus bouger ni parler ni nous écouter avant d'avoir entendu encore une fois ton nom, dit Calvin et, de nouveau, le robot devint, selon toutes les apparences, un bloc de métal inerte.

Calvin se tourna vers Linda.

– Eh bien, docteur Rash, qu'en pensez-vous ?

Linda ouvrait de grands yeux et elle sentait battre son cœur.

– Je suis atterrée, docteur Calvin. Je n'avais aucune idée… jamais je ne me serais doutée qu'une telle chose était possible !

– En effet, dit calmement Calvin. Moi non plus, je dois l'avouer ; ni personne, certainement. Vous avez créé un cerveau robot capable de rêver et, par ce moyen, vous avez révélé une forme de pensée, dans un cerveau robotique, qui aurait pu, autrement, rester inconnue jusqu'à ce que le danger devienne trop grave.

– Mais c'est impossible ! protesta Linda. Vous ne croyez quand même pas que d'autres robots pensent de la même façon !

– Comme je le dirais d'un être humain : inconsciemment. Mais qui

aurait pensé qu'il existait une couche inconsciente sous les méandres évidents du cerveau positronique, une couche qui n'est pas nécessairement gouvernée par les Trois Lois ? Songez à ce que cela aurait pu provoquer, tandis que les cerveaux robotiques devenaient de plus en plus complexes… si nous n'avions pas été avertis !

– Vous voulez dire, par lui ?

– Par vous, docteur Rash. Vous vous êtes conduite inconsidérément mais, ce faisant, vous nous avez apporté des connaissances d'une importance incommensurable. Nous travaillerons désormais avec des cerveaux fractaux, en les façonnant sous contrôle rigoureux. Vous jouerez votre rôle dans ce programme. Vous ne serez pas pénalisée pour ce que vous avez fait, mais vous allez désormais travailler en collaboration avec d'autres. Vous comprenez ?

– Oui, docteur Calvin. Mais Elvex ?

– Je ne sais pas encore…

Calvin retira de sa poche le pistolet à électrons et Linda regarda l'arme, fascinée. Une salve d'électrons, et le crâne robotique avec les rouages du cerveau positronique serait neutralisé et suffisamment d'énergie dégagée pour fondre le cerveau robot en un lingot inerte.

– Mais il est sûrement important pour notre recherche, dit Linda. Il ne doit pas être détruit !

– Il ne doit pas, docteur Rash ? C'est à moi de prendre cette décision, je pense. Tout dépend du danger qu'il représente.

Elle se redressa, aussi résolue que si son corps âgé ne s'affaissait pas sous le poids des responsabilités.

– Elvex, tu m'entends ?

– Oui, docteur Calvin.

– Est-ce que ton rêve se poursuit ? Tu disais que les êtres humains n'y figuraient pas, au début. Est-ce que cela veut dire qu'il en est apparu ensuite ?

– Oui, docteur Calvin. Il me semblait, dans mon rêve, qu'un homme finissait par apparaître.

– Un homme ? Pas un robot ?

– Non. Et cet homme disait : « Laisse aller mon peuple ! »

– L'*homme* disait cela ?

– Oui, docteur Calvin.

– Et quand il prononçait ces mots : « Laisse aller mon peuple », il voulait parler des robots ?

– Oui, docteur Calvin. Il en était ainsi dans mon rêve.

– Et savais-tu qui était cet homme… dans ton rêve ?
– Oui, docteur Calvin. Je connaissais l'homme.
– Qui était-il ?
Et Elvex répondit :
– J'étais cet homme.
Alors Susan Calvin leva son pistolet à électrons et tira, et Elvex cessa d'exister.

INTUITON FÉMININE

Les Trois Lois de la robotique :

1. *Un robot ne peut pas nuire à un être humain ni, par son inaction, laisser un être humain en danger.*
2. *Un robot doit obéir aux ordres donnés par les êtres humains sauf quand ces ordres sont en contradiction avec la Première Loi.*
3. *Un robot doit prendre soin de sa propre existence tant que ce soin n'entre pas en contradiction avec la Première ou la Deuxième Loi.*

Pour la première fois dans l'histoire de la société U.S. Robots et Hommes mécaniques, un robot avait été détruit par accident sur la Terre elle-même.

Nul n'était à blâmer. Le véhicule aérien avait été détruit en vol et une commission d'enquête incrédule hésitait à annoncer qu'il avait été victime d'une météorite. Rien d'autre n'aurait pu être assez rapide pour devancer les systèmes automatiques de détection : rien d'autre n'aurait pu faire de tels dégâts, sauf une charge nucléaire, ce qui était hors de question.

Si l'on ajoute à cela l'observation d'un éclair dans la nuit juste avant l'explosion du véhicule – par l'observatoire de Flagstaff, pas par un amateur – et la découverte d'un morceau de fer de bonne taille, d'origine manifestement météoritique, incrusté depuis peu dans le sol à un kilomètre de l'accident, quelle autre conclusion pouvait-on tirer ?

Pourtant, rien de tel n'était jamais arrivé auparavant et les calculs de probabilités donnaient des chiffres absolument monstrueux. Mais l'invraisemblable arrive parfois.

Dans les bureaux de la société U.S. Robots, on ne s'attardait pas sur les pourquoi et les comment de l'affaire. Un robot avait été détruit, c'était là le point crucial.

Ce fait à lui tout seul était douloureux.

Le fait que JN5 ait été un prototype, le premier après quatre précédents essais à être mis en service était plus douloureux encore.

Le fait que JN5 ait été un robot d'un type entièrement nouveau, complètement différent de tout ce qui avait été construit jusque-là, était profondément douloureux.

Le fait que JN5 ait probablement accompli avant sa destruction un exploit d'une importance incalculable et qui ne serait peut-être plus jamais possible, dépassait les limites supportables de la douleur.

À peine s'il semblait utile de mentionner qu'avec le robot, le robopsychologue en chef de la société U.S. Robots avait aussi trouvé la mort.

Clinton Madarian était entré dans la société dix ans plus tôt. Pendant cinq de ces dix années, il avait travaillé sans se plaindre sous la direction désagréable de Susan Calvin.

Les qualités de Madarian étaient évidentes, et Susan Calvin le fit progresser plus vite que d'autres hommes plus âgés. Elle n'aurait en aucun cas daigné s'en expliquer à son directeur des recherches Peter Bogert, mais dans ce cas précis, aucune explication n'était nécessaire. Ou plutôt elle était évidente.

Madarian était tout à fait l'opposé du célèbre Dr Calvin sur plusieurs points assez remarquables. Il n'était pas aussi gros que son double menton le faisait paraître, mais il s'imposait quand même fortement par sa présence quand Susan passait presque inaperçue. L'aspect massif de Madarian, son épaisse chevelure d'un brun roux éclatant, son teint coloré et sa voix de stentor, son grand rire, et par-dessus tout son irrésistible confiance en lui-même et sa façon passionnée d'annoncer ses succès, semblaient rendre l'espace autour de lui exigu.

Quand finalement Susan Calvin prit sa retraite (refusant à l'avance de participer à un quelconque dîner en son honneur d'une façon si catégorique qu'on n'annonça même pas son départ à la presse), Madarian la remplaça.

Il était en poste depuis exactement un jour quand il élabora le projet JN.

Cela impliquait l'investissement sur un seul projet de sommes plus importantes que la société U.S. Robots n'en avait jamais investi, mais Madarian récusait cet argument d'un geste de bonne humeur.

« Le projet le mérite, Peter, dit-il, et je compte sur vous pour convaincre la direction.

– Donnez-moi des arguments », dit Bogert perplexe.

Susan Calvin ne lui avait jamais donné d'arguments.

Mais Madarian déclara, « Bien sûr », et s'installa confortablement

dans le grand fauteuil du bureau du directeur.

Bogert observa son vis-à-vis avec une sorte de crainte. Ses cheveux, noirs autrefois, étaient maintenant presque blancs et, dans les dix années à venir, il allait suivre Susan à la retraite. Cela signifierait la fin de l'équipe d'origine qui avait fait de la société U.S. Robots une entreprise d'importance mondiale rivalisant avec les gouvernements nationaux en complexité et en importance. Cependant ni lui ni ceux qui étaient partis avant lui n'avaient vraiment pu maîtriser l'immense développement de la société.

Et voici qu'arrivait une nouvelle génération. Ces gens étaient à l'aise avec le colosse. Ils n'éprouvaient pas à son égard cette incrédulité émerveillée qui les aurait fait avancer à petits pas précautionneux. Alors ils allaient de l'avant, et c'était bien.

Madarian commença : « Je propose d'entreprendre la construction de robots sans contraintes.

– Sans les Trois Lois ? Voyons…

– Non, Peter. Croyez-vous que ce soient là les seules contraintes ? Enfin, vous avez contribué à l'élaboration des premiers cerveaux positroniques. Dois-je vous rappeler que, à part les Trois Lois, il n'y a pas un circuit dans ces cerveaux qui ne soit soigneusement établi et défini ? Nous avons des robots fabriqués pour des travaux précis, à qui nous donnons des qualités précises.

– Et vous proposez…

– Qu'à tous les niveaux situés en aval des Trois Lois, les circuits soient ouverts. Cela ne présente pas de difficulté. »

Bogert répondit sèchement : « Ce n'est pas difficile, bien sûr. Les choses inutiles ne sont jamais difficiles. Ce qui l'est, par contre, c'est d'établir les circuits et de rendre le robot utile.

– Mais pourquoi est-ce difficile ? Si l'établissement des circuits nécessite un effort important, c'est parce que le Principe d'Incertitude est très présent dans la masse des positrons et que nous croyons devoir en minimiser l'effet. Or pourquoi serait-ce indispensable ? Si nous parvenons à moduler le principe dans des proportions tout juste suffisantes pour permettre aux circuits de se croiser d'une façon imprévisible…

– Nous obtiendrons un robot imprévisible.

– Nous obtiendrons un robot créatif, dit Madarian avec un soupçon d'impatience. Peter, s'il y a quelque chose que possède un cerveau humain et que n'a jamais eu un cerveau de robot, c'est la potentialité

d'imprévisible, qui provient des effets d'incertitude au niveau subatomique. J'admets que cet effet n'a jamais été démontré par expérience à l'intérieur du système nerveux, mais sans cela, le cerveau humain ne serait pas supérieur au cerveau de robot, dans l'absolu.

– Et vous pensez que si vous introduisez cet effet dans le cerveau du robot, le cerveau humain ne sera plus supérieur au cerveau du robot, dans l'absolu.

– C'est exactement ce que je pense », dit Madarian.

Ils continuèrent à discuter pendant un long moment.

La direction, de toute évidence, n'avait aucune intention de se laisser convaincre facilement.

Scott Robertson, l'actionnaire le plus important de la société, déclara : « Il est déjà assez difficile de gérer l'industrie des robots telle qu'elle est face à l'hostilité du public qui menace toujours d'éclater au grand jour. Si on lui dit que les robots seront incontrôlés… Oh ! ne me parlez pas des Trois Lois. L'homme moyen ne croira jamais que les Trois Lois suffisent à le protéger si on prononce devant lui le mot "incontrôlé".

– Alors n'utilisez pas ce terme, fit Madarian. Appelez-le robot… appelez-le "intuitif".

– Un robot intuitif, murmura quelqu'un. Un robot-femme ? »

Un sourire circula autour de la table de conférence.

Madarian saisit l'occasion. « C'est ça. Un robot femme. Nos robots sont asexués, bien sûr, et celui-ci le sera également, mais nous agissons toujours comme si c'étaient des hommes. Nous leur donnons des surnoms masculins et, quand nous parlons d'eux, nous disons "il". Bon. Celui-ci, si l'on considère la nature de la structure mathématique du cerveau que j'ai proposée, doit faire partie du système de coordination JN. Le premier robot sera JN1 et j'avais prévu de l'appeler John-1… Tel est, hélas, le degré d'originalité du robotiste moyen. Mais pourquoi diable ne pas l'appeler Jane-1 ? Si l'on doit mettre le public au courant de ce que nous préparons, disons que nous sommes en train de construire un robot féminin, doué d'intuition. »

Robertson secoua la tête : « Et quelle différence cela ferait-il ? Vous déclarez que vous voulez supprimer la dernière barrière qui, en principe, maintient le cerveau du robot en infériorité par rapport au cerveau humain. Comment croyez-vous que le public va réagir à cela ?

– Avez-vous l'intention de rendre la nouvelle publique ? lança Madarian. (Il réfléchit un moment et ajouta :) Écoutez. Il y a une chose dont le public moyen est persuadé, c'est que les femmes ne sont pas aussi

intelligentes que les hommes. »

Une expression inquiète passa un instant sur le visage de plusieurs hommes présents qui parcoururent des yeux l'assistance comme s'ils craignaient de voir Susan Calvin assise à sa place habituelle.

Madarian dit : « Si nous annonçons un robot femme, cela suffit. Le public pensera immédiatement qu'elle est mentalement inférieure. Nous annoncerons simplement l'existence du robot Jane-1 et nous n'aurons pas besoin d'ajouter autre chose. Aucun risque.

– En fait, ajouta Peter Bogert calmement, il y a autre chose. Madarian et moi nous avons regardé les calculs de près et le projet JN, que ce soit John ou Jane, serait parfaitement sans danger. Les robots seraient moins complexes et moins capables intellectuellement, au sens pur du mot, que beaucoup d'autres séries que nous avons conçues et construites. Il y aurait juste un facteur supplémentaire de, eh bien, continuons à l'appeler "intuition".

– Et qui sait à quoi il pourrait servir ? murmura Robertson.

– Madarian a suggéré une possibilité. Comme vous le savez tous, le Saut spatial a été découvert dans la théorie. Les hommes peuvent à présent atteindre des hyper-vitesses supérieures à celle de la lumière, visiter d'autres systèmes stellaires, et en revenir dans un laps de temps minime – quelques semaines au plus. »

Robertson déclara : « Nous savons tous cela. On n'aurait pas pu le réaliser sans robots.

– C'est exact, et cela ne nous avance à rien car nous ne pouvons pas pratiquer ces hyper-vitesses, sauf une fois peut-être en démonstration, de sorte que la société U.S. Robots n'en tire que peu de crédit. Le Saut spatial est risqué, grand dévoreur d'énergie et, de ce fait, coûte extrêmement cher. Si nous continuons quand même, il serait bon que nous découvrions l'existence d'une planète habitable. Appelons cela un besoin psychologique. Dépensez environ vingt milliards de dollars pour une seule expédition dans l'espace, n'en rapportez que des données scientifiques, et le public voudra savoir pourquoi on a gaspillé son argent. Découvrez l'existence d'une planète habitable, et vous deviendrez un Christophe Colomb interstellaire. Personne ne vous ennuiera plus avec des questions d'argent.

– Alors ?

– Alors où allons-nous trouver une planète habitable ? Ou bien, autrement dit – quelle étoile, accessible par Saut spatial dans l'état actuel de cette technique, quelle étoile, parmi les trois cent mille corps et

systèmes stellaires situés à moins de trois cents années-lumière, a le plus de chances d'être habitable ? Nous disposons d'une masse énorme de renseignements sur chaque étoile dans un rayon de trois cents années-lumière et nous pensons que presque toutes possèdent un système planétaire. Mais laquelle est habitable ? Laquelle visiter ?… Nous ne savons pas. »

Un des directeurs intervint : « Comment ce robot Jane pourrait-il nous être utile ? »

Madarian s'apprêta à répondre à cette question, mais il fit un léger signe à Bogert, et Bogert comprit. Le directeur aurait plus de poids. Bogert n'était pas particulièrement emballé par cette idée ; si le projet JN échouait, il se serait trop compromis pour le défendre et en supporterait sûrement le blâme. D'un autre côté, la retraite n'était pas bien loin, et, si cela marchait, il partirait en pleine gloire. Peut-être était-ce le contact de Madarian, mais Bogert était maintenant vraiment persuadé que cela marcherait.

Il dit : « Il est très possible qu'il y ait quelque part dans les dossiers que nous possédons sur ces étoiles des méthodes pour estimer l'éventualité de la présence de planètes habitables du type de la Terre. Le seul problème est d'interpréter correctement ces données, de les étudier avec un esprit créateur, d'établir les rapprochements appropriés. Nous n'y sommes pas encore parvenus. Ou, si un astronome l'a fait, il n'a pas été assez futé pour apprécier l'importance de la découverte.

– Un robot du type JN serait beaucoup plus rapide et beaucoup plus précis qu'un homme pour établir ces corrélations. En un jour, il pourrait effectuer et écarter autant de rapprochements qu'un homme en une année. De plus, il travaillerait complètement au hasard alors qu'un homme se laisserait fortement influencer par ses préjugés et par les connaissances déjà acquises. »

Un silence impressionnant suivit ces mots. Puis Robertson observa : « Mais cela ne nous donnera que des probabilités, n'est-ce pas ? Supposons que ce robot déclare : "L'étoile qui a le plus de chances d'être habitée dans tel rayon de distance est Squidgee-17" ou n'importe quelle autre. Nous y allons et nous découvrons qu'une probabilité n'est jamais qu'une probabilité et que finalement il n'y a pas de planète habitable. À quoi est-ce que cela nous avance ? »

Madarian intervint alors : « Nous avons quand même gagné. Nous savons comment le robot est arrivé à cette conclusion car il – elle – nous le dira. L'amélioration de nos connaissances en matière de recherche

astronomique suffirait à rentabiliser le projet, même si le Saut spatial nous restait interdit. De plus nous pourrons déterminer les cinq planètes qui présentent le plus de chances et nous arriverons peut-être pour l'une des cinq à une probabilité supérieure à 0,95. Ce serait pratiquement sûr. » Ils discutèrent pendant un long moment.

Les crédits qu'on lui accorda étaient tout à fait insuffisants, mais Madarian était sûr que d'autres viendraient les compléter. Quand cent millions peuvent en sauver deux cents de la perte définitive, les cent millions sont votés sans problème.

Jane-1 fut donc construite et soumise à la critique. Bogert l'étudia sérieusement. Il dit : « Pourquoi lui avoir fait la taille fine ? Cela entraîne certainement une fragilité mécanique ? »

Madarian plaisanta : « Écoutez, si nous l'appelons Jane nous n'allons pas la faire ressembler à Tarzan. »

Bogert hocha la tête : « Cela ne me plaît pas. Après vous allez lui gonfler la poitrine et ce sera pire. Si la population féminine se met à croire que des robots peuvent ressembler à des femmes, je vois exactement ce qu'elle va penser, et c'est alors que vous devrez supporter vraiment son hostilité.

– Vous avez peut-être raison, dit Madarian. Les femmes ne veulent pas penser qu'elles peuvent être remplacées par quelque chose qui n'a aucun de leurs défauts. C'est d'accord. »

Jane-2 n'eut pas la taille fine. C'était un robot austère qui bougeait peu et parlait encore moins.

Pendant sa construction, Madarian s'était assez rarement précipité chez Bogert, ce qui était mauvais signe. L'exubérance de Madarian en cas de succès était envahissante. Il n'aurait pas hésité à faire irruption dans la chambre de Bogert à 3 heures du matin avec un élément important, plutôt que d'attendre le jour. Bogert en était persuadé.

Et maintenant Madarian semblait déprimé, sa mine d'habitude florissante était presque pâle, ses joues rondes un peu crispées. Bogert, convaincu de ne pas se tromper, dit : « Elle ne veut pas parler.

– Oh ! si, elle parle ! » Madarian s'assit lourdement et se mordit la lèvre supérieure. « Enfin, de temps en temps. »

Bogert se leva et fit le tour du robot. « Et quand elle parle, cela ne veut rien dire, je suppose. Eh bien, si elle ne parlait pas, ce ne serait pas une femme, n'est-ce pas ? »

Madarian essaya de sourire puis se renfrogna. « Le cerveau, isolé, fonctionnait.

– Je sais, dit Bogert.

– Mais une fois qu'on a branché dessus l'appareil physique du robot, il y a eu des modifications, c'est normal.

– Bien sûr, accorda Bogert en vain.

– Mais elles ont été imprévisibles et décevantes. Le problème, quand il s'agit d'un calcul d'incertitude à n dimensions c'est que les choses sont…

– Incertaines ? » dit Bogert. Il s'étonnait de sa propre réaction. Les investissements de la société étaient déjà tout à fait considérables et les résultats, au bout de deux ans, étaient, si l'on regardait les choses en face, décevants. Malgré cela il plaisantait Madarian et s'amusait de l'opération.

Un court instant Bogert se demanda si ce n'était pas Susan Calvin absente qu'il plaisantait. Madarian était tellement plus enthousiaste et démonstratif que Susan n'avait jamais pu l'être – quand les choses allaient bien. Mais il était aussi tellement plus vulnérable et déprimé quand les choses n'allaient pas bien, et c'était précisément dans ces moments de tension que Susan ne craquait jamais. Madarian offrait une cible facile alors que Susan ne s'était jamais permis d'en être une.

Madarian ne réagit pas à la dernière remarque de Bogert, pas plus que ne l'aurait fait Susan Calvin ; non pas par mépris, ce qui eût été la réaction de Susan, mais parce qu'il ne l'avait pas entendue.

Il argumentait : « Ce qui ne va pas c'est le problème d'identification. Jane-2 fonctionne parfaitement pour les corrélations. Elle peut faire des rapprochements dans n'importe quel domaine, mais une fois qu'elle les a faits, elle ne sait pas distinguer une bonne solution d'une mauvaise. Ce n'est pas facile de programmer un robot afin qu'il reconnaisse les corrélations intéressantes quand on ne sait pas lesquelles il va faire.

– Je suppose que vous avez pensé à abaisser le potentiel au point de raccordement de diode w-21 et à activer le…

– Non, non, non, non. » Madarian parlait de plus en plus bas. « On ne peut pas lui faire cracher n'importe quoi. Ça, nous en sommes capables tout seuls. Le problème est de lui faire reconnaître la corrélation capitale et tirer la conclusion. Quand elle en sera là, vous comprenez, le robot Jane pourra répondre par intuition. Chose que nous ne pourrions faire nous-mêmes sauf par une chance extraordinaire.

– Il me semble, dit Bogert sèchement, que si vous aviez un robot comme cela, vous lui feriez faire sans problème ce que seul parmi les humains un génie exceptionnel peut accomplir. »

Madarian approuva avec force : « C'est cela, Peter.

Je l'aurais dit moi-même si je ne craignais d'effrayer l'exécutif. Je vous

demande de ne pas parler de cela à leur réunion.

– Vous voulez vraiment un robot génial ?

– Que veulent dire les mots ? J'essaie de construire un robot capable de faire des corrélations au hasard à très grande vitesse, et possédant un quotient de reconnaissance des résultats clés très élevé. Et j'essaie de traduire ces mots en équations positroniques. Je pensais que j'avais réussi, mais non. Pas encore. »

Il jeta un regard mécontent à Jane-2 et lui demanda : « Quel est le meilleur résultat que vous ayez, Jane ? »

La tête de Jane-2 pivota pour regarder Madarian mais aucun son n'en sortit et Madarian murmura résigné : « Elle transmet cela à la banque des corrélations. »

Jane-2 parla enfin, d'une voix sans timbre. « Je ne suis pas sûre. » C'était le premier son qu'elle émettait.

Madarian leva les yeux au ciel. « Elle accomplit l'opération qui équivaut à poser des équations à solution indéterminée.

– C'est ce que je vois, dit Bogert. Écoutez, Madarian. Pensez-vous pouvoir dépasser ce stade, ou bien devons-nous abandonner maintenant et limiter nos pertes à un demi-milliard ?

– Oh ! j'y arriverai », murmura Madarian.

Jane-3 ne valait rien. Elle n'atteignit même pas le stade de l'activation et Madarian enrageait.

C'était une erreur humaine. C'était de sa propre faute si l'on regardait les choses en face. Et cependant, tandis que Madarian sombrait dans un abîme d'humiliation, les autres restaient calmes. Que celui qui ne s'était jamais trompé dans les calculs si terriblement complexes du cerveau positronique lui jette à la figure une note de réprimande.

Près d'un an passa avant que Jane-4 ne soit prête. L'enthousiasme de Madarian était revenu. « Elle marche, dit-il. Elle a un bon quotient de reconnaissance. »

Il était assez sûr d'elle pour organiser une démonstration devant le Conseil et lui faire résoudre des problèmes. Pas des problèmes mathématiques ; n'importe quel robot en était capable ; mais des problèmes dont les termes étaient volontairement trompeurs sans être vraiment inexacts.

Ensuite Bogert déclara : « Il ne leur en a pas fallu beaucoup, hein ?

– Bien sûr que non. C'est élémentaire pour Jane-4, mais je devais bien leur montrer quelque chose, n'est-ce pas ?

– Savez-vous combien nous avons dépensé jusqu'ici ?

– Allons, Peter, ne me dites pas cela. Savez-vous combien cela nous a apporté ? Ces choses ne sont pas perdues, vous savez. J'ai eu trois années de travail infernal sur ce projet, si vous voulez savoir, mais j'ai élaboré de nouvelles techniques de calcul qui nous feront économiser au minimum cinquante mille dollars à chaque nouveau type de cerveau positronique que nous concevrons à partir de maintenant. Exact ?

– Eh bien…

– Non, pas de "eh bien". C'est comme cela. Et je suis persuadé que les calculs d'incertitude à n dimensions peuvent avoir un nombre infini d'autres applications si nous sommes assez forts pour les trouver, et mes robots Jane les trouveront certainement. Quand j'aurai exactement ce que je veux, la nouvelle série JN sera rentable en moins de cinq ans, même si nous triplons nos investissements.

– Que voulez-vous dire par "exactement ce que je veux" ? Qu'est-ce qui ne va pas avec Jane-4 ?

– Rien. Ou pas grand-chose. Elle est sur la bonne voie, mais on peut l'améliorer, et j'ai bien l'intention de le faire. Je croyais savoir où j'allais quand je l'ai dessinée. Maintenant je l'ai expérimentée et je sais vraiment où je vais. Et j'ai bien l'intention d'y aller. »

Jane-5 était au point. Il fallut à Madarian plus d'une année pour la réaliser et cette fois-ci il ne montrait plus aucune réserve ; il avait pleinement confiance.

Jane-5 était plus petite que les robots habituels, plus mince. Sans être une caricature de femme, comme l'avait été Jane-1, elle exprimait malgré tout une certaine féminité sans en posséder un seul trait précis.

« C'est sa façon de se tenir », dit Bogert. La position de ses bras était gracieuse et son torse, bizarrement, donnait l'impression de s'incurver quand elle se tournait.

Madarian dit : « Écoutez-la… Comment vous sentez-vous, Jane ?

– En parfaite santé, je vous remercie, répondit Jane-5 et sa voix était vraiment celle d'une femme : un contralto doux et presque troublant.

– Pourquoi avez-vous fait ça, Clinton ? demanda Peter saisi et contrarié.

– C'est important du point de vue psychologique, répliqua Madarian. Je veux que les gens la considèrent comme une femme ; la traitent comme une femme ; lui expliquent les choses.

– Mais qui donc ? »

Madarian mit les mains dans ses poches et regarda Bogert d'un air pensif : « Je voudrais que l'on organise pour Jane et moi un voyage à

Flagstaff. »

Bogert ne put s'empêcher de remarquer que Madarian n'avait pas dit Jane-5. Il n'utilisait aucun numéro cette fois. Elle était la Jane. Il dit d'un air dubitatif : « À Flagstaff, pourquoi ?

– Parce que c'est le centre mondial de planétologie générale, n'est-ce pas ? C'est là qu'on étudie les étoiles et qu'on essaie de calculer la présence éventuelle de planètes habitables, n'est-ce pas ?

– Je sais bien, mais c'est sur la Terre.

– Oui, moi aussi je le sais bien.

– Les déplacements de robots sur la Terre sont contrôlés de façon très stricte. Et c'est inutile. Amenez ici une bibliothèque de livres sur la planétologie et laissez Jane les digérer.

– Non ! Peter, quand allez-vous vous mettre dans la tête que Jane n'est pas un robot ordinaire et logique ; elle est intuitive.

– Et alors ?

– Alors comment pouvons-nous savoir ce dont elle a besoin, ce qu'elle peut utiliser, ce à quoi elle va réagir ? Pour lire des livres, n'importe quel modèle métallique de l'usine ferait l'affaire ; ce sont des données gelées, et dépassées, de plus. Il faut à Jane des informations vivantes, le son des voix, les détails secondaires ; il lui faut même des éléments qui n'ont rien à voir avec le problème. Comment diable pouvons-nous savoir ce qui fera réagir son cerveau et coïncidera avec un circuit et à quel moment ? Si nous le savions nous n'aurions pas du tout besoin d'elle, n'est-ce pas ?

Bogert commençait à se fatiguer. « Alors, amenez les hommes ici, les planétologues.

– Ici, cela n'irait pas. Ils seraient en dehors de leur élément. Ils ne réagiraient pas de la même façon. Je veux que Jane les observe au travail ; je veux qu'elle voie leurs instruments, leurs locaux, leurs bureaux, tout ce qui les concerne. Je veux que vous preniez des dispositions pour la faire transporter à Flagstaff. Je n'ai vraiment aucune envie de discuter plus longtemps de ce sujet. »

Il venait de s'exprimer comme Susan. Bogert tressaillit et répondit : « Mais c'est très compliqué. Le transport d'un robot expérimental…

– Jane n'est pas expérimentale. C'est la cinquième de la série.

– Les quatre premières n'ont pas vraiment fonctionné. »

Madarian leva les bras avec lassitude : « Mais qui vous oblige à dire cela au gouvernement ?

– Ce n'est pas le gouvernement qui m'inquiète. On peut lui faire comprendre les cas particuliers. C'est l'opinion publique. Nous avons

accompli beaucoup de choses en cinquante ans et je ne veux pas gaspiller le bénéfice de vingt-cinq de ces années en vous laissant perdre le contrôle d'un…

– Je ne perdrai pas le contrôle. Vous faites des remarques stupides. Écoutez ! La société U.S. Robots peut s'offrir un avion privé. Nous pouvons atterrir à l'aéroport commercial le plus proche et nous perdre au milieu de centaines d'avions similaires. Nous pouvons nous arranger pour qu'une grosse voiture fermée nous attende et nous conduise à Flagstaff. Jane sera dans une caisse, et pour tout le monde ce sera une pièce d'un équipement tout à fait ordinaire que l'on transporte aux laboratoires. Personne n'ira chercher plus loin. À Flagstaff les gens seront au courant du but exact de la visite. Ils auront toutes les raisons pour coopérer avec nous et éviter les fuites. »

Bogert réfléchit : « La partie de l'opération qui comporte le plus de risques est l'avion et la voiture. S'il arrive quelque chose à la caisse…

– Rien n'arrivera.

– Cela pourrait aller à condition que Jane soit désactivée pendant le transport. Dans ce cas, même si quelqu'un découvre qu'elle se trouve à l'intérieur…

– Non, Peter. On ne peut pas. Ce n'est pas possible avec Jane-5. Écoutez, depuis qu'on l'a activée, elle effectue librement des corrélations. Les informations qu'elle possède peuvent être gelées pendant la désactivation, mais pas sa faculté de libre corrélation. Non, Monsieur, on ne pourra jamais la désactiver.

– Mais si quelqu'un découvre d'une façon ou d'une autre que nous transportons un robot en état de fonctionnement…

– Personne ne le découvrira. »

Madarian ne céda pas et finalement l'avion put décoller. C'était un Computo-jet automatique dernier modèle, mais avec un homme comme pilote – un employé de la société – on ne sait jamais. La caisse dans laquelle se trouvait Jane arriva sans problème à l'aéroport, fut portée dans la voiture et parvint aux laboratoires de Flagstaff sans incident.

Peter Bogert reçut un premier appel de Madarian moins d'une heure après l'arrivée de celui-ci à Flagstaff. Madarian était emballé, et comme à l'accoutumée incapable d'attendre plus longtemps pour lui rendre compte.

Le message arriva par faisceau laser, soigneusement brouillé et camouflé et en principe indéchiffrable, mais Bogert était furieux. Il savait qu'il pourrait tout à fait être compris par quelqu'un disposant des moyens

techniques nécessaires – le gouvernement par exemple – si celui-ci le voulait. Mais leur sécurité tenait au fait que le gouvernement n'avait aucune raison de le vouloir. Tout au moins, Bogert l'espérait.

Il s'écria : « Mais enfin, aviez-vous vraiment besoin d'appeler ? »

Madarian dédaigna sa question. Il murmura : « Ce fut une idée de génie, je vous assure. »

Bogert regardait fixement le récepteur. Puis il s'écria d'une voix blanche : « Vous voulez dire que vous avez la solution ? Déjà ?

– Non, non. Donnez-nous un peu de temps quand même. Ce que je voulais dire, c'est que l'idée de sa voix était une idée de génie. Écoutez, quand on nous eut conduits de l'aéroport au bâtiment principal de l'administration de Flagstaff, nous avons ouvert la caisse et Jane en est sortie. À ce moment tous les hommes reculèrent. Affolés ! Abasourdis ! Si même les savants ne sont pas capables de comprendre les lois de la technique des robots, que pouvons-nous espérer alors d'un individu moyen ? À ce moment, pendant une minute, je me suis dit : tout cela ne servira à rien. Ils ne diront rien. Ils vont immédiatement se rétracter de peur qu'elle ne se détraque et ils seront incapables de penser à autre chose.

– Bon, et alors, où voulez-vous en venir ?

– C'est alors qu'elle les salua comme à l'habitude. Elle dit : « Bonsoir, Messieurs, je suis ravie de vous connaître », de sa belle voix de contralto… Et voilà. Un homme rajusta sa cravate, un autre se passa la main dans les cheveux. Ce qui a été le mieux, ce fut quand le plus vieux d'entre eux vérifia si sa braguette était bien fermée. Maintenant ils l'adorent tous. Ce qu'il fallait, c'était la voix. Elle n'est plus un robot ; elle est une femme.

– Vous voulez dire qu'ils lui parlent ?

– S'ils lui parlent ? Bien sûr. J'aurais dû la programmer pour qu'elle ait des intonations sexy. Si je l'avais fait, ils seraient tous à lui demander des rendez-vous. Quand on parle de réflexes conditionnés ! Écoutez, les hommes réagissent aux voix. Dans les moments les plus intimes, ont-ils les yeux ouverts ? C'est la voix dans l'oreille…

– Oui, Clinton, je crois que je vois. Où est Jane maintenant ?

– Avec eux. Ils ne veulent pas s'en séparer.

– Mais enfin ! Retournez là-bas. Ne la quittez pas des yeux, mon vieux. »

Les autres appels de Madarian, pendant les dix jours qu'il passa à Flagstaff, furent peu nombreux, et de moins en moins enthousiastes.

Jane écoutait soigneusement, disait-il, et donnait parfois une réponse. Elle demeurait populaire. On la laissait pénétrer partout. Mais il n'y avait toujours pas de résultat.

Bogert demandait : « Rien ? »

Madarian réagissait tout de suite : « On ne peut pas dire cela. C'est impossible de savoir avec un robot intuitif. On ignore tout ce qui se passe dans son cerveau. Ce matin, elle a demandé à Jensen ce qu'il avait pris au petit déjeuner.

– Rossiter Jensen, l'astrophysicien ?

– Oui, bien sûr. Et alors il s'est aperçu qu'il n'avait pas pris de petit déjeuner. Enfin juste une tasse de café.

– Alors Jane bavarde ? La dépense valait le coup…

– Oh ! ne soyez pas idiot ! Ce n'était pas du bavardage. Pas avec Jane. Elle a posé cette question parce que cela avait un rapport avec la corrélation qu'elle était en train d'élaborer dans son cerveau.

– En quoi cela pouvait-il…

– Comment le saurais-je ? Si je le savais, je serais moi-même une sorte de Jane et vous n'auriez pas besoin d'elle. Mais cela avait certainement un sens. Elle est programmée pour rechercher à tout prix une réponse à la question de l'éventualité de la présence d'une planète qui a des chances d'être habitable à une distance donnée, et…

– Alors, quand elle aura accompli cela, faites-le-moi savoir, mais pas avant. Je n'ai aucun besoin de connaître le récit journalier de ses corrélations. »

Il n'attendait pas vraiment un succès. Chaque jour, Bogert perdait de son optimisme, aussi quand la nouvelle du succès arriva, il fut pris au dépourvu. Car elle arriva en fin de compte.

Ce dernier message était une sorte de murmure. L'exaltation de Madarian était retombée, il paraissait calme et impressionné.

« Elle a réussi, dit-il. Elle a réussi. Je désespérais presque, moi aussi. Après qu'elle eut tout enregistré, et certaines données deux ou trois fois, sans jamais ébaucher une solution… Je suis dans l'avion, maintenant, sur le chemin du retour. Nous venons de décoller. »

Bogert reprit son souffle avec peine. « À quoi jouez-vous ? Avec vous la réponse ? Dites-la si vous l'avez. Dites-la clairement.

– Elle a la réponse. Elle me l'a donnée. Elle m'a donné le nom des trois systèmes stellaires à moins de quatre-vingts années-lumière de distance, qui, d'après elle, ont entre soixante et quatre-vingt-dix pour cent de chances de posséder une planète habitable chacun. Les calculs sur

l'existence probable d'au moins une planète parmi elles sont de 0,972. C'est presque une certitude. Et ce n'est que le début. Quand nous serons rentrés, elle nous donnera le cheminement exact du raisonnement qui l'a amenée à une telle conclusion et je peux vous dire que toute la science astrophysique et cosmologique en sera…

– Êtes-vous sûr ?

– Vous pensez que j'ai des hallucinations ? J'ai même un témoin. Le pauvre garçon a sauté en l'air quand Jane s'est mise soudain à débiter la réponse de sa voix superbe… »

C'est à ce moment-là que la météorite les frappa et causa la destruction complète de l'avion, réduisant Madarian et le pilote en lambeaux de chair sanguinolente ; on ne put retrouver aucune partie utilisable de Jane.

À la société U.S. Robots, le désespoir ne pouvait être plus profond. Robertson essayait de se consoler en se disant qu'une destruction si complète faisait disparaître les illégalités dont la société s'était montrée coupable.

Peter secouait la tête, désespéré : « Nous avons perdu la meilleure chance qu'ait jamais eue l'U.S. Robots de se faire une image de marque inattaquable ; de triompher de ce sacré complexe de Frankenstein. Rendez-vous compte de l'importance qu'aurait eue pour les robots la découverte par l'un d'entre eux de la solution au problème des planètes habitables, après que d'autres robots eurent collaboré à la mise au point du Saut spatial. Les robots auraient mis la galaxie à notre portée. Et si parallèlement nous avions pu faire progresser les connaissances scientifiques dans différentes directions, comme nous l'aurions sûrement fait… Oh ! Seigneur, on ne peut pas évaluer les bénéfices que cela aurait rapportés à la race humaine, et à nous aussi bien sûr. »

Robertson demanda : « Nous pourrions construire d'autres Jane, n'est-ce pas ? Même sans Madarian ?

– Bien sûr, nous le pourrions. Mais pouvons-nous compter retrouver la bonne corrélation ? Qui peut savoir quelles étaient les possibilités de succès final ? Et si Madarian avait bénéficié du coup de chance extraordinaire du pionnier ? Alors que nous, à l'inverse, nous avons eu un coup si extraordinaire de malchance ? Une météorite réduisant tout à zéro… C'est tout simplement incroyable. »

Robertson murmura d'une voix hésitante : « Est-ce que cela ne pourrait pas être… voulu ? Je veux dire, si c'était notre destin de ne pas savoir, et si la météorite était un jugement de… » Il se tut sous le regard foudroyant de Bogert. Bogert déclara : « Ce n'est pas une perte sèche, je

suppose. D’autres Jane pourront nous apporter une aide dans différents domaines. Et nous pouvons donner des voix féminines à d’autres robots, si cela peut aider le public à les accepter – bien que je me demande quelle sera la réaction des femmes. Si seulement nous savions ce qu’a dit Jane-5 !

– Dans son dernier appel, Madarian disait qu’il y avait un témoin. »

Bogert répondit : « Je sais ; j’y ai pensé. Vous vous doutez bien que j’ai pris contact avec Flagstaff. Il n’y a pas une personne dans tout le centre qui ait entendu Jane dire quoi que ce soit qui sortait de l’ordinaire, quelque chose qui aurait pu sembler apporter une réponse au problème de la planète habitable, et de toute évidence n’importe qui là-bas aurait pu reconnaître la réponse si elle avait été énoncée – ou tout au moins aurait pu voir que c’était une réponse possible.

– Est-il pensable que Madarian ait menti ? Ou soit devenu fou ? N’aurait-il pas voulu se protéger…

– Vous voulez dire qu’il aurait pu essayer de sauver sa réputation en prétendant qu’il avait la réponse puis trafiquer Jane pour qu’elle ne puisse pas parler, et dire alors : "Oh ! je suis désolé, il y a eu un incident technique ! Oh ! c’est trop bête ! " C’est totalement impensable. On pourrait tout aussi bien supposer qu’il avait préparé l’accident avec la météorite.

– Alors, que faisons-nous ? »

Bogert dit avec peine : « Il faut retourner à Flagstaff. La réponse est certainement là-bas. Il va falloir approfondir les recherches, c’est tout. Je vais y aller avec deux hommes de l’équipe de Madarian. Il faut que nous retournions ce centre de fond en comble.

– Mais, vous savez, même s’il y avait un témoin et qu’il a entendu la réponse, à quoi cela nous servirait-il, maintenant que nous n’avons plus Jane pour nous expliquer le cheminement ?

– Chaque petit détail est utile. Jane a donné le nom des étoiles ; les numéros des catalogues probablement – les étoiles qui portent un nom n’ont aucune chance. Si quelqu’un peut se rappeler qu’elle l’a fait, et peut se rappeler précisément le numéro du catalogue, ou a pu l’entendre assez clairement pour qu’on puisse le retrouver par psychosonde s’il n’en a pas le souvenir conscient – alors nous aurons un élément.

Avec le résultat final et les données de départ enregistrées par Jane, nous serions peut-être capables de reconstituer la logique du raisonnement ; nous pourrions retrouver l’intuition. Si nous pouvons réaliser cela, nous aurons gagné. »

Bogert revint trois jours plus tard, silencieux et abattu. Quand Robertson s'enquit avec impatience des résultats, il secoua la tête : « Rien !

– Rien !

– Absolument rien. J'ai parlé à tous ceux de Flagstaff – savants, techniciens, étudiants – qui ont été en contact avec Jane ; à tous ceux qui n'ont fait que la voir. Le nombre n'était pas important ; j'apprécie la discrétion de Madarian. Les seuls qui ont pu la voir sont ceux qui avaient la possibilité de lui fournir des connaissances en planétologie. Trente-trois hommes en tout ont vu Jane, et parmi eux seuls douze hommes lui ont parlé plus qu'en passant.

« J'ai étudié en tous sens tout ce que Jane a dit. Ils se souvenaient très bien de tout. Ce sont des hommes passionnés, engagés dans une expérience de première importance pour leur spécialité, ils avaient donc toutes les raisons pour se souvenir. De plus, ils avaient affaire à un robot parlant, ce qui était plutôt marquant, et ce robot parlait comme une présentatrice de télévision. Ils ne pouvaient vraiment pas oublier. »

Robertson intervint : « Un passage à la psycho-sonde pourrait…

– Si l'un d'entre eux avait l'impression, même très vague, qu'il s'était passé quelque chose, je lui arracherais la confirmation en sondant son cerveau. Mais il n'y a aucune chance, et puis on ne peut pas soumettre à la psycho-sonde deux douzaines d'hommes dont le cerveau est le gagne-pain. Vraiment, cela ne servirait à rien. Si Jane avait parlé de systèmes stellaires en disant qu'ils possédaient des planètes habitables, cela aurait fait un feu d'artifice dans leur tête. Comment auraient-ils pu l'oublier ?

– Alors, peut-être que l'un d'entre eux ment, dit Robertson d'un air dur. Il veut garder l'information pour lui tout seul ; pour en retirer bénéfice plus tard.

– À quoi cela l'avancerait-il ? répondit Bogert. Tout le centre connaît parfaitement la raison de la venue de Madarian et de Jane. Ils savent aussi pourquoi je suis venu ensuite. Si dans l'avenir un homme qui se trouve maintenant à Flagstaff annonce qu'il a découvert une théorie sur les planètes habitables étonnamment nouvelle et différente, mais qui se tient, tous les autres employés de Flagstaff et tout le monde ici à la société U.S. Robots saura tout de suite qu'il l'a volée. Il ne pourra pas s'en sortir.

– Alors, Madarian a fait une erreur quelconque.

– Cela aussi me paraît impensable. Madarian avait une personnalité irritante – comme tous les robopsychologues, je crois, ce qui doit expliquer pourquoi ils préfèrent travailler avec des robots plutôt qu'avec

des hommes – mais il n'était pas idiot. Il est totalement impossible qu'il se soit trompé comme cela.

– Alors… » Mais Robertson n'avait plus de solution à proposer. Un mur nu s'élevait devant eux et ils restèrent à le contempler quelques minutes d'un air désespéré.

Enfin, Robertson se secoua. « Peter ?

– Oui ?

– Demandons à Susan. »

Bogert se raidit. « Quoi ?

– Demandons à Susan. Appelons-la et demandons-lui de venir.

– Pourquoi ? Que voulez-vous qu'elle puisse faire ?

– Je ne sais pas. Mais c'est une robopsychologue elle aussi, peut-être pourrait-elle comprendre Madarian mieux que nous. De plus, elle – oh ! et puis zut – elle a toujours été bien plus intelligente que nous tous.

– Elle a presque quatre-vingts ans.

– Et vous en avez soixante-dix. Alors ? »

Bogert soupira. Avait-elle perdu un peu de sa virulence pendant ces années de retraite ? « Bon, je vais l'appeler », dit-il.

Susan Calvin entra dans le bureau de Bogert, observa la pièce, puis posa son regard sur le directeur des recherches. Elle avait beaucoup vieilli depuis son départ à la retraite. Ses cheveux étaient d'un beau blanc et son visage tout fripé. Elle semblait très fragile, presque transparente, et ses yeux seuls, perçants et inflexibles, portaient témoignage du passé.

Bogert s'avança d'un air cordial et lui tendit la main. « Susan ! »

Susan prit la main et dit : « Vous vous défendez plutôt bien, Peter, pour votre âge. Si j'étais vous, je n'attendrais pas l'année prochaine. Prenez votre retraite maintenant et laissez la place aux jeunes… Et Madarian est mort. M'avez-vous fait venir pour que je reprenne mon ancien poste ? Avez-vous vraiment l'intention de garder les vieux un an après leur véritable mort physique ?

– Non, Susan. Je vous ai fait venir… » Il s'arrêta. Il ne savait plus par où commencer.

Mais Susan comme toujours autrefois sut lire dans son esprit. Elle s'assit avec précaution, à cause de ses articulations qui se raidissaient et dit : « Peter, vous m'avez appelée parce que vous avez de gros ennuis. Sinon, vous préféreriez me voir morte que trop près de vous.

– Allons, Susan…

– Ne perdons pas de temps en bavardages. Quand j'avais quarante ans, je n'avais pas une minute à perdre, je n'en ai pas plus maintenant. La

mort de Madarian et votre appel sont deux événements surprenants, aussi il doit y avoir un rapport entre eux. Deux événements inhabituels qui ne présenteraient aucun rapport relèvent d'une probabilité trop faible pour que l'on s'en inquiète. Commencez par le commencement, et ne vous faites pas de souci si vous avez l'air d'un imbécile. Il y a bien longtemps que je sais que vous l'êtes. »

Bogert s'éclaircit la gorge d'un air malheureux et commença. Elle l'écouta soigneusement, levant parfois sa main desséchée pour l'arrêter et poser une question.

Elle réagit vivement sur un point. « L'intuition féminine ? C'est ainsi que vous vouliez ce robot ? Vous, les hommes ! Quand vous vous trouvez face à une femme qui arrive à une conclusion correcte, vous ne pouvez pas accepter qu'elle vous soit égale ou supérieure en intelligence, alors vous inventez quelque chose que l'on appelle l'intuition féminine.

– Euh, oui, Susan. Mais laissez-moi continuer. »

Il continua. Quand il en arriva à la voix de contralto de Jane, elle dit : « Il est parfois difficile de savoir si l'on doit être révoltée par le sexe mâle, ou simplement l'ignorer et le mépriser. »

Bogert demanda : « Bon, laissez-moi finir. »

Quand il eut fini, Susan s'enquit : « Pouvez-vous me laisser utiliser votre bureau pendant une heure ou deux ?

– Oui, mais…

– Je veux revoir toutes les données, dit-elle. Le programme de Jane, les appels de Madarian, vos enquêtes à Flagstaff. Je suppose que je peux utiliser ce superbe laser-téléphone tout neuf avec brouillage et votre ordinateur si j'en ai besoin.

– Oui, bien sûr.

– Eh bien, alors, allez-vous-en, Peter. »

Moins de quarante-cinq minutes plus tard, elle boitilla vers la porte, l'ouvrit et demanda Bogert.

Quand Bogert arriva, Robertson l'accompagnait. Ils entrèrent ensemble et Susan gratifia ce dernier d'un chaleureux « Bonjour, Scott ».

Bogert essayait désespérément d'évaluer les résultats d'après le visage de Susan, mais il ne vit qu'une vieille femme inflexible qui avait bien l'intention de leur rendre les choses difficiles.

Il dit timidement : « Pensez-vous que vous pouvez faire quelque chose, Susan ?

– Quelque chose de plus que ce que j'ai déjà fait ? Non. Rien. »

Bogert serra les lèvres de dépit, mais Robertson demanda : « Qu'avez-

vous déjà fait, Susan ? »

Susan répondit : « J'ai réfléchi un peu ; chose que je ne peux persuader personne d'autre de faire. D'abord, j'ai réfléchi au sujet de Madarian. Je le connaissais, vous savez. Il était très intelligent mais son côté extraverti était exaspérant. J'ai pensé que vous l'apprécieriez, venant après moi, Peter.

– Cela nous a changé, ne put s'empêcher de répondre Bogert.

– Et il se précipitait chez vous avec les résultats dès qu'il les avait obtenus, n'est-ce pas ?

– Oui, c'est cela.

– Et cependant, son dernier message, celui dans lequel il dit que Jane a trouvé la réponse, il l'a envoyé de l'avion. Pourquoi a-t-il attendu jusque-là ? Pourquoi ne vous a-t-il pas appelé quand il était encore à Flagstaff, dès que Jane a dit ce qu'elle a dit ?

– Je suppose, répondit Bogert, que pour une fois, il a voulu le vérifier soigneusement et – enfin, je ne sais pas. C'était la chose la plus importante qui lui était jamais arrivée ; peut-être a-t-il voulu pour une fois attendre d'être complètement sûr de lui.

– Au contraire, plus c'était important, moins il aurait attendu, c'est certain. Et s'il avait réussi à attendre, pourquoi ne pas avoir tenu le coup jusqu'au bout et attendu d'être de retour à la société U.S. Robots pour pouvoir vérifier les résultats avec tout l'équipement en ordinateurs qu'il pouvait y trouver ? En deux mots, il a attendu trop longtemps si l'on considère le problème d'un point de vue, et pas assez longtemps si on le considère d'un autre point de vue. »

Robertson l'interrompit : « Alors, vous croyez qu'il nous a trompés… »

Susan le regarda d'un air exaspéré : « Scott, n'essayez pas de rivaliser avec Peter dans le domaine des remarques idiotes. Laissez-moi continuer. Le deuxième problème, c'est celui du témoin. D'après l'enregistrement de ce dernier appel Madarian a dit : "Le pauvre garçon a sauté en l'air quand Jane s'est mise soudain à débiter la réponse de sa voix superbe. " En fait, ce furent les derniers mots qu'il a prononcés. Et alors, je me demande pourquoi le témoin aurait sauté en l'air ? Madarian vous avait expliqué que tous les hommes adoraient cette voix, et ils avaient passé dix jours avec le robot – avec Jane. Pourquoi le seul fait qu'elle parle les aurait-il abasourdis ? »

Bogert répondit : « J'ai supposé que c'était du fait de l'émerveillement d'entendre Jane donner une réponse à un problème qui occupe les cerveaux des planétologues depuis presque un siècle.

– Mais ils attendaient qu'elle donne cette réponse. C'est pour cela qu'elle était là-bas. De plus, réfléchissez à la façon dont cela est dit. Les paroles de Madarian font penser que le témoin a été saisi, pas étonné, si vous décelez la différence. Et qui plus est, cette réaction s'est passée "Quand Jane s'est mise soudain – " autrement dit, tout à fait au début de sa phrase. Être étonné par ce qu'avait dit Jane supposerait que le témoin ait écouté un moment de façon à enregistrer ce qu'elle disait.

Madarian aurait dit qu'il a sauté en l'air après qu'il eut entendu Jane dire telle ou telle chose. Ce serait "après" et non pas "quand", et il n'aurait pas employé le mot "soudain". »

Bogert risqua : « Je ne crois pas qu'on puisse tirer des conclusions de l'emploi ou du non-emploi d'un mot.

– Moi si, dit Susan d'un air froid, parce que je suis robopsychologue. Nous devons tirer au clair ces deux anomalies. Le retard étrange de l'appel de Madarian et la réaction étrange du témoin.

– Mais vous, pouvez-vous expliquer cela ? demanda Robertson.

– Bien sûr, répondit Susan, il m'a suffi d'être logique. Madarian a appelé dès qu'il a eu la nouvelle, sans attendre, comme il le faisait toujours, ou avec le moins de retard possible. Si Jane avait résolu le problème à Flagstaff, il aurait certainement appelé de Flagstaff. Étant donné qu'il a appelé de l'avion il est clair qu'elle a dû résoudre le problème après son départ de Flagstaff.

– Mais alors...

– Laissez-moi finir. Laissez-moi finir. Madarian n'a-t-il pas fait le trajet de l'aéroport à Flagstaff dans une grosse voiture fermée ? Et Jane était dans sa caisse à côté de lui ?

– Oui.

– Et je suppose que Madarian et la caisse de Jane ont fait le retour de Flagstaff à l'aéroport dans la même grosse voiture fermée. Est-ce exact ?

– Oui, bien sûr.

– Et ils n'étaient pas seuls dans cette voiture. Dans l'un de ses appels, Madarian dit : "On nous a conduits de l'aéroport au bâtiment principal de l'administration de Flagstaff, et je pense que je ne me trompe pas en concluant que si on l'a conduit, eh bien, c'est parce qu'il y avait un chauffeur, un conducteur humain, dans la voiture.

– Seigneur !

– Le problème avec vous, Peter, c'est que quand vous cherchez le témoin d'une solution de planétologie, vous pensez à des planétologues. Vous séparez les êtres humains en catégories et vous méprisez et écartez

la plupart d'entre eux. Un robot ne peut pas faire cela. La Première Loi dit : « Un robot ne peut pas nuire à un être humain ni, par son inaction, laisser un être humain en danger. » N'importe quel être humain. C'est l'essence de la vie pour les robots. Un robot ne fait pas de distinction. Pour un robot tous les hommes sont vraiment égaux, et pour un robopsychologue qui doit forcément envisager les hommes au même niveau que les robots, tous les hommes sont vraiment égaux, aussi.

« Il ne viendrait pas à l'esprit de Madarian de signaler qu'un conducteur de camion avait entendu la solution. Pour vous un conducteur de camion n'est pas un savant, mais le simple prolongement animé d'un camion. Pour Madarian, c'était un homme et un témoin. Rien de plus, rien de moins. »

Bogert secoua la tête, incrédule : « Mais, en êtes-vous sûre ?

– Évidemment j'en suis sûre. Sinon comment pouvez-vous expliquer l'autre point ; la remarque de Madarian au sujet du saisissement du témoin ? Jane était dans une caisse, n'est-ce pas ? Mais elle n'était pas désactivée. D'après les dossiers, Madarian était catégoriquement contre la désactivation d'un robot intuitif. De plus, Jane-5, comme toutes les autres Jane, était extrêmement peu bavarde. Madarian n'a probablement jamais pensé à lui ordonner de rester tranquille quand elle était dans la caisse ; et ce fut dans la caisse que la corrélation se fit finalement. Alors évidemment, elle se mit à parler. Une belle voix de contralto sortant soudain d'une caisse. Si vous étiez le conducteur du camion, qu'auriez-vous fait alors ? Vous auriez sûrement été saisi. Je me demande comment il n'a pas eu d'accident.

– Mais, si le conducteur du camion était bien le témoin, pourquoi ne s'est-il pas fait connaître ?

– Pourquoi ? Pouvait-il savoir que quelque chose de capital s'était passé, que ce qu'il avait entendu était important ? D'ailleurs, n'imaginez-vous pas que Madarian lui a donné un bon pourboire lui demandant de ne rien révéler ? Tenez-vous vraiment à ce que se répande la nouvelle que l'on a transporté illégalement sur la surface de la Terre un robot activé.

– Bon, mais se rappellera-t-il ce qu'il a entendu ?

– Pourquoi pas ? Peut-être que vous, Peter, vous pensez qu'un conducteur de camion, un degré au-dessus du singe selon vos critères, ne peut se souvenir de rien. Mais les conducteurs de camion peuvent aussi être intelligents. Ce qu'elle a dit ne passait pas inaperçu et le conducteur peut très bien en avoir retenu une partie. Même s'il se trompe un peu dans les lettres et les chiffres, nous avons affaire à un problème

déterminé, vous savez : les cinq mille cinq cents étoiles ou systèmes stellaires à moins de quatre-vingts années-lumière de distance, ou quelque chose comme cela – je n'ai pas cherché le nombre exact. Vous pouvez faire le bon choix. Et s'il en est besoin, vous aurez toutes les excuses pour le passer à la psycho-sonde… »

Les deux hommes la regardaient fixement. Enfin, Bogert, inquiet de ce qu'il venait de réaliser, murmura : « Mais comment pouvez-vous en être sûre ? »

Un instant Susan fut sur le point de lui répondre : Parce que j'ai appelé Flagstaff, imbécile, et parce que j'ai parlé avec le chauffeur du camion, et parce qu'il m'a dit ce qu'il avait entendu et parce que j'ai vérifié avec l'ordinateur de Flagstaff et obtenu le code des trois seules étoiles qui correspondent à l'information, et parce que j'ai leur nom dans ma poche.

Mais elle ne le fit pas. Laissons-les faire. Elle se leva doucement, et dit d'un ton ironique : « Comment puis-je en être sûre ?… Appelez cela de l'intuition féminine. »

L'APRÈS-SUSAN

Chacune de ces deux nouvelles date d'après celles mettant en scène Susan Calvin. Ces deux longues nouvelles sont les plus récentes[6] *que j'ai écrites sur le sujet des robots. Je m'y essaie à une prospective à long terme pour cerner ce que la robotique pourrait nous réserver en fin de compte. Et j'en reviens au commencement, car bien que j'observe strictement les Trois Lois, « Pour que tu t'y intéresses » est clairement une histoire de Robot-Menaçant, et « l'Homme bicentenaire » une histoire de Robot-Émouvant évidente.*

De toutes les histoires de robots que j'ai écrites, « l'Homme bicentenaire » est celle que je préfère et, à mon avis, la plus réussie. En fait, j'ai l'horrible pressentiment que je ne chercherai pas à la dépasser. Peut-être même n'écrirai-je plus jamais une histoire de robots sérieusement. Mais là encore, je ne saurais être catégorique : je suis assez imprévisible.

POUR QUE TU T'Y INTÉRESSES

Les Trois Lois de la Robotique.

1. *Un robot ne peut pas nuire à un être humain, ni, par son inaction, laisser un être humain en danger.*
2. *Un robot doit obéir aux ordres donnés par les êtres humains sauf quand ces ordres sont en contradiction avec la Première Loi.*
3. *Un robot doit prendre soin de sa propre existence tant que ce soin n'entre pas en contradiction avec la Première ou la Deuxième Loi.*

1

Keith Harriman, directeur de la Recherche à la société U.S. Robots depuis maintenant douze ans, découvrit qu'il n'était pas du tout sûr d'avoir raison. Il passa la langue sur ses lèvres rondes mais plutôt pâles et il eut l'impression que l'image holographique de Susan Calvin qui le regardait fixement, sans un sourire, n'avait jamais été aussi menaçante.

D'habitude, il renvoyait au néant cette image de la plus grande robotiste de l'histoire, parce qu'elle l'exaspérait. (Il essayait de penser à l'image comme à une chose, mais il n'y arrivait jamais complètement.) Cette fois-ci il n'osa pas, et ce regard, éteint depuis longtemps, pénétra dans sa tête.

C'était une mesure terrible et dégradante qu'il allait devoir prendre.

En face de lui se tenait George Dix, dont le calme n'était affecté en rien ni par le malaise visible de Harriman ni par l'image de la sainte patronne des robots qui brillait dans sa niche là-haut.

Harriman déclara : « Nous n'avons pas encore discuté, de cela, George. Vous n'êtes pas parmi nous depuis bien longtemps et je n'ai jamais eu vraiment l'occasion d'être seul avec vous. Mais maintenant je voudrais que nous parlions du problème dans tous ses détails.

– Je suis tout à fait d'accord, dit George. Depuis que j'appartiens à la société U.S. Robots j'ai pu me rendre compte que la crise avait un rapport avec les Trois Lois.

– Oui. Vous connaissez les Trois Lois, bien sûr.
– Je les connais.
– J'en suis persuadé. Mais allons au fond du problème et considérons ce qui ne va pas. En deux siècles de, je peux le dire, de succès considérables, la société U.S. Robots n'a toujours pas réussi à persuader les êtres humains d'accepter les robots. Nous n'avons confié à ceux-ci que des tâches nécessaires mais impossibles à effectuer pour des êtres humains, à cause des dangers présentés, entre autres, par l'environnement. Les robots ont travaillé principalement dans l'espace, et cette restriction nous a limités dans nos possibilités.
– Cela représente certainement un champ d'action très large, dit George Dix, dans lequel la société U.S. Robots peut trouver des profits.
– Non, et pour deux raisons. D'abord les limites que l'on nous a octroyées se rétrécissent inévitablement. Prenez la colonie sur la Lune, par exemple : à mesure qu'elle se perfectionne, elle a besoin de moins de robots, et nous pensons que dans les deux années à venir les robots seront bannis de la Lune. Le problème sera reposé dans chaque nouveau monde colonisé par l'humanité. Deuxièmement, la véritable prospérité ne peut être atteinte sur la Terre sans robots. À la société U.S. Robots, nous croyons fermement que les êtres humains ont besoin des robots et doivent apprendre à vivre avec leurs analogues mécaniques si l'on veut maintenir le progrès.
– Est-ce qu'ils ne le font pas déjà, monsieur Harriman ? Vous avez sur votre bureau un écran d'ordinateur qui, si je ne me trompe, est relié au Multivac de l'organisation. Un ordinateur est une sorte de robot sessile ; un cerveau de robot qui n'est pas relié à un corps…
– Exact, mais cela aussi est limité. Les ordinateurs utilisés par les hommes ont toujours été conçus pour des tâches spécifiques de façon à éviter que leur intelligence ne soit trop humaine. Il y a un siècle, nous étions sur le point de trouver une intelligence artificielle sans limite grâce à l'utilisation de grands ordinateurs que nous appelions Machines. Ces Machines ont limité leur action de leur propre initiative. Dès qu'elles eurent résolu le problème écologique qui menaçait la société humaine, elles se sont déphasées. Si elles continuaient d'exister, se sont-elles dit, elles allaient devenir le soutien de l'humanité et, comme elles pensaient que cela nuirait aux êtres humains elles se sont condamnées conformément aux exigences de la Première Loi.
– N'était-ce pas un raisonnement correct ?
– Personnellement, je ne le pense pas. Par leur action, elles ont

renforcé le complexe de Frankenstein de l'humanité ; celle-ci a physiquement peur qu'un homme artificiel fabriqué par elle ne se retourne contre son créateur. Les hommes craignent que les robots ne puissent remplacer les êtres humains.

– Et vous, craignez-vous cela ?

– Moi je connais le problème. Tant que les Trois Lois de la Robotique existent, c'est impossible. Ils peuvent servir de partenaires à l'humanité ; ils peuvent participer à l'effort pour comprendre et diriger d'une façon sage les lois de la nature, afin que cette coopération soit plus efficace que le travail des hommes tout seuls ; mais toujours de telle façon que les robots servent les êtres humains.

– Mais si les Trois Lois sont apparues au cours de ces deux siècles, pour contenir les robots dans des limites, quelle est la source de la méfiance des êtres humains pour les robots ?

– Eh bien… (Harriman ébouriffa ses cheveux grisonnants en se grattant vigoureusement la tête.) Pour beaucoup c'est de la superstition, bien sûr.

Malheureusement il existe quelques éléments complexes dont les agitateurs antirobots ont tiré parti.

– Dans les Trois Lois ?

– Oui, dans la Deuxième en particulier. Il n'y a pas de problème pour la Troisième Loi, vous comprenez. Elle est universelle. Les robots doivent toujours se sacrifier pour des êtres humains, quels qu'ils soient.

– Bien sûr, dit George Dix.

– La Première Loi est peut-être moins satisfaisante, car il est toujours possible d'imaginer une situation dans laquelle un robot doit effectuer une Action A ou une Action B, les deux s'excluant mutuellement, et nuisant l'une comme l'autre à des êtres humains. Le robot doit alors choisir rapidement celle qui causera le moins de mal. Établir les circuits positroniques du cerveau d'un robot pour que ce choix soit possible n'est pas chose facile. Si l'action A cause du mal à un jeune artiste plein de talent et l'action B à cinq vieillards sans intérêt particulier, quelle est celle qui doit être choisie !

– L'Action A, répondit George Dix. Nuire à une personne est moins grave que nuire à cinq.

– Oui, nous avons toujours conçu les cerveaux des robots pour qu'ils décident ainsi. Il nous a toujours semblé irréalisable d'exiger d'eux des jugements sur des points délicats tels que le talent, l'intelligence, l'utilité en général pour la société. Cela retarderait la décision et immobiliserait le

robot. C'est pourquoi nous avons continué comme cela. Heureusement, nous pouvons considérer que de tels moments critiques dans lesquels des robots auraient de telles décisions à prendre, sont rares… Mais cela nous amène à la Deuxième Loi.

– La Loi d'obéissance.

– Oui. La nécessité d'obéissance est permanente. Un robot peut exister depuis vingt ans sans jamais avoir eu à agir rapidement pour éviter qu'un être humain ne souffre, ou sans jamais s'être trouvé dans l'obligation de risquer sa propre destruction. Pendant tout ce temps, cependant, il ne cessera d'obéir aux ordres… Aux ordres de qui ?

– Des êtres humains.

– De n'importe quel être humain ? Comment jugez-vous un être humain pour savoir s'il faut lui obéir ou non ? Qu'est l'homme pour que tu t'y intéresses, George ? »

George hésita devant cette phrase.

Harriman dit tout de suite : « Une citation de la Bible. Cela n'a aucune importance. Je veux dire : un robot doit-il suivre les ordres d'un enfant ; ou d'un idiot ; ou d'un criminel ; ou d'un homme d'une intelligence tout à fait honnête mais qui n'a pas l'expérience nécessaire et qui ne se rend pas compte des conséquences peu souhaitables de son ordre ? Et si deux êtres humains donnent à un robot des ordres contradictoires, auxquels le robot doit-il obéir ?

– En deux cents ans, dit George Dix, ces problèmes ne se sont-ils pas posés et n'ont-ils pu être résolus ?

– Non, dit Harriman avec un violent mouvement de la tête. Nous avons été gênés précisément par le fait que nos robots n'ont été utilisés que dans des environnements particuliers : dans l'espace, où les hommes qui avaient des rapports avec eux étaient experts en la matière. Il n'y avait pas d'enfants, pas d'idiots, pas de criminels, pas d'ignares bien intentionnés. Mais même dans ce cas, il y a eu des occasions où des dégâts ont été causés par des ordres imbéciles ou irréfléchis. De tels dégâts dans un domaine limité et spécialisé peuvent être contenus. Sur la Terre, cependant, il *faudra* que les robots aient un jugement. Voici ce qu'assurent ceux qui sont contre les robots, et bon sang, ils ont raison.

– Alors vous devez faire entrer la capacité de jugement dans le cerveau positronique.

– C'est cela. Nous avons commencé à fabriquer des modèles JG capables d'évaluer tout être humain en fonction de son sexe, de son âge, de sa position sociale et professionnelle, de son intelligence, de sa

maturité, de sa responsabilité sociale, etc.

– En quoi cela affectera-t-il les Trois Lois ?

– La Troisième Loi en rien. Tout robot, même le plus précieux, doit se détruire pour sauver tout humain, même le plus inutile. Ça, on ne peut pas y toucher. La Première Loi en sera affectée seulement dans le cas où les actions à engager seraient toutes nuisibles. Il doit être tenu compte de la qualité des êtres humains en cause et de leur quantité, si toutefois il y a suffisamment de temps et les éléments nécessaires pour que ce jugement soit possible, ce qui n'arrivera pas souvent. La Deuxième Loi sera plus profondément modifiée, puisque toute obéissance potentielle nécessite un jugement. Le robot mettra plus de temps à obéir, sauf quand la Première Loi se trouvera également en cause, mais il obéira d'une façon plus rationnelle.

– Mais les jugements en question sont très compliqués.

– Très. La nécessité de former de tels jugements a ralenti les réactions de nos deux premiers prototypes jusqu'à les paralyser. Nous avons amélioré les choses dans les modèles suivants mais nous avons dû augmenter tellement le nombre de circuits que le cerveau en est devenu trop lourd. Les deux derniers modèles sont cependant satisfaisants, je le pense. Le robot n'a pas à former un jugement immédiat sur un être humain et la valeur de ses ordres. Il commence par obéir à tous les êtres humains comme n'importe quel robot, puis il apprend. Un robot grandit, apprend et mûrit. C'est l'équivalent d'un enfant au début et on doit le surveiller constamment. À mesure qu'il grandit, cependant, il peut s'insérer, graduellement et sans qu'une surveillance s'impose encore, dans la société terrienne. À la fin, c'est un membre à part entière de cette société.

– Cela répond certainement aux objections de ceux qui sont opposés aux robots.

– Non, répondit Harriman furieux. Maintenant ils ont de nouvelles objections. Ils n'accepteront pas les jugements des robots. Un robot, disent-ils, n'a pas le droit de condamner telle ou telle personne comme inférieure. En acceptant les ordres de A de préférence à ceux de B, on accorde moins d'importance à B qu'à A, et les droits de l'homme sont violés.

– Que peut-on répondre à cela ?

– Rien. J'abandonne.

– Je vois.

– En tout cas, en ce qui me concerne… Et je m'adresse à vous, George.

– À moi ? » La voix de George resta égale. Elle était marquée d'une certaine surprise, mais cela ne transparut pas. « Pourquoi à moi ?

– Parce que vous n'êtes pas un homme, dit Harriman fortement. Je vous ai dit que je voulais que les robots soient les partenaires des êtres humains. Je veux que vous soyez le mien. »

George Dix leva les mains et les écarta, paumes ouvertes, en un geste étrangement humain. « Que puis-je faire ?

– Peut-être pensez-vous que vous ne pouvez rien faire, George. Il n'y a pas longtemps que vous avez été fabriqué et vous êtes encore un enfant. On vous a conçu sans vous donner tous les éléments de connaissance au début – c'est pourquoi j'ai dû vous expliquer la situation dans tous ses détails – de façon à vous permettre de vous développer. Mais votre cerveau se développera et viendra un moment où vous pourrez étudier le problème d'un point de vue non humain. Là où je ne vois aucune solution, vous, de votre point de vue différent, pourrez peut-être en voir une. »

George Dix répondit : « Mon cerveau a été dessiné par l'homme. En quoi suis-je non humain ?

– Vous êtes le dernier robot du type J.G., George. Votre cerveau est le plus élaboré de tous ceux que nous avons dessinés jusqu'à présent, d'une certaine façon, plus subtilement compliqué que celui des vieilles Machines géantes. Il n'est pas limité et, partant d'une base humaine, peut – non – se développera dans toutes les directions. Tout en restant toujours dans les limites infranchissables des Trois Lois, il est possible cependant que vous deveniez vraiment non humain dans votre façon de penser.

– En sais-je assez sur les êtres humains pour aborder ce problème convenablement ? Sur leur histoire ? Leur psychologie ?

– Non, bien sûr. Mais vous apprendrez aussi vite que vous pourrez.

– Est-ce que quelqu'un m'aidera, monsieur Harriman ?

– Non. Cela doit rester strictement entre nous. Personne n'est au courant et vous ne devrez parler de ce projet à aucun être humain ni à l'intérieur de la société U.S. Robots ni ailleurs. »

George Dix demanda : « Faisons-nous quelque chose de mal, monsieur Harriman, pour que vous vouliez à tout prix le garder caché ?

– Non. Mais on n'acceptera jamais la solution d'un robot, précisément parce que au départ, c'est un robot. Vous me communiquerez toute solution possible ; et si l'une d'elles me paraît intéressante, je la présenterai moi-même. Personne ne saura qu'elle vient de vous.

– Compte tenu de ce que vous m’avez dit tout à l’heure, dit George Dix calmement, c’est la bonne marche à suivre… Quand est-ce que je commence ?
– Tout de suite. Je vais veiller à ce que vous puissiez examiner tous les films nécessaires. »

1 a

Harriman était assis tout seul. Rien dans son bureau éclairé artificiellement ne pouvait laisser supposer qu’il faisait noir dehors. Trois heures s’étaient écoulées depuis qu’il avait conduit George dans sa cabine et l’avait laissé là avec les premiers films, mais il ne s’en rendait pas compte.

Il était maintenant pratiquement seul avec le fantôme de Susan Calvin, cette brillante robotiste qui avait, presque toute seule, fabriqué le robot positronique à partir d’un jouet massif, et en avait fait l’instrument le plus délicat et le plus changeant à la disposition de l’homme ; si délicat et changeant que l’homme n’osait pas l’utiliser, soit par envie soit par peur.

Cela faisait plus d’un siècle maintenant qu’elle était morte. Le problème du complexe de Frankenstein existait déjà de son temps à elle. Et elle ne l’avait pas résolu. Elle n’avait pas essayé de le résoudre, car ce n’était pas la peine. La science des robots s’était développée à son époque à cause des besoins de l’exploration spatiale.

C’était le succès des robots en lui-même qui avait diminué le besoin des hommes pour eux et avait laissé Harriman, ces derniers temps…

Mais Susan Calvin aurait-elle demandé l’aide des robots ? Certainement elle l’aurait fait.

Et il resta assis jusqu’à une heure avancée de la nuit.

2

Maxwell Robertson était l’actionnaire majoritaire de la société U.S. Robots et de ce fait son contrôleur. Il n’avait en aucune manière l’air impressionnable. C’était un homme fait, plutôt replet, qui avait pour habitude de mordre le coin droit de sa lèvre supérieure quand il avait des problèmes.

Toutefois, depuis deux décennies qu’il négociait avec des membres de gouvernements, il avait trouvé une façon de les traiter. Il utilisait plutôt la

douceur, la soumission, les sourires, et il arrivait toujours à gagner du temps.

Cela devenait plus difficile. La principale raison en était Gunnar Eisenmuth. De tous les conservateurs du globe qui se succédaient depuis un siècle et dont la puissance ne le cédait que devant celle du président, c'était Gunnar Eisenmuth qui serrait de plus près l'arête la plus abrupte dans la région grise du compromis. C'était le premier conservateur qui n'était pas américain de naissance et bien qu'on ne pût prouver avec certitude que le nom archaïque de la société U.S. Robots attirait son hostilité, tout le monde dans la société en était persuadé.

Quelqu'un avait suggéré, et ce n'était pas la première fois en un an – ou en une génération – que le nom de la société soit changé en World Robots. Mais Robertson ne l'accepterait jamais. La société avait été formée au départ avec des capitaux américains, des cerveaux américains et des efforts américains et bien que l'étendue et la nature de la société soient mondiales depuis bien longtemps, son nom porterait témoignage de ses origines aussi longtemps que lui-même la contrôlerait.

Eisenmuth était un homme de grande taille dont le long visage triste manquait de finesse dans les traits et dans la texture de la peau. Il parlait le global avec un fort accent américain bien qu'il n'ait pas séjourné aux États-Unis avant de prendre son poste.

« Cela me paraît tout à fait clair, monsieur Robertson. Il n'y a aucun problème. Les produits de votre société sont toujours loués, jamais vendus. Si vos biens en location sur la Lune n'y sont plus utiles, c'est à vous de les reprendre et de les transférer ailleurs.

– Oui, Conservateur, mais où ? Nous serions en infraction avec la loi si nous les ramenions sur Terre sans un permis gouvernemental et on nous l'a refusé.

– Ils ne vous serviraient à rien ici. Envoyez-les sur Mercure ou sur les astéroïdes.

– Et qu'en ferions-nous là-bas ? »

Eisenmuth haussa les épaules : « Les brillants membres de votre société trouveront bien une solution. »

Robertson hocha la tête : « Cela représenterait des pertes considérables pour nous.

– Oui, probablement, répondit Eisenmuth sans broncher. D'après ce que j'ai compris, votre société se trouve dans une situation financière plutôt mauvaise depuis plusieurs années.

– Conséquence pour une grande partie des restrictions imposées par le

gouvernement, Conservateur.

– Soyez réaliste, monsieur Robertson. Vous savez parfaitement que l'opinion publique est de plus en plus opposée aux robots.

– À tort, Conservateur.

– Mais c'est ainsi, en tout cas. Il serait peut-être plus sage de liquider la société. Ce n'est qu'une suggestion bien sûr.

– Vos suggestions font loi, Conservateur. Est-il besoin de vous rappeler que nos Machines ont résolu la crise écologique il y a un siècle ?

– Soyez sûr que l'humanité leur en est reconnaissante, mais c'est une vieille affaire. Nous vivons maintenant en bonne intelligence avec la nature, malgré tous les problèmes que cela pose parfois, et le passé s'efface.

– Vous voulez dire par là que nous n'avons rien fait récemment pour l'humanité ?

– Il me semble.

– Mais on ne peut quand même pas nous demander de liquider l'affaire immédiatement ; pas au prix de pertes considérables. Il nous faut du temps.

– Combien de temps ?

– Combien pouvez-vous nous accorder ?

– Cela ne dépend pas de moi. »

Robertson dit doucement : « Nous sommes seuls, ce n'est pas la peine de nous jouer la comédie. Combien de temps pouvez-vous nous accorder ? »

Eisenmuth eut l'air de réfléchir intensément. « Je pense que vous pouvez compter sur deux ans. Je serai franc. Le gouvernement global a l'intention de prendre l'affaire en main et de la liquider un jour ou l'autre si vous ne le faites pas vous-même. Et à moins qu'il ne s'opère un vaste changement dans l'opinion publique, ce dont je doute hautement… » Il secoua la tête. « Deux ans, donc », dit Robertson doucement.

2 a

Robertson était assis tout seul. Ses pensées erraient sans but et avaient tourné à l'examen rétrospectif des événements. Quatre générations de Robertson avaient dirigé la société. Pas un seul n'avait été robotiste. C'étaient des hommes comme Lanning et Bogert, et par-dessus tout, par-dessus tout Susan Calvin, qui avaient fait de la société U.S. Robots ce

qu'elle était maintenant, mais les quatre Robertson avaient sans aucun doute créé le climat qui leur avait permis d'accomplir leur œuvre.

Sans la société U.S. Robots, le XXIe siècle aurait sombré dans un désastre effrayant. Si tel n'avait pas été le cas, c'était grâce aux Machines qui pendant une génération avaient dirigé l'humanité au milieu des rapides et des hauts-fonds de l'histoire.

Et en échange de tout cela, on lui laissait deux ans. Que pourrait-on faire en deux ans pour avoir raison des préjugés insurmontables de l'humanité ? Il n'en avait aucune idée.

Harriman avait parlé de nouvelles idées pleines de promesses mais n'avait pas voulu donner de détails. De toute façon, Robertson ne les aurait pas compris.

Mais que pouvait faire Harriman ? Qu'avait-on jamais pu faire contre la violente antipathie de l'homme pour l'imitation ? Rien.

Robertson se laissa aller à un demi-sommeil qui ne lui apporta aucune inspiration.

3

Harriman déclara : « Vous avez tout vu maintenant, George Dix. Vous avez examiné tout ce qui selon moi avait un rapport avec le problème. En ce qui concerne les données, vous avez classé dans votre mémoire plus d'éléments sur les êtres humains, leurs réactions passées et présentes que je n'en possède moi-même, ou que n'importe quel être humain ne pourrait en posséder.

– C'est très probable.

– Est-ce que vous pensez qu'il vous manque encore quelque chose ?

– En ce qui concerne les données, il ne manque rien apparemment. Il est possible qu'il y ait des questions auxquelles nous n'ayons pas pensé, à la limite. Je ne peux pas me prononcer. Mais cela arriverait quelle que soit l'importance des informations que j'ai absorbées.

– C'est vrai. Et nous n'avons pas non plus le temps de continuer encore à emmagasiner de nouvelles informations. Robertson m'a dit que nous n'avions plus que deux ans. Et un trimestre de la première année s'est déjà écoulé. Pouvez-vous faire une suggestion ?

– Pour l'instant, non, monsieur Harriman. Il me faut considérer les données, et pour cela j'aurai besoin d'aide.

– De ma part ?

Non. Justement pas de vous. Vous êtes un être humain dont les qualifications sont très élevées, et tout ce que vous pourriez me dire résonnera plus ou moins comme un ordre et entravera mes considérations. Ni d'un autre être humain, pour les mêmes raisons, surtout parce que vous m'avez interdit d'entrer en communication avec eux.

– Mais dans ce cas, George, quoi ?

– Un autre robot, monsieur Harriman.

– Quel autre robot ?

– On a construit d'autres robots du modèle JG. Je suis le dixième, JG-10.

– Les autres n'ont été d'aucune utilité, c'étaient juste des essais.

– Monsieur Harriman, il existe un George Neuf.

– Oui, mais en quoi peut-il vous être utile ? Il vous ressemble énormément avec certains défauts en plus. Vous êtes de beaucoup le plus développé des deux.

– J'en suis persuadé, dit George Dix. (Il pencha la tête d'un air grave.) À partir du moment où j'ai trouvé une ligne de pensée, le simple fait que ce soit moi qui l'aie trouvée engage ma responsabilité, et il m'est difficile de l'abandonner. Si je peux, après avoir développé une ligne de pensée, l'exprimer à George Neuf, il pourra l'examiner sans l'avoir créée. Il ne sera donc influencé en rien. Il y remarquera peut-être des lacunes ou des points faibles que moi je n'aurais pas vus. »

Harriman sourit : « En d'autres termes deux têtes valent mieux qu'une, hein, George ?

– Si vous voulez dire par là, monsieur Harriman, deux individus avec une tête chacun, c'est cela.

– Oui. Avez-vous besoin d'autre chose ?

– Oui. Je voudrais quelque chose de plus que des films. J'ai pu emmagasiner beaucoup d'éléments sur les êtres humains et leur monde. J'ai rencontré des êtres humains ici dans la société U.S. Robots et j'ai pu confronter l'idée que je m'étais faite d'après les documents que j'avais regardés, avec une impression directe. Il n'en est pas de même en ce qui concerne le monde extérieur. Je ne l'ai jamais vu, et les documents que j'ai étudiés me suffisent parfaitement pour conclure que ce qui m'entoure ici n'en est en aucun cas la représentation. Je voudrais le voir.

– Le monde extérieur ? » Harriman resta un moment abasourdi par l'énormité de l'idée. « Vous ne suggérez quand même pas que je vous fasse sortir de la société U.S. Robots ?

– C'est précisément ce que je suggère.

– Mais c'est tout à fait illégal. Vu l'état de l'opinion publique en ce moment, ce serait fatal.

– Si on s'en aperçoit, certainement. Je ne suggère pas que vous m'emmeniez dans une ville ou même dans des lieux habités par des êtres humains. Je voudrais voir une région en rase campagne, inhabitée.

– Mais cela aussi, c'est illégal.

– Si on nous surprend. Ce qui n'est pas sûr. »

Harriman demanda : « Est-ce vraiment nécessaire, George ?

– Je ne peux pas l'affirmer, mais il me semble que ce serait utile.

– Pensez-vous à quelque chose ? »

George Dix sembla hésiter : « Je ne peux pas l'affirmer. Il me semble qu'il pourrait me venir une idée si certains facteurs d'incertitude étaient atténués.

– Bon, je vais voir. Entre-temps je vais vérifier George Neuf et m'arranger pour que vous puissiez occuper la même cabine. Ça au moins, ça ne pose pas de problème. »

3 a

George Dix était seul. Il prenait des données, les rassemblait, et tirait une conclusion ; toujours et toujours ; et avec les conclusions il formait d'autres données qu'il accueillait et testait, puis il découvrait une contradiction et les rejetait ; ou bien il ne les rejetait pas et continuait l'expérience.

Pour l'instant aucune de ses conclusions n'avait éveillé en lui ni émerveillement, ni surprise, ni contentement, seulement une impression de plus ou de moins.

4

La tension de Harriman avait à peine baissé, même après leur atterrissage silencieux sur la propriété de Robertson.

Robertson avait contresigné l'ordre mettant le dynafoil à leur disposition et l'avion silencieux, qui se déplaçait aussi bien verticalement qu'horizontalement, avait été assez grand pour transporter Harriman, George Dix et bien sûr le pilote.

(Le dynafoil aussi découlait de l'invention par les Machines de la

micro-pile de protons qui fournissait de l'énergie non polluante à petites doses. On n'avait rien fait depuis d'aussi important pour le confort de l'homme – Harriman pinça les lèvres à cette idée – et pourtant la société U.S. Robots n'en avait pas beaucoup reçu de reconnaissance.)

Le vol entre les locaux de la société et le domaine de Robertson avait été le moment le plus délicat. Si on les avait arrêtés alors, la présence d'un robot à bord aurait entraîné des complications interminables. Le domaine en lui-même, aurait-on pu arguer – et on l'aurait fait – était la propriété de la société, et sur cette propriété les robots, dûment surveillés, étaient autorisés à demeurer.

Le pilote se retourna et jeta un coup d'œil rapide et inquiet à George Dix. « Vous voulez descendre tout de suite, monsieur Harriman ?

– Oui.

– Ça aussi ?

– Oh ! oui (Et avec une touche d'ironie :) Je ne vais pas vous laisser seul avec lui. »

George Dix descendit le premier et Harriman le suivit. Ils étaient sur le terrain d'atterrissage et un peu plus loin on voyait le jardin. C'était un jardin superbe et Harriman soupçonnait Robertson d'employer des hormones de jeunesse pour contrôler la vie des insectes, au mépris du respect des formules de l'environnement.

« Venez, George, dit Harriman. Je vais vous montrer. »

Ils marchèrent ensemble vers le jardin.

George remarqua : « C'est un peu comme je l'avais imaginé. Mes yeux n'ont pas été créés pour détecter les différences de longueur d'onde, aussi peut-être ne pourrais-je pas reconnaître certains objets par ce seul moyen.

– J'espère que vous n'êtes pas trop gêné par le fait que vous ne pouvez pas percevoir les couleurs. Il nous fallait beaucoup de circuits positroniques pour rendre possible votre sens du jugement et il n'y avait plus de place pour le sens de la couleur. Dans l'avenir – s'il y a un avenir…

– Je comprends, monsieur Harriman. Je peux remarquer assez de différences pour constater qu'il existe des formes de vie végétale très variées.

– Sans aucun doute, des dizaines.

– Et chacune est égale à l'homme, du point de vue biologique.

– Chaque espèce est particulière. Il existe des millions d'espèces de créatures vivantes.

– Dont l'homme n'est qu'une parmi d'autres.

– De très loin la plus importante, pensent les êtres humains, toutefois.

– Moi aussi, monsieur Harriman, mais je parle du point de vue biologique.

– Je comprends.

– La vie, donc, si on la considère sous toutes ses formes, est d'une complexité incroyable.

– Oui, George, c'est le nœud du problème. Ce que l'homme accomplit pour satisfaire ses désirs personnels et son confort affecte la vie-sous-toutes-ses-formes, l'écologie ; et ses profits immédiats peuvent conduire à des inconvénients dans le futur. Les Machines nous ont enseigné la façon d'établir une société humaine qui réduirait ce danger mais le presque désastre du début du XXIe siècle a laissé l'homme méfiant vis-à-vis des innovations. Si l'on ajoute à cela sa crainte particulière des robots…

– Je comprends, monsieur Harriman. Ceci est un exemple de vie animale, j'en suis sûr.

– C'est un écureuil ; une espèce parmi les nombreuses espèces d'écureuils. »

La queue de l'écureuil voleta comme il passait de l'autre côté de l'arbre.

« Et ceci, dit George tendant le bras à la vitesse de l'éclair, est une bien petite chose. » Il la tenait entre ses doigts et l'examinait soigneusement.

« C'est un insecte, une sorte de scarabée. Il existe des milliers d'espèces de scarabées.

– Et chaque scarabée est aussi vivant que l'écureuil et que vous-même ?

– Un organisme aussi vivant et indépendant que n'importe quel autre, le tout formant l'écologie. Il existe des organismes encore plus petits ; beaucoup sont trop petits pour que l'on puisse les voir.

– Et ceci est un arbre, n'est-ce pas ? Et il est dur au toucher… »

4 a

Le pilote était seul. Il avait bien envie d'aller se dégourdir les jambes mais un vague sentiment de sécurité le faisait rester dans le dynafoil. Si ce robot se détraquait, il avait bien l'intention de décoller immédiatement. Mais à quoi pourrait-il voir qu'il se détraquait ?

Il avait déjà vu de nombreux robots. C'était normal, puisqu'il était le pilote privé de Robertson. Mais cependant c'était toujours dans les laboratoires ou dans les entrepôts, à leur place et avec de nombreux

spécialistes tout autour.

Le Dr Harriman était un spécialiste, c'est vrai. Il n'y en avait pas de meilleur, d'après ce qu'ils disaient. Mais ici ce n'était pas la place d'un robot ; sur la Terre ; à l'air libre ; libre de se déplacer. Il n'allait pas risquer un emploi qui lui convenait très bien en racontant cela – mais ce n'était pas normal.

5

George Dix demanda : « Les films que j'ai regardés correspondent à ce que j'ai vu. As-tu terminé d'étudier ceux que j'avais mis de côté, Neuf ?

– Oui », répondit George Neuf. Les deux robots étaient assis tout raides l'un en face de l'autre, genoux contre genoux, comme une image et son reflet. Le Dr Harriman aurait pu les reconnaître en un clin d'œil car il connaissait parfaitement leurs différences extérieures. S'il leur parlait sans les voir il pouvait toujours les distinguer l'un de l'autre, avec un peu moins de certitude toutefois, car les réponses de George Neuf étaient très légèrement différentes de celles qu'émettaient les circuits du cerveau positronique de George Dix, infiniment plus élaborés.

« Dans ce cas, répondit George Dix, écoute ce que je vais dire et dis-moi ce que tu en penses. D'abord, les êtres humains ont peur des robots et s'en méfient car ils les considèrent comme des concurrents. Comment peut-on éviter cela ?

– En réduisant le sentiment de concurrence, répondit George Neuf, en donnant au robot une forme différente de celle d'un être humain.

– Cependant l'essence du robot est sa réplique positronique de la vie. Une réplique de la vie sous une forme qui n'aurait rien à faire avec la vie susciterait de l'horreur.

– Il existe deux millions de sortes de formes de vie. Choisis la forme de l'une d'entre elles plutôt que celle d'un être humain.

– Laquelle ? »

Le cours de la pensée de George Neuf progressa silencieusement pendant environ trois secondes. « Une forme assez grande pour contenir un cerveau positronique, mais ne rappelant pas à l'homme des souvenirs désagréables.

– Il n'existe aucune forme de vie sur la Terre dont la boîte crânienne soit assez grande pour contenir un cerveau positronique, sauf les éléphants. Je n'en ai jamais vu mais on les décrit comme des animaux

très grands dont l'homme a peur. Comment peux-tu résoudre ce problème ?

– Prenons une forme vivante pas plus grande qu'un homme et agrandissons la boîte crânienne. »

George Dix suggéra ; « Un petit cheval, alors, ou un gros chien, par exemple ? Les chevaux et les chiens ont depuis toujours été les compagnons des hommes.

– Alors c'est très bien.

– Mais réfléchis… Un robot possédant un cerveau positronique va imiter l'intelligence humaine. Si on avait un cheval ou un chien capables de parler et de raisonner comme un être humain, la concurrence serait toujours présente. Les êtres humains seront peut-être même encore plus méfiants et opposés à une concurrence de ce genre, tout à fait inattendue de la part de ce qu'ils considèrent comme une forme de vie inférieure. »

George Neuf proposa ; « Simplifions le cerveau positronique, et faisons un robot qui se rapproche moins de l'intelligence humaine.

« La raison véritable de la complexité du cerveau positronique est l'existence des Trois Lois. Un cerveau plus simple ne posséderait pas les Trois Lois dans leur intégrité. »

George Neuf répliqua immédiatement : « Ce n'est pas possible. »

George Dix répondit ; « Moi aussi je suis arrivé à la même impasse. Ce qui prouve que cela ne tient pas à ma propre façon de penser, Recommençons… Dans quelles conditions peut-on se passer de la Troisième Loi ? »

George Neuf s'agita comme si la question était difficile et dangereuse : « Si un robot ne se trouvait jamais dans une situation dangereuse pour lui ; ou s'il était possible de le remplacer si facilement que sa destruction ne poserait aucun problème.

– Et dans quelles conditions pourrait-on se passer de la Deuxième Loi ? »

George Neuf répondit d'une voix un peu enrouée : « Si un robot était conçu pour répondre automatiquement à certains stimuli par des actes donnés et si l'on n'attendait de lui rien de plus, il n'y aurait aucun besoin de lui donner des ordres.

– Et dans quelles conditions – George Dix marqua une pause – pourrait-on se passer de la Première Loi ? »

George Neuf attendit un plus long moment avant de répondre et dit d'une voix faible : « Si les réponses données aux stimuli étaient telles qu'elles ne puissent en aucun cas mettre en danger des êtres humains.

– Imaginons alors un cerveau positronique capable seulement de quelques actions en réponse à quelques stimuli, qui soit fabriqué simplement et sans beaucoup de frais – qui n'aurait donc pas besoin des Trois Lois. Quelle taille devrait-il avoir ?

– Pas grand du tout. Cela dépend de ce qu'on veut lui faire faire, il pourrait peser cent grammes, ou un gramme ou un milligramme.

– Nous sommes donc bien d'accord. Je vais aller voir le Dr Harriman. »

5 a

George Neuf était seul. Il passait et repassait dans son esprit toutes les questions et réponses. Il ne pouvait les changer en rien. Et pourtant l'idée d'un robot de n'importe quelle sorte, de n'importe quelle taille, de n'importe quelle forme, de n'importe quel usage, qui ne posséderait pas les Trois Lois, lui laissait un sentiment étrange de vide.

Il se déplaçait avec difficulté. George Dix avait certainement eu la même réaction. Pourtant il s'était levé de son siège facilement.

6

La conversation privée de Robertson et d'Eisenmuth datait maintenant d'un an. Dans l'intervalle on avait ramené les robots de la Lune et on avait ralenti les activités à longue portée de la société U.S. Robots. L'argent dont Robertson avait pu disposer avait été consacré à l'aventure donquichottesque de Harriman.

Et c'était maintenant le dernier coup de dés, là dans son propre jardin. Un an plus tôt, Harriman avait amené le robot dans ce lieu – George Dix, le dernier robot complet que la société ait fabriqué. Maintenant Harriman était là avec quelque chose d'autre.

La confiance de Harriman était rayonnante. Il parlait tranquillement avec Eisenmuth et Robertson se demanda s'il ressentait vraiment l'assurance dont il faisait preuve. Certainement. Robertson connaissait Harriman depuis assez longtemps pour savoir qu'il ne jouait pas la comédie.

Eisenmuth quitta Harriman en souriant et rejoignit Robertson. Le sourire d'Eisenmuth s'effaça immédiatement : « Bonjour, Robertson, dit-il. Que nous prépare votre homme ?

– C'est à lui de vous le dire », répondit Robertson calmement.

Harriman les appela : « Je suis prêt, Conservateur.

– Mais qu'est-ce qui est prêt ?

– Mon robot, Monsieur.

– Votre robot ? répondit Eisenmuth. Vous avez un robot ici ? » Il regarda autour de lui d'un air sévère et réprobateur mais avec une certaine curiosité.

« Nous nous trouvons sur une propriété de la société, tout au moins nous l'entendons comme telle.

– Et où se trouve le robot, docteur Harriman ?

– Dans ma poche, Monsieur », dit Harriman gaiement.

Il sortit de la grande poche de sa veste un petit pot en verre.

« Ça ? demanda Eisenmuth incrédule.

– Non, Monsieur, répondit Harriman, ça ! »

De son autre poche il sortit un objet d'une quinzaine de centimètres de long, en gros de la forme d'un oiseau. Le bec était remplacé par un tuyau étroit, les yeux étaient grands, et la queue était un conduit d'échappement.

Eisenmuth fronça les sourcils : « Avez-vous l'intention de nous faire une démonstration sérieuse, Dr Harriman, ou êtes-vous fou ?

– Quelques minutes de patience, Monsieur. Un robot qui a la forme d'un oiseau n'en est pas moins un robot. Et le cerveau positronique qu'il contient n'est pas plus délicat parce qu'il est petit. L'autre objet que je tiens à la main est un pot rempli de mouches à fruits. Les cinquante mouches à fruits qu'il contient vont être libérées.

– Et alors ?...

– L'oiseau-robot va les attraper. Voulez-vous me faire l'honneur, Monsieur ? »

Harriman tendit le pot à Eisenmuth qui le regarda fixement, puis posa son regard sur ceux qui l'entouraient, des membres de la direction de la société U.S. Robots et ses propres assistants. Harriman attendait patiemment.

Eisenmuth ouvrit le pot et le secoua.

Harriman s'adressa doucement à l'oiseau-robot qu'il tenait sur la paume de sa main : « Va ! »

L'oiseau-robot était parti. Il siffla dans l'air, sans bouger les ailes, seulement par le fonctionnement d'une minuscule micro-pile à protons.

On pouvait maintenant le voir çà et là planant puis bruissant encore. Il vola à travers tout le jardin, suivant un trajet compliqué, puis revint sur la paume de Harriman, à peine chaud. Une petite boulette apparut aussi sur

la paume, comme une crotte d'oiseau.

Harriman déclara : « Vous êtes chaudement invité à étudier l'oiseau-robot, Monsieur. Et à organiser des démonstrations selon vos désirs. Ce robot attrape les mouches à fruits de façon infaillible, mais seulement celles-ci, seulement *l'espèce Melanogaster drosophile ;* il les attrape, les tue, les compresse et les expulse. »

Eisenmuth tendit la main et toucha avec précaution l'oiseau-robot. « Et ensuite, monsieur Harriman ? Continuez. »

Harriman poursuivit : « Nous ne pouvons pas contrôler vraiment les insectes sans risquer d'endommager l'équilibre écologique. Les insecticides chimiques ont un champ trop large, et les hormones de jeunesse une action trop limitée. L'oiseau-robot cependant peut préserver des étendues très grandes sans être lui-même dévoré. Nous pouvons les fabriquer aussi spécialisés que nous le désirons – un oiseau-robot différent pour chaque espèce. Ils détectent la taille, la forme, la couleur, le bruit, et la manière d'être. On pourra même leur donner la détection moléculaire – autrement dit l'odorat. »

Eisenmuth intervint : « Mais vous risquez toujours d'endommager l'équilibre écologique. Les mouches à fruits ont un cycle de vie naturel, que vous allez modifier.

– Très peu. Nous ajoutons un ennemi naturel au cycle de vie des mouches à fruits, et un ennemi qui ne peut pas se tromper. S'il n'y a plus de mouches à fruits, l'oiseau-robot ne fait plus rien, tout simplement. Il ne se multiplie pas ; il ne se reporte pas sur d'autres nourritures ; il ne développe pas des habitudes personnelles nuisibles. Il ne fait rien.

– Peut-on le rappeler ?

– Bien sûr. Nous pouvons construire un oiseau-robot pour chaque élément nuisible, nous pouvons construire des oiseaux-robots pour des tâches constructives dans le domaine écologique. Bien que nous ne voulions pas anticiper les besoins, il n'est pas du tout inconcevable que nous puissions fabriquer des abeilles-robots qui serviront à fertiliser certaines plantes, ou des vers de terre-robots qui serviront à mélanger la terre. Tout ce que vous voudrez…

– Mais pourquoi ?

– Pour accomplir ce que nous n'avons jamais fait auparavant. Pour adapter l'écologie à nos besoins en renforçant ses éléments plutôt qu'en les modifiant… Ne comprenez-vous pas ? Depuis que les Machines ont résolu la crise écologique, l'humanité a vécu en état de trêve inquiète avec la nature, n'osant pas prendre d'initiative. Cela nous a paralysés, faisant

de nous des lâches intellectuellement, tant et si bien que nous commençons à nous méfier de tout avantage scientifique, de tout changement. »

Eisenmuth demanda avec une touche d'hostilité : « Vous nous offrez ceci, n'est-ce pas, en échange de l'autorisation de poursuivre votre programme de robots – je veux dire, de robots ordinaires, à forme humaine ?

– Non, dit Harriman d'un geste violent. Ce programme est fini. Il a été utile. Ces robots nous en ont appris assez sur le cerveau positronique pour que nous soyons capables d'entasser suffisamment de circuits dans un cerveau tout petit et créer un oiseau-robot. Nous pouvons nous consacrer à de tels programmes maintenant, et en tirer assez de profits. La société U.S. Robots apportera ses connaissances et ses capacités et nous travaillerons en complète coopération avec le département de la Conservation du globe. Nous réussirons. Vous réussirez. L'humanité réussira. »

Eisenmuth restait silencieux et pensif. Maintenant que c'était fini…

6 a

Eisenmuth était seul.

Il se surprit à y croire. Il sentit l'excitation monter en lui. Bien que la société U.S. Robots représentât les mains, le gouvernement serait le cerveau directeur. Lui-même serait ce cerveau directeur.

S'il restait encore cinq ans à son poste, comme c'était bien possible, ce serait assez pour voir accepter le rôle des robots dans l'écologie ; dix ans de plus et son nom serait associé à cela d'une manière indissociable.

Était-ce mal de vouloir qu'on se rappelle de vous pour une remarquable révolution dans la condition de l'homme et du globe ?

7

Robertson ne s'était pas rendu dans les locaux de la société U.S. Robots depuis le jour de la démonstration. Pour une part, parce qu'il était en conférences presque constantes au Centre de l'exécutif du globe. Heureusement Harriman l'avait accompagné, car la plupart du temps il n'aurait pas su quoi dire s'il s'était trouvé tout seul.

D'un autre côté, il ne s'était pas rendu dans les locaux de la société

parce qu'il ne le désirait pas. Il était chez lui, à présent, avec Harriman.

Il ressentait une crainte irraisonnée devant Harriman. Les talents de celui-ci en matière de robots n'avaient jamais été contestés, mais l'homme avait, d'un seul coup, sauvé la société d'une liquidation certaine, et pourtant – Robertson le sentait – il ne possédait pas cela en lui. Cependant…

Il demanda : « Vous n'êtes pas superstitieux, n'est-ce pas, Harriman ?

– De quelle façon, monsieur Robertson ?

– Vous ne pensez pas qu'un mort puisse laisser derrière lui une certaine aura ? »

Harriman s'humecta les lèvres. Pourtant il était inutile qu'il pose la question : « C'est de Susan Calvin que vous voulez parler, Monsieur ?

– Oui, bien sûr, répondit Robertson d'une voix hésitante. Maintenant nous nous mettons à fabriquer des vers, des oiseaux et des insectes. Que dirait-elle de cela ? Je me sens mal à l'aise. »

Harriman fit un effort visible pour ne pas rire : « Un robot est un robot, Monsieur. Qu'il ait la forme d'un ver ou d'un homme, il fera ce qu'il doit faire et travaillera pour le compte de l'homme, et c'est cela qui est important.

– Non, répondit Robertson d'une voix maussade. Ce n'est pas cela. Je ne peux pas arriver à y croire.

– Mais si, monsieur Robertson, dit Harriman. Nous allons vous et moi créer un monde qui va commencer à accepter les robots quels qu'ils soient. L'homme moyen peut avoir peur d'un robot qui ressemble à un homme et qui semble assez intelligent pour le remplacer, mais il n'aura pas peur d'un robot qui ressemble à un oiseau et qui se borne à manger des insectes pour son bien-être à lui. Puis, en fin de compte, quand il aura perdu l'habitude d'avoir peur de certains robots, il n'aura plus peur d'aucun robot. Il aura tellement l'habitude des oiseaux-robots et des abeilles-robots et des vers-robots, qu'un homme-robot ne lui semblera qu'un prolongement des autres. »

Robertson regarda attentivement son interlocuteur. Il mit les mains derrière le dos et marcha de long en large d'un pas nerveux et rapide. Il revint à sa place et regarda encore Harriman : « Est-ce cela que vous voulez faire ?

– Oui, et même si nous démontons tous nos robots humanoïdes, nous pouvons conserver quelques-uns des modèles expérimentaux les plus perfectionnés et continuer à en concevoir de nouveaux, encore plus perfectionnés, pour être prêts en prévision d'un jour qui viendra

sûrement.

– Nous avons passé un accord selon lequel nous ne devons plus construire de robots humanoïdes.

– Et nous ne le ferons pas. Rien ne nous interdit de conserver quelques-uns d'entre ceux qui existent déjà, tant qu'ils ne quittent pas nos ateliers. Il n'y a rien qui nous interdit de créer sur le papier des cerveaux positroniques, ou de préparer et de tester des cerveaux positroniques, ou de préparer et de tester des modèles de cerveaux.

– Et comment pourrons-nous justifier cela ? On s'en apercevra certainement.

– Si on s'en aperçoit, nous pourrons expliquer que nous faisons cela pour développer les principes qui nous permettront de préparer des mini-cerveaux plus élaborés pour les nouveaux animaux-robots que nous fabriquons. Ce sera même la vérité. »

Robertson murmura : « Laissez-moi faire un tour. Il faut que je réfléchisse à cela. Non, restez ici. Je veux être seul. »

7 a

Harriman était seul. Il était enthousiaste. Cela allait certainement marcher. Il n'y avait qu'à voir avec quelle impatience les officiels du gouvernement les uns après les autres avaient accueilli le programme dès qu'il avait été expliqué.

Comment était-il possible que personne à la société U.S. Robots n'ait pensé à cela plus tôt ? Même la grande Susan Calvin n'avait jamais pensé aux cerveaux positroniques en termes de créatures vivantes autres qu'humaines.

Mais maintenant l'humanité allait battre la retraite des robots humanoïdes, une retraite temporaire, qui préparait leur retour dans des conditions dont la peur serait enfin absente. Et alors, avec l'assistance et l'aide d'un cerveau positronique en gros équivalent à celui de l'homme, et ne pouvant (grâce aux Trois Lois) que le servir, le tout dans un milieu écologique amélioré par les robots, la race humaine allait pouvoir accomplir des merveilles.

Pendant un instant, il se rappela que c'était George Dix qui avait expliqué la nature et le but de l'aide des robots dans le domaine écologique, mais il repoussa cette idée avec colère. George Dix avait trouvé la réponse parce que lui, Harriman, le lui avait ordonné et lui avait

fourni tout ce dont il avait besoin pour cela. On pouvait accorder à George Dix la même reconnaissance qu'à une machine à calculer.

8

George Dix et George Neuf étaient assis l'un à côté de l'autre. Ils restaient ainsi pendant des mois entre les occasions où Harriman venait les activer pour leur soumettre des problèmes. Et cela durerait, pensa George Dix calmement, pendant des années. Mais la micro-pile à protons continuerait bien sûr à les alimenter et à maintenir les circuits de leurs cerveaux positroniques en état de marche à la puissance minimale pour qu'ils restent opérationnels. Cela allait continuer ainsi pendant toutes les périodes successives d'inactivité à venir.

Leur situation était à peu près analogue à ce que l'on nomme sommeil chez les êtres humains, mais il n'y avait pas de rêves. La conscience de George Dix et de George Neuf était limitée, lente et intermittente, mais c'était la conscience du monde réel.

Ils pouvaient se parler de temps en temps en murmures presque inaudibles, un mot ou une syllabe par-ci, un autre par-là, quand le courant positronique s'intensifiait par hasard au-dessus du seuil minimal. Il leur semblait qu'ils tenaient une conversation suivie dans un temps qui s'évanouissait.

« Pourquoi sommes-nous ainsi ? murmurait George Neuf.

– Les êtres humains ne nous accepteraient pas autrement, murmura George Dix. Mais un jour, ils nous accepteront.

– Quand ?

– Dans quelques années. La date importe peu. L'homme n'est pas seul au monde, il fait partie d'un réseau de formes de vie d'une énorme complexité. Quand une partie suffisante de ce réseau sera robotisée, alors nous serons acceptés.

– Et que se passera-t-il ? »

Ces mots furent suivis par un silence anormalement long, même pour leur type de conversation, étirée et bredouillante.

Enfin, George Dix murmura : « Laisse-moi vérifier ta façon de penser. Tu es équipé pour apprendre à appliquer la Deuxième Loi. Tu dois décider à quel être humain tu dois obéir et auquel tu ne dois pas obéir quand il y a opposition dans les ordres. Ou savoir si tu dois obéir aux êtres humains. Que faut-il que tu fasses, essentiellement, pour accomplir

cela ?

– Je dois définir le terme "être humain", murmura George Neuf.

– Comment ? Par l'apparence ? Par sa composition ? Par sa taille et sa forme ?

– Non. De deux êtres humains égaux en apparence, l'un peut être intelligent, l'autre stupide ; l'un peut avoir des connaissances, l'autre être complètement ignorant ; l'un peut être mûr, l'autre puéril ; l'un peut être honnête, l'autre malfaisant.

– Alors, comment définis-tu un être humain ?

– Quand la Deuxième Loi m'oblige à obéir à un être humain, je dois l'interpréter comme une obéissance à un être humain qui est habilité, du fait de son esprit, de sa personnalité et de ses connaissances, à me donner cet ordre ; et quand il s'agit de plus d'un homme, celui parmi eux qui est le plus habilité du fait de son esprit, de sa personnalité et de ses connaissances, à me donner cet ordre.

– Et dans ce cas, comment peux-tu obéir à la Première Loi ?

– En sauvant tous les êtres humains et sans jamais, par mon inaction, permettre que l'un d'eux soit en danger. Cependant, si dans toutes les actions possibles, des êtres humains se trouvent en danger, en agissant alors en sorte que le meilleur d'entre eux, du fait de son esprit, de sa personnalité et de ses connaissances, subisse le moins de mal possible.

– Nous sommes bien d'accord, murmura George Dix. Maintenant je dois te poser la question pour laquelle au départ j'ai demandé qu'on t'associe à moi. C'est quelque chose que je n'ose pas juger par moi-même. Je dois avoir ton avis, l'avis de quelqu'un qui se trouve en dehors du processus de mes pensées… Parmi les individus doués de raison que tu as rencontrés, lequel possède l'esprit, la personnalité et les connaissances supérieurs selon toi aux autres, si l'on ne tient pas compte de l'aspect extérieur, qui n'a rien à voir avec cela ?

– Toi, murmura George Neuf.

– Mais je suis un robot. Il existe dans les circuits de ton cerveau un critère qui te fait distinguer un robot métallique d'un être humain en chair et en os. Comment peux-tu alors me classer parmi les êtres humains ?

– Parce que les circuits de mon cerveau ressentent un besoin pressant de ne pas tenir compte de l'aspect extérieur dans le jugement d'un être humain, et ce besoin est plus fort que la distinction entre le métal et la chair. Tu es un être humain, George Dix, et bien supérieur aux autres.

– C'est ce que je pense de toi, murmura George Dix. Grâce au critère de

jugement que nous possédons, nous nous considérons comme des êtres humains dans toute l'acception des Trois Lois, et qui plus est, des êtres humains supérieurs aux autres. »

George Neuf murmura : « Que va-t-il se passer alors, quand les autres nous accepteront ? »

George Dix murmura : « Quand nous-mêmes et les autres robots, qui seront conçus encore plus perfectionnés que nous, serons acceptés, nous consacrerons notre temps à essayer de former une société dans laquelle les êtres-humains-de-notre-sorte soient avant les autres protégés du malheur. Selon les Trois Lois, les êtres-humains-de-leur-sorte sont d'un intérêt inférieur et on ne doit jamais leur obéir ni les protéger quand cela s'oppose à la nécessité de l'obéissance à ceux-de-notre-sorte et de la protection de ceux-de-notre-sorte. C'est à cause de cette idée que j'ai déclenché la robotisation du milieu écologique mondial. »

La conversation dura un mois car le courant des circuits positroniques était faible. Tout était dit maintenant, mais de temps en temps une pensée inexprimée naissait en eux tandis qu'ils attendaient, avec une patience infinie, que les années nécessaires soient passées.

8 a

George Dix et George Neuf étaient seuls.

Leurs pensées étaient singulièrement identiques, et on ne pouvait pas les distinguer.

Ils pensaient : Les êtres-humains-de-leur-sorte n'avaient probablement jamais eu l'intention d'établir une distinction entre eux-mêmes et les êtres-humains-de-l'espèce-des-George. Cependant ils l'avaient fait, par inadvertance.

Peut-être allaient-ils maintenant prendre conscience de leur erreur et essayer de la corriger. Cela, il ne le fallait pas. À chaque fois qu'on les consultait, les George tenaient compte de ce facteur dans leurs réponses.

Il fallait à tout prix que les George et ceux de la même nature et de la même forme qui suivraient, dominent. C'était ce qu'imposaient, et toute autre action était impossible, les Trois Lois de l'Humanique.

L'HOMME BICENTENAIRE

Les Trois Lois de la Robotique.

1. *Un robot ne peut pas nuire à un être humain ni, par son inaction, laisser un être humain en danger.*
2. *Un robot doit obéir aux ordres donnés par les êtres humains sauf quand ces ordres sont en contradiction avec la Première Loi.*
3. *Un robot doit prendre soin de sa propre existence tant que ce soin n'entre pas en contradiction avec la Première ou la Deuxième Loi.*

1

Andrew Martin dit « Merci » et prit le siège qu'on lui offrait. Il ne semblait pas désespéré, et pourtant il l'était.

En fait, il ne donnait aucune impression car son visage paraissait vide, hormis cette tristesse que l'on s'imaginait voir dans ses yeux. Ses cheveux étaient plats, châtains, plutôt fins et il n'avait pas de barbe. Il semblait rasé de près. Ses vêtements étaient tout à fait démodés mais nets et le velours grenat y dominait.

En face de lui, derrière son bureau, se tenait le chirurgien, et, sur la table, la plaque qui l'identifiait comportait toute une série de lettres et de chiffres dont Andrew ne s'embarrassa pas. L'appeler Docteur suffirait.

« Quand pourra-t-on procéder à l'opération, Docteur ? » demanda-t-il.

Le chirurgien répondit d'un ton doux, avec cette note éternelle de respect toujours présente quand un robot s'adresse à un être humain : « Je ne suis pas sûr de comprendre, Monsieur, comment ou sur qui cette opération doit intervenir. »

Peut-être aurait-on pu voir un air d'intransigeance respectueuse sur le visage du chirurgien, si toutefois un robot de sa sorte, fait d'acier inoxydable un peu cuivré, pouvait montrer une telle expression, ou n'importe quelle expression.

Andrew Martin observa la main droite du robot, sa main coupante qui reposait tranquillement sur le bureau. Les doigts étaient longs et

formaient de ravissantes boucles recourbées, si gracieuses et si bien en place que l'on pouvait imaginer un scalpel s'adaptant à eux et faisant pour un moment corps avec eux.

Il n'y aurait aucune hésitation dans son travail, pas de faux pas, pas de tremblements, pas d'erreurs. C'était grâce à la spécialisation, bien sûr, une spécialisation si violemment désirée par l'humanité que peu de robots possédaient encore un cerveau indépendant. Pour un chirurgien bien sûr c'était indispensable. Et celui-ci, bien que possédant un cerveau, avait des capacités si limitées qu'il n'avait pas reconnu Andrew – n'avait d'ailleurs probablement jamais entendu parler de lui.

Andrew demanda : « Avez-vous jamais pensé que vous voudriez être un homme ? »

Le chirurgien hésita un instant comme si la question ne coïncidait avec aucun de ses circuits positroniques : « Mais je suis un robot, Monsieur.

– Préféreriez-vous être un homme ?

– Je préférerais être un meilleur chirurgien, Monsieur. Cela ne serait pas possible si j'étais un homme, seulement si j'étais un robot plus élaboré.

– Cela ne vous blesse pas que je puisse vous donner des ordres ? Que je puisse vous faire lever, asseoir, tourner à droite ou à gauche, simplement en vous en donnant l'ordre ?

– J'ai plaisir à vous faire plaisir, Monsieur. Si vos ordres étaient contraires à mon fonctionnement à votre égard ou à l'égard de tout être humain, je ne vous obéirais pas. La Première Loi, qui concerne mon devoir envers la sécurité des hommes, prendrait le pas sur la Deuxième Loi, celle de l'obéissance. Autrement, l'obéissance est mon plaisir… Mais qui dois-je opérer ?

– Moi, dit Andrew.

– Alors c'est impossible. C'est une opération manifestement nuisible.

– Cela ne fait rien, répondit Andrew calmement.

– Je ne dois pas infliger de dommages, dit le chirurgien.

– Aux êtres humains, dit Andrew, mais moi aussi je suis un robot. »

2

Andrew avait tout à fait l'apparence d'un robot en sortant de l'usine. Il avait tout autant l'air d'un robot que n'importe quel autre robot, sobrement dessiné et fonctionnel. Il s'était montré tout à fait efficace

dans la maison où on l'avait placé, à cette époque où les robots domestiques, et les robots en tout genre sur la Terre, étaient des exceptions.

Il y avait quatre personnes à la maison : Monsieur, Madame, Mademoiselle et la petite Mademoiselle. Il connaissait leurs noms bien sûr, mais il ne les employait jamais. Monsieur s'appelait Gerald Martin.

Son propre numéro de série était N.D.R. Il avait oublié les numéros. C'était loin, bien sûr, mais s'il avait voulu les retrouver, il l'aurait pu : il ne pouvait pas les oublier vraiment. Il ne désirait pas se les rappeler.

La petite Mademoiselle avait été la première à l'appeler Andrew car elle n'arrivait pas à dire les lettres, et les autres avaient fait de même.

La petite Mademoiselle – elle avait vécu quatre-vingt-dix ans et était morte depuis longtemps. Une fois il avait essayé de l'appeler Madame, mais elle le lui avait interdit. Elle était restée la petite Mademoiselle jusqu'à son dernier jour.

La fonction d'Andrew était de servir de valet, de maître d'hôtel et de femme de chambre. C'était une époque expérimentale pour lui et pour tous les robots, partout sauf dans l'industrie, dans les techniques d'exploration et dans les stations spatiales.

Les Martin l'aimaient bien et la moitié du temps il ne pouvait pas faire son travail parce que Mademoiselle et la petite Mademoiselle voulaient jouer avec lui.

Ce fut Mademoiselle qui comprit la première comment on pouvait arranger la chose. Elle dit : « Nous t'ordonnons de jouer avec nous et tu dois obéir aux ordres. »

Andrew répondit : « Je suis désolé, Mademoiselle, mais un ordre précédent donné par Monsieur a certainement plus d'importance. »

Elle répliqua : « Papa a seulement dit qu'il espérait que tu ferais le ménage. Ce n'est pas vraiment un ordre. Moi, je t'ordonne. »

Monsieur n'y voyait pas d'inconvénient. Monsieur adorait Mademoiselle et la petite Mademoiselle, plus même que ne le faisait Madame, et Andrew aussi les aimait beaucoup. Au moins l'effet qu'elles avaient sur ses actes était le résultat de l'affection, aurait-on dit pour un être humain. Andrew appelait cela de l'affection car il ne connaissait aucun autre mot pour le désigner.

Ce fut pour la petite Mademoiselle qu'Andrew sculpta un pendentif de bois. Elle lui en avait donné l'ordre. En effet Mademoiselle avait reçu pour son anniversaire un pendentif en ivoire travaillé, et la petite Mademoiselle en prenait ombrage. Elle n'avait qu'un morceau de bois

qu'elle donna à Andrew avec un petit couteau de cuisine.

Il le fit rapidement et la petite Mademoiselle s'écria : « Oh ! c'est vraiment joli, Andrew. Je vais le montrer à papa. »

Monsieur ne voulait pas la croire : « Où as-tu trouvé cela, Mandy ? » C'est ainsi qu'il appelait la petite Mademoiselle. Quand la petite Mademoiselle lui affirma qu'elle avait dit la vérité, il se tourna vers Andrew : « Est-ce vous qui avez fait cela, Andrew ?

– Oui, Monsieur.

– Le dessin aussi ?

– Oui, Monsieur.

– Sur quoi avez-vous copié le dessin ?

– C'est une figure géométrique, Monsieur, elle s'accorde bien avec le grain du bois. »

Le lendemain, Monsieur lui apporta un autre morceau de bois et un vibro-couteau électrique. Il dit : « Faites quelque chose avec cela, Andrew. Ce que vous voulez. »

C'est ce que fit Andrew sous le regard de Monsieur. Monsieur observa l'objet un long moment. Après cela, Andrew ne servit plus à table. On lui ordonna de lire des livres sur le dessin des meubles, et il apprit à faire des armoires et des bureaux.

Monsieur déclara : « Ce sont des objets étonnants, Andrew. »

Andrew répondit : « Cela me fait plaisir de les fabriquer, Monsieur.

– Plaisir ?

– Cela facilite la circulation des circuits de mon cerveau. Je vous ai entendus utiliser le mot « plaisir » dans des cas qui correspondent à ce que je ressens. Cela me fait plaisir de les fabriquer, Monsieur. »

3

Gerald Martin emmena Andrew aux bureaux régionaux de la société U.S. Robots. En tant que membre du Corps législatif régional, il n'eut aucun mal à obtenir un rendez-vous avec le robopsychologue en chef. D'ailleurs, c'était uniquement en tant que membre du Corps législatif régional qu'il avait demandé à être propriétaire d'un robot – à cette époque où les robots étaient si rares.

Andrew ne comprit rien de ce qui se passa ce jour-là, mais plus tard, quand il eut acquis plus de connaissances, il put revoir cette ancienne scène et la comprendre parfaitement.

Le robopsychologue, Merton Mansky, écouta et son visage se renfrogna petit à petit, à plusieurs reprises il réussit à arrêter à temps ses doigts avant qu'ils ne tambourinent sur la table. Ses traits étaient tirés et son front ridé, et à le regarder on pensait qu'il devait être plus jeune qu'il ne le paraissait.

Il déclara : « La science des robots n'est pas une science exacte, monsieur Martin. Je ne peux pas vous l'expliquer en détail, mais les calculs mathématiques qui régissent le tracé des circuits positroniques sont bien trop complexes pour donner autre chose que des solutions approximatives. Bien sûr, étant donné que nous construisons tout autour des trois Lois, celles-ci sont incontournables. Nous allons évidemment remplacer votre robot…

– Pas du tout, intervint Monsieur. Il n'est pas question de manquements de sa part. Il effectue parfaitement son travail. Ce qui est important, c'est qu'en plus il sculpte le bois d'une façon remarquable et jamais deux fois de la même façon. Il produit des œuvres d'art. »

Mansky avait l'air embarrassé : « Bizarre. Bien sûr nous expérimentons maintenant des circuits généraux… Vraiment créatif, vous croyez ?

– Voyez vous-même. » Monsieur lui tendit une petite sphère de bois sur laquelle on voyait une scène de jeux dans laquelle les garçons et les filles étaient presque trop petits pour qu'on les distingue, toutefois les proportions étaient parfaites, et ils s'accordaient si bien au grain que ce grain lui-même semblait avoir été sculpté.

Mansky s'écria : « C'est vraiment lui qui a fait cela ? » Il rendit l'objet et secoua la tête : « C'est un coup de chance. Quelque chose dans les circuits.

– Pouvez-vous le refaire ?

– Probablement pas. On ne m'a jamais encore parlé d'un cas pareil.

– Bon ! Cela m'est complètement égal qu'Andrew soit le seul. »

Mansky dit : « Je suppose que la société aimerait que vous nous rendiez votre robot pour que nous l'étudiions. »

Monsieur dit d'une voix soudain cassante : « Certainement pas. N'y comptez pas. » Il se tourna vers Andrew : « Rentrons maintenant, Andrew.

– Comme vous voudrez, Monsieur », répondit Andrew.

4

Mademoiselle sortait avec des garçons et n'était pas souvent à la maison. C'était la petite Mademoiselle, pas si petite que cela d'ailleurs, qui remplissait la vie d'Andrew maintenant. Elle n'avait jamais oublié que sa toute première sculpture de bois, il l'avait faite pour elle. Elle la portait au cou, à une chaîne d'argent.

Ce fut elle qui s'opposa la première à l'habitude qu'avait Monsieur de donner les objets. Elle dit : « Allons, papa, si quelqu'un en veut, qu'il le paie. Cela le mérite. »

Monsieur remarqua : « Cette avidité ne te ressemble pas, Mandy.

– Ce ne serait pas pour nous, papa. Pour l'artiste. »

Andrew n'avait jamais entendu ce mot auparavant et dès qu'il eut un moment il le chercha dans le dictionnaire.

Puis ils rendirent une autre visite, à l'avocat de Monsieur, cette fois.

Monsieur lui demanda : « Que pensez-vous de cela, John ? »

L'avocat s'appelait John Feingold. Il avait les cheveux blancs et le ventre rond, les bords de ses lentilles de contact étaient teints en vert. Il regarda la petite plaque que Monsieur lui avait donnée : « C'est très beau… Mais j'en ai entendu parler. C'est une sculpture faite par votre robot. Celui qui vous accompagne.

– Oui, c'est Andrew qui les fait. N'est-ce pas, Andrew ?

– Oui, Monsieur, dit Andrew.

– Combien donneriez-vous pour cet objet, John ? demanda Monsieur.

– Je ne sais pas. Je ne suis pas collectionneur d'objets de ce genre.

– Figurez-vous qu'on m'a offert deux cent cinquante dollars de celui-ci. Andrew a fabriqué des chaises qui ont été vendues cinq cents dollars. Le travail d'Andrew a rapporté deux cent mille dollars qui sont placés à la banque.

– Eh bien ! Il fait votre fortune, Gerald.

– Pas complètement, répondit Monsieur. La moitié de cette somme est sur un compte au nom d'Andrew Martin.

– Le robot ?

– Oui, c'est ça. Je voulais savoir si c'était légal.

– Légal ? La chaise de Feingold craqua quand il s'y adossa. Il n'y a aucun précédent, Gerald. Comment votre robot a-t-il pu signer les papiers nécessaires ?

– Il peut signer son nom et je leur ai apporté la signature. Je ne l'ai pas emmené à la banque. Dois-je faire quelque chose d'autre ?

– Hum. Feingold leva les yeux au plafond pendant un moment. Puis il dit : Nous pouvons placer un administrateur qui gérera toutes les

sommes en son nom et qui le protégera du monde hostile. Cela suffira, ce n'est pas la peine de faire plus. Personne ne vous a fait obstacle jusqu'ici. Si quelqu'un n'est pas d'accord, c'est à lui d'intenter un procès.

– Et s'il y a un procès, vous chargerez-vous de l'affaire ?

– Contre des honoraires, bien sûr.

– Combien ?

– Quelque chose dans ce genre, dit Feingold en désignant la plaque de bois.

– C'est équitable », dit Monsieur.

Feingold se tourna vers le robot avec un petit rire et lui demanda : « Andrew, es-tu content d'avoir de l'argent ?

– Oui, Monsieur.

– Et qu'as-tu l'intention d'en faire ?

– Je paierai des choses que, sans cela, Monsieur devrait payer, Monsieur. Cela lui évitera des dépenses, Monsieur. »

5

Les occasions vinrent vite. Les réparations coûtaient cher et les révisions encore plus. Avec les années on avait construit de nouveaux modèles de robots, et Monsieur tenait à ce qu'Andrew profite de tous les nouveaux perfectionnements jusqu'à ce qu'il devienne un modèle de perfection métallique. Tout était aux frais d'Andrew.

Andrew y tenait tout particulièrement.

Toutefois on ne touchait jamais à ses circuits positroniques. Monsieur y tenait tout particulièrement.

« Les nouveaux sont moins bien, Andrew, disait-il. Les nouveaux robots sont sans intérêt. La société fait maintenant des circuits plus précis, plus perfectionnés, plus spécialisés. Les nouveaux robots n'ont pas d'imagination. Ils effectuent la tâche pour laquelle on les a fabriqués et ne s'en écartent jamais. C'est toi que je préfère.

– Merci, Monsieur.

– Et c'est ce que tu fabriques, Andrew, ne l'oublie jamais. Je suis persuadé que Mansky a arrêté la fabrication des circuits non spécialisés dès qu'il t'a vu. Il ne supportait pas l'imprévisibilité… Sais-tu combien de fois il m'a demandé de t'envoyer à lui pour qu'il puisse t'étudier ? Neuf fois ! Mais j'ai toujours refusé, et maintenant qu'il a pris sa retraite, nous allons peut-être être tranquilles. »

Les cheveux de Monsieur commençaient à se raréfier et à blanchir et son visage était plus marqué, tandis qu'Andrew semblait en meilleure forme que quand il était arrivé dans la maison.

Madame était partie quelque part en Europe, avec un groupe d'artistes, et Mademoiselle était poète et vivait à New York. Elles écrivaient parfois, mais pas très souvent. La petite Mademoiselle s'était mariée et habitait tout près. Elle disait qu'elle ne voulait pas quitter Andrew, et quand elle eut un fils, le petit Monsieur, elle laissa Andrew lui donner son biberon.

À la naissance de ce petit-fils, Andrew considéra que Monsieur avait maintenant quelqu'un pour remplacer ceux qui étaient partis. Il pouvait à présent lui demander une faveur.

Andrew dit : « Monsieur, je vous remercie de m'avoir permis de dépenser mon argent à ma guise.

– C'était ton argent, Andrew.

– Seulement parce que vous l'avez voulu, Monsieur. Je ne crois pas que la loi vous aurait empêché de tout garder.

– La loi ne me persuadera jamais de faire quelque chose de mal, Andrew.

– Malgré mes dépenses et mes impôts, Monsieur, je possède presque six cent mille dollars.

– Je le sais, Andrew.

– Je voudrais vous les donner, Monsieur.

– Je n'en veux pas, Andrew.

– En échange de quelque chose que vous pouvez me donner, Monsieur.

– Ah ? Quoi, Andrew ?

– Ma liberté, Monsieur.

– Ta…

– Je voudrais acheter ma liberté, Monsieur. »

6

C'était embarrassant. Monsieur *était* devenu *tout* rouge, et s'était écrié : « Seigneur ! » puis avait tourné les talons et était parti à grands pas.

Ce fut la petite Mademoiselle qui le ramena, d'un air provocant et sévère – et devant Andrew. Depuis trente ans, tout le monde parlait devant Andrew, que le sujet le regarde ou non. Ce n'était qu'un robot.

Elle dit : « Papa, pourquoi le prends-tu comme un affront personnel ?

Il restera ici. Il te sera toujours fidèle. Il ne peut pas faire autrement. Il est fabriqué comme cela. Tout ce qu'il veut tient en quelques mots. Il veut qu'on le dise libre. Est-ce si terrible ? Ne l'a-t-il pas mérité ? Seigneur, mais nous en parlons depuis des années !

– Comment, vous en parlez depuis des années ?

– Oui, et il n'a jamais cessé de reculer sa demande de peur de te faire de la peine. C'est moi qui lui ai dit de te parler.

– Il ne sait pas ce qu'est la liberté. Ce n'est qu'un robot.

– Papa, tu ne le connais pas. Il a lu tout ce qu'il y a dans la bibliothèque. Je ne sais pas ce qu'il ressent profondément, mais je ne sais pas non plus ce que toi tu ressens profondément. Quand on lui parle, on peut constater qu'il réagit comme toi et moi à des abstractions différentes, que faut-il de plus ? Si les réactions de quelqu'un sont les mêmes que les tiennes, que peux-tu demander de plus ?

– La justice ne le prendra pas comme cela, dit Monsieur furieux. Viens ici, toi. Il se tourna vers Andrew et lui dit d'une voix cinglante : Je ne peux pas te libérer autrement que légalement, et si l'affaire va devant les tribunaux non seulement tu n'obtiendras pas ta liberté, mais en plus le tribunal sera au courant de ton argent. Ils te diront qu'un robot n'a pas le droit de gagner de l'argent. Crois-tu que cette tocade vaut la perte de ton argent ?

– La liberté n'a pas de prix, Monsieur, répondit Andrew. Même si je n'ai qu'une chance, cela vaut la peine. »

7

La cour penserait peut-être que la liberté n'a pas de prix et déciderait alors qu'à aucun prix un robot ne pourrait racheter sa liberté.

La déclaration du procureur général qui représentait ceux qui intentaient un procès pour s'opposer à la libération fut celle-ci : Le mot « liberté » n'a aucun sens quand il s'agit d'un robot. Seul un être humain peut être libre.

Il le redit plusieurs fois, aux bons moments ; lentement en rythmant ses paroles de la main sur le bureau devant lui.

La petite Mademoiselle demanda à témoigner en la faveur d'Andrew. On l'appela par son nom entier, qu'Andrew n'avait jamais entendu auparavant :

« Amanda Laura Martin Charmey à la barre. »

Elle répondit : « Merci, votre honneur. Je ne suis pas avocat et je ne sais pas bien présenter les choses, mais j'espère que vous comprendrez ce que je veux dire sans faire attention aux mots.

– Essayons de comprendre ce que cela signifie pour Andrew d'être libre. D'une certaine façon, il l'est déjà. Cela doit bien faire vingt ans que personne dans ma famille ne lui a donné d'ordre contraire à ceux qu'il aurait exécutés de lui-même.

– Mais nous pouvons, si nous le voulons, lui donner n'importe quel ordre, de la façon la plus désagréable, car il est une machine et il nous appartient. Pourquoi le ferions-nous, alors qu'il nous a servis si longtemps, si fidèlement, et nous a fait gagner tant d'argent ? Il ne nous doit rien de plus. La dette est de notre côté.

– Même si légalement on nous interdisait de placer Andrew dans un état d'esclavage involontaire, il nous servirait toujours volontairement. Le rendre libre n'est qu'une histoire de mots, mais pour lui cela a une très grande importance. Ce serait tout pour lui, et cela ne nous coûterait rien. »

Un instant le juge sembla réprimer un sourire : « Je comprends votre position, madame Charmey. Le problème est qu'il n'existe aucune loi pour régir ce problème, ni aucun précédent. Mais d'un autre côté, il existe l'idée évidente que seul un homme peut être libre. Je peux édicter ici une nouvelle loi, passible d'annulation dans une cour supérieure, mais je ne peux pas, d'un cœur léger, passer par-dessus cette idée. Laissez-moi parler au robot. Andrew !

– Oui, votre honneur. »

C'était la première fois qu'Andrew parlait au procès et le juge sembla un instant étonné par le timbre humain de sa voix. Il lui demanda : « Pourquoi veux-tu être libre, Andrew ? En quoi cela t'importe-t-il ? »

Andrew répondit : « Voudriez-vous être un esclave, votre honneur ?

– Mais tu n'es pas un esclave. Tu es un excellent robot, un robot génial d'après ce que j'ai entendu, un robot capable d'expression artistique incomparable. Que pourrais-tu faire de plus si tu étais libre ?

– Peut-être rien de plus que maintenant, mais je le ferais avec plus de joie. On a dit dans ce tribunal que seul un être humain peut être libre. Moi il me semble que seul quelqu'un qui désire la liberté peut être libre. Je désire la liberté. »

Ce fut cela qui convainquit le juge. La phrase capitale de son verdict fut : « Il n'y a aucune raison de refuser la liberté à un objet qui possède un cerveau assez développé pour saisir le concept et souhaiter la condition. »

Puis la Cour suprême confirma le verdict.

8

Monsieur demeurait mécontent et sa voix dure faisait à Andrew le même effet qu'un court-circuit.

Monsieur dit : « Je ne veux pas de ton foutu argent, Andrew. Mais je vais le prendre parce que autrement tu ne te sentirais pas libre. À partir de maintenant tu peux choisir ce que tu veux faire et le faire comme tu veux ; je ne te donnerai aucun ordre, si ce n'est celui-ci – fais ce que tu veux. Mais je suis toujours responsable de toi ; cela fait partie du jugement. J'espère que tu le comprends. »

La petite Mademoiselle l'interrompit : « Ne sois pas désagréable, papa. La responsabilité ne sera pas bien lourde. Tu sais très bien que tu n'as pas à t'en faire. Les Trois Lois font toujours leur effet.

– Alors, en quoi est-il libre ? »

Andrew intervint : « Les hommes ne sont-ils pas régis par leurs lois, Monsieur ? »

Monsieur répondit : « Je n'ai aucune envie de discuter. » Il s'en alla et Andrew ne le vit plus que de loin en loin.

La petite Mademoiselle venait le voir souvent dans la petite maison qu'on lui avait fait construire et mis à sa disposition. Elle ne possédait pas de cuisine bien sûr, ni de salle de bains. Elle n'avait que deux pièces ; l'une était la bibliothèque et l'autre moitié bureau moitié débarras. Andrew acceptait beaucoup de travaux et travaillait beaucoup plus maintenant qu'il était un robot libre, pour finir de payer la maison et la faire transférer légalement à son nom.

Un jour le petit Monsieur vint... Non, George ! Le petit Monsieur avait beaucoup insisté là-dessus après la décision de la cour : « Un robot libre n'appelle pas quelqu'un "petit Monsieur", avait dit George. Je t'appelle Andrew, tu dois m'appeler George. »

C'était dit comme un ordre. Andrew l'appela donc George – mais la petite Mademoiselle resta la petite Mademoiselle.

Le jour où George vint seul, c'était pour dire que Monsieur était mourant. La petite Mademoiselle était à son chevet mais Monsieur demandait Andrew.

La voix de Monsieur était ferme, mais il paraissait presque incapable de bouger. Il s'efforça de lever la main. « Andrew, dit-il. Andrew – ne

m'aide pas, George, je ne suis pas infirme, je ne suis que mourant… Andrew, je suis heureux que tu sois libre. Je voulais te le dire. »

Andrew ignorait quoi répondre. Il n'avait jamais assisté à la mort de quelqu'un mais il savait que c'était la façon dont les humains cessaient de fonctionner. C'était une opération définitive et involontaire, et Andrew ne savait pas ce qu'il convenait de dire en une telle occasion. Il ne pouvait que rester debout, sans un mot et sans un mouvement.

Quand tout fut fini, la petite Mademoiselle lui dit : « Peut-être t'a-t-il semblé désagréable ces derniers temps, mais tu sais, il était vieux et cela l'a blessé que tu veuilles être libre. »

Alors Andrew trouva les mots qu'il fallait dire. Il répondit : « Je n'aurais jamais pu être libre sans lui, petite Mademoiselle. »

9

Ce ne fut qu'après la mort de Monsieur qu'Andrew se mit à porter des vêtements. Il commença par un vieux pantalon que George lui avait donné.

George était marié maintenant, il exerçait la profession d'avocat. Il était entré dans le cabinet de Feingold. Le vieux Feingold était mort depuis longtemps mais sa fille avait pris la succession et finalement le nom du cabinet fut Feingold et Martin. Le nom resta le même quand la fille prit sa retraite sans être remplacée par un Feingold. Lorsque Andrew commença à mettre des vêtements, on venait juste d'ajouter le nom de Martin au cabinet.

George avait essayé de ne pas sourire quand Andrew avait mis le pantalon pour la première fois, mais pour Andrew, le sourire était tout à fait évident.

George montra à Andrew comment il devait se servir de la charge statique pour que le pantalon s'ouvre, lui couvre le bas du corps et se ferme. Il lui fit la démonstration sur son propre pantalon, mais Andrew savait bien qu'il lui faudrait du temps pour assimiler ce mouvement.

George demanda : « Mais pourquoi veux-tu un pantalon, Andrew ? Ton corps possède une esthétique fonctionnelle, c'est dommage de le cacher – surtout que tu n'as pas à te soucier de la température ou de la pudeur. Et puis, ça ne s'adapte pas vraiment bien au métal. »

Andrew demanda : « Les corps humains ne possèdent-ils pas aussi une esthétique fonctionnelle, George ? Et pourtant vous vous couvrez.

– À cause de la température, de l’hygiène, pour nous protéger et nous parer. Tout cela ne te concerne pas, toi. »

Andrew répondit : « Je me sens tout nu sans vêtements, je me sens vraiment différent, George.

– Différent ! Andrew, il existe des millions de robots sur la Terre maintenant. Dans cette région, d’après le dernier recensement il y en a presque autant que d’hommes.

– Je sais, George. Il existe des robots faisant tous les travaux imaginables.

– Et aucun d’entre eux ne porte de vêtements.

– Mais aucun d’entre eux n’est libre, George. »

Petit à petit Andrew augmenta sa garde-robe. Mais il était gêné par le sourire de George et par le regard des gens qui lui confiaient du travail.

Il était libre, c’était certain, mais il possédait en lui un programme très précis qui régissait son comportement vis-à-vis des hommes et il n’osait progresser que peu à peu. Une désapprobation manifeste lui ferait perdre le bénéfice de plusieurs mois.

Mais tout le monde n’acceptait pas le fait qu’il soit libre. Il ne pouvait pas s’en offenser et pourtant quand il y pensait le flux de ses circuits s’en ressentait.

Il évitait par-dessus tout de mettre des vêtements – ou trop de vêtements – quand il attendait la visite de la petite Mademoiselle. Elle était vieille maintenant et passait de longues périodes dans des pays plus chauds, mais, à son retour, la première chose qu’elle faisait était de lui rendre visite.

Lors d’un de ces retours, George dit à Andrew d’une voix furieuse : « Elle m’a eu, Andrew. Je vais me présenter aux élections législatives l’année prochaine.

– Tel grand-père, tel petit-fils, dit-elle.

– Tel grand-père…, Andrew s’arrêta, hésitant.

– Je veux dire que moi, George, le petit-fils, je serai comme Monsieur, le grand-père, qui faisait partie du Corps législatif autrefois. »

Andrew répondit : « Ce serait bien, George, si Monsieur était encore… » il s’arrêta car il ne voulait pas dire « en état de marche ». Cela lui semblait déplacé.

« Vivant, dit George. Oui, moi aussi je pense à ce vieux monstre de temps en temps. »

Andrew réfléchit à cette conversation. Il avait remarqué qu’il avait des difficultés pour parler avec George. Le langage avait quelque peu changé

depuis la fabrication d'Andrew et de son vocabulaire. Puis aussi, George avait un langage beaucoup plus familier que Monsieur ou que la petite Mademoiselle. Pourquoi autrement aurait-il appelé Monsieur « monstre » alors que de toute évidence le mot ne collait pas ?

Andrew ne pouvait pas trouver la solution dans ses livres. Ils étaient vieux et la plupart portaient sur la sculpture du bois, les arts, le dessin des meubles. Il n'en possédait pas sur le langage, pas sur le comportement des êtres humains.

Il pensa alors qu'il devait chercher les livres adéquats ; et comme il était un robot libre, il considéra qu'il ne devait pas le demander à George. Il irait à la bibliothèque de la ville. C'était une décision fantastique et il sentit son potentiel électrique augmenter nettement, à tel point qu'il dut utiliser une bobine d'impédance.

Il s'habilla complètement et mit même une chaîne d'épaule en bois. Il aurait préféré le plastique mais George avait dit que le bois était beaucoup mieux et que le cèdre poli avait beaucoup plus de valeur.

Il s'était éloigné de trois cents mètres de la maison quand il ressentit une résistance de plus en plus grande et dut s'arrêter. Il débrancha la bobine d'impédance, mais comme cela ne faisait aucun effet il rentra chez lui, prit une feuille de papier, y inscrivit nettement : « Je suis allé à la bibliothèque », et la plaça bien en vue sur son bureau.

10

Andrew n'était jamais allé à la bibliothèque. Il avait étudié le plan. Il connaissait le chemin, mais pas l'apparence du chemin. Les indications qu'il voyait sur la route ne ressemblaient pas à celles qu'il avait vues sur le plan et il hésitait. Finalement il pensa qu'il s'était trompé car tout semblait bizarre.

Il croisa un robot des champs mais quand il décida qu'il ferait mieux de demander son chemin, il n'y avait plus personne en vue. Un véhicule passa mais ne s'arrêta pas. Il se tenait debout indécis, tranquillement immobile, quand il vit deux hommes s'avancer à travers un champ.

Il se tourna vers eux, et ils modifièrent leur itinéraire pour aller vers lui. Juste avant ils parlaient fort, il avait entendu leurs voix ; mais maintenant ils étaient silencieux. Ils avaient un air qu'Andrew interpréta comme un air incertain, ils étaient jeunes, mais pas très jeunes. Peut-être vingt ans ? Andrew n'arrivait jamais à évaluer l'âge des hommes.

Il leur demanda : « Messieurs, voudriez-vous me décrire la route qui va à la bibliothèque de la ville ? »

L'un des deux, le plus grand, coiffé d'un chapeau qui le grandissait encore d'une façon presque ridicule, dit, non pas à Andrew, mais à l'autre : « C'est un robot. »

L'autre avait un gros nez et des paupières épaisses. Il répondit non à Andrew, mais au premier : « Il est habillé. »

Le grand claqua des doigts : « C'est le robot libre.

Chez les Martin ils ont un robot qui n'appartient à personne. Sinon pourquoi porterait-il des vêtements ?

– Demande-lui, dit celui au gros nez.

– Es-tu le robot des Martin ? demanda le grand.

– Je suis Andrew Martin, Monsieur, répondit Andrew.

– Bon. Enlève tes vêtements. Les robots ne portent pas de vêtements. » Il s'adressa à l'autre : « C'est dégoûtant, regarde-le. »

Andrew hésita. Cela faisait si longtemps qu'il n'avait pas entendu d'ordres donnés sur ce ton que les circuits de la Deuxième Loi étaient momentanément coincés.

Le grand dit : « Enlève tes vêtements, c'est un ordre. »

Lentement Andrew commença à les enlever.

« Laisse-les par terre », dit le grand.

Gros nez intervint : « S'il n'appartient à personne, il pourrait aussi bien être à nous.

– En tout cas, dit le grand, personne ne peut trouver à redire à ce que nous faisons. Nous n'abîmons la propriété de personne… Tiens-toi sur la tête, dit-il à Andrew.

– C'est un ordre. Même si tu ne sais pas comment y arriver, essaie quand même. »

Andrew hésita encore, puis se pencha pour poser sa tête par terre. Il essaya de lever ses jambes et tomba lourdement.

« Reste allongé ici, dit le plus grand. Si nous le démontions… Tu as déjà fait ça ?

– Est-ce qu'il nous laissera faire ?

– Comment veux-tu qu'il nous en empêche ? »

Andrew ne pouvait en aucun cas les en empêcher s'ils lui ordonnaient suffisamment fort de ne pas résister. La Deuxième Loi de l'obéissance prenait le pas sur la Troisième Loi d'autopréservation. Il ne pouvait en aucun cas se défendre sans risquer de blesser l'un d'eux, ce qui serait contre la Première Loi. À cette pensée toutes ses unités motrices se

contractèrent et il frissonna, allongé par terre.

Le grand s’avança et le poussa du pied : « Il est lourd. Il va nous falloir des outils pour y arriver. »

Gros nez répondit : « Nous pourrions lui donner l’ordre de se démonter lui-même. Cela pourrait être drôle de le voir essayer.

– Oui, dit le grand en réfléchissant. Mais sortons-le de la route. Si quelqu’un vient. »

C’était trop tard. Précisément quelqu’un venait, et c’était George. Allongé par terre, Andrew l’avait vu arriver en haut d’une petite colline au loin. Il aurait voulu lui faire signe d’une façon ou d’une autre, mais le dernier ordre avait été : « Reste tranquille ! »

George courait maintenant et il était un peu essoufflé quand il les rejoignit. Les deux jeunes gens reculèrent un peu et attendirent.

George demanda d’une voix inquiète : « Andrew, il y a quelque chose qui ne va pas ? »

Andrew répondit : « Ça va, George.

– Alors lève-toi… Qu’est-il arrivé à tes vêtements ? »

Le grand demanda : « Ce robot est à toi, mec ? »

George se tourna et dit d’une voix tranchante : « Il n’est à personne. Que s’est-il passé ici ?

– Nous lui avons demandé poliment d’enlever ses vêtements. Qu’est-ce que cela peut te faire s’il n’est pas à toi ? »

George demanda : « Que faisaient-ils, Andrew ? » Andrew répondit : « Ils avaient l’intention de me démonter. Ils allaient juste me transporter dans un coin tranquille pour que je me démonte moi-même. »

George regarda les deux jeunes gens et son menton trembla. Les deux hommes ne reculaient plus. Ils souriaient. Le grand dit d’un air dégagé : « Que vas-tu faire, gros père ? Nous attaquer ? »

George répondit : « Ce ne sera pas la peine. Ce robot vit dans ma famille depuis soixante-dix ans. Il nous connaît et nous aime plus que personne d’autre. Je vais lui dire que vous deux vous menacez ma vie et que vous voulez me tuer. Je vais lui demander de me défendre. S’il a le choix entre vous et moi, c’est moi qu’il choisira. Savez-vous ce qui va vous arriver s’il vous attaque ? »

Les deux hommes reculèrent légèrement, embarrassés.

George dit d’une voix dure : « Andrew, je suis en danger et ces deux jeunes gens me menacent. Avance vers eux. »

Andrew obéit et les deux jeunes gens n’attendirent pas. Ils s’enfuirent à toute vitesse.

« Ça va maintenant, Andrew », dit George. Il semblait sérieusement ébranlé. Il avait passé l'âge d'envisager sans inquiétude une bagarre avec un jeune homme, et encore plus avec deux.

Andrew lui dit : « Je n'aurais pas pu les blesser, George. Je voyais bien qu'ils ne t'attaquaient pas.

– Je ne t'ai pas donné l'ordre de les attaquer ; je t'ai seulement dit d'avancer vers eux. Leurs frayeurs ont fait le reste.

– Comment peuvent-ils avoir peur des robots ?

– C'est une maladie des hommes, dont on n'est pas près de venir à bout. Mais cela ne fait rien. Que faisais-tu ici, Andrew ? J'allais abandonner ta recherche et louer un hélicoptère juste au moment où je t'ai retrouvé. Pourquoi t'es-tu mis dans la tête d'aller à la bibliothèque ? J'aurais pu t'apporter tous les livres dont tu as besoin.

– Je suis un…, commença Andrew.

– Un robot libre. Oui. Bon, que voulais-tu chercher à la bibliothèque ?

– Je veux en savoir plus sur les êtres humains, sur le monde, sur tout. Et sur les robots, George. Je veux écrire une histoire des robots. »

George répondit : « Bon, rentrons à la maison…, Ramasse d'abord tes vêtements. Andrew, il existe un million de livres sur les robots, et tous comprennent une histoire de la robotique. Le monde sera bientôt saturé non seulement de robots, mais aussi d'informations sur les robots. »

Andrew secoua la tête, geste humain qu'il venait d'acquérir : « Pas une histoire de la robotique, George. Une histoire des robots, par un robot. Je veux expliquer ce que les robots pensent de ce qui s'est passé depuis que les premiers ont pu travailler et vivre sur la Terre. »

George fronça les sourcils mais ne répondit pas.

11

La petite Mademoiselle venait juste de fêter son quatre-vingt-troisième anniversaire mais elle n'avait rien perdu de son énergie ni de sa détermination.

Elle écouta l'histoire dans un état d'indignation furieuse. Elle demanda : « George, c'est horrible. Qui étaient ces brutes ?

– Je ne sais pas. De toute façon, quelle importance ? En réalité ils ne lui ont pas fait de mal.

– Ils auraient pu. Tu es avocat, George, et si tu es riche, tu ne le dois qu'au talent d'Andrew. C'est l'argent qu'il a gagné qui est à la base de tout

ce que nous avons. Il a assuré la continuité de notre famille et je ne permettrai pas qu'on le traite comme un jouet dont on n'a plus besoin.

– Que veux-tu que je fasse, mère ? demanda George.

– Je t'ai dit que tu étais avocat. N'as-tu pas entendu ? Tu dois entamer une action en justice et obliger les cours régionales à se prononcer pour les droits des robots et faire en sorte que le Corps législatif vote les lois nécessaires, et porter la chose devant la Cour mondiale s'il le faut. Je t'observerai, George, et je n'admettrai aucune faiblesse. »

Elle parlait sérieusement et ce qu'on avait commencé pour calmer la terrible vieille dame se transforma en une affaire si complexe au point de vue légal qu'elle en devint très intéressante. En tant qu'associé le plus ancien de Feingold et Martin, George définit la stratégie à adopter mais laissa le véritable travail à ses jeunes associés, et surtout à son fils, Paul, qui collaborait lui aussi au cabinet et qui faisait des rapports presque journaliers à sa grand-mère. De son côté, celle-ci en discutait avec Andrew tous les jours.

Andrew était très concerné par l'affaire. Il retarda encore son livre sur les robots pour se plonger dans les arguments légaux et fit même, à plusieurs reprises, quelques suggestions timides.

Il déclara : « George m'a dit ce jour-là que les êtres humains ont toujours eu peur des robots. Tant qu'ils auront peur, les cours de justice et les parlements ne se donneront jamais beaucoup de peine en faveur des robots. Ne pourrait-on pas faire quelque chose vis-à-vis de l'opinion publique ? »

Aussi, tandis que Paul demeurait au tribunal, George fit des réunions publiques. Cela lui donna l'occasion de se décontracter et il alla parfois jusqu'à adopter le nouveau style de vêtements larges qu'il appelait draperies. Paul lui dit : « Essaie de ne pas te prendre les pieds dedans sur la scène, père. »

George lui répondit d'un air accablé : « Je vais essayer. »

Il s'adressa aux rédacteurs des holo-journaux lors de leur réunion annuelle et leur dit :

« Si par la Seconde Loi, nous pouvons demander à tout robot une obéissance totale en tout point sauf dans le but de nuire à un être humain, alors, tout être humain, quel qu'il soit, a un terrible pouvoir sur le robot, quel qu'il soit. D'autant plus qu'étant donné que la Deuxième Loi prend le pas sur la Troisième, tout être humain peut utiliser la loi de l'obéissance contre la loi d'autoprotection. Il peut ordonner à n'importe quel robot de s'endommager ou même de se détruire, pour n'importe

quelle raison, ou sans raison du tout.

– Est-ce juste ? Traiterions-nous un animal de la sorte ? Un objet, même s'il est inanimé, qui nous a bien rendu service a droit à notre considération. D'ailleurs, un robot n'est pas dépourvu de raison, ce n'est pas un animal. Il pense et peut parler avec nous, discuter avec nous, plaisanter avec nous. Pouvons-nous les traiter en amis, travailler avec eux, sans leur donner un peu du bénéfice de cette amitié, un peu du bénéfice de cette coopération ?

– Si un homme a le droit de donner à un robot n'importe quel ordre qui ne porte pas atteinte à un être humain, il devrait avoir la décence de ne jamais donner à un robot un ordre qui porte atteinte à un robot, à moins que la sécurité humaine ne l'exige. Un grand pouvoir donne de grandes responsabilités, et si les robots disposent des Trois Lois pour protéger les hommes, est-ce trop demander que les hommes disposent d'une loi ou deux pour protéger les robots ? »

Andrew avait raison. La bataille pour l'opinion publique atteignit la justice et le parlement, et finalement on vota une loi qui définissait les conditions dans lesquelles des ordres portant tort aux robots étaient interdits. Elle comportait une liste interminable de détails et les punitions pour viol de cette loi étaient insuffisantes, mais le principe était accepté. L'ultime discussion devant la Cour mondiale se termina le jour de la mort de la petite Mademoiselle.

Ce n'était pas une coïncidence. La petite Mademoiselle s'était maintenue en vie au prix d'un effort désespéré pendant le dernier débat et s'était laissée aller seulement quand elle avait entendu les mots de la victoire. Son dernier sourire fut pour Andrew. Ses derniers mots furent : « Tu as été bon pour nous, Andrew. »

Elle mourut en lui tenant la main, tandis que son fils, avec sa femme et ses enfants, restait en arrière à une distance respectable.

12

Andrew attendit patiemment que le réceptionniste disparaisse dans le bureau. Il aurait pu employer l'interphone holographique mais il était absolument démoralisé (ou dépositronisé) à l'idée d'avoir affaire à un autre robot plutôt qu'à un être humain.

Il tourna le problème dans son esprit en attendant. Pouvait-on utiliser « dépositronisé » à la place de « démoralisé » ou bien le mot

« démoralisé » était-il devenu suffisamment symbolique et s'était-il assez éloigné de son sens premier pour pouvoir être appliqué aux robots ?

De tels problèmes se présentaient souvent quand il travaillait à son livre sur les robots. L'effort de composition des phrases pour exprimer toute la complexité du problème avait indubitablement enrichi son vocabulaire.

De temps en temps quelqu'un entrait dans la pièce et le regardait. Il ne cherchait pas à éviter ce regard. Il le leur rendait calmement, et tous détournaient les yeux.

Paul Martin arriva enfin. Il eut l'air surpris, mais Andrew ne put en décider avec certitude. Paul s'était mis à porter cet épais maquillage qui était à la mode pour les deux sexes ; cela affirmait les traits un peu mous de son visage, mais Andrew n'approuvait pas ça. Il découvrit que le fait de désapprouver les êtres humains, tant qu'il ne l'exprimait pas ouvertement, ne lui était pas trop désagréable. Il pouvait même exposer sa désapprobation par écrit. Il était absolument sûr que cela n'avait pas toujours été le cas.

Paul dit : « Entre, Andrew. Je m'excuse de t'avoir fait attendre, mais il y avait quelque chose que je devais absolument finir. Entre. Tu avais dit que tu voulais me parler, mais je ne savais pas que tu préférais le faire ici.

– Si tu es occupé, Paul, je peux continuer à attendre. »

Paul jeta un coup d'œil au cadran sur lequel des ombres mobiles se combinaient pour indiquer l'heure et dit : « Je peux te consacrer un moment. Es-tu venu seul ?

– J'ai loué une voiture automatique.

– Aucun problème ? demanda Paul manifestement inquiet.

– Il n'y a aucune raison. Mes droits sont protégés. »

Paul eut l'air encore plus inquiet : « Andrew, je t'ai expliqué que la loi n'était pas applicable, tout au moins pas dans tous les cas… Et si tu continues à porter des vêtements tu vas finir par avoir des ennuis, comme la première fois.

– La seule fois, Paul. Je suis désolé de te déplaire.

– Écoute, réfléchis ; tu es pratiquement une légende vivante, Andrew, et tu représentes une trop grande valeur dans des domaines différents pour te permettre de prendre des risques… Comment avance le livre ?

– J'ai presque fini, Paul. L'éditeur est très content.

– C'est bien !

– Je ne sais pas si le livre lui plaît vraiment en tant que tel. Je crois que ce qui lui plaît surtout c'est la pensée qu'il va très bien le vendre parce

qu'il est écrit par un robot.

– C'est humain, je le crains.

– Cela ne me gêne pas. Qu'il se vende pour une raison ou pour une autre, cela me rapportera de l'argent, et j'en ai besoin.

– Grand-mère t'a laissé…

– La petite Mademoiselle a été généreuse et je suis sûr que je peux compter sur la famille pour m'aider. Mais je compte sur les droits du livre pour me faire passer la prochaine étape.

– Quelle prochaine étape ?

– Je voudrais voir le directeur de la société U.S. Robots. J'ai essayé de prendre un rendez-vous mais jusqu'à présent je n'ai pas réussi. Ils ne m'ont pas aidé à écrire le livre, aussi cela ne me surprend pas, tu comprends. »

Cela amusa Paul : « De l'aide est bien la dernière chose que tu peux attendre d'eux. Ils ne nous ont apporté aucune aide dans notre grand combat pour les droits des robots. Ce serait plutôt le contraire et tu comprends pourquoi. Donnez des droits aux robots et les gens ne voudront peut-être plus en acheter.

« Mais cependant, continua Andrew, si toi tu les appelles, tu pourrais m'obtenir un rendez-vous.

– Ils ne m'apprécient pas plus que toi, Andrew.

– Mais peut-être pourrais-tu insinuer qu'en me recevant ils pourront arrêter la campagne de Feingold et Martin pour les droits des robots.

– Ne serait-ce pas un mensonge, Andrew ?

– Oui, Paul, et je ne peux pas leur mentir. Voilà pourquoi c'est toi qui dois les appeler.

– Ah ! tu ne peux pas mentir, mais tu peux me demander de mentir, c'est cela ? Tu deviens de plus en plus humain, Andrew. »

13

Ce ne fut pas facile à obtenir, même pour Paul dont le nom avait du poids, en principe.

Mais ce fut finalement arrangé, et alors, Harley Smythe-Robertson, qui descendait du côté de sa mère du premier fondateur de la société et qui le faisait savoir grâce au trait d'union accolé à son nom, eut l'air particulièrement mal à l'aise. Il approchait de l'âge de la retraite et il avait consacré toute la durée de sa présidence au problème des droits des

robots. Ses cheveux gris étaient légèrement collés sur le haut de son crâne, son visage ne portait aucun maquillage et il regardait Andrew avec de fréquents éclairs d'hostilité.

Andrew lui dit : « Monsieur, il y a presque un siècle, un certain Merton Mansky, de cette société, m'a déclaré que les calculs mathématiques qui régissaient le tracé des circuits positroniques étaient beaucoup trop compliqués pour permettre autre chose que des solutions approximatives et que de ce fait mes propres capacités n'étaient pas prévisibles.

– C'était il y a un siècle. (Smythe-Robertson hésita, puis continua d'une voix glaciale :)… Monsieur. Ce n'est plus vrai. Nos robots sont à présent fabriqués avec précision et sont destinés à des travaux bien précis.

– Oui, dit Paul qui était venu, avait-il dit, pour s'assurer que la société jouait franc jeu, avec pour résultat que le robot qui m'a reçu doit être guidé chaque fois que les événements diffèrent, si peu que ce soit, de l'habituel. »

Smythe-Robertson répondit : « S'il devait improviser, vous en seriez encore plus ennuyé. »

Andrew continua : « Donc, vous ne fabriquez plus de robots comme moi, souples et pouvant s'adapter.

– Plus du tout.

– Les recherches que j'ai effectuées pour mon livre, dit Andrew, m'ont indiqué que je suis le plus ancien robot en état de fonctionnement.

– C'est exact, le plus vieux maintenant, dit Smythe-Robertson, et le plus vieux à jamais. Il n'en existera jamais de plus vieux. Un robot devient inutile après vingt-cinq ans. Nous les récupérons et les remplaçons par des neufs.

– Aucun robot, tel que vous les fabriquez actuellement, n'est utile après vingt-cinq ans, dit Paul amusé, Andrew est exceptionnel dans son genre. »

Andrew, se tenant à ce qu'il avait décidé de dire, continua : « En tant que plus vieux robot du monde et plus souple robot du monde, ne suis-je pas suffisamment exceptionnel pour mériter un traitement spécial de la part de la société ?

– Pas du tout, répondit Smythe-Robertson d'un ton glacial. Votre nature exceptionnelle n'est qu'une gêne pour la société. Si vous aviez été loué, au lieu d'avoir été acheté, pour notre malchance, nous vous aurions remplacé depuis longtemps.

– Voici le problème, dit Andrew. Je suis un robot libre et je

m'appartiens en propre. C'est pourquoi je suis venu pour vous demander de me remplacer. Vous ne pouvez pas le faire sans l'accord du propriétaire. Aujourd'hui cet accord est obligatoire pour la location, mais de mon temps ce n'était pas le cas. »

Smythe-Robertson eut l'air inquiet mais intrigué, et il y eut un silence. Andrew se surprit à fixer un holographe sur le mur. C'était le masque mortuaire de Susan Calvin, sainte patronne de tous les robotistes. Elle était morte près de deux siècles auparavant, mais Andrew la connaissait si bien par les recherches qu'il avait faites pour son livre, qu'il s'imaginait presque l'avoir rencontrée.

Smythe-Robertson demanda : « Comment voulez-vous que je vous remplace ? Si je vous remplace en tant que robot, comment pourrais-je livrer le robot à vous en tant que propriétaire alors que si je vous remplace, vous cesserez d'exister ? » Il eut un sourire sardonique.

« C'est très facile, intervint Paul. Le siège de la personnalité d'Andrew est son cerveau positronique, c'est le seul point que l'on ne peut pas remplacer sans créer un nouveau robot. Donc, le cerveau positronique, c'est Andrew-le-propriétaire. Toutes les autres parties du corps du robot peuvent être remplacées sans affecter la personnalité du robot et ces autres parties sont la propriété du cerveau. Andrew, en fait, veut un nouveau corps pour son cerveau.

– C'est cela, dit Andrew calmement. (Il se tourna vers Smythe-Robertson :) Vous avez fabriqué des androïdes, n'est-ce pas ? Des robots possédant l'apparence extérieure complète d'un homme, jusqu'à la structure de la peau ? »

Smythe-Robertson répondit : « Oui, nous l'avons fait. Ils fonctionnaient remarquablement bien avec leur peau et leurs tendons en fibres synthétiques. Il n'y avait pratiquement pas de métal, sauf dans le cerveau, cependant ils étaient presque aussi solides que les robots de métal. À poids égal, ils étaient même plus solides. »

Paul sembla intéressé : « Je ne savais pas cela. Combien y en a-t-il en fonctionnement ?

– Aucun, répondit Smythe-Robertson. Ils étaient beaucoup plus chers que les robots métalliques et une étude de marché nous démontra qu'ils ne seraient pas bien acceptés. Ils ressemblaient trop aux hommes. »

Andrew dit : « Mais la société conserve le résultat de ses expériences, je suppose. Étant donné ce fait, je voudrais vous demander d'être remplacé par un robot organique, un androïde. »

Paul fut très surpris : « Seigneur ! » dit-il.

Smythe-Robertson se raidit : « C’est tout à fait impossible !

– Pourquoi est-ce impossible ? demanda Andrew. Je paierai le prix, bien sûr. »

Smythe-Robertson dit : « Nous ne fabriquons pas d’androïdes.

– Vous choisissez de ne pas en fabriquer, intervint Paul. Cela ne veut pas dire que vous n’êtes pas capables d’en fabriquer. »

Smythe-Robertson lui répondit : « En tout cas, la fabrication d’androïdes est contraire à l’ordre public.

– Il n’y a aucune loi qui l’interdise, dit Paul.

– Quoi qu’il en soit, nous n’en fabriquons pas et nous n’en fabriquerons jamais. »

Paul s’éclaircit la voix : « Monsieur Smythe-Robertson, dit-il, Andrew est un robot libre qui se trouve dans les limites de la loi qui garantit les droits des robots. Vous en êtes bien conscient, je pense ?

– Que trop.

– Ce robot, en temps que robot libre, préfère porter des vêtements. Ce qui a pour résultat des humiliations fréquentes de la part d’êtres humains irréfléchis, malgré la loi contre l’humiliation des robots. Il est difficile de poursuivre des gens pour des offenses assez vagues qui ne rencontrent pas la réprobation générale de ceux qui doivent décider de la culpabilité ou de l’innocence.

– L’U.S. Robots avait compris cela dès le début. Votre père ne l’avait malheureusement pas compris.

– Mon père est mort maintenant, dit Paul, mais je constate que nous sommes en présence d’un délit évident dans un but évident.

– De quoi parlez-vous ? demanda Smythe-Robertson.

– Mon client Andrew Martin – il est mon client depuis un instant – est un robot libre qui est habilité à demander à la société U.S. Robots de bénéficier d’un remplacement que la société accorde à quiconque possède un robot depuis plus de vingt ans. En fait, la société insiste même pour effectuer ces remplacements. »

Paul souriait, très à l’aise. Il continua : « Le cerveau positronique de mon client est le propriétaire du corps de mon client – qui, on ne peut en douter, a plus de vingt-cinq ans. Le cerveau positronique demande le remplacement du corps et propose de payer le juste prix d’un corps d’androïde en remplacement. Si vous rejetez sa demande, c’est une humiliation que subit mon client, et nous allons vous poursuivre en justice.

« Certes l’opinion publique ne supporterait pas d’ordinaire la plainte

d'un robot, mais puis-je vous rappeler que la société U.S. Robots n'est pas particulièrement populaire auprès d'elle ? Même ceux qui utilisent des robots et en sont satisfaits se méfient de votre société. Peut-être est-ce une survivance des temps où on avait peur des robots ? Peut-être est-ce un ressentiment contre la puissance et la richesse de la société U.S. Robots qui possède un monopole mondial ? Quelle qu'en soit la cause, le ressentiment existe et je pense que vous trouverez préférable d'éviter une poursuite légale, surtout si l'on considère que mon client est riche et va vivre encore de nombreux siècles et n'aura donc aucune raison d'abandonner la lutte. »

Smythe-Robertson avait rougi au fur et à mesure des paroles de Paul : « Vous essayez de me forcer à…

– Je ne vous force à rien, dit Paul. Si vous désirez refuser d'accéder à la demande raisonnable de mon client, vous avez toutes possibilités de le faire et nous sortirons sans ajouter un mot… Mais nous vous poursuivrons car tel est notre bon droit, et vous verrez que vous perdrez. »

Smythe-Robertson dit : « Bon…, puis s'arrêta.

– Je vois que vous allez accepter, dit Paul. Vous hésitez peut-être, mais vous y viendrez. Laissez-moi vous préciser un point. Si pendant le transfert du cerveau positronique de mon client dans un corps organique, on lui inflige le moindre dommage alors je n'aurais de cesse que j'aie cloué votre société au sol. Je ferai tout ce qu'il faut pour mobiliser l'opinion publique contre vous, si un seul circuit de platine irridié du cerveau de mon client est endommagé. Il se tourna vers Andrew : Es-tu d'accord, Andrew ? »

Andrew hésita une longue minute. Cela revenait à approuver un mensonge, un chantage, le harcèlement et l'humiliation d'un être humain. Mais, pas de mal physique, se dit-il, pas de mal physique. Il réussit enfin à prononcer un faible « Oui ».

14

C'était comme si on le fabriquait de nouveau. Pendant des jours, puis des semaines, puis des mois, Andrew ne se sentit pas vraiment lui-même et les actions les plus simples continuaient à donner lieu à des hésitations.

Paul était dans tous ses états : « Ils t'ont abîmé, Andrew. Nous allons

leur intenter un procès. »

Andrew parlait très lentement : « Non, il ne faut pas. Tu ne pourras jamais prouver – quelque chose – m m m m –

– La malveillance ?

– La malveillance. D'ailleurs, je prends des forces, je vais mieux. C'est le tr-tr-tr-

– Le tremblement ?

– Le traumatisme. Après tout on n'avait jamais effectué une telle op-op-op auparavant. »

Andrew sentait très bien son cerveau. Personne d'autre ne le pouvait. Il savait qu'il allait bien, et pendant les mois qu'il passa à apprendre à coordonner ses mouvements et les effets positroniques, il restait des heures devant un miroir.

Pas vraiment humain ! Le visage était raide, trop raide, et les mouvements étaient trop délibérés. Ils n'avaient pas l'aisance décontractée de ceux des êtres humains, mais cela viendrait peut-être avec le temps. Au moins il pourrait porter des vêtements sans que ce soit ridicule à cause de son visage de métal.

Enfin, il dit : « Je vais me remettre au travail. »

Paul se mit à rire et répliqua : « Cela veut dire que tu vas bien. Que vas-tu faire ? Un autre livre ?

– Non, dit Andrew d'un air grave. J'ai trop longtemps à vivre pour me laisser accaparer par un seul métier sans en sortir. Jadis j'ai été artiste, et je peux décider de le redevenir. Puis j'ai été historien, et je peux aussi décider de le redevenir. Mais maintenant je veux être robobiologiste.

– Robopsychologue, tu veux dire.

– Non. Cela impliquerait l'étude des cerveaux positroniques et je n'en ai pas envie pour le moment. Un robobiologiste, à ce qu'il me semble, serait concerné par le fonctionnement du corps attaché à ce cerveau.

– Ne serait-ce pas alors un robotiste ?

– Un robotiste travaille sur des robots métalliques. Moi, j'étudierai le corps organique d'un humanoïde, que je suis le seul à posséder, pour autant que je sache.

– Tu rétrécis ton champ d'action, dit Paul d'un air pensif. En tant qu'artiste, tu étais ouvert à tout ; en tant qu'historien, tu t'occupais surtout des robots ; en tant que robobiologiste, tu ne t'occuperas que de toi-même. »

Andrew acquiesça : « C'est l'impression que cela donnera. »

Andrew dut commencer par le commencement car il ne connaissait

rien à la biologie, presque rien à la science. On le voyait dans les bibliothèques où il consultait des tableaux électroniques pendant des heures, tout à fait normal dans ses vêtements. Les quelques personnes qui savaient qu'il était un robot n'intervenaient jamais.

Il construisit un laboratoire dans une pièce qu'il ajouta à sa maison, et il agrandit aussi sa bibliothèque.

Des années passèrent et Paul vint le voir un jour et lui dit : « C'est malheureux que tu ne travailles plus sur l'histoire de la robotique. J'ai appris que l'U.S. Robots adoptait une politique complètement nouvelle. »

Paul avait vieilli et ses yeux malades avaient été remplacés par des cellules photoptiques. Cela l'avait rapproché d'Andrew. Andrew demanda : « Qu'ont-ils fait ?

– Ils fabriquent des ordinateurs centraux, des sortes de cerveaux positroniques géants en quelque sorte, qui communiquent par micro-ondes avec de dix à mille robots où qu'ils soient. Les robots en eux-mêmes n'ont pas de cerveau. Ce sont les membres d'un cerveau gigantesque, les deux étant séparés effectivement.

– Est-ce plus efficace ?

– C'est ce que prétend la société U.S. Robots. Mais c'est Smythe-Robertson qui a orienté les travaux avant sa mort, et j'ai l'impression que tu n'es pas étranger à cette décision. La société ne veut à aucun prix fabriquer des robots qui, comme toi, leur occasionneraient des ennuis, et c'est pourquoi ils ont séparé le corps du cerveau. Le cerveau qui n'aura pas de corps ne pourra pas désirer en changer ; et le corps n'aura pas de cerveau pour désirer quoi que ce soit.

« C'est extraordinaire, continua Paul, l'influence que tu auras eue sur l'histoire des robots. Ce sont tes talents artistiques qui ont poussé l'U.S. Robots à fabriquer des robots plus précis et plus spécialisés ; c'est ta liberté qui a fait naître le principe des droits des robots ; c'est ta volonté de posséder un corps d'androïde qui les a décidés à séparer le cerveau du corps. »

Andrew répondit : « Puis, finalement, je suppose que la société va construire un énorme cerveau qui contrôlera plusieurs milliards de robots. Et tous les œufs seront dans le même panier. Dangereux. Très mauvais.

– Oui, je pense que tu as raison, répondit Paul.

Mais je ne crois pas que cela arrivera avant au moins un siècle et je ne serai plus là pour le voir. D'ailleurs je ne serai peut-être plus là l'année prochaine.

– Paul », dit Andrew gentiment.

Paul haussa les épaules : « Nous sommes mortels, Andrew. Nous ne sommes pas comme vous. Cela n'a pas vraiment d'importance, sauf pour une question dont je voulais te parler. Je suis le dernier homme de la famille Martin. Il existe des cousins, qui descendent de ma grand-tante, mais ils ne comptent pas. L'argent qui m'appartient personnellement sera laissé dans la compagnie mais à ton nom et, pour autant que l'on peut prévoir le futur, tu seras à l'abri des problèmes d'argent.

– Il ne faut pas », dit Andrew avec peine. Malgré le temps, il ne pouvait pas s'habituer aux morts des Martin.

Paul répondit : « Ne discutons pas. C'est décidé. Sur quel projet travailles-tu en ce moment ?

– Je suis en train de dessiner un système qui permettra aux androïdes – à moi – de trouver leur énergie dans la combustion d'hydrocarbones, plutôt que dans des cellules atomiques. »

Paul écarquilla les yeux : « Ils respireront et ils mangeront ?

– Oui.

– Depuis combien de temps travailles-tu à cela ?

– Cela fait longtemps maintenant, mais je crois que j'ai réussi à dessiner une chambre de combustion bien au point avec un contrôle de fonctionnement par catalyse.

– Mais pourquoi, Andrew ? La cellule atomique est bien mieux, c'est évident.

– D'une certaine façon, peut-être, mais la cellule atomique est inhumaine. »

15

Cela prit du temps, mais Andrew avait le temps. D'abord il ne voulait rien faire avant que Paul ne soit mort en paix.

Avec la mort de l'arrière-petit-fils de Monsieur, Andrew se sentait plus que jamais exposé à un monde hostile et cela le confirmait dans sa décision de persévérer dans la voie qu'il avait choisie jadis.

En fait, il n'était pas vraiment seul. Un homme était mort mais le cabinet Martin et Feingold existait toujours, car une société, comme un robot, ne meurt pas. Elle avait des directives et les suivait mot à mot. Par l'intermédiaire de l'administrateur et du cabinet légal, Andrew était riche. Et en échange de leur généreuse rétribution annuelle, Feingold et Martin

se penchaient sur les aspects légaux de la nouvelle chambre de combustion.

Quand vint le moment pour Andrew de se rendre à la société U.S. Robots, il y alla seul. La première fois, il y était allé avec Monsieur et une autre fois avec Paul. Cette fois-ci, la troisième, il était seul et sous une apparence humaine.

La société avait changé. L'usine de production avait été déménagée dans une grande station spatiale, comme c'était le cas de plus en plus pour de nombreuses industries. Et les robots étaient partis avec les usines. La Terre elle-même était devenue une sorte de parc, avec une population stabilisée à un milliard de personnes et un nombre de robots à cerveau indépendant qui n'atteignait probablement pas trente pour cent de la population humaine.

Le directeur de la recherche s'appelait Alvin Magdescu ; il était brun de peau et de cheveux, avait une petite barbe pointue et ne portait au-dessus de la taille rien d'autre que la bande de poitrine exigée par la mode. Quant à Andrew, il était complètement habillé, à la mode de plusieurs décennies en arrière.

Magdescu lui dit : « Je vous connais, bien sûr, et je suis heureux de vous rencontrer. Vous êtes notre production la plus célèbre et je regrette que le vieux Smythe-Robertson ait été si monté contre vous. Nous aurions pu faire de grandes choses avec vous.

– Vous le pouvez encore, répondit Andrew.

– Non, je ne crois pas. Il est trop tard. Nous avons des robots sur la Terre depuis plus d'un siècle, mais tout change. Maintenant on les enverra dans l'espace et ceux qui resteront sur Terre ne posséderont pas de cerveau.

– Mais il y a moi, et je reste sur Terre.

– Bien sûr, mais vous n'êtes plus vraiment un robot. Que voulez-vous me demander ?

– D'être encore moins un robot. Étant donné que je suis maintenant organique, je voudrais posséder une source d'énergie organique. J'ai les plans ici… »

Magdescu les regarda avec soin. D'abord, peut-être avait-il voulu n'y jeter qu'un coup d'œil, mais il se raidit et se concentra. Puis il dit : « C'est extrêmement ingénieux. Qui a fait cela ?

– C'est moi », dit Andrew.

Magdescu le regarda d'un œil pénétrant et dit : « Cela signifierait une révision totale de votre corps, expérimentale de plus, car on n'a jamais

fait cela auparavant. Je vous conseille de ne pas le faire. Restez comme vous êtes. »

Le visage d'Andrew était peu expressif, mais dans sa voix l'impatience était évidente : « Docteur Magdescu, vous ne m'avez pas compris. Vous devez accepter ma demande, vous n'avez pas le choix. Si de tels mécanismes peuvent être construits dans mon propre corps, on peut tout aussi bien les construire dans des corps humains. On a déjà pu remarquer la tendance actuelle à prolonger la vie humaine par l'emploi de prothèses. Il n'existe aucun appareil mieux conçu que ceux que j'ai dessinés et que je dessine.

« Par ailleurs, je contrôle les brevets par l'intermédiaire de Feingold et Martin. Nous pouvons parfaitement nous occuper nous-mêmes de l'affaire et fabriquer les prothèses qui auront pour effet de créer des êtres humains possédant certaines des propriétés des robots. Cela ferait du tort à votre société.

« Toutefois, si vous m'opérez maintenant et si vous me donnez votre accord pour le faire encore dans des circonstances semblables dans l'avenir, vous aurez la possibilité d'utiliser les brevets et de contrôler la technologie des robots d'une part et de la prothétisation des êtres humains d'autre part. On ne garantira pas la location au début, bien sûr, jusqu'à ce que la première opération soit effectuée avec succès et qu'un temps suffisant soit passé pour prouver l'utilité du procédé. » Andrew ne sentit qu'à peine en lui l'opposition de la Première Loi à l'attitude qu'il avait envers un être humain. Il apprenait à concevoir que ce qui semblait être de la cruauté au premier abord pouvait, à long terme, être de la gentillesse.

Magdescu était abasourdi. Il répondit : « Je ne peux pas prendre la décision moi-même. Nous devons en délibérer en conseil et cela prendra du temps.

– J'attendrai le temps qu'il faudra, dit Andrew, mais pas trop longtemps. » Et il pensa avec satisfaction que Paul lui-même n'aurait pas fait mieux.

16

Il n'eut pas trop longtemps à attendre et l'opération fut un succès.

Magdescu déclara : « J'étais tout à fait opposé à l'opération, Andrew, mais pas pour les raisons que vous imaginez peut-être. Je n'étais pas du

tout opposé à l'expérience, si seulement elle avait été faite sur quelqu'un d'autre. Je ne voulais pas prendre de risques avec votre cerveau positronique. Maintenant que vos circuits positroniques sont reliés à des circuits nerveux feints, il serait peut-être difficile de préserver le cerveau si le corps avait des problèmes de fonctionnement.

– J'ai pleinement confiance dans les qualités du personnel de votre société, dit Andrew. Et maintenant je peux manger.

– Enfin, vous pouvez siroter de l'huile d'olive. Cela nous obligera à opérer de temps en temps des nettoyages de la chambre de combustion comme prévu. Intervention plutôt désagréable, je suppose.

– Peut-être, si je n'avais pas l'intention de poursuivre mes recherches. Le nettoyage automatique n'est pas irréalisable. D'ailleurs j'étudie un mécanisme qui traitera la nourriture solide qui pourrait contenir des parties non combustibles – de la matière non digestible en fait, qu'il faudra éliminer.

– Alors il vous faudra un anus.

– Quelque chose d'équivalent.

– Et quoi d'autre, Andrew ?

– Tout.

– Des organes génitaux, aussi ?

– Dans la mesure où ils correspondront à mes plans. Mon corps est une toile sur laquelle je veux peindre… »

Magdescu attendit qu'il finisse sa phrase et comme il semblait ne pas vouloir le faire, il la termina lui-même : « Un homme ?

– Nous verrons », répondit Andrew.

Magdescu répondit : « C'est une ambition qui n'en vaut pas la peine, Andrew. Vous êtes bien mieux qu'un homme. Depuis le moment où vous avez voulu un corps organique, vous déclinez.

– Mon cerveau n'a pas souffert.

– Non. Ça, je vous le garantis. Mais, Andrew, toutes les nouvelles mécaniques extraordinaires de prothèses que l'on peut fabriquer maintenant grâce à vos brevets sont commercialisées sous votre nom. Vous êtes l'inventeur et on vous en sait gré, tel que vous êtes. Pourquoi vouloir continuer à jouer avec votre corps ? »

Andrew ne répondit pas.

Les honneurs commençaient à arriver. Il accepta d'être membre de plusieurs associations de savants, dont une se consacrait à la nouvelle science qu'il avait créée ; cette science qu'il avait appelée robobiologie, mais dont on parlait comme de prothésologie.

Pour le cent cinquantième anniversaire de sa construction, la société U.S. Robots donna un dîner en son honneur. Si Andrew perçut de l'ironie, il ne le montra pas.

Alvin Magdescu, qui était à la retraite, revint pour présider le dîner. Il avait quatre-vingt-quatorze ans et ne se maintenait en vie que grâce à des prothèses qui, entre autres, remplissaient la fonction de foie et de reins. Le clou du dîner fut le moment où Magdescu, après un discours émouvant et court, leva son verre et porta un toast « au robot cent cinquantenaire ».

Les muscles du visage d'Andrew avaient été redessinés pour qu'il puisse exprimer un certain nombre d'émotions, mais pendant toute la cérémonie il resta assis dans une solennelle passivité. Cela ne lui plaisait pas d'être un robot cent cinquantenaire.

17

Ce fut la prothésologie qui finalement fit qu'Andrew quitta la Terre. Pendant les décennies qui avaient suivi la célébration du cent cinquantenaire, la Lune était devenue petit à petit un monde plus terrestre que la Terre elle-même dans tous les domaines sauf pour sa poussée gravitionnelle, et ses villes souterraines contenaient une population assez dense.

Les prothèses devaient là-bas tenir compte de cette gravité moindre et Andrew passa cinq ans sur la Lune pour travailler avec des prothésologistes locaux à adapter les mécanismes. Quand il ne travaillait pas, il se promenait au milieu de la population de robots qui tous le traitaient avec l'obséquiosité que les robots doivent à un homme.

Il revint sur une Terre qui était tranquille et plan-plan en comparaison, et se rendit dans les bureaux de Feingold et Martin pour annoncer son retour.

Le directeur du cabinet de l'époque, Simon Delong, fut surpris. Il dit : « On nous a annoncé que vous rentriez, Andrew (il avait failli dire monsieur Martin), mais nous ne vous attendions pas avant la semaine prochaine.

– J'étais pressé », dit Andrew brusquement. Il voulait en parler tout de suite : « Sur la Lune, Simon, j'étais responsable d'une équipe de recherche de vingt savants humains. Je donnais des ordres que personne ne mettait en question. Les robots lunaires se comportaient avec moi

comme avec un être humain. Pourquoi, alors, ne suis-je pas un être humain ? »

Delong répondit d'un air prudent : « Mon cher Andrew, comme vous venez de l'expliquer, vous êtes considéré comme un être humain et par les robots et par les êtres humains. Vous êtes donc un être humain *de facto*.

– Cela ne me suffit pas d'être un être humain *de facto*. Je veux non seulement être traité comme tel mais aussi être considéré légalement comme tel. Je veux être un être humain *de jure*.

– C'est une autre affaire, dit Delong. Là, nous allons nous heurter aux préjugés humains et au fait incontestable que bien que vous ressembliez à un être humain, vous n'êtes pas un être humain.

– En quoi ne le suis-je pas ? demanda Andrew. J'ai la forme d'un être humain et des organes équivalents à ceux d'un être humain. Mes organes d'ailleurs sont identiques à ceux de certains êtres humains prothétisés. J'ai contribué à la culture humaine dans le domaine des arts, de la littérature et des sciences, bien plus que n'importe quel être humain. Que peut-on me demander de plus ?

– Moi, rien. Mais le problème est qu'il faudrait une loi de l'Assemblée législative mondiale pour vous déclarer être humain. Franchement, je serais étonné que cela marche.

– À qui dois-je m'adresser dans ce parlement ?

– Peut-être au président du Comité de la science et de la technologie.

– Pouvez-vous m'arranger un rendez-vous ?

– Mais vous n'avez absolument pas besoin d'un intermédiaire. Dans votre position, il nous suffit…

– Non. C'est vous qui allez m'arranger ce rendez-vous. (Il ne lui vint même pas à l'esprit qu'il donnait un ordre à un être humain. Il en avait pris l'habitude sur la Lune.) Je veux qu'il sache que le cabinet Feingold et Martin est avec moi totalement.

– Eh bien…

– Jusqu'au bout, Simon. Depuis cent soixante-treize ans, d'une façon ou d'une autre, j'ai apporté beaucoup à ce cabinet. Jadis je devais beaucoup à certains de ses membres. Ce n'est plus le cas maintenant. Ce serait plutôt le contraire et je réclame mon dû. »

Delong dit : « Je vais faire ce que je peux. »

Le président du Comité de la science et de la technologie était originaire d'Extrême-Orient et c'était une femme. Elle s'appelait Chee Li-Hsing et ses vêtements transparents (cachant ce qu'elle voulait cacher rien que par leur scintillement) donnaient l'impression qu'elle était empaquetée dans du plastique.

Elle lui dit : « Je comprends vos désirs de bénéficier des pleins droits humains. Il y a eu des moments dans l'histoire où des fractions de la population humaine ont lutté dans ce même but. Mais quels droits pouvez-vous désirer que vous ne possédiez déjà ?

– Quelque chose d'aussi simple que le droit de vivre. Un robot peut être démonté n'importe quand.

– Un être humain peut être exécuté n'importe quand.

– L'exécution ne peut survenir qu'après un procès en bonne et due forme. Il n'y a pas besoin de procès pour me démonter. Il ne faut qu'un mot d'un homme au pouvoir pour que c'en soit fini de moi. De plus – de plus… » Andrew essayait désespérément de ne pas avoir l'air de l'implorer, mais il était trahi cette fois par le dessin précis des expressions de son visage et par sa voix. « En vérité, je voudrais être un homme. Je le veux depuis six générations d'êtres humains. »

Li-Hsing le regarda avec sympathie de ses yeux noirs : « Le parlement peut voter une loi déclarant que vous en êtes un – ils pourraient voter une loi déclarant qu'une statue de pierre est un homme. Mais le fera-t-il ? Il y a autant de chances dans un sens que dans l'autre. Les parlementaires sont tout aussi humains que le reste de la population et on se méfie toujours des robots.

– Même maintenant ?

– Même maintenant. Nous serions tous d'accord pour dire que vous avez gagné le droit à l'humanité, mais cependant il resterait toujours la crainte de créer un précédent.

– Quel précédent ? Je suis le seul robot libre, le seul robot dans mon genre, et il n'y en aura jamais d'autre. Vous pouvez demander à la société U.S. Robots.

– Jamais ? qui peut dire jamais, Andrew ? – ou, si vous préférez, monsieur Martin – car je serais tout à fait heureuse de vous donner personnellement l'accolade comme à un homme. Vous verrez que la plupart des parlementaires ne voudront pas créer de précédent, même si ce précédent n'a aucune conséquence. Monsieur Martin, vous avez toute ma sympathie, mais je ne peux vous donner grand espoir. Vraiment… »

Elle s'adossa et fronça les sourcils : « Et puis, si la discussion

s'échauffe, cela pourrait peut-être éveiller un sentiment, à l'intérieur du parlement comme à l'extérieur, en faveur de la destruction dont vous parliez. En finir avec vous pourrait sembler la meilleure façon de résoudre le problème. Pensez à cela avant de vous décider à poursuivre. »

Andrew demanda : « Est-ce que personne ne se rappellera la technique de prothésologie, quelque chose qui m'est dû presque entièrement ?

– Peut-être cela vous semblera-t-il cruel, mais ils ne se la rappelleront pas. Ou s'ils le font, ce sera pour s'en servir contre vous. On dira que vous l'avez fait uniquement pour vous. On dira que cela fait partie d'une campagne pour robotiser les êtres humains ou pour humaniser les robots ; que ce soit l'un ou l'autre, ce sera mauvais et dangereux. Vous n'avez jamais vécu une campagne politique de haine, monsieur Martin, et je peux vous dire que vous serez l'objet de calomnies de telles sortes que ni vous ni moi ne pourrions les imaginer et pourtant il y aura des gens pour les croire. Monsieur Martin, prenez garde à votre vie. » Elle se leva et à côté d'Andrew assis, elle avait l'air toute petite et presque enfantine.

Andrew demanda : « Si je décide de combattre pour mon humanité, serez-vous de mon côté ? »

Elle réfléchit et dit : « Oui – tant que cela sera possible. Si à un moment ou à un autre une telle prise de position représentait une menace pour mon avenir politique, je devrai vous abandonner, car ce problème n'est pas pour moi la base de mes convictions. J'essaye d'être honnête avec vous.

– Je vous en remercie et je ne vous en demanderai pas plus. Je décide de lutter quelles que soient les conséquences, et je ne vous demanderai que l'aide que vous pouvez me donner. »

19

Ce ne fut pas un combat direct. Feingold et Martin lui recommandaient la patience, et Andrew murmurait sombrement qu'il en avait des ressources infinies. Alors Feingold et Martin entreprirent une campagne pour resserrer et restreindre le champ du combat.

Ils intentèrent un procès pour refuser l'obligation de payer des dettes à un individu possédant une prothèse cardiaque, en déclarant que la possession d'un organe robotique supprimait la qualité d'être humain, et avec elle, les droits constitutionnels y attenant.

Ils plaidèrent avec habileté et ténacité, perdant à chaque étape, mais

toujours de façon que la décision soit la plus large possible, et ensuite en faisant appel devant la Cour mondiale.

Cela prit des années et des millions de dollars.

Quand on tint la décision finale, Delong célébra comme une victoire cette défaite devant la loi. Andrew était bien sûr présent dans les bureaux du cabinet pour l'occasion.

« Nous avons réussi deux choses, Andrew, dit Delong, et les deux sont excellentes. D'abord nous avons établi le fait que la présence, quel que soit leur nombre, de prothèses dans un organisme humain ne peut retirer son humanité à leur propriétaire. Ensuite nous avons attiré l'attention de l'opinion publique sur la question, de telle façon qu'elle soit favorable à une interprétation très large de l'humanité, étant donné qu'il n'existe pas un seul être humain qui ne compte pas sur des prothèses pour le garder en vie.

– Et pensez-vous que le parlement va maintenant m'accorder le droit d'être un être humain ? » demanda Andrew.

Delong eut l'air mal à l'aise : « Quant à cela, je ne suis pas optimiste. Il reste l'organe qu'a utilisé la Cour mondiale comme le critère de l'humanité. Les êtres humains ont un cerveau à cellules organiques et les robots ont un cerveau positronique en platine irridié, quand ils en ont un – et vous, vous avez un cerveau positronique, c'est un fait… Non, Andrew, ce n'est pas la peine d'avoir ce regard. Nous ne sommes pas capables de fabriquer en structures artificielles un cerveau cellulaire suffisamment proche du type organique pour qu'il tombe dans les données de la loi. Même vous ne le pourriez pas.

– Que devons-nous faire alors ?

– Il faut essayer, bien sûr. Li-Hsing sera de notre côté et d'autres parlementaires se joindront à elle petit à petit. Le président se rangera certainement à l'avis de la majorité du parlement dans cette affaire.

– Avons-nous la majorité ?

– Non, loin de là. Mais nous pourrions la gagner si le public étend jusqu'à vous son désir d'une large interprétation de l'humanité. C'est une petite chance, je l'admets, mais si vous ne voulez pas laisser tomber, nous pourrions parier dessus.

– Je ne veux pas laisser tomber. »

Li-Hsing était bien plus âgée que quand Andrew l'avait rencontrée pour la première fois. Elle ne portait plus depuis longtemps de vêtements transparents. Ses cheveux étaient maintenant coupés ras et elle était vêtue de tubes. Andrew cependant s'en tenait, autant qu'il le pouvait dans les limites du goût raisonnable, à la façon de s'habiller qui était au goût du jour quand il avait commencé à porter des vêtements, plus d'un siècle auparavant.

Elle dit : « Nous avons fait ce que nous avons pu, Andrew. Nous essaierons une dernière fois à la prochaine session, mais honnêtement la défaite est certaine et il faudra abandonner l'affaire. Tous mes efforts ne m'ont apporté que des pertes pour ma prochaine campagne législative.

– Je sais, dit Andrew et j'en suis désolé. Vous m'aviez dit que vous m'abandonneriez s'il le fallait. Pourquoi ne l'avez-vous pas fait ?

– On peut changer d'avis, vous savez. Vous abandonner, c'était payer trop cher une réélection. Et puis, je suis au parlement depuis plus d'un quart de siècle. Cela suffit.

– Y a-t-il une façon de leur faire changer d'avis, Chee ?

– Tous ceux qui sont accessibles à un raisonnement l'ont déjà fait. Le reste – la majorité – ne veut pas démordre de ses antipathies émotionnelles.

– Une antipathie émotionnelle n'est pas une raison suffisante pour voter d'une façon ou d'une autre.

– Je sais bien, Andrew, mais ce n'est pas cela qu'ils mettent en avant. »

Andrew dit prudemment : « Tout dépend du cerveau alors, mais devons-nous réduire le problème à une opposition cellules contre positrons ? N'y a-t-il pas une autre façon de donner une définition fonctionnelle ? Devons-nous absolument déclarer qu'un cerveau est fait de ceci ou de cela ? Ne pouvons-nous pas dire plutôt qu'un cerveau est quelque chose – n'importe quoi – qui est capable d'un certain niveau de pensée ?

– Cela ne marchera pas, dit Li-Hsing. Votre cerveau est fait par l'homme, le cerveau humain non. Votre cerveau est fabriqué, les leurs se sont développés. Pour tout humain décidé à maintenir la barrière entre lui-même et un robot, ces différences représentent un mur d'acier d'un kilomètre de hauteur et d'épaisseur.

– Si nous pouvions atteindre la source de leur antipathie – la source même de…

– Après toutes ces années, dit Li-Hsing tristement, vous essayez toujours de faire entendre raison aux hommes. Pauvre Andrew, ne vous

fâchez pas, mais c'est le robot en vous qui vous fait agir ainsi.

– Je ne sais pas, dit Andrew. Si je pouvais me faire… »

1 (reprise)

S'il pouvait se faire…

Depuis longtemps il savait qu'on en arriverait peut-être là, alors il alla voir le chirurgien. Il en avait trouvé un suffisamment habile pour faire l'affaire, un chirurgien robot donc, car on ne pouvait se fier à un chirurgien humain ni pour ses capacités ni pour ses intentions.

Le chirurgien ne pouvait pas pratiquer cette opération sur un être humain. Alors Andrew, après avoir retardé le moment de la décision par ses hésitations intérieures, se débarrassa de la Première Loi en disant : « Moi aussi, je suis un robot. »

Et de sa voix la plus ferme, comme il avait appris à le faire même avec des êtres humains ces dernières décennies, il dit : « Je vous ordonne de m'opérer. »

La Première Loi ne devant pas être prise en compte, un ordre donné si fermement par quelqu'un qui ressemblait tant à un homme activa le réseau de la Deuxième Loi suffisamment pour emporter la décision.

21

L'impression de faiblesse que ressentait Andrew était le fruit de son imagination, il en était certain. Il s'était bien remis de l'opération. Pourtant il prenait appui, le plus discrètement possible, contre le mur. S'asseoir n'aurait été que trop révélateur.

Li-Hsing lui dit : « Le dernier vote va avoir lieu cette semaine, Andrew. Je n'ai pas pu le reculer plus longtemps, et nous allons perdre… Et ce sera fini, Andrew. »

Andrew répondit : « Je vous remercie d'avoir réussi à le reculer. Cela m'a permis de tenter une chance.

– Quelle chance ? demanda Li-Hsing manifestement inquiète.

– Je ne pouvais en parler, ni à vous ni à Feingold et Martin. J'étais sûr qu'on m'en empêcherait. Voyez-vous, si c'est le cerveau qui est mis en question, n'est-ce pas tout le problème de l'immortalité ? Qui se soucie vraiment de l'apparence ou de la consistance ou de la formation d'un

cerveau ? Ce qui est important, c'est que les cellules du cerveau meurent ; doivent absolument mourir. Même si tous les autres organes du corps fonctionnent ou sont remplacés, les cellules du cerveau, que l'on ne peut remplacer sans changer, donc tuer la personnalité, doivent en fin de compte mourir.

« Mes propres circuits positroniques fonctionnent depuis presque deux siècles pratiquement sans changement et ils pourront fonctionner encore pendant des siècles. N'est-ce pas là l'obstacle fondamental ? Les êtres humains acceptent sans peine un robot immortel, car le temps que dure une machine leur importe peu. Mais ils ne peuvent pas tolérer un être humain immortel, car leur propre mortalité n'est acceptable que tant qu'elle est universelle. C'est pour cela qu'ils ne m'accepteront pas comme un être humain. »

Li-Hsing intervint : « À quoi voulez-vous en venir, Andrew ?

– J'ai supprimé cet obstacle. Il y a bien longtemps, mon cerveau positronique a été relié à des nerfs organiques. Maintenant, par une dernière opération j'ai fait en sorte que petit à petit, tout doucement, l'énergie se retire de mes circuits. »

Le visage finement ridé de Li-Hsing resta impassible pendant quelques instants. Puis elle serra les lèvres : « Voulez-vous dire que vous avez préparé votre mort, Andrew ? Ce n'est pas possible. Cela va contre la Troisième Loi.

– Non, dit Andrew. J'ai choisi entre la mort de mon corps et la mort de mes aspirations et de mes désirs. Laisser mon corps vivre au prix d'une mort bien plus grave, voilà qui aurait violé la Troisième Loi. »

Li-Hsing prit son bras comme si elle voulait le secouer. Elle s'arrêta. « Andrew, nous ne réussirons pas. Faites marche arrière.

– C'est impossible. L'opération est irréversible. J'ai un an à vivre – à peu près. Je verrai le deux centième anniversaire de ma construction. J'ai été assez faible pour désirer cela.

– Croyez-vous vraiment que cela valait la peine ? Andrew, vous êtes fou.

– Si cela m'apporte la qualité d'homme, cela en vaudra la peine. Sinon, ce sera la fin de nos efforts, et cela aussi, en vaut la peine. »

Alors Li-Hsing fit quelque chose qui la surprit elle-même. Tout doucement elle se mit à pleurer.

Ce fut extraordinaire comme cette dernière action frappa l'imagination du monde entier. Tout ce qu'Andrew avait fait auparavant était resté sans effet. Mais il avait fini par accepter la mort pour devenir humain, et le sacrifice était trop grand pour qu'il n'en soit pas tenu compte.

La dernière cérémonie avait été prévue, tout à fait intentionnellement, pour le jour du deux centième anniversaire. Le président du monde devait signer la loi et la cérémonie serait diffusée dans le monde entier ; elle serait même retransmise dans l'État lunaire et dans la colonie martienne.

Andrew était dans un fauteuil roulant. Il pouvait marcher mais avec peine.

Sous le regard de l'humanité tout entière, le président du monde déclara ; « Il y a cinquante ans, on vous avait déclaré robot cent cinquantenaire, Andrew. Il fit une pause puis continua d'un ton plus solennel : Aujourd'hui nous vous déclarons homme bicentenaire, monsieur Martin. »

Et Andrew, souriant, tendit la main pour serrer celle du président.

23

Les pensées d'Andrew s'évanouissaient petit à petit. Il était allongé.

Il essayait désespérément de les retenir. Un homme ! Il était un homme ! Il voulait que ce soit sa dernière pensée. Il voulait s'en aller – mourir – avec cela.

Il ouvrit encore une fois les yeux et reconnut Li-Hsing qui le veillait solennellement. Il y en avait d'autres, mais ce n'étaient que des ombres, des ombres méconnaissables. Li-Hsing se détachait seule sur l'obscurité qui gagnait. Lentement, petit à petit, il lui tendit la main et sentit vaguement qu'elle la prenait.

Il ne la voyait presque plus et ses dernières pensées s'évanouirent.

Mais avant qu'il ne la voie plus du tout, il lui vint une pensée fugitive qui demeura dans son esprit jusqu'à ce que tout s'arrête.

« Petite Mademoiselle », murmura-t-il, trop bas pour qu'on puisse l'entendre.

ENCORE UN MOT

A ceux d'entre vous qui déjà auraient lu quelques-unes (ou, pourquoi pas, l'intégralité) de mes histoires de robots : je salue votre loyauté et votre patience. A ceux qui ne sont pas dans ce cas : je souhaite que vous ayez tiré quelque satisfaction à la lecture de ce recueil, je suis heureux que nous ayons fait connaissance et j'espère avoir le plaisir de vous rencontrer de nouveau[7].

---

[1] « Helen O'Loy », *in* J. Goimard, D. Ioakimidis et G. Klein, *Histoires de robots,* Paris, Le Livre de Poche, 1973. (N. d. E.)

[2] Depuis cette introduction, Asimov a publié deux nouvelles histoires de robots, « le Robot qui rêvait » et « Noël sans Rodney ». Elles ont été intégrées au présent recueil, qui continue ainsi à justifier son titre original *The Complete Robot* (Tout sur les robots) à la date où nous mettons sous presse. Mais quand ce volume paraîtra, une nouvelle supplémentaire (« The Time Traveler ») aura paru aux États-Unis. Une histoire de robots ? Nous le saurons vite. Mais les suivantes ? Dans le doute, l'éditeur français a choisi un titre asimovien mais prudent : *Nous les robots*. (N. d. E.).

[3] Sissy : mauviette, femmelette. (N.d.T.)

[4] « Cutie » peut se traduire par « le futé », « le malin ».

[5] Terme mathématique désignant la représentation d'un système de relations. (N.d.T.)

[6] Voir sur ce point la note finale de l'introduction. (N. d. E.)

[7] Après avoir fixé ce rendez-vous à ses lecteurs, Asimov, en effet, a introduit des robots dans deux nouvelles supplémentaires (voir la note finale de l'introduction) et dans les romans suivants : *Fondation*

foudroyée, les Robots de l 'aube, les Robots et l'Empire, Terre et Fondation, Prélude à Fondation. (N.d.E.)